

The

[illegible] de Burgh

1840

A l'Université d'Oxford,
ce 2 juin 1914: Edward S. Dodgson.



HISTOIRE

DE LA

CHUTE DE L'EMPIRE

ROMAIN.

IMPRIMERIE RUE DE BERLAIMONT, N° 30.

HISTOIRE

DE LA

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

ET DU

DÉCLIN DE LA CIVILISATION,

DE L'AN 250 A L'AN 1000;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'INSTITUT DE FRANCE, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG, DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE PRUSSE, ETC., ETC.

TROISIÈME ÉDITION.



Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET C.e
LONDRES. — DULAU ET COMP.e

1837.



PRÉFACE.

La plus importante, la plus universelle et la plus longue des convulsions auxquelles le genre humain ait été exposé, est celle qui a détruit l'ancienne civilisation pour préparer les éléments de la nouvelle.

Elle a pris les hommes au point le plus élevé de perfectionnement auquel ils fussent encore parvenus, soit dans la carrière de l'organisation sociale et de la législation, soit dans celles de la philosophie, des lettres et des arts, et elle les a précipités, par des accès redoublés et toujours plus effrayants, dans la plus complète barbarie.

Elle a compris dans ses effets toute la partie de la race humaine qui avait alors la conscience de son existence et la capacité de conserver des souvenirs; toute celle, par conséquent, dont des monuments écrits nous ont transmis les pensées.

Elle a continué au moins pendant huit siècles, en assignant son commencement au règne des Antonins, lorsque les peuples paraissaient parvenus à leur plus haut point de prospérité, et en se prolongeant, par des secousses successives, jusqu'à la dissolution presque absolue de toutes les anciennes associations d'hommes, et au renouvellement de la société dès ses fondements.

L'empire romain, qui couvrait alors tout ce qu'on croyait être la terre habitable, fut envahi par tous les peuples barbares qui l'entouraient, ravagé, dépeuplé, mis en pièces. Les nations conquérantes qui s'étaient partagé ses débris es-

sayèrent de fonder sur son antique sol de nombreuses monarchies; toutes, après deux ou trois générations, disparurent. Leurs institutions sauvages étaient insuffisantes pour conserver la vie des peuples. Deux grands hommes s'élevèrent ensuite, Mahomet dans l'Orient, Charlemagne sur les bords du Rhin; et ils tentèrent l'un après l'autre de se mettre à la tête d'une civilisation nouvelle. L'un et l'autre fonda un empire qui, pendant un temps, égala en puissance l'ancien empire romain. Toutefois le moment de la réorganisation n'était pas encore venu; l'empire des khalifes et celui des Carlovingiens croulèrent en peu de temps. Les nations alors parurent dissoutes; les races s'étaient mêlées; un pouvoir violent et temporaire était saisi par des rois, par des émirs, qui n'étaient point les chefs des peuples, mais les maîtres accidentels d'une fraction de territoire circonscrite au hasard. Personne ne pouvait plus croire qu'il avait une patrie ou un gouvernement. Toute protection sociale cessa enfin, et les villes et les communes s'armant pour leur propre défense, le moment vint où les propriétaires de terres bâtirent quelques retraites fortifiées, où les bourgades et les cités relevèrent leurs murs, où tous s'armèrent pour leur propre défense. Chacun dut reprendre le gouvernement dans ses propres mains, et recommencer les sociétés pas leurs premiers éléments. Telle est l'effrayante révolution qui s'accomplit du IIIe au Xe siècle de notre ère, et qui cependant, en raison même de son universalité et de sa durée, n'a pas même un nom commun sous lequel on puisse la désigner.

Pour saisir l'ensemble de cette immense catastrophe, il faut en quelque sorte la ramener sous un foyer unique, il faut élaguer les faits qui disséminent l'attention; il faut se borner aux grands mouvements de chaque peuple et de chaque siècle; il faut montrer l'accord des conquérants barbares, qui ne savaient pas eux-mêmes qu'ils agissaient de concert; il

faut suivre l'histoire morale de l'univers, en abandonnant le détail des guerres et des crimes; il faut enfin chercher dans l'intelligence des causes cette unité de dessin qu'une scène si mouvante nous refuse. La première moitié du moyen âge se présente à nos regards comme le chaos, mais ce chaos recèle sous ses ruines d'importantes leçons.

Après avoir consacré de longues années à l'étude de la renaissance de l'Europe, j'ai cru qu'il y aurait quelque avantage à saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble de ce grand bouleversement. Déjà, il y a quinze ans, j'essayai de faire comprendre la marche de cette révolution terrible, dans une suite de discours prononcés à Genève, devant une assemblée peu nombreuse. Encouragé par l'intérêt qu'ils me semblaient avoir excité, je réservai ce vaste tableau pour l'exposer un jour dans une des capitales du monde lettré. L'âge, qui s'avance, m'avertit de ne plus compter sur la possibilité d'un enseignement oral; j'ai senti d'ailleurs qu'il pouvait être utile de s'adresser à un public bien plus nombreux que celui qui peut suivre un cours, ou celui auquel de longs ouvrages sont destinés, et de lui offrir seulement les résultats de recherches plus étendues.

Un tableau de la première moitié du moyen âge, c'est l'histoire de la chute de l'empire romain, de l'invasion et de l'établissement des barbares au milieu de ses ruines; c'est plus encore l'histoire de la destruction de la civilisation antique, et des premières tentatives pour la réorganisation des sociétés modernes; c'est enfin le résumé des souffrances de toute la race humaine du IIIe siècle de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du Xe. Dans ces volumes, plus encore que dans l'HISTOIRE DE LA RENAISSANCE DE LA LIBERTÉ EN ITALIE (1), j'ai

(1) L'un et l'autre ouvrage ont paru d'abord en anglais, dans le recueil intitulé : *Cabinet Cyclopædia*, du docteur Lardner; le premier sous le titre de : *History of the Italian Republics*, et le second sous celui de : *History of the Fall of the Roman Empire*.

été obligé de courir rapidement sur les événements, de ne montrer que des résultats, de m'abstenir de toute discussion critique, de tout appel à mes autorités. J'aime à croire que, parmi ceux qui me liront, quelques uns voudront recourir aux travaux par lesquels je me suis préparé à ce résumé. Ils verront, surtout par les premiers volumes de mon HISTOIRE DES FRANÇAIS, que les faits et les résultats qui peuvent ici paraître avancés légèrement, ont été cependant rassemblés et mûris par des études consciencieuses.

HISTOIRE

DE LA

CHUTE

DE L'EMPIRE ROMAIN

ET DU

DÉCLIN DE LA CIVILISATION,

DE L'AN 250 A L'AN 1000.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Grandeur et faiblesse de l'empire romain.

Entre les études destinées à élever l'âme ou à éclairer l'esprit, il y en a bien peu qu'on puisse mettre au-dessus de celle de l'histoire, lorsque l'on considère celle-ci, non plus comme une vaine nomenclature de faits, de personnages et de dates, mais comme une partie essentielle du grand système des sciences politiques et morales; comme le recueil de toutes les expériences qui tendent à éclaircir la théorie du bien public.

C'est une conséquence nécessaire de la faiblesse de l'homme, de son impuissance pour résister par ses seules forces à toutes les douleurs, à tous les dangers dont il est sans cesse entouré, que son besoin d'association : il s'unit avec ses semblables pour obtenir d'eux et leur offrir en retour un secours mutuel; il cherche en eux une garantie contre les infirmités de l'enfance, de la vieillesse et des maladies; il

leur demande de repousser en commun les forces ennemies de la nature, de protéger en commun les efforts que chacun fera pour son propre bien-être, de garantir sa paix, la propriété qu'il a créée, le repos qu'il s'est assuré, et l'usage qu'il fait de ce repos, pour le développement de son être moral. Deux buts bien distincts se présentent à lui aussitôt qu'il peut réfléchir : d'abord son contentement avec les facultés dont il se sent doué, ensuite le perfectionnement de ces facultés mêmes, ou son progrès vers un état supérieur. Il ne demande pas seulement à être heureux, il demande à se rendre digne de goûter un bonheur d'une nature plus relevée. Le bonheur et la vertu sont donc le double but, d'abord de tous les efforts individuels de l'homme, ensuite de tous ses efforts combinés. Il cherche dans sa famille, dans sa condition, dans sa patrie, les moyens de faire ce double progrès; aucune association ne répond complétement à ses vœux, si elle ne facilite l'un et l'autre.

La théorie de ces associations, cette théorie d'une bienfaisance universelle, est ce qu'on a quelquefois désigné par le nom de science sociale, quelquefois par celui de sciences politiques et morales. Quand on la considère dans son ensemble, la science sociale embrasse tout ce que les associations humaines peuvent faire pour l'avantage général et pour le développement moral de l'homme : quand on la considère dans ses ramifications, on trouve qu'on doit ranger au nombre des sciences politiques et morales la politique constitutive, la législation, la science administrative, l'économie politique, la science de la guerre ou de la défense nationale, la science de l'éducation, la science enfin la plus intime de toutes, celle de l'instruction morale de l'homme fait ou la religion. A toutes ces sciences en partie spéculatives, l'histoire s'unit sans cesse, comme en formant la partie expérimentale; elle est le registre commun des expériences de toutes ces sciences.

Nous savons que le nom seul de politique rappelle des souvenirs souvent amers, souvent douloureux, et que bien des gens ne considèrent point sans une espèce d'effroi l'étude d'une science qui leur est plus signalée par les haines qu'elle

a excitées que par le bien qu'elle a pu produire. Avant de prononcer cependant notre aversion pour les sciences politiques, souvenons-nous que ce serait mépriser le bonheur, les lumières, et les vertus des hommes. Il s'agit, d'une part, de trouver comment la sagesse de quelques uns peut le mieux être employée à l'avancement de tous, comment les vertus peuvent être le mieux honorées, comment les vices peuvent être le plus découragés, comment les crimes peuvent être le mieux prévenus, comment, dans leur punition même, le plus grand bien social pourra être obtenu avec la plus grande économie de maux. Il s'agit, d'autre part, de connaître comment se forment et se distribuent les richesses, comment le bien-être physique que ces richesses procurent peut s'étendre sur le plus grand nombre possible d'hommes, comment il peut contribuer le plus à leurs jouissances : il s'agit donc aussi de l'aisance commune, de l'aisance domestique, du bonheur de l'intérieur des familles. Après avoir porté ses regards sur tout ce que la politique embrasse, qui oserait dire qu'il la déteste? qui oserait dire qu'il la méprise?

Mais cette science si importante dans son but, cette science si intimement liée avec tout ce qu'il y a de plus noble dans la destination de l'homme, est-elle aussi certaine qu'elle est relevée par son objet? conduit-elle à ce but vers lequel elle prétend diriger nos efforts? Ses principes sont-ils désormais établis de manière à ne pouvoir plus être ébranlés? Il faut en convenir : il n'en est point ainsi. La science sociale s'est partagée entre un grand nombre de branches, dont chacune suffit amplement pour occuper la vie de l'homme le plus studieux. Mais il n'est aucune de ces branches où des sectes rivales ne se soient élevées, et où elles ne s'attaquent sur les principes mêmes de tous leurs enseiguements. Dans la politique spéculative, les libéraux et les serviles disputent sur les bases fondamentales de toute association. Dans la législation, les écoles de droit n'ont pas moins montré d'opposition l'une à l'égard de l'autre; les unes considèrent toujours ce qui a été, les autres ce qui doit être; et dans les pays qui ont adopté le droit latin comme dans ceux qui prennent la coutume pour base de leur

législation, ces deux systèmes sont hostiles l'un pour l'autre. Dans l'économie politique une doctrine contradictoire est professée avec un même degré de chaleur, sur les bases mêmes de la science; et l'on en est encore à se demander si les progrès de la production, si ceux de la population, sont toujours un bien, ou s'ils sont quelquefois un mal. Dans la théorie de l'éducation, on dispute sur tous les moyens de répandre les lumières; on dispute sur l'avantage des lumières elles-mêmes, et il se trouve encore des gens qui recommandent l'ignorance comme gardienne de la vertu du peuple et de son bonheur. La plus relevée des sciences sociales, la plus bienfaisante, la plus consolante quand elle arrive à son but, la religion, est aussi la plus controversée : des sectes hostiles changent trop souvent un lien d'amour en une arme pour le combat. Jamais plus que dans ce siècle, peut-être, on n'invoqua les principes sur toutes les parties des sciences sociales; jamais les principes ne furent plus difficiles à déterminer; jamais il ne fut plus impossible d'en présenter un seul qui eût obtenu l'assentiment universel.

Il n'en est point de même des autres parties de nos connaissances. Les faits physiques, les premiers principes qui en découlent, sont bien universellement reconnus et constatés. Dans les sciences naturelles on marche d'évidence en évidence; si quelquefois on révoque en doute une théorie qui avait été long-temps adoptée pour expliquer des faits reconnus, la plus grande partie de ces faits n'en demeure pas moins à l'abri de toute dénégation. Dans les sciences sociales, au contraire, ce sont bien moins sur les formes du raisonnement que nous entretenons des doutes que sur les faits eux-mêmes d'où nous prétendons tirer des conclusions; parmi ces faits il n'y en a presque aucun de suffisamment établi pour servir de base à un principe. C'est que dans les sciences physiques, les faits sont des essais scientifiques, circonscrits par le but qu'on veut atteindre; tandis que dans les sciences politiques et morales, les faits sont les actions indépendantes des hommes.

Ce doute cruel qui s'attache à toutes les parties des sciences

politiques et morales doit-il cependant nous faire perdre courage? Parce que la vérité n'est pas démontrée, devons-nous renoncer à la chercher? devons-nous abandonner l'espérance de la trouver jamais? Nous le voudrions que nous ne le pourrions pas; ces mêmes sciences sont tellement usuelles que nous ne pouvons faire un pas dans la vie sans invoquer leur aide. Quand nous renoncerions à la recherche de la vérité, nous ne suspendrions pas pour cela toutes nos actions; cependant puisque chacune réagit sur nos semblables, chacune doit être réglée par les grandes lois de l'association humaine, par ces sciences politiques et morales elles-mêmes que quelques uns affectent de mépriser.

Lorsque d'anciens astronomes avaient placé la terre au centre de l'univers, et qu'ils faisaient lever le soleil et tourner le firmament autour d'elle, leur erreur ne pouvait s'étendre que sur des sphères de carton, et les globes célestes n'étaient point dérangés dans leur cours glorieux par Ptolomée ou par Ticho-Brahé. Galilée lui-même, lorsque le saint-office l'eut forcé à abjurer sa sublime théorie, ne put s'empêcher de dire : *Eppur si muove* (elle tourne cependant). En effet, l'inquisition ne pouvait pas arrêter l'orbite de la terre, comme elle arrêtait l'essor de l'entendement humain. Mais toute étude des sciences politiques et morales serait interdite, que leur pratique ne pourrait pas être suspendue un seul instant. Il y a des peuples qui n'ont jamais voulu réfléchir sur la théorie du gouvernement des hommes : ont-ils cru pour cela pouvoir se passer de gouvernements? Non; ils ont adopté au hasard quelqu'un des systèmes qu'ils n'auraient dû choisir qu'après de mûres réflexions. Les hommes à Maroc tout comme à Athènes, à Venise tout comme à Ury, à Constantinople comme à Londres, auraient voulu que leurs gouvernements leur facilitassent la route du bonheur et de la vertu. Tous ont le même but, et tous agissent : faut-il donc qu'ils agissent sans regarder ce but? faut-il qu'ils marchent sans savoir s'ils avanceront ou s'ils reculeront? On ne saurait proposer à aucun souverain, à aucun conseil, aucune mesure politique, militaire, administrative, financière, religieuse, qui ne doive faire du bien ou

du mal aux hommes, qui ne doive en conséquence être jugée d'après les sciences sociales : faudra-t-il que toutes ces déterminations de tous les jours soient prises en aveugle ? Bien plus, préférer ce qu'on a, demeurer où l'on est, c'est tout aussi bien choisir que si l'on faisait le contraire, que si l'on abandonnait le certain pour l'incertain, ou la réalité pour l'ombre : faudra-t-il donc toujours choisir sans connaître.

Les sciences sociales sont obscures, cherchons à les éclaircir ; elles sont incertaines, cherchons à les fixer ; elles sont spéculatives, cherchons à les établir sur l'expérience. C'est notre devoir comme homme, c'est la base de toute notre conduite, c'est le principe du bien ou du mal que nous pouvons faire : l'indifférence sur de telles questions serait coupable.

Pour porter les recherches sur les sciences sociales aussi loin qu'elles peuvent atteindre, il faut sans doute les diviser ; il faut que toute la force d'un esprit spéculatif s'attache à une seule branche, pour pousser aussi avant que la faiblesse humaine peut le permettre et la connaissance des détails et l'enchaînement des principes. L'homme qui voudra faire avancer la science particulière qu'il professe devra se contenter d'être ou publiciste, ou jurisconsulte, ou économiste, ou moraliste, ou instituteur. Mais puisque tous les hommes sont soumis à l'action des sciences sociales, puisque tous influent à leur tour sur leurs semblables, puisque tous jugent et seront jugés, il importe que tous arrivent aux résultats généraux. Il importe que tous conçoivent les conséquences des institutions et des actions humaines : ces conséquences ils les trouveront dans l'histoire.

L'histoire est le dépôt général des expériences de toutes les sciences sociales. Non moins sans doute que la physique, que la chimie, que l'agriculture, que la médecine, la haute politique est expérimentale, la législation, l'économie politique, les finances, la guerre, l'éducation, la religion, le sont aussi. L'expérience seule peut nous apprendre jusqu'à quel point ce qui a été inventé pour servir la société humaine, pour la réunir, la défendre, l'instruire, élever la dignité morale de l'homme, ou augmenter ses jouissances, a atteint son but ou a produit un effet contraire.

Mais, à la différence des sciences naturelles, nous attendons les expériences dans les sciences sociales ; au lieu de les faire, nous les prenons telles qu'elles nous sont données par les siècles passés ; nous ne sommes point les maîtres de les choisir ou de les diriger ; car, pour une expérience manquée, il y va de la vertu et du bonheur de nos égaux et de nos semblables ; et non pas de quelques hommes seulement, mais de quelques milliers ou de quelques millions d'hommes. On ne connaît qu'un seul exemple d'un projet pour faire avancer les sciences politiques par des expériences qui auraient eu pour but, non l'intérêt des gouvernés, mais l'instruction des gouvernants. Vers l'an 260 de Jésus-Christ, l'empereur Gallien, l'un de ceux qui, dans la longue suite des Césars, contribua le plus peut-être à perdre l'empire romain par son indolence et sa légèreté, se figura cependant qu'il était philosophe, et il trouva en foule des courtisans pour le confirmer dans la haute opinion qu'il s'était formée de son aptitude et de son amour pour la science. Il résolut de choisir, dans l'empire romain, des cités expérimentales, qu'il soumettrait aux différents régimes inventés par les philosophes, pour le plus grand bien de tous. Le philosophe Plotinus devait être chargé d'organiser dans l'une d'elles la république de Platon. Cependant les barbares s'avançaient, le nonchalant Gallien ne leur opposait nulle part de résistance ; ils dévastaient successivement toutes les contrées où les cités expérimentales devaient être établies, et ce rêve d'un empereur ne fut jamais exécuté.

Aucun homme n'a sans doute le droit de mettre ainsi la nature humaine en expérience ; cependant un empereur romain pouvait être à peu près sûr que la théorie quelconque d'un philosophe serait meilleure que la pratique de ses préfets du prétoire ou de ses gouverneurs, et nous pouvons regretter que la singulière expérience de Gallien ait été abandonnée. Mais pour tout autre qu'un empereur romain, l'étude expérimentale des sciences sociales ne peut se faire que dans le passé. Là, les résultats de toutes les institutions se montrent à nous, mais compliqués, embarrassés les uns dans

les autres ; ni les causes ni les effets ne se présentent distinctement à notre vue. Le plus souvent un long espace de temps les sépare ; le plus souvent il faut chercher plusieurs générations en arrière, l'origine de ces opinions, de ces passions, de ces faiblesses, dont les conséquences se manifestent après des siècles. Souvent aussi ces causes antiques ont été mal observées, et plusieurs sont entourées de ténèbres qu'il est absolument impossible de percer. Mais ce qui rend surtout la science confuse et incertaine, c'est que plusieurs causes concourent toujours à produire chaque effet ; qu'il faut même bien souvent chercher dans une autre branche des sciences politiques l'origine d'un phénomène qui se présente à nous dans celle qui nous occupe. Ainsi, l'on admire la tactique des Romains ; peut-être n'est-ce pas à elle, mais à l'éducation de leur enfance, qu'il faut demander compte de leurs succès à la guerre. On veut adopter le jury des Anglais : peut-être demeurera-t-il sans équité ou sans indépendance, s'il n'est pas appuyé par les opinions religieuses du peuple qui l'a institué. On parle de la fidélité des Autrichiens envers leur gouvernement; peut-être n'est-ce pas le gouvernement qu'ils aiment, mais les lois économiques qui les régissent.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les sciences sociales sont peu avancées, si leurs principes sont incertains, si elles ne présentent pas une question qui ne soit controversée. Ce sont des sciences de faits, et il n'y a pas un des faits sur lesquels elles reposent que quelqu'un ne soit prêt à nier : ce sont des sciences d'observation, et combien peu d'observations bien faites a-t-on recueillies pour elles ! Qu'on s'étonne plutôt que dans cet état de doute et d'incertitude les hommes se haïssent, les hommes s'insultent, pour ce qu'ils entendent si peu. Il n'y a peut-être pas une dénomination de secte politique, philosophique ou religieuse, qui, pendant un temps, n'ait été convertie en injure ; il n'y a pas une des opinions contradictoires qui ont été entretenues, sur des sujets si difficiles, si compliqués, par des hommes qui ne se proposaient que le bien de leurs semblables, qu'on n'ait frappée à son tour d'anathême, comme si elle ne pouvait appartenir qu'à un malhonnête

homme. Pauvres apprentis que nous sommes dans la théorie de l'homme social! comment osons-nous prononcer que, pour adopter tel principe, il faut un cœur corrompu, quand nous ne pouvons pas même démontrer qu'il recèle une erreur de l'esprit? Étudions, et seulement alors nous sentirons toute notre ignorance; étudions, et en apprenant à connaître les difficultés, nous apprendrons à concevoir aussi comment elles ont pu faire naître les systèmes les plus opposés. L'histoire, si nous l'approfondissons, nous laissera des doutes peut-être encore sur la manière dont nous devons nous conduire, ou participer à la conduite de la société dont nous sommes membres; mais elle ne nous en laissera aucun sur l'indulgence que nous devons aux opinions des autres hommes. Quand la science est si compliquée, quand la vérité est si obscure et si éloignée de nous, quand chaque progrès dans le travail soumet à notre examen une difficulté nouvelle, fait lever de nouvelles questions, non encore résolues, quand nous ne sommes pas sûrs de nous-mêmes, comment porter un jugement sur ceux qui diffèrent de nous?

La partie de l'histoire dont nous nous proposons de tracer ici rapidement le tableau, non pour établir un système, non pour ébranler ou affermir des principes, des opinions, des institutions, mais pour demander loyalement au temps passé compte de ce qui a existé et des causes qui l'ont fait exister, cette partie est riche en instructions, plus, il est vrai, qu'en glorieux exemples. Dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, le monde connu était réuni sous une monarchie presque universelle; il semblait devoir recueillir tous les fruits de la plus haute civilisation à laquelle l'antiquité soit parvenue. C'est à cette époque que, fixant sur lui nos regards, nous chercherons à signaler les germes de destruction qu'il contenait déjà en lui. Nous tracerons ensuite rapidement le tableau de la grande lutte des barbares contre les Romains, et nous montrerons l'empire d'Occident succombant sous leurs attaques. Les barbares s'efforcèrent alors de reconstituer ce qu'ils avaient détruit, les Francs mérovingiens, les Sarra-

sins, les Francs carlovingiens et les Saxons s'essayèrent, chacun à leur tour, à relever une monarchie universelle; leurs efforts mêmes contribuèrent à dissoudre toujours plus l'ancien ordre social, et accablèrent la civilisation sous ses ruines. L'empire de Dagobert, celui des khalifes, celui de Charlemagne et celui d'Othon-le-Grand tombèrent avant la fin du X[e] siècle. Ces grands bouleversements détruisirent enfin la tendance qu'avait conservée le genre humain à se reconstituer en une seule monarchie. A la fin du X[e] siècle, la société humaine était revenue à ses premiers éléments, à l'association des citoyens dans les bourgs et les villes. Nous nous arrêterons à l'an mille, sur la poussière des anciens empires : c'est l'époque où recommencent réellement toutes les histoires modernes.

Ce temps de barbarie et de destruction que nous nous proposons de parcourir est en général peu connu; la plupart des lecteurs s'empressent d'en détourner leurs regards.

D'ailleurs il n'a produit, dans toute sa durée, aucun historien digne d'être placé en première ligne. La confusion des faits, notre ignorance invincible sur un grand nombre de détails, sur plusieurs périodes tout entières, sur plusieurs des causes qui ont produit les plus grandes révolutions; le manque de philosophie, souvent de jugement, de ceux qui nous ont raconté les événements; le grand nombre de crimes dont cetteépoque est souillée, et l'excès de misère auquel l'espèce humaine fut réduite, nuisent sans doute essentiellement à l'intérêt que cette histoire aurait pu exciter. Ces motifs ne doivent cependant pas nous empêcher de chercher à la mieux connaître.

La période, en effet, que nous nous proposons de parcourir est bien plus rapprochée de nous que celles que nous avons coutume d'étudier avec le plus d'ardeur. Elle est plus près, non pas seulement dans l'ordre des dates, mais aussi dans celui des intérêts. Nous sommes les enfants de ces hommes que nous allons chercher à connaître. Nous ne sommes pas ceux des Grecs ou des Romains. Avec eux ont commencé les langues que nous parlons, les droits auxquels nous avons été soumis ou que nous reconnaissons encore;

plusieurs des lois qui nous régissent ; les opinions, les préjugés plus puissants que les lois, auxquels nous obéissons et auxquels obéiront peut-être encore nos neveux. Les peuples que nous allons passer en revue professaient, pour la plupart, comme nous, la religion chrétienne ; mais à cet égard la différence est bien plus frappante que le rapport. Les siècles qui se sont écoulés du IVe au Xe sont ceux où l'Église a le plus éprouvé les funestes effets de l'ignorance, de la barbarie croissante, et de l'ambition mondaine ; il faut à peine leur demander quelques germes de la religion épurée que nous professons aujourd'hui. La direction donnée à l'éducation de la jeunesse, l'étude d'une langue alors mourante, aujourd'hui morte, et des chefs-d'œuvre qu'elle recélait, datent de la même époque, aussi bien que l'institution de plusieurs universités, de plusieurs écoles, qui conservent à l'Europe l'esprit des siècles passés. Enfin, c'est alors que des débris du grand empire romain se formèrent tous les États modernes, dont plusieurs subsistent encore. C'est à la naissance des peuples auxquels nos divers intérêts nous lient, que nous allons assister.

La chute de cet empire romain dans l'Occident est le premier spectacle qui se présentera à nous, et ce n'est pas pour nous le moins riche en leçons. Les peuples, arrivés au même degré de civilisation, s'aperçoivent qu'il existe entre eux une certaine parenté. La vie de l'homme privé au temps de Constantin, au temps de Théodose, ressemble plus à la nôtre que celle de nos barbares ancêtres dans la Germanie, ou que celle de ces vertueux et austères citoyens des républiques de la Grèce et de l'Italie, dont nous admirons les chefs-d'œuvre, mais dont nous comprenons mal les mœurs. Ce n'est qu'après avoir bien conçu le rapport et la différence entre l'organisation de l'empire et celle de l'Europe moderne que nous oserons préjuger si les calamités qui l'écrasèrent peuvent nous atteindre.

Le nom seul de l'empire romain réveille pour nous toutes les idées de grandeur, de puissance et de magnificence. Par une confusion bien naturelle à notre esprit, nous rapprochons des temps éloignés et souvent dissemblables, pour réunir sur

lui une auréole de gloire. La république romaine avait produit des hommes dont la grandeur morale ne fut peut-être jamais surpassée sur la terre. Ils avaient transmis, si ce n'est leurs vertus, du moins leurs noms à leurs descendants; et jusqu'à la fin de l'empire, ceux qui, dans l'oppression et la bassesse, se disaient toujours citoyens romains, semblaient aussi toujours vivre au milieu de leurs ombres et de leurs souvenirs. Les lois avaient changé d'esprit, mais le progrès avait été lent, et à peine aperçu du vulgaire. Les mœurs n'étaient plus les mêmes, mais le souvenir des mœurs anciennes vivait toujours. La littérature s'était conservée avec la langue, et elle établissait une communauté d'opinions, d'émotions, de préjugés, entre les Romains du temps de Claudien et les Romains du temps de Virgile. Les magistratures, enfin, avaient, pour la plupart, conservé les mêmes noms et les mêmes décorations, quoique leur pouvoir se fût évanoui, et le peuple de Rome se rangeait encore devant les licteurs qui précédaient le consul revêtu de pourpre, neuf cents ans après l'institution du consulat.

Depuis le temps d'Auguste à celui de Constantin, le monde romain conserva à peu près les mêmes frontières. Le dieu Terme, pas plus qu'au temps de la république, n'avait point appris à reculer. Cette règle ne souffrit qu'une seule grande exception. La Dacie, conquête de Trajan au nord du Danube, et en dehors des frontières naturelles de l'empire, fut abandonnée après un siècle et demi de possession. Mais la guerre, que les Romains du Ier siècle portaient toujours en dehors de leurs frontières, était, au IVe, presque toujours reportée par les barbares dans l'enceinte romaine. Les empereurs ne pouvaient plus défendre des provinces qu'ils prétendaient toujours dominer, et souvent ils voyaient sans regrets de vaillants ennemis devenir leurs hôtes et occuper les déserts de leur empire.

Cette fixité des limites de l'empire romain tenait surtout à ce que, dans le temps de sa plus grande puissance, il avait volontairement borné ses conquêtes au point où il avait trouvé la meilleure frontière militaire à défendre. Les grands fleuves,

qui n'arrêtent guère les armées des peuples civilisés, forment en général une barrière suffisante contre les incursions des barbares ; et de grands fleuves, la mer, des montagnes et des déserts, donnaient en effet des frontières naturelles à cet immense empire.

Par un calcul assez vague, on a estimé que l'empire romain avait six cents lieues d'étendue du nord au midi, plus de mille du levant au couchant, et qu'il couvrait cent quatre-vingt mille lieues carrées de superficie. Mais les nombres ne donnent jamais qu'une idée abstraite et difficile à saisir ; nous comprendrons mieux ce que représente cette immense étendue, au centre des pays les plus riches et les plus fertiles de la terre, en suivant la ligne des frontières romaines. Au nord, l'empire était borné par le mur des Calédoniens, le Rhin, le Danube et la mer Noire. Le mur des Calédoniens, qui coupait l'Écosse dans sa partie la plus étroite, laissait aux Romains les plaines de ce royaume et toute l'Angleterre. Le Rhin et le Danube, dont les sources sont rapprochées, et qui coulent, l'un au couchant, l'autre au levant, séparaient l'Europe barbare de l'Europe civilisée. Le Rhin couvrait la Gaule, qui comprenait alors l'Helvétie et la Belgique. Le Danube couvrait les deux grandes presqu'îles italique et illyrienne ; il partageait des pays, dont les uns sont aujourd'hui regardés comme allemands, d'autres comme slaves. Les Romains possédaient sur sa rive droite la Rhétie, le Norique, la Pannonie et la Mœsie, qui répondent à peu près à la Souabe, la Bavière, partie de l'Autriche et de la Hongrie, et la Bulgarie. Le court espace entre les sources du Danube et le Rhin au-dessus de Bâle, était fermé par une chaîne de fortifications ; la mer Noire venait ensuite, et couvrait l'Asie-Mineure. Sur ses bords septentrionaux et orientaux, quelques colonies grecques conservaient une indépendance douteuse sous la protection de l'empire. Un prince grec régnait à Caffa sur le Bosphore Cimmérien ; des colonies grecques dans le pays des Lases et la Colchide étaient tour à tour sujettes ou tributaires. Les Romains possédaient tout le rivage méridional de la mer Noire, des bouches du Danube à Trébizonde.

Au levant, l'empire était borné par les montagnes de l'Arménie, une partie du cours de l'Euphrate et les déserts de l'Arabie. Une des plus hautes chaînes de montagnes du globe, le Caucase, qui règne de la mer Noire à la mer Caspienne, et qui, d'une part, communique au Thibet, et de l'autre aux montagnes du centre de l'Asie-Mineure, séparait les Scythes de la Haute-Asie d'avec les Persans et d'avec les Romains. La partie la plus sauvage de ces montagnes appartenait aux Ibériens, qui maintinrent leur indépendance; la plus susceptible de culture était habitée par les Arméniens, qui subirent tour à tour le joug des Romains, des Parthes et des Perses, mais qui demeurèrent toujours tributaires des uns ou des autres, et non sujets. Le Tigre et l'Euphrate, qui sortent des montagnes d'Arménie pour se jeter dans le golfe Persique, traversaient les plaines de la Mésopotamie. Sur toute cette partie de la ligne orientale, jusqu'aux déserts de sable qui, plus au midi, séparent les rives de l'Euphrate des riches collines de la Syrie, la frontière de l'empire n'avait point été tracée des mains de la nature : aussi les deux grandes monarchies des Romains et des Parthes, ou des Persans leurs successeurs, s'enlevèrent-elles tour à tour plusieurs provinces de l'Arménie ou de la Mésopotamie. Les déserts arabes couvraient la Syrie sur une étendue de deux cents lieues, et la mer Rouge couvrait l'Égypte.

Au midi les déserts de la Libye et du Zahara, au couchant l'Océan Atlantique, servaient en même temps de bornes à l'empire romain et au monde habitable.

Après avoir fait le tour des frontières, nous donnerons encore un moment d'attention à l'énumération des provinces dont l'empire était composé. Vers l'an 292, Dioclétien l'avait divisé en quatre préfectures prétoriales, dans l'intention de pourvoir mieux à sa défense en lui donnant en même temps quatre chefs. Ces préfectures étaient les Gaules, l'Illyrique, l'Italie et l'Orient. Le préfet des Gaules établissait sa résidence à Trèves; il avait sous ses ordres les trois vicaires des Gaules, d'Espagne et de Bretagne. Dans les Gaules on distinguait,

d'après l'ancien langage des habitants, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique, la Belgique et la Germanie. L'Espagne se partageait en trois provinces : la Lusitanie, la Bétique et la Tarragonaise. La Bretagne enfin comprenait toute l'île jusqu'aux Friths de Dumbarton et d'Édimburg.

La préfecture illyrique se formait de cet immense triangle dont le Danube est la base, et dont les deux côtés sont marqués par la mer Adriatique, la mer Égée et le Pont-Euxin. Il comprend aujourd'hui à peu près tout l'empire d'Autriche et toute la Turquie d'Europe. Il se partageait alors entre les provinces de Rhétie, Norique et Pannonie, Dalmatie, Mœsie, Thrace, Macédoine et Grèce. Le préfet résidait ou à Sirmium, non loin de Belgrade et du Danube, ou à Thessalonique.

La préfecture italienne comprenait, outre cette province d'où étaient sortis les conquérants du monde, toute l'Afrique, à partir des frontières occidentales de l'Égypte jusqu'à l'empire actuel de Maroc. Ses provinces portaient les noms de Libye, Afrique, Numidie, Mauritanie Césarienne et Mauritanie Tingitane. Rome et Milan furent tour à tour la résidence du préfet d'Italie; mais Carthage était la capitale de toutes les provinces africaines; elle égalait Rome en population comme en magnificence; et dans le temps de sa prospérité, les provinces africaines surpassaient trois fois la France en étendue.

La préfecture d'Orient, bornée par la mer Noire, le royaume des Perses et le désert, était encore la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée : elle contenait les provinces d'Asie-Mineure, Bithynie et Pont, Cilicie, Syrie, Phœnicie et Palestine, Égypte enfin, avec une partie de la Colchide, de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Arabie. La résidence du préfet était à Antioche; mais plusieurs autres capitales, et surtout Alexandrie d'Égypte, égalaient presque cette ville en population et en richesse.

L'imagination demeure confondue par cette énumération des provinces romaines, par leur comparaison avec l'étendue des empires actuels; et l'étonnement redouble lorsqu'on songe aux grandes cités qui ornaient chacune des provinces. Ces

cités, dont plusieurs égalaient, surpassaient même nos plus grandes capitales, en population comme en richesses; ces cités, telles qu'Antioche, Alexandrie, Carthage, étaient si puissantes qu'une nation tout entière semblait s'y être enfermée. Dans la province seule des Gaules on comptait cent quinze villes distinguées par le titre de cités : les ruines de quelques unes sont encore debout, et elles l'emportent en magnificence sur tout ce que les villes modernes déploient de grandeur.

L'aspect de ces ruines nous inspire aujourd'hui un sentiment d'admiration, lors même que nous les rencontrons dans des provinces où aucun souvenir glorieux ne s'attache à elles. Nous allons voir à Nîmes, avec émotion, avec respect, la maison carrée, les arènes, le pont du Gard. Nous visitons de même les monuments d'Arles, de Narbonne; que trouvons-nous là cependant, excepté des modèles pour les arts? Aucun grand souvenir historique ne s'y attache : ces nobles bâtiments furent élevés dans un temps où Rome avait perdu, avec sa liberté, ses vertus et sa gloire. Quand on arrive à fixer l'époque de leur fabrication, on la trouve liée au règne de ces empereurs dont l'histoire a transmis les noms à l'exécration des siècles à venir.

Ces monuments, cependant, même dans les provinces les plus éloignées, même dans les cités les plus obscures, portent l'ancien cachet romain, un cachet de grandeur et de magnificence. Les habitudes, les impressions morales, se conservent quelquefois dans les arts, après même qu'elles se sont effacées de l'âme des artistes. L'architecte romain, même dans la dernière période de la décadence de l'empire, voyait toujours debout d'anciens témoins des siècles passés qui le maintenaient dans la bonne voie, et il croyait ne pouvoir travailler que pour l'éternité. Il imprimait toujours à ses ouvrages ce même caractère de puissance et de durée qui leur assure l'admiration, de préférence à tout ce qu'on a fait depuis. Cette imposante architecture romaine a, dans sa force et sa grandeur, quelque chose qui rappelle celle de la Haute-Égypte. Elle en diffère cependant par son but : les Égyptiens

ne s'occupèrent que des dieux; les Romains, même durant leur esclavage, s'occupèrent surtout du peuple; tous leurs monuments sont destinés à la jouissance de tous. Du temps de la république, c'était à l'utilité commune qu'on songeait surtout à pourvoir, par des aquéducs, par des grands chemins; du temps des empereurs on songea davantage aux plaisirs de tous, et on bâtit des cirques et des théâtres. Dans les temples eux-mêmes, on dirait que l'architecte égyptien ne s'est occupé que de la présence du Dieu, le Romain que de l'adoration du peuple.

Au milieu de tant de magnificence, l'empire, dont nous verrons bientôt la chute, était atteint, au IVe siècle, d'une faiblesse incurable. Le Nord versa sur lui des flots de guerriers : des extrémités de la Scandinavie jusqu'aux frontières de la Chine, des nations toujours nouvelles arrivaient, se pressaient, se renversaient, et marquaient leur passage par de sanglants débris. Les calamités éprouvées par l'espèce humaine à cette époque, passent, pour l'étendue des ravages, pour le nombre des victimes, pour l'intensité des souffrances, tout ce qu'aucun autre siècle peut présenter de malheurs à notre imagination effrayée. On n'ose calculer les millions et les millions d'hommes qui périrent avant de compléter la chute de l'empire romain. Cependant ce ne furent pas les barbares qui causèrent sa ruine; dès long-temps il était rongé par une plaie intérieure. Plusieurs causes, sans doute, contribuèrent à détruire, chez les sujets des Césars, le patriotisme, les vertus militaires, l'opulence des provinces et les moyens de résistance; mais nous nous attacherons surtout aujourd'hui à faire connaître celles qui provenaient de l'état de la population, puisque c'est sur le peuple que doit reposer tout système de défense nationale.

Ce sentiment si pur, si élevé, cette vertu publique qui s'exalte quelquefois au plus haut degré d'héroïsme, et qui rend le citoyen capable des plus glorieux sacrifices, le patriotisme qui avait fait long-temps la gloire et la puissance de Rome, n'avait plus d'aliments dans l'empire de l'univers. Un édit de Caracalla (211-217) avait rendu communs à tous les habi-

tants de l'empire les titres et les devoirs, bien plus encore que les prérogatives de citoyen romain. Ainsi le Gaulois et le Breton se disaient compatriotes du Maure et du Syrien, le Grec de l'Égyptien et de l'Espagnol; mais plus un faisceau semblable grossit, plus le lien qui l'unit se relâche. Quelle gloire, quelle distinction pourrait être attachée à une prérogative devenue si commune? Quels souvenirs pouvaient être éveillés par le nom de patrie, ce nom qui n'était plus rendu cher par aucune image locale, par aucune association d'idées, par aucune participation à tout ce qui avait illustré le corps social?

Ainsi les souvenirs, les sentiments nationaux, étaient abolis dans l'empire de Rome. Ils se trouvaient faiblement remplacés par deux distinctions à établir entre les habitants : celle du langage, et celle des conditions.

Le langage est le plus puissant de tous les symboles pour faire sentir aux nations leur unité; il s'associe à toutes les impressions de l'âme; il prête ses couleurs à tous les sentiments et à toutes les pensées; il ne peut plus se séparer dans notre mémoire de tout ce qui nous a fait aimer la vie, de tout ce qui nous a fait connaître le bonheur : en nous révélant un compatriote au milieu des peuples étrangers, il fait palpiter notre cœur par toutes les émotions de la patrie. Mais loin d'être un principe d'union entre les citoyens romains, le langage servit à les séparer. Une grande division entre le grec et le latin opposa bientôt les empires d'Orient et d'Occident. Ces deux langues, qui avaient déjà brillé de tout leur éclat littéraire, avaient été adoptées par le gouvernement, par tous les gens riches, par tous ceux qui prétendaient à une éducation soignée, et par la plupart des citoyens des villes. Le latin était parlé dans la préfecture des Gaules, l'Afrique, l'Italie, et une moitié de la préfecture Illyrique, le long du Danube; le grec était parlé dans toute la partie méridionale de la préfecture Illyrique, et dans toute la préfecture de l'Orient.

Mais la grande masse des habitants des campagnes, là où les campagnes n'étaient pas uniquement cultivées par des

esclaves apportés de loin, avait conservé sa langue provinciale. Ainsi le celte était toujours parlé dans l'Armorique et l'île de Bretagne, l'illyrien dans la plus grande partie de l'Illyrique, le syrien, le cophte, l'arménien, dans les provinces d'où ces langues avaient pris leur nom. Là où le peuple était plus asservi et plus opprimé, il faisait plus d'efforts pour apprendre la langue de ses maîtres; ceux-ci devaient au contraire faire les avances, dans les provinces où le peuple était plus nombreux. Cependant il y avait dans tout l'empire un déplacement continuel des hommes, à cause de l'immense commerce des esclaves, du service militaire, et de la poursuite des emplois civils: aussi chaque province présentait dans les rangs inférieurs du peuple les plus bizarres mélanges de patois et de dialectes divers. Ainsi dans les Gaules, vers la fin du Vᵉ siècle, nous savons qu'on parlait saxon à Bayeux, tartare dans le district de Tifauge en Poitou, gaélique à Vannes, alain à Orléans, franc à Tournay, et goth à Tours. Et chaque siècle présentait une combinaison nouvelle.

Mais c'est surtout dans l'état des personnes qu'il faut chercher les causes de l'extrême faiblesse de l'empire romain. Nous pouvons distinguer dans l'empire six classes d'habitants: nous trouvons d'abord des familles sénatoriales, propriétaires d'immenses territoires et d'immenses richesses, qui avaient successivement envahi dans les campagnes les héritages de tous les petits propriétaires; puis des habitants des grandes villes, mélange d'artisans et d'affranchis, qui vivaient du luxe des riches, qui participaient à leur corruption, et qui se faisaient redouter du gouvernement par des séditions, jamais de l'ennemi par du courage; des habitants de petites villes, appauvris, méprisés et opprimés; des colons et des esclaves dans les campagnes; des bagaudes enfin dans les bois, qui pour se dérober à l'oppression s'étaient voués au brigandage.

La partie plus relevée de la nation peut communiquer au gouvernement la sagesse et la vertu, si elle-même est sage et vertueuse; mais elle ne lui donnera point la force, car la force vient toujours d'en bas; elle procède toujours de la grande masse. Or, dans l'empire romain, cette masse si variée dans

sa langue, ses mœurs, sa religion, ses habitudes, si sauvage au milieu de la civilisation, si opprimée et si abrutie, était à peine aperçue de ceux qui vivaient de ses sueurs; elle est à peine mentionnée par les historiens; elle languit dans la misère, elle dépérit, elle disparut presque dans quelques provinces, sans qu'on ait daigné nous en avertir; et ce n'est que par une suite de comparaisons qu'on parvient à connaître sa destinée.

Dans l'état actuel de l'Europe, la classe des paysans, de ceux qui vivent du travail manuel de l'agriculture, forme environ les quatre cinquièmes de la population, l'Angleterre seule exceptée. Nous devrions supposer que dans l'empire romain les paysans étaient proportionnellement plus nombreux encore, puisque le commerce et les métiers y avaient pris moins de développement que chez nous. Mais en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne faisaient point partie de la nation, ils étaient regardés comme à peine supérieurs aux animaux domestiques dont ils partageaient les travaux. On aurait redouté de leur entendre prononcer le nom de patrie, redouté de développer leurs qualités morales, et surtout leur courage, qu'ils auraient pu tourner contre leurs oppresseurs. Tous les paysans étaient rigoureusement désarmés, et ils ne pouvaient jamais contribuer à la défense de la patrie, ou opposer aucune résistance à aucun ennemi.

La population rurale dans tout l'empire romain était divisée en deux classes : les colons libres et les esclaves, qui différaient bien plus de nom que par des droits réels. Les premiers cultivaient la terre moyennant des redevances fixes, payables le plus souvent en nature; mais comme une distance prodigieuse les séparait de leurs maîtres, qu'ils relevaient immédiatement de quelque esclave favori ou de quelque affranchi, que leurs plaintes n'étaient point écoutées, et que les lois ne leur donnaient aucune garantie, leur condition était devenue toujours plus dure, les redevances qu'on exigeait d'eux toujours plus ruineuses; et si dans l'accablement de leur misère ils prenaient le parti de s'enfuir, abandonnant leur champ, leur maison, leur famille, s'ils allaient

demander un refuge à quelque autre propriétaire, les constitutions des empereurs avaient établi des procédures sommaires, par lesquelles on pouvait les réclamer et les saisir partout où on les trouverait. Tel était le sort des cultivateurs libres.

Les esclaves, de nouveau, formaient deux classes, ceux qui étaient nés sur la propriété du maître, et qui, n'ayant par conséquent point d'autre domicile, point d'autre patrie, inspiraient un peu plus de confiance; et ceux qu'on avait achetés. Les premiers vivaient dans des corps de ferme ou dans des cases bâties tout autour, sous les yeux de leur commandeur, à peu près comme les nègres des colonies; toutefois, les mauvais traitements, l'avarice de leurs supérieurs, la misère, le désespoir, diminuaient sans cesse leur nombre; aussi un commerce très actif s'occupait dans tout l'empire romain de recruter sans cesse leurs ateliers par des captifs faits à la guerre. Les victoires des armées romaines, souvent aussi celles des barbares, en combattant les uns contre les autres, souvent encore les punitions infligées par les empereurs ou leurs lieutenants, à des villes, à des provinces qui s'étaient révoltées, et dont tous les habitants étaient vendus sous la lance du préteur, fournissaient cette seconde classe aux marchands d'esclaves, aux dépens de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la population. Ces misérables travaillaient presque constamment avec des chaînes aux pieds; on les excédait de fatigue, pour dompter ainsi leur vigueur et leur ressentiment, puis on les enfermait chaque nuit dans des ergastules souterrains.

La souffrance effroyable d'une si grande partie de la population, sa haine envenimée contre ceux qui l'opprimaient, avaient multiplié les révoltes d'esclaves, les complots, les assassinats et les empoisonnements. En vain une loi sanguinaire faisait mettre à mort tous les esclaves d'un maître assassiné, la vengeance et le désespoir n'en multipliaient pas moins les crimes. Ceux qui s'étaient déjà vengés, ceux qui n'avaient pu le faire, mais sur qui planaient des soupçons, s'enfuyaient dans les bois, et ne vivaient plus que de brigan-



dage. Dans la Gaule et l'Espagne, on les nommait Bagaudes; dans l'Asie-Mineure, on les confondait avec les Isauriens; dans l'Afrique, avec les Gétules, qui faisaient le même métier. Leur nombre était si considérable que leurs attaques prenaient souvent le caractère d'une guerre civile plutôt que des désordres d'une bande de voleurs. Tels sont aussi aujourd'hui les marrons dans les colonies. Ils aggravaient, par leurs attaques, la condition de ceux qui, tout récemment encore, étaient leurs compagnons d'infortune : des districts, des provinces entières, étaient successivement abandonnés par les cultivateurs, et les bois et les bruyères succédaient aux anciennes moissons.

Le riche sénateur réparait quelquefois ses pertes, ou obtenait les secours de l'autorité pour défendre son bien; mais le petit propriétaire qui cultivait lui-même son champ ne pouvait échapper à tant de désordres et de violences; sa vie comme toute sa fortune étaient chaque jour en danger. Il se hâtait donc de se défaire de son patrimoine à tout prix, toutes les fois qu'un de ses opulents voisins voulait l'acheter; souvent aussi il l'abandonnait sans compensation; souvent il était exproprié par les prétentions du fisc et le poids accablant des charges publiques : aussi toute cette classe de cultivateurs libres qui, plus qu'une autre, connaît l'amour de la patrie, qui peut défendre le sol, et qui doit fournir les meilleurs soldats, disparut bientôt entièrement. Le nombre des propriétaires diminua à tel point qu'un homme opulent, un homme de famille sénatoriale, avait le plus souvent dix lieues à faire avant de rencontrer un égal ou un voisin : aussi quelques uns d'entre eux, propriétaires de provinces entières, étaient déjà considérés comme de petits souverains.

Au milieu de cette désolation générale, l'existence des grandes villes est un phénomène qui n'est pas facile à comprendre; mais il se représente aujourd'hui même en Barbarie, en Turquie, dans tout le Levant, partout où le despotisme accable l'homme isolé, et où l'on ne peut se dérober à ses outrages qu'en se perdant dans la foule. Ces grandes villes étaient elles-mêmes peuplées, en très grande partie, d'artisans soumis à un régime assez sévère, d'affranchis et d'esclaves;

mais elles contenaient aussi un nombre, beaucoup plus grand que de nos jours, d'hommes qui, se contentant du plus absolu nécessaire, passaient leur vie dans l'oisiveté. Toute cette population était également désarmée, également étrangère à la patrie, également timide devant l'ennemi et incapable de se défendre ; mais comme elle était rassemblée, le pouvoir lui montrait quelque respect. Dans toutes les villes du premier ordre, il y avait des distributions gratuites de vivres, tout comme il y avait dans le cirque et dans les théâtres des courses de chars, des jeux et des spectacles gratuits. La légèreté, l'amour du plaisir, l'oubli de l'avenir, qui ont toujours caractérisé la populace des grandes villes, suivirent les Romains provinciaux au travers des dernières calamités de leur empire; et Trèves, capitale de la préfecture des Gaules, ne fut pas la seule ville qui fut surprise et pillée par les barbares, tandis que ses citoyens, la tête couronnée de guirlandes, applaudissaient avec fureur aux jeux du cirque.

Tel était l'intérieur de l'empire au commencement du IVe siècle; telle était la population qui devait résister à l'invasion universelle des barbares. Ceux-ci, bien souvent, ne laissaient aux citoyens que le choix de mourir armés ou de mourir en lâches. Et les descendants de ces superbes Romains, les héritiers de tant de gloire, acquise autrefois par tant de vertus, avaient été tellement affaiblis, tellement avilis par les lois et l'ordre social auquel ils avaient été soumis, que quand l'alternative leur fut offerte ils préférèrent toujours la mort des lâches.

CHAPITRE II.

Les trois premiers siècles de l'empire romain.

Nous avons cherché dans le précédent chapitre à faire comprendre quel était l'état, quelle était la condition interne de l'empire romain au commencement du IV[e] siècle ; mais pour l'intelligence des événements qui vinrent ensuite, il est nécessaire aussi de rappeler brièvement à la mémoire de nos lecteurs par quels degrés, par quelle suite de révolutions, l'empire était parvenu au point de décadence dont nous nous sommes efforcé de donner une idée. Dans les proportions assignées à cet ouvrage, un seul chapitre doit nous suffire pour embrasser trois siècles et demi de l'existence du monde civilisé, trois siècles et demi riches en grands événements et en grands personnages, dont plusieurs peut-être occupent déjà puissamment l'imagination de ceux qui nous lisent. Il ne peut point être question, dans un tableau de la dissolution de la société antique, de raconter la longue décadence de l'empire qui précéda le règne de Constantin, ou la grande invasion des barbares sous Gallien, que nous prenons pour point de départ ; mais peut-être en marquant fortement les époques de cette longue histoire, en classant les événements et les princes qui les dirigèrent, en réveillant ainsi des souvenirs qui, pour chacun de nos lecteurs, se rattachent à des études antérieures, pourrons-nous réussir à leur faire embrasser d'un seul coup d'œil ces temps que nous devons laisser derrière nous, et qui réagissent cependant sur ceux que nous parcourrons ensemble.

Le pouvoir d'un seul avait été définitivement établi sur le monde romain, par la victoire qu'Octave, depuis connu sous le nom d'Auguste, remporta sur Marc-Antoine, auprès

d'Actium, le 2 septembre 723 de Rome, ou trente ans avant la naissance de Jésus-Christ. Constantin-le-Grand, avec lequel nous commencerons un récit plus suivi, fut revêtu de la pourpre dans les Gaules l'an 306 de Jésus-Christ; mais il ne fut point reconnu par tout l'empire avant l'année 323, ou 353 ans après la bataille d'Actium. Pendant ce long espace de temps, l'affaissement, l'épuisement de l'empire romain, ne cessèrent de faire des progrès. Cet empire, qui avait menacé la terre de la réduire tout entière sous le joug, qui avait réuni la civilisation à l'étendue, la richesse à la vertu militaire, les talents à la force, marcha constamment vers sa décadence; mais ses pas furent inégaux, ses infirmités ne furent point toujours les mêmes, et les calamités qui le menaçaient changèrent d'aspect. Il souffrit tour à tour de l'organisation trop forte du pouvoir et de sa dissolution; il porta même la peine de ses prospérités. Sans suivre l'histoire des tyrannies intérieures ou des guerres étrangères, essayons d'indiquer ce changement de caractère dans la suite des événements.

Ces trois siècles et demi peuvent se diviser en quatre périodes, dont chacune eut ses vices particuliers, sa faiblesse propre; dont chacune contribua, d'une manière différente, au grand œuvre de destruction qui s'accomplissait. Nous les distinguerons d'après les noms ou le caractère des chefs de l'empire, puisque tout le pouvoir de Rome était alors livré aux mains de ses chefs, et qu'ils représentaient seuls la république romaine, quoique le nom de celle-ci fût toujours invoqué. La première période est le règne de la famille Julia, depuis l'an 30 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 68 après sa nativité; la seconde est le règne de la famille Flavia, qui, par elle-même, puis par une adoption simulée, se maintint de l'an 69 à l'an 192; la troisième est celle des soldats parvenus, qui s'arrachèrent tour à tour l'empire, de l'an 192 à l'an 284; la quatrième est celle des collègues, qui partagèrent la souveraineté sans partager l'unité de l'État, de l'an 284 à l'an 323.

La famille Julia était celle du dictateur César; son nom fut transmis, par adoption, hors de la ligne directe, mais toujours

entre des parents, aux cinq premiers chefs du monde romain. Auguste, qui régna depuis l'an 30 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 14 de notre ère; Tibère (de 14 à 37), Caligula (37-41), Claude (41-54), Néron (54-68). Leurs noms seuls, à la réserve du premier, sur lequel certains jugements se partagent encore, rappellent tout ce qu'il y a de honteux, tout ce qu'il y a de perfide, tout ce qu'il y a d'atroce dans l'abus du pouvoir absolu. Jamais le monde n'avait été étonné par plus de crimes; jamais une plus funeste atteinte n'avait été portée aux vertus, aux principes, que les hommes avaient eu jusqu'alors en vénération. La nature offensée sembla refuser à ces monstres le pouvoir de perpétuer leur espèce; aucun d'eux ne laissa d'enfants; cependant l'ordre de la succession entre eux fut légitime, selon le sens qu'on attribue aujourd'hui à ce mot. Le premier chef de cette maison avait été investi du pouvoir suprême, par les seuls dépositaires de l'autorité nationale, par le sénat et le peuple romain. Après lui, la transmission de la souveraineté fut toujours régulière, conforme aux lois de l'hérédité, reconnue par tous les corps de l'État, et elle ne fut disputée par aucun autre prétendant. Le fils d'adoption, remplaçant à tous égards le fils naturel, était admis sans trouble, sans hésitation, à la place de son père.

Pendant cette période de quatre-vingt-dix-huit ans, les limites de l'empire romain demeurèrent presque invariables, avec la seule exception de la conquête de la Grande-Bretagne, sous le règne de Claude. La gloire militaire avait élevé le dictateur et renversé la république; l'attachement des soldats aux souvenirs du héros qu'ils avaient suivi dans les combats avait fondé la souveraineté de sa famille; mais Auguste et Tibère, héritiers de la plus grande puissance militaire que le monde ait connue, se défiaient d'elle en la caressant. Ils devaient tout leur pouvoir à l'armée, ils craignaient d'autant plus de lui devoir aussi leur ruine; ils avaient besoin des passions égoïstes, non des passions généreuses de cette armée; ils craignaient l'enthousiasme vertueux qui se développe aisément dans les grandes réunions d'hommes; ils étaient ménagers avec les légions et d'héroïsme et de victoires, et ils

ne voulaient pas leur présenter des chefs dont les soldats aimassent mieux l'exemple ou la voix que la paye et les récompenses des empereurs. Auguste et Tibère ne voulurent point tenter ce que la république aurait accompli, ce que Charlemagne exécuta, avec bien moins de moyens qu'eux de conquérir et de civiliser la Germanie; ils crurent en avoir assez fait de couvrir leur empire par une bonne frontière militaire, contre des voisins qui regardaient la guerre en quelque sorte comme une vertu, et ils laissèrent à leurs successeurs le danger de repousser des invasions.

A cette époque, la force militaire de l'empire romain consistait en trente légions : chacune, au grand complet, en y comprenant ses auxiliaires levés parmi les alliés de Rome, était alors forte de douze mille cinq cents hommes. Parmi eux on comptait six mille hommes de cette excellente infanterie de ligne, si pesamment armée et si maniable en même temps, qui avait accompli la conquête du monde; un corps de cavalerie romaine de sept cent vingt-six chevaux lui était attaché; le reste, composé de troupes auxiliaires, portait les armures usitées dans les différents pays qui les avaient fournies. Les légions, en temps de paix, n'habitaient point les villes ou les forteresses; elles occupaient des camps retranchés sur les principales frontières, où les travaux civils ne se mêlaient jamais au grand métier militaire, où les exercices imposés au légionnaire pour fortifier son corps et entretenir sa vigueur avaient toujours la guerre pour objet, et où une sévère discipline était toujours maintenue avec la même rigueur. Trois de ces légions étaient placées en Bretagne, derrière le mur des Calédoniens; cinq en Gaule, sur le Rhin; onze sur le Danube, depuis sa source dans la Rhétie jusqu'à son embouchure dans la mer Noire; six en Syrie, et deux en Cappadoce, pour la défense de la frontière de Perse. Les provinces toutes pacifiques d'Égypte, d'Afrique et d'Espagne n'avaient qu'une seule légion chacune. L'Italie et la ville de Rome, dont les mouvements auraient pu compromettre la sûreté de l'empereur, étaient contenues dans le devoir et la crainte, par un corps de vingt mille soldats distingués entre

toute l'armée par une plus haute paye, par toute la faveur de l'empereur et par son indulgence pour leur licence. On les nommait les prétoriens; ils étaient campés aux portes de Rome, et ils ne s'éloignaient jamais du prétoire ou de la résidence de l'empereur. L'ensemble des légions formait une armée de trois cent soixante-quinze mille hommes; avec les prétoriens, la totalité de l'établissement militaire de l'empire, dans sa plus grande puissance, n'arrivait pas à quatre cent mille hommes.

Le gouvernement de la maison Julia fut une période désastreuse pour Rome, pour les sénateurs, pour les hommes opulents, pour tous ceux qui avaient quelque élévation dans l'âme, quelque ambition, quelque souvenir de la gloire de leurs pères; désastreuse encore pour toutes les anciennes vertus, pour tous les nobles sentiments, qui furent étouffés. Mais les provinces, rarement visitées par les empereurs, jamais envahies par les barbares, goûtèrent les avantages de la paix, d'un immense commerce, de communications faciles et sûres, de lois en général égales et justes. Dans ces temps, dont on n'a conservé que des souvenirs honteux, la population des provinces récemment acquises, de la Gaule par exemple, et de l'Espagne, qui avait été presque détruite ou réduite en esclavage au moment de la conquête, se recruta et s'augmenta rapidement. Ce fut alors et dans la période suivante que la plupart de ces opulentes cités qui ornaient les provinces furent bâties ou agrandies, que les arts de Rome et de la Grèce furent portés par le commerce jusqu'aux extrémités de l'empire, et les monuments qui nous étonnent aujourd'hui, qui illustrent des lieux dont aucun grand événement n'avait consacré le souvenir, les ponts, les aquéducs, les cirques, les théâtres, furent entrepris ou élevés. Les sujets de Rome s'efforçaient de s'étourdir sur l'avenir, d'oublier des crimes qui ne les atteignaient pas, de se détacher d'une patrie dont les chefs les faisaient rougir, d'écarter leurs enfants d'une carrière publique où ils ne trouveraient que des dangers, et en même temps de jouir des avantages que leur offraient les arts, la richesse et le repos.

Les sentiments républicains étaient encore entretenus chez tous ceux que l'opinion publique honorait de son estime ; on les retrouve avec toute leur vivacité dans le poète Lucain, dans l'historien Tacite, dans le jurisconsulte Antistius Labeo. Le nom de république, qui avait été conservé, les lois, les usages de l'ancienne Rome, dont plusieurs subsistaient encore, ne permettaient de parler des temps passés qu'avec respect. Cependant, durant une période d'un siècle, pendant laquelle quatre hommes exécrables occupèrent le trône, et parmi eux un imbécille et deux fous, il ne s'engagea pas une lutte sérieuse pour le recouvrement de la liberté ; il n'y eut pas une révolte, pas une guerre civile. C'est que l'amour de la liberté était confiné dans la haute aristocratie. Les sénateurs savaient mourir avec assez de courage pour se dérober à l'infamie ; mais ils ne savaient pas ou ne pouvaient pas résister : le peuple romain, nourri presque uniquement des largesses de l'empereur, sans cesse distrait ou enivré par des spectacles ou des fêtes, regardait comme un spectacle de plus la chute successive des têtes de ces grands qu'il avait craints ou enviés ; le peuple des provinces, étranger à la liberté antique, n'apercevait pas la différence entre la république et l'empire ; l'armée, confondant la fidélité au drapeau avec le devoir des citoyens, et l'obéissance avec le patriotisme, n'hésita pas un instant dans son dévouement à la famille des Jules. L'excès de la démence et des fureurs de Néron entraînèrent enfin sa chute ; cependant son pouvoir était alors même si solidement établi que ce fut l'attachement des soldats à la famille éteinte des Jules qui alluma la première guerre civile. Ils ne voulurent ni de la république ni de l'empereur nommé par le sénat. Aucune loi, aucune coutume ne pouvant désigner le nouveau souverain, le pouvoir suprême dut être offert comme une proie au plus fort ou au plus habile ; chaque armée voulut revêtir son chef de la pourpre ; Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et des prétendants moins heureux combattirent pour la souveraineté ; mais les habitudes de subordination étaient encore si fortes qu'après cet orage, qui dura à peine dix-huit mois, tout rentra dans l'ordre accoutumé, et que le

sénat, les provinces, les armées, obéirent au vainqueur Vespasien comme ils avaient obéi aux Jules.

Nous avons désigné la seconde période de l'empire par le nom de la famille Flavia, c'était celle de Vespasien. Les neuf empereurs qui furent successivement revêtus de la pourpre dans cet espace de cent vingt-trois ans, n'appartenaient point tous cependant à la famille Flavia, même par les rites de l'adoption, qui, pour les Romains, étaient devenus une seconde nature. Mais le respect du monde romain pour les vertus de Flavius Vespasien les engagea tous à prendre son nom, et la plupart montrèrent par leurs hautes qualités qu'ils étaient dignes de cette affiliation.

Vespasien avait été revêtu de la pourpre à Alexandrie le 1er juillet 69; il mourut en 79. Ses deux fils régnèrent l'un après l'autre, Titus de 79 à 81, Domitien de 81 à 96. Celui-ci ayant été assassiné, le vieux Nerva fut élevé à sa place par le sénat (96-98); il adopta Trajan (98-117); celui-ci adopta Adrien (117-138); Adrien adopta Antonin-le-Pieux (138-161); celui-ci adopta Marc-Aurèle (161-180); et Commode succéda à son père Marc-Aurèle (180-192). Aucune autre période dans l'histoire ne présente une semblable succession de bons et de grands hommes sur le trône. Deux monstres, Domitien et Commode, l'interrompent et la terminent : tous deux, corrompus par une éducation reçue au pied du trône, succédèrent à leur vertueux père. Cette même succession naturelle donna un seul homme de bien au trône du monde, Titus, qu'on nomma les délices du genre humain, mais qu'un règne de deux ans seulement avait à peine éprouvé suffisamment. Tous les autres furent appelés au trône par une élection glorieuse, sanctionnée par les rites de l'adoption, pour laquelle le prince consultait la voix de l'opinion publique, et transmettait volontairement son sceptre au plus digne.

L'histoire garde un silence presque absolu sur cette longue période. Au dehors, les entreprises des Romains se bornèrent à quelques guerres contre les Parthes, qui ne changèrent pas d'une manière durable les frontières des deux empires; aux guerres

de Trajan, au-delà du Danube, de l'an 102 à 107, dans lesquelles il conquit la Dacie, aujourd'hui Valachie et Transylvanie; et aux guerres de Marc-Aurèle contre les Quades et les Marcomans, qui avaient réussi à former une confédération de toute la Germanie pour attaquer l'empire romain. Les colonnes Trajane et Antonine, encore debout dans Rome, et couvertes de bas-reliefs, sont les monuments de ces deux expéditions glorieuses. Au dedans, les historiens concentrant toute leur attention sur le palais impérial, n'avaient à raconter que les vertus des monarques et le bonheur de leurs sujets.

Ce bonheur, fruit d'une paix universelle, d'une protection, d'une sûreté égale accordée à tous, fut grand sans doute, et il a été souvent célébré. Il fut marqué par un lustre nouveau dans la littérature, qu'on ne saurait pourtant comparer à celui du temps qu'on a nommé l'âge d'Auguste, quoique tout l'éclat de celui-ci soit dû à des hommes formés pendant les derniers temps de la république. On vit en même temps, surtout sous le règne d'Adrien, un beau développement des arts, et sous celui des Antonins, un grand zèle pour la philosophie. Dans ces cent vingt-trois ans cependant, l'histoire signale très peu de vertus publiques, très peu de caractères distingués.

Ce fut alors surtout que les villes des provinces arrivèrent au plus haut degré d'opulence, et qu'elles se décorèrent par les monuments les plus remarquables. Adrien aimait lui-même les arts et toutes les jouissances de la vie; il voyagea presque sans interruption dans toutes les provinces de son vaste empire; il excita l'émulation entre les diverses grandes villes, ou entre leurs plus riches citoyens, et il porta jusqu'aux dernières extrémités de la domination romaine le luxe et les décorations, qu'on avait d'abord réservées aux cités illustres qui semblaient le dépôt de la civilisation du monde.

Mais ce fut aussi pendant cette même période que la paix et la prospérité favorisèrent l'accroissement colossal de quelques fortunes, de ces *latifondia* ou vastes domaines, qui, selon Pline l'ancien, perdaient l'Italie et l'empire. Un seul

propriétaire acquérait successivement des provinces, qui avaient fourni à la république l'occasion de décerner plus d'un triomphe à ses généraux ; tandis qu'il amassait des richesses si disproportionnées avec les besoins d'un homme, il faisait disparaître de tout le terrain qu'il envahissait, la classe nombreuse, respectable, et jusqu'alors heureuse dans sa médiocrité, des citoyens indépendants. Là où tant de milliers de citoyens libres s'étaient montrés autrefois, toujours prêts à défendre le champ qu'ils cultivaient de leurs mains, on ne voyait plus que des esclaves, et encore ceux-ci diminuaient-ils rapidement en nombre, parce que leur travail était trop coûteux, et que le propriétaire trouvait mieux son compte à consacrer les terres au pâturage. Les fertiles campagnes de l'Italie cessèrent de nourrir ses habitants ; l'approvisionnement de Rome dépendait des flottes qui lui apportaient les blés de la Sicile, de l'Égypte et de l'Afrique ; de la capitale jusqu'aux extrémités des provinces, la dépopulation suivit l'excès de l'opulence. Aussi, ce fut déjà au milieu de cette prospérité universelle, lorsqu'aucun barbare n'avait encore franchi les frontières de l'empire, qu'on commença à éprouver la difficulté de recruter les légions. Dans la guerre contre les Quades et les Marcomans, précédée par une si longue paix, Marc-Aurèle fut réduit à enrôler les esclaves et les voleurs de Rome.

Les provinces frontières, celles qui étaient le plus exposées aux attaques des barbares, celles qui souffraient de la présence et des vexations militaires des légions, n'éprouvaient point au même degré que les provinces plus opulentes et plus tranquilles de l'intérieur, ce rapide déclin de la population et de la vertu guerrière. Les levées de soldats ne se faisaient plus à Rome, elles se faisaient presque exclusivement dans la Gaule septentrionale et sur toute la rive droite du Danube. Cette longue frontière illyrique, en particulier, conserva, pendant plus de deux siècles, la réputation de fournir seule à l'empire plus de soldats que tout le reste de ses provinces. Ces frontières avaient peu tenté la cupidité des sénateurs romains; aucun d'eux ne se souciait d'avoir son patrimoine dans une province toujours vexée par ses défenseurs et sou-

vent menacée par l'ennemi. Les héritages que les sénateurs ne voulaient point acheter, demeuraient à leurs anciens propriétaires. Là se maintenait par conséquent, par le travail de ses propres champs, une population nombreuse, libre, vigoureuse et hardie. Elle fournit long-temps les armées de soldats, bientôt elle leur donna aussi des chefs.

L'histoire qui, dans toute cette période, met rarement en évidence aucun particulier, a cependant célébré les vertus, et plus encore la munificence, d'un sujet des Antonins, Hérodes Atticus, consul en l'année 143. Il vécut presque toujours à Athènes, dans une retraite philosophique. Plusieurs des monuments dont il décora à ses frais les villes autour desquelles s'étendaient ses immenses possessions, sont encore en partie debout; ils nous donneront une idée, non seulement de la libéralité, mais aussi de l'opulence d'un Romain de ce siècle, d'autant plus que chaque province comptait quelque citoyen qui marchait sur les traces d'Hérodes. Celui-ci fut nommé par Adrien à la préfecture des villes libres d'Asie. Il obtint de cet empereur trois millions de drachmes (deux millions et demi de francs) pour fabriquer un aquéduc à la ville de Troie; mais pour le rendre plus magnifique, il doubla cette somme de son propre patrimoine. A Athènes, où il présida aux jeux publics, il bâtit un stade de marbre blanc de six cents pieds de longueur, et assez vaste pour contenir l'assemblée entière du peuple. Peu après, ayant perdu sa femme Regilla, il consacra à sa mémoire un théâtre qui n'avait point d'égal dans toute l'étendue de l'empire, et où il n'employa d'autre bois que le cèdre odoriférant, qu'il fit sculpter avec recherche. L'Odéon d'Athènes, bâti du temps de Périclès, était tombé en ruines; Hérodes Atticus le releva à ses frais dans toute son antique magnificence. De même la Grèce lui dut la restauration du temple de Neptune à l'isthme de Corinthe, la construction d'un théâtre à Corinthe, d'un stade à Delphes, d'un bain aux Thermopyles, d'un aquéduc à Canossa en Italie. Beaucoup d'autres villes de l'Épire, de la Thessalie, de l'Eubée, de la Béotie, du Péloponèse, furent ornées à leur tour par ses libéralités. Gardons-nous de refuser

un juste tribut d'éloges à ce grand citoyen, mais plaignons le pays où de telles fortunes s'élèvent; car là un seul homme opulent, avec des milliers d'esclaves, doit avoir remplacé des millions d'hommes libres, heureux et vertueux.

La tyrannie de Commode, le dernier des Flavii, ses vices et ses abominations furent enfin punis par l'assassinat domestique qui en délivra l'Univers; mais avec sa mort, le 31 décembre 192, commence la troisième période et la plus calamiteuse, celle que j'ai désignée par les noms des parvenus, ou des soldats usurpateurs de l'empire. Elle dura quatre-vingt-douze ans (192-284), et pendant cet espace de temps, trente-deux empereurs et vingt-sept prétendants à l'empire, se précipitèrent tour à tour du trône par une constante guerre civile. C'est durant ce temps qu'on vit les prétoriens mettre la souveraineté du monde comme à l'enchère; qu'on vit les légions de l'Orient et de l'Occident se disputer le fatal honneur de décorer de la pourpre des chefs qui bientôt après périssaient assassinés; qu'on vit des hommes tirés des derniers rangs de la société, des hommes que le génie n'avait point marqués de son cachet, qu'aucune éducation n'avait façonnés, élevés par le brutal caprice de leurs camarades au-dessus de tout ce que le monde avait respecté. Tel fut le Maure Macrinus, qui en 217 succéda à Caracalla, qu'il avait fait assassiner, tel fut le Goth Maximinus, distingué seulement par sa taille gigantesque, son ignorance, sa force et sa brutalité, qui, après avoir fait assassiner Alexandre Sévère, lui succéda en 235; tel fut enfin l'Arabe Philippe, élevé parmi les voleurs, dont il avait suivi la profession, et parvenu au trône en 244 par l'assassinat de Gordien.

Lorsqu'un monarque absolu est renversé du trône par une conséquence de sa tyrannie, et qu'avec lui toute sa famille est éteinte, il ne reste ni loi, ni sentiment national, qui puisse régler la transmission du pouvoir; aucune autorité n'est d'avance considérée comme légitime, ou ne peut devenir telle : la force seule décide, et ce que la force a élevé la force peut le renverser. Le despotisme donne donc un

caractère plus défiant et plus cruel aux guerres civiles et à ceux qui les dirigent; puisqu'il ne laisse subsister aucun sentiment de devoir qui puisse servir de garantie à eux-mêmes ou à leurs ennemis. Quatre-vingt-douze années de guerres civiles presque continuelles enseignèrent à l'univers sur quels faibles fondements la vertu des Antonins avait fait reposer la félicité de l'empire. Le peuple demeura constamment étranger à ces guerres civiles; la souveraineté avait passé aux légions, et elles en disposaient seules; tandis que les villes, indifférentes entre les prétendants à l'empire, n'ayant point de garnisons, point de fortifications, point de milices armées, attendaient la décision des légions, et ne songeaient pas à se défendre. Elles ne furent pas pour cela à l'abri de la férocité ou de la cupidité des combattants; ceux-ci désiraient avoir d'autres ennemis à vaincre que des soldats; ils désiraient des pillages, et le moindre signe de faveur accordé par une cité à un prétendant à l'empire, lorsque celui-ci avait été vaincu, donnait lieu à des exécutions militaires, souvent à la vente de tous les citoyens comme esclaves.

Les soldats eux-mêmes se lassèrent quelquefois de leur propre tyrannie. Ils n'avaient aucun sentiment romain, aucun souvenir de la liberté ou de la république, aucun respect pour le sénat ou pour les lois; leur seule idée d'ordre légitime était l'hérédité du pouvoir. Mais pendant cette période désastreuse, tous leurs retours au principe de l'hérédité furent calamiteux. L'empire lui dut la férocité de Caracalla, fils de Septime Sévère (211-217), la souillure d'Héliogabale, son neveu (218-222), et l'incapacité de Gallien, fils de Valérien (253-268). Le nom de ce dernier, Gallien, signale l'époque honteuse où Rome, qui jusqu'alors avait fait trembler les barbares, commença à son tour à trembler devant eux. Les légions affaiblies et réduites à moins de six mille hommes, avaient été retirées des frontières, et opposées les unes aux autres dans des combats sans cesse renaissants; leur discipline était anéantie, leurs chefs ne méritaient plus et n'obtenaient plus de confiance. Après une défaite, on cherchait en vain à recruter l'armée; au moment d'une attaque on pouvait à peine

la déterminer à marcher. Les barbares, témoins de cette anarchie et de ces combats, ne voyant plus sur les frontières ces camps redoutables des légions qu'ils étaient accoutumés à respecter, les franchirent toutes à la fois, comme s'ils s'étaient entendus des extrémités de la Calédonie jusqu'à celles de la Perse. Les Francs, confédération nouvelle des peuples germains, qui s'était établie près des bouches du Rhin, ravagèrent, de 253 à 268, toute la Gaule, l'Espagne et une partie de l'Afrique. Les Allemands, autre confédération nouvelle établie sur le haut Rhin, traversèrent la Rhétie, et s'avancèrent jusqu'à Ravenne en pillant l'Italie. Les Goths, après avoir chassé les Romains de la Dacie, pillèrent la Mœsie, massacrèrent cent mille habitants à Philippopolis en Thrace, s'étendirent ensuite sur les côtes de la mer Noire, se hasardèrent sur cette mer inconnue dans les vaisseaux qu'ils enlevèrent aux villes maritimes, pillèrent les villes de la Colchide et de l'Asie-Mineure, et pénétrèrent enfin par le Bosphore et l'Hellespont jusque dans la Grèce, qu'ils ravagèrent tout entière. En même temps, les Persans de la dynastie nouvelle des Sassanides menaçaient l'Orient. Sapor avait conquis l'Arménie, l'empereur Valérien, père et collègue de Gallien, marcha lui-même à sa rencontre dans la Mésopotamie; il fut battu et fait prisonnier en 260; le monarque persan ravagea alors la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce, et il ne fut arrêté sur les confins de l'Arabie que par le riche sénateur de Palmyre, Odénat, et sa femme, la célèbre Zénobie.

Ce premier désastre universel des armées romaines, cette ignominie et cette faiblesse qui succédaient à tant de grandeur, portèrent à l'empire un coup dont il ne se releva plus. Les barbares, dans leurs invasions, gardaient le souvenir des longues terreurs et des longs ressentiments que les Romains leur avaient inspirés. Ils avaient encore trop de haine pour montrer aucune pitié à leurs ennemis vaincus. Jusqu'alors ils n'avaient vu des Romains que leurs soldats, mais lorsqu'ils pénétrèrent tout à coup au milieu de ces villes si peuplées, tour à tour ils craignirent de s'y voir écraser par une multitude si supérieure à la leur, ou bien lorsqu'ils reconnurent sa

lâcheté elle leur inspira le plus profond mépris : leur cruauté se proportionnait à ces deux sentiments, et ils songeaient plutôt à détruire qu'à vaincre. La population, qui avait d'abord diminué par les suites de l'opulence, diminua alors par celles de la détresse : l'espèce humaine semblait disparaître sous l'épée du barbare; tantôt il égorgeait tous les habitants d'une ville, tantôt il les réduisait tous en esclavage et les envoyait vendre à une immense distance de leur patrie; et après ces grands désastres de nouvelles craintes, une nouvelle oppression, de nouveaux malheurs, ne permettaient point à la population de se rétablir. Au sein de l'empire, il commença à se former de vastes déserts, et les empereurs les plus sages et les plus vertueux songèrent dès lors à y appeler de nouvelles colonies.

L'élection des soldats cependant, qui avait mis l'empire dans un danger si imminent, lui donna enfin des défenseurs. Cette redoutable démocratie armée n'avait consulté que sa cupidité, son inconstance ou ses caprices, en décorant de la pourpre ses indignes favoris, tant qu'il ne s'était agi pour elle que de partager les dépouilles de l'État; mais quand elle se sentit menacée elle-même, quand elle vit son existence compromise avec celle de l'empire, elle eut du moins le sentiment de l'espèce de mérite qui pouvait la sauver. Ce n'était pas sans de grands talents pour la guerre qu'on pouvait gagner l'estime des soldats romains, même dans leur décadence. Quand ils voulurent de grands hommes, ils surent les trouver, et pour tenir tête aux barbares, ils firent enfin d'honorables choix.

Ce furent les soldats qui élevèrent au trône Claudius II (268-270), qui remporta sur les Goths une grande victoire, et en délivra pour un temps l'empire : Aurélien (270-275), qui rétablit l'unité du pouvoir, et détruisit tous les prétendants à la couronne entre lesquels se partageaient l'armée et les provinces; qui soumit l'Orient, et emmena captive cette Zénobie qui avait porté la civilisation grecque à Palmyre, et accoutumé les Arabes à triompher des Romains et des Persans. Les soldats choisirent encore Tacite, qui dans un règne de six

mois (275) eut le temps de faire remarquer ses vertus ; Probus (276-282), qui battit successivement presque tous les peuples germaniques, et qui délivra de leur présence la Gaule et les provinces du Danube ; Dioclétien enfin, qui mit un terme en 284 à cette longue période d'anarchie. Tous ces grands capitaines prouvèrent assez que la valeur n'était pas éteinte, que les talents militaires étaient encore communs, et que les soldats, quand ils voulaient réellement sauver l'État, n'étaient pas de mauvais juges des qualités nécessaires à la république.

Mais tant d'invasions et de guerres civiles, tant de souffrances, de désordres et de crimes, avaient réduit l'empire à une langueur mortelle dont il ne se releva plus. Les besoins du fisc s'étaient accrus avec les dangers de l'État ; les provinces, dans leur misère, devaient doubler des contributions déjà trop pesantes pour elles dans leur opulence : les survivants devaient payer pour les morts ; aussi le découragement qui portait les agriculteurs à s'enfuir et abandonner leurs terres devint-il toujours plus fréquent, et l'étendue des déserts s'accrut-elle d'une manière effrayante. Le victorieux, le sage Probus, fut réduit à appeler dans ses provinces, pour les repeupler, les ennemis qu'il avait vaincus, et à recruter ses légions avec des captifs. Il chercha du moins à les dépayser : il transporta une colonie de Vandales en Angleterre, des Gépides sur les bords du Rhin, des Francs sur ceux du Danube, d'autres Francs dans l'Asie-Mineure et des Bastarnes dans la Thrace ; mais quoiqu'il eût eu soin de mettre chaque nation barbare à une immense distance de ses foyers, presque toutes dédaignèrent bientôt ces jouissances de la civilisation auxquelles il les appelait, ces propriétés qu'il leur avait distribuées ; elles se révoltèrent, pillèrent les provinciaux désarmés au milieu desquels elles se trouvaient, traversèrent l'empire dans tous les sens, et regagnèrent enfin leurs anciennes demeures. La plus audacieuse de ces rébellions fut celle des Francs transportés dans le Pont. Ils saisirent des vaisseaux dans une ville des bords de la mer Noire ; ils descendirent l'Hellespont, pillèrent la Grèce et la Sicile,

ressortirent de la Méditerranée par le détroit de Cadix, et après avoir exercé leurs ravages sur les côtes d'Espagne et des Gaules, ils vinrent enfin, en 277, débarquer dans la Frise, chez leurs compatriotes.

Le même Probus avait demandé aux Germains de lui fournir chaque année seize mille recrues, qu'il incorporait dans les différentes légions, en s'efforçant, disait-il, de faire que le Romain sentît l'aide du barbare, mais qu'il ne la vît pas. Cependant une assistance honteuse ne peut pas être long-temps dissimulée; le Romain vit que le barbare le remplaçait dans les camps, et il posa son bouclier avec joie. Par un honteux décret, Gallien avait interdit aux sénateurs de servir dans les armées, et aucun d'eux, ni sous son règne, ni sous celui de ses successeurs, ne réclama contre cette dégradante exclusion, quoiqu'elle leur ôtât en même temps toute part à l'administration de la république, et toute chance de s'élever au trône. Dès lors le premier rang de la société cessa d'être respecté des autres et de lui-même; il ne chercha plus qu'à s'étourdir sur les maux de l'État dans les plaisirs et le vice; le luxe et la mollesse s'accrurent avec le malheur des temps, et ceux que le sort menaçait peut-être des souffrances les plus aiguës, ne songèrent à s'y préparer que par les plus honteux plaisirs.

Nous arrivons enfin à la quatrième période que nous avons indiquée dans l'histoire de l'empire, celle des collègues qui se partagèrent la souveraineté, de l'an 284 à l'an 323. Elle est plus courte que les précédentes, et nous en parlerons aussi plus brièvement, parce qu'une partie de cette même période devra de nouveau appeler plus tard notre attention.

Dioclétien, qui fut proclamé empereur par l'armée de Perse, le 17 septembre 284, était un soldat illyrien, dont les parents avaient été esclaves, et qui peut-être fut esclave lui-même dans sa jeunesse. Cet homme, qui par ses seules forces avait parcouru toute l'étendue des distances sociales, depuis le rang le plus abject jusqu'au plus élevé, prouva au monde qu'il était plus distingué encore par la vigueur de son

génie, la prudence de ses conseils, son empire sur ses propres passions et sur l'esprit des autres que par sa bravoure. Il sentit que l'empire vieilli et chancelant sur ses bases, avait besoin d'une forme nouvelle, et d'une nouvelle constitution. Ni sa naissance servile, ni ses souvenirs, ni les exemples qu'il voyait autour de lui, n'étaient faits pour lui inspirer beaucoup d'estime pour les hommes. Il en attendit peu de chose, et ne parut pas même comprendre cette liberté qui avait inspiré aux Romains tant d'héroïsme. Tous les souvenirs de la république étaient souillés, il n'essaya point d'en profiter; il ne voyait que le danger des invasions des barbares, il ne songea qu'aux moyens de résistance, et il organisa un gouvernement militaire, fort, prompt et énergique. Mais il jugea en même temps que le chef de ce gouvernement courait d'autant plus de danger qu'il était plus isolé, plus séparé de tous les autres hommes, et que la communauté d'intérêts, l'association, était la base de toute garantie. Il se donna des collègues, pour se préparer des défenseurs dans le danger, des vengeurs s'il venait à succomber, et il fonda le despotisme sur cet équilibre même qui est l'essence des gouvernements libres.

Dans ce but il traça cette division de l'empire, que nous avons déjà exposée, en quatre grandes préfectures, la Gaule, l'Illyrie, l'Italie et le Levant, et il en donna l'administration à quatre collègues; deux Augustes, plus spécialement chargés des préfectures les plus paisibles, les plus riches et les plus civilisées, l'Italie et le Levant; et deux Césars, appelés à défendre la Gaule et l'Illyrie. Il offrit aux deux Césars, comme terme certain de leur ambition, la succession des deux Augustes, auxquels ils furent liés par les rites de l'adoption. Toutes les armées se trouvant ainsi attachées à son système, et commandées par un de ses collègues, il n'eut plus à craindre qu'aucune se rebellât. Il donna aux troupes une organisation nouvelle, et des noms nouveaux; il raffermit leur discipline; il céda cependant quelque chose à la corruption des temps, en allégeant leur armure et en augmentant la proportion de la cavalerie et de l'infanterie légère contre l'infanterie de ligne; avec ces nouvelles armées, il repoussa partout les

barbares en dehors des frontières, et il fit respecter l'empire. Dioclétien prit pour lui le gouvernement de l'Orient, et il établit sa cour non point à Antioche, quoique ce fût la capitale de la préfecture, mais à Nicomédie, sur la Propontide, presque vis-à-vis du lieu où Constantinople fut ensuite bâtie; il y affecta un faste oriental qui ne s'accordait ni avec ses habitudes de soldat, ni avec la force de son génie. Il céda l'Italie à l'Auguste Maximien, paysan illyrien comme lui, et son ancien compagnon d'armes, qu'il chargea d'humilier le sénat et la ville de Rome; le César Galérius fut chargé de l'Illyrie et le César Constance Chlore de la Gaule.

Le despotisme accoutume à regarder toute résistance comme une offense, ou comme une révolte dangereuse; aussi il rend cruel et sanguinaire. L'éducation soldatesque de Dioclétien et de ses collègues, le rang d'où ils étaient sortis, l'habitude de voir couler le sang, augmentèrent encore cette férocité. Le gouvernement des collègues fut souillé par de nombreuses exécutions : cependant le caractère de ces violences n'était point le même que celui des crimes des premiers Césars : on voyait dans Tibère et ses successeurs cette cruauté qui presque toujours est unie à la lâcheté et à la mollesse ; dans Dioclétien et ses collègues, cette férocité que les classes inférieures du peuple portent dans l'abus du pouvoir. Maximien et Galérius, que Dioclétien s'était associés, avaient conservé toutes leurs habitudes de paysans brutaux et illettrés ; Sévérus et Maximinus, qui leur furent ensuite adjoints, étaient sortis de la même classe. Le seul Constance Chlore appartenait à une famille plus distinguée, et il manifesta en effet des sentiments plus humains.

Cette indignation que toute résistance, que toute indépendance d'esprit cause aux despotes, eut plus de part que la superstition à la sévère persécution que Dioclétien et ses collègues exercèrent contre les chrétiens. La religion nouvelle s'était étendue en silence, et avait fait des progrès considérables dans tout l'empire romain, sans exciter l'attention du gouvernement, ou celle des historiens romains; ceux-ci, durant les trois premiers siècles de l'Église, semblent n'avoir

pas même remarqué son existence. Les chrétiens n'avaient eu aucune part aux révolutions, aucune influence publique ; les philosophes ne s'étaient point encore donné la peine de s'engager dans des controverses avec des sectaires demeurés obscurs ; les prêtres des anciens dieux s'irritaient sans doute de voir leurs autels méprisés, leur culte abandonné par une classe d'hommes qui devenait tous les jours plus nombreuse ; mais ces prêtres ne formaient point un corps dans l'État ; ceux de chaque divinité croyaient d'ailleurs avoir des intérêts séparés, ils avaient peu de crédit et peu de moyens de nuire ; aussi les premières persécutions, comme on les a appelées, n'étaient-elles guère que des violences accidentelles qui s'étendaient sur peu de victimes, et qui n'avaient que peu de durée. Mais lorsque des soldats brutaux et impatients de toute résistance eurent été revêtus de la pourpre, et lorsque l'ordre eut été assez universellement rétabli pour qu'ils s'aperçussent de tout ce qui dépassait le niveau du despotisme, ils s'indignèrent de l'existence d'une religion nouvelle, parce qu'elle rompait l'uniformité de l'obéissance ; elle leur parut une indiscipline bien plus qu'une impiété, et ils poursuivirent dans les chrétiens, non les ennemis des dieux, mais les rebelles à leurs propres ordres. Plus ils étaient absolus, et plus ils s'emportèrent contre cette puissance nouvelle de l'âme insensible aux douleurs, triomphante dans les supplices, qui sans opposer de résistance s'élevait au-dessus de leur pouvoir. La lutte entre un despotisme forcené et l'héroïsme de la conviction, entre les bourreaux et les confesseurs avides du martyre, fut à jamais mémorable. Elle se prolongea avec peu d'interruption jusqu'à la fin de la quatrième période, ou jusqu'à la réunion de tout l'empire sous Constantin.

Dioclétien, comme pour s'assurer que le système qu'il avait conçu pour le gouvernement de l'empire serait exécuté après lui, voulut être en quelque sorte témoin de sa propre succession. Dans son despotisme à quatre têtes, il avait compté sur ce qu'il trouvait en lui-même, l'ascendant d'un génie supérieur sur des hommes d'une trempe médiocre. Tant qu'il garda la pourpre il fut le vrai, le seul chef de la monarchie.

Lorsqu'il résolut de se retirer de la scène du monde, et d'appeler aux places d'Augustes les deux Césars, Galère et Constance Chlore, il eut assez d'ascendant sur son collègue Maximien, qui cependant n'était point dégoûté des grandeurs, pour l'engager à déposer la pourpre à Milan, le 1er mai 305, en même temps que Dioclétien la déposait à Nicomédie. Celui-ci, avec une force d'âme que la puissance souveraine n'avait point affaiblie, sut se renfermer neuf ans, sans regrets, dans la condition privée, et trouver dans les soins de son jardin à Salona, un repos d'esprit et un contentement qu'il n'avait jamais connus comme empereur. Mais dès sa retraite, le partage du pouvoir souverain amena sa ruine. Les consuls, au temps de la république, avaient pu se partager sans jalousie le gouvernement des armées, parce qu'au-dessus d'eux s'élevait le pouvoir national, du sénat et du peuple. De même, les collègues de Dioclétien avaient toujours senti en lui seul la majesté de l'antique Rome. Dès qu'ils ne virent plus rien au-dessus d'eux, ils ne songèrent qu'à leur grandeur personnelle; et le reste de la quatrième période, comme nous le verrons dans le règne de Constantin, ne fut plus qu'une scène de désordres et de guerres civiles.

CHAPITRE III.

Les Barbares avant le IVe siècle.

Nous avons cherché, autant que le permettaient les bornes étroites dans lesquelles nous devions nous circonscrire, à faire connaître et les conditions et les progrès de cette partie du genre humain dont la civilisation avait été développée par la domination des Grecs et des Romains. Cette population était soumise aux lois que nos tribunaux observent encore, elle commençait à s'éclairer par la religion que nous professons, elle étudiait, elle cherchait à imiter dans la littérature et les arts, ces mêmes chefs-d'œuvre qui sont encore proposés à notre admiration ; elle suivait dans le développement des facultés de l'esprit un système dont nous ne nous sommes pas beaucoup écartés. Les mœurs mêmes des habitants des villes romaines avaient de grands rapports avec les nôtres. Désormais nous devons porter aussi nos regards sur une autre portion importante du genre humain, sur celle qui était alors comprise sous la dénomination commune de Barbares, et qui, à une époque dont nous allons raconter les événements, renversa par une grande révolution le gouvernement auquel le monde civilisé avait obéi. Dès lors, dans les contrées que nous habitons, s'introduisit une nouvelle race d'hommes, avec d'autres lois, d'autres opinions religieuses, d'autres mœurs, d'autres idées sur la perfection humaine, et par conséquent sur l'éducation. Le mélange de ces deux races ne s'accomplit qu'après de longues souffrances ; il entraîna la destruction d'une grande partie des progrès vers le mieux que l'homme avait faits pendant des siècles; mais ce fut ce mélange même qui nous constitua ce que nous sommes : nous

avons recueilli le double héritage des Romains et des barbares; nous avons greffé les lois, les mœurs, les opinions des uns sur celles des autres. Pour nous connaître nous-mêmes nous devons remonter à l'étude de nos premiers parents, non seulement de ceux qui nous transmirent leur civilisation, mais de ceux qui s'efforcèrent de la détruire.

Ce n'est point toutefois sur tout le reste de l'univers que nous nous proposons de promener nos regards, mais seulement sur les peuples qui entrèrent en rapport avec le peuple romain; sur ceux qui se préparaient à paraître comme acteurs dans le terrible drame qui va nous occuper. Nous aurons, en le faisant, fort peu de noms d'hommes, fort peu de dates à présenter à la mémoire de nos lecteurs. On peut étudier comme partie de l'histoire naturelle de l'homme, son état de barbarie; mais cet état ne change point, ou ses changements ne sont point soumis à nos observations. L'histoire ne commence qu'avec la civilisation : tant que l'homme lutte avec les besoins physiques, il concentre toute son attention sur le présent; il n'y a point de passé pour lui, point de souvenirs, point d'histoire. Non seulement les migrations des peuples, les vertus, les erreurs, ou les crimes de leurs chefs, ne sont point transmis d'âge en âge; leur police intérieure, ou leurs mœurs, au moment où ils se mettent en contact avec les peuples civilisés, ne nous sont qu'imparfaitement et souvent infidèlement représentés. Les barbares ne se décrivirent point eux-mêmes; ils n'ont laissé aucun monument de leurs propres sentiments, ou de leurs propres pensées; et ceux qui ont tâché de nous les peindre, ne les voyaient qu'au travers de leurs propres préjugés.

Pour donner quelque ordre à nos remarques sur les peuples barbares qui contribuèrent au renversement de l'empire romain, nous suivrons les frontières mêmes de cet empire, en commençant par le midi ou l'Afrique, puis l'orient ou l'Asie, et enfin le nord ou l'Europe. C'est mettre au premier rang les peuples qui ont eu le moins d'influence sur les destinées de Rome, et finir par les plus importants. Dans cet ordre, nous rencontrerons les Gétules, les Maures, les Arabes, les

Persans, les Arméniens, les peuples pasteurs de la Tartarie, et les trois races principales de l'ancienne Europe, la celtique la slave, et la germanique.

Les plus faibles en effet, les plus inconnus entre les voisins de l'empire, sont les peuples qui habitaient l'Afrique, au midi des provinces romaines. Sur cette frontière, comme sur les autres, les Romains avaient commencé par imposer un tribut aux nations voisines, par tenir les rois dans leur dépendance, puis après avoir quelque temps façonné les peuples à l'obéissance, ils les incorporaient eux-mêmes à l'empire. Caligula réduisit la Mauritanie en province romaine, et sous le règne de l'empereur Claude, les Romains fondèrent des colonies jusque sur les bords du grand désert. Une de leurs villes plus méridionales, Salé, dans le royaume actuel de Maroc, était souvent exposée aux incursions des troupes d'éléphants sauvages. Les animaux féroces étaient presque les seuls ennemis qu'on eût à craindre sur cette frontière, car la puissance romaine s'étendait en Afrique presque aussi loin que la terre habitable; des généraux, des personnages consulaires, avaient pénétré dans toutes les gorges du Mont Atlas. Des troupes errantes de Bérébères, de Gétules ou de Maures traversaient seulement les déserts, comme marchands ou comme voleurs : les uns cultivaient les oasis qui, arrosés par une source permanente, s'élèvent couronnés de verdure au milieu des sables; d'autres, avec leurs chameaux, chargés d'ivoire et souvent d'esclaves, franchissaient le Zahara, et établissaient une communication entre la Nigritie et la province romaine. Sans demeure fixe, sans gouvernement régulier, ils étaient demeurés libres, parce qu'ils étaient errants. Les Romains avaient négligé de les soumettre, parce qu'ils ne pouvaient soumettre la nature : ils leur demandaient seulement l'ivoire et les citrons, qu'apportaient ces caravanes; le murex et la pourpre, que les Gétules recueillaient sur les rochers; les lions, les tigres, et tous les monstres de la Lybie, qui étaient conduits à grands frais à Rome et dans les grandes villes, pour combattre sur les amphithéâtres. Un commerce très actif pénétrait beaucoup plus avant dans l'Afrique que ne fait aujourd'hui

celui des Européens, et Pline s'étonne que tant de marchands traversant chaque jour ces contrées, que tant de magistrats romains s'étant avancés jusqu'au Mont Atlas ou au désert, il lui ait été si difficile de recueillir sur ces régions autre chose que des fables.

Mais les Africains ne demeurèrent pas toujours à une si grande distance, ou dans une attitude si pacifique : à mesure que l'oppression des magistrats, que le poids des taxes, et les désastres de l'empire faisaient disparaître la population de la province romaine, les Maures et les Gétules descendaient de l'Atlas ou sortaient du désert, et menaient paître leurs troupeaux dans les champs abandonnés. Toujours armés, mais timides ; regardant la propriété comme une usurpation, et la civilisation comme une ennemie ; professant pour religion l'esprit de vengeance, et n'admettant point chez leurs voisins le droit d'exercer sur eux une justice qu'ils n'accordaient pas à leurs propres chefs, ils pillaient les possessions écartées, et s'enfuyaient dès qu'ils trouvaient de la résistance ; ils regardaient les supplices par lesquels on punissait leurs voleries, comme une offense nationale, et ils attendaient en silence l'occasion de s'en venger avec cruauté. Leurs déprédations devinrent toujours plus onéreuses avec le progrès des années, et repoussèrent les Romains toujours plus près des côtes. Au commencement du IVe siècle, des princes maures avaient recommencé à se former de petits États tributaires entre Carthage et le désert, et la civilisation avait presque disparu au pied de l'Atlas, sans que le peuple eût recouvré son indépendance.

L'Égypte était entourée par d'autres peuplades sauvages qui, dans l'enceinte du territoire romain, avaient réclamé la liberté des déserts. Les Maures Nasamons s'approchèrent de la rive occidentale du Nil ; les Arabes de la rive orientale, et les deux races étaient difficiles à distinguer. L'Abyssinie et la Nubie, qui, deux siècles plus tard, furent converties au christianisme par les Égyptiens, entretenaient alors peu de relations avec les Romains. L'Égypte était de beaucoup la plus méridionale des possessions romaines. Une des grandes villes

de cette province, Syène, était bâtie sous le tropique du Cancer, les monuments prodigieux de sa civilisation antique, dont aucune histoire ne nous explique l'origine, se mêlaient avec ceux des Romains. Pour la première fois, les travaux de ces maîtres du monde paraissaient petits et mesquins, quand on les voyait rapprochés de ces temples, dont la fabrication passe notre entendement. La basse Égypte avait adopté la langue et les mœurs des Grecs; la haute Égypte conservait l'usage de l'ancien égyptien, le cophte; les déserts de la Thébaïde recélaient enfin une nation nouvelle, une nation barbare d'aspect et de mœurs, nation sans femmes et qui ne se renouvelait que par le dégoût de la vie et le fanatisme de ses voisins. Saint Antoine, paysan de la Thébaïde, qui ne savait pas lire, s'était déjà retiré à trois journées de distance de la terre habitable, au milieu du désert; mais dans un lieu où une source d'eau vive pourvoyait à sa boisson, tandis que la charité de ses voisins lui apportait des vivres; il vécut plus d'un siècle, de 251 à 356. Cinq mille moines, imitant son exemple, s'étaient, avant sa mort, retirés dans le désert de Nitrie; ils y faisaient vœu de pauvreté, de solitude, de prières, de saleté et d'ignorance; ils s'enrôlaient cependant avec passion dans les querelles théologiques, et leurs invasions, dans lesquelles ils soutenaient leur dogmes avec des massues et des pierres plus qu'avec des arguments, troublèrent la capitale de l'Égypte avant qu'elle fût exposée à celles des peuples barbares.

Entre l'Égypte et la Perse, la grande presqu'île de l'Arabie n'était qu'imparfaitement connue des Romains. Cette région, quatre fois plus étendue que la France, n'a point été destinée par la nature à se couvrir d'habitants ou à se soumettre à une civilisation qui ressemble à la nôtre. Les Romains, qui, par elle, entretenaient quelque commerce avec l'Inde, mais qui laissaient à l'Arabe la fatigante vie des caravanes, s'étonnaient qu'une même nation réunît constamment la pratique du commerce à celle du brigandage. Ils distinguaient déjà, par le nom de Sarrasins, ces voleurs intrépides qui, sortant du désert, infestaient les campagnes de la Syrie; souvent ils

levaient parmi eux une cavalerie qui n'avait pas d'égale au monde, surtout pour l'ardeur infatigable et la docilité de ses chevaux; mais ils n'avaient point deviné toutes les qualités que recélait l'Arabe, toutes celles que, trois siècles plus tard, nous lui verrons développer, quand il se prépara à la conquête du monde.

C'était au milieu de ces déserts, à cinq cents milles de Séleucie sur le Tigre, l'une des plus grandes villes de la Perse, à deux cents milles des frontières de Syrie, que s'élevait comme par enchantement la ville de Palmyre, dans un territoire fertile, arrosé par des eaux abondantes, et planté d'une multitude de palmiers. D'immenses plaines de sables l'entouraient de toutes parts, et lui servaient de défense contre les Parthes et les Romains, tandis qu'elles n'étaient ouvertes qu'aux caravanes des Arabes, qui échangeaient entre ces deux empires les richesses de l'Orient et de l'Occident, et qui se reposaient dans cette ville somptueuse.

Palmyre, dont la population, formée d'une colonie de Grecs et d'Arabes, unissait les mœurs des deux nations, s'était gouvernée en république, et était demeurée indépendante durant la période de la plus haute puissance romaine. Les Parthes et les Romains recherchèrent également son alliance dans toutes leurs guerres; mais après ses victoires sur les Parthes, Trajan réunit cette république à l'empire romain. Le commerce n'abandonna cependant point encore Palmyre, ses richesses continuèrent à s'accroître, et ses opulents citoyens couvrirent le sol de leur patrie de ces superbes monuments d'architecture grecque qui, s'élevant aujourd'hui au milieu des sables dans un pays absolument désert, frappent les voyageurs d'étonnement. Il ne reste de Palmyre que ces ruines, et le souvenir brillant, presque romanesque, de Zénobie, cette femme extraordinaire, fille d'un cheik arabe, mais qui se disait descendue de Cléopâtre, et qui régna sur l'Orient avec bien plus d'éclat, avec bien plus de vertus, que celle-ci. Zénobie ne dut sa puissance qu'aux services qu'elle rendit à sa patrie. Pendant le règne de Gallien, tandis que l'empire était de toutes parts envahi, que Valérien était pri-

sonnier du roi des Persans, et que l'Asie était inondée par ses armées, Zénobie enhardit son mari Odénat, riche sénateur de Palmyre, à résister par ses seules forces avec ses concitoyens et les Arabes du désert à l'invasion des Perses. Partageant tous les travaux de son mari, à la guerre et à la chasse aux lions, son amusement favori, elle vainquit Sapor; elle le poursuivit deux fois jusqu'aux portes de Ctésiphon, et elle régna d'abord avec Odénat, puis seule, après sa mort, sur la Syrie et l'Égypte, qu'elle avait conquise. Trebellius Pollio, auteur contemporain, qui la vit dans une occasion fatale, lorsqu'en 273 elle fut conduite en triomphe à Rome, la représente telle à peu près que doit paraître une beauté élevée parmi les Arabes : « Zénobie vécut avec une pompe » persane, se faisant adorer comme les rois d'Orient, mais » dans ses repas elle suivait les usages romains. Elle se pré» sentait pour parler au peuple avec le casque en tête et les » bras nus, mais un voile de pourpre orné de pierres pré» cieuses couvrait en partie sa personne. Son visage était un » peu aquilin, et son teint avait peu d'éclat, mais ses yeux » noirs, singulièrement brillants, étaient animés d'un feu » divin et d'une grâce indicible; ses dents étaient d'une telle » blancheur qu'on croyait communément qu'elle y avait sub» stitué des perles; sa voix était claire et cependant virile; » au besoin elle savait montrer la sévérité des tyrans, plus » souvent la clémence des bons princes; bienfaisante avec » mesure, elle sut garder ses trésors mieux que ne font les » femmes; on la voyait à la tête de ses armées, en char, à » cheval, à pied, mais rarement dans une voiture suspendue. » Telle fut la femme qui vainquit Sapor, et qui accorda sa confiance au sublime Longin, le précepteur de ses enfants, et son principal ministre.

Jusqu'à l'année 226 de J.-C., les Romains avaient confiné à l'Orient avec les Parthes, depuis cette époque ce furent les Persans Sassanides qu'ils eurent pour voisins sur la même frontière. Les Parthes, tribu scythique sortie de la Bactriane, avaient fondé leur empire deux cent cinquante-six ans avant

Jésus-Christ. Ils avaient conquis la Perse, de la mer Caspienne au golfe Persique. Cette vaste contrée, défendue par deux mers, de hautes montagnes et des déserts de sables, a presque toujours formé un État indépendant qu'il est difficile d'entamer, et qui peut difficilement faire ou maintenir au dehors des conquêtes. Pendant près de cinq siècles de domination, les Parthes étaient toujours demeurés étrangers au milieu des Persans; ils avaient donné à leur monarchie une constitution qui ressemblait presque à celle de l'Europe aux temps féodaux. Leurs rois de la famille des Arsacides avaient accordé de petites souverainetés tributaires à un grand nombre de princes de leur maison ou à d'autres seigneurs. Toute cette noblesse, toute la race des conquérants combattait à cheval pour la défense de la patrie; plusieurs colonies grecques conservaient leurs lois républicaines et leur indépendance dans l'enceinte de l'État; mais les Persans étaient écartés des pouvoirs comme de la milice, et tenus dans l'oppression.

Ces Persans furent poussés à la révolte par Artaxercès ou Ardshir, fondateur de la dynastie des Sassanides, qui, après ses victoires, se dit descendu de ces rois de l'ancienne Perse qu'Alexandre avait vaincus. Il fut puissamment secondé par l'enthousiasme religieux, plus encore que par le sentiment de l'honneur national ou de l'indépendance. L'antique religion de Zoroastre fut reportée sur le trône; la croyance aux deux principes, Ormusd et Ahriman, la révélation du Zenda-Vesta, le culte du feu ou de la lumière, comme représentant le principe du bien, l'horreur pour les temples et les images, le pouvoir des mages, qui s'étendait jusqu'aux actions les plus indifférentes de chaque fidèle, l'esprit de persécution qui s'exerça avec cruauté contre les chrétiens quand ceux-ci commencèrent à se répandre dans la Perse, furent rétablis par un concile national où quatre-vingt mille mages s'assemblèrent d'après la convocation d'Artaxercès.

Les Persans prétendaient que la domination de leurs rois s'étendait sur quarante millions de sujets; mais la population des empires orientaux a toujours été mal connue, et l'on a établi les nombres sur les exagérations hyperboliques du

langage de leurs écrivains, et non sur des recensements. On ne saurait compter les Persans ni parmi les peuples civilisés ni parmi les barbares, quoique les Grecs et les Romains leur donnassent toujours ce dernier nom. Ils avaient acquis ces arts qui suffisent au luxe et à la mollesse, mais qui ne développent point le goût; ces lois, fondées sur le despotisme, qui maintiennent l'ordre, mais qui ne garantissent ni la justice ni le bonheur; cette culture littéraire qui nourrit l'imagination, mais qui n'éclaire point l'esprit : leur religion, celle des deux principes, et leur aversion pour l'idolâtrie, satisfaisaient plutôt la raison qu'elles ne purifiaient le cœur. C'est avec cette civilisation imparfaite, cette civilisation qui contient en elle-même un obstacle à tout progrès nouveau, que les Orientaux ont fondé de grands empires, et qu'ils n'ont jamais développé l'homme. Artaxercès, de 226 à 238, et son fils Sapor, de 238 à 269, remportèrent de grandes victoires sur les peuples que protégeaient les Romains et sur les Romains eux-mêmes; mais ensuite leur monarchie éprouva le sort habituel des États despotiques, jusqu'à sa subversion par les Musulmans, en 651. Son histoire se compose de trahisons et de massacres dans la famille des rois, qui se précipitaient rapidement du trône; de longs intervalles consacrés au vice ou à une mollesse efféminée, avec des éclairs d'ambition et de génie militaire signalés par des guerres destructives.

Les Parthes avaient conquis l'Arménie, qui se trouvait située entre leur empire et celui des Romains, et ils avaient assis sur le trône d'Artaxate, capitale des Arméniens, une branche cadette de la famille des Arsacides leurs rois. La liberté n'avait jamais été connue en Arménie, et les hautes montagnes qui couvrent ce pays n'avaient point suffi pour inspirer à ses habitants le courage qui, presque partout, a distingué les montagnards. Les Arméniens étaient patients, industrieux, mais toujours conquis et toujours dépendants. Au moment de la chute de l'empire des Parthes, ils furent soumis par Artaxercès et par Sapor. Toutefois Tiridates, héritier de leurs anciens rois, secoua le joug des Persans en 297; et, avec l'aide des Romains, il rendit à l'Arménie

son indépendance. Son règne, de 297 à 342, est considéré par les Arméniens comme la période de leur gloire; c'est alors qu'ils adoptèrent la religion chrétienne, qui resserra leur alliance avec les Romains; alors qu'ils inventèrent l'alphabet et l'écriture dont ils se servent encore aujourd'hui; qu'ils donnèrent à leur langue une littérature qu'ils admirent toujours, mais qu'ils admirent seuls; qu'enfin ils commencèrent à traduire en arménien la Bible et quelques ouvrages grecs qu'on a retrouvés chez eux de nos jours. Cette prospérité ne fut pas longue, et à la mort de Tiridates ils éprouvèrent ce que doit éprouver un peuple qui confie sans garanties son existence aux chances de la succession d'une monarchie absolue.

Telles étaient les monarchies de l'Asie qui confinaient avec les Romains; mais au nord du Caucase et du Thibet, et des Montagnes de l'Arménie, on trouvait une race d'hommes entièrement différente, une race libre et sauvage, qui ne tenait point à la terre qu'elle habitait, qui menaçait tous ses voisins, et qui devait avoir sur le sort de l'empire romain l'influence la plus désastreuse : c'était la grande race des peuples pasteurs Scythes ou Tartares. La race tartare s'étend de l'occident à l'orient, des bords de la mer Noire, où elle se rapproche de la race slave, jusqu'à la mer du Japon et aux îles Kuriles, ou jusqu'aux murailles de la Chine; et du nord au sud, du voisinage de la mer Glaciale jusqu'aux hautes chaînes du Thibet, qui sépare les climats froids des climats brûlants de l'Asie, et qui n'y laisse point d'espace pour une zône tempérée. Le centre de l'Asie semble être composé d'un vaste plateau qui s'élève au niveau de nos plus hautes montagnes, et que sa température rend peu propre à une culture variée, quoique ses steppes sans bornes se couvrent naturellement d'une herbe abondante. Dans ces déserts la race tartare a toujours, dès l'antiquité la plus reculée, conservé les mêmes mœurs et le même genre de vie; toujours elle a méprisé la culture de la terre, elle a vécu uniquement de ses troupeaux, et toujours elle s'est montrée prête à suivre, non en corps d'armée, mais en corps de nation, le capitaine qui voudrait la conduire au

pillage de régions plus tempérées et de peuples plus civilisés. Les hommes y vivent toujours à cheval ou sous la tente, n'estimant que la guerre, ne respectant que le sabre, qui, autrefois, était l'emblème de leur sanguinaire divinité. Les femmes y suivent toujours leurs époux dans des chars couverts qui contiennent leur famille et toutes leurs richesses, et qui sont pendant une moitié de l'année leur seul domicile. Leur mépris est toujours le même pour les arts sédentaires; ils se font toujours un honneur ou un devoir de détruire, d'extirper cette civilisation qu'ils détestent et qui leur semble hostile; et si un chef doué des talents ou du caractère d'Attila, de Zingis, de Timur, se présentait à eux, ils seraient aussi disposés qu'ils le furent autrefois à élever les horribles trophées qui signalaient leurs conquêtes, les pyramides de têtes pour lesquelles Timur, le plus humain des trois, fit massacrer soixante-dix mille habitants à Ispahan, et quatre-vingt-dix mille à Bagdad. Aujourd'hui comme alors, ils se proposeraient peut-être, dans une province conquise, d'abattre toutes les murailles, tous les édifices, pour qu'aucun obstacle, selon leur expression favorite, ne pût arrêter dans sa course le pied de leurs chevaux.

Aujourd'hui, il est vrai, leur nombre n'est plus le même; les habitants de la Sibérie et de tous les bords de la mer Glaciale, asservis par l'âpreté du climat et par leurs besoins, se sont fixés dans des demeures constantes et soumis au gouvernement russe. Les habitants des vallées du Thibet, enchaînés par une vigoureuse théocratie, ont aussi perdu leur énergie dans les couvents du grand Lama. La Tartarie indépendante, celle des Kalmucs, des Usbecs, des Mongols, s'est fort resserrée; elle n'occupe plus guère que le tiers de l'espace qu'elle occupait du temps des Romains; son étendue est cependant encore effrayante, et sa population menace peut-être toujours l'Asie de nouvelles révolutions.

Les Tartares sont demeurés libres : il serait difficile d'établir le despotisme au milieu des déserts, là où il ne peut appeler à son aide ni prisons, ni forteresses, ni troupes de ligne, ni police, ni tribunaux. La souveraineté réside dans le couroultaï,

ou assemblée de la nation, où tous les hommes libres se rendent à cheval. Là ils décident de la paix ou de la guerre, ils proclament des lois, et ils rendent la justice. Mais les Tartares ont admis de tout temps l'esclavage domestique dans leurs moeurs; l'absence de toute culture dans le pays est une garantie de l'obéissance de l'esclave : il ne reçoit de nourriture que de la main de son maître; il a besoin, pour vivre, du lait et des chairs de ces troupeaux qu'il soigne par ses ordres; et s'il tentait de s'enfuir dans ces vastes steppes, où la nature n'offre à l'homme aucun fruit, aucun aliment, il y périrait bientôt de misère. D'ailleurs, quoique le maître tartare ait sur son esclave le droit de vie et de mort, il le traite avec une certaine douceur, et le regarde comme un des membres de la famille; il lui confie même des armes pour la défense de son camp et de ses troupeaux. Quand la civilisation n'a pas raffiné les manières et séparé les rangs par une distance infinie, des occupations semblables, une communauté de besoins et de travaux, engagent l'homme à reconnaître l'homme dans son esclave, et l'étendue sans bornes donnée à la puissance paternelle, en confondant les fils de famille avec les esclaves, augmente ce rapprochement. Le chef ou le khan d'une famille tartare se plaît à voir s'accroître le nombre de ses enfants et de ses serfs, comme celui de ses troupeaux. Sans sortir d'une condition privée, il finit quelquefois par se trouver ainsi à la tête d'une armée. Chaque année il transporte ses tentes des pâturages d'été aux pâturages d'hiver, et il exécute ainsi, pour son économie domestique, de grandes marches militaires. Ces mêmes enfants, ces mêmes esclaves, sont prêts à le seconder dans ses querelles, et à venger son honneur offensé, lorsqu'il se croit attaqué ou insulté par un voisin ou par un supérieur. Ces petites guerres privées ont souvent été la cause première des grandes révolutions de l'Asie; souvent on a vu un chef, encouragé par ses victoires sur quelque ennemi privé, tourner ses armes contre les riches cités de la Sogdiane ou de la Bactriane, piller Bochara ou Samarcande, et marcher enfin à la conquête de la Perse, de l'Inde, de la Chine ou de l'Occident. Souvent aussi l'on a vu un vaincu,

même un esclave fugitif, traversant le désert pour se dérober à la vengeance de son ennemi, recueillir en passant d'autres hordes errantes, grossir chaque jour sa troupe, et se présenter enfin en conquérant sur les frontières des États civilisés.

L'habitude constante de braver en plein air les intempéries des saisons, l'habitude des dangers et des combats, ou contre les hommes, ou contre les animaux ennemis des troupeaux; l'art des campements, celui des marches, qui font partie de la vie journalière; la sobriété, et cependant la facilité à se pourvoir de vivres, car les troupeaux des Tartares suivent leurs armées comme ils ont suivi leurs bergers, tout prépare à la guerre dans la vie pastorale. En effet, tout homme est soldat dans la race scythique; et, si elle tente une invasion, ce n'est pas contre une armée qu'on doit se défendre, c'est contre une nation. Cette considération doit expliquer le phénomène d'abord contradictoire du désert, qui verse sur les pays peuplés et civilisés des flots d'hommes armés. Cette région septentrionale, qu'on a nommée la *mère des nations*, n'est point animée d'une si grande surabondance de vie : un berger vit avec peine sur le terrain qui nourrirait vingt laboureurs : toutefois une région si fort supérieure à l'Europe en étendue peut bien vomir un million d'habitants, parmi eux se trouvent au moins deux cent mille combattants, et bien souvent c'en est assez pour renverser un empire. Le pays qu'ils abandonnent reste désert, et il n'a point donné la preuve qu'il contînt plus d'habitants qu'il n'en pouvait nourrir.

Les flots de l'émigration de la grande Tartarie se sont dirigés tour à tour vers le levant, le couchant et le midi. A l'époque où l'empire romain fut renversé, tout l'essor de ces nations semblait se tourner vers l'occident. Un empire, autrefois puissant, la première monarchie des Huns, avait été renversé à quinze cents lieues de distance des frontières romaines, et près de celles de la Chine, par les Sienpi, dans le Ier siècle de l'ère chrétienne; et les Huns, chassés de chez eux, s'étaient rejetés sur les nations voisines, et les poussaient

devant eux vers l'occident. Cependant leurs guerres et leurs conquêtes se seraient renfermées dans l'enceinte des vastes steppes tartares, si des milliers de captifs romains et des immenses richesses enlevées par les peuples septentrionaux, durant le règne désastreux de Gallien, n'avaient été répandus par le commerce dans tout le nord de l'Asie. L'adresse et l'habileté des esclaves, l'éclat des étoffes précieuses qu'on étalait en vente dans les marchés de la Tartarie, tentèrent les guerriers d'aller chercher ces mêmes richesses dans le pays où on les achetait, avec du sang, non avec de l'or; ensuite le souvenir de précédents pillages fut la grande cause de la répétition des mêmes attaques.

La race tartare, aux yeux de toutes les autres, est signalée par sa laideur. Une grosse tête, une couleur jaunâtre, des yeux petits et enfoncés, un nez plat, une barbe rare et faible, de larges épaules, un corps court et carré, sont les caractères communs de toute la nation. Les Tartares semblent sentir eux-mêmes leur difformité; et dans tous leurs traités avec les peuples vaincus, ils les ont toujours contraints à leur fournir un tribut annuel de jeunes filles; aussi le mélange des races a par degrés corrigé les formes hideuses de ceux qui s'établissaient dans de meilleurs climats. Les premiers connus des Romains, au IVe siècle, les Alains, qui dressaient alors leurs tentes entre le Volga et le Tanaïs, à égale distance de la mer Noire et de la mer Caspienne, ne frappèrent point les peuples de l'Europe par leur laideur; mais lorsque les Tayfales, les Huns, les Avares, les Hongrois, les Turcs, arrivèrent successivement sur leurs frontières, les écrivains grecs manifestèrent un sentiment d'horreur pour leur apparence extérieure, que les nègres ou les Abyssins, leurs voisins au midi, n'avaient jamais excité chez eux.

Nous arrivons enfin aux peuples barbares de l'Europe, à ceux avec lesquels nous avons nous-mêmes les rapports les plus immédiats, et qu'il nous importe le plus de connaître. Trois grandes races d'hommes, différentes par leur langage, leurs habitudes, leur religion, paraissent s'être partagé autre-

fois cette partie occidentale et septentrionale de l'ancien monde : les Celtes, les Slaves et les Germains. Les érudits les ont souvent confondues par un singulier amour de gloire, pour s'attribuer les conquêtes et les ravages de la race voisine, comme s'ils ne trouvaient pas dans la leur propre assez de crimes et de cruautés. Entre ces trois races il y en avait deux, la celtique et la slave, qui, au IIIe siècle, étaient presque absolument subjuguées ; la troisième, au contraire, devait triompher des Romains.

La race celtique avait peuplé en partie l'Italie et l'Espagne, où elle était mêlée avec la race des Ibères, probablement venue d'Afrique ; elle peuplait encore la Gaule et la Grande-Bretagne. Elle était sortie de l'état primitif de barbarie : elle avait bâti des villes ; elle avait exercé les arts et l'agriculture ; elle avait amassé des richesses et établi dans ses cités des gradations de rang qui indiquent une organisation, si ce n'est savante, du moins ancienne. Mais elle s'était arrêtée dans tous ses progrès, parce qu'elle s'était soumise au joug pesant d'une société de prêtres fortement organisée : c'étaient les druides, qui, jaloux de toute autre autorité que la leur, régnaient par la terreur sur une nation qu'ils rendaient féroce. Leurs divinités exigeaient que du sang humain fût versé sans cesse sur leurs autels ; leur culte, pratiqué dans l'épaisseur des bois, dans des cavernes souterraines, était accompagné de circonstances effrayantes. Le pays des Carnutes ou de Chartres était le centre de leur puissance et de leur religion. Le gui du chêne était regardé comme la manifestation de la divinité, et cette plante parasite était cueillie par eux en grande cérémonie chaque année. Mais la race celtique avait presque partout courbé la tête sous le joug des Romains. Auguste avait interdit aux druides les sacrifices humains ; Claude avait dissous leurs associations, prohibé leurs initiations et détruit leurs bois sacrés. Tous les hommes riches dans la nation, en Gaule, en Espagne, en Bretagne, avaient reçu une éducation romaine ; ils avaient renoncé à la langue et à la religion de leurs pères ; les agriculteurs, opprimés presque à l'égal des esclaves, ou étaient morts de misère, ou

avaient appris le langage de leurs oppresseurs; et la race des Celtes, autrefois répandue sur un tiers de l'Europe, avait presque disparu. On ne retrouvait plus leurs moeurs et leur langage que dans une portion de l'Armorique, ou la Petite-Bretagne, dans les parties occidentales de la Grande-Bretagne et de l'Hibernie, où les Romains s'étaient établis plus tard, et en moindre nombre; enfin dans les montagnes de la Calédonie, habitées par les Scots, seuls peuples de la race celtique ou gaëlique qui, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, soient demeurés indépendants.

Le sort de la race slave n'avait pas été beaucoup plus heureux. Originairement elle avait occupé toute la presqu'île Illyrique, à la réserve de la Grèce : aussi sa langue est encore aujourd'hui plus communément désignée par le nom d'illyrien. Des bords du Danube et de la mer Noire, elle s'était étendue jusqu'à la mer Glaciale. Les Slaves, propriétaires des plus grandes plaines de l'Europe, et de plaines que de grands fleuves avaient fertilisées par leur limon, furent cultivateurs dès les temps les plus reculés. Mais la terre qui les nourrissait servit à les enchaîner. Ils ne purent défendre les fruits acquis par leurs sueurs, et ils ne voulurent pas les perdre; ils furent envahis par tous leurs voisins : au midi par les Romains, au levant par les Tartares, au couchant par les Germains; et leur nom même, qui, dans leur langue, signifie *glorieux*, est devenu, dans les langues modernes, le nom de la servitude (esclave, esclavage). Ce nom y reste comme monument de l'oppression d'un grand peuple et de l'abus de la victoire par tous ses voisins.

Tous les peuples slaves, au midi du Danube, avaient été soumis par les Romains; cependant il est possible que, dans les âpres montagnes de la Bosnie, de la Croatie, de la Morlaquie, cette race, qui ne s'est jamais civilisée, ait conservé une sauvage indépendance. On l'y retrouve en effet après la chute de l'empire, et elle a retenu jusqu'à ce jour la langue slave, comme la passion de la guerre et les habitudes du brigandage. Au nord de la mer Noire, les Russes, l'un des plus puissants entre les peuples slaves, n'avaient pu défendre

leurs riches plaines contre les invasions des Alains, qui y furent bientôt suivis par les Huns et d'autres peuples tartares; les Slaves qui occupaient la Prusse et une partie de la Pologne, furent envahis par les peuples divers de la race gothique ou germanique qui étaient sortis de la Scandinavie. Au IVe siècle, les Romains ne connaissaient d'autres peuples slaves indépendants que les Quades, les Sarmates et les Hénèdes, qui conservaient avec peine, dans la Bohême et la Pologne, quelque partie de leur ancien territoire. Le cavalier sarmate passait alors pour plus redoutable par l'extrême rapidité de ses mouvements que par sa valeur. Il conduisait d'ordinaire deux ou trois chevaux en main, pour pouvoir passer de l'un à l'autre quand sa monture était fatiguée; dépourvu de fer, il armait ses flèches d'os acérés et souvent empoisonnés; il se faisait une cuirasse en couvrant son pourpoint de lames de corne qui se serraient l'une sur l'autre comme les écailles des poissons. Il précédait les armées plus redoutables; il s'associait à leurs succès et à leurs pillages, comme fait aujourd'hui le Cosaque; mais il mettait peu de hardiesse dans l'attaque, peu de constance dans la défense, et il causait peu de terreur.

Enfin, tout le nord de l'Europe était occupé par cette grande race germanique à laquelle les États modernes ont dû plus immédiatement leur origine. Les Tartares s'étaient avancés pour détruire; les Germains s'avancèrent pour conquérir et reconstituer. Leurs noms mêmes se lient à notre existence actuelle : les Saxons, les Francs, les Allemands, les Bourguignons, les Lombards, ou occupaient déjà, ou étaient près d'occuper le pays où nous les retrouvons encore; ils parlaient une langue que plusieurs d'entre eux parlent encore; ils apportaient des opinions, des préjugés, des usages, dont nous retrouvons chaque jour la trace parmi nous.

Dans la vaste étendue de la Germanie, dans laquelle il faut comprendre la Scandinavie, le sentiment de la fierté et de l'indépendance de l'homme avait prédominé sur tous les autres, et il avait déterminé les mœurs et la constitution nationales. Les Germains étaient barbares, mais c'était en quel-



que sorte parce qu'ils voulaient l'être : ils avaient fait vers la civilisation ces premiers pas qui sont en général les plus difficiles, puis ils s'étaient arrêtés pour ne pas compromettre leur liberté. L'exemple des Romains, qu'ils avaient appris à connaître par des combats continuels, leur avait persuadé qu'ils ne pouvaient unir l'élégance et les douceurs de la vie avec leur fière indépendance. Ainsi les Germains connaissaient les arts utiles; ils savaient travailler les métaux, et ils se montraient experts et ingénieux dans la fabrication de leurs armes; mais toute occupation sédentaire leur inspirait du mépris. Ils ne voulaient point s'enfermer dans des villes qui leur paraissaient les prisons du despotisme; et parce que les Bourguignons, alors établis sur les bords de la Baltique, s'étaient déterminés à habiter des bourgs (leur nom est même venu de cette circonstance (et à y exercer les professions mécaniques, ils étaient peu estimés de leurs compatriotes. Les Germains pratiquaient l'agriculture; mais, de peur que le laboureur ne s'affectionnât trop à la terre, de peur qu'on ne pût enchaîner l'homme en saisissant sa propriété, de peur que la richesse ne devînt l'objet de l'ambition des guerriers plutôt que la gloire militaire, non seulement ils voulurent que la terre fût distribuée entre tous les citoyens par portions égales; ils voulurent encore qu'on tirât au sort chaque année celle que chacun devrait cultiver, de manière à rendre impossible toute affection locale, mais aussi tout perfectionnement durable. Les Germains paraissent avoir eu un genre d'écriture, les caractères runiques; mais il semble qu'ils la réservaient pour des inscriptions sur le bois ou la pierre, et la lenteur d'un pareil travail empêchait que l'usage en fût fort répandu. L'objet inanimé qui, à l'aide de ces inscriptions, semblait parler un langage entendu seulement du sage, parut au reste du peuple doué d'un pouvoir surnaturel, et les caractères runiques furent regardés comme appartenant à la magie.

Le gouvernement des Germains, tant qu'ils habitèrent leur propre pays, était le plus libre possible. Ils avaient des rois, c'est du moins le nom que les Romains donnèrent à leurs chefs, en traduisant le nom teutonique *koenig;* ces rois

même étaient assez communément héréditaires, ou toujours pris dans une même famille, la seule qui eût un nom commun. Les rois, distingués en général entre leurs sujets par de longs cheveux flottants, n'étaient cependant que les présidents des conseils de guerre ou de justice, dans lesquels tous les citoyens étaient admis. Ils commandaient les expéditions; ils faisaient faire sous leurs yeux le partage du butin; ils proposaient au peuple les mesures qu'ils jugeaient convenables; ils entretenaient des relations avec les États voisins. Mais si, par quelque faiblesse ou quelque vice, ils se montraient indignes, dans l'exercice du pouvoir, de conduire des hommes libres, alors la hache militaire en faisait bientôt justice; car l'on semblait croire que plus d'honneur devait être racheté par plus de danger, et que la vie du roi ne devait point être entourée d'autant de garanties que celle du sujet. En effet, presque chaque page de l'histoire germanique est ensanglantée par le meurtre de quelque roi. Les simples citoyens n'étaient pas exposés aux mêmes chances; non seulement les rois n'avaient point le droit de leur ôter la vie; la puissance souveraine du *mallum* ou de l'assemblée du peuple ne s'étendait pas jusque là. L'homme à qui la société retirait sa protection était encore maître de s'éloigner : l'exil remplaçait la peine capitale, et il était considéré comme le dernier supplice que pût infliger le pouvoir souveraiu.

Les Germains obéissaient seulement à la voix de leurs femmes et à celle de leurs prêtres. Dans les premières, ils reconnaissaient quelque chose de divin; ils croyaient que la beauté devait être inspirée, et ils prenaient pour la voix du ciel celle de leurs prophétesses. Ces prêtres devaient leur crédit sur les Germains bien autant à la politique qu'aux dispositions superstitieuses du peuple. Les divinités étaient guerrières, et par leur exemple et leur culte, elles formaient les âmes bien plus à l'indépendance qu'à la crainte. Le monde inconnu des esprits qui se relevaient du tombeau, qui siégeaient sur les nuages, dont la voix lugubre se faisait entendre la nuit au milieu des vents et des tempêtes, avait été créé ou revêtu de toutes ses terreurs par l'imagination teutonique; cependant il

était en quelque sorte placé en dehors de la religion. Ces pouvoirs surhumains n'étaient point ceux de la divinité; ils étaient malfaisants; on devait se défier autant de leur perfidie que de leur force; on devait les combattre; bien plus, les prêtres d'Hermansul ou d'Odin semblaient à peine offrir quelque secours contre l'ombre pâle des morts, le roi des esprits de la forêt, ou les terribles waldkires, qui filaient les destinées humaines. Les prêtres germains n'étaient point réunis en corps; ils n'avaient point cette organisation vigoureuse qui avait rendu les druides si terribles, et qui maintint leur pouvoir. Les Germains ne semblaient pas non plus tenir à leur religion avec un zèle bien ardent : aussi furent-ils aisément convertis au christianisme toutes les fois que leurs rois leur en donnèrent l'exemple; et il est remarquable que, dans l'histoire d'aucune de ces conversions, il n'est question de l'opposition que durent y apporter leurs prêtres. Mais les chefs eux-mêmes de la nation paraissent avoir fait un usage politique du pouvoir sacerdotal; ils avaient mis sous la protection des dieux la police des assemblées, et c'était le prêtre seul qui, sous la garantie du roi, osait punir de mort, comme sacrilége, celui qui troublait les délibérations des plaids publics ou du *mallum;* car le coupable, malgré cette insulte faite à la souveraineté, n'aurait point été atteint par le glaive de la loi.

Les Germains qui attaquèrent l'empire se présentèrent sous des noms divers, et ces noms, abandonnés et quelquefois repris après un long temps, jettent une assez grande confusion sur la géographie de l'ancienne Germanie, d'autant plus que les peuples qu'ils désignaient changeaient, fréquemment de demeure. Nous nous contenterons d'en rappeler un petit nombre. Sur le Bas-Rhin se trouvaient les Francs, sur le Haut-Rhin, les Allemands, et vers les bouches de l'Elbe, les Saxons; ces trois nations, qui occupaient toujours la terre où avaient vécu leurs ancêtres, étaient toutes trois formées d'une confédération de petits peuples plus anciens qui s'étaient unis pour leur défense; elles avaient abandonné, vers le milieu du IIIe siècle, leur ancien nom pour prendre le nom générique, les

Francs, d'*hommes libres;* les Allemands, de *tous hommes;* les Saxons, de *cultivateurs* ou d'*hommes établis;* parmi eux on voyait encore les Suabes, ou *hommes errants*. Dans chacune de ces confédérations, on comptait autant de rois que de petits peuples, et presque de villages; mais, pour leurs plus grandes expéditions ou leurs guerres les plus dangereuses, ils se réunissaient sous un chef commun.

Sur les bords de la Baltique, dans la Prusse et le centre de la Germanie, on trouvait les Vandales, les Hérules, les Lombards et les Bourguignons, qu'on regardait comme appartenant originairement à une même race, et qui différaient des Germains plus occidentaux, et par leur dialecte, et par un gouvernement plus complétement militaire, qui semblait s'être consolidé durant des migrations dont on ne conservait qu'une mémoire incertaine.

Enfin, dans la Pologne et plus tard dans la Transylvanie, on trouvait la grande race des Goths, qui, sortie en trois divisions de la Scandinavie, avait d'abord habité près des bouches de la Vistule, et s'était ensuite avancée, toujours plus au midi, jusqu'aux rives du Danube. Les Visigoths (Goths occidentaux), les Ostrogoths (Goths orientaux) et les Gépides (traîneurs) formaient ces trois divisions; entre les peuples germaniques, elles se distinguèrent par une culture supérieure de l'esprit, des mœurs plus douces, et une plus grande disposition à s'avancer dans la carrière de la civilisation. Nous verrons bientôt cependant ce que c'était qu'une telle douceur de mœurs, et quel devait être le sort des peuples civilisés, quand ils en étaient réduits à mettre dans les Visigoths ou les Ostrogoths leur dernière espérance.

CHAPITRE IV.

Constantin, ses fils et son neveu.

Nous nous sommes proposé d'établir, dans les trois chapitres qui précèdent, quelques notions générales sur l'état interne de l'empire romain dans sa décadence, sur les révolutions qu'il avait éprouvées, et sur les barbares qui l'entouraient et le menaçaient. Nous avons aussi signalé l'invasion générale de ces barbares, sous le règne de Gallien, en 253, comme le commencement de la grande lutte qui devait amener la ruine de l'empire et le déclin de la civilisation universelle. Nous nous proposons, dans le reste de cet ouvrage, de suivre de siècle en siècle les événements qui hâtèrent la même crise, et qui la terminèrent. Nous ne pouvons prétendre à donner, dans un seul volume in-8°, un récit complet et détaillé de la chute de l'empire romain, ou de l'établissement des monarchies barbares au milieu de ses ruines; tout ce que nous pouvons tenter ici, c'est de rapprocher les tableaux de ces grands événements, de les classer avec plus de clarté dans l'esprit, et de montrer leur influence sur le genre humain. Peut-être, pour ceux même qui ont fait de cette histoire une étude plus approfondie, un bref résumé de ses résultats généraux, sera-t-il utile. L'immensité même de la catastrophe a empêché sans doute bien des lecteurs d'ouvrages plus longs et plus complets d'en concevoir l'ensemble.

Le IVe siècle se divise assez naturellement en trois périodes presque égales : le règne de Constantin, de 306 à 337; celui de ses fils et de son neveu, de 337 à 363, et les règnes de Valentinien, de ses fils et de Théodose, de 364 à 395. Durant la première, l'antique empire d'Auguste et de Rome

fit place à une monarchie nouvelle, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, avec d'autres mœurs, un autre caractère et une autre religion. Durant la seconde, cette religion, passant d'un état de persécution à la souveraineté, éprouva les effets funestes qui, presque toujours, sont attachés à une prospérité trop rapide, à un pouvoir trop nouveau. La violence des querelles religieuses, durant cette période, imposa silence à tous les sentiments, à toutes les passions civiles. Pendant la troisième période, l'empire, de nouveau ébranlé par l'attaque générale des barbares, n'échappa qu'avec peine à sa complète subversion. Ce chapitre est destiné à présenter le tableau des deux premières seulement de ces périodes.

Nous avons vu que Dioclétien, après avoir donné quatre chefs au despotisme militaire qui gouvernait l'empire, détermina son collègue Maximien à abdiquer avec lui le pouvoir, le 1er mai 305; les deux césars Constance Chlore dans la Gaule, et Galérius dans l'Illyrie, furent alors élevés au rang d'augustes, tandis que deux nouveaux césars, Séverus et Maximinus, furent chargés de les seconder. Mais, du moment que Dioclétien ne modéra plus la haine ou la jalousie des subalternes qu'il honorait du nom de ses collègues, le gouvernement qu'il avait donné à l'empire ne fut plus qu'une scène de confusion et de guerre civile, jusqu'à l'époque où tous les collègues succombèrent l'un après l'autre, et firent place, en 323, au seul Constantin.

Celui-ci n'avait point été appelé à la succession; Dioclétien, partial pour Galérius, son gendre, lui avait abandonné la nomination des deux nouveaux césars. Constance Chlore, qui avait conduit une partie des légions de la Gaule en Bretagne, pour tenir tête aux Calédoniens, était alors malade, et Galérius, sûr de l'appui de ses deux créatures, attendait impatiemment la mort de son rival, pour réunir sous ses lois tout l'empire romain. Mais la modération et la justice de Constance l'avaient rendu d'autant plus cher aux soldats et aux provinciaux qui lui étaient soumis, qu'elles faisaient un plus grand contraste avec la férocité de ses collègues. Au moment de sa mort, les légions reconnaissantes et attachées

à sa mémoire saluèrent du nom de césar, à York, et décorèrent de la pourpre, le 25 juillet 306, son fils Constantin. Quelque ressentiment qu'en témoignât d'abord Galérius, il sentit bientôt le danger de s'engager dans une guerre civile. Comme aîné des empereurs et comme représentant Dioclétien, il reconnut le collègue que les légions lui avaient donné; il lui laissa l'administration des Gaules, de la Bretagne et de l'Espagne, mais il ne lui assigna que le quatrième rang entre les chefs de l'empire, et le titre seul de César. Constantin, avec ce titre, administra six ans (306-312) la préfecture des Gaules, et ce fut peut-être la période la plus glorieuse et la plus vertueuse de sa vie.

La nature avait doué Constantin, alors âgé de trente-deux ans, des qualités qui commandent le respect; sa taille était imposante, sa figure noble et gracieuse, sa force de corps remarquable, même parmi les légionnaires, et son courage brillant au jugement des plus braves. Quoique son esprit n'eût point été orné par une éducation libérale, il était cependant facile, et sa conversation animée : seulement il était trop enclin à la raillerie pour un homme qu'on ne pouvait point railler à son tour. La hauteur de ses conceptions, la constance de son caractère, et ses talents consommés pour l'art de la guerre lui assignèrent un rang éminent parmi les généraux et les hommes d'État; heureux si la fortune, qui avec une rare constance seconda tous ses projets, n'avait pas en même temps développé ses vices, si la hauteur à laquelle il parvint ne l'avait pas ébloui, si l'enivrement du pouvoir absolu n'avait pas altéré son caractère, et si chaque pas qu'il fit vers une nouvelle puissance n'avait pas été compensé par la perte d'une ancienne qualité ou d'une ancienne vertu.

Lors de son élévation au trône, Constantin balançait entre le paganisme et le christianisme : aussi, il accorda dans la préfecture des Gaules, une tolérance universelle à toutes les opinions religieuses. Déjà son père avait empêché que les persécutions de Dioclétien ne s'étendissent sur les provinces qu'il gouvernait, et la Gaule était la partie de l'empire qui avait pu compter le moins de martyrs. La religion chrétienne

y était au reste fort peu répandue encore. Mais la tolérance de Constantin, opposée à la férocité des persécutions de Galérius et des deux césars, attira sous sa domination un très grand nombre de réfugiés, et fit faire dans l'occident de rapides progrès à la religion nouvelle.

Constantin avait ramené son armée dans les Gaules, après avoir pacifié la Bretagne; il avait diminué la pesanteur des impôts, et nous apprenons que la ville d'Autun lui témoigna sa reconnaissance pour avoir allégé le poids de la capitation. Au moment où les Francs, cantonnés sur le bord du Rhin, apprirent la mort de son père, ils passèrent ce fleuve, et ravagèrent une partie des Gaules : Constantin conduisit contre eux les légions de Bretagne, les vainquit, et leur fit un grand nombre de captifs. Il célébra ensuite des jeux dans Trèves sa capitale, en commémoration de sa victoire, et il livra ces captifs aux bêtes féroces, pour être dévorés sous les yeux d'un peuple qui applaudissait avec transport. Parmi ces victimes on distinguait deux rois des Francs, Ascaric et Ragaise. C'est le plus ancien souvenir qui nous ait été conservé de la première dynastie.

Ni Constantin ni personne à sa cour ne songeait que quelque humanité pût être due aux vaincus, quelque compassion à des rois barbares; c'est dans un panégyrique qui lui était adressé, et qui fut récité devant lui, que cette action est racontée; le supplice des deux rois francs y est mis au-dessus des plus nobles victoires. Mais Constantin devait verser encore, et à plus d'une reprise, un sang bien plus sacré pour lui. Son ambition ne fut jamais tempérée par aucune pitié, et sa jalousie du pouvoir étouffa en lui les premiers sentiments de la nature.

Pendant ce temps, le sénat et le peuple de Rome, abandonnés par tous les empereurs qui avaient fixé hors d'Italie leur résidence, irrités par l'annonce des contributions nouvelles qu'ils demandaient, proclamèrent auguste, en 306, Maxentius, fils de Maximien, qui de même que Constantin n'avait point été élevé par Galérius au rang de césar, auquel il semblait avoir des droits. A cette nouvelle, le vieux Maxi-

mien, qui avait été entraîné contre son gré à une abdication que désavouait sa constante inquiétude, se hâta de reprendre la pourpre, pour protéger son fils et l'éclairer de ses conseils. Il accorda sa fille Fausta en mariage à Constantin, avec le titre d'auguste, et il réclama de tout l'Occident, gouverné par son fils et son gendre, cette déférence que les deux princes devaient au plus ancien chef de l'empire et à l'auteur de leur grandeur. Mais la jalousie du pouvoir s'accorde mal, dans les âmes royales, avec les vertus plébéiennes de l'affection filiale et de la reconnaissance. Le vieillard illustré par tant de victoires fut chassé de l'Italie par son fils Maxentius, repoussé de l'Illyrie par son ancien collègue Galérius, et admis dans les Gaules par Constantin, seulement sous condition qu'il renoncerait, pour la seconde fois, au pouvoir suprême : il y vécut quelque temps dans la province narbonnaise; mais ayant pris une troisième fois la pourpre, sur la nouvelle de la mort de Constantin, qu'il avait peut-être répandue lui-même, son gendre accourut à la tête de ses légions, l'assiégea dans Marseille, se le fit livrer par les soldats, et le fit étrangler, au mois de février 310.

L'empire avait vu pendant deux ans six empereurs à la fois, tous également reconnus comme légitimes; mais la mort de Maximien fut suivie de près par celle de Galérius, en mai 311, après une cruelle maladie; alors quatre augustes égaux en rang se partagèrent de nouveau les quatre préfectures. A peine cependant avaient-ils annoncé à l'empire leur union qu'ils songèrent à se détrôner. Maxentius avait exercé sur l'Italie et l'Afrique une odieuse tyrannie; il avait dépouillé, persécuté, déshonoré le sénat qui l'avait élevé sur le trône; et tandis qu'il se livrait sans retenue à de honteux plaisirs, il prodiguait aux soldats dont il voulait faire son seul appui l'argent qu'il enlevait aux citoyens par d'injustes confiscations. Maximinus, qui régnait sur l'Orient, n'était ni moins cruel, ni moins avide, ni moins odieux au peuple. Constantin offrit son alliance et sa sœur en mariage au troisième des augustes, Licinius, qui gouvernait l'Illyrie; il lui abandonna l'Orient à conquérir, en prenant pour sa part

l'Italie et l'Afrique. Il passa les Alpes à la tête des légions des Gaules; il remporta sur celles de Maxentius, que ce lâche empereur n'avait point conduites lui-même, trois grandes victoires, à Turin, à Vérone et devant les murs de Rome. Après la troisième, le 28 octobre 312, la tête de Maxentius, en qui Constantin avait peu de motifs de ménager un beau-frère, fut montrée au peuple séparée de son corps. Constantin fut reçu dans Rome avec acclamation; l'Afrique le reconnut aussi bien que l'Italie, et un édit de tolérance religieuse, donné à Milan, étendit sur cette nouvelle préfecture les avantages dont jouissait déjà celle des Gaules.

Licinius n'avait pas eu moins de succès contre Maximinus, et l'usage féroce qu'il fit de sa victoire épargna peut-être des crimes à Constantin. Licinius fit égorger tous les fils de Maximinus, les fils de Galérius et de Séverus, qui, quoique dans une condition privée, pouvaient se souvenir un jour que leur père avait porté la pourpre, et jusqu'à la femme et à la fille de Dioclétien, qui ne lui étaient signalées que par les bienfaits qu'il avait reçus d'elles et le respect du peuple. Il voulait n'avoir point de rivaux au trône, et par ces crimes il n'en laissa point à Constantin. Ces deux alliés, ces deux beaux-frères, demeurés maîtres du champ de bataille, se préparèrent immédiatement au combat. Dans une première guerre civile, en 315, Constantin conquit sur Licinius l'Illyrie. Après huit ans, la guerre se renouvela, Licinius fut vaincu devant Andrianople le 3 juillet 323, et l'empire entier reconnut pour monarque le grand Constantin.

Constantin était né dans les provinces d'Occident; leur langue était la sienne; c'était là qu'il s'était distingué par ses victoires, par une administration bienfaisante, et que son souvenir et celui de son père étaient chers aux peuples et aux soldats. Cependant un des premiers usages qu'il fit de sa victoire fut d'abandonner ces provinces, pour aller au milieu des Grecs bâtir une nouvelle Rome, à laquelle il s'efforça de transmettre tout le luxe et les droits de l'ancienne. Depuis long-temps celle-ci était pour les empereurs un objet de jalousie. Ils évitaient le séjour d'une ville où le peuple se

souvenait encore qu'il avait été souverain, où chaque sénateur se sentait plus noble que le monarque, plus accoutumé à ces manières élégantes, qui marquent les rangs et les distances aristocratiques, et qui humilient ceux qui ne peuvent les atteindre. Constantin voulait avoir une capitale plus moderne que le pouvoir royal, un sénat plus jeune que le despotisme. Il voulait la pompe de Rome sans ses moyens de résistance. Il fit choix de Byzance sur le Bosphore de Thrace, et la nouvelle capitale qui prit son nom, aux confins de l'Europe et de l'Asie, avec un port superbe, ouvert au commerce de la mer Noire et de la Méditerranée, a montré par sa longue prospérité, par la résistance invincible qu'elle opposa mille ans aux barbares, combien le choix du fondateur avait été bien entendu.

Mais ce fut pendant qu'il s'occupait de la fondation de Constantinople (329), pendant les quatorze années de paix par lesquelles se termina son règne (323-337), que le héros descendit au niveau du commun des rois. En se rapprochant de l'Orient, il adopta les moeurs orientales, il affecta la pompe des anciens monarques persans, il décora sa tête de faux cheveux de diverses couleurs, et d'un diadême couvert avec profusion de perles et de pierres précieuses. Il remplaça l'habillement austère des Romains, ou la pompe militaire des anciens empereurs, par des robes flottantes de soie, brodées de fleurs. Il remplit son palais d'eunuques, et il prêta l'oreille à leurs insinuations perfides; il se laissa guider par leurs basses intrigues, leur cupidité et leur jalousie; il multiplia les espions, et il soumit le palais comme l'empire à une police soupçonneuse. Il prodigua les trésors de Rome pour la pompe stérile de ses bâtiments; il affaiblit les légions, qu'il réduisit de six mille guerriers à mille ou quinze cents hommes, par jalousie contre ceux à qui il aurait dû donner le commandement de ces corps redoutés. Enfin il répandit à flots le sang de tout ce qui était distingué dans l'empire, et surtout celui de ses proches.

La plus illustre des victimes de sa tyrannie fut Crispus, le fils qu'il avait eu de sa première femme, et qu'il avait d'abord

associé à l'empire, comme au commandement des armées. Crispus, chargé de l'administration des Gaules, y avait gagné les cœurs des peuples par ses vertus. Dans la guerre contre Licinius, il avait manifesté des talents distingués, et Constantin lui avait dû sa victoire. Une jalousie honteuse étouffa, dès lors, dans le monarque tous les sentiments paternels; les acclamations du peuple lui paraissaient saluer son rival et non pas son fils. Il fit retenir Crispus dans le palais, il l'entoura d'espions et de délateurs; enfin il le fit arrêter au mois de juillet 326, au milieu des fêtes de la cour, il le fit traîner à Pola en Istrie, et il l'y fit mettre à mort. Un cousin de Crispus, fils de Licinius et de la sœur chérie de Constantin, fut en même temps envoyé sans jugement, sans accusation au supplice : sa mère, qui demandait en vain pour lui la vie, en mourut de douleur; Fausta, fille de Maximien, femme de Constantin et mère des trois princes qui lui succédèrent, fut peu après étouffée dans le bain, par l'ordre de son mari.

Dans le palais qu'il avait rendu désert, après avoir fait périr son beau-père, ses beaux-frères, sa sœur, sa femme, son fils, son neveu, Constantin aurait senti le remords, si de faux prêtres, des évêques courtisans, n'avaient endormi sa conscience. Nous avons encore les panégyriques dans lesquels ils le représentent comme un favori du ciel, comme un saint digne de toute notre vénération. Nous avons aussi plusieurs des lois par la publication desquelles Constantin rachetait ses crimes aux yeux des prêtres, en comblant l'Église de faveurs inouïes. Les dons qu'il lui accordait; les immunités qu'il étendait sur les personnes et sur les biens, tournèrent bientôt toutes les ambitions vers les dignités ecclésiastiques; ceux qui, si récemment encore, étaient des candidats pour le martyre, se trouvèrent dépositaires des plus grandes richesses et du plus grand pouvoir. Comment leur caractère n'en aurait-il pas été changé? Cependant Constantin lui-même était à peine chrétien; jusqu'à l'âge de quarante ans (314) il avait continué à faire une profession publique du paganisme, quoique depuis long-temps il accordât sa faveur aux chrétiens; sa dévotion se partageait entre Apollon et Jésus-Christ,

et il ornait également de ses offrandes les temples des anciennes divinités et les nouvelles églises. Le cardinal Baronius censure sévèrement l'édit par lequel, en 321, il ordonnait de consulter les aruspices. Mais en avançant en âge, Constantin accorda toujours plus sa confiance aux chrétiens; il leur livra sans partage la direction de sa conscience et l'éducation de ses enfants. Lorsqu'il se sentit atteint de sa dernière maladie, à l'âge de soixante-trois ans, il fut reçu formellement dans l'Église comme catéchumène, et peu de jours avant de mourir il fut baptisé. Il expira à Nicomédie, le 22 mai 337, après un règne de trente-un ans depuis la mort de son père, de quatorze ans depuis la conquête de l'Orient.

Durant tout son règne, Constantin avait combattu pour réunir de nouveau l'empire divisé. Il avait éprouvé lui-même quelle jalousie le pouvoir absolu excitait entre des collègues, quelle faible garantie les liens du sang donnaient aux traités entre des princes; toutefois, à sa mort, il divisa de nouveau l'empire; et déjà depuis plusieurs années il avait fait faire à ses trois fils et à deux de ses neveux l'apprentissage du gouvernement aux dépens des peuples, dans les provinces qu'il leur destinait en héritage. Constantin, l'aîné des jeunes princes, âgé de vingt-un ans, régnait dans la préfecture des Gaules; Constance, âgé de vingt ans, était auprès de son père, et l'Orient lui était destiné; Constant, âgé de dix-sept ans, était envoyé en Italie, et il devait la gouverner avec l'Afrique; à ses deux neveux, Dalmatius et Hannibalianus, il avait assigné en partage la Thrace et le Pont. A peine était-il expiré que ses fils songèrent à détruire son ouvrage. Constance, trompant ses deux cousins par de faux serments, les attira auprès de lui, et excita contre eux la jalousie de l'armée. L'évêque de Nicomédie produisit un prétendu testament de l'empereur, dans lequel il exprimait le soupçon qu'il avait été empoisonné par ses frères, et recommandait à ses fils de le venger. En effet, Constance fit massacrer, moins de quatre mois après la mort de son père, deux de ses oncles, sept de

ses cousins, parmi lesquels étaient ses deux collègues, et un très grand nombre d'autres personnages distingués, alliés de quelque manière à la famille impériale. Deux enfants, Gallus et Julien, neveux du grand Constantin, furent seuls dérobés par une main pieuse à cette boucherie.

Constance avait usurpé l'héritage de ses deux cousins; Constantin II prétendit à celui de son plus jeune frère. La troisième année de son règne, il descendit des Gaules en Italie, pour dépouiller Constant; mais entraîné dans une embuscade, il y fut tué par ordre de son frère, le 9 avril 340. Constant, reconnu dès lors également dans la Gaule et l'Italie fut, au bout de dix ans, assassiné dans les pyrénées, le 27 février 350, par Magnence, son capitaine des gardes, qui lui succéda. Ce ne fut qu'en 353 que Constance réussit à recouvrer sur Magnence l'Occident, où avaient régné ses deux frères.

Cette chronologie de meurtres est presque tout ce qui reste de l'histoire civile de ces trois princes. Ni les patriotes ni les hommes ambitieux ne pouvaient trouver alors de satisfaction à s'occuper des affaires publiques. Pendant toute cette période elles furent mises en oubli, et les esprits se fixèrent sans partage sur les querelles religieuses qui présentaient à toutes les passions un aliment nouveau. C'était par l'esprit de secte qu'on pouvait se rendre cher au peuple ou puissant à la cour; c'était par des subtilités théologiques seulement qu'on réussissait à émouvoir les passions populaires. Ceux à qui l'on ne pouvait mettre les armes à la main pour défendre, contre les barbares, leurs biens, leur vie, leur honneur, les saisirent avec emportement, pour forcer leurs concitoyens à penser comme eux. Tous les temples du paganisme étaient encore debout, plus de la moitié des sujets de l'empire professaient encore la religion ancienne, et déjà l'histoire des fils de Constantin ne se compose plus que de débats entre les sectes chrétiennes.

Deux grandes querelles théologiques avaient éclaté au moment même où Constantin arrêta les persécutions, et tandis que Licinius opprimait encore l'Église d'Orient; l'une et

l'autre eurent sur le sort de tout l'empire une influence longue et fatale. La première cependant, celle des donatistes d'Afrique, semble si futile qu'on ne peut expliquer l'importance qu'on y attacha que par la nouveauté des passions religieuses et par la disposition universelle des esprits au fanatisme, disposition que des prédications passionnées nourrissaient toujours plus parmi le peuple. Pour les donatistes, il ne s'agissait point de dogme, mais d'une pure question de discipline ecclésiastique, savoir, de la légitimité de l'élection d'un archevêque de Carthage. Deux compétiteurs, Cécilius et Donat, avaient été élus concurremment, pendant que l'Église était encore opprimée et que l'Afrique obéissait au tyran Maxence. A peine Constantin avait-il soumis cette province que les deux rivaux firent valoir leurs titres auprès de lui. Constantin, qui faisait encore profession publique du paganisme, mais qui avait manifesté combien il était favorable aux chrétiens, fit examiner attentivement les droits réciproques, de 312 à 315, puis il se décida en faveur de Cécilius. Quatre cents évêques d'Afrique protestèrent contre cette décision, et furent dès lors désignés par le nom de donatistes. Leur nombre indique quels progrès avait déjà faits l'Église dans la Mauritanie et la Numidie. Il faut cependant observer que, selon toute apparence, en Afrique, chaque paroisse était gouvernée, non par un curé, mais par un évêque.

Par un ordre de l'empereur, sollicité par Cécilius, les biens des donatistes furent saisis et transmis à l'autre moitié du clergé. Les schismatiques s'en vengèrent en excommuniant tout le reste du monde chrétien, et en déclarant que quiconque ne croyait pas l'élection de Donat canonique serait damné éternellement; ils forcèrent même tous ceux de la secte opposée qu'ils convertissaient à recevoir un nouveau baptême, comme s'ils n'étaient pas chrétiens. La persécution d'une part, le fanatisme de l'autre, se perpétuèrent pendant trois siècles, et jusqu'à l'extinction du christianisme en Afrique. Les prédicateurs ambulants des donatistes vivaient des aumônes de leurs troupeaux; ils ne pouvaient acquérir du crédit ou de la gloire qu'en échauffant toujours plus les imaginations,

en ébranlant les esprits les plus faibles, et en répandant ensuite sur le reste de l'assemblée cette contagion morale qu'ils avaient excitée chez les femmes et les adolescents : aussi ils renchérirent les uns sur les autres, et arrivèrent bientôt aux plus étranges fureurs. Des milliers de paysans, enivrés par ces prédications, abandonnèrent leur charrue pour s'enfuir dans les déserts de la Gétulie; leurs évêques se mirent à leur tête, et se firent appeler les capitaines des saints; puis ils portèrent la désolation et la mort dans toutes les provinces voisines. On les distingua par le nom de circoncellions : l'Afrique fut désolée par leurs ravages. A leur tour, quand ils tombaient entre les mains des officiers impériaux ou des orthodoxes, ils étaient abandonnés aux plus horribles supplices. On voulait effrayer ainsi leur parti : vaine tentative! car ce qu'ils ambitionnaient par-dessus tout, c'était la palme du martyre. Persuadés que l'offrande la plus agréable qu'ils pussent faire à la divinité était celle de leur propre vie, souvent ils arrêtaient le voyageur effrayé, et, le poignard sur la gorge, ils lui demandaient de leur donner la mort. Souvent, les armes à la main, ils pénétraient dans les salles des tribunaux, et ils forçaient les juges à les envoyer au supplice; souvent, enfin, ils mettaient eux-mêmes un terme à leur existence. Ceux qui se croyaient suffisamment préparés pour le martyre assemblaient au pied de quelque rocher, de quelque tour élevée, leurs nombreuses congrégations, et, au milieu des prières et du chant des litanies, ils se précipitaient les uns après les autres de cette éminence, et ils expiraient sur le pavé.

L'autre querelle religieuse tenait à des causes plus relevées, plus importantes, mais en même temps plus imperscrutables; elle a divisé l'Église dès le second siècle, elle la divisera peut-être jusqu'à la fin : c'était la controverse sur l'explication du mystère de la Trinité. Le mot lui-même de Trinité ne se trouve ni dans l'Évangile ni dans les écrits des premiers chrétiens; mais il avait été employé dès le commencement du IIe siècle, lorsqu'une direction plus métaphysique ayant été donnée aux esprits, les théologiens cherchèrent à expliquer

l'essence divine. Alexandrie était une des premières villes où la religion chrétienne avait fait des prosélytes parmi les classes relevées de la société. Ceux qui avaient reçu leur éducation dans les écoles des platoniciens, florissantes dans cette grande cité, cherchèrent dans l'Évangile une lumière nouvelle sur les questions qu'ils avaient tout récemment le plus débattues. Le dogme d'une mystérieuse trinité, qui constituait l'essence divine, avait été enseigné par les platoniciens païens d'Alexandrie. Il semblait s'être lié pour eux à l'étonnement que leur avait causé, dans l'étude des sciences abstraites, les propriétés mathématiques des nombres; ils avaient cru voir en eux quelque chose de divin, et la puissance que ces nombres exerçaient sur les calculs leur parut devoir s'étendre sur ce qui leur était le plus étranger; illusion qu'on a vue se renouveler dans tous les siècles de demi-science. Les nouveaux convertis platoniciens employèrent le langage de leur philosophie à l'exposition des dogmes de la foi chértienne.

Quelle que fût cependant l'origine de ces spéculations, la question ne fut pas plus tôt descendue des hauteurs de la métaphysique, pour s'appliquer à l'exposition de la nature de Jésus-Christ, qu'elle acquit une importance qu'aucun chrétien ne saurait nier. Le fondateur de la religion, l'être qui avait apporté sur la terre une lumière divine, était-il dieu, était-il homme, était-il d'une nature intermédiaire, et quoique supérieur à tout ce qui avait été créé, avait-il été créé lui-même? Cette dernière opinion était celle d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui la développa dans de savantes controverses, entre les années 318 et 325. Des accusations réciproques, de la nature la plus grave, remplacèrent les subtilités métaphysiques, dès que cette discussion fut sortie des écoles pour se répandre dans le peuple. Les orthodoxes reprochèrent aux Ariens de blasphémer la Divinité elle-même en refusant de la reconnaître dans le Christ. Les Ariens accusèrent les orthodoxes de violer la loi fondamentale de la religion, en rendant à la créature le culte qui n'est dû qu'au Créateur. Tous deux purent soutenir avec une apparence de raison que leurs adversaires bouleversaient les bases mêmes

du christianisme, les uns en méconnaissant la divinité du Rédempteur, les autres en niant l'unité du Tout-Puissant. Les deux opinions paraissent s'être tellement balancées qu'on les vit triompher tour à tour, et qu'il serait difficile de dire laquelle compta le plus de sectateurs ; mais les têtes les plus ardentes et les plus enthousiastes, la populace dans toutes les grandes villes, et surtout à Alexandrie, les femmes et l'ordre nouveau des moines du désert, qui, dans une contemplation continuelle, avaient subjugué leur raison, se déclarèrent presque universellement pour la croyance qui a été déclarée orthodoxe. L'opinion contraire leur paraissait une insulte à l'objet de leur amour. Cette opinion contraire, celle des Ariens, fut embrassée par tous les nouveaux chrétiens de la race germanique, par le peuple de Constantinople et d'une grande partie de l'Asie, par la grande majorité des dignitaires de l'Église et par les dépositaires de l'autorité civile.

Constantin avait cru pouvoir faire décider cette question de dogme par une assemblée de toute l'Église. Il convoqua le concile de Nicée, en 325, où trois cents évêques se prononcèrent en faveur de l'égalité du fils avec le père, ou de la doctrine reconnue comme orthodoxe ; ils condamnèrent les Ariens à l'exil et leurs livres aux flammes ; mais trois ans après, l'opinion arienne parut prévaloir dans tout le clergé de l'Orient : elle fut sanctionnée par un synode tenu à Jérusalem, et protégée par l'empereur. Lorsque Constance monta sur le trône, tous les évêques et tous les courtisans qui l'entouraient avaient adopté les opinions d'Arius, et les lui communiquèrent. L'empereur, abandonnant tout autre soin pour s'occuper de ces questions religieuses, ne fut presque plus que théologien pendant son long règne ; il occupait sa cour, il consumait son esprit à trouver des expressions propres à exprimer les nuances de sa croyance et les fluctuations de ses opinions. Chaque année il rassemblait quelque nouveau synode ou quelque nouveau concile, il enlevait les évêques à leurs troupeaux, il détruisait ainsi la religion en faveur de la théologie; et comme les évêques qu'il appelait sans cesse d'une province à une autre voyageaient aux frais du public, les

postes impériales furent presque ruinées par la multiplicité des conciles. Cependant un terrible adversaire lui résistait avec fermeté et rendait ses efforts impuissants : c'était saint Athanase, archevêque d'Alexandrie, qui, de 326 à 373, demeura le chef du parti orthodoxe. Il opposa aux persécutions un caractère indomptable; il communiqua son zèle à la populace fanatique d'Alexandrie et aux moines du désert; et, après une longue lutte entre les soulèvements du peuple et les persécutions des soldats, il assura enfin la victoire à son parti.

Pendant la durée du règne des trois fils de Constantin, les historiens s'occupèrent à peine d'autre chose que des querelles ecclésiastiques, et le souverain ne paraissait point croire que le gouvernement de l'État lui imposât d'autres devoirs. Les peuples eurent cependant plus d'une occasion de sentir qu'ils avaient besoin d'être protégés contre un autre danger encore que celui des hérésies. L'Orient fut, durant toute cette période, exposé aux attaques de Sapor, deuxième roi de Perse, dont le long règne (310-380) avait, par une destinée singulière, commencé quelques mois avant sa naissance. A la mort de son père Hormisdas, sa mère s'était déclarée grosse; elle avait été présentée dans un lit de parade à l'adoration du peuple, et la couronne, déposée par les mages sur ce lit, avait été supposée couvrir la tête de l'enfant-roi qu'on espérait d'elle. Sapor II manifesta bien plus de talent et de courage qu'on n'aurait dû en attendre d'un roi né sur le trône. Il envahit à plusieurs reprises les provinces romaines de l'Orient; en 348, il défit Constance dans une grande bataille à Singara, près du Tigre; mais il fut toujours arrêté dans ses invasions par la forteresse de Nisibe, le boulevard de l'Orient. Trois fois il l'assiégea avec toutes ses forces, et trois fois il fut repoussé.

L'Occident, depuis la mort des deux frères de Constance, avait plus souffert encore. Cet empereur, pour le reconquérir sur l'usurpateur Magnence, avait sollicité les nations germaniques d'attaquer la frontière septentrionale des Gaules, dans

le temps même où la guerre civile forçait Magnence à dégarnir le Rhin, et à conduire ses légions en Illyrie. Les Francs et les Allemands se précipitant, en effet, les premiers sur la Belgique, les seconds sur l'Alsace, pillèrent et brûlèrent quarante-cinq des cités les plus florissantes des Gaules. Leur cruauté inspirait une telle terreur que, dans le reste de cette province, personne n'osait plus sortir de l'enceinte des cités; mais dans l'intérieur des murs, les bourgeois, au milieu des décombres, avaient ensemencé de nouveaux champs sur les récoltes desquels ils comptaient pour vivre. Il ne restait que treize mille soldats dans toute l'étendue des Gaules, pour les défendre contre ces flots de barbares; tous les magasins, tous les arsenaux étaient épuisés; le trésor était vide, et les contribuables, réduits à la dernière détresse, s'enfuyaient et abandonnaient leurs propriétés, plutôt que de se soumettre plus long-temps aux vexations du fisc. La défense de l'Occident semblait déjà devenue presque impossible, quand Constance la confia, en 355, à son cousin Julien. Après la première persécution qu'il avait exercée contre toute sa famille, sa fureur s'était calmée, il avait promis de laisser vivre ses deux cousins; et comme, parvenu au milieu de sa carrière, il n'avait point d'enfants, point de successeurs naturels, il avait songé à leur déléguer quelque autorité. Il avait, en 351, accordé à Gallus, frère de Julien, la dignité de césar, et l'avait envoyé à Antioche; mais celui-ci n'y ayant déployé que ses vices, Constance le rappela au mois de décembre 354, et lui fit trancher la tête en prison. Peu de mois après, il revêtit d'une autorité semblable Julien, dernier survivant de cette famille nombreuse, et il lui donna les Gaules à gouverner.

Julien n'avait connu de sa haute naissance qu'une haute adversité; mais elle avait éprouvé son courage et fortifié son âme. Il avait demandé des consolations à la philosophie de la Grèce et aux études de l'antiquité; il avait comparé les vertus des temps passés aux crimes de son siècle et à ceux de la race de Constantin, et par esprit d'opposition à tout ce qui l'entourait, il s'était plus vivement attaché à la religion de ses

pères, le polythéisme; il l'avait embrassé avec une ferveur rare chez les païens, et avec une dévotion superstitieuse qui semblait ne pouvoir s'unir à ses études philosophiques. Cette religion cependant s'était épurée pour lui par ses controverses mêmes avec le christianisme. Il avait adopté plusieurs des vérités plus sublimes de la religion qu'il combattait, et il croyait les retrouver légèrement voilées sous les allégories du paganisme. Ce n'étaient pas les oracles grossiers des prêtres, mais Platon et le reste des philosophes qui, pour lui, étaient devenus les interprètes des anciens dieux. Enfin ce culte si récemment dominant, qu'il voyait persécuté, lui était devenu cher, comme les malheureux le deviennent toujours aux âmes généreuses, par sympathie, non par justice ou par raison.

Julien, dans les écoles d'Athènes, dans la pratique de la philosophie et dans l'étude des anciens, avait acquis une connaissance des hommes et des choses que la théorie rend accessible aux seuls génies les plus élevés. Passant de la retraite la plus profonde au commandement d'une armée et d'une province désorganisées, entouré d'espions et de délateurs qui le surveillaient pour le perdre, mal obéi par ses subalternes, mal secondé par le gouvernement de son cousin, il releva la majesté de l'empire dans deux campagnes glorieuses, en 356 et 357 ; il vainquit les Allemands à Strasbourg, et les chassa au-delà du Rhin : pendant les trois années suivantes, il pénétra à trois reprises dans la Germanie; il inspira aux Allemands une terreur profonde, il rappela les Francs à leur ancienne alliance avec l'empire, il admit leurs plus valeureux soldats dans ses armées, il y fit entrer aussi des Gaulois, qui sentaient enfin le besoin de défendre et leur patrie et leur existence personnelle; il releva les villes détruites, il remplit le trésor tout en réduisant des deux tiers les impositions les plus onéreuses, et il inspira aux habitants de l'Occident un enthousiasme qui n'était pas sans danger pour lui. En effet, la cour de Byzance avait commencé par tourner en ridicule le philosophe devenu général; mais bientôt Constance avait ressenti contre lui une âpre jalousie. Devant

rendre compte aux provinces des victoires remportées dans les Gaules, tandis que lui-même ne s'était pas éloigné de Constantinople, Constance s'attribua à lui seul tous les succès; c'était lui, disait-il dans ses proclamations, qui par sa prudence, sa valeur, son habileté militaire, avait chassé les Germains, et Julien n'y était pas même nommé.

Bientôt la jalousie de l'empereur se manifesta par d'autres signes. Les invasions de Sapor menaçaient toujours l'Orient. Constance ordonna aux légions de la Gaule d'abandonner le Rhin, pour venir défendre l'Euphrate. C'était laisser sans défense l'une et l'autre contrée pendant une campagne entière, car il ne leur fallait pas moins de temps pour accomplir une si longue marche; mais Constance songeait surtout à ôter au césar ses anciens compagnons d'armes, et il jouissait déjà comme d'une douce vengeance du mécontentement même de ces légions, qui quitteraient les froides contrées de la Belgique pour les sables brûlants de la Mésopotamie. Il n'en avait pas cependant calculé tous les effets. Les barbares, qui, par enthousiasme pour Julien, s'étaient engagés sous ses étendards; les Gaulois, qui, pour défendre leurs foyers, avaient renoncé à la mollesse, refusèrent de traverser tout l'univers romain sur un ordre capricieux. Ils se mutinèrent, ils saluèrent Julien du nom d'auguste, ils l'élevèrent sur un bouclier, ils ceignirent son front, au lieu du diadème, avec un collier de soldat, et ils déclarèrent alors qu'ils étaient prêts à passer en Orient, non plus pour subir la vengeance d'un maître jaloux, mais pour y conduire en vainqueur leur chef adoré. Julien céda à leur enthousiasme, il prit la route de l'Illyrie; mais la mort de Constance, survenue le 3 novembre 361, et qu'il apprit à moitié chemin, lui sauva les horreurs d'une guerre civile. Il fut reconnu avec joie par tout l'empire.

Julien rendit publiquement grâces de ses succès aux anciens dieux; il professa avec pompe le paganisme, qui n'avait point encore partagé les persécutions déjà exercées contre les hérétiques. Il admit toutes les sectes chrétiennes à une égale tolérance; mais cette tolérance était mêlée de sarcasmes ou d'ex-

pressions de mépris, et Julien cherchait à miner les fondements de cette Église, qu'il n'osait pas écraser. Il interdit aux chrétiens les écoles de grammaire et de rhétorique, il les éloigna des places de confiance, il mesura sa faveur sur le zèle des courtisans pour le polythéisme, et il obtint bientôt des conversions nombreuses parmi ceux qui suivent le pouvoir, et qui n'ont de religion que la faveur du maître.

Cependant Julien languissait de chasser les barbares de l'Orient, comme il les avait chassés de l'Occident, et tout le reste de son court règne fut consacré aux préparatifs de sa campagne contre Sapor. Pour cela il vint passer à Antioche l'hiver de 362, et au commencement de l'année 363 il se mit en route pour envahir la Mésopotamie. Mais déjà l'on pouvait remarquer qu'il n'avait point échappé à la corruption du pouvoir et de la prospérité. Trompé par l'obéissance des courtisans, il crut pouvoir commander avec la même hauteur à ceux qui ne dépendaient pas de lui. Il offensa les Arabes au moment où il avait besoin de leur aide, en leur refusant les présents d'usage, et les Arméniens, en méprisant leurs sentiments religieux. Il crut même pouvoir s'élever au-dessus des lois de la nature et commander aux éléments. Malgré l'avis de ses généraux, il s'avança dans des déserts de sable, où son armée était exposée à la soif, à la fatigue et aux ardeurs d'un soleil brûlant. Il est vrai qu'alors les dangers firent reparaître le grand homme. Partout il donna aux soldats l'exemple du courage qui supporte les privations, comme de celui qui brave l'ennemi. Jamais il n'atteignait celui-ci sans le battre. Mais Sapor, qui ne voulait pas affronter ces légions gauloises couronnées par tant de lauriers, les harcelait par sa cavalerie légère, et reculait sans se laisser atteindre. Julien, après avoir passé le Tigre, parcourut avec ses légions haletantes tout le territoire de Bagdad, où il était égaré par des guides perfides. Il voyait au bord de l'horizon un village, une grande ville où il se flattait de trouver quelque repos, quelques provisions; mais dès qu'il approchait, des flammes dévorantes, allumées par les habitants eux-mêmes, consumaient les habitations et les magasins, et il n'arrivait que sur des monceaux de cen-

drès. Le 16 juin 363, il se vit enfin obligé d'ordonner une marche rétrograde; alors les Persans se rapprochèrent, la cavalerie légère fut secondée par les éléphants et par la pesante cavalerie bardée de fer. Chaque marche était un combat, chaque bois, chaque monticule cachait une embuscade. Le 26 juin, comme les Romains étaient encore bien loin du Tigre, une attaque générale fit espérer à Julien qu'il pourrait encore vaincre l'ennemi qui s'était toujours dérobé à ses coups. Averti, comme il était à l'avant-garde, que son arrière-garde avait été mise en désordre par une charge de cavalerie, il y vole sans autre armure que son bouclier. Les Persans fuient, mais Julien est atteint d'une flèche par un de ces cavaliers qui n'étaient jamais plus redoutables que dans leur fuite. Elle avait passé au travers de ses côtes, et lui avait transpercé le foie; comme il s'efforçait de la retirer, une autre flèche lui coupa les doigts : il tomba de cheval évanoui et baigné dans son sang, et fut ainsi transporté dans sa tente. Dès qu'il revint à lui, il redemanda son cheval et ses armes, pour ranimer ses compagnons qu'il avait vus foulés sous les pieds des éléphants. Mais il n'était plus temps : le sang, qui recommença à couler avec abondance, lui enleva le reste de ses forces. Ne pouvant se soulever, reconnaissant à sa faiblesse la mort qui s'approchait, il demanda le nom du lieu où il était tombé. « Phrygia, lui répondit-on. — C'est là que ma mort m'avait été prédite, reprit-il; ma destinée est accomplie. »

Ses amis se pressaient autour de lui; celui auquel nous devons tous ces détails, le soldat qui le dernier a écrit en latin l'histoire contemporaine des Romains, Ammien Marcellin, était présent. Ils étaient en pleurs, et cependant on avait annoncé dans sa tente que les Romains, transportés de fureur, l'avaient déjà dignement vengé, que l'armée de Sapor était en fuite, que ses deux généraux, cinquante satrapes, la plupart des éléphants et les plus braves guerriers de Perse étaient tués, que si Julien pouvait encore conduire l'armée, cette victoire serait décisive.

« Amis et compagnons d'armes, leur dit Julien, le temps » de me retirer de la vie est arrivé; je dois, débiteur de

» bonne foi, rendre à la nature, qui la redemande, cette » âme qu'elle m'a confiée. J'ai trop appris des philosophes » combien l'âme est supérieure au corps pour m'affliger, pour » ne pas me réjouir de ce que la substance la plus noble » recouvre sa liberté. Les dieux eux-mêmes n'ont-ils pas » quelquefois accordé la mort aux plus pieux des hommes » comme la plus haute des récompenses? Je le sens bien, » cette grâce, ils me l'ont accordée aujourd'hui, pour que je » ne succombasse point aux difficultés qui nous entourent, » pour que je ne m'abaissasse point, que je ne me prosternasse point. Quant aux douleurs, elles accablent les lâches, » mais elles cèdent à la persistance de la volonté. Je ne me » repens point de mes actions, je ne sens point dans ma » conscience le remords d'aucun grand crime, pas plus lorsque, caché dans l'ombre, je travaillais à me corriger que » depuis que j'ai reçu l'empire. Je m'en flatte, j'ai conservé » sans tache cette âme que nous avons reçue du ciel, et qui » lui est apparentée. J'ai recherché la modération dans le » gouvernement civil, et ce n'est qu'après avoir examiné » mes droits que j'ai entrepris ou repoussé la guerre. Le » succès cependant ne dépend pas de nos conseils, c'est aux » puissances célestes à diriger l'événement de ce que nous ne » pouvons que commencer. J'ai cru que le but d'une juste » autorité devait toujours être l'avantage et le salut de ceux » qui obéissent : aussi ai-je cherché à repousser de toutes » mes actions cette licence arbitraire qui corrompt également » et les choses et les mœurs...... Je rends grâce à cette » Divinité éternelle qui a décrété avant ma naissance que je » ne succomberais point à des embûches clandestines, ni aux » douleurs des maladies, ni aux supplices, qui ont frappé tous » les miens, mais qui m'a accordé une glorieuse sortie de ce » monde, au milieu du cours des prospérités.... Mes forces, » qui s'enfuient, ne me permettent plus d'en dire davantage. » Je crois prudent de ne point influencer votre choix dans la » nomination d'un empereur. Je pourrais ne point reconnaître » le plus digne; je pourrais exposer celui que j'indiquerais à » vos suffrages et que vous n'approuveriez pas.... Je sou-

» haite seulement que la république obtienne de vous un » bon chef. »

Avec le reste de ses forces, Julien essaya de distribuer ses effets à ses amis, qui l'entouraient. Il ne vit point parmi eux Anatolius, auquel il destinait un gage de son souvenir. *Lui aussi est heureux,* lui répondit Sallustius, et Julien versa sur la mort de son ami les larmes qu'il refusait à la sienne propre. Cependant on n'avait pu empêcher une nouvelle hémorrhagie. Julien demanda un verre d'eau froide, et à peine l'eut-il bu qu'il expira.

Jovien, que l'armée lui donna pour successeur, acheta la permission d'accomplir une retraite désastreuse, en abandonnant à Sapor cinq provinces d'Arménie, avec la forteresse de Nisibis, le boulevard de l'empire d'Orient.

CHAPITRE V.

Valentinien et Théodose. — Invasion de l'Europe orientale par les Goths. — 364-395.

CHAQUE révolution nouvelle qu'éprouvait l'empire, le faisait descendre d'un pas dans l'abîme qui devait bientôt l'engloutir. Les efforts imprudents de Julien pour rétablir une religion déjà frappée de mort, pour affaiblir celle qu'il attaquait par une sourde persécution et un système d'injustices, excitèrent contre lui, chez ses sujets chrétiens, le plus violent ressentiment, et exposèrent son nom aux accusations, aux injures qui, jusqu'à ce jour, ont noirci sa mémoire. Quand son successeur Jovien, qui ne régna pas assez long-temps pour conduire jusqu'à Constantinople l'armée qu'il ramenait des bords du Tigre, déclara qu'il professait le christianisme, il écarta en même temps du commandement un grand nombre de vaillants officiers, d'habiles administrateurs, que Julien avait avancés en raison de leur zèle pour le paganisme; et dès lors, presque jusqu'à la chute de l'empire, une secte hostile, qui se regardait comme injustement dépouillée de ses anciens honneurs, invoqua sans cesse la vengeance des dieux contre les chefs du gouvernement, se réjouit des calamités publiques, et les attira peut-être par ses intrigues, quoiqu'elle s'y trouvât elle-même enveloppée. La foi des païens, qui n'était point attachée à un corps complet de doctrine, qui n'était point soutenue par des corporations de prêtres, qui n'avait point la ferveur de la nouveauté, ne se manifesta presque jamais par des révoltes, et n'affronta que rarement le martyre; mais les païens occupaient encore le premier rang dans les lettres : les orateurs, ceux qu'on nommait ou

philosophes ou sophistes, les historiens appartenaient presque tous à leur religion; elle demeurait toujours en possession des écoles les plus illustres, surtout de celles d'Athènes et d'Alexandrie; la majorité du sénat lui était attachée à Rome, et dans les rangs inférieurs du peuple, dans les campagnes surtout, elle se conserva plusieurs siècles encore; mais là on la signala bientôt par le nom de magie, nom par lequel on se hâte toujours de désigner une religion déchue, persécutée et obligée de se cacher.

Si les païens désiraient que leur culte fût vengé sur leurs concitoyens et sur eux-mêmes, ils purent obtenir cette triste consolation dans les trente-deux ans dont nous allons parcourir l'histoire, ceux qui s'écoulèrent de la mort de Julien à celle du grand Théodose (363-395). Cette période, durant laquelle l'empire eut cependant des chefs distingués, fut marquée par de sanglantes calamités; le talent, le génie même des empereurs ne pouvaient déjà plus sauver le monde civilisé des attaques de ses ennemis, ou de celles plus redoutables de ses propres vices. La vigueur déployée pour la défense de l'Occident par Valentinien, de 364 à 375, l'imprudence de Valens, qui ouvrit aux nations gothiques l'intérieur de l'empire, et les désastres qui en résultèrent, de 375 à 379, la politique enfin du grand Théodose, qui, de 379 à 395, réussit à désarmer des ennemis qu'il ne pouvait vaincre, seront successivement l'objet de nos réflexions.

Moins de huit mois après son élection, Jovien était mort, le 17 février 364, dans une petite ville de la Galatie. Au bout d'un intervalle de dix jours, l'armée qu'il ramenait de Perse lui avait, dans une assemblée solennelle tenue à Nice en Bithynie, donné pour successeur le comte Valentinien, fils d'un capitaine né dans un petit village de Pannonie, que sa valeur et sa force de corps avaient élevé à un des premiers rangs de l'armée. Valentinien, qui s'était distingué dans les Gaules, ne savait d'autre langue que le latin; il ne connaissait d'autre science que l'art militaire; et après avoir manifesté dans une condition subordonnée de l'indépendance de caractère, il crut conserver les mêmes vertus, en se montrant à la

tête du gouvernement ferme, inflexible, prompt dans ses jugements et souvent cruel; oubliant que, pour résister à la puissance, il faut du courage, que, pour écraser la faiblesse, il suffit de la brutalité. Malgré sa rudesse sauvage et la violence de ses emportements, l'empire romain retrouva en lui un chef habile, au moment où il en avait le plus besoin. Malheureusement l'étendue de cet empire demandait au moins deux modérateurs; l'armée le sentit et le demanda : « Si vous » songez à la patrie lui dit un vaillant officier, choisissez un » collègue entre ses enfants; si vous ne songez qu'à vous- » même, vous avez un frère. » Valentinien ne s'irrita pas, mais il choisit son frère. Valens, qu'il s'associa, était d'un caractère faible, timide et cruel, comme le sont presque toujours les lâches. Valentinien né dans l'Occident, qui ne parlait que la langue de l'Occident, qui en aimait les mœurs et le climat, s'en réserva le commandement; il céda à Valens son frère une partie de l'Illyrie sur le Bas-Danube, et tout l'Orient; il établit par les lois une tolérance universelle, et il ne se prononça point entre les sectes qui se partageaient le christianisme. Valens adopta les opinions ariennes, et persécuta les orthodoxes.

Les finances exigeaient une réforme que les deux empereurs n'étaient point en état d'entreprendre : il leur fallait de l'argent, et ils ne savaient où trouver les sources dès long-temps taries de la prospérité publique. Trois impositions directes également ruineuses pesaient sur les citoyens : les indictions, ou l'impôt territorial, calculé sur le tiers du revenu, et souvent doublé ou triplé par les superindictions que les besoins des provinces forçaient d'exiger; la capitation, qui s'élevait quelquefois jusqu'à une valeur équivalente à 300 francs par tête; et les corvées, ou travaux considérables et gratuits, imposés pour le service des terres et le transport des denrées appartenant au fisc. Ces impôts avaient tellement ruiné les propriétaires qu'on les voyait de tous côtés abandonner des terres qui ne leur rendaient plus de quoi payer les charges. De très grandes provinces, dans l'intérieur, étaient désertes; les enrôlements devenaient tous les jours plus difficiles; les

magistrats des curies ou municipalités, rendus responsables pour leur ville et de l'impôt et de la levée des soldats, cherchaient par mille subterfuges à se dérober à l'honneur de la magistrature; tel d'entre eux s'enfuyaient sur les terres de quelque sénateur puissant, se cachait parmi ses esclaves, se soumettait volontairement à des notes d'infamie, dans l'espérance qu'elles le rendraient incapable d'occuper des charges aussi ruineuses, mais toujours inutilement : on les ramenait par force de leur honteuse retraite, pour les revêtir des marques de ces dignités si redoutables. Puis, quand quelque désordre excitait le ressentiment de Valentinien, c'était avec des mouvements de fureur qu'il leur en demandait compte; on l'entendit un jour ordonner aux licteurs de lui apporter la tête de trois magistrats par ville dans toute une province. « Que Votre Clémence veuille bien ordonner, lui dit alors le » préfet Florentius, ce que nous devrons faire si, dans une » ville, il n'y a pas trois magistrats, » et l'ordre fut révoqué. Quoique l'empereur fût chrétien, le peuple et les moines inscrivaient presque toujours au rôle des martyrs ceux dont il faisait ainsi répandre le sang dans sa brutale colère. Pendant toute la durée du règne de Constantin et de ses enfants, la souffrance intérieure avait été en croissant; Julien n'y avait pu apporter qu'un remède temporaire, et seulement dans un petit nombre de provinces; enfin sa fatale expédition de Syrie, en ruinant la meilleure armée de l'empire, augmentait les besoins de l'État et forçait à recourir à des expédients toujours plus désastreux.

Pendant les douze années que Valentinien régna sur l'Occident (364-375), il racheta ses cruautés par plusieurs éclatantes victoires. Il repoussa les Allemands de la Gaule et de la Rhétie, qu'ils avaient envahie et dévastée; il les poursuivit dans leur propre pays, et les y vainquit encore; il les mit enfin aux prises avec les Bourguignons, auxquels il persuada de venir venger jusque sur les bords du Rhin une querelle qu'ils avaient avec les Allemands pour quelques salines.

Valentinien avait entrepris lui-même la défense des Gaules, et il résidait le plus habituellement à Trèves, alors capitale

de cette grande préfecture ; mais, dans le même temps, des invasions non moins redoutables avaient dévasté les autres provinces de l'Occident. Les différentes tribus des Scots, les ancêtres de ces mêmes highlanders écossais encore si sauvages en 1745, quand ils envahirent l'Angleterre, s'avancèrent tout au travers de l'île de Bretagne. Les Scots y exercèrent des cruautés si effroyables qu'on crut alors et que saint Jérôme a écrit qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Londres même se vit menacée par leur approche, et l'île entière, qui, comme toutes les parties de l'empire, avait perdu toute vertu militaire, ne pouvait leur opposer aucune résistance. Théodose, officier espagnol, père du grand homme de ce nom qu'on vit depuis associé à l'empire, fut chargé par Valentinien de la défense de la Bretagne; il força les Scots (367-370) à se retirer, mais sans avoir pu les amener à livrer bataille. A peine avait-il délivré les Bretons de ces farouches ennemis, lorsque Valentinien lui confia la conduite d'une guerre non moins difficile contre les Maures, qu'une oppression intolérable avait poussés à la révolte. Ceux-ci avaient trouvé dans Firmus, un de leurs princes, tributaires de Rome, un chef habile et expérimenté. Théodose le poursuivit sans se décourager (373) dans les plaines brûlantes de la Gétulie et les vallées de l'Atlas; il ne lui donna point de relâche, et après l'avoir vaincu dans plusieurs combats, il le réduisit, pour dernière ressource, à se donner lui-même la mort. Mais Théodose éprouva le sort fréquemment réservé aux grands hommes sous les tyrans de Rome ; il écrivit à l'empereur que la révolte des Maures était l'ouvrage du préfet Romanus, qui, par une tyrannie insupportable, les avait réduits au désespoir ; il demanda son rappel pour le salut de la province. Se plaindre, c'est mettre en doute la vertu ou la sagesse d'un despote; l'empereur ressentit cette offense : il fit trancher la tête, à Carthage, à son vertueux général, et il récompensa Romanus de ses crimes.

Dans le même temps, Valens régnait sur les Grecs, dont il n'entendait pas la langue (de 364 à 378). Sur sa frontière orientale, il était menacé par les Perses, et sur la septentrionale par les Goths. Il est vrai qu'observant avec plus de timi-

dité encore que de scrupule la paix honteuse que Jovien avait conclue avec les premiers, il s'efforçait de satisfaire Sapor, auquel les places frontières avaient été livrées. Mais une des conditions déshonorantes de ce traité imposé aux Romains était l'abandon du roi d'Arménie et de son voisin le roi d'Ibérie : tous deux furent attaqués par Sapor. Le premier, trompé par une négociation artificieuse, et attiré à un festin, fut chargé de chaînes d'argent et ensuite massacré ; le second fut réduit à s'enfuir. L'Arménie et l'Ibérie furent soumises à la Perse ; cependant, comme le peuple de ces contrées était chrétien, il demeurait, en dépit de la conquête, fidèle aux intérêts de Rome. Un fils du roi d'Arménie, nommé Para, trouvait toujours les sujets de son père prêts à prendre les armes en sa faveur ; les fréquentes révoltes des Arméniens troublèrent les frontières de la Perse, et occupèrent les armes de Sapor dans sa vieillesse. Para aurait même probablement fini par triompher, et par affermir l'indépendance de l'Arménie, si l'empereur Valens, d'après une politique qu'on ne saurait expliquer, ne l'avait pas fait assassiner, en 374, au milieu d'un festin que lui donnait un de ses généraux.

L'empire des Goths s'étendait le long du Danube et de la mer Noire, et trente ans s'étaient écoulés sans qu'ils eussent envahi les frontières de l'empire romain. Durant cette période, cependant, ils s'étaient accrus en grandeur et en puissance. Le vieillard Hermanric, le plus illustre chef de la race des Amales, régnait sur toute la nation. Son pouvoir s'était étendu des Ostrogoths sur les Visigoths, puis sur les Gépides. Il avait poussé ses conquêtes jusqu'aux côtes de la mer Baltique : les Æsthoniens et les Russes ou Roxolans étaient au nombre de ses sujets, aussi bien que les Hénèdes des plaines de la Pologne, et les Hérules des Palus Méotides. Au commencement du règne de Valens, une tentative de Procopius, parent éloigné de Julien, pour se faire couronner à Constantinople, attira au midi du Danube les Goths, ses alliés ; mais ils furent repoussés dans trois campagnes (367-369), et la paix fut rétablie sur cette frontière.

Malgré le voisinage formidable des Goths et des Persans,

malgré la lâcheté et l'incapacité de Valens, l'Orient était demeuré en paix, sous la protection du nom seul de Valentinien, dont toutes les nations barbares connaissaient les talents militaires, la promptitude et la sévérité. Mais cet empereur si redouté et de ses ennemis et de ses sujets, comme il portait la guerre contre les Quades dans la Pannonie, et qu'il donnait audience à leurs ambassadeurs, qui venaient en suppliants lui demander la paix, se livra contre eux à un si violent accès de colère, qu'une veine éclata dans sa poitrine, et qu'il mourut en leur présence, le 17 novembre 375, étouffé dans son sang, qu'il vomissait à gros bouillons. Ses deux fils, Gratien, à peine entré dans l'adolescence, et Valentinien II, encore dans l'enfance, se partagèrent l'Occident, tandis qu'à la tête de l'empire demeura, en Orient, ce même Valens qu'on avait jugé incapable d'occuper la seconde place.

Jamais l'empire cependant n'avait eu plus besoin d'un chef habile et vigoureux. La nation des Huns tout entière, abandonnant aux Sienpi ses anciens pâturages, dans le voisinage de la Chine, avait traversé, par une marche de plus de treize cents lieues, tout le nord de l'Asie. Elle s'était accrue de toutes les hordes vaincues, qu'elle entraînait sur son passage, et s'était jetée sur le pays des Alains. Elle les défit sur les bords du Tanaïs, dans une grande bataille; alors elle accuellit dans son sein une partie de la nation vaincue, avec laquelle elle continua de s'avancer vers l'Occident; tandis que d'autres Alains, trop fiers pour renoncer à leur indépendance, se retirèrent, les uns dans la Germanie, d'où nous les verrons dans la suite passer dans les Gaules; les autres, dans les montagnes du Caucase, où jusqu'à ce jour ils conservent leur ancien nom.

Les Goths, limitrophes des Alains, avaient alors enrichi par leurs travaux les fertiles plaines qui s'étendent au nord du Danube et de la mer Noire. Déjà plus civilisés que les autres peuples d'origine germanique, ils commençaient à faire des progrès rapides dans les sciences sociales. Il s'attachaient à l'agriculture, ils cultivaient les arts, ils perfectionnaient

leur langage, ils rassemblaient les traditions ou chantées, ou peut-être inscrites en lettres runiques, qui conservaient la mémoire de leurs migrations et de leurs anciens exploits; ils entretenaient avec la Grèce un commerce utile, à l'aide duquel le christianisme commençait à s'introduire parmi eux; et en adoptant des connaissances plus relevées et des mœurs plus douces, ils n'avaient encore rien perdu ni de leur amour pour la liberté ni de leur bravoure. Tout à coup ils furent confondus par l'apparition des Huns, par l'arrivée imprévue de cette nation sauvage qui, au moment qu'elle eut passé le Borysthène ou Dniéper, commença à brûler leurs villages et leurs moissons, et à massacrer sans merci les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce que le cavalier scythe pouvait atteindre. La langue des Huns n'était entendue de personne, et les Goths doutaient même si ses sons aigus et discordants étaient un langage humain. Leur nom n'avait jamais été prononcé en Europe; bientôt la superstition septentrionale expliqua l'apparition subite de ces myriades de guerriers, en attribuant leur naissance aux esprits infernaux, seuls époux, disait-on, qu'eussent mérité de trouver des femmes du rebut de l'Europe, accusées de magie, et qu'on avait chassées dans les déserts.

La difformité des Huns accréditait cette généalogie diabolique. « Ils mettaient en fuite, dit Jornandès l'historien des » Goths, par la terreur qu'inspirait leur visage, ceux que leur » bravoure n'aurait pu vaincre. La couleur livide de leur peau » avait quelque chose d'effrayant. Ce n'était pas un visage, » mais une masse de chair difforme, où deux points noirs et » louches tenaient la place des yeux. Leur cruauté, s'exer» çant sur leurs propres enfants, avait martyrisé leur joues » avec le fer avant qu'ils eussent goûté le lait de leur mère : » aussi aucun duvet ne couvrait leur menton dans l'adoles» cence, aucune barbe ne donnait de la dignité à leur vieil» lesse. Le corps ne semblait pas moins hideux que le visage.» On ne les prenait point pour des hommes, dit Ammien Marcellin, mais pour des bêtes relevées sur leurs pieds de derrière, comme en dérision de notre espèce.

Le grand Hermanric, dont le royaume s'étendait de la Baltique à la mer Noire, n'aurait pas abandonné aux Huns le sceptre sans combat; mais à cette époque même, il fut assassiné par un ennemi domestique. Les nations qu'il avait subjuguées se préparèrent de toutes parts à la rébellion; les Ostrogoths, après une courte hésitation, rompirent leur alliance avec les Visigoths, et ces derniers, comme un troupeau effrayé, se rassemblant de tout leur vaste royaume sur la rive du Danube, renoncèrent à combattre les êtres surhumains qui les poursuivaient. Ils tendirent aux Romains, sur l'autre rive, des mains suppliantes; ils demandèrent que, pour les dérober à la boucherie dont ils étaient menacés, on leur permît de chercher un refuge dans ces déserts de la Mœsie et de la Thrace dont l'empire ne tirait plus aucun parti; ils promirent qu'ils les remettraient en culture, qu'ils en paieraient les impôts, et qu'ils les défendraient de leurs armes. Valens, qui depuis cinq ans avait fixé sa résidence à Antioche, apprit avec surprise qu'un empire égal au sien en étendue, supérieur en vaillance, et qui lui avait inspiré une si longue terreur, s'était tout à coup écroulé dans la poussière, et que tous ses plus redoutables ennemis demandaient à devenir ses sujets.

L'humanité ordonnait peut-être d'accorder aux Goths leur demande, la politique pouvait le conseiller aussi; mais des passions plus basses déterminèrent l'empereur, ses conseillers, et les subalternes chargés de l'exécution de ses ordres. Leur cupidité sordide rendit bientôt odieuse l'hospitalité qu'ils offrirent aux Goths. L'empereur y avait mis deux conditions, l'une qu'ils déposassent leurs armes, l'autre qu'ils donnassent leurs enfants en ôtages. Les officiers chargés de recevoir le dépôt des armes se laissèrent séduire par des présents, et fermèrent les yeux sur la non-exécution de cet ordre : toutefois, lorsque le transport, non d'une armée, mais d'une nation, fut effectué; lorsque, en 376, deux cent mille guerriers, sans compter les femmes et les enfants, eurent passé le Danube, qui au nord de la Mœsie a plus d'un mille de largeur, les ministres impériaux essayèrent de profiter d'une famine, ou

réelle ou artificielle, pour dépouiller de tout l'or qu'ils avaient apporté ces guerriers auxquels ils avaient laissé du fer. Toutes les choses nécessaires à la vie ne leur furent offertes en vente, par le monopole, qu'à un prix exorbitant. Jamais l'avarice ne fut plus aveugle, jamais un gouvernement incensé ne prépara mieux sa propre ruine.

Tant que la nourriture la plus malsaine et la plus vile put être achetée avec de l'argent, avec des effets, avec des esclaves, les Goths consentirent à se dépouiller; la crainte de mettre leurs otages en danger soutint leur longanimité jusqu'au dernier terme; ils vendirent même jusqu'aux enfants qui leur étaient restés, et qu'ils ne pouvaient plus nourrir, pour acheter la subsistance de quelques jours. Mais lorsque, la défiance des Romains s'accroissant avec leurs injures, des mesures furent prises pour disperser les Goths dans tout l'empire, et des troupes rassemblées pour les écraser s'ils essayaient de résister, ceux-ci resserrèrent au contraire les liens qui les unissaient entre eux; leur chef Fritigern, auparavant désigné par le titre de juge, commença à exercer les fonctions d'un roi, et une querelle ayant éclaté à Marcianople, capitale de la Basse-Mœsie, entre cette nation opprimée et leurs oppresseurs, le général de Valens, Lupicinus, fut défait, son armée mise en fuite, et les hôtes opprimés des Romains se trouvèrent les maîtres de la Mœsie.

Un premier succès assurait presque tous ceux qui devaient venir ensuite. A cette nouvelle, les Ostrogoths, qui avaient maintenu leur indépendance contre les Huns, passèrent le Danube à main armée, et vinrent se réunir aux Visigoths; long-temps avant l'apparition des Huns on avait vu un grand nombre de jeunes Goths s'engager au service des Romains, comme dans une carrière honorable et lucrative; ils levèrent en même temps l'étendard de la révolte, pour se réunir à leurs compatriotes. Mais les plus dangereux des auxiliaires des barbares furent les esclaves, qui échappèrent de toutes parts à leurs maîtres cruels, ceux surtout qui se dérobèrent aux travaux des mines du mont Rhodope pour venir deman-

der vengeance aux étrangers, et leur communiquer leur connaissance du pays et leurs secrètes intelligences. Cependant la guerre se maintint deux ans avec des succès variés. La discipline romaine, l'avantage d'avoir des arsenaux, des magasins, des places fortes, compensait en faveur des généraux de Valens la bravoure des Goths et les talents de Fritigern. Mais l'orgueil de l'empereur d'Orient demandait une victoire gagnée sous ses auspices. Il marcha lui-même contre les Goths, avec la plus brillante armée; il ne voulut point attendre Gratien, qui de l'Occident s'avançait à son aide, et sa défaite à Adrianople, le 9 août 378, après laquelle il périt dans les flammes d'une cabane où il avait cherché un refuge, laissa l'empire sans défenseurs.

Les forces de l'Orient furent presque anéanties par la terrible bataille d'Adrianople. Plus de soixante mille soldats romains périrent dans le combat ou dans la poursuite, et les temps étaient bien changés depuis ceux où une perte semblable aurait pu être aisément réparée par de nouvelles levées. Cependant, même après cet effroyable massacre, les murs d'Adrianople opposèrent encore aux barbares une résistance insurmontable; la valeur peut suppléer à l'art de la guerre en rase campagne; mais les peuples civilisés retrouvent tous les avantages de la science militaire dans l'attaque et la défense des places. Fritigern s'éloigna des murs d'Adrianople en déclarant que ses compatriotes étaient en paix avec les pierres. Ces pierres s'offraient rarement à eux; les Romains avaient négligé les fortifications de presque toutes les cités provinciales. Pour les défendre, il aurait fallu accorder des armes aux bourgeois, les accoutumer à la guerre, mettre à leur portée des moyens de résistance dont ils auraient pu faire usage dans une révolte ou une guerre civile. Les empires ne tardent guère à périr quand les gouvernants craignent plus les gouvernés que les ennemis, et cette crainte est presque toujours le signe des injures par lesquelles ils ont mérité le ressentiment des peuples. Les Goths, laissant Adrianople en arrière, s'avancèrent, en ravageant tout autour d'eux, jusqu'au pied des murs de Constantinople; puis, après quelques vaines escarmouches,

ils retournèrent au couchant, en traversant la Macédoine, l'Épire et la Dalmatie. Du Danube jusqu'à l'Adriatique, le fer et la flamme marquèrent partout leurs progrès.

Pendant que les provinces d'Europe de l'empire grec succombaient à ces calamités, les provinces d'Asie en tiraient une effroyable vengeance. Nous avons dit que les Goths, en passant le Danube, avaient été forcés de donner leurs enfants en otage; que ceux qui n'avaient point alors été retenus en gage avaient été depuis achetés à vil prix, de leurs pères affamés; que le danger de ces enfants avait seul retenu, pendant long-temps, les bras de ces barbares, qui, même en les vendant, les dérobaient à la famine. Lorsqu'ils perdirent patience, lorsque tout l'Orient retentit du bruit de leurs exploits, leurs enfants, avec une audace qui devançait leurs forces, quoique désarmés, quoique dispersés dans toutes les villes d'Asie, célébrèrent le triomphe de leurs pères; ils répétèrent les chants nationaux, ils affectèrent de ne plus parler que le langage de leur pays, ils se promirent de participer bientôt aux mêmes victoires, d'aller bientôt rejoindre les phalanges de leur nation. Les habitants de l'Orient, par ressentiment ou par crainte, prévirent des dangers dans ces démonstrations imprudentes, ils craignirent le soulèvement de tous ces jeunes gens. Julius, maître général des soldats du Levant, les dénonça, comme des conspirateurs, au sénat de Constantinople, et demanda ses ordres; car, depuis la mort de Valens, l'empire était encore sans chef. Le sénat emprunta sans pudeur à l'antique constitution de la république ses institutions arbitraires, tandis qu'il n'en avait conservé aucune des formes protectrices; il autorisa Julius à pourvoir à ce que la république n'éprouvât point de dommage (*Caveant consules ne quid detrimenti R. P. capiat*); les jeunes Goths furent invités, par des promesses trompeuses, à se réunir dans la capitale de chaque province. A peine furent-ils assemblés au Forum que des gardes en occupèrent toutes les avenues, que des archers parurent sur les toits de toutes les maisons; et à un signal donné, le même jour, à la même heure, dans toutes les villes d'Asie, toute cette brillante jeu-

nesse désarmée fut assaillie par une volée de traits, puis égorgée sans miséricorde.

Un grand acte de cruauté est presque toujours un signe de lâcheté, non de courage. Ces Orientaux qui, par le massacre de tant de milliers de jeunes gens, semblaient avoir voulu rendre impossible une réconciliation avec leurs pères, n'osèrent jamais les rencontrer en rase campagne. La même terreur que les Goths avaient si récemment éprouvée devant les Huns, les Grecs l'éprouvaient devant les Goths. Bien plus, les deux nations scythe et germanique s'étaient unies pour le dommage de l'empire romain. Les Huns, parvenus en Dacie, s'y étaient arrêtés, et y avaient fixé leurs tentes. Le capitaine qui les avait conduits jusque-là était mort; des discordes civiles éclatèrent entre leurs hordes, et ce ne fut plus comme poursuivant une guerre nationale, mais comme cherchant des aventures personnelles, que plusieurs divisions de Huns et d'Alains passèrent le Danube, contractèrent alliance avec Fritigern, et secondèrent la valeur ferme et mesurée des Goths par l'impétuosité de leur cavalerie légère.

Aucun général, dans le Levant, ne songeait à profiter de l'anarchie pour sa propre ambition, aucune armée n'offrait la pourpre à son chef, chacun redoutait la responsabilité du commandement dans une crise si terrible, tous les yeux se tournaient vers la cour de Trèves; c'était de là seulement qu'on attendait des secours. Mais Gratien, fils aîné de Valentinien, et empereur d'Occident, n'avait encore que dix-neuf ans. Il avait, il est vrai, acquis déjà quelque gloire dans les armes, il la devait surtout aux conseils d'un Franc ambitieux, nommé Mellobaudes, l'un des rois de ce peuple guerrier, qui n'avait point dédaigné le titre de comte des domestiques de la cour impériale; ce chef, réunissant son crédit sur ses compatriotes aux arts et aux intrigues des courtisans, était devenu l'arbitre de l'Occident. Gratien marchait vers l'Illyrie, avec son armée, lorsqu'il apprit la défaite d'Adrianople et la mort de Valens, qui, pour garder seul la gloire de la victoire, n'avait pas voulu l'attendre. Hors d'état de faire tête à l'orage, il recula jusqu'à Sirmium. La nouvelle

d'une invasion des Allemands dans les Gaules le rappelait à la défense de ses foyers : le danger se montrait partout à la fois; l'empire avait besoin d'un nouveau chef et d'un chef vaillant. Gratien eut la générosité de le choisir parmi ses ennemis, et d'après le sentiment seul du mérite. L'Espagnol Théodose, général de son père, qui avait vaincu successivement les Écossais, puis les Maures, et qui avait ensuite été envoyé à l'échafaud par une injuste sentence, au commencement du règne de Gratien, avait laissé un fils âgé de trente-trois ans, de même nom que lui, qui s'était distingué dans le commandement de la Mœsie, mais qui vivait alors dans la retraite et la disgrâce, sur ses terres en Espagne; ce fut lui que Gratien choisit avec une noble confiance, lui qu'il présenta aux armées, le 19 janvier 379, et qu'il déclara son collègue et empereur d'Orient.

La tâche imposée au grand Théodose était infiniment difficile : le Danube abandonné avait ouvert l'entrée de l'empire, non pas aux Goths seulement, mais à toutes les nations de la Germanie et de la Scythie. Elles parcouraient d'une extrémité jusqu'à l'autre l'immense presqu'île Illyrique sans rencontrer de résistance, mais sans se lasser dans leur fureur. Le sang des jeunes Goths répandu en Asie était vengé chaque jour avec usure sur ce qui restait de Mésiens, de Thraces, de Dalmates et de Grecs; c'est pendant les quatre ans de cette guerre d'extermination que les Goths acquirent surtout cette funeste célébrité attachée à leur nom, qui les fait regarder encore aujourd'hui comme les destructeurs de toute civilisation. Théodose, munissant les villes fortifiées, renouvelant les garnisons, aguerrissant ses soldats par de petits combats, toutes les fois qu'il se sentait assuré de l'avantage, attendait pour profiter des circonstances, cherchait, par des intrigues, à diviser ses ennemis, et surtout s'empressait de désavouer la rapacité des ministres de Valens ou la cruauté de Julius; il protestait en toute occasion de son affection, de son estime pour la nation des Goths, et il parvint enfin à leur persuader que son amitié était sincère. Il fut heureux de se trouver

alors en paix sur sa frontière d'Asie, heureux que Sapor II, dans sa vieillesse, ou que son successeur Artaxerces II, ne songeassent point à attaquer l'empire romain; car il aurait infailliblement succombé.

Les victoires mêmes des Goths, leur orgueil, leur intempérance, finirent par causer leur affaiblissement. Fritigern, qui, dans les moments les plus difficiles, les avait dirigés avec tant d'habileté, était mort; la jalousie entre les tribus indépendantes se réveilla; elles refusèrent d'obéir à un chef commun; les peuples scythes, les Huns, les Alains, qui avaient participé au pillage de l'empire, se séparèrent de nouveau des peuples germaniques : ils reprochaient aux Goths d'avoir fui devant eux, et les Goths sentaient renaître leur répugnance pour ces sauvages. Théodose profita avec habileté de ces semences de discorde; il attira successivement à son service plusieurs chefs de mécontents; il convainquit bientôt les barbares qu'ils trouveraient plus de richesses, plus de jouissances à la solde de l'empereur qu'ils n'en pourraient conquérir par l'épée dans des provinces dévastées avec tant de rage : il eut soin de témoigner tant d'égards, tant de support à ceux qu'il avait reçus sous ses étendards, que l'exemple devint contagieux; ce fut par une suite de traités avec autant de chefs indépendants que la nation gothique fut engagée à poser les armes : le dernier de ces traités fut conclu le 3 octobre 382, et il rendit la paix à l'empire d'Orient, six ans après que les Goths eurent traversé le Danube.

Cependant cette nation formidable se trouvait désormais établie dans l'enceinte de l'empire d'Orient. Les vastes régions qu'elle avait ravagées lui furent abandonnées, si ce n'est en toute souveraineté, du moins à des conditions qui blessaient peu son indépendance. Les Goths, dans le sein de l'empire, n'eurent pas de roi; leurs chefs héréditaires se contentèrent du nom de juges; mais leur pouvoir fut ce qu'il était auparavant; ils demeurèrent les commandants militaires et les présidents des assemblées populaires qui jugeaient et administraient la nation. Les Goths reconnurent d'une manière vague la souveraineté de l'empereur romain; mais ils

ne se soumirent ni à ses lois, ni à ses magistrats, ni à ses impôts. Ils s'engagèrent à maintenir quarante mille hommes au service de Théodose, tout en demeurant en corps d'armée, en n'obéissant qu'aux chefs qu'ils s'étaient choisis eux-mêmes, en ne se confondant point avec les soldats romains, et en se distinguant d'eux par le titre de fédérés. Ils reprirent, dans la Mœsie et dans tous les pays situés à la droite du Danube, les travaux de l'agriculture, qu'ils avaient été forcés d'abandonner dans la Dacie. Ils se partagèrent les terres désertes; par leur mélange avec les anciens habitants, ils acquirent des connaissances nouvelles, ils poursuivirent les progrès qu'ils avaient déjà faits dans la civilisation. Ce fut alors probablement que leur apôtre, l'évêque Ulphilas, qui avait traduit dans leur langue les évangiles, inventa pour eux l'alphabet mœso-gothique, qui porte le nom de leur nouvelle demeure. Occupant la frontière entre les deux empires et les deux langues, ils empruntèrent pour cet alphabet même quelque chose au latin comme au grec. En même temps qu'ils agissaient en maîtres dans ces provinces, leurs chefs se présentaient comme candidats pour tous les emplois à la cour de Constantinople; du commandement des armées ils passaient à celui des provinces, et le grand Théodose se vit contraint à décorer plus d'un Goth du consulat; car chaque année les deux empereurs s'entendaient encore pour élire ces anciens magistrats de la république, demeurés sans fonctions, mais dont les noms désignaient l'année dans les fastes consulaires.

Ainsi l'empire subsistait toujours; mais dans son sein les barbares possédaient déjà et la puissance des armes et celle des magistratures; ils étaient déjà établis en corps de nation dans l'enceinte des frontières. Théodose donnait le consulat à des Goths, et son collègue Gratien à des Francs; il le donna entre autres à Mérobaudes, l'un des rois de cette nation belliqueuse. Celle-ci avait contracté avec l'empire une utile alliance; elle composait presque seule les armées de l'Occident, et elle dirigeait sans partage les conseils de la cour. Vers cette époque cependant le jeune Gratien, qui avait obtenu de bonne heure une réputation brillante, et qui avait délivré les Gaules d'une

invasion redoutable par une grande victoire remportée sur les Allemands, près de Colmar, au mois de mai 378, commençait à perdre sa popularité et l'appui de ses alliés germaniques. Passionné pour la chasse, il admirait l'habileté supérieure des archers de la Scythie. Il appela à sa solde un corps considérable de ces Alains, qui avaient été obligés d'abandonner aux Huns les bords du Volga; il les établit sur la Seine; il les associa à ses plaisirs et à ses exercices; il en forma la garde de sa personne, il revêtit même leur habit. Les Romains, et les Francs leurs confédérés, ressentirent également cette préférence comme une insulte. Les légions de la Bretagne se révoltèrent, et décorèrent de la pourpre le sénateur Maximus; celles de la Gaule abandonnèrent Gratien, et ce jeune empereur, réduit à fuir, fut tué à Lyon le 25 août 383. Théodose, alors occupé d'une nouvelle agression des Ostrogoths et des Gruthunges, qu'il vainquit, et Valentinien II, qui, encore enfant, était censé régner sur l'Italie et l'Afrique, furent tous deux contraints à reconnaître dans Maximus (383-387) le collègue que le choix des soldats leur avait donné.

Le règne de Théodose n'est connu que fort imparfaitement. Les historiens contemporains pour cette période manquent également à l'Orient et à l'Occident. Cependant cet empereur a été présenté sous le titre de grand à l'admiration de la postérité, et il paraît avoir mérité ce titre : d'abord par ses talents militaires, qui furent toujours pour les rois le moyen le plus sûr d'atteindre à une gloire vulgaire; ensuite, par une grande prudence dans le gouvernement difficile d'un État ébranlé, par une générosité qui se manifesta d'une manière brillante dans quelques occasions, et par des vertus domestiques, un amour de ses proches, une pureté dans ses mœurs, une douceur dans ses relations sociales, toujours rares dans un rang élevé, plus rares encore sur le trône de Constantinople. Cependant ce ne furent ni ses victoires, ni ses talents, ni ses vertus, qui lui procurèrent le titre de grand, ou qui excitèrent le zèle avec lequel son nom a été célébré d'âge en âge; ce fut surtout la protection qu'il accorda à l'église orthodoxe, protection qui la fit triompher des hérétiques et des païens, mais

qui selon l'esprit du siècle, fut entachée de la plus odieuse intolérance.

Lorsque Théodose parvint au trône de l'Orient, l'arianisme, protégé par Valens, y était triomphant, surtout à Constantinople. Le patriarche était arien, la plus grande partie du clergé et des moines, et la grande masse du peuple, étaient attachés à la même persuasion. Théodose, élevé dans des opinions contraires, évita de s'engager dans les subtiles disputes des Grecs, ou d'examiner lui-même les diverses confessions de foi et leurs preuves; il crut plus prudent de faire choix de deux symboles vivants, deux prélats, qu'il déclara, par son premier édit religieux (380), être *les trésors de la vraie doctrine*, savoir : Damase, évêque de Rome, et Pierre, évêque d'Alexandrie. Ceux dont la foi était conforme à celle de ces deux luminaires de l'Église, furent déclarés seuls orthodoxes, seuls catholiques, et durent demeurer seuls en possession de toutes les églises, de toutes les fondations ecclésiastiques et de toutes les richesses léguées au clergé. Tous les autres furent repoussés, punis, par quinze édits successifs, de peines toujours plus sévères, privés de l'exercice de tous les droits civils, puis du droit de tester, bientôt de leur propre domicile, et chassés en exil; enfin, contre de certaines hérésies, contre celle entre autres des quartodecimans, qui célébraient la pâque le même jour que les juifs, au lieu de la célébrer un dimanche avec les autres chrétiens, la peine de mort fut prononcée. En même temps une magistrature nouvelle, celle des inquisiteurs de la foi, fut instituée par Théodose, pour épier et punir les opinions secrètes de ses sujets.

Par un sentiment d'équité, les magistrats et les prélats ne demandaient point encore compte aux païens de leurs pensées, avec la même rigueur qu'aux hérétiques; ils semblaient reconnaître en eux les droits d'une longue possession et la puissance des habitudes. Plusieurs des premiers sénateurs de Rome, des premiers orateurs et des premiers philosophes, professaient encore publiquement la religion antique. Théodose n'attacha point de punition à la manifestation de ces sentiments; il prohiba seulement l'acte le plus essentiel de l'ancien

culte ; il déclara qu'un sacrifice aux dieux était un crime de lèse-majesté, et qu'en conséquence il était punissable de mort.

L'Église, si récemment échappée aux persécutions des païens, demandait avec un zèle déplorable à exercer la persécution à son tour. Trois hommes, pendant le règne de Théodose, s'élèvent dans les rangs du clergé, au-dessus de tous leurs rivaux, par leurs talents, la force de leur caractère, et par leurs vertus ; ce sont : saint Grégoire de Nazianze, pendant un temps patriarche de Constantinople, saint Ambroise, archevêque de Milan, et saint Martin, archevêque de Tours : tous trois contribuèrent puissamment aux persécutions. Saint Grégoire, introduit par des soldats dans la cathédrale de Constantinople, malgré l'opposition de tout le troupeau qui lui était confié, prêta sa main à l'expulsion de tout le clergé arien, qu'il dépouillait et qu'il remplaçait. Lorsqu'il eut lui-même abdiqué ce siége élevé, il exhorta dans ses lettres son successeur Nectarius à ne point se relâcher dans son zèle contre les hérétiques. A Milan, saint Ambroise ne voulut pas même accorder le bénéfice de la tolérance à son propre empereur Valentinien II, qui était alors élevé par sa mère Justine, gouvernante de l'Italie et de l'Afrique, dans les opinions ariennes ; Ambroise refusa à l'empereur, à sa mère et aux soldats goths qui formaient sa garde, l'usage d'une seule église. Il rassembla le peuple dans les basiliques (386), pour y faire la garde contre les soldats. Cette résistance populaire fit inventer alors le chant ambrosien, ou le chant perpétuel des psaumes, qui se prolongeait la nuit comme le jour, et qui était destiné à tenir éveillée la multitude dans la défense des saints lieux. Saint Martin, enfin, qu'on peut regarder comme le grand apôtre des Gaules, entreprit, à la tête d'une troupe de gens armés (389), la destruction des idoles et de leurs sanctuaires dans le voisinage de Tours. Les paysans lui résistaient quelquefois, mais ils payaient bientôt cette résistance de leur vie. Cependant lorsqu'une instruction judiciaire fut entreprise à cette occasion, les saints déclarèrent et les juges prononcèrent que le sang des païens n'avait été versé par aucun des soldats que saint Martin conduisait à l'attaque de leurs temples :

c'étaient les diables et les anges qui avaient combattu dans ces lieux divers, et les idolâtres avaient été tués en partageant la défaite des agents infernaux auxquels ils s'étaient associés.

L'influence de la religion fut exercée sur Théodose d'une manière plus digne d'elle et plus consolante pour ceux qui observent ses effets, dans la pénitence qui lui fut imposée par saint Ambroise, après un grand crime. Théodose était sujet aux emportements les plus violents, et cette douceur de moeurs dont on le loue disparaissait dès que la colère troublait sa raison. Deux fois il fut provoqué par les séditions de deux des plus grandes villes de ses États. Antioche, capitale de la Syrie et de tout le Levant, et l'une des plus florissantes cités de l'empire, se souleva, le 26 février 387, contre un édit qui établissait des taxes nouvelles; le peuple y traîna dans la boue les statues de l'empereur. La ville fut bientôt forcée à rentrer dans le devoir; mais elle dut attendre vingt-quatre jours avant de connaître quelle punition lui infligerait Théodose, qui était alors à Constantinople. Ses premiers ordres furent cruels; un grand nombre de sénateurs devaient perdre la tête, beaucoup de riches devaient perdre leurs propriétés, toutes les distributions de pain devaient être supprimées au peuple, et la capitale de l'Orient devait renoncer à tous ses privilèges pour être réduite au rang d'un village. Cependant les magistrats furent lents à exécuter ces ordres ; ils intercédèrent eux-mêmes auprès de Théodose, et au bout d'un assez long délai, celui-ci accorda une grâce plénière. Le sort de Thessalonique fut plus cruel : cette puissante ville, capitale de toute la province Illyrienne, se souleva à l'occasion des futiles jeux du cirque, pour obtenir la mise en liberté d'un cocher habile qui avait été arrêté (390). Le commandant de la ville, Botheric, fut tué avec plusieurs de ses officiers en cherchant à apaiser la sédition, et son corps fut traité avec indignité par la populace. Théodose, qui était alors à Milan auprès de Valentinien II, donna l'ordre aussitôt que sept mille têtes, d'autres disent quinze mille, fussent abattues à Thessalonique, en punition de cette sédition. Les habitants furent invités au cirque, comme si l'on devait y célébrer de nouveaux jeux; ils y attendaient

le signal pour le départ des chars; tout à coup les soldats s'élancent sur eux; ils frappent sans miséricorde, sans distinction d'innocent ou de coupable, d'hommes, de femmes ou d'enfants. L'horrible boucherie dura trois heures, et le tribut de têtes exigé par l'empereur fut réuni.

Cependant lorsque saint Ambroise reçut, à Milan, la nouvelle de ce massacre, il en témoigna la plus vive douleur; il écrivit à Théodose de s'abstenir de se montrer à une église où il ne pourrait paraître que souillé de sang innocent. Théodose, n'ayant pas tenu compte de cet avertissement, fut arrêté par saint Ambroise à la tête de son clergé, sur le portique par lequel il voulait entrer dans le temple. « Ce roi » qui plaisait à Dieu, dit Théodose, David, fut bien plus » coupable que moi; car au meurtre il avait joint l'adultère. » — Si vous avez imité David dans le crime, répondit l'ar» chevêque, imitez-le dans la pénitence. » En effet, l'empereur se soumit au châtiment de l'église, il déposa les ornements impériaux, il confessa ses péchés avec larmes dans la basilique, en présence du peuple, et seulement après huit mois de pénitence il fut réconcilié à l'Église.

Théodose ne régna point sur l'Occident; son séjour à Milan fut la conséquence de l'assistance généreuse qu'il avait donnée à son collègue Valentinien II, attaqué par surprise et chassé d'Italie, en 387, par Maximus, empereur des Gaules. Maximus, défait sur les bords de la Save en juin 388, eut la tête tranchée par l'ordre de Théodose, qui céda en même temps à Valentinien II, dont il avait fait son beau-frère, la Gaule et tout le reste de l'Occident. Le règne nouveau de ce jeune prince ne fut pas long. Il avait transporté sa résidence à Vienne, sur le Rhône; il y fut assassiné, le 15 mai 392, par l'ordre d'Arbogastes, général des Francs, qui long-temps avait été plus maître que lui dans sa propre cour. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que Théodose put rentrer en Occident pour venger son collègue; il vainquit au pied des Alpes Juliennes (6 septembre 394) le grammairien Eugène, dont Arbogastes avait fait un fantôme d'empereur, et après cette victoire, son nom seul fut proclamé dans tout l'empire ro-

main. Mais le terme fatal de sa vie approchait. Atteint d'une hydropisie qui paraît avoir été la conséquence de son intempérance, il ne survécut que quatre mois à sa victoire, et il mourut à Milan le 17 janvier 395, âgé de cinquante ans; laissant le monde romain exposé à toutes les calamités que ses talents et son courage avaient eu peine à suspendre.

CHAPITRE VI.

Arcadius et Honorius. — Invasion de l'Occident par les peuples germaniques. — 395-423.

Le grand Théodose, qu'on avait vu passer à plusieurs reprises de l'activité énergique d'un guerrier à l'indolence et à la mollesse d'un Sybarite, est accusé par Zozime, écrivain qui s'est toujours montré son ennemi personnel, d'avoir corrompu les mœurs de son siècle et précipité ainsi la chute de l'empire. Certainement, quand nous nous rappelons ce que furent les prédécesseurs de Théodose, ce qu'étaient les Romains sous Tibère et Néron, ce qu'ils étaient sous Gallien, nous trouverons qu'il restait en eux peu de chose à corrompre; il semble encore que Théodose, toujours fidèle aux devoirs domestiques, toujours bon mari et bon père, même au temps de cette mollesse qu'on lui reproche, ne pouvait être considéré comme corrupteur. Cependant il se fit sans aucun doute durant son règne un dernier progrès vers cette dégénération des esprits, vers cet abaissement des courages, qui se manifesta sous le règne honteux de ses deux fils, et qui acheva d'ébranler le colosse de l'empire romain. Ce fut alors que dans les camps, les soldats qui ne rougissaient pas de se dire encore Romains, déposèrent leurs armures, et que cette redoutable infanterie accoutumée à combattre de près et à attaquer l'épée à la main les rangs qu'elle avait ébranlés en lançant son pilum, se changea en une troupe timide d'archers, dépourvus d'armure défensive et forcés à fuir dès que l'ennemi essayait de les joindre. Ce fut alors que dans les villes tous les bourgeois montrèrent la répugnance la plus invincible à se charger de fonctions publiques, et qu'on les

vit s'y dérober par les expédients les plus honteux. Ce fut alors que les magistrats, les sénateurs commencèrent à faire leur cour aux rois barbares, qu'on les vit transporter les arts de l'intrigue et la finesse de la flatterie dans les camps de ces capitaines goths ou francs qu'ils regardaient encore comme leurs inférieurs, mais de qui dépendait leur fortune. Ce fut alors enfin que la croyance au pouvoir divin des rois, au crime du peuple dans toute résistance, s'accrédita dans tous les rangs de la société. Les prélats, pleins encore de reconnaissance pour l'appui que leur avait prêté Théodose, enseignèrent que le pouvoir de Dieu et celui de ses ministres pouvaient seuls poser des limites au pouvoir des rois. S'il est une grande leçon à déduire des dégradantes révolutions de l'empire dont nous devons encore nous occuper dans ce chapitre et les deux suivants, c'est, au contraire, que le pouvoir absolu est fatal à celui qui l'exerce et à celui qui lui est soumis. Nous avons vu, nous allons voir encore des souverains qui ne méritent pas même d'être appelés méchants, affliger l'espèce humaine de calamités qui ne furent point égalées dans les révolutions qu'on a le plus signalées à notre épouvante, et dont on a accusé les passions orageuses des peuples.

Si les Romains se corrompirent pendant le IVe siècle, il faut aussi en tirer cette conclusion importante, c'est que l'adversité peut avoir sur la vertu des peuples des conséquences plus funestes encore que la prospérité. Sans doute la période de l'invasion des Allemands dans les Gaules, des Calédoniens en Bretagne, des Maures en Afrique, des Sarmates en Pannonie et des Goths dans toute l'Illyrie, n'était pas celle où les hommes devaient s'endormir dans la mollesse au sein des plaisirs. Mais c'est l'effet de la longue durée des États et de leur haute puissance de séparer les habitants en deux classes toujours plus étrangères l'une à l'autre, les riches et les pauvres; de faire toujours plus disparaître la classe intermédiaire; enfin, à mesure que cette classe est retranchée, de déraciner et d'anéantir toutes les vertus sociales.

Lorsque ce gouffre s'est ouvert entre les deux parties ex-

trêmes de la société, chacune des révolutions successives contribue à l'agrandir; les progrès de l'opulence avaient favorisé les riches, les progrès de la détresse les favorisent encore. La classe moyenne n'avait pu soutenir leur concurrence durant la prospérité; elle est écrasée durant l'adversité sous les calamités que les plus riches ont seuls la force de soutenir. Rome avait commencé à se corrompre dès les temps de la république, lorsque la classe moyenne cessa d'imprimer à toute la nation son caractère propre; la corruption s'accrut à mesure que les rangs intermédiaires disparurent, elle fut portée à son comble lorsqu'il ne resta plus dans l'empire que des millionnaires et de la populace.

En effet, c'est dans les rangs de la médiocrité que résident essentiellement les vertus domestiques, l'économie, la prévoyance de l'avenir et l'esprit d'association. C'est dans ses rangs qu'une certaine énergie est sans cesse mise en œuvre ou pour s'élever, ou pour se maintenir au point où l'on est parvenu. Ce n'est qu'en elle que peut se conserver ce sentiment d'égalité sociale sur lequel repose toute justice. Il faut voir ses égaux, il faut vivre avec eux, il faut rencontrer à toute heure leurs intérêts et leurs passions, pour s'accoutumer à chercher seulement dans le bien commun son propre avantage. La grandeur isole, l'immense opulence accoutume chaque individu à se regarder comme étant seul une puissance. Il sent qu'il peut subsister indépendamment de sa patrie, se maintenir ou tomber sans elle; et bientôt ses valets, tous les subalternes qui l'entourent, achèvent de persuader à celui qui dépense autant qu'un petit peuple, que ses plaisirs, ses souffrances, ses caprices mêmes, ont plus d'importance réelle que ceux des milliers de familles qu'il remplace.

On conserve la moralité d'une nation en associant ses sentiments à tout ce qui a de la durée; on la détruit en les concentrant dans le moment présent. Que vos souvenirs vous soient chers, et vous soignerez aussi vos espérances; mais si vous sacrifiez aux plaisirs d'un jour la mémoire de vos ancêtres ou vos devoirs envers vos enfants, vous n'êtes que des passagers dans la patrie, vous n'y êtes plus des citoyens. Dans

l'empire romain, au temps du grand Théodose, les deux rangs qui restaient seuls dans la société avaient également honte du passé, peur de l'avenir, besoin de s'étourdir sur le présent. Au bas de l'échelle sociale, la populace, sortie des rangs des esclaves ou prête à y rentrer, vivait des distributions publiques de vivres, ou d'un salaire journalier au-delà duquel elle ne voyait plus rien. Sans espérance pour l'avenir, ces hommes ne pouvaient rien perdre que la vie, et cette vie il ne leur était pas même permis de s'accoutumer à la défendre. Qu'avaient-ils de mieux à faire que de s'étourdir sur des calamités qu'ils ne pouvaient point détourner, et qui ne les avaient pas plus tôt atteints qu'elles leur ôtaient la faculté de les sentir? A l'autre extrémité de l'échelle sociale, les sénateurs étaient encouragés dans la même indifférence. Les possessions de presque tous s'étendaient dans plusieurs provinces très éloignées : celui même qui apprenait que ses récoltes dans la Gaule avaient été brûlées, comptait encore sur ses greniers d'Espagne ou d'Afrique; celui qui ne pouvait dérober ses champs de la Thrace aux ravages des Goths comptait que les Persans n'arriveraient pas jusqu'à ses oliviers dans la Syrie. Quelque sévères que fussent les pertes qu'il éprouvait, elles n'allaient presque jamais jusqu'à lui faire connaître le besoin. A cause d'elles, il renonçait souvent au mariage, et, en effet, toutes les grandes familles s'éteignaient rapidement, mais il ne renonçait jamais au luxe. Sur une échelle bien moins étendue, nous avons vu, avant le premier partage de la Pologne, les princes de cette nation se reposer sur une garantie de même nature; les effroyables ravages des Cosaques zaporoves ne ruinaient pas un descendant des Jagellons; mais pour lui la sécurité de la fortune unie au patriotisme était un motif pour tout oser : la même sécurité dans le sénateur romain, unie à l'égoïsme, était seulement un motif pour ne pas tout craindre.

L'imprévoyance, le goût effréné du plaisir, dans la plus haute et la plus basse classe, se manifestent à chaque page de l'histoire romaine à cette époque. Le massacre de Thessalonique nous en a montré un singulier exemple. Thessalonique

était la capitale de cette grande préfecture Illyrique qui avait éprouvé pendant quatre ans les affreux ravages des Goths. Il y avait huit ans, il est vrai, que la paix était faite, mais l'armée et la nation des Goths étaient demeurées maîtresses de la province; d'ailleurs il y avait moins de quatre ans qu'une nouvelle invasion, celle des Gruthunges, avait fait trembler toute la province. C'était dans ces circonstances que le peuple de cette grande ville, qui n'avait jamais résisté ni à l'ennemi ni aux abus du pouvoir, se souleva pour un cocher du cirque, et massacra le lieutenant de l'empereur, ses officiers et ses soldats. Bien plus, le goût de ces spectacles était si excessif et si imprévoyant que la foule, après avoir provoqué un monarque dont elle connaissait les emportements, se rendit de nouveau, sans défiance, dans le cirque, et attendait encore des jeux quand elle fut livrée à la vengeance du maître. Le même goût régnait dans toutes les capitales; la même fureur pour les jeux scéniques demeurait seule aux Romains, de toutes leurs anciennes passions publiques. Des distributions de pain à la populace la dispensaient souvent du travail, et comme elle ne connaissait aucun luxe, comme elle ne désirait aucune autre jouissance, la vie entière du citadin, au milieu des souffrances publiques, se consommait dans ces lâches plaisirs.

La succession des deux fils de Théodose entre lesquels l'empire fut divisé (17 janvier 395) n'était pas faite pour réveiller le monde romain de son sommeil. Deux enfants, qui jamais ne devinrent hommes, recueillaient l'héritage d'un héros. Arcadius, auquel l'Orient fut destiné, avait dix-huit ans; Honorius n'en avait pas plus de onze. Le premier régna treize ans (395-408), le second vingt-huit (395-423). On ne put jamais distinguer le moment où l'un ou l'autre parvint à l'âge de raison : toutefois la faiblesse de l'aîné se fit ressentir immédiatement par l'empire, parce qu'on ne pouvait point se dispenser d'accorder quelque attention à ses volontés ou à ses goûts, et que la cour, se proportionnant à la nullité du maître, fut dirigée dès le commencement par les basses intri-

gues de la faiblesse et de la fraude, tandis que l'enfance du second laissa pendant treize ans, de 395 à 408, occuper la première place à celui qui en était le plus digne, au grand Stilichon.

Théodose avait confié ses deux fils à ses deux plus habiles ministres; il avait espéré qu'ils se seconderaient l'un l'autre, et que l'unité de l'empire serait préservée sous le gouvernement de deux anciens collègues, dirigeant deux frères mineurs. Le premier sentiment que manifestèrent ces ministres fut au contraire celui de la jalousie; la rancune du plus faible contre le plus habile chercha un appui dans les préjugés populaires : l'Orient, qui parlait grec, fut excité à se défier de l'Occident, qui parlait latin; la différence des mœurs s'accordait avec celle des langages; deux nations furent mises en opposition l'une avec l'autre : l'unité du monde romain fut rompue, et deux empires, celui d'Orient et celui d'Occident commencèrent à croire qu'ils n'avaient plus rien de commun l'un avec l'autre.

Rufin, habile jurisconsulte des Gaules, que Théodose avait élevé au rang de préfet de l'Orient, était chargé de la direction des conseils d'Arcadius et de la cour de Constantinople. Dès long-temps on lui reprochait son avarice et sa cruauté. Ses vices avaient cependant été contenus par l'œil du maître, ils éclatèrent sans contrainte lorsqu'il ne reconnut plus de supérieur. Déjà il croyait avoir assuré pour jamais sa fortune, en faisant épouser sa fille unique à son souverain : Arcadius paraissait content; le jour fixé pour la cérémonie, la pompe s'achemina vers le palais du préfet, pour y chercher la nouvelle impératrice; mais en passant devant la demeure de la belle Eudoxia, Arcadius s'y arrêta; il déclara que c'était là l'épouse qu'il avait choisie, et il la reconduisit au palais, au lieu de la fille du préfet. Ce n'était point cependant d'après un projet qui lui fût propre ou une passion qui le dominât que le monarque de l'Orient jouait ainsi son vieux ministre : il avait seulement donné les mains à une intrigue du palais, conduite par l'eunuque Eutrope; il cédait, comme il devait céder pendant tout son règne, aux insinuations de ses domes-

tiques, les seuls de ses sujets qu'il dût jamais connaître. Peu après, le 27 novembre 395, Rufin fut massacré aux pieds de son maître, par ordre du Goth Gainas, qui ramenait de l'Occident les légions de Théodose, et Arcadius, étranger à l'empire, abandonna les rênes du gouvernement aux vils favoris que la fraude ou la violence élevaient tour à tour à la domination du palais.

Stilichon, soldat de fortune, qu'on croit avoir été fils d'un Vandale, et qui déjà sous le règne de Théodose avait déployé ses grands talents pour la guerre, se trouvait à la tête de l'armée d'Occident au moment de la mort de l'empereur, et il demeura chargé sans partage de la tutèle d'Honorius. Stilichon est le héros de Claudien, le dernier des grands poètes de Rome; et les vers de celui-ci sont presque les seuls monuments de l'histoire du tuteur d'Honorius : aussi il ne nous apparaît que d'une manière confuse sous cette lumière poétique, dans un temps où presque tous les historiens se taisent, et où, pour établir la réputation d'un grand homme, nous devons choisir entre des panégyristes et des calomniateurs, que nous savons avoir été payés par l'empereur les uns comme les autres. Ces témoignages contradictoires et également suspects laissent voir cependant Stilichon comme une ombre imposante et digne de cet impire dont il défendait encore les ruines. Son génie militaire lui assura des victoires, quoiqu'il ne trouvât plus de soldats; il ne montra pas seulement du courage, mais aussi du dévouement, de l'oubli de soi-même pour une patrie qui déjà n'existait plus; enfin il grandit encore à nos yeux pour avoir voulu intéresser à la défense nationale le sénat romain, les grands, les députés des provinces; mais il ne trouva chez eux tous qu'une éloquence vide de sens et un étalage vaniteux de sentiments d'emprunt au lieu de patriotisme.

Cet empire d'Occident, que Stilichon était appelé à défendre au moment du plus extrême danger, n'était déjà plus qu'un vaste désert, où l'on ne trouvait point de soldats, où l'organisation régulière établie par les lois était suspendue, et où l'on ne reconnaissait que deux autorités : celle d'une aristo-

cratie territoriale qui n'était revêtue d'aucun privilége légal, mais qu'aucune loi ne pouvait atteindre, et celle d'un clergé fanatique qui disposait de la multitude.

L'Italie, la Gaule, avaient encore et des officiers nommés par l'empereur, et des magistrats municipaux élus par les villes; mais les uns et les autres étaient impuissants pour faire exécuter les lois dans le vaste domaine d'un sénateur, car ce domaine couvrait des provinces. L'Afrique, dont les cinq provinces avaient entre elles un déploiement de trente degrés d'étendue, ou de plus de six cents lieues, le long des côtes de la Méditerranée, était tombée tout entière sous la dépendance des enfants du Maure Nabal, son plus riche propriétaire. Les esclaves de cette famille, ses créatures, ses clients, lui donnaient une puissance contre laquelle celle de l'empereur lui-même ne pouvait lutter. Firmus, dont nous avons vu ailleurs la révolte, était un de ces enfants; après lui vint Gildo, son frère, qui, de 386 à 398, se fit presque une souveraineté indépendante de cette vaste contrée. Lorsque Stilichon voulut enfin le ramener à l'obéissance, il destina une armée de cinq mille soldats à conquérir une région grande au moins deux fois comme la France. Ce n'est pas tout : il ne crut point pouvoir tenter cette entreprise s'il n'associait à la puissance impériale l'animosité d'un ennemi privé. Mascezel, frère de Gildo, avait été dépouillé par lui de son héritage; ses enfants avaient été massacrés, et il nourrissait contre son frère la haine et le désir de vengeance d'un Maure. Ce fut à lui que la conquête de l'Afrique fut réservée : il y effectua sa descente en 398, avec les cinq mille soldats qu'on lui avait donnés pour combattre son frère, et après qu'il se fut vengé, sa mort inopinée, au passage d'un pont d'où son cheval le précipita, mit un terme à ce pouvoir patrimonial, qui n'était dû ni au choix du monarque ni à celui du peuple. Dans une autre occasion, les désastres du règne d'Honorius nous apprennent que les frères de Théodose, comme plus riches propriétaires de la Lusitanie, n'exerçaient pas moins dé pouvoir sur l'Espagne que Gildo n'en exerçait sur l'Afrique.

Le règne des fils de Théodose fut l'époque fatale de l'éta-

blissement des barbares dans l'Occident. D'une part, les Visigoths, partis de la Servie actuelle, après avoir ravagé la Grèce, puis l'Italie, obtinrent enfin une demeure stable au pied des Pyrénées, et y fondèrent la monarchie qui couvrit bientôt les Espagnes; d'autre part, les Germains, franchissant le Rhin et se répandant sur la Gaule et l'Espagne, fondèrent les monarchies des Bourguignons, des Suèves de Lusitanie et des Vandales de Bétique. Les actes de cette grande catastrophe demandent à être exposés dans leur ordre; nous sommes appelés tour à tour à voir marcher l'histoire devant nous, puis à juger ses résultats; et nous implorons l'indulgence du lecteur pour les arides expositions de faits dont nous devons quelquefois charger sa mémoire.

Les Visigoths, établis dans la Mœsie depuis 382, avaient déjà eu le temps de réparer les désastres éprouvés dans la guerre par laquelle ils avaient perdu leur ancienne patrie, et ils en avaient conquis une nouvelle. Une nation dans la vigueur de la jeunesse recouvre en effet rapidement ses forces par le repos; tandis que l'empire, parvenu à la décrépitude, perdait les siennes par la fuite des armées. Une brillante jeunesse demandait à se distinguer dans les armes, à l'exemple de ses pères; mais quoique sollicitée de s'engager au service d'Arcadius, elle méprisait des récompenses militaires que la valeur ne décernait pas; elle souffrait de voir la bravoure des soldats déshonorée par la lâcheté des chefs, ou la fortune des aventuriers rendue dépendante de la faveur des cours. Alaric, prince de la maison royale des Balthi, avait, comme ses compatriotes, fait dans les troupes de l'empereur ses premières armes; lorsqu'il avait ensuite demandé un avancement proportionné au rang qu'il occupait dans sa nation, ou aux talents qu'il avait développés au service de Rome, il fut refusé d'une manière offensante. Bientôt il enseigna au fils de Théodose quel ennemi ce faible monarque avait imprudemment provoqué : les Visigoths, dont il réveilla les passions belliqueuses, l'élevèrent sur un bouclier, le saluèrent comme leur roi, et lui demandèrent de les conduire dans ces riches provinces où

la gloire, la richesse et toutes les jouissances qu'elle procure, seraient la récompense de leur valeur. Aussitôt qu'Alaric eut annoncé qu'il allait attaquer l'empire, de nombreuses hordes scythiques passèrent le Danube sur la glace, pour venir se ranger sous ses étendards; et au commencement de l'année 396, une formidable armée, qu'aucune ligne de fortifications ne pouvait arrêter, s'avança jusqu'à Constantinople, en ravageant tout le pays qu'elle traversait.

La Grèce avait jusqu'alors échappé aux invasions des barbares, car celles-ci s'étendaient rarement plus au midi que Constantinople; mais Alaric voulut faire partager à ses soldats les richesses encore intactes de ces illustres contrées. Les défilés des Thermopyles, au pied du mont Oeta, lui furent abandonnés par la lâcheté des soldats; pendant une longue paix, toutes les fortifications des villes de l'Achaïe étaient tombées en ruines, et le Visigoth pénétra, en 396, dans le sanctuaire de l'antique civilisation. Il accorda une capitulation à Athènes; mais il abandonna à la rapacité de ses soldats tout le reste de cette contrée, enrichie par tant de monuments, et rendue sacrée par le souvenir de tant de vertus. C'est alors que le temple de Cérès Éleusis fut pillé, et que les mystères de Diane, qu'on y avait célébrés pendant dix-huit siècles, furent interrompus.

Alors aussi commença la lutte mémorable entre l'habile tactique de Stilichon et l'impétuosité d'Alaric. Le premier, qui avait passé l'Adriatique avec les légions d'Italie, savait que ses soldats ne tiendraient jamais contre la vaillance des Goths : aussi mit-il tout son art à attirer ces derniers dans un pays de défilés, à les y enfermer par une guerre de postes, en évitant toujours une bataille, à les assiéger en quelque sorte sur une montagne et à les y affamer. Ce fut la même habileté que Stilichon déploya à plusieurs reprises, et contre Alaric et contre les autres généraux barbares; mais, dans la campagne de Grèce, ses mesures furent déjouées par ceux dont il devait le moins se défier. Les lâches courtisans de Constantinople craignaient plus encore le crédit qu'un grand homme pourrait acquérir sur leur monarque par un service

signalé que l'épée d'un ennemi, qui ne menaçait pas leur personne. Ils engagèrent Arcadius à donner au général de l'Occident l'ordre d'évacuer son empire; en même temps l'empereur demanda la paix à Alaric, et il l'acheta en le nommant maître général de l'infanterie dans l'Illyrie orientale.

Non seulement les vices du gouvernement despotique avaient successivement détruit toutes les ressources de l'empire; dans ses dernières calamités, ce fut encore l'acte immédiat, l'acte direct du souverain, qui attira les plus cruels désastres sur ses peuples. Lorsque Arcadius, d'après la plus basse jalousie, accorda à son ennemi le commandement de la province même qu'il venait de dévaster, il mit en même temps à sa disposition les quatre grands arsenaux de la préfecture Illyrique, à Margus, à Ratiaria, à Naissus et à Thessalonique. Pendant quatre ans, tous les plus habiles armuriers de l'empire furent uniquement occupés, dans ces quatre ateliers, à forger des armes pour les Goths; pendant quatre ans, Alaric forma ses soldats d'après la discipline romaine à l'usage de ces armes, si supérieures à celles qu'ils avaient auparavant portées; et lorsqu'avec l'aide des Grecs, il eut rendu ses Visigoths bien plus redoutables qu'ils ne l'eussent jamais été, il les invita à venir montrer aux Romains quel usage ils savaient faire des leçons que leur avaient données leurs concitoyens. Dans l'automne de 402, il passa les Alpes Juliennes, et il entra en Italie par le Frioul.

Lors même que les campagnes de ces deux grands capitaines, Alaric et Stilichon, nous seraient connues avec assez de détail pour offrir quelque instruction à ceux qui voudraient y étudier l'art militaire, ce ne serait point le lieu de les exposer ici; il y aurait moins d'avantage encore à nous appesantir sur des scènes de souffrances et de calamités dont cette histoire offre déjà un trop grand nombre. Une seule chose mérite donc de fixer notre attention, ce sont les preuves nouvelles qui se présentent à chaque pas de cet état d'épuisement, de cet état de mort d'un empire qui comprenait encore l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Afrique et la moi-

tié de l'Allemagne ; d'un empire encore dirigé par un grand guerrier et un grand homme d'État, qui, avec tout son génie, ne pouvait plus lui communiquer de vigueur. Stilichon était en effet le vrai monarque de l'Occident. Honorius, parvenu à l'âge de dix-huit ans, avait alors fixé sa résidence au palais de Milan; tout son plaisir était d'y nourrir des poulets, qui connaissaient sa voix et qui venaient manger dans sa main. Nous ne voulons pas l'en blâmer ; c'est un plaisir bien innocent, et qui ne dérangeait rien à l'administration de l'empire. Pour ne pas déranger non plus celle de sa basse-cour, les courtisans n'avaient jamais prononcé devant lui le nom d'Alaric, ni laissé entrevoir le danger qui menaçait l'empire, jusqu'au moment où le roi des Goths fut parvenu sur l'Adige. A la première nouvelle de l'approche de l'ennemi, l'empereur n'eut d'autre pensée que celle de sauver sa personne. Stilichon, qui craignait la terreur que la fuite du jeune souverain répandrait dans toute l'Italie, eut une peine extrême à le retenir, par la promesse qu'il lui fit de revenir bientôt à lui avec une armée capable de le défendre. L'hiver, pendant lequel les Goths s'étaient mis en quartiers dans le voisinage de Trévise, lui donnait un peu de temps pour rassembler des soldats; mais il n'y en avait point dans toute l'Italie. Ce fut de la Gaule, de la Bretagne même que Stilichon fut obligé de les faire venir. Il abandonna à la foi des peuples barbares et toutes les rives du Rhin et le mur des Calédoniens; il fondit dans son armée tous les anciens ennemis de Rome qui voulurent bien s'engager sous ses étendards, et, avec quarante ou cinquante mille hommes, il repassa les Alpes, au printemps de 403, tandis qu'Alaric, qui de son côté avait passé l'Adige, poursuivait Honorius, et l'assiégeait déjà dans Asti. Stilichon força le superbe roi des Goths à lever le siége ; il profita de sa dévotion pour l'attaquer à Pollentia, pendant la solennité de Pâques, et le vaincre dans une sanglante bataille (29 mars 403). Il l'arrêta dans sa marche, comme il voulait traverser les Apennins et porter ses ravages dans l'Italie méridionale; il le força de rebrousser chemin vers les Alpes, et il l'y battit encore dans le voisinage de Vérone. Malgré tou-

tes ses victoires, il se regarda comme heureux que le terrible roi des Goths évacuât enfin l'Italie et se retirât dans la Pannonie.

Honorius s'attribua les honneurs d'un triomphe, pour célébrer les victoires de Stilichon, et cette solennité romaine fut, pour la dernière fois, souillée par les sanglants combats des gladiateurs : une loi d'Honorius les abolit pour jamais peu après. Mais cet empereur, qui avait visité Rome avec éclat (404), qui, d'après les conseils de Stilichon, avait montré au sénat et au peuple une déférence à laquelle les anciens souverains du monde étaient dès long-temps désaccoutumés, ne comptait point assez sur les victoires qu'il célébrait ainsi pour oser fixer son séjour, ou dans l'ancienne capitale de l'empire, ou dans la métropole de la Lombardie. Son premier soin fut de chercher dans ses États une ville à l'abri des attaques de tous ses ennemis. Il fit choix de Ravenne, qui, bâtie alors sur pilotis, percée de canaux et entourée de marais, présentait l'aspect qu'on retrouve aujourd'hui dans Venise, et n'était pas moins que cette dernière ville à l'abri de toute agression du côté de terre. A peine s'y était-il retiré que l'Occident fut alarmé par la marche de Rhadagaise, et par la grande et finale invasion des barbares, qui dès lors n'évacuèrent plus l'empire.

On a attribué à de nouveaux mouvements des peuples scythes, aux victoires de Toulun, khan des Geougen, sur les Huns (400), l'ébranlement de toute la Germanie; je croirais plus probable cependant que la dernière invasion de l'empire d'Occident fut déterminée par les passions des peuples germains eux-mêmes. Déjà depuis plusieurs générations, leurs jeunes gens et leurs guerriers étaient venus chercher de la gloire et du butin dans l'enceinte de l'empire; l'habitude était prise, la direction était donnée aux esprits vers cette carrière. Chaque expédition faisait connaître davantage la faiblesse des adversaires que les Germains se proposaient de piller; et lorsqu'ils virent les Goths s'établir au midi du Danube, ravager l'Italie et la Grèce, et menacer l'ancienne capitale du monde, ils purent commencer à craindre qu'Ala-

ric ne leur laissât plus rien à prendre. Rhadagaise, roi d'un des peuples qui avaient leur demeure sur les bords méridionaux de la Baltique, dans le Meklembourg, déclara qu'il avait fait vœu de ne pas remettre l'épée dans le fourreau qu'il n'eût abattu les murailles de Rome, et qu'il n'en eût partagé les trésors entre ses soldats. Une foule de guerriers, et jusqu'à des peuples entiers, se déclarèrent alors prêts à le seconder; entre eux il est devenu difficile de reconnaître celui qui était soumis plus immédiatement à ses ordres. Les Bourguignons, les Vandales, les Silinges, les Gépides, les Suèves et les Alains s'ébranlèrent en même temps; plus de deux cent mille guerriers se réunirent, dans toute la Germanie, en trois grands corps d'armée; dans plusieurs provinces, ils conduisirent avec eux leurs femmes et leurs enfants, et le pays qu'ils abandonnèrent demeura désert.

Stilichon n'avait pas pu renvoyer aux frontières de l'empire les légions qu'il en avait rappelées pour repousser Alaric; il les retenait sous ses ordres en Italie. Mais toutes les forces réunies de cette immense monarchie ne passaient guère trente-cinq mille soldats, tant avait été grande la mortalité dans la dernière guerre, et telle était la difficulté des recrutements. Le Bas-Danube était abandonné aux Goths; le Haut-Danube était ouvert; le Haut-Rhin était confié à la foi douteuse des Allemands, le Bas-Rhin à la fidélité des Francs. Rhadagaise, avec un des trois corps d'armée, entra (406) sans difficulté en Pannonie; il n'éprouva pas plus de résistance à passer les Alpes, à traverser le Pô, à franchir même la chaîne des Apennins. Honorius s'enfermait en tremblant dans Ravenne; Stilichon réunissait avec peine ses soldats à Pavie. Ce dernier se mit enfin en mouvement pour suivre Rhadagaise; il l'atteignit près de Florence, et, déployant de nouveau cette même habileté avec laquelle il avait deux fois attaqué Alaric, il le repoussa de poste en poste; il l'enferma dans ses fortifications sans jamais lui présenter l'occasion de combattre; il l'assiégea enfin sur les hauteurs arides de Fiésole, et il le réduisit, après avoir perdu le plus grand nombre de ses soldats par la faim, la soif et les maladies, à se rendre

enfin à discrétion. Le vaincu, qui se confiait à la générosité d'Honorius, devait conserver peu d'espoir ; l'empereur, encore tremblant, fit couper la tête à son captif.

Mais la défaite de Rhadagaise ne délivrait point l'empire ; deux autres corps d'armée s'avançaient sur la Gaule : l'un, conduit par Gondicaire, roi des Bourguignons, franchit le Haut-Rhin, entraîna les Allemands avec lui, et ravagea toute la Gaule orientale ; l'autre, conduit par Godégisile, roi des Vandales, rencontra sur le Bas-Rhin les Francs qui lui opposèrent une vigoureuse résistance ; après un combat obstiné dans lequel les Alains arrivèrent à temps à l'aide des Vandales déjà mis en déroute, le Rhin fut franchi, le 31 décembre 406, et toutes les nations barbares de la Germanie se répandirent dans les Gaules avec une égale fureur. Pendant trois ans le massacre, le pillage, l'incendie, se répétèrent de province en province, sans que les Gaulois pussent nulle part opposer de résistance, sans que le gouvernement impérial fît aucun effort pour les défendre, et sans que les conquérants se fatiguassent de leur cruauté. Comme le butin commençait cependant à ne plus suffire à leur cupidité, car dans leur première rage ils avaient détruit des richesses dont ils regrettèrent ensuite l'usage, et ils avaient brûlé des magasins qui les laissèrent exposés à la famine, le 13 octobre 409, une partie des Suèves, des Vandales et des Alains, força les passages des Pyrénées, pour traiter l'Espagne comme elle avait traité la Gaule. Alors ces peuples commencèrent enfin à sentir le besoin du repos ; ils établirent leurs quartiers dans les provinces subjuguées, de telle sorte que chaque armée souveraine pût exercer une oppression régulière sur les provinciaux, traités désormais, non pas en ennemis, mais en esclaves. Vers l'an 410, l'Espagne fut divisée entre ses vainqueurs germaniques ; les Suèves et les Vandales se partagèrent l'ancienne Galice, les Alains la Lusitanie, les Silinges la Bétique ; tandis que dans la Gaule les Bourguignons s'avancèrent de la Moselle jusqu'au Rhône, les Allemands s'établirent dans l'Helvétie orientale, les Francs étendirent leurs quartiers

dans la Belgique. Toutefois les Germains n'effectuèrent point un partage immédiat des terres, ils ne voulurent pas cesser d'être soldats pour devenir citoyens.

On s'étonnera que le grand Stilichon ne fît rien pour défendre l'empire; mais des intrigants de cour avaient déjà ébranlé son pouvoir. Honorius, après sa fuite de Milan, avait commencé à se croire un grand capitaine, et sa confiance en lui-même s'était accrue par le triomphe qu'il s'était décerné. Il jugea qu'il était en âge de gouverner par lui-même, et son premier essai en politique fut de contrarier toutes les opérations de son général. Un vil favori, qu'il avait approché de sa personne, Olympius, originairement chargé de soigner l'illumination de son palais, avait éveillé son orgueil; il lui répétait sans cesse qu'on s'étonnait qu'à vingt-cinq ans l'empereur ne fût pas encore son propre maître. Dès que les courtisans avaient remarqué le déclin du crédit de Stilichon, ils avaient rassemblé avec art des obstacles de tout genre sur son chemin. Ce grand homme, digne d'appartenir à un temps meilleur, avait voulu relever le crédit du sénat et engager le premier corps de l'État à prendre en mains les affaires de la république; mais il n'avait trouvé dans cette assemblée que des rhéteurs, qui songeaient bien plus à acquérir de la popularité en étalant de nobles sentiments, ou en imitant le langage de leurs ancêtres, qu'à connaître les affaires de l'État, ses forces et ses ressources. Stilichon avait été réduit à lutter long-temps pour les amener à souscrire avec Alaric un traité devenu nécessaire, mais qu'ils déclaraient indigne de l'antique majesté romaine. Stilichon n'avait rien négligé non plus pour relever le courage de l'armée et pour rétablir sa discipline; mais l'expérience lui avait appris qu'il ne pouvait trouver dans les soldats de l'intrépidité, de la constance contre les privations, de la vigueur pour supporter les fatigues, que parmi les auxiliaires barbares. Les faveurs qu'il leur avait accordées, les ménagements politiques par lesquels il cherchait à recruter les défenseurs de Rome chez ses ennemis, inspirèrent du mécontentement à ceux des soldats qui se disaient Romains. Honorius et son favori Olympius prirent à tâche d'aigrir en-

core ceux qui accusaient Stilichon. Le premier, en l'absence de son général, voulut passer en revue l'armée assemblée à Pavie; et il lui adressa un discours propre à enflammer son courroux. Il désirait que les soldats lui demandassent d'écarter l'homme qu'il signalait comme ayant abusé de sa confiance; mais la sédition éclata avec une violence qu'il n'avait point prévue; les soldats massacrèrent deux préfets du prétoire, deux maîtres généraux de la cavalerie et de l'infanterie, et presque tous leurs généraux et leurs officiers, parce qu'ils leur avaient été donnés de la main de Stilichon. Aussitôt Honorius s'empressa de publier en tremblant un décret pour condamner la mémoire des morts, pour approuver la conduite et la fidélité des troupes insurgées. Au moment où la nouvelle de cette boucherie fut portée au camp des fédérés, de Boulogne, où se trouvait Stilichon, tous les chefs de ces soldats barbares lui offrirent de le défendre, de le venger, de l'asseoir même sur le trône. Il ne voulut point exposer l'empire à une guerre civile pour le salut de sa personne. Il refusa leurs offres, il avertit même les cités romaines de se tenir en garde contre les soldats fédérés; et se rendant directement à Ravenne, il s'assit au pied de l'autel de la grande église, invoquant la sauvegarde de la superstition au défaut de celle de la reconnaissance; mais il ne put se dérober au sort que la lâcheté sur le trône réserve à la grandeur d'un sujet. Le comte Héraclius, envoyé pour l'arrêter par l'empereur, se serait fait scrupule de violer l'asile du sanctuaire; il ne s'en fit aucun de tromper l'évêque de Ravenne par un faux serment; et s'étant fait livrer Stilichon, il lui abattit la tête de son épée devant la porte de l'église, le 23 août 408.

Stilichon avait trop de grandeur d'âme pour ne pas apprécier cette qualité dans les autres. Il honorait son adversaire Alaric; il savait ce qu'il devait en craindre, et il avait employé toute sa politique à conserver la paix avec lui pendant l'invasion de Rhadagaise. Le lâche Honorius, au contraire, qui ne pouvait être atteint par aucun danger dans sa retraite de Ravenne, crut qu'il suffisait de montrer de l'arrogance pour avoir de la force, et d'insulter son ennemi pour être

plus puissant que lui. Il écarta du commandement des armées les capitaines barbares qui avaient le plus de valeur et de réputation ; il éloigna de tout office public quiconque professait une autre religion que la sienne, et il se priva ainsi des services d'un grand nombre d'officiers distingués, ou païens ou ariens. Pour achever enfin de purifier son armée, il ordonna un massacre général, le même jour, à la même heure, de toutes les femmes et de tous les enfants des barbares, que ces barbares servant dans ses armées lui avaient remis comme otages ; il livra aussi au pillage toutes leurs richesses. La foi des barbares fédérés était garantie par ces otages qu'ils avaient déposés dans toutes les villes de l'Italie. Quand ils apprirent que tout avait péri au sein de la paix, au mépris des serments, ils demandèrent vengeance avec des cris de rage ; et trente mille soldats, auparavant dévoués à l'empire, passèrent au camp d'Alaric, et le pressèrent de les mener à Rome.

Alaric, conservant dans son langage une modération que les ministres d'Honorius prenaient pour de la peur, demanda la réparation des insultes qui lui étaient faites, et l'observation des traités conclus avec lui. Il n'obtint en réponse que de nouvelles offenses, et l'ordre d'évacuer toutes les provinces de l'empire. On aurait dit que de grandes armées étaient prêtes pour soutenir tant d'orgueil ; cependant, lorsque Alaric franchit les Alpes, au mois d'octobre 408, il traversa le Frioul ; il pilla les villes d'Aquilée, Concordia, Altino et Crémone ; il arriva enfin jusqu'au pied des murs de Ravenne sans rencontrer un ennemi. Il n'avait aucune espérance de réduire cette ville par un siége ; mais personne n'essaya d'arrêter sa marche au travers de la Romagne lorsqu'il continua sa route, et il arriva enfin devant Rome, 619 ans après que cette ville avait été menacée par Annibal. Dans ce long espace de temps les citoyens romains, du haut de leurs murs, n'avaient jamais vu de drapeaux ennemis.

Mais la longueur de la paix et de la prospérité n'avait pas augmenté leurs moyens de défense : en vain on comptait dans Rome dix-sept cent quatre-vingts maisons sénatoriales ou palais enrichis par le luxe ; en vain on estimait le revenu de

plus d'un riche sénateur à quatre mille livres pesant d'or, 4 millions, ou 160,000 livres sterling; car il est bon de comparer cette opulence à celle du pays qui s'en approche le plus : ni l'or de leurs revenus, ni les marbres de leurs palais ne leur donnaient des soldats. Depuis long-temps on se défiait du peuple, de ce peuple que l'organisation générale rendait misérable, et qui ne vivait que des distributions publiques de pain, de viande et d'huile. La foule, que depuis plusieurs générations on tenait désarmée, et qu'on aurait tremblé de voir s'exercer à la discipline militaire, se trouva sans force et sans courage quand l'ennemi fut devant les murs. Alaric ne livra point d'assaut à Rome; mais il bloqua les portes, il arrêta la navigation du Tibre; et bientôt une affreuse famine se manifesta dans une ville qui avait dix-huit milles de tour et qu'on calcule avoir contenu encore plus d'un million d'habitants. Les Romains se virent réduits aux plus vils aliments, aux plus effroyables repas : on assure que ces hommes, qui n'osaient pas combattre, osèrent servir sur leurs tables des chairs humaines, celles même de leurs enfants. On ne voulut laisser en arrière aucun moyen surnaturel; et après avoir invoqué toutes les puissances célestes par les cérémonies de l'Église, on eut aussi recours, le 1er mars 409, aux dieux du paganisme ou aux esprits infernaux, par des sacrifices défendus par les lois. Honorius ne cessait de promettre des secours qu'il était hors d'état de donner, et qu'il ne s'occupait pas même à rassembler. Cette attente trompeuse coûta des milliers de vies aux assiégés. Enfin les Romains recoururent à la clémence d'Alaric; et, moyennant une rançon de cinq mille livres d'or et d'une grande quantité de marchandises précieuses qu'ils livrèrent en nature, l'armée des Goths se retira en Toscane.

Mais on aurait dit qu'Honorius avait juré la perte de Rome, que le barbare voulait épargner. Des favoris nouveaux s'enlevaient, par une succession rapide, leur crédit auprès du monarque et la domination sur l'Europe; une route sûre leur était ouverte pour plaire à l'empereur, c'était de flatter son orgueil, de vanter ses ressources, et de repousser toute idée

de concession à l'ennemi de l'État. Tandis qu'Alaric, au centre de l'Italie, renforcé par quarante mille esclaves d'origine germanique, qui avaient déserté de Rome, renforcé encore par le vaillant Ataulphe, son beau-frère, qui lui avait conduit des bords du Danube une nouvelle armée, demandait seulement une province où il pût établir en paix sa nation, Honorius rompait successivement toutes les négociations entreprises par ses ordres; il refusait obstinément ce qu'il avait déjà promis, et il exigeait enfin le serment solennel, le serment fait par tous les officiers de l'armée sur la tête de l'empereur, que dans aucun cas ils ne prêteraient l'oreille à aucun traité avec cet ennemi public.

Alaric, provoqué de mille manières par l'imprudent Honorius, eut cependant la générosité d'épargner encore la capitale du monde, pour laquelle il ne pouvait s'empêcher de sentir du respect; mais se saisissant de l'embouchure du Tibre et de la ville de Porto, où se trouvaient les principaux greniers, il fit dire au sénat d'élire un nouvel empereur s'il voulait dérober Rome à la famine. Le sénat fit choix d'Attalus, préfet du prétoire, qui fit la paix avec Alaric, et le nomma général de toutes les armées de l'empire. Mais le nouvel empereur n'était ni moins présomptueux ni moins incapable qu'Honorius; il ne voulut pas suivre les conseils d'Alaric, il négligea de se faire reconnaître en Afrique; il commit enfin tant de fautes, qu'après l'avoir laissé régner une année, Alaric fut obligé de le déposer. De nouveau il offrit la paix à Honorius, de nouveau il fut repoussé avec insulte; alors, pour la troisième fois, il ramena son armée devant Rome; et, le 24 août 410, l'an 1163 depuis la fondation de cette ville auguste, la porte Salaria lui fut ouverte pendant la nuit, et la capitale du monde fut abandonnée à la fureur des Goths.

Cette fureur ne s'exerça point cependant sans quelque mélange de pitié : Alaric accorda une protection éclatante aux églises, qui furent préservées de toute insulte, avec tous leurs trésors, et tous ceux qui s'étaient réfugiés dans leur enceinte. En abandonnant les richesses des Romains au pillage, il prit leur vie sous sa sauvegarde; et l'on assure qu'il n'y eut qu'un

seul sénateur qui périt par le fer des barbares. On ne s'est point, il est vrai, donné la peine de compter la multitude des plébéiens qui purent être sacrifiés. Au moment de l'entrée des Goths, une petite partie de la ville fut la proie d'un incendie; mais ensuite les soins d'Alaric garantirent le reste des édifices; surtout il eut la générosité de retirer son armée de Rome le sixième jour, pour la conduire dans la Campanie; elle s'était cependant déjà chargée d'un immense butin. Onze siècles plus tard, l'armée du connétable de Bourbon ne montra pas tant de retenue.

Un respect religieux pour la ville qui avait conquis le monde, pour la capitale de la civilisation, semblait avoir protégé Rome contre son plus puissant ennemi. Bientôt on put croire que cet ennemi était puni d'avoir le premier attenté à sa majesté; car au bout de peu de mois, Alaric tomba malade, et mourut au milieu de ses victoires, lorsqu'il embrassait déjà les conquêtes de la Sicile et de l'Afrique dans ses projets ambitieux. Alaric fut enseveli dans le lit du Bisenzio, petite rivière qui coule au pied des murs de Cosenza; et les captifs, qu'on avait fait travailler à creuser son tombeau, à détourner la rivière, et à la ramener ensuite dans son lit, furent tous massacrés, pour qu'ils ne pussent jamais révéler la place où reposait le corps du vainqueur de Rome.

En effet, les Goths, toujours errants, ne pouvaient point protéger les monuments de leurs grands hommes. Ils songeaient avec douleur qu'à leur mort ils laisseraient leurs os dans une terre ennemie, et que ces lâches habitants, qui n'osaient jamais les regarder de face, se vengeraient sur leurs dépouilles de la terreur qu'ils leur avaient inspirée. Satisfaits de tant de victoires et d'un si riche butin, ils demandaient de nouveau une patrie. Ataulphe, beau-frère d'Alaric, qu'ils élevèrent sur leurs boucliers et qu'ils proclamèrent leur roi, seconda leurs désirs, et renouvela avec la cour de Ravenne les négociations qu'Alaric n'avait pu conduire à leur terme. La terreur qu'avait causée le sac de Rome avait enfin ébranlé l'empereur lui-même : ses ministres, affranchis de leur serment par la mort d'Alaric, s'empressèrent à lui représenter qu'en adoptant

le roi et l'armée des Goths, comme soldats de la république, il augmenterait sa puissance et se vengerait de ses ennemis; qu'Ataulphe paraissait prêt à délivrer la Gaule des barbares, moyennant la concession d'une petite partie des déserts de cette province; qu'il s'offrait à rendre un service plus important encore, en combattant les usurpateurs qui avaient osé y revêtir la pourpre; que ceux-là étaient bien plus coupables et bien plus dangereux que les ennemis publics, puisqu'ils s'attaquaient à la majesté de l'empereur lui-même, tandis que les autres bornaient leurs hostilités à de vils sujets. Un traité fut en effet conclu, par lequel Ataulphe et la nation des Visigoths s'engagèrent à combattre les ennemis d'Honorius dans les Gaules et les Espagnes, tandis que celui-ci leur abandonnait en retour les provinces d'Aquitaine et de Narbonnaise, pour s'en faire une nouvelle patrie et y fonder une nouvelle Gothie, où leur nation conserverait son indépendance. En 412, Ataulphe reconduisit son armée et sa nation des extrémités de la Campanie jusque dans la Gaule méridionale. Les villes de Narbonne, Toulouse et Bordeaux leur furent ouvertes, et les Visigoths saluèrent avec joie la nouvelle demeure où ils venaient enfin se fixer.

Le Visigoth qui conduisit le premier ses compatriotes dans la Gaule méridionale et l'Espagne, Ataulphe, paraît avoir eu, pour sa réconciliation avec les Romains, un autre motif encore qui se rapproche plus du roman que de l'histoire. Parmi les captives enlevées à Rome, et contraintes à suivre le camp des Visigoths, se trouvait une sœur d'Honorius, Placidia, fort supérieure à ses deux frères et en talent et en ambition. Ataulphe en devint amoureux, et il regarda comme une alliance glorieuse pour lui celle qu'il contracterait avec la fille de Théodose et la sœur des empereurs. La famille régnante chez les Romains n'était point séparée de toutes les autres; le nom même de princesse était inconnu, et Placidia, si elle ne préférait pas le célibat, aurait dû s'unir à quelqu'un des sujets de son frère. Cependant une telle alliance paraissait encore à une Romaine bien supérieure à celle d'un roi barbare. Un préjugé invincible avait jusqu'alors séparé les Romains des

peuples étrangers à Rome, et la première proposition d'un mariage adressé à la cour d'Honorius fut regardée comme une insulte. Placidia n'en jugea point ainsi; elle voyait Ataulphe, dont la noble figure lui paraissait faite pour effacer les anciens préjugés de Rome. Avant que les Goths eussent quitté l'Italie, elle épousa leur roi à Forli; mais les noces royales furent de nouveau célébrées d'une manière plus somptueuse à Narbonne, dans le nouveau royaume des Goths. « Une salle fut ornée selon » les mœurs romaines, nous raconte Olympiodore, historien » contemporain, dans la maison d'Ingenuus, un des premiers » citoyens de la ville; la place d'honneur y fut réservée à » Placidia, tandis qu'Ataulphe, revêtu de la toge romaine, » vint s'y asseoir à côté d'elle. Cinquante beaux jeunes hommes » revêtus de soie, qu'il lui destinait en présent, s'avancèrent » alors, portant chacun deux coupes, l'une pleine d'or, l'autre » de pierres précieuses; c'était une partie des dépouilles que » les Goths avaient enlevées à Rome. En même temps, » Attalus, le même qu'Alaric avait fait empereur, vint chanter » devant eux un épithalame. » C'est ainsi que les calamités du monde fournissaient des trophées pour orner les fêtes de ses maîtres.

CHAPITRE VII.

Les Barbares établis dans l'empire. Invasion d'Attila. — 412-453.

Depuis que les barbares s'étaient établis de toutes parts dans l'enceinte de l'empire, cette vaste portion du monde, auparavant soumise au niveau du despotisme, qui avait rendu tout égal, tout uniforme, présentait au contraire le plus bizarre assemblage de mœurs disparates, d'opinions, de langages, de religions et de gouvernements dissemblables. Malgré les anciennes habitudes de servilité des sujets de l'empire, leur subordination était interrompue ; la loi ne les atteignait plus; l'oppression ni la protection ne partaient plus de Rome ou de Constantinople. Le pouvoir suprême, dans son impuissance, les avait appelés malgré eux à se gouverner eux-mêmes, et les anciennes mœurs nationales, les anciennes opinions locales commençaient à reparaître sous l'habit emprunté des Romains. Mais ce n'était rien encore que cette bigarrure provinciale, à côté de celle qu'apportaient les barbares, qui avaient établi leurs camps au milieu des villes romaines, et dont les rois se mêlaient sans cesse avec les sénateurs et les évêques.

A l'extrémité de la domination romaine, la grande île de Bretagne échappait à la puissance qui l'avait civilisée, mais énervée. Stilichon en avait retiré les légions pour défendre l'Italie. L'usurpateur Constantin, qui s'était soulevé contre Honorius, de 407 à 411, et qui, après avoir soumis la Bretagne, avait tenté la conquête de la Gaule, y avait ramené avec lui ce qui restait encore de soldats dans son île. Après qu'il eut été défait, et que sa tête eut été envoyée à Ravenne,

Honorius ne voulut plus, pour défendre un pays si éloigné, se priver d'aucune partie de ses troupes. Il écrivit aux cités de Bretagne, comme si elles formaient déjà une confédération indépendante, pour les engager à pourvoir elles-mêmes à leur défense. Quatorze de ces cités étaient considérables; plusieurs avaient fait déjà de grands progrès dans les arts, le commerce, et surtout dans ce luxe romain, qui abattait si vite les plus fiers courages. Londres était une ville grande et florissante; mais parmi ses nombreux habitants on n'en trouvait aucun qui osât manier les armes. Son gouvernement municipal, établi d'après les lois romaines, celui d'York, de Cantorbéry, de Cambridge, leur auraient donné les avantages d'une administration républicaine s'il s'y était conservé un peu d'esprit public; mais le poison d'un gouvernement étranger avait anéanti toutes les forces vitales; ce fut dans les campagnes plutôt que dans les villes qu'on vit renaître quelques sentiments nationaux. La langue celtique, presque abandonnée dans les Gaules, s'était conservée en Bretagne; c'est une preuve que la population rurale n'y était pas encore détruite. Il semble que les riches propriétaires, que les sénateurs bretons comprirent qu'il ne pouvait y avoir de salut et de puissance pour eux que dans leur union avec le peuple. Il est probable qu'ils se retirèrent au milieu de leurs paysans, et qu'ils rapprirent leur langue; du moins les voit-on reparaître avec des noms bretons et non romains, dans la lutte qu'ils furent bientôt contraints de soutenir contre les Pictes et les Écossais, et plus tard contre les Saxons.

La condition de l'Armorique ou petite-Bretagne était presque semblable, et par la nature de sa population, qui avait aussi conservé la langue et les mœurs celtiques, et par son éloignement du siége de l'empire. Les cités de l'Armorique formèrent aussi une ligue qui mit sur pied quelques milices, qui pourvut à sa propre défense, et qui se rendit respectable au moins jusqu'au temps de l'invasion des Francs. La vigueur des farouches Osismiens, à l'extrémité de la Bretagne, leur courage, leur agilité, leur attachement à leurs chefs héréditaires, rappelaient au reste des Gaulois ce qu'avaient été leurs

pères; ils ressemblaient à ces montagnards d'Écosse qu'un grand poète nous a si bien fait connaître tels qu'ils étaient il y a soixante ans. Malgré les lois prohibitives d'Auguste et de Claude, plusieurs d'entre eux rendaient encore un culte aux dieux des druites, à ces divinités cruelles qu'on adorait dans les bois, et qu'on apaisait avec du sang humain. D'autres avaient embrassé le christianisme, et, pendant quatre siècles, ils donnèrent à l'Église un grand nombre de saints. Tant que ces héros bretons, parmi lesquels on signale Hoël, Alain, Judicaël, auxquels on a dédié plusieurs églises, se conservaient dans la force de l'âge, ils n'avaient de passion que la guerre; ils fondaient la nuit sur les villages romains ou gaulois les plus voisins, pour les piller et les incendier; mais quand leurs passions, amorties par la vieillesse, faisaient place aux terreurs d'un jugement à venir, ils s'enfermaient dans les couvents, et s'y imposaient les plus dures pénitences.

Les Francs avaient commencé à passer de la rive droite du Rhin à la rive gauche, et ils avaient formé quelques établissements dans la Belgique; mais fidèles à l'alliance de l'empire, qui avait cherché à grand prix à se conserver leur amitié, ils se présentaient toujours comme soldats des empereurs; leurs divers petits rois sollicitaient les dignités impériales; l'objet de leur ambition était de s'élever à la cour des enfants de Théodose, et ils savaient joindre les arts de l'intrigue à la vaillance. S'il leur arrivait souvent de dépouiller, d'opprimer le paysan chez lequel ils étaient cantonnés; si quelquefois, dans un accès subit de fureur ou d'avarice, ils attaquaient, ils surprenaient les plus grandes villes; si Trève même, capitale de toutes les Gaules, et Cologne, chef-lieu de la Germanie inférieure, furent à plusieurs reprises pillées par eux, les empereurs et leurs préfets avaient trop besoin des Francs pour en conserver un long ressentiment, et la paix se faisait bientôt aux dépens de ceux qui avaient été dépouillés.

Les Bourguignons, dans la Gaule orientale, les Visigoths, dans la Gaule méridionale, se disaient aussi soldats des empereurs; leur condition cependant était bien différente de celle des Francs. La nation tout entière s'était transportée

dans ces nouvelles demeures ; sans reconnaître de limites fixes, elle avait étendu sa domination sur tous les lieux où l'on craignait son pouvoir. Le roi des Bourguignons tenait quelquefois sa cour à Vienne sur le Rhône, quelquefois à Lyon ou à Genève ; celui des Visigoths à Narbonne, à Bordeaux, et plus souvent à Toulouse ; la ville elle-même lui obéissait et cependant à côté de lui des magistrats romains continuaient à régler la police et la justice suivant les lois romaines, en faveur des sujets romains. Les Visigoths, les Bourguignons, s'étaient fait attribuer des terres, ou désertes, ou enlevées, sans beaucoup de formalités, à leurs propriétaires. Elles étaient abandonnées à leurs troupeaux, ou quelquefois cultivées par leurs esclaves, mais avec une sorte de nonchalance, et sans faire au sol aucune avance qui dût attendre des retours tardifs ; ils voulaient être prêts à quitter dès l'année suivante les champs qu'ils avaient ensemencés. Les deux nations n'avaient pas encore bien pris racine sur le sol. Les Visigoths se transportaient quelquefois de l'Aquitaine à l'Espagne, les Bourguignons, des bords du Rhône à ceux de la Moselle ; les habitudes d'une vie errante, contractées pendant plus d'un demi-siècle, ne pouvaient pas être abandonnées tout à la fois. Tous les Visigoths étaient chrétiens, mais de la secte des ariens ; la plupart des Bourguignons l'étaient aussi. Les évêques haïssaient bien plus l'hérésie que le paganisme, et ils avaient soin d'entretenir parmi leurs ouailles une aversion que les violences de ses hôtes arrogants suffisaient pour exciter, et qui se manifesta quelquefois par des commotions redoutables. Cependant les prélats comprenaient trop bien où était le pouvoir de l'épée pour disputer l'autorité des rois barbares, comme ils avaient disputé tout récemment celle des empereurs. Ils faisaient leur cour à Toulouse et à Vienne, conjointement avec les sénateurs. Les prélats, dans toute la pompe de leurs ornements d'église, et les sénateurs, revêtus de la toge romaine, s'y mêlaient aux guerriers sauvages, dont ils méprisaient la rudesse, qu'ils haïssaient, mais auprès desquels ils savaient cependant s'élever par d'adroites flatteries.

La même forme d'administration civile subsistait encore ;

un préfet du prétoire avait toujours son siége à Trèves; un vicaire des dix-sept provinces des Gaules avait le sien à Arles; chacune de ces dix-sept provinces avait son duc romain, chacune des cent quinze cités des Gaules avait son comte, chaque ville sa curie ou municipalité. Mais à côté de cette organisation romaine, les barbares, rassemblés dans le mallum, sous la présidence de leurs rois, décidaient de la paix ou de la guerre, faisaient des lois ou rendaient la justice. Chaque division de l'armée avait son graf ou comte, chaque subdivision avait son centenier, et dans toutes ces fractions de la population libre, résidait le même pouvoir de décider, par ses suffrages, dans des *mallum* ou plaids particuliers, toutes les affaires qui lui étaient communes. En cas d'opposition entre la juridiction barbare et la romaine, l'arrogance des uns, la lâcheté des autres, décidaient bientôt laquelle devait l'emporter.

Dans quelques provinces, les deux dominations n'étaient pas mélangées; il n'y avait pas de barbares entre la Loire et la Meuse, il n'y en avait pas non plus entre les Alpes et le Rhône; mais la faiblesse du gouvernement romain y était d'autant plus sensible. Quelques grands propriétaires cultivaient avec leurs esclaves une partie de la province, le reste était désert, ou habité seulement par les bagaudes, esclaves fugitifs et réduits au brigandage. Quelques villes maintenaient encore l'apparence de l'opulence; mais aucune ne présentait un indice de force, aucune n'enrégimentait ses milices ou ne soignait ses fortifications. Tours, illustrée par le tombeau de saint Martin et les miracles, qu'on lui attribuait, semblait la capitale des prêtres; on n'y voyait que processions, églises, chapelles, et livres de prières exposés en vente. Trèves et Arles n'avaient point renoncé à leur ancienne passion pour les jeux du cirque, et la foule ne pouvait s'arracher des spectacles quand les barbares étaient à sa porte. D'autres villes et surtout les villages demeuraient fidèles aux anciens dieux, et malgré les édits des empereurs, plusieurs temples étaient encore consacrés au paganisme, plusieurs se maintinrent jusqu'à la fin du siècle suivant. Honorius voulut donner aux

villes du midi de la Gaule une diète annuelle où elles auraient délibéré sur les affaires publiques ; il n'y trouva pas même assez d'esprit public pour accepter ces offres ; il est vrai que ce n'est peut-être pas sans raison qu'elles soupçonnaient que son édit cachait quelque projet d'extorsion financière.

Ce que nous avons dit de l'état des Gaules s'applique également à celui des Espagnes, où les rois des Suèves, des Vandales, des Alains, des Silinges, étaient campés avec leurs soldats et le reste de leur peuple, au milieu des sujets romains, qui depuis long-temps ne résistaient plus, et qui cependant étaient presque toujours traités en ennemis. Une grande partie de l'Espagne était encore romaine ; mais les districts, où aucun barbare n'était entré, n'avaient aucune communication les uns avec les autres ou avec le siége de l'empire ; ils ne pouvaient espérer aucune protection contre une agression prochaine ; d'ailleurs, si les barbares les dépouillaient quelquefois avec rapacité, ou sacrifiaient même à leur première arrivée les habitants exposés à leur brutale fureur, ils protégeaient ensuite ceux qui restaient contre les extorsions des percepteurs des contributions ; et les prétentions du fisc étaient si excessives que les provinciaux préféraient encore l'épée du vandale à la baguette du licteur.

L'Italie elle-même, plus déserte peut-être qu'aucune des provinces éloignées, l'Italie, qui voyait des forêts sauvages ou des marécages malsains défigurer ses plus riches plaines, n'était pas exempte du joug des barbares : elle n'était plus occupée par un conquérant ; mais les fédérés (c'était le nom que prenaient toujours les auxiliaires germaniques et scythes, qui composaient presque seuls les armées) continuaient à s'y conduire en maîtres ; ils abusaient, contre les malheureux habitants, du pouvoir de l'épée, qui, dans cette contrée, ne les préservait pas du pouvoir plus oppressif encore du magistrat romain. Les Goths avaient à peine évacué la Pannonie et les rives du Danube que d'autres nations barbares s'y étaient jetées ; les Maures et les Gétules, et plus encore les fanatiques donatistes et les circumcellions, tenaient l'Afrique en alarme. Il n'y avait enfin dans tout l'empire d'Occident pas une pro-

vince où l'on fût soumis à un gouvernement uniforme, où l'on comptât sur une protection commune, où l'on fût sûr de vivre parmi ses concitoyens.

L'influence des premiers événements du règne d'Arcadius et d'Honorius fut universelle, et sous quelques rapports, leurs conséquences se font sentir encore aujourd'hui. Il n'en est pas de même de la fin du règne de ces deux princes indolents, vaniteux et pusillanimes. On retirerait peu d'instruction des efforts qu'on ferait pour connaître le secret des basses intrigues de leur palais; et quant aux compétiteurs de l'empire, qui s'élevèrent successivement en Bretagne, en Gaule, en Espagne et à Rome, il n'est point nécessaire de charger sa mémoire de leurs noms. Mais il est remarquable qu'en cinq ans, sept prétendants au trône, tous bien supérieurs à Honorius, en courage, en talents et en vertus, furent successivement envoyés captifs à Ravenne ou punis de mort; que le peuple applaudit toujours à ces jugements et ne se sépara point de l'autorité légitime : tant la doctrine du droit divin des rois, que les évêques avaient commencé à prêcher sous Théodose, avait fait de progrès, et tant le monde romain semblait déterminé à périr avec un monarque imbécile plutôt que tenter de se donner un sauveur.

Arcadius, tour à tour gouverné par ses ministres, par ses eunuques et par sa femme, mourut à l'âge de trente-un ans, le 1er mai 408, et laissa à la tête de l'empire d'Orient son fils Théodose II, encore enfant, avec un conseil de femmes pour le diriger. La vie d'Honorius se prolongea davantage; il mourut seulement le 15 août 423, et il laissa aussi l'empire d'Occident à un enfant, Valentinien III, son neveu, et à une femme, qui était la mère de ce jeune prince. Cette femme était la même Placidia, sœur d'Honorius et d'Arcadius, dont nous avons vu le mariage avec Ataulphe, roi des Visigoths. En secondes noces, elle avait épousé Constancius, un des meilleurs généraux de l'empire d'Occident, qui fut décoré du titre de césar. Ce fut lui qui fut père de Valentinien III ; il mourut avant Honorius.

Jamais les circonstances n'avaient été plus défavorables pour laisser le gouvernail aux débiles mains des enfants et des femmes. La grande révolution qui s'accomplissait lentement dans tout l'Occident fut facilitée encore par l'état de minorité des deux empereurs. Cependant le gouvernement de Placidie (425-450), quoique faible, fut honorable; elle eut du moins le talent de choisir et d'approcher d'elle quelques grands hommes, quoiqu'elle n'eût point la force de contenir leurs passions et de les faire marcher constamment vers le bien public. Après sa mort, les vices et la lâcheté de son fils Valentinien III apprirent au monde à la regretter (450-455).

De même que nous n'accorderons point à ces faibles empereurs assez d'attention pour connaître tous les honteux détails de leur règne, nous ne devons point donner aux rois des barbares, à la même époque, un degré d'importance dont ils ne sont pas plus dignes. Ces rois, puissants sur le champ de bataille quand leur nation était tout entière en mouvement, quand, après avoir choisi celui qu'elle jugeait le plus digne de la conduire, elle s'en reposait aveuglément sur sa prudence pendant toute la durée de la guerre, ces rois cessaient d'être des personnages aussi importants dès que la paix était faite. Dès lors chaque Germain, déterminé à se défendre soi-même, à se venger soi-même, à choisir seul et sans conseil ce qu'il jugeait avantageux, laissait fort peu de part dans ses déterminations à l'autorité publique, et moins encore au pouvoir des rois; car le peu qu'il y avait à faire pour le bien de la nation était fait par l'assemblée du peuple : aussi les rois ne sont-ils plus signalés dès lors que par leur conduite privée; leurs crimes ou leurs vices demeurent même seuls en évidence, puisque leurs vertus n'auraient pu briller que dans l'administration à laquelle ils n'avaient point de part. La grande richesse, l'assurance d'être au-dessus des lois, les efforts des flatteurs qui les entouraient, et surtout des sujets romains, plus versés que les barbares dans les arts de l'intrigue, développèrent étrangement la corruption de ces chefs du peuple. Il serait difficile de trouver dans aucune classe d'hommes, pas même dans celle que la vindicte publique a déjà entassée dans les bagnes ou

les galères, autant d'exemples de crimes atroces, d'assassinats, d'empoisonnements, et surtout de fratricides, qu'en donnèrent ces races royales pendant les Ve, VIe et VIIe siècles. On ferait injure aux nations qu'elles gouvernaient, si on les jugeait d'après les chefs qui paraissent seuls en évidence et qui sont seuls mentionnés dans l'histoire. Les sentiments de respect pour les mœurs, d'amour de ses proches, de compassion pour ses inférieurs, de justice et d'humanité générale, n'étaient point éteints chez les barbares, malgré toutes les horreurs que nous trouvons dans leurs annales, et dont nous n'indiquerons que le moindre nombre. Mais ces peuples s'étaient accoutumés à regarder leurs rois comme une espèce à part qui n'appartenait point à l'humanité et à la nation, qui se distinguait d'elle par sa longue chevelure, une espèce qui n'était point soumise aux mêmes lois, point remuée par les mêmes sentiments, point comprise sous la même garantie. Ces rois, de leur côté, se séparant du reste des hommes, avaient seuls dans leur nation des noms de famille; ils ne se mariaient qu'entre eux, et ce furent eux qui introduisirent, à cette époque même, dans la diplomatie, un système de parenté entre toutes les familles royales, jusqu'alors inconnu au monde.

Nous ne savons rien sur les rois des Francs durant presque tout le Ve siècle. Les règnes de Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric même (420–486), qu'on trouve inscrits en tête des histoires de France, n'ont aucune réalité; une chronique a rapporté leurs noms, seulement en ajoutant qu'ils régnèrent chez les Francs; si le fait est vrai, encore ne s'ensuit-il pas qu'ils régnassent sur toute la nation; le pays où ils résidaient est inconnu; enfin, l'histoire de toute cette race ne peut commencer qu'à Clovis.

De même, nous ne savons rien sur Gondicaire, qu'on prétend avoir régné sur les Bourguignons, de 406 à 463. Les crimes de ses quatre fils, dont trois périrent d'une manière atroce, par des fratricides, et presque tous avec leurs femmes et leurs enfants, attireront plus tard notre attention.

La succession des rois visigoths est mieux connue. Ce peu-

ple était plus civilisé qu'aucun autre entre les peuples germaniques ; l'autorité royale était chez lui mieux affermie, et la nation continuait davantage à ne faire qu'un seul corps, même durant la paix. Elle a aussi eu plus tôt quelques historiens : Ataulphe, qui avait conduit les Visigoths en Aquitaine et en Espagne, qui avait contracté alliance avec les Romains et épousé Placidie, fut assassiné à Barcelonne au mois d'août 415, par un de ses domestiques; son successeur Sigéric fit massacrer six enfants qu'Ataulphe avait eus d'une première femme; il réduisit Placidie au rang des captives, et la fit marcher douze milles, devant son cheval, à pied, dans la boue, avec la troupe de ses esclaves romains. Il fut à son tour massacré au bout de peu de jours, et Wallia, son successeur, contracta de nouveau alliance avec les Romains, rendit Placidie à son frère, et déclara la guerre aux autres barbares qui avaient envahi l'Espagne. Il les vainquit dans une suite de combats; il extermina les Silinges, il força les Suèves, les Alains et les Vandales à se retirer dans les montagnes de la Galice, puis il rendit le reste de l'Espagne à l'empire, et il revint s'établir en paix à Toulouse et dans l'Aquitaine, où il mourut vers la fin de l'année 418. Théodoric, fils du grand Alaric, que le libre choix de ses guerriers lui donna pour successeur, affermit, pendant un règne de trente-trois ans, la domination des Visigoths sur la Gaule méridionale et sur l'Espagne. Il fut tué, en 451, dans la bataille des plaines de Champagne, où Attila fut vaincu. Son fils aîné Thorismond, qui lui succéda, fut, au bout de deux ans, assassiné par son frère Théodoric II, qui monta sur le trône, et celui-ci, après treize ans de règne (453-466), fut à son tour assassiné par un autre frère nommé Euric, qui régna de 466 à 484. Les fratricides étaient alors si communs dans les races royales, que Théodoric II et Euric, malgré ce crime, sont avec raison respectés comme les deux meilleurs et les deux plus grands rois qui soient montés sur le trône des Visigoths.

L'histoire des Suèves dans la Galice et une partie de la Lusitanie est à peine connue; on y trouve cependant aussi, à la même époque, des révoltes de fils contre leurs pères et

des fratricides. Les Suèves se maintinrent plus d'un demi-siècle en Espagne avant d'embrasser la religion chrétienne et la secte des ariens. Entourés de toutes parts par les Visigoths, toute leur histoire se borne aux guerres qu'ils soutinrent contre ces voisins : elles furent longues et acharnées, et ce ne fut qu'après cent soixante-quatre ans de combats qu'ils finirent par succomber. Ils furent réunis en 573, par Leuwigilde, roi des Visigoths, à la monarchie d'Espagne.

Les Alains, dans la même province, avaient été presque détruits en 418, par Wallia. Le sort des Vandales fut plus remarquable; il eut une influence plus durable sur la civilisation, et il se lie plus étroitement à l'histoire de l'empire romain. Ils avaient été, comme les Suèves et les Alains, vaincus par Wallia, et repoussés dans les montagnes de Galice; mais lorsque l'Espagne fut rendue aux officiers d'Honorius, et plus tard à ceux de Valentinien III, les Vandales, conduits par leur roi Gondéric, recommencèrent à s'étendre dans la Bétique; ils soumirent Séville et Carthagène, et au commandement des plaines, ils joignirent alors celui d'une flotte qu'ils trouvèrent dans cette dernière ville. Vers le même temps, Gondéric mourut, et Genséric, son frère naturel, lui succéda. Petit de taille, boiteux par les suites d'une chute de cheval, austère dans ses mœurs et ses habitudes, et dédaignant le luxe des vaincus, Genséric parlait lentement et avec précaution; il inspirait la réserve quand il se taisait, l'effroi quand il se livrait aux emportements de la colère. Son ambition était sans bornes et sans scrupule; sa politique, non moins raffinée que celle des peuples civilisés qu'il combattait, savait recourir à toutes les ruses, captiver toutes les passions, et embrasser en même temps l'univers dans l'étendue de ses projets. Il y avait peu de temps qu'il était maître de Carthagène lorsque le comte Boniface, général des Romains en Afrique, lui adressa, en 428, l'invitation de passer dans cette contrée.

Placidie, qui gouvernait la cour et les restes de l'empire, au nom de son fils Valentinien III, avait choisi deux hommes, pour diriger ses conseils et ses armées, auxquels on ne pou-

vait refuser de grands talents, un grand caractère, et des vertus telles du moins qu'on en peut conserver sous un pareil gouvernement. L'un, le patrice Aétius, fils d'un Scythe mort au service de l'empire, et élevé comme otage à la cour d'Alaric, gouvernait l'Italie et les Gaules Romaines, plus encore par son crédit sur les barbares que par ses titres comme magistrat romain ; l'autre, le comte Boniface, ami de saint Augustin, et distingué parmi les protecteurs de l'Église, gouvernait l'Afrique. Aétius était jaloux de son collègue, et résolu à le perdre en le poussant à la rébellion. Avec une noire perfidie il engagea Placidie à rappeler Boniface, en même temps qu'il avertissait Boniface, en ami, de ne pas revenir, et de recourir aux armes s'il voulait sauver sa tête. Boniface crut n'avoir d'autre refuge qu'en recourant aux ennemis de son pays. Son crime, qui de sa nature est déjà inexcusable, semble le devenir davantage encore par l'étendue de ses conséquences. En ouvrant l'Afrique aux Vandales, il ne précipita pas seulement la ruine de l'empire, il anéantit les ressources d'une immense contrée, qui, par une suite même de cette première invasion, a été perdue pour le christianisme, perdue pour la civilisation, et qui garde jusqu'à ce jour le nom de Barbarie, avec un gouvernement digne de ce nom. Le repentir de Boniface cependant, la faveur de l'Église, et l'amitié de saint Augustin ont transmis son nom à la postérité sans le charger de l'infamie qui aurait été son partage, si les droits de la patrie avaient encore été connus.

Genséric aborda sur le rivage d'Afrique, au mois de mai 429, avec environ cinquante mille hommes, rassemblés non seulement parmi les Vandales, mais parmi tous les autres aventuriers germaniques qui voulurent joindre ses étendards. Il appela à lui les Maures, qui, au déclin de l'empire, avaient recouvré de l'indépendance et de la hardiesse, et qui saisirent avec joie l'occasion de piller et de se venger; il rangea encore sous ses drapeaux les donatistes et les circoncellions que la persécution avait poussés aux derniers excès du fanatisme, et qui, comptant trois cents évêques et plusieurs milliers de prêtres parmi leurs adhérents, pouvaient entraîner une grande

partie de la population. Avec ces terribles auxiliaires, Genséric s'avança au travers de l'Afrique, moins en conquérant qui voulait soumettre un opulent royaume qu'en dévastateur qui ne songeait qu'à le détruire. Ennemi furieux d'une mollesse qu'il méprisait, d'une richesse qui pouvait être tournée contre lui, d'une population qui, même soumise, lui faisait toujours craindre une révolte, il prenait à tâche de tout anéantir. On a raconté de lui qu'il faisait extirper les vergers d'oliviers et de figuiers qui assuraient la subsistance des habitants; que quand il assiégeait une ville, il s'efforçait d'infecter l'air, en amoncelant autour des murs les cadavres de toute la population environnante. La haine et la terreur des Africains ont sans doute exagéré ses fureurs; mais la ruine totale de l'Afrique, l'anéantissement en quelque sorte de la population d'une si vaste contrée, sont des faits sur lesquels les événements subséquents ne peuvent laisser aucun doute.

Boniface, éclairé sur les menées d'Aétius, effrayé du crime qu'il avait commis, fit de vains efforts pour porter remède à tant de maux; il était trop tard. Vaincu dans un grand combat par Genséric, il concentra toutes les troupes romaines dans les trois villes de Carthage, Hippone et Cirtha; tout le reste de l'Afrique fut la proie des Vandales. C'était dans Hippone que Boniface s'était enfermé, auprès de son ami saint Augustin, qui mourut lui-même pendant le siége de cette ville, le 28 août 430. Quelques secours venus en même temps de l'Italie et de l'Orient mirent Boniface en état de tenir de nouveau la campagne. Il s'avança à la rencontre de Genséric, mais il fut vaincu, et réduit à évacuer Hippone; alors il se retira en Italie, où peu après il mourut des suites d'une blessure reçue dans un combat contre Aétius.

Entre la prise d'Hippone et la réduction finale de l'Afrique, huit ans s'écoulèrent, pendant lesquels Genséric parut plus occupé de verser le sang de ses proches que celui de ses ennemis. La race des rois vandales ne pouvait échapper au sort commun à tous les rois barbares : son frère Gondéric avait laissé une femme et des fils qui paraissaient avoir plus de droits que lui au trône; il fit égorger les fils, il fit précipiter

leur mère dans une rivière d'Afrique, et il eut quelque temps à combattre avant d'avoir supprimé et fait périr tous leurs partisans. Placidie le croyait toujours occupé de parer ou de prévenir le poignard des assassins : elle se reposait sur un traité fait avec lui, tandis que Genséric préparait ses forces pour la surprise de Carthage. Cette grande ville, la Rome du monde africain, comme un contemporain l'appelle, fut ouverte au Vandale le 9 octobre 439. La cruauté qui avait souillé le triomphe de Genséric, sur les six provinces d'Afrique, ne fut pas moins éclatante dans la prise de la capitale. Après que le sang eut coulé en abondance, toutes les propriétés furent pillées ; les maisons mêmes, et toutes les campagnes rapprochées de la ville, furent partagées entre les vainqueurs ; et Genséric ne pardonna à aucun Carthaginois, à aucun Romain, le crime de conserver quelque fortune.

La perte de l'Afrique était peut-être alors la plus grande calamité qui pût frapper l'empire d'Occident ; c'était la seule province dont la défense n'eût jusqu'alors coûté aucune peine, la seule d'où l'on tirât de l'argent, des armes et des soldats, sans y en renvoyer jamais. L'Afrique, en même temps, était le grenier de Rome et de l'Italie. Les distributions gratuites de blé au peuple de Rome, de Milan, de Ravenne avaient fait renoncer, dans toute la péninsule, à la culture des champs, dont les produits ne pouvaient plus payer les dépenses, justement parce que le gouvernement percevait en nature dans toutes les plaines de l'Afrique une partie de la récolte destinée à nourrir le peuple de l'Italie. La cessation de ce tribut annuel, au lieu de ranimer l'agriculture, causa une famine cruelle et une nouvelle diminution de la population. La part qu'avait eue Aétius à la perte de l'Afrique, par une perfidie qui venait d'être dévoilée, devait inspirer à Placidie une grande aversion pour ce général ; mais un danger plus effrayant encore qu'aucun de ceux qui eussent menacé l'Europe, un danger qui enveloppait la totalité de la population, l'existence de toutes les villes, de toutes les fortunes, de tous les progrès de la civilisation, de toutes les vies, ne permettait point d'écarter le seul général qui pût inspirer de la confiance

aux troupes, ou réunir en un seul faisceau les forces des Romains et des Barbares. Attila s'approchait.

Attila, le fléau de Dieu, comme il se plaisait à se faire appeler lui-même, était fils de Mundzuk et neveu de Rugilas, auquel il succéda en 433 sur le trône des Huns. Cette inondation des peuples tartares, qui avaient poussé devant eux les Alains, les Goths, et peut-être tous les peuples germaniques sur les frontières de l'empire romain, s'était quelque temps arrêtée d'elle-même. Parvenus dans l'ancienne Dacie et la moderne Hongrie, les Huns avaient quelque temps joui des richesses du pays qu'ils avaient enlevé aux Goths et à leurs voisins immédiats. Au moment où ils avaient suspendu leurs conquêtes, ils s'étaient partagés entre divers chefs, qui portaient tous le titre de rois, et qui agissaient tous d'une manière indépendante les uns des autres. Rugilas lui-même avait plusieurs frères qui avaient tour à tour fait la guerre aux Grecs, aux Sarmates et aux Germains leurs voisins. Attila aussi avait un frère nommé Bléda, qui partageait avec lui le trône; mais il montra, en le poignardant, que les mœurs royales des Scythes étaient les mêmes que celles des Germains. Il se trouva seul alors à la tête de cette puissante nation de bergers qui ne voulaient souffrir chez les autres peuples ni civilisation ni demeures fixes, et il recommença à faire trembler l'univers.

Attila profita de la terreur que son oncle Rugilas avait inspirée aux Grecs pour imposer à Théodose II, à Margus, le traité le plus honteux que jamais monarque ait signé. Tous ceux entre les malheureux sujets d'Attila ou des rois qu'il avait vaincus, qui avaient cherché un asile sur les terres de l'empire, furent livrés à leurs maîtres furieux par l'ambassadeur grec, et ils furent mis en croix sous ses yeux; tous les Romains qui s'étaient échappé de ses fers lui furent de même rendus, à moins qu'ils ne pussent se racheter par une rançon de douze pièces d'or; l'empire de Constantinople s'engagea à payer un tribut annuel de sept cents livres d'or à l'empire de Scythie, et à ces conditions Attila voulut bien permettre

à Théodose de régner encore, pendant qu'il achèverait la conquête du Nord.

Cette conquête fut la plus étendue que des armées eussent encore accomplies dans le cours d'un seul règne. Attila soumit à son empire toute la Scythie et toute la Germanie. Il paraît que son autorité était reconnue du voisinage de la Chine jusqu'à la mer Atlantique. On ne connaît point cependant le détail de ses expéditions guerrières, non plus que les victoires obtenues par ses lieutenants. Lorsqu'il monta sur le trône, il n'était déjà plus dans toute la vigueur de l'âge, et il se distinguait entre ses compatriotes bien plus par les combinaisons de la politique que par la valeur personnelle ou l'activité. Chez une moitié de ses sujets, les Tartares, il avait excité un enthousiasme superstitieux, en faisant croire qu'il avait retrouvé l'épée du dieu de la guerre, qui était en même temps son emblème, et qui, fixée au sommet d'un immense bûcher, recevait les hommages religieux des Scythes. Il fallait un autre langage et d'autres artifices pour dominer les Germains; mais il n'est pas très difficile à un conquérant barbare d'obtenir la soumission volontaire des nations guerrières et sauvages auxquelles il offre de partager ses conquêtes, et auxquelles il ne demande ni de changer des lois qu'il ne connaît point et auxquelles il ne s'intéresse pas, ni de payer des tributs que leur pauvreté ne saurait acquitter. C'est les inviter à une fête que de leur proposer seulement de suivre son étendard à la guerre.

Ce fut sans doute pour cette raison qu'Attila, en peu d'années et avec peu de difficulté, réussit à se faire reconnaître comme roi des rois, par ces mêmes nations qui avaient foulé aux pieds l'empire des Romains. Il était roi des rois en effet, car tous les chefs des nations, qui, dans le commandement, avaient appris l'art de l'obéissance, formaient sa cour. On y voyait trois frères de la race des Amales, tous rois des Ostrogoths; Ardaric, roi des Gépides, son principal confident; un roi des Francs, mérovingien; des rois bourguignons, thuringiens, rugiens, hérules, qui commandaient à cette partie de leur nation qui était demeurée dans ses foyers tandis que

l'autre avait passé le Rhin un demi-siècle auparavant. Les noms d'une foule d'autres peuples, qui habitaient les vastes contrées de la Tartarie, de la Russie et de la Sarmatie, ne sont pas même parvenus jusqu'à nous.

Après ces victoires, sans monuments pour la postérité, Attila tourna de nouveau ses armes vers les contrées du Midi; il prétendit que le traité qu'il avait conclu à Margus avec l'empire d'Orient avait été violé par les Grecs, et ébranlant à la fois l'immense multitude de guerriers qui suivaient ses bannières, il passa le Danube sur tous les points à la fois, depuis la Haute-Pannonie jusqu'à la mer Noire. Il s'avança sur toute la largeur de la presqu'île Illyrique, détruisant tout sur son passage (de 441 à 446). Soixante-et-dix villes furent rasées par son armée; les villages, les maisons, les récoltes, tout fut incendié, et ceux des malheureux habitants qui ne furent pas égorgés furent emmenés en captivité au-delà du Danube. Les Grecs furent défaits dans trois batailles rangées, et l'armée des Huns arriva jusqu'en vue des murs de Constantinople, qui avaient été récemment ébranlés par un tremblement de terre, et dont cinquante-huit tours avaient été renversées.

L'empire d'Orient ne succomba pas cependant à cette calamité; une partie de ses provinces était à l'abri des invasions; Théodose II s'armait de patience pour les souffrances des autres, il faisait relever les murs de sa capitale, et, dans l'enceinte de son palais, il s'apercevait à peine de la guerre. Cependant des négociateurs furent envoyés, les uns après les autres, au camp d'Attila; à force d'humiliations, à force d'argent, distribué parmi les ministres, les Grecs l'engagèrent à se retirer au-delà du Danube; leurs ambassadeurs l'y suivirent; ils traversèrent, pour se rendre à son camp, les villes de Moesie, où il ne restait plus d'habitants, plus d'édifices privés, et où des masures, des charbons et des cadavres indiquaient seuls la place où étaient autrefois les rues; ils y découvrirent cependant, parmi les ruines des églises, quelques malades, quelques blessés, qui n'avaient pu se traîner plus loin, et qui y soutenaient encore leur misérable exis-

tence. Ce ne fut pas sans répandre des larmes que les ambassadeurs accordèrent quelques aumônes aux malheureux qui sortirent des décombres de Naissus, autrefois l'un des grands arsenaux de l'empire. Ils traversèrent le Danube dans des canots creusés dans un seul arbre ; car les arts de la civilisation avaient déjà disparu, et la terre, comme ses habitants, était retournée à son état sauvage. A la cour d'Attila, dans un village inconnu de la Hongrie, les ambassadeurs de l'Orient trouvèrent parmi la foule des barbares et celle des rois vaincus des ambassadeurs de l'Occident, qui venaient de leur côté apaiser le terrible monarque et s'efforcer de maintenir la paix. Et ce qui semble étrange, ce qui fait un contraste auquel on ne s'accoutume point, c'était pour les plus mesquins de tous les intérêts, pour quelque vaisselle d'or de l'église de Sirmium, qu'Attila prétendait lui avoir été soustraite, lors de la conquête de cette ville, qu'Aétius ou Valentinien III envoyaient de Rome un ambassadeur, et que le monde était menacé de voir la discorde s'allumer entre la Tartarie et l'Europe. L'un des ambassadeurs de Théodose II était chargé d'une mission secrète par son maître, pour corrompre Edécon, le principal ministre d'Attila, et l'engager à assassiner ce redoutable conquérant. Le monarque scythe était au fait de cette trahison; et quoiqu'il manifestât son indignation par quelques accès de colère, et plus encore en témoignant le plus profond mépris pour le nom romain, cependant il respecta, dans ces traîtres eux-mêmes, les droits des ambassadeurs, et il laissa Théodose II en paix.

A peu près à l'époque où Théodose II mourut (28 juin 450), et où les Grecs, par une déférence inouïe pour le sang de leurs maîtres, accordèrent la couronne à sa sœur Pulchérie, et à l'époux qu'on la laissait maîtresse de choisir (ce fut le vieux sénateur Marcian), Attila s'avança des bords du Danube à ceux du Rhin, pour envahir la Gaule, à la tête des nations germaniques. Au confluent du Rhin avec le Necker, il rencontra une partie des Francs qui s'étaient soumis à son empire ; avec eux, il passa le fleuve, il prit et brûla la ville de Metz, et en massacra tous les habitants; il ruina de

même celle de Tongres, et, traversant le pays jusqu'à la Loire, il vint mettre le siége devant Orléans.

Le patrice Aétius, qui gouvernait l'Occident au nom de Valentinien III, avait établi sa réputation dans les Gaules par quelques victoires sur les Francs, sur les Bourguignons et sur les Visigoths. Il avait à peine quelques soldats romains sous ses ordres; mais il avait cultivé soigneusement l'amitié des Scythes et des Alains, du sang desquels il tirait son origine. Il en avait engagé des troupes nombreuses, comme auxiliaires au service de l'empire; il avait eu soin de se concilier la faveur d'Attila lui-même, auquel il avait confié son fils, peut-être comme otage, peut-être pour le faire élever loin des dangers de la cour impériale. Cependant il n'hésita pas à entreprendre contre lui la défense de la Gaule. Les anciens habitants, les Romains, étaient sans force pour résister à un tel ennemi; mais les barbares d'origine germanique, qui s'étaient établis dans la Gaule, ne pouvaient voir sans terreur une invasion tartare qui changerait en désert le pays où ils commençaient à goûter les douceurs de la vie. Aétius visita successivement les rois des Francs, des Bourguignons, des Visigoths, qui pouvaient lui donner une puissante assistance; il s'adressa de même à des peuples plus petits qui erraient sans obstacles dans les Gaules, et il les engagea à se ranger volontairement sous ses drapeaux. Des Tayfales en Poitou, des Saxons à Bayeux, des Bréons dans la Rhétie, des Alains à Orléans et à Valence, des Sarmates dispersés dans toutes les provinces, lui promirent leur assistance. D'autres barbares, qui n'étaient point demeurés en corps de nation, s'étaient engagés dans les troupes mercenaires des lètes et des fédérés. Les Armoriques enfin fournirent aussi des soldats, et ce fut par ce rassemblement de troupes de toutes armes et de tout langage qu'Aétius forma l'armée de l'empire.

Mais la supériorité de l'art militaire, la puissance de la tactique demeurèrent toujours à l'empire romain, jusque dans sa dernière décadence. Quand un vrai général pouvait rassembler des soldats et leur inspirer du courage, le nombre de ses ennemis ne lui donnait pas d'inquiétude. On assurait

qu'Attila avait envahi les Gaules avec cinq cent mille hommes; quelle que fût la force réelle de son armée, la multitude même de ses guerriers affamés était pour lui un obstacle; elle était un avantage pour Aétius. Le roi des barbares voulut en vain profiter des plus vastes plaines des Gaules, pour déployer tous ses bataillons. Il recula des environs d'Orléans, jusqu'au voisinage de Châlons en Champagne. Aétius le suivit. Un monticule, qui dominait un peu le reste de la plaine, parut aux deux généraux d'une importance décisive, et ils se le disputèrent avec acharnement. Enfin Thorismond, fils aîné du roi des Visigoths, en demeura maître. Jornandès assure que le petit ruisseau qui coulait au bas du monticule fut tellement gonflé de sang qu'il inonda ses bords comme un torrent. Théodoric, roi des Visigoths, fut tué dès le commencement de la bataille, et demeura enseveli sous des monceaux de morts. Son fils Thorismond et Aétius se trouvèrent, l'un et l'autre, séparés du gros de leur armée, et exposés à demeurer prisonniers des Huns; mais pendant ce temps, Attila, effrayé de la perte immense qu'il avait faite, s'enferma dans une enceinte de ses chars scythes, qu'il opposa comme une fortification aux assaillants. La nuit survit avant qu'on pût reconnaître à qui la victoire était demeurée : ce ne fut que le lendemain que l'immobilité d'Attila laissa voir qu'il se regardait comme vaincu. Si l'on peut prêter foi à un historien presque contemporain, cent soixante-deux mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

Cette victoire, la dernière qui orna les fastes de l'empire romain, si elle ne le sauva pas de sa ruine, nous a sauvés, nous, de la barbarie tartare ou de la civilisation russe. Si l'empire d'Attila s'était maintenu, s'il s'était étendu sur la Gaule et sur les régions tempérées de l'Europe, peut-être la nature du pays aurait-elle fait renoncer les Huns à la vie pastorale; c'est ainsi que les Mogols y ont renoncé dans l'Inde, et les Mantcheoux à la Chine; mais les vices de la nation, l'empreinte de la servitude serait néanmoins demeurée, comme elle est demeurée en Russie, comme elle est demeurée partout où le Tartare a régné, et les peuples qui aujourd'hui portent la lumière sur le globe

seraient à peine en état de recevoir celle qui leur viendrait peut-être d'ailleurs.

L'on est frappé d'étonnement et d'admiration en voyant la plus formidable puissance qu'ait redouté le monde venir se briser contre les dernières ruines de l'antique civilisation. L'empire romain s'écroulait si rapidement qu'on comprend à peine qu'il se trouvât encore des prétendants au trône, lorsqu'il n'était entouré que de dangers et de honte; mais l'empire d'Attila fut renversé avant celui de Théodose. Aétius n'avait eu garde de troubler la retraite du conquérant scythe, encore formidable après sa défaite; il devait s'attendre à ce qu'Attila cherchât à se venger, à ce qu'il envahît de nouveau l'empire; et en effet, dans la campagne suivante (452), Attila, débouchant de la Pannonie, passa les Alpes Juliennes, et vint mettre le siége devant Aquilée. L'étendue des ravages de son armée, la certitude de ne trouver aucune merci devant le sauvage, engagèrent les peuples de l'Italie à élever un illustre monument de la terreur qu'il inspirait, monument qui s'est conservé jusqu'à notre âge. Tous les habitants de cette riche partie de la plaine d'Italie située à l'embouchure des grandes rivières, et qu'on nommait Vénétie, se réfugièrent sur les bas-fonds, sur les îles à moitié inondées qui embarrassent les bouches de l'Adige, du Pô, de la Brenta et du Tagliamento. Ils s'y mirent à l'abri sous des cabanes de feuillages; ils y transportèrent une petite partie de leurs richesses; bientôt ils s'y donnèrent des habitations plus commodes, et plusieurs petites villes semblèrent sortir du milieu des eaux. C'est ainsi que commença Venise, et cette orgueilleuse république s'appelait à bon droit la fille aînée de l'empire romain, puisque, fondée par les Romains, tandis que l'empire était encore debout, et toujours indépendante dès cette époque, elle n'avait, jusqu'à nos jours, jamais été violée par les armes d'un conquérant étranger.

Aquilée ne fut prise qu'après un long siége; mais tout le reste des villes de la Haute-Italie, Milan, Pavie, Vérone, et peut-être Turin, de même que Como, au pied des Alpes de l'Helvétie et de la Gaule, ouvrirent leurs portes au conquérant. Toutefois, les maladies, suite naturelle de l'intempé-

rance, du pillage et des vices d'une armée barbare, vengèrent alors, comme elles vengeront peut-être encore, les Italiens; et Attila commençait à sentir le besoin de reconduire ses compagnons d'armes dans un climat moins pernicieux pour les hommes du Nord, lorsque les ambassadeurs de Valentinien et du sénat de Rome vinrent lui demander la paix. Ils étaient accompagnés par le pape Léon Ier; la figure imposante de ce vieillard, son assurance, et le respect qu'il inspirait au peuple, frappèrent d'un sentiment de crainte jusqu'au roi païen, qui se disait lui-même prophète. Attila accorda la paix à l'empire, et une crainte religieuse eut peut-être quelque part à sa modération.

L'année suivante (453), Attila mourut en Dacie, dans l'ivresse d'un festin, et son empire s'écroula avec lui. Ardaric, son favori, établit la monarchie des Gépides dans la Dacie, entre les monts Carpathes et le Pont-Euxin, dans le lieu même qu'Attila avait regardé comme le siége de sa puissance. Les Ostrogoths s'emparèrent de la Pannonie, entre Vienne et Sirmium, et Irnak, le plus jeune fils d'Attila, se retira avec les Huns dans la petite Tartarie, où les restes de ce peuple furent asservis peu d'années après par les Igours, sortis des plaines de la Sibérie.

CHAPITRE VIII.

Chute de l'empire d'Occident. Les Francs dans les Gaules. — 453-511.

On ne peut s'empêcher de remarquer, dans les sociétés humaines, dans les nations, une force de vie, une force de résistance, qui se développe après les grandes calamités, et qui maintient leur existence lorsqu'on aurait dû s'attendre à les voir succomber. Cette force ressemble, par ses effets, au principe vital qu'on trouve dans l'homme et dans tous les êtres organisés; mais elle n'est pas comme lui un mystère de la nature; elle est au contraire le résultat nécessaire, le résultat facile à prévoir des efforts de chaque individu pour améliorer sa condition, pour se défendre des calamités communes, ou pour ne les subir qu'avec le moins de dommage possible. En cherchant ainsi à se garantir, il travaille à sauver le corps social dont il fait partie. De toutes parts, des causes de ruine s'étaient combinées contre l'empire romain : pendant les trois premiers siècles, il n'avait cessé de déchoir, et lorsque nous reconnaissons que, pendant le siècle et demi qui vint ensuite, et où nous l'avons observé avec plus de détail, il reçut des atteintes dont chacune semblait devoir suffire pour le renverser, nous sommes tentés de nous écrier avec étonnement : Eh quoi! il se soutient encore?

La force vitale, chez les individus, répare le dommage des maladies, quelquefois suffit à leur guérison; quelquefois aussi elle prolonge seulement leur agonie. Nous n'avons point le droit, quand il s'agit de l'individu, de demander que de telles souffrances soient abrégées : nous ignorons si l'être moral ne se perfectionne pas par les peines de l'être physique;

mais il ne faut pas qu'une fiction de notre esprit nous fasse attribuer aux corps sociaux les propriétés ou la sensibilité des corps individuels. Il ne faut pas que notre pitié pour la longue agonie de l'empire romain, notre regret pour tant de grandeur, tant de gloire, tant de souvenirs, qui vont tomber dans la poussière, nous fasse oublier une pitié plus juste pour des êtres plus réels, pour les générations humaines qui supportaient tous les tourments de cette agonie, tout le poids de ces calamités. La révolution qui renversa l'empire, qui effaça la civilisation passée du globe, et qui fit place à des combinaisons nouvelles, à d'autres existences et à des progrès d'une autre nature, est peut-être la plus importante de toutes celles qui ont ébranlé la race humaine. Il était temps cependant qu'elle s'accomplît, que cette langueur mortelle eût un terme, que cette faiblesse des âmes, qui dégradait notre espèce tout entière, fût remplacée par un autre principe de vertus, ou du moins par un nouveau principe d'action.

Les vastes empires se conservent par leur masse; c'est leur privilége de pouvoir supporter d'être d'autant plus mal gouvernés qu'ils sont plus grands. L'antiquité grecque avait présenté plus d'un tyran odieux, dont le nom est demeuré jusqu'à ce jour en opprobre parmi les hommes; cependant, ni les Denys de Syracuse, ni les Phalaris, ni les Pisistrate, n'auraient pu infliger à leurs concitoyens des maux comparables à ceux que les mauvais empereurs faisaient éprouver aux diverses villes de leurs États. Jamais ils n'auraient songé à confondre l'innocent avec le coupable, dans une proscription universelle, à raser une ville tout entière, à en passer au fil de l'épée tous les habitants : c'aurait été s'anéantir eux-mêmes, car cette ville formait toute leur souveraineté. Les actes de sévérité des empereurs, au contraire, les châtiments nationaux qu'ils infligeaient, tout aussi bien que les calamités des guerres où ils s'engageaient, étaient dans la proportion de l'étendue de leur empire; mais, tandis que le nombre des victimes d'un seul acte de cruauté ou d'une seule faute passait toute croyance, l'homme ne devenait pas plus insensible à la souffrance à mesure que l'État auquel il appartenait

était plus grand. De même la persistance d'un monarque faible et vain dans une guerre désastreuse produisait des conséquences proportionnées, non au caractère de l'homme, mais à l'étendue de ses États. L'obstination de Théodose II dans les murs de Constantinople, ou d'Honorius dans ceux de Ravenne, que tous deux prenaient pour un noble courage, produisit la dévastation de toute l'Illyrie, de toute la Gaule et l'Italie. Il fallait un empire comme celui de Rome pour pouvoir supporter de pareilles calamités.

Depuis que la monarchie d'Attila s'était écroulée, que les Goths et les Vandales s'étaient établis dans leur nouvelle demeure, et que le désir de conserver succédait en eux à celui de détruire, l'empire d'Occident avait encore des chances pour conserver long-temps sa languissante vie, puisque l'empire d'Orient, qui n'était guère moins affaibli, guère moins entouré d'ennemis puissants, subsista mille ans encore. Le siége du gouvernement, à Ravenne, était également à l'abri de toute attaque étrangère, et les peuples ont toujours tant de prédilection pour une autorité antique, ils accordent une préférence si marquée aux abus eux-mêmes qu'ils ont éprouvés sur les réformes dont ils se défient, que, pour peu que l'empire eût joui d'une période de tranquillité, telle seulement que l'Italie l'obtint peu d'années après la suppression des empereurs d'Occident, les sujets se seraient accommodés des modifications apportées par force à l'ordre social; une nouvelle organisation aurait rattaché au centre les provinces qui n'étaient pas conquises, et cet État, fort supérieur encore en étendue à aucun de ceux de l'Europe moderne, aurait recouvré quelques moyens de résistance.

Mais les monarchies ne sont pas sujettes seulement aux calamités qui leur viennent du dehors par la jalousie ou la haine de leurs voisins : elles y joignent encore la chance de se trouver soumises aux plus stupides ou aux plus vils des hommes. Ces chances de succession furent funestes à l'empire d'Occident. Depuis la mort d'Attila, en 453, jusqu'à la suppression de la dignité impériale, en 476, dix empereurs, dans l'espace de vingt-trois ans, occupèrent successivement

le trône ; dix révolutions les en précipitèrent : c'était plus de convulsions qu'une aussi frêle machine n'en pouvait supporter.

Ces révolutions furent surtout dues aux vices du dernier descendant du grand Théodose. Valentinien III était parvenu à l'âge d'homme ; sa mère était morte ; Boniface était mort ; Attila était mort. Valentinien jugea que la dignité impériale n'avait pas de plus grands priviléges que celui d'excuser, dans ceux qui portent la pourpre, tous les vices que les lois punissent chez les particuliers. La grandeur et la renommée d'Aétius le fatiguaient, et, de la première épée que ses lâches mains eussent maniée de sa vie, il tua au milieu de sa cour, avec l'aide de ses eunuques et de ses courtisans, le général qui avait sauvé, le seul qui pût sauver encore l'empire. Moins d'un an après (16 mars 455), il fut poignardé à son tour par Pétronius Maximus, sénateur dont il avait outragé la femme.

Maximus fut reconnu pour empereur ; mais le peuple ne voyait rien en lui qui méritât le rang suprême. Il était également impossible aux Romains de ne pas mépriser la race de Théodose, et de ne pas mépriser aussi ceux qui, sans vertus, sans talents, profitaient de la chute de ces princes pour s'élever à leur place. Rien n'indiquait aux yeux de tous le droit au pouvoir suprême : aussi le chemin du trône fut-il de nouveau ouvert à toutes les ambitions, toutes les intrigues et tous les crimes. D'ailleurs l'année même de la mort de Valentinien, une nouvelle calamité augmenta pour l'empire romain la souffrance et la honte. La veuve de cet empereur, Eudoxie, que Maximus avait épousée, voulut venger son premier mari sur le second, et ne songea point qu'elle sacrifiait en même temps sa patrie ; elle appela à Rome Genséric, roi des Vandales, qui, non content d'avoir conquis et dévasté l'Afrique, s'efforçait de donner à l'ambition et à la rapacité de ses sujets une direction nouvelle, en les accoutumant à la guerre maritime ou plutôt à la piraterie. Les guerriers partis des bords de la Baltique, après avoir fait en conquérants le tour d'une moitié de l'Europe, montèrent sur des vaisseaux con-

struits à Carthage, et répandirent la désolation sur les côtes de la Sicile et de l'Italie. Le 12 juin 455, ils débarquèrent à Ostie ; Maximus fut massacré dans une sédition excitée par sa femme ; la défense devint impossible, et, du 15 au 29 juin, l'ancienne capitale du monde fut pillée par les Vandales avec un degré de rapacité et de cruauté dont Alaric et les Goths n'avaient point approché. Les vaisseaux des pirates étaient amarrés aux quais du Tibre, et l'on y chargeait un butin trop volumineux pour que des soldats eussent pu l'emporter par terre. Des tortures prolongées avaient arraché aux malheureux Romains la découverte de tous leurs trésors cachés ; celui même auquel on avait tout enlevé n'échappait point à la cupidité des soldats de Genséric s'ils pouvaient se flatter, en l'emmenant en Afrique, de tirer, de ses parents ou ses amis, une rançon. Des milliers de nobles captifs furent en effet transportés à Carthage. Eudoxie elle-même partagea les calamités qu'elle avait attirées sur Rome : Genséric la fit monter sur ses vaisseaux avec ses deux filles. C'étaient les derniers survivants de la race du grand Théodose ; et quelque attachement que les Romains eussent récemment montré aux prétentions héréditaires de cette famille, ils se trouvaient malgré eux remis en possession du droit de déférer la couronne à un chef de leur choix.

Ce droit, rendu à un peuple dépourvu d'esprit national, d'institutions protectrices, de respect pour la justice, et de vertus, devait lui devenir fatal. En effet, les Gaulois, les Grecs, les barbares fédérés, qui composaient seuls l'armée, prétendirent tour à tour que c'était à eux qu'il appartenait de donner un chef à l'empire, et leur favori était à peine revêtu de la pourpre qu'il était renversé par une autre faction. Dans cette période calamiteuse de vingt-un ans, qui comprend les dernières convulsions de l'empire d'Occident (455-476), un homme s'éleva au-dessus de ces empereurs éphémères, qu'il put à son gré créer ou déposer, sans pouvoir cependant occuper lui-même leur place ; on le nommait le patrice Ricimer ; il était Suève de nation, et fils d'une fille de Wallia, roi des Visigoths. Un sentiment populaire, qu'on

est étonné de retrouver dans un pays où l'on ne voit point de peuple, s'opposait à ce que ce barbare revêtît lui-même la pourpre, tandis qu'on acceptait pour monarques ceux qu'il voulait bien désigner. Le Suève orgueilleux, dédaignant d'obéir à ceux qu'il regardait comme ses créatures, ne les avait pas plus tôt élevés qu'il les précipitait du trône. Il usa ainsi, il anéantit les ressorts de l'autorité civile et de l'obéissance. Lorsqu'il mourut, le 20 août 472, les provinces de l'Occident ne reconnaissaient déjà plus d'autre pouvoir que celui des soldats barbares qui prenaient le nom de fédérés, et qui dominaient l'Italie. Deux de leurs chefs, arrivés à la suite du roi des Huns, se disputaient alors le premier rang : le patrice Oreste, originaire de la Pannonie, long-temps secrétaire et ambassadeur d'Attila, qui éleva sur le trône son propre fils Romulus-Augustus, surnommé en dérision Augustule, et Odoacre, fils d'Édécon, autre ministre d'Attila, qui souleva les fédérés contre le chef qu'ils venaient de reconnaître. Il leur promit le partage d'un tiers des terres de l'Italie; il fit massacrer Oreste, et il enferma son fils dans le château de Lucullus en Campanie, sans lui donner un successeur.

Ce fut ainsi que l'empire d'Occident fut aboli en 476; mais cette révolution, si importante à nos yeux et qui forme une si grande époque dans l'histoire, fut en quelque sorte déguisée aux yeux des contemporains, de manière à ce qu'ils n'en aperçussent point les conséquences. Odoacre fit renvoyer, par le sénat de Rome, les ornements impériaux à Zénon, empereur de Constantinople, déclarant en même temps qu'un seul empereur suffisait à l'administration de tout l'empire : il fit demander, pour lui-même, à cet empereur le gouvernement du diocèse d'Italie avec le titre de patrice. Il prit aussi, il est vrai, celui de roi; c'était une dignité barbare, qui n'avait point jusqu'alors été regardée comme incompatible avec le commandement d'une armée ou d'une province romaine : ce titre de roi se rapportait aux hommes et non au pays. Il lui fut donné par ses soldats, parmi lesquels les Hérules étaient peut-être les plus nombreux, d'où vient qu'Odoacre est souvent représenté comme roi des Hérules. Cependant le gouver-

nement impérial subsistait tel qu'on l'avait vu pendant le dernier siècle en Italie; c'est-à-dire que le pouvoir était tout entier aux mains des barbares armés, mais qu'en même temps le sénat de Rome s'assemblait comme de coutume; les consuls étaient nommés chaque année, l'un par l'Orient, l'autre par l'Italie; les lois impériales étaient proclamées en Italie, et respectées autant qu'auparavant, et aucune des magistratures, aucune des autorités provinciales ne fut changée.

Il serait difficile de reconnaître où pouvait exister, comment pouvait s'exprimer cette opinion publique, qui avait encore assez de puissance pour que le souverain de l'Italie et de l'armée sentît l'impossibilité de prendre lui-même le titre d'empereur romain, pour qu'il sentît en même temps qu'il n'était pas assez fort pour supprimer des droits et des prétentions qu'il ne pouvait s'attribuer, et qui, dans un souverain rival, devaient lui donner de la jalousie. On cherche en vain où étaient ces Romains, où étaient ces Italiens qui avaient encore assez le sentiment de leur antique dignité ou de leurs anciens préjugés, pour ne pas permettre que leur maître prît le titre de roi de Rome, ou de roi d'Italie. Odoacre reconnut cependant que cette puissance publique existait, et il ne la choqua pas; il fonda le nouveau royaume d'Italie, et il ne l'appela pas par ce nom; il fut indépendant sans oser le paraître. Il satisfit l'avidité des soldats fédérés auxquels il distribua des terres en Italie, sans détruire leur discipline; et, comme il cessa d'appeler de chez les nations étrangères cette foule d'aventuriers qui accouraient chaque année pour chercher la fortune sous les drapeaux de Rome, son armée ne se trouva pas trop forte pour lui. Elle le fut assez pour qu'il pût faire respecter ses frontières. Il ne prétendait pas les étendre au-delà de l'Italie, dont la Sicile même et la Sardaigne avaient été détachées par les invasions de Genséric. Toutefois, il porta ses armes une fois dans l'Illyrie, et une fois dans la Norique, et toujours avec succès. Tout le pays qui s'étendait des Alpes jusqu'au Danube, pays qui, sous les Romains, avait été fertilisé par l'agriculture, enrichi par le commerce

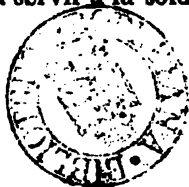
et par le séjour des légions, et qu'on regardait comme la pépinière des soldats de l'empire, avait été depuis tellement ravagé par tant d'invasions successives, que les habitants d'origine romaine en avaient presque disparu, et que des barbares, dont l'histoire est absolument ignorée, leur avaient succédé. Les Rugiens l'habitaient alors; ils furent vaincus par Odoacre, et un grand nombre de captifs de cette nation furent ramenés par son armée en Italie, pour recommencer à cultiver les déserts de cette contrée.

C'étaient des déserts en effet; tous les fléaux, la guerre, la peste, la famine, la tyrannie publique et l'esclavage domestique, s'étaient réunis pour en détruire la population. Pendant le dernier siècle, l'existence du peuple avait été toute artificielle : elle reposait surtout sur les distributions de blé que les empereurs s'étaient crus obligés de continuer à Rome, à Milan, et dans les grandes villes où résidait leur cour. Ces distributions avaient cessé avec la conquête de l'Afrique et avec la ruine de la Sicile. Odoacre n'essaya point de les rétablir; dans l'intervalle, cependant, l'agriculture avait été presque absolument abandonnée par les propriétaires; ils ne pouvaient trouver leur compte à faire naître à grand prix du blé qu'au marché on donnait au peuple pour rien. L'éducation des troupeaux avait, pendant un temps, remplacé la culture des céréales; mais celle-ci demandait des esclaves pour les suivre, et bientôt troupeaux et esclaves, tout avait été enlevé à plusieurs reprises par les invasions continuelles des barbares. La désolation de ces contrées est exprimée quelquefois, occasionnellement et sans déclamation, dans des lettres contemporaines des saints, d'une manière qui fait frémir. Le pape Gélase (496) parle de l'Émilie, de la Toscane et d'autres provinces, où l'espèce humaine a été presque absolument anéantie; saint Ambroise, des villes de Bologne, Modène, Reggio et Plaisance, qui sont demeurées désertes, aussi bien que tout le pays qui les entourait. Ceux qui ont vu de nos jours la Campagne de Rome savent quelle peut être la désolation d'un pays ruiné, plus encore par de mauvaises lois que par des calamités étrangères. En étendant à l'Italie le tableau qu'ils ont

eu sous les yeux autour de son ancienne capitale, ils comprendront quel était l'aspect du royaume d'Odoacre.

L'usurpation d'Odoacre avait relâché le lien qui attachait les provinces, plus éloignées de l'Occident, à l'empire; mais elle ne l'avait pas brisé. Plusieurs districts de l'Espagne, et surtout sur les côtes, étaient demeurés également indépendants des Suèves et des Visigoths; quelques villes même de l'Afrique avaient échappé aux Vandales; des provinces étendues au centre de la Gaule n'obéissaient ni aux Francs, ni aux Bourguignons, ni aux Visigoths; les provinciaux mêmes, qui étaient actuellement envahis par ces peuples barbares, les regardaient plutôt, selon l'expression légale employée en assignant leurs quartiers, comme leurs hôtes que comme leurs maîtres; ils ne croyaient pas avoir cessé d'être Romains; ils en conservèrent long-temps encore le nom, le langage, les lois et les mœurs. Tous tournaient leurs regards vers Constantinople, tous reconnaissaient pour leur empereur Zénon (474-491), qui avait succédé à Léon (457-474) sur le trône de l'Orient. Mais les empereurs grecs avaient échappé, par un heureux hasard bien plus que par leur habileté, à l'orage qui grondait autour d'eux; ils ignoraient les langues occidentales; ils méprisaient ces provinces qu'ils appelaient déjà barbares; ils n'en connaissaient point, ils n'en comprenaient point les intérêts; ils n'avaient aucun moyen de les défendre, presque aucun de les gouverner, aucune chance d'en tirer de l'argent: aussi les abandonnèrent-ils à l'administration des hommes riches ou de famille sénatoriale, qui prenaient le titre de comtes de chaque cité, qui flattaient l'empereur par leur correspondance, et qui étaient flattés en retour par des titres impériaux : ces comtes de l'Occident agissaient presque comme des souverains indépendants.

Ægidius, comte de Soissons, paraît avoir été, pendant la décadence de l'empire, un des plus puissants, parmi ces seigneurs gaulois, qui devaient à leur richesse une sorte de souveraineté. Il remporta plusieurs avantages sur les Visigoths, à la tête des Francs accoutumés à servir à la solde de Rome,



et cette circonstance a donné lieu de dire qu'il avait régné sur les Francs pendant l'exil de Chilpéric, père de Clovis. Son fils, Afranius, Syagrius, gouverna de même Soissons avec le titre de comte pendant les dix ans qui suivirent la chute de l'empire romain (476-486). Il s'y trouvait rapproché des Francs, anciens alliés de l'empire et accoutumés à servir à sa solde ; mais il n'avait plus à leur offrir ni combats ni pillages. Les Francs, sans faire la guerre, avaient cependant étendu leur frontière dans la seconde Belgique; ils étaient maîtres de Tournai, de Cambrai, de Térouenne, de Cologne; et, dans chacune de ces villes, ils avaient un roi différent : tous ces petits rois se disaient issus d'un Mérovée, *Meer-wig*, ou héros de la mer, dont l'existence, demi-fabuleuse, doit être plutôt rapportée à la première apparition des Francs, vers l'an 250, qu'au milieu du Ve siècle, où on la fixe communément. Parmi eux on distinguait un jeune homme, à peine âgé de vingt ans, mais signalé par sa figure et par sa hardiesse, qui régnait depuis cinq ans sur les Francs de Tournai. Son nom était Clovis (Chlod-wig); il était fils d'un Childéric qui s'était fait chasser par ses mauvaises moeurs, mais que sa tribu avait rappelé ensuite lorsque l'âge avait calmé ses passions. Il suivait, comme toute sa race, le culte des dieux de la Germanie; mais son âme enthousiaste était prête à admettre également tous les prodiges que d'autres prêtres lui raconteraient, toutes les croyances qu'ils lui enseigneraient. Il proposa aux guerriers de Tournai, qui étaient de la tribu des Saliens, d'aller partager les richesses de ces Romains, leurs voisins, qui ne savaient ni les défendre eux-mêmes, ni les employer à payer des défenseurs. Tout au plus trois ou quatre mille guerriers levèrent la francisque (c'était leur hache d'armes), et se déclarèrent prêts à le suivre. Ragnacaire, autre roi franc qui occupait Cambrai, vint avec ses guerriers joindre le même étendard. Ils envoyèrent défier Syagrius : le comte romain n'était pas assez redoutable pour qu'il valût la peine de recourir contre lui aux avantages de la surprise; cependant il occupait la frontière; ce qui restait encore au nord de la Seine de soldats qui se disaient Romains,

ou légionnaires, ou lètes, ou fédérés, s'assemblèrent à ses ordres : les armées se rencontrèrent, Syagrius fut battu, et les Francs prirent et pillèrent Soissons. Syagrius, dans sa fuite, traversa la Seine; mais les villes situées entre cette rivière et la Loire, quoique se disant aussi romaines, n'avaient point songé à leur sûreté future; elles n'avaient point de soldats, de trésor, ou de moyens de résistance : Syagrius, n'obtenant d'elles aucun secours, passa aussi la Loire, et s'avança jusqu'à Toulouse, pour demander l'assistance d'Alaric II, qui régnait depuis deux ans sur les Visigoths. Les conseillers de ce roi encore enfant crurent le moment favorable pour anéantir ce qui restait aux Romains de puissance; ils chargèrent de chaînes Syagrius, et le renvoyèrent à Clovis, qui le fit mourir en prison.

C'est à peu près là tout ce que nous pouvons jamais savoir sur les combats qui anéantirent la domination romaine dans la Gaule, et qui fondèrent la monarchie française. Nous ne sommes plus désormais, comme en suivant les fastes des Romains, appelés à choisir parmi les richesses historiques, à combiner, à concilier, à extraire. La douleur et la honte avaient réduit presque tout l'Occident au silence. Qui pouvait désirer de conserver les détails de ces révolutions, dont chaque crise révélait les vices du peuple et du gouvernement? Les Germains ne savaient pas écrire, les Romains ne le voulaient pas. Un seul homme, un prélat et un saint, Grégoire, évêque de Tours, à la fin du siècle suivant, a entrepris de nous faire connaître l'origine de la monarchie française, et en même temps il éclaire presque seul le reste de l'Occident. Il a été tour à tour abrégé, copié, amplifié, du VII[e] siècle jusqu'à nos jours; mais tous ses commentateurs nous égarent, loin de pouvoir nous servir de guides; c'est à lui seul que nous devons recourir; son récit barbare doit nous suffire; il nous peindra en même temps, et les mœurs du siècle, et les opinions de l'Église d'alors; et s'il ne se compose presque que d'un tissu de crimes horribles, ne nous hâtons pas d'en détourner les yeux : il est bon de savoir tout ce que l'homme peut craindre des révolutions diverses de la société humaine.

Nous estimerons davantage les vertus de nos contemporains et le bonheur dont nous jouissons ; nous souffrirons avec plus de patience les maux résultant de toutes les institutions des hommes, quand nous saurons ce qu'ont été réellement nos ancêtres.

Clovis s'était établi à Soissons ; le riche butin qu'il avait partagé entre les guerriers vainqueurs, et qui, selon l'usage des Francs, avait été distribué par le sort en portions égales à tous les soldats, avait attiré de nouveaux aventuriers sous ses étendards. Aucun autre des rois francs ne paraissait l'égaler en activité et en courage, et le Germain était toujours maître de choisir le chef dont il voudrait partager les périls à la guerre. Près d'un tiers de la Gaule, de l'Oise jusqu'à la Loire, était abandonné sans défense au pillage ou aux conquêtes des Francs. Nous n'avons point l'histoire de leurs progrès dans ces provinces. Malgré la faiblesse et la pusillanimité des Romains, une armée de quatre mille guerriers ne pouvait occuper à la fois leurs campagnes et leurs cités. Quatorze ans s'écoulèrent depuis la première victoire de Clovis sur Syagrius jusqu'au temps où la Loire, la Moselle, le Jura et le Rhin furent les bornes de sa domination. Durant ce temps (486-500), les villes romaines entrèrent en négociation avec lui, pour alléger le joug qu'elles devaient porter ; elles lui envoyèrent des députés, et, par un tribut, elles achetèrent sa protection. De leur côté, les évêques songèrent à convertir le roi auquel ils devaient obéir ; ils trouvèrent bientôt que son âme était accessible au fanatisme qu'ils voulaient lui inspirer, que n'étant point encore chrétien il n'avait de partialité pour aucune secte, et qu'il serait par conséquent plus favorable aux orthodoxes que les rois des Bourguignons et des Visigoths, qui étaient ariens. Ils résolurent de profiter de son amour pour les femmes, pour le gagner à eux, en le faisant divorcer d'avec la mère, Franque et païenne, de son fils aîné ; et Aurélianus, confident gaulois et chrétien de Clovis, négocia son mariage avec Clotilde.

Les rois barbares ne se mariaient qu'avec des épouses de race royale, et Clovis aurait dédaigné la fille d'un sujet. Il

n'était pas encore assez puissant pour obtenir celle d'un roi vandale, bourguignon ou visigoth; mais Clotilde était tout à la fois de sang royal et persécutée. Le roi des Bourguignons, Gondicaire, mort en 463, avait laissé quatre fils, qui, tous, portèrent le nom de rois, et qui commandèrent les armées ou partagèrent les conquêtes de leur nation. Mais Gondebaud, l'aîné de ces quatre princes, fit successivement périr ses trois frères. Après avoir surpris deux d'entre eux, Chilpéric et Godemar, dans leur résidence à Vienne, il tua de sa main Chilpéric, qui s'était rendu prisonnier; il fit lier une pierre au cou de sa femme, et la précipita dans le Rhône; il fit trancher la tête à ses deux fils, et jeta leur corps dans un puits; deux filles demeurèrent prisonnières, et l'une d'elles était Clotilde. Godemar, l'autre frère de Gondebaud, s'était réfugié dans une tour : le barbare fit amasser au bas des matières combustibles, et l'y brûla tout vivant. Le quatrième frère, Godegésile, ne périt que dix ans plus tard.

Clotilde, échappée au désastre de sa maison, était, à ce qu'on croit, prisonnière à Genève. Elle avait été élevée par un évêque orthodoxe; elle était belle, elle était enthousiaste, et elle croyait pouvoir haïr saintement son persécuteur, moins encore parce qu'il avait massacré ses parents que parce qu'il était arien. Elle dissimula cette haine au moment de son mariage; car Gondebaud, selon l'usage des rois, croyait ses crimes oubliés dès qu'il les avait oubliés lui-même, et il accorda sa nièce à Clovis, comme un gage d'union entre les deux nations et les deux familles. Il connaissait mal cette nièce, que les prêtres ont nommée sainte Clotilde; aucun espace de temps, aucune réconciliation, aucun bienfait ne pouvait déraciner de son cœur la haine qu'elle avait conçue. Le mariage fut célébré en 493, et trente ans après elle demanda et obtint la vengeance pour laquelle elle avait toujours soupiré.

La confiance que les évêques des Gaules avaient placée dans les charmes de Clotilde fut couronnée par le succès; elle convertit son époux; elle lui persuada d'abord de faire baptiser ses enfants; elle l'engagea ensuite à recourir à la protection de

son dieu dans un moment de danger. Les Allemands avaient envahi, en 496, le pays situé entre la Meuse et la Moselle. C'était pour les Francs une guerre nationale : toutes leurs tribus se rassemblèrent, et livrèrent bataille aux agresseurs, à Tolbiac, à quatre lieues de Cologne. Ils fléchissaient cependant, et paraissaient sur le point d'être mis en déroute, lorsque Clovis invoqua le dieu de Clotilde. Sur ces entrefaites, le roi des Allemands fut tué, ses guerriers offrirent de se ranger sous les étendards de Clovis, et de le reconnaître pour leur roi. Les deux peuples, ayant la même langue, les mêmes mœurs et la même origine, pouvaient aisément s'unir, et Clovis revint du champ de Tolbiac à la tête d'une armée bien plus nombreuse que celle qu'il y avait conduite, ou qu'aucune qu'il eût jamais commandée. Il était en effet reconnu pour roi par ses ennemis, et pour supérieur par les autres rois francs, jusqu'alors ses égaux. De retour à Soissons, sa nouvelle capitale, Clovis se rangea parmi les catéchumènes de saint Remi, l'archevêque de Reims. Ses guerriers, entraînés comme lui par la croyance universelle du peuple au milieu duquel ils vivaient, par les miracles qu'ils entendaient attester, par la magnificence du culte catholique, s'engagèrent à suivre son exemple. Le jour de Noël 496, il se rendit avec son armée, composée de trois mille guerriers seulement, à la cathédrale de Reims, où saint Remi répandit sur lui l'eau lustrale, en disant ces paroles, qui nous ont été conservées : « Courbe ta » tête, ô Sicambre! avec humilité. Adore ce que tu as brûlé, » et brûle ce que tu as adoré. »

La joie du clergé fut immodérée dans toutes les Gaules, en apprenant la conversion de Clovis : c'était un défenseur, un vengeur, un persécuteur de leurs rivaux qui était rendu aux orthodoxes, au moment où ils en avaient le plus besoin; car l'empereur Zénon, à Constantinople, et tous les rois barbares, à Ravenne, à Vienne, à Toulouse, à Carthage, dans l'Espagne et la Germanie, ou étaient engagés dans quelque hérésie, ou étaient païens. C'est à ce titre que le roi des Francs a été appelé le fils aîné de l'Église. Saint Avitus,

archevêque de Vienne sur le Rhône, écrivit à Clovis : *Votre foi est notre victoire.* Il était sujet des Bourguignons, mais il se flattait déjà que Clovis attaquerait ses maîtres; et tout le clergé des Gaules, soit qu'il obéît aux Visigoths ou aux Bourguignons, montra le même zèle pour le triomphe futur de Clovis.

En même temps, la confédération des villes armoriques, qui jusqu'alors s'était défendue par ses propres armes contre les barbares, demanda à traiter avec Clovis; elle fit alliance avec lui, ou même elle s'incorpora à sa nation, et les Armoriques furent unis aux Francs sur un pied d'égalité. Tout ce qui restait de soldats barbares épars dans les Gaules, qui jusqu'alors avaient suivi les étendards de Rome sous les noms de lètes ou de fédérés, fut de même adopté par la nation des Francs, et le nouveau roi vit la domination de son peuple s'étendre jusqu'à l'Océan, jusqu'à la Loire, qui le séparait des Visigoths, jusqu'aux montagnes autour de Langres, qui le séparaient des Bourguignons, et jusqu'au Rhin, qui le séparait des Francs indépendants.

L'étendue de ces conquêtes aurait pu satisfaire l'ambition du petit chef de trois mille guerriers; mais Clovis savait qu'il ne maintiendrait son crédit parmi ses compagnons d'armes que par de nouvelles victoires, et en leur offrant un nouveau butin à partager. Plusieurs soldats s'affligeaient de la soumission des provinces romaines; chacune de celles sur lesquelles Clovis étendait sa protection était soustraite à l'avidité des pillards : il fallait les convaincre que, malgré l'étendue qu'il donnait à sa domination, il resterait en Gaule des provinces à saccager, des propriétés à diviser, des sujets à réduire en esclavage. Clovis chercha querelle aux deux nations qui partageaient avec lui l'empire des Gaules; mais avec la politique à laquelle il dut ses succès, bien plus encore qu'à sa valeur, il commença par les diviser et les tromper, avant de les surprendre.

Clovis s'attaqua d'abord aux Bourguignons; des deux frères qui gouvernaient cette nation, l'un, Godegésile, avait fixé sa résidence à Genève; l'autre, Gondebaud, à Vienne.

Le royaume n'était pas divisé entre eux, mais chacun avait cherché à s'attacher un grand nombre de guerriers ou de leudès : ce nom, qui répondait à celui de fidèles, désignait alors ces partisans engagés par des bienfaits. Chacun, se défiant de son frère, s'était écarté de lui autant qu'il avait pu, soit pour se mettre plus à l'abri des complots fraternels, soit pour jouir plus en liberté des voluptés alors attachées au pouvoir royal. De cette crainte réciproque vint l'usage universel parmi les barbares de désigner les rois, non par le nom d'une province, mais par celui d'une capitale. L'un était roi *à Genève*, l'autre roi *à Vienne*, mais tous deux étaient rois des Bourguignons. Clovis, en 500, séduisit Godegésile; il l'engagea à se séparer de Gondebaud, au moment où les Francs seraient aux mains avec ses compatriotes, et il lui promit de l'aider à ce prix à s'établir seul sur le trône des Bourguignons. Puis il déclara la guerre à cette nation, et il mena les Francs au combat. Les deux peuples se rencontrèrent sur les bords de l'Ousche, près de Dijon; mais au moment où la bataille allait s'engager, Godegésile déserta avec tous ses leudes les drapeaux nationaux, pour passer sous ceux de Clovis; Gondebaud, déconcerté, fut mis en fuite, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il se fut enfermé dans les murs d'Avignon. Godegésile s'empressa d'entrer à Vienne, dans le palais de son frère, et de s'y mettre en possession de toutes les richesses qu'il y trouvait rassemblées, tandis que Clovis, poussant ses ravages jusque dans la Provence, arrachait les vignes, brûlait les oliviers, enlevait les paysans, et chargeait les soldats de butin. Lorsqu'il essaya cependant de se rendre maître d'Avignon, il trouva les murailles trop fortes, ses soldats trop ignorants dans l'art des siéges, et il fut contraint d'accepter de Gondebaud quelque composition, moyennant laquelle il se retira sur les bords de la Seine, avec toutes les richesses dont ses troupes s'étaient chargées. Gondebaud, délivré de la crainte des Francs, marcha aussitôt sur Vienne avec un grand nombre de Bourguignons, indignés de la trahison de son frère. Il fut introduit dans la ville par un aquéduc; Godegésile, effrayé, s'était retiré dans une église;

Gondebaud l'en fit arracher, et le fit massacrer, avec l'évêque qui lui avait donné asile; il fit périr dans d'horribles supplices tous ceux qu'il accusa d'avoir participé aux trahisons de son frère, et son autorité fut de nouveau reconnue par toute l'armée des Bourguignons.

Clovis n'avait pas fait de conquête, il n'y prétendait pas peut-être, mais il avait enrichi son armée; au bout de peu d'années il la mena à une autre expédition. Alaric II régnait sur les Visigoths ,et il s'était élevé entre lui et les Francs quelques contestations. Clovis lui proposa une conférence dans une île de la Loire, près d'Amboise; il régla tous leurs différends, il le rassura pleinement sur ses projets; une paix perpétuelle entre les Francs et les Visigoths fut confirmée par des serments mutuels; puis, de retour parmi les siens, il réunit au Champ-de-Mars, entre Paris et Soissons, ses guerriers en assemblée souveraine, au printemps de l'an 507. « Je ne puis souffrir, leur dit-il, que ces ariens (les Visigoths) » possèdent la meilleure partie des Gaules; allons sur eux, » et quand, avec l'aide de Dieu, nous les aurons vaincus, » nous réduirons leurs terres sous notre domination et leurs » personnes en esclavage. » De plus longs discours n'étaient pas nécessaires pour entraîner les Francs à la guerre; ils choquèrent leurs armes en l'air, et le suivirent.

Clovis avait trompé son ennemi par un parjure; mais pour attirer la bénédiction du ciel sur ses armes, il annonça qu'il punirait de mort tout soldat qui enleverait sans payer, même un brin d'herbe, du territoire de Tours; car ce pays était sous la protection immédiate de saint Martin. L'Église ne balançait point alors entre les deux mérites de la bienfaisance envers les moines et de la probité. Saint Grégoire de Tours assure que la marche de Clovis fut constamment dirigée et facilitée par des miracles. Le chœur perpétuel des moines, le *psallentium*, qui chantait nuit et jour les psaumes dans l'église de Tours, annonça sa victoire par une prophétie. Une biche dirigea son passage au travers des eaux de la Vienne; une colonne de feu conduisit la marche de son armée sur Poitiers. Ce fut dix lieues au-delà de cette ville que Clovis

rencontra les Visigoths, commandés par Alaric II; il les vainquit dans les plaines de Vouglé (507); leur roi même fut tué, et toute leur armée mise en déroute. La plus grande partie des possessions des Visigoths, entre la Loire et les Pyrénées, fut ravagée par les Francs : ils parurent même s'attacher quelque temps à faire la conquête de ces provinces; mais dans une guerre de quatre ans, sur laquelle nous n'avons aucuns détails, ils en reperdirent une partie, et à la fin du règne de Clovis, en 511, il n'y avait guère plus d'une moitié de l'Aquitaine qui reconnût son autorité.

Les autres rois des Francs ne pouvaient déjà plus être considérés comme les égaux de Clovis. Quelques uns avaient combattu à ses côtés, mais aucun n'avait montré les talents d'un grand général ou d'un grand politique. Tous, au contraire, s'étaient déjà abandonnés à cette mollesse qui corrompt si vite les barbares arrivés à l'opulence. Cependant Clovis les regardait toujours comme ses rivaux; il craignait l'inconstance du peuple, qui pourrait chercher en eux un protecteur contre lui. Il craignait les talents qu'eux ou leurs enfants pourraient développer un jour, ou le contraste de leur douceur avec sa cruauté. Il résolut de s'en défaire. Il commença par Sigebert, roi des Ripuaires, son compagnon d'armes, qui régnait à Cologne; il persuada, en 509, au fils de ce malheureux roi, Clodéric, qui l'avait accompagné à la guerre des Visigoths, d'assassiner son père, lui promettant de l'aider ensuite à recueillir les fruits de ce parricide. Le crime fut commis, mais Clovis se hâta d'en désavouer l'auteur, qu'il fit poignarder à son tour; et assemblant aussitôt les Ripuaires, il fut élevé par eux sur un bouclier, et proclamé comme leur roi. Peu après, Clovis dressa des embûches à Cararic, qui régnait à Térouane; s'étant d'abord emparé de sa personne, il le fit ordonner prêtre, ainsi que son fils; mais peu après il fit trancher la tête à l'un et à l'autre. Il séduisit par des présents les leudes de Ragnacaire, qui régnait à Cambrai, et l'ayant fait conduire devant lui enchaîné, aussi bien que son frère : « Comment as-tu pu, lui dit-il, déshonorer ainsi notre lignée, » en te laissant garrotter? Ne valait-il pas mieux mourir

» honorablement ? » Et en même temps, élevant sa hache, il lui en abattit la tête. « Et toi, dit-il au frère de Ragnacaire, » si tu avais défendu ton frère, tu ne serais pas aujourd'hui » prisonnier avec lui ; » et aussitôt il le frappa à son tour d'un coup mortel. Il fit encore tuer beaucoup d'autres rois chevelus qui étaient à la tête de tribus moins considérables ; puis, feignant de se repentir de sa barbarie, il annonça qu'il prenait sous sa protection tous ceux qui avaient échappé au massacre : il espérait découvrir ainsi si quelqu'un de ses parents avait conservé la vie, pour s'en défaire aussi ; mais tout avait péri, et son œuvre était accomplie. Ainsi, dit saint Grégoire, à qui nous empruntons le récit de toutes ces horreurs, et dont les sentiments peignent encore mieux que la narration l'esprit du siècle, « ainsi Dieu faisait tomber chaque jour quelqu'un de » ses ennemis entre ses mains, et étendait les limites de son » royaume, parce qu'il marchait avec un cœur droit devant » le Seigneur, et qu'il faisait ce qui plaisait à ses yeux. » (L. XI, c. 40.)

Clovis, en effet, a été considéré par la plus grande partie du clergé des Gaules comme un saint : c'est à une suite de miracles qu'on a attribué ses succès et la fondation de la monarchie française qu'il accomplit. Parmi ces miracles, cependant, il y en a un plus célèbre que tous les autres, et en commémoration duquel a été célébrée jusqu'à nos jours la cérémonie du sacre. On a raconté qu'une fiole, la sainte ampoule, fut apportée du ciel par une colombe blanche, à saint Remi, pour en oindre le roi ; mais cette fable n'a commencé à s'accréditer que dans le IXe siècle. Clovis montrait en toute occasion à ce clergé, qui embrassait sa cause avec tant de chaleur, un respect et une déférence sans bornes : il avait pris sous sa protection spéciale, dans des lettres qui nous ont été conservées parmi la collection des conciles, non seulement la personne et les propriétés des évêques et des prêtres, dans tous les pays où il portait la guerre, mais jusqu'à celles de leurs maîtresses et de leurs enfants ; il avait déchargé de toute imposition les biens de l'Église, et il avait consulté les conciles sur l'administration de son royaume.

Nous serions dans une grande erreur si nous comparions cette administration à rien de ce que nous voyons dans les monarchies modernes. Clovis régnait sans ministère et sans aucun établissement civil; il n'était point le roi des Gaules, mais le roi des Francs cantonnés dans les Gaules; il était le capitaine d'une armée souveraine, capitaine en même temps électif et héréditaire; car si, d'une part, les soldats n'appelaient à cette haute dignité qu'un descendant de Mérovée, de l'autre, ils ne voulaient confier leur fortune et leur vie qu'au plus habile ou au plus heureux. Si Clovis leur avait paru indigne de leur choix, sa tête serait bientôt tombée sous la francisque, comme celle des rois dont lui-même s'était défait. Cette armée souveraine avec laquelle il régnait, à peu près comme le dey d'Alger régnait par les janissaires, n'abandonnait jamais les armes pour l'agriculture; elle ne s'était point partagé les propriétés ou les personnes des Gaulois; en se répandant ainsi sur un grand territoire, elle se serait bientôt anéantie. Elle restait réunie, ou du moins ses cantonnements étaient toujours rapprochés ou de Soissons ou de Paris, selon que l'une ou l'autre ville était la résidence de Clovis. En général, elle était logée chez les bourgeois, et elle y vivait dans le luxe et les plaisirs brutaux, qui avaient le plus d'attrait pour des soldats barbares, jusqu'à ce que les richesses acquises dans chacune de ses expéditions fussent dissipées; alors elle pressait son roi de la conduire contre quelque autre ennemi. Comme la nation des Francs n'avait point émigré tout entière, ainsi que celles des Bourguignons et des Visigoths, il n'y avait point de familles à établir, point de partage des terres à faire; ce n'était que successivement, lorsque quelque vétéran se retirait du service, qu'il demandait la concession de quelque terre déserte; et le roi en avait toujours plus à distribuer qu'il ne trouvait de demandeurs. Souvent aussi le soldat se servait lui-même, et, la francisque à la main, il se défaisait du propriétaire dont la maison ou la terre lui plaisaient, sachant bien que si, par hasard, il venait à être poursuivi et condamné pour ce meurtre, la loi ne l'obligerait qu'à une amende, un widrigild de 100 sous d'or,

environ douze cents francs pour le meurtre d'un propriétaire romain.

L'armée, toujours réunie, n'était pas appelée à délibérer seulement dans ce qu'on nommait proprement le Champ-de-Mars, ou la revue qui se faisait au commencement du printemps, mais dans toutes les occasions publiques, pour la paix, pour la guerre, pour les lois, pour les jugements. Les Romains n'étaient point admis à ces assemblées, ils n'avaient aucune part à la souveraineté ; mais ils avaient pour eux toutes les ressources de l'intrigue et de la flatterie auprès du roi, toutes les places de finance ou de correspondance qui exigeaient leur éducation et leur connaissance des lettres, toutes les places enfin de la hiérarchie ecclésiastique ; et dans ces diverses carrières, non seulement ils conservèrent, mais ils augmentèrent souvent la fortune qu'ils avaient reçue de leurs pères : aussi le temps ne tarda pas d'arriver où les rois francs leur accordèrent de préférence leur confiance. Les villes continuèrent à se gouverner suivant les lois romaines, avec leurs curies ou municipalités. Clovis envoyait cependant à toutes celles qui s'étaient mises sous sa protection un officier franc, qui se nommait *graf* ou *grafio*, et qui répondait à peu près au comte des Romains. Il surveillait la municipalité, il percevait quelques revenus royaux, et il présidait les assemblées partielles des Francs, les plaids où se rendait la justice, lorsque quelque troupe de Francs se trouvait établie dans la ville. Dans les campagnes enfin, le peuple était esclave comme avant la conquête ; il travaillait pour le propriétaire, ou franc, ou romain, sur le patrimoine duquel il se trouvait placé. La guerre seulement, tout en détruisant les citoyens, avait multiplié les captifs ; le sort commun des prisonniers était l'esclavage, et une brillante expédition transportait souvent, des bords du Rhône à ceux de la Seine, des troupeaux de malheureux destinés à travailler pour le maître qui voudrait les acheter.

« Après avoir fait toutes ces choses, poursuit Grégoire de » Tours, Clovis mourut à Paris (27 novembre 511). Il fut » enseveli dans l'église des Saints-Apôtres, aujourd'hui Sainte-

» Geneviève, qu'il avait fondée de concert avec la reine Clo-
» tilde. Il avait en tout régné trente ans, dont cinq seulement
» depuis la bataille de Vouglé, et il avait accompli sa qua-
» rante-cinquième année. »



CHAPITRE IX.

Les Goths et les Francs jusqu'au milieu du VIe siècle. — 493-561.

Le torrent de l'inondation des barbares avait roulé ses flots du Levant au Couchant; l'impulsion première lui avait été donnée dans la Scythie; il avait suivi les rivages de la mer Noire, et dévasté cette vaste presqu'île Illyrique sur une des côtes de laquelle était bâtie la nouvelle capitale de Constantin. Presque tous les peuples qui avaient conquis l'Occident avaient d'abord exercé leur furie sur l'empire oriental; telle fut la marche des Goths de toute dénomination, des Vandales, des Alains, des Huns, et cependant l'empire d'Orient survécut à la tempête, et celui d'Occident succomba. Le premier n'était pas plus belliqueux, il n'était pas mieux gouverné, il n'était pas plus peuplé ou plus riche; il ne lui restait pas même, comme à l'autre, de glorieux souvenirs, ou les étincelles d'un vieux patriotisme qu'une administration vertueuse pût faire revivre. Le sénat de Constantinople, image imparfaite de celui de Rome, fut toujours bas et tremblant; le caractère des grands comme celui du peuple fut toujours servile; les empereurs affectèrent toujours le langage du plus insolent despotisme : tout chrétiens qu'ils étaient, ils continuèrent à se faire encenser comme des divinités; et les ambassadeurs de Théodose II, au moment même où ils allaient implorer la paix aux pieds d'Attila, s'engagèrent avec ses ministres dans une querelle dangereuse, parce qu'ils déclarèrent qu'il était impie de comparer Attila, qui n'était qu'un homme, avec leur empereur Théodose, qui était un dieu. Quand on compare, au Ve siècle, les Grecs qui se soutinrent,

aux Romains qui succombèrent, on ne leur trouve ni plus de talents, ni plus de vertus, ni plus de force : ils n'eurent donc que plus de bonheur.

Depuis l'extinction de la race du grand Théodose (450), le trône de Constantinople fut occupé durant une période de soixante-dix-sept ans, jusqu'au temps de Justinien, par cinq empereurs : Marcien, de 450 à 457 ; Léon, jusqu'en 474 ; Zénon,—491 ; Anastase,—518, et Justin,—527. Presque tous, arrivés à l'extrême vieillesse, furent faibles d'esprit autant que de corps, élevés au trône par des femmes et dominés par elles ; l'histoire ne donne sur eux que fort peu de lumière. Quelques écrivains contemporains paraissent s'être perdus ; mais le peu que nous savons sur ces cinq règnes ne cause pas beaucoup de regrets sur ce que nous ne pouvons plus savoir. La Thrace et toute la partie européenne de l'empire furent, durant ces soixante-dix-sept-ans, exposées à de fréquents ravages ; mais les vastes provinces d'Asie, et l'Égypte, avec les îles de la Grèce, n'eurent à souffrir que des vices de leur administration. Ce n'était presque que par la frontière de l'Euphrate que toutes ces vastes régions pouvaient être attaquées, et l'empire des Sassanides de Perse se trouvait, durant la même période, soumis à une administration également faible : aussi les deux empires demeurèrent presque toujours en paix l'un avec l'autre. Les rois persans de cette période, Phirouz, de 457 à 488 ; Balasch,—491 ; Xobad, —531, ne nous sont presque connus que de nom ; ils furent engagés dans des guerres dangereuses avec les Huns blancs, ou Euthalites, au nord et à l'est de la mer Caspienne, qui ne leur laissèrent point la liberté de tourner leurs armes contre les Romains.

Mais des frontières de l'empire d'Orient, durant cette même période, partit un nouveau peuple pour se jeter sur les provinces qui avaient appartenu à l'empire d'Occident, et changer encore une fois leur organisation. La conquête de l'Italie par les Ostrogoths se lie avec les règnes des empereurs Zénon et Anastase, et elle dépendit en partie des résolutions de leurs conseils.

Tandis qu'une partie de la nation des Goths, ceux qui avaient habité les régions occidentales, ou les Visigoths, s'étaient, sous la conduite d'Alaric, hardiment avancés sur les terres de l'empire et qu'ils avaient ensuite trouvé un établissement dans une partie de la Gaule et de l'Espagne, les Goths orientaux, ou Ostrogoths, étaient restés au-delà du Danube; ils avaient subi le joug d'Attila; mais comme ils n'avaient ni trésors ni villes à piller, et qu'ils ne pouvaient offrir à leurs nouveaux maîtres d'autres richesses que des soldats valeureux, ils avaient bientôt été associés aux exploits du Tartare, qui les appelait ses sujets. Trois frères, rois des Ostrogoths, Walamir, Théodémir, et Widimir avaient suivi Attila dans ses expéditions, et contre la Thrace et ensuite contre la Gaule. Après la mort du roi des Huns, ils recouvrèrent sans effort leur indépendance. Ils occupaient alors les contrées désolées de la Pannonie (Autriche et Hongrie). L'impulsion reçue des Huns, les guerres où ils avaient été entraînés, les marches qu'ils avaient accomplies tout au travers de l'Europe, leur avaient fait abandonner l'agriculture; les habitudes d'oisiveté et de prodigalité contractées dans les opulentes provinces qu'ils avaient long-temps ravagées, les rendaient presque incapables de reprendre une vie industrieuse, et dans ces riches campagnes de Hongrie, dont le plus léger travail suffit pour exciter la fertilité, une nation moins nombreuse que les seuls habitants de quelqu'une des villes qu'ils y avaient détruites, ou de celles qu'on y voit de nos jours, était sans cesse exposée à la famine. Leurs besoins excitant leur rapacité, ils opprimaient d'autant plus durement le petit nombre d'habitants demeurés dans ces vastes provinces qu'ils éprouvaient plus de besoins; ils en faisaient disparaître plus rapidement la race, et, après avoir dévoré la substance des agriculteurs leurs sujets, ils retombaient dans leur première misère. Théodoric, le fils de Théodémir, un des trois frères, avait été donné en otage à l'empereur Léon, et élevé à Constantinople. L'exemple d'un grand empire encore maître des arts les plus précieux et d'immenses richesses ne fut point perdu pour lui. Son esprit, avide d'instruction, saisit chez les Romains tout ce qu'il y avait à re-

cueillir encore sur les arts de la guerre et ceux de l'administration. Toutefois il ne se soumit point aux pédagogues grecs, il s'éleva lui-même, au lieu de se laisser élever par eux, et il n'apprit pas même à écrire. Vers 475, il succéda à son père, et, comme ses deux oncles étaient morts aussi, il se trouva à la tête de toute la nation des Ostrogoths. Il ne voulut pas laisser éprouver plus long-temps à ses compatriotes les misères des déserts de la Pannonie, il rentra à leur tête dans les terres de l'empire d'Orient; il inspira à Zénon assez de crainte pour lui faire acheter son amitié. Il lui rendit ensuite des services importants dans les révoltes qui troublèrent son règne; mais plus tard, provoqué ou par quelque manque de foi, ou par la seule inconstance et l'impatience de ses soldats, il tourna de nouveau ses armes contre l'empire, et il ravagea la Thrace avec une cruauté qui laisse sur sa mémoire une tache honteuse. On accusa les Goths d'avoir, durant cette expédition, coupé la main droite aux paysans captifs, pour les rendre incapables de tenir désormais les cornes de leur charrue.

Théodoric ne pouvait vivre en paix, et Zénon, son adversaire, ne savait à quelle condition terminer une guerre qu'il n'avait plus la force de soutenir, lorsque le roi des Ostrogoths proposa à l'empereur de Byzance de l'autoriser à conquérir l'Italie, et à la gouverner selon les lois, si ce n'est sous la dépendance de l'empire. Zénon se crut heureux de se délivrer à tout prix d'une armée aussi redoutable; il abandonna Odoacre aux armes des Ostrogoths, et il laissa dans le traité éventuel, conclu avec le roi son vassal, assez d'ambiguité pour sauver la dignité de l'empire sans compromettre l'indépendance de Théodoric. L'armée des Ostrogoths et avec elle toute leur nation, se mit en mouvement de la Thrace, au commencement de la campagne de 489, avec le dessein de traverser la Mœsie, la Pannonie et les Alpes Juliennes pour entrer en Italie. Des tribus errantes de Bulgares, de Gépides et de Sarmates occupaient ces régions, autrefois peuplées et opulentes. Les Ostrogoths, durant une marche de sept cents milles, furent quelquefois obligés de les combattre; mais, d'autre part, ils furent joints sur la route par de nombreux aventuriers que la

réputation de Théodoric attirait sous ses étendards. Lorsque cette redoutable armée descendit des Alpes du Friuli, Odoacre ne démentit point sa réputation d'activité, d'habileté et de bravoure ; il défendit l'Italie comme elle n'avait de long-temps été défendue ; il n'abandonna la possession de la campagne qu'après la perte de trois batailles rangées. Il se retira alors, avec les plus fidèles de ses partisans, dans la forteresse de Ravenne ; il y soutint un siége de trois ans ; il fut enfin contraint de se rendre, le 5 mars 493. Les conditions qu'il obtint furent honorables et avantageuses ; mais il éprouva bientôt que la foi des traités est une vertu presque inconnue aux barbares. Les héros eux-mêmes, dans un temps où l'opinion est sans force et la morale sans principes, ont rarement balancé entre leurs intérêts et leurs serments. Théodoric, qu'on peut regarder comme le plus loyal et le plus vertueux de ces conquérants barbares, fit poignarder Odoacre à l'issue d'un festin de réconciliation.

Le roi des Ostrogoths, maître de l'Italie, se rendit bientôt maître également des régions situées entre le Danube et les Alpes, qui complètent le système de défense du pays qu'il gouvernait. Il obtint aussi des Vandales, par la seule terreur de son nom, la restitution de la Sicile. Alors il donna à sa nouvelle conquête l'organisation la plus sage et la plus équitable que les vainqueurs du Nord eussent encore accordée aux régions du Midi, où ils s'établissaient. Au lieu d'opprimer un peuple par l'autre, il s'efforça de tenir la balance égale entre eux, et de conserver à chacun, de développer même les prérogatives qui les distinguaient. Il réserva dans son entier la liberté germanique des Goths, leurs jugements populaires, leurs lois d'origine scandinave, leur organisation militaire et judiciaire en même temps, qui réunissait des citoyens d'un même canton, pour délibérer et juger dans la paix, pour combattre dans la guerre. Il leur confia exclusivement la défense de l'État, et, à la fin de sa vie, il alla jusqu'à faire ôter aux Romains des armes dont ces derniers se montraient toujours peu empressés à se servir, pour les donner seulement aux barbares. Mais, en même temps, il voulut attacher de

nouveau les Ostrogoths à l'agriculture ; pour cela, il leur distribua des terres, sous l'ancienne condition germanique, qui liait tout citoyen propriétaire à la défense de son pays. Il y aurait eu en Italie bien assez de terres désertes pour établir convenablement trente ou quarante mille familles nouvelles, car on peut douter que Théodoric en conduisît davantage avec lui ; mais ces guerriers, désaccoutumés du travail, ne se seraient jamais soumis aux fatigues d'un défrichement. Ils eurent donc un libre choix sur les propriétés romaines : seulement Théodoric ne permit point qu'on ôtât au citoyen romain plus du tiers de son héritage. Peut-être aussi, et les expressions de l'historien Procope peuvent à cet égard faire naître un doute, imposa-t-il au cultivateur romain l'obligation de livrer à son maître barbare seulement le tiers de sa récolte; alors il aurait le mérite d'avoir introduit de nouveau en Italie le système des colons partiaires ou métayers, auxquels cette contrée doit la prospérité de sa population agricole. Le législateur s'occupa avec soin de réunir dans l'Ostrogoth les habitudes domestiques du cultivateur avec les exercices et la discipline du soldat ; il voulut lui communiquer les arts des Romains, non sa science ou sa littérature : « Car, disait-il, » celui qui a tremblé devant la baguette d'un régent tremblera toujours devant une épée. »

Théodoric conserva aussi à ses sujets romains ce qu'ils appelaient leur liberté, savoir : le nom de la république, le sénat, les consuls, les magistratures, les lois, le langage, et jusqu'aux habits de Rome. Il avait assez vécu dans l'empire pour concevoir quels avantages il pourrait retirer de cette organisation, quels impôts lui paieraient ses sujets romains, tandis que les Goths demeuraient exempts de toute taxe ; quelle sûreté il trouverait dans la régularité de l'obéissance, quelle supériorité ses sujets romains conserveraient sur les Goths dans l'administration, dans la correspondance, dans la diplomatie. Avec leur aide, avec l'industrie des Romains, animée par la protection de lois égales et par l'activité d'un grand homme, il fit exploiter d'anciennes mines d'or et de fer, probablement en Pannonie ou en Istrie ; il rendit du lustre à

l'agriculture, il fit travailler au desséchement des marais Pontins, il ranima le commerce et les manufactures, il rétablit les postes impériales, qui n'étaient point alors destinées à l'utilité de tous, mais seulement à l'avantage du gouvernement, et de ceux à qui il accordait des ordres gratuits pour des chevaux.

Dans une visite qu'il fit à la ville de Rome, en l'an 500, et où il fut complimenté par le sénat et le peuple, il destina des sommes annuelles à la conservation des monuments romains, et il pourvut à leur protection contre la cupidité de ceux qui les regardaient déjà comme une carrière d'où ils pourraient tirer les matériaux de nouvelles constructions; il rétablit même, d'une manière moins somptueuse, il est vrai, mais toujours avec d'assez grands frais, les distributions de vivres au peuple de Rome, et les spectacles, qui ne lui étaient pas moins chers que le pain. Cependant il n'avait point fixé sa résidence dans cette ancienne capitale; il partageait son temps entre Ravenne, la forteresse essentielle de son royaume, le dépôt de ses arsenaux et de ses trésors, et Vérone, l'objet de ses affections, et la ville d'où il croyait pouvoir le mieux veiller à la défense de l'Italie. De là vient que dans le plus ancien des poëmes allemands, celui des Nibellungen, il est désigné sous le nom de *Diétrich von Bern*, qu'on s'accorde à traduire, Théodoric de Vérone, car Berne n'existait pas alors.

Quoique élevé dans la foi arienne, Théodoric non seulement accorda une entière tolérance aux catholiques, il se prêta même aux désirs intolérants du clergé romain, et il ne permit au peuple conquis d'autre culte que le catholique. Il sut distribuer avec tant d'art parmi le clergé les récompenses et les prélatures, qu'il le maintint presque jusqu'à la fin de sa vie dans l'obéissance et la fidélité. Il s'était aussi proposé de rendre du lustre au sénat romain et de l'attacher à sa monarchie; son succès fut complet au commencement de son règne, mais ceux qu'il croyait avoir gagnés lui échappèrent à la fin. Les évêques et les sénateurs, trompés par les ménagements qu'il avait eus pour eux, se crurent plus importants, plus

redoutables qu'ils n'étaient réellement. Les sénateurs étaient toujours entourés du lustre de leurs immenses richesses; leur orgueil s'enflait au souvenir de l'antiquité de leur race, à laquelle, dans les derniers siècles, ils attachaient beaucoup plus de prix, justement parce que moins d'actions éclatantes pouvaient la relever. Ils se crurent encore d'antiques Romains, non seulement les descendants, mais aussi les égaux des maîtres du monde; ils commencèrent à rêver une liberté sans égale garantie, sans force publique et sans courage; ils s'engagèrent dans des complots obscurs pour rétablir, non la république, mais l'empire. Théodoric, que la prospérité avait rendu irritable, et l'âge défiant, punit, sur des soupçons peut-être, plutôt que sur des preuves, ceux dont les projets ou les désirs lui parurent des trahisons. La fin de son règne est souillée par la condamnation de Boëthius et de Symmachus, tous deux sénateurs, tous deux consulaires, tous deux faits pour honorer le dernier âge de Rome. Boëthius, qui languit long-temps dans une prison à Pavie, avant de périr d'une mort cruelle, y composa (en 524) le livre sur la Consolation, qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Dans le même temps, Théodoric, provoqué par la persécution des ariens à Constantinople, était sur le point, à ce qu'on assure, de se laisser entraîner à commencer une persécution contre les catholiques en Italie, lorsqu'il mourut, le 30 août 526.

Durant un règne de trente-trois ans, Théodoric fit plusieurs fois par ses lieutenants la guerre avec succès, pour repousser les attaques des Grecs, de quelques barbares du Danube, des Bourguignons et des Francs. Cependant il se proposait moins d'étendre sa monarchie par des conquêtes que de la faire prospérer au dedans; et en effet, grâce à la longue paix dont il la fit jouir, à ses sages lois, et aux ressources immenses qu'offrait un pays redevenu neuf en quelque sorte par la barbarie, où tout travail était assuré d'une ample récompense, la population de son royaume fit des progrès rapides. A la fin de son règne, on compta que la nation des Ostrogoths avait deux cent mille hommes en âge de porter les armes, ce

qui supposait près d'un million de population totale. Il ne faut point oublier qu'elle s'était recrutée par les aventuriers et les soldats qui, de toutes les nations barbares, accouraient pour partager la richesse et la gloire dont la faisait jouir Théodoric. Elle occupait alors non seulement l'Italie et la Sicile, mais les provinces de Rhétie et de Norique jusqu'au Danube, l'Istrie de l'autre côté de l'Adriatique, et la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. On ne sait point quelle était, à la même époque, la population romaine de ces États, mais il paraît qu'elle s'était aussi beaucoup augmentée.

Les négociations de Théodoric s'étendaient dans toute la Germanie, et jusqu'à la Suède, d'où ses compatriotes étaient sortis originairement, et d'où il arrivait chaque jour de nouveaux émigrants. La volumineuse collection des lettres de son secrétaire Cassiodore nous a été conservée ; et quoiqu'on ne puisse s'empêcher de regretter que le style pompeux de ce rhéteur voile sans cesse la vérité sous des figures ou sous un étalage d'érudition antique, on trouve cependant, dans ces douze livres, de précieux documents sur l'administration intérieure, les mœurs du temps, et les relations diplomatiques des nouveaux États. Il est digne de remarque que le latin était employé pour ces relations, entre des peuples qui ne l'entendaient point eux-mêmes. Nous avons des lettres adressées par Cassiodore, au nom de Théodoric (l'an 506), aux rois des Warnes, aux rois des Hérules, aux rois des Thuringiens, qui tous étaient encore complétement barbares, et qui vivaient au-delà du Danube, pour les intéresser aussi bien que le roi des Bourguignons, à la défense d'Alaric II, roi des Visigoths, contre Clovis. Ces rois avaient enfin dû reconnaître les avantages des lettres et des communications qu'elles établissaient entre des hommes séparés par d'immenses distances, dont les intérêts étaient semblables. Mais comme leur langue n'avait point d'alphabet, que non seulement ils ne savaient pas l'écrire, mais que personne ne le pouvait, ils prenaient des esclaves romains pour secrétaires, et ils communiquaient dans une langue quelquefois également inconnue aux deux correspondants.

Théodoric, qui s'était fait céder par les Bourguignons une grande partie de la Provence, et entre autres la ville d'Arles, où il avait rétabli un préfet des Gaules, comme il y en avait eu un au temps de l'empire, avait cherché à protéger, contre les Francs, son gendre, Alaric II, roi des Visigoths d'Espagne et d'Aquitaine, avec lequel il confinait sur les rives du Rhône. Mais trompé, ainsi que ce jeune roi, par les serments de Clovis, il n'avait pu prévenir la bataille de Vouglé et la ruine des Visigoths en Aquitaine : il se hâta du moins de leur envoyer du secours. Un fils naturel d'Alaric avait été mis sur le trône, parce qu'il était en âge de porter les armes, tandis qu'Amalaric, son fils légitime et fils de la fille de Théodoric, n'était encore qu'un enfant. Ce motif, qui pouvait être bon pour les peuples, ne satisfaisait pas le roi des Ostrogoths ; il fit couronner son petit-fils, et agissant dès lors comme son tuteur, il gouverna l'Espagne et la Gaule méridionale aussi bien que l'Italie. Le jeune Amalaric cependant avait établi sa résidence à Narbonne ; une cour, des officiers royaux rappelaient aux Visigoths qu'ils formaient toujours un peuple indépendant, tandis que des succès presque constants qu'ils obtenaient contre les Francs, dans une petite guerre sur leurs frontières, les attachaient au grand protecteur qui donnait du lustre à leur monarchie.

Si Théodoric avait eu un fils auquel il pût transmettre la domination d'une aussi grande partie de l'Europe, au lieu de n'avoir que deux filles, ce serait probablement aux Goths qu'aurait été réservé l'honneur de relever l'empire d'Occident ; mais la fortune, presque toujours si favorable à ce prince, celui entre les rois barbares qui eut le plus de vraie grandeur, lui refusa un héritier auquel il pût transmettre sa puissance.

Il mourut le 30 août 526, et son règne passa comme un brillant météore, qui disparaît sans exercer sur les saisons aucune influence durable. Les deux nations des Visigoths et des Ostrogoths, qu'il avait réunies, se divisèrent de nouveau à sa mort. Amalaric, déjà âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, demeura à Narbonne, d'où il gouverna l'Espagne et la partie de la Gaule située entre le Rhône, le Lot et les Pyrénées ;

Athalaric, son autre petit-fils, âgé à peine de quatre ou cinq ans, demeura à Ravenne, sous la tutelle de sa mère Amalasonthe, à la tête des Ostrogoths de l'Italie et de la Provence.

La ruine des barbares est plus rapide que celle des peuples civilisés, parce que leur corruption est plus prompte. Ils doivent leurs vertus à leur situation plus qu'à leurs principes : ils sont sobres, vaillants, actifs, parce qu'ils sont pauvres et élevés à la dure. La richesse, au contraire, n'a pour eux en réserve que des jouissances physiques ; car ils ne sont point en état de partager les jouissances intellectuelles des peuples civilisés, et avec l'opulence commencent tous leurs vices. Mais notre instruction n'exige point que, pour juger de leur décadence, nous la suivions dans tous ses honteux détails : il nous suffira de dire sur les Visigoths que, depuis la mort du grand Théodoric jusqu'au règne d'Athanagilde, qui transféra le siége de la monarchie à Tolède (526-554), quatre rois se succédèrent sur le trône : Amalaric régna de 526 à 531, Theudis mourut en 548, Theudiscle en 549, et Agila en 554. Tous périrent assassinés par la main de leur successeur. En Italie, sept rois des Ostrogoths succédèrent à Théodoric jusqu'à la destruction de la monarchie par Bélisaire, en 554, savoir : Athalaric, qui régna de 526 à 534 ; Théodat, dont le règne finit en 536 ; Vitigès en 540, Hildebald en 541, Éraric en 541, Totila en 552, et Téja en 554. Le sort de la plupart ne fut pas plus heureux ; mais nous aurons occasion de lui donner un peu plus d'attention en suivant, dans un prochain chapitre, les conquêtes de Justinien. A la même époque, nous verrons la chute des Vandales d'Afrique ; nous allons voir celle des Bourguignons dans les Gaules. Aucune lueur n'éclaire encore les révolutions intérieures ou de la Grande-Bretagne ou de la Germanie, et, après la mort de Théodoric, tout l'intérêt dans l'Occident se concentre sur l'histoire des Francs.

Le rapide accroissement de la monarchie des Francs est un phénomène d'autant plus remarquable qu'ils ne furent nullement secondés, depuis la mort de Clovis, ou par les vertus ou par les talents de leurs chefs, et très peu par les qualités propres à la nation. Les Francs, au moment de la conquête

de la Gaule, étaient parmi les plus barbares entre les barbares, et ils le demeurèrent long-temps. Ils se distinguaient entre les autres par un extrême mépris pour les peuples qu'ils avaient conquis, et par la dureté avec laquelle ils les traitaient. Les Visigoths avaient fait compiler, pour régir leur monarchie, un extrait assez détaillé du code de Théodose, qui servait alors de loi à l'empire; les Ostrogoths avaient publié leurs lois propres, qui se rapprochaient peut-être davantage de celles de la république romaine, et qui montraient une attention soutenue au droit et à la manière de rendre la justice; les Bourguignons, plus rudes que les Goths, avaient publié leurs lois nationales, plus empreintes que les précédentes de l'état sauvage pour lequel elles avaient été faites, mais cependant équitables, et surtout égales entre les vainqueurs et les vaincus. Les Francs publièrent aussi leurs lois, et ce furent les plus barbares de toutes. Le code pénal des peuples germaniques se réduisait à l'échelle des amendes; tout se rachetait par une compensation pécuniaire, *wehrgild,* argent de défense, ou *widergild,* argent de compensation : mais les Francs, soit saliens, soit ripuaires, estimèrent seuls le sang des Romains à la moitié et souvent à moins de la moitié du sang du barbare. Le meurtre et toutes les autres offenses furent punis dans cette proportion. Cet affront public fait, dans la législation même, aux peuples vaincus, était d'accord avec le reste de leur conduite : ils méprisaient, avec l'instruction des Latins, et leur langue, et tous leurs arts, et toutes leurs sciences; ils étaient violents, brutaux, sans pitié, et la pesanteur de leur joug n'était rachetée que par leur respect pour les prêtres. Mais cette haute vénération pour l'Église, et leur sévère orthodoxie, d'autant plus facile à conserver que, ne faisant aucune étude, et ne disputant jamais sur la foi, ils ne connaissaient pas même les questions controversées, leur donnèrent dans le clergé de puissants auxiliaires. Les Francs se montrèrent disposés à haïr les ariens, à les combattre et les dépouiller sans les entendre; les évêques, en retour, ne se montrèrent pas scrupuleux sur le reste des enseignements moraux de la religion : ils fermèrent les

yeux sur les violences, le meurtre, le déréglement des mœurs ; ils autorisèrent en quelque sorte publiquement la polygamie, et ils prêchèrent le droit divin des rois et le devoir de l'obéissance pour les peuples.

Mais les Francs étaient vaillants, nombreux ; car la population s'était rapidement accrue dans les Gaules ; bien armés, passablement instruits dans l'ancienne discipline romaine, d'après leur long service dans les armées de l'empire, et presque toujours victorieux dans les combats. Les liens de leur association étaient si relâchés, leur obéissance ou aux rois ou aux lois semblait tellement volontaire, ils étaient tellement affranchis et d'impôts et de devoirs sociaux, qu'aucun barbare ne croyait perdre aucun de ses priviléges nationaux en entrant dans leur association. D'autre part, les Francs, qui, dans leur premier établissement au-delà du Rhin, avaient été formés d'une confédération de petits peuples, étaient très accoutumés à l'idée d'admettre de nouveaux confédérés : ils ne demandaient à ceux qui voulaient faire partie de leur association que de marcher sous les mêmes drapeaux quand il leur conviendrait de faire la guerre ; du reste, ils ne changeaient point leur organisation intérieure, ils ne leur envoyaient point de gouverneurs, ils ne destituaient point leurs rois ou leurs ducs héréditaires, ils ne faisaient chez eux de levées forcées ni d'hommes ni d'argent, et ils les admettaient seulement à la participation du pouvoir et de la gloire.

C'est de cette manière que, pendant l'espace d'un demi-siècle que comprend le règne des quatre fils de Clovis (511-561), toute la Germanie se trouva appartenir à l'association des Francs, sans avoir été conquise. Le royaume de Clovis, fondé par des soldats aventuriers dans quelques villes de la Belgique, avait pour limites le Rhin : sa tribu était composée de Saliens, et peut-être aussi de Sicambres : mais il n'est point sûr que d'autres Saliens indépendants de lui ne fussent pas restés dans leurs anciennes demeures sur la droite du Rhin. Il n'est question, dans toute l'histoire de son règne, ni des Chauces, ni des Chérusques, ni des Chamaves, ni d'aucun des anciens peuples francs que nous savons avoir formé la confédération

primitive. Ils étaient tous demeurés indépendants dans la partie de la Germanie que, d'après eux, on nomma Franconie; tous, dans le demi-siècle suivant, entrèrent avec joie dans une confédération qui, sans leur faire perdre aucun de leurs droits, leur assurait de nouveaux avantages.

Au-delà des Francs, situés sur le Rhin et dans la Franconie, se trouvaient les Frisons, sur les bords de l'Océan; les Saxons, vers les bouches de l'Elbe, qui, les uns et les autres, commencèrent aussi à se dire Francs, ou du moins à marcher avec eux dans la première moitié du VI[e] siècle; ensuite les Allemands ou Souabes, près des sources du Rhin, les Bavarois sur les bords du Danube, qui tous contractèrent pacifiquement les mêmes engagements, sans apporter aucun changement à leur organisation intérieure, si ce n'est qu'il est probable que leurs chefs quittèrent alors le titre de rois qu'ils laissèrent aux fils de Clovis, pour prendre celui de ducs. Les Thuringiens seuls, entre tous les peuples Germaniques, furent soumis par les armes. Ils avaient de leur côté fondé une puissante monarchie des bords de l'Elbe et de l'Undstrut à ceux du Necker, ils s'étaient associé les Warnes et les Hérules, et il y avait entre eux et les Francs une rivalité de gloire, et d'anciennes offenses à venger. On rapporte la guerre de Thuringe aux années 528 et 530. Les fils de Clovis profitèrent, pour attaquer cette nation, de la dissension de ses chefs, et des fratricides royaux qui composent presque seuls à cette époque l'histoire de toutes les monarchies. Trois frères gouvernaient les Thuringiens : Baderic, Hermanfroi et Berthaire. Ils s'étaient récemment convertis au christianisme, et Hermanfroi avait épousé une nièce du grand Théodoric, roi d'Italie. Celle-ci, accoutumée chez les Goths à ce que la couronne passât toujours à l'aîné des princes, reprochait à son mari de se contenter d'un trône divisé. Hermanfroi, se rendant un jour à la salle des festins, trouva la table à moitié découverte. Et comme il en demandait la raison à sa femme : « Tu te plains, lui dit-elle, de n'avoir » que la moitié d'une table, et tu ne te plains pas de n'avoir » que la moitié d'un royaume. » Hermanfroi entendit ce reproche; pour satisfaire sa femme, il surprit d'abord son frère

Berthaire, et le poignarda; il s'entendit ensuite avec Thierri, l'un des fils de Clovis, pour attaquer Baderic, qu'il fit également périr; mais il ne voulut point alors donner au roi franc la récompense qu'il lui avait promise : la guerre s'engagea, et Hermanfroi, vaincu, périt avec toute sa famille, non point cependant dans une bataille, mais par trahison, dans une conférence demandée par son ennemi.

Nous avons avancé dans cette histoire sans nommer les nouveaux rois des Francs, et en effet il est pénible d'arrêter ses regards sur des princes dont nous n'avons à raconter que des actes de perfidie ou de cruauté. Quatre fils avaient succédé à Clovis : Thierri, Clodomire, Childedert et Clothaire, dont l'aîné avait vingt-cinq ans, le cadet treize ou quatorze. Tous quatre décorés d'une longue chevelure, tous quatre nommés rois, ils s'étaient établis dans quatre villes différentes, mais rapprochées : à Paris, Orléans, Soissons et Metz, afin d'y jouir avec moins de contrainte des plaisirs du trône, d'avoir chacun un palais et des officiers séparés, et d'être moins habituellement menacés par le poignard ou le poison fraternel. La monarchie n'était point divisée comme la royauté. Les Francs formaient toujours un seul peuple. Les rois avaient trop peu de part au gouvernement en temps de paix, pour que la division du pouvoir royal fût presque aperçue de leurs sujets. A la guerre, chacun avait ses leudes, ses guerriers qu'il s'attachait par des faveurs particulières; et dans les expéditions générales, les Francs suivaient celui des rois en qui ils avaient le plus de confiance. Les provinces étaient cependant divisées entre les frères, mais d'une manière si bizarre qu'il faut bien reconnaître que cette division n'avait pas pour but le gouvernement. C'étaient les tributs des villes romaines, c'étaient les biens de terre qui étaient divisés, plutôt que les États; chacun des frères avait voulu avoir sa part des vignes et des oliviers du Midi, comme des prairies et des forêts du Nord, et leurs possessions se trouvaient entremêlées dans toute l'étendue des Gaules de telle sorte qu'on pouvait à peine faire dix lieues sans changer de domination.

La vie des quatre frères ne fut pas égale : l'aîné, Thierri, qui n'était point fils de Clotilde, mais d'une maîtresse ou d'une femme païenne de Clovis, mourut en 534 ; il eut pour successeur son fils Théodebert, qui mourut en 547, et auquel succéda Théodebalde, fils de Théodebert, mort sans enfants en 553. Le second des rois francs, Clodomire, fut tué dans la guerre de Bourgogne, en 526. Le troisième, Childebert, mourut en 558, et Clothaire, qui survécut à tous les autres, recueillit et réunit tous leurs héritages ; il régna seul sur les Francs jusqu'en 561. Il serait difficile et peu avantageux de fixer dans sa mémoire cette liste nécrologique. Le gouvernement des quatre fils de Clovis ne fut proprement qu'un seul règne, qui comprend un demi-siècle (511-561).

Les quatre frères se tendirent réciproquement des embûches, mais ils ne se firent point la guerre. Nous verrons bientôt qu'ils étaient peu avares du sang de leurs proches ; il est probable cependant que les Francs n'auraient pas voulu, pour leurs intérêts privés, descendre à des hostilités entre eux. Ces rois eurent peu d'occasions de signaler leurs talents militaires. Cependant ils conduisirent quelques expéditions : Thierri et Clothaire en Thuringe ; Childebert dans la Gaule narbonnaise ; Théodebert en Italie. Ils y enrichirent leurs soldats par le pillage, et ils maintinrent la réputation de la valeur nationale. Cette valeur, au reste, se signalait plus souvent encore dans des expéditions volontaires où des aventuriers s'engageaient sous des chefs qu'ils avaient choisis, pour participer au pillage de l'Italie, alors disputée entre Bélisaire, général de Justinien, et les Ostrogoths. Ces expéditions diverses n'avaient en quelque sorte que des résultats individuels, savoir : la fortune ou la mort de tel ou tel guerrier ; si ce n'est cependant que les Ostrogoths renoncèrent à la possession de la Provence, et que cette partie importante des Gaules fut soumise aux Francs dès l'an 536. Mais une autre conquête plus avantageuse encore fut celle de la Bourgogne, et celle-là fut le résultat d'une guerre nationale, en même temps que d'une vengeance de famille.

Gondebaud, roi des Bourguignons, le même qui avait

massacré ses trois frères, avait continué à régner seul sur cette nation, de l'an 500 à l'an 516, et saint Avitus, archevêque de Vienne, son sujet, l'avait exhorté, dans une lettre que nous avons encore, à calmer ses remords pour ces fratricides ; il lui disait de « ne plus pleurer avec une piété » ineffable sur les funérailles de ses frères, puisque c'était le » bonheur du royaume qui diminuait le nombre des person- » nes royales, et ne conservait au monde que celles-là seules » qui suffisaient à l'empire. » Gondebaud s'était dès lors montré un roi habile et juste. Il avait protégé ses sujets romains, et il avait pourvu à ce que leurs droits fussent désormais respectés. Quand il mourut, en 516, son fils Sigismond recueillit son héritage, embrassa lui-même l'orthodoxie, et engagea le plus grand nombre des Bourguignons à se convertir aussi. Sigismond, que l'Église a reconnu comme saint, et qu'elle révère encore aujourd'hui, fut le fondateur du couvent de Saint-Maurice en Valais, qu'il combla d'immenses richesses. Nous ne savons presque autre chose sur son règne de huit ans que cette fondation, et la précipitation avec laquelle il fit étrangler son fils Sigéric, pendant son sommeil, sur de faux soupçons qu'il avait conçus contre lui. Il vivait en paix, tout occupé de ce qu'on nommait alors des bonnes oeuvres, c'est-à-dire, des pénitences et des aumônes aux moines, lorsque sainte Clotilde, veuve de Clovis, qui s'était aussi retirée du monde pour se consacrer tout entière à la religion, auprès du tombeau de saint Martin, à Tours, suspendit ses prières, pour venir en 523 à Paris, où ses trois fils étaient réunis ; et voici, selon le saint évêque Grégoire de Tours, le langage qu'elle leur tint :

« Faites, mes chers enfants, que je n'aie point à me re- » pentir de la tendresse avec laquelle je vous ai élevés ; res- » sentez avec indignation l'injure que j'ai reçue il y a trente- » trois ans, et vengez avec constance la mort de mon père et » de ma mère. » Les trois fils jurèrent de servir le ressentiment de leur mère ; ils attaquèrent les Bourguignons, et les ayant défaits, dans un combat, ils arrêtèrent saint Sigismond, qui s'était déjà revêtu d'un habit de moine, et qui cherchait

à se rendre au couvent de Saint-Maurice; après l'avoir retenu quelque temps prisonnier, Clodomire le fit jeter dans un puits, près d'Orléans, avec sa femme et ses deux enfants.

Un frère de Sigismond, nommé Godemar, avait rassemblé les Bourguignons fugitifs. A leur tête il repoussa les Francs. Clodomire revint l'attaquer en 524, mais il fut tué dans la bataille de Véséronce ; les Francs, découragés, demandèrent à traiter avec les Bourguignons. Godemar fut reconnu, et continua huit ans encore à régner en paix ; mais en 532 les Francs l'attaquèrent de nouveau, le firent prisonnier dans une bataille, le traitèrent comme on traitait alors les rois prisonniers ; toute la Bourgogne fut soumise, et dès lors les Bourguignons, tout en conservant leurs lois et les magistratures qui leur étaient propres, commencèrent à marcher sous les étendards des Francs.

La vengeance de sainte Clotilde était accomplie sur les enfants et les petits-enfants de ses oppresseurs, mais sa joie fut empoisonnée. Clodomire était tué; son frère, Clothaire, qui avait déjà deux femmes, épousa la veuve de Clodomire, nommée Gondioque; et il remit les trois fils de son frère, encore en bas âge, à sainte Clotilde, pour qu'elle les fît élever. Il restait seul alors à la tête des Francs, avec son autre frère Childebert. Il craignait que les fils de Clodomire ne réclamassent un jour l'héritage de leur père. Les deux frères se réunirent, à Paris, pour consulter sur leurs intérêts ; ils firent demander à leur mère de leur envoyer les trois enfants, pour qu'ils les montrassent au peuple et les fissent reconnaître pour rois. Clotilde les envoya, en effet, avec un nombreux cortége d'officiers de leur maison, et de jeunes pages de leur âge qu'elle faisait élever avec eux. Arcadius, sénateur auvergnat, et l'un des confidents de Childebert, revint bientôt à elle avec des ciseaux et une épée nue, l'invitant à décider elle-même ce qu'il fallait faire de ses petits-fils. Dans un mouvement d'indignation et de désespoir, Clotilde s'écria qu'elle aimerait mieux les voir morts que tonsurés et enfermés dans un cloître. Cette réponse fut acceptée

comme un consentement par ses deux fils. Clothaire, saisissant par le bras l'aîné des deux princes, qui était à peine âgé de dix ans, le lança par terre, et lui plongea son couteau dans l'aisselle ; le plus jeune saisit alors les genoux de Childebert, en lui demandant grâce. Childebert était touché, et les yeux baignés de larmes, il implorait à son tour la grâce de l'enfant ; mais Clothaire, en fureur, s'écria : *C'est » toi qui m'as excité, et tu m'abandonnes ! Livre-moi cet » enfant, ou tu périras pour lui.* » Childebert, en effet, le repoussa par terre, et Clothaire l'y égorgea. Tous leurs pages, leurs nourriciers et leurs domestiques furent massacrés en même temps, et Childebert partagea ensuite avec Clothaire l'héritage de Clodomire. Un troisième fils de celui-ci, nommé Clodoald, avait échappé aux recherches de ses deux oncles. Il demeura long-temps caché ; enfin, parvenu à l'âge de raison, il se coupa lui-même les cheveux, reçut l'habit religieux, et rentrant en France après la mort de Clothaire, il y bâtit le couvent qui porte son nom : c'est celui de Saint-Cloud.

Après avoir appris les crimes des premiers rois des Francs, on voudrait les voir subir immédiatement la punition qu'ils avaient méritée, mais cette satisfaction nous est rarement accordée. Les nations sont bientôt punies de leurs vices et de leurs crimes ; pour elles la morale est la même chose que la politique ; mais les individus dont nous voyons seulement le commencement de l'existence sont soumis à une autre rétribution ; parmi eux les puissants imposent souvent silence tout ensemble à la voix de leur conscience, à l'opinion publique et à la postérité. Childebert et Clothaire s'étaient mis au-dessus des remords ; bien plus, ils étaient confirmés dans cette tranquillité d'âme par les assurances que leur donnaient les moines, qu'ils comblaient de biens. « Lorsque, » disait Clothaire dans un diplôme de l'an 516, en faveur du couvent de Réome, « lorsque, avec une âme dévote, nous prêtons l'oreille aux » pétitions de nos prêtres, quant à ce qui concerne les profits » des églises, nous pouvons nous confier que nous aurons » Jésus-Christ pour rémunérateur de tous les biens que nous

» leur ferons (1). » Tel était le christianisme qu'on enseignait à Clothaire, et la confiance dans laquelle on l'élevait; tandis qu'on fermait les yeux sur les meurtres que nous avons déjà vus, sur ceux que nous verrons encore; tandis qu'on lui permettait d'épouser tout ensemble, Radegonde, fille du roi des Thuringiens, qu'il avait fait périr; Chemsène, mère de son fils Chramne; Gondioque, veuve de son frère Clodomire; Wultrade, veuve de son petit-neveu, Théodebald, Ingonde et Aregonde. Il faut pourtant convenir que les évêques firent quelques objections quand il épousa Wultrade, et l'obligèrent, au bout de peu de mois, à la donner en mariage à Gariwald, duc de Bavière; mais quant aux autres mariages, le saint évêque de Tours les raconte dans le langage de l'Ancien Testament.

« Clothaire avait déjà reçu Ingonde en mariage, dit saint » Grégoire, et il l'aimait uniquement, lorsqu'elle lui fit une » requête en lui disant : Mon seigneur a fait de sa servante » ce qu'il lui a plu: il l'a appelée à son lit; maintenant, pour » accomplir sa mercy, que mon seigneur et mon roi écoute » ce que sa servante lui demande. Elle le prie de vouloir bien » choisir, pour Arégonde ma sœur, sa servante, un homme » utile et riche, afin que son alliance ne m'humilie point, mais » que, m'exaltant au contraire, je puisse servir mon seigneur » avec plus de fidélité. Clothaire l'ayant entendue, et étant » fort luxurieux, s'enflamma d'amour pour Arégonde; il se » hâta de se rendre à la maison de campagne qu'elle habi- » tait, et se l'associa en mariage. Après l'avoir prise, il revint » à Ingonde, et lui dit: Je me suis occupé de la mercy que » tu m'avais si doucement demandée. Tu voulais pour ta » sœur un mari riche et sage; je n'en ai point su trouver de » meilleur que moi-même : sache donc que je l'ai épousée; » et je pense que cela ne te déplaira pas. Ingonde lui répon- » dit : Que mon seigneur fasse ce qui paraît bien à ses yeux, » pourvu que sa servante trouve grâce auprès de son roi. »

La fin de Clothaire fut digne de son commencement. Après avoir partagé quarante-sept ans le trône avec ses frères, il

(1) Diplôm. T. IV, p. 616.

survécut trois ans au dernier d'entre eux, Childebert, mort à Paris, en 558, et qui ne laissait point de fils. Clothaire s'empressa de chasser en exil la femme de Childebert et ses deux filles, et de chercher en même temps à se venger de son propre fils Chramne, qui s'était attaché à Childebert de préférence à lui. Chramne alla chercher un refuge chez les Bretons de l'Armorique, qui refusaient aux Francs l'obéissance, et qui prirent en effet les armes pour la défense du jeune prince; mais les Bretons furent vaincus, et Chramne prit de nouveau la fuite. « Il avait des vaisseaux préparés sur mer, » poursuit Grégoire de Tours; mais, comme il tardait, pour » mettre aussi en sûreté sa femme et ses filles, il fut atteint » par les soldats de son père, arrêté et chargé de liens. Lors- » qu'on vint l'amener au roi Clothaire, celui-ci ordonna qu'il » fût brûlé par le feu, avec sa femme et ses filles. Ainsi donc » on les enferma dans la chaumière d'un pauvre homme; » Chramne fut lié et étendu sur un escabeau, avec le linge de » l'autel qu'on nomme l'*oraire*, après quoi l'on mit le feu à » la maison, dans laquelle il périt avec sa femme et ses filles.

» Le roi Clothaire, parvenu à la cinquante-unième année » de son règne, se rendit ensuite, avec de riches présents, » aux portes du temple de Saint-Martin. Arrivé à Tours au- » près du sépulcre de cet évêque, il confessa toutes les actions » dans lesquelles il avait à se reprocher quelque négligence, » et priant avec de grands gémissements, il demanda au saint » confesseur d'obtenir la miséricorde du Seigneur pour ses » fautes, et d'effacer par son intervention tout ce qu'il avait » pu commettre de répréhensible. Lorsqu'il fut de retour, un » jour qu'il chassait dans la forêt de Cuise, il fut surpris de la » fièvre, et il revint à son palais de Compiègne. Comme il » était cruellement tourmenté de la fièvre, il s'écria : *Qu'en » pensez-vous? quel est ce roi des cieux, qui tue ainsi les » grands rois de la terre?* Dans cette souffrance, il expira. » Ses quatre fils le portèrent avec beaucoup d'honneur à Sois- » sons, et l'ensevelirent dans la basilique de Saint-Médard. Il » mourut un jour après celui qui complétait l'année depuis » que son fils Chramne avait été mis à mort. »

CHAPITRE X

Justinien. — 527-565.

Au milieu de cette période d'obscurité que nous avons entrepris de parcourir ; après avoir vu les lumières historiques s'éteindre également dans le Levant et le Couchant ; après avoir été abandonnés par tous les historiens de Rome, par toute cette école de rhéteurs et de philosophes qui s'était formée pendant les règnes de Constantin et de Julien, nous nous retrouvons tout à coup entourés d'une vive clarté historique qui, du Levant, se répand sur le Couchant, et qui nous montre le monde déjà changé de face ; à l'époque où le prince des législateurs a donné à l'empire ces recueils de lois qu'on invoque encore dans nos tribunaux. Le règne de Justinien, de 527 à 565, est une des plus brillantes périodes de l'histoire du Bas-Empire; elle a été illustrée par deux écrivains grecs, Procope et Agathias, dont le premier surtout est digne de marcher sur les traces de ces anciens pères de l'histoire grecque, qu'il avait pris pour modèle. Un des plus grands hommes que présentent les annales du monde, Bélisaire, dont les vertus et les talents semblent également étrangers à la cour de Byzance, également inexplicables au milieu de tant de bassesses et de vices, reconquit sur les barbares l'Afrique, la Sicile, l'Italie ; ces provinces où des monarchies puissantes avaient été fondées, et qu'on aurait dû croire bien à l'abri des armes méprisées des Grecs. Une législation reconnue par tout l'Occident, par des pays qui n'avaient jamais appartenu à l'empire, ou qui depuis long-temps avaient secoué son joug, mais rejetée depuis des siècles par les peuples auxquels elle était destinée, a survécu à cet empire, et a mérité de nos jours encore le

nom de raison écrite. Des monuments des arts dignes d'admiration s'élevèrent à Constantinople et dans toutes les provinces deux cents ans après qu'on avait cessé de construire, et lorsque tous les peuples ne semblaient plus occupés que de renverser.

Le règne de Justinien, par sa longueur, sa gloire et ses désastres, peut, sous plus d'un rapport, être comparé au règne plus long encore, non moins glorieux ou non moins désastreux, de Louis XIV. Le grand empereur, comme le grand roi, était doué d'une belle figure; il avait de la grâce et de la dignité dans les manières, et il donnait à ceux qui l'approchaient l'idée de cette majesté que tous deux ambitionnaient avec une passion égale; Justinien, comme Louis, savait choisir les hommes, et les employer dans la carrière qui leur était propre. Bélisaire, Narsès, et plusieurs autres moins célèbres, et cependant dignes d'estime, remportèrent pour lui des victoires qui donnèrent au monarque toute la gloire d'un conquérant; Jean de Cappadoce, qu'il chargea de ses finances, y introduisit l'ordre, mais en même temps il porta à sa dernière perfection l'art de dépouiller le contribuable; Tribonien, auquel il confia la législation (527-546), mit à son service son immense érudition, sa justesse d'esprit et la profonde science d'un jurisconsulte, mais aussi toute la servilité du courtisan qui voulait cimenter le despotisme par des lois. La pompe des édifices de Justinien, où l'on remarquait plus de faste que de pureté de goût, épuisa son trésor; ses monuments illustrent encore sa mémoire, mais leur construction fut plus funeste à ses peuples que la guerre elle-même; les places fortes dont il couvrit ses frontières, et qu'il fit construire de tous les côtés avec des frais énormes, n'arrêtèrent point, dans sa vieillesse, les invasions de ses ennemis. Justinien protégea le commerce; pour la première fois, dans l'histoire de l'antiquité, on voit le gouvernement s'occuper de la science économique; on lui doit l'introduction du ver à soie, de la culture du mûrier, et des fabriques d'étoffes de soie, importées de la Chine; par ses négociations soit dans l'Abyssinie, soit dans la Sogdiane, il chercha à ouvrir à ses sujets une route nouvelle pour le commerce de l'Inde, qui

les rendît indépendants de la Perse; les progrès qu'il fit faire aux manufactures ne paraissent cependant avoir augmenté ni la richesse réelle ni le bonheur de ses sujets. Justinien, se figurant que les rois ont plus de lumières que le commun des hommes pour juger des matières de foi, voulut que tout l'empire adoptât sa croyance; il persécuta tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et il se priva ainsi des secours de plusieurs millions de bons citoyens qui se réfugièrent chez ses ennemis et leur portèrent les arts de la Grèce. Son règne peut être signalé comme l'époque fatale de l'abolition de plusieurs des plus nobles institutions de l'antiquité. Il fit fermer l'école d'Athènes (529), où une succession non interrompue de philosophes, entretenus par un salaire public, avaient enseigné dès le temps des Antonins les doctrines platonique, péripatétique, stoïque et épicurienne. Il est vrai qu'ils les rattachaient toujours à la religion païenne, et même à la magie. Il abolit en 541 le consulat de Rome, dépouillé depuis long-temps de tout pouvoir, et réduit à n'être plus qu'une occasion ruineuse de dépenses, parce que ceux qui en étaient revêtus se croyaient obligés de donner des jeux magnifiques au public. Les fêtes coûtaient fréquemment à chaque candidat au moins deux millions de francs; enfin quelques années plus tard on vit finir aussi, vers 552, le sénat lui-même de Rome. L'ancienne capitale du monde, prise et reprise cinq fois pendant le règne de Justinien, et traitée chaque fois avec un redoublement de barbarie, se trouva tellement ruinée, les familles sénatoriales furent tellement moissonnées par le glaive, par la misère et par les supplices, qu'elles n'essayèrent plus de soutenir la dignité de ce nom antique.

Le règne brillant de Justinien semble bien plus encore que celui de Louis XIV devoir nous convaincre que les périodes de gloire ne sont point celles de bonheur. Jamais homme n'apprêta de plus brillants tableaux aux panégyristes qui, ne considérant qu'une seule face dans les événements, pouvaient louer l'étendue de ses conquêtes, la sagesse de ses lois, la splendeur de sa cour, la magnificence de ses bâtiments, les progrès même des

arts utiles ; jamais homme ne laissa de plus tristes contrastes aux historiens, et le souvenir de souffrances plus générales, plus destructives de la race humaine. Justinien conquit les royaumes des Vandales et des Ostrogoths ; mais l'une et l'autre nation furent en quelque sorte anéanties par la conquête, et avant qu'il recouvrât une province elle était déjà changée en désert par ses armes. Il étendit les limites de son empire, mais il ne put défendre celles qu'il avait reçues de ses prédécesseurs. Chacune des trente-huit années de son règne fut marquée par quelque invasion des barbares, et l'on a prétendu qu'entre ceux qui tombaient sous le glaive, ceux qui périssaient de misère et ceux qui étaient emmenés en captivité, chaque invasion coûtait deux cent mille sujets à l'empire. Des fléaux contre lesquels la prudence de l'homme est sans force semblèrent dans le même temps s'acharner contre les Romains, comme pour leur faire expier leur gloire ; des tremblements de terre plus fréquents qu'ils ne l'avaient été dans aucune autre période renversèrent leurs cités. Antioche, la métropole de l'Asie, fut entièrement bouleversée le 20 mai 526, pendant que tous les habitants des campagnes voisines s'y trouvaient réunis pour les processions de l'Ascension, et l'on a affirmé que deux cent cinquante mille personnes avaient été écrasées sous les ruines de ces somptueux édifices ; ce fut le commencement d'un fléau qui se renouvela à de courts intervalles jusqu'à la fin du siècle. La peste, d'autre part, apportée en 542 du voisinage de Péluse en Égypte, s'attacha au monde romain avec un tel acharnement que jusqu'à l'an 594 on ne fut pas quitte de ses retours ; en sorte que cette même période, illustrée par tant de monuments, peut être considérée avec effroi comme celle des funérailles de l'espèce humaine.

Justinien était né en 482 ou 483, près de Sophia, dans la Bulgarie actuelle ou l'ancienne Dardanie ; il était issu d'une famille de laboureurs. Son oncle, Justin l'ancien, s'était engagé comme simple soldat dans les gardes de l'empereur Léon ; la bravoure seule de Justin l'avait fait avancer de grade en grade dans la carrière militaire jusqu'au plus élevé. Il réussit enfin, le 10 juillet 518, à se faire décorer de la

pourpre ; mais déjà il était âgé de soixante-huit ans : depuis long-temps il avait appelé auprès de lui son neveu, auquel il destinait son héritage, et dont les talents et la vigueur pouvaient appuyer sa vieillesse. Il l'associa enfin à l'empire, le 1er avril 527, quatre mois avant sa mort. Justinien était alors âgé de quarante-cinq ans ; il avait eu le temps d'apprendre auprès de son oncle à connaître les cours et la politique ; mais il ne s'était point montré aux armées, et, neveu d'un soldat qui devait à sa bravoure toute sa fortune, il n'avait jamais fait la guerre en personne. Une fois monté sur le trône, son âge plus avancé, l'étiquette de la cour de Byzance, et les craintes pour sa sûreté, qu'exprimaient les courtisans, le tinrent toujours éloigné des armées. Il fit la guerre pendant trente-huit ans, et ne parut jamais à la tête de ses soldats.

Justinien ambitionna cependant dès le commencement de son règne la gloire militaire ; la situation de son empire, les dangers dont il était entouré, les menaces des peuples barbares sur presque toutes ses frontières, lui faisaient en effet un devoir de songer de bonne heure à se mettre en état de défense, à rétablir la discipline de ses troupes, la valeur et l'esprit guerrier de ses sujets, à les accoutumer aux armes, et surtout à trouver dans les milices, dans la population même de ses vastes États, ses moyens de défense. L'amour d'une semblable gloire militaire aurait été aussi honorable au chef de l'empire qu'avantageuse à ses sujets ; mais ce ne fut point celle qu'ambitionna Justinien : sous son règne comme sous celui de ses prédécesseurs, il fut interdit au citoyen de posséder des armes ; et si une inquisition domestique ne suffisait pas pour enlever toutes celles qui pouvaient être conservées au sein des familles, tout exercice militaire du moins fut sévèrement défendu aux bourgeois par un maître craintif et jaloux : aussi, malgré l'immense étendue de l'empire et la nombreuse population des provinces orientales, les levées d'hommes furent presque impossibles ; les grands généraux de Justinien n'entreprirent jamais leurs plus éclatantes conquêtes avec des armées qui passassent vingt mille hommes ; ces armées mêmes furent formées presque uniquement d'ennemis de l'empire, engagés

sous ses étendards : la cavalerie et les archers de Bélisaire se composaient de Scythes ou Massagètes, et de Persans; l'infanterie, d'Hérules, de Vandales, de Goths, avec un petit nombre de Thraces, les seuls entre les sujets de l'empire qui conservassent quelquefois un reste d'ardeur militaire. Les bourgeois et les paysans ne se montraient pas seulement incapables de combattre pour leurs propriétés et leur vie en rase campagne, ils n'osaient pas même défendre les remparts des villes, les retraites fortifiées que l'empereur leur avait ménagées sur toutes les frontières; non plus que les longues murailles qui couvraient la Chersonèse de Thrace, les Thermopyles ou l'isthme de Corinthe. Les Bulgares, qui paraissent être d'origine slave, avec un mélange de sang tartare, et qui s'étaient établis dans la vallée du Danube, s'unissant avec d'autres esclavons toujours restés à la même place, mais qui, comme le roseau, s'étaient courbés sous les vagues de l'inondation et relevaient leur tête dans les champs déserts qu'elle avait parcourus, étaient devenus assez redoutables pour dévaster l'empire. Ils n'étaient renommés ni pour leur armure, ni pour leur ordonnance, ni pour leur vertu militaire; cependant ils ne craignaient pas de passer toutes les années le Danube pour enlever des captifs et du butin, et de s'avancer jusqu'à trois cents milles de ses rives; et Justinien regardait comme un jour de victoire celui où il les décidait à se retirer avec leur proie.

Une autre partie de l'empire était menacée par un ennemi plus formidable, puisqu'il disposait d'armées bien plus nombreuses, d'immenses richesses, et de presque tous les arts de la civilisation; tandis qu'il faisait toujours la guerre en barbare exterminateur. Le grand Chosroès Nushirvan, roi de Perse, fut contemporain de Justinien, et son règne se prolongea davantage encore (531-579). Quand il parvint au trône, il trouva les hostilités commencées entre les deux nations; cependant sa monarchie, épuisée par des guerres civiles et les invasions des Huns blancs, avait autant que l'empire besoin de repos et d'une administration plus sage. Chosroès signa avec Justinien, en 531, une paix que les deux monarques nommèrent perpétuelle, et l'empereur grec, au

lieu d'en profiter pour mettre ses frontières à l'abri des attaques journalières de ses anciens ennemis, songea immédiatement à la conquête de possessions lointaines qu'il ne pouvait espérer de défendre ensuite.

L'Afrique la première tenta l'ambition de Justinien. Genséric était mort le 24 janvier 477, après trente-sept ans de règne sur Carthage. La couronne des Vandales avait passé successivement à Hunnéric, mort en 484; à Gunthamond jusqu'en 496, à Trasamond jusqu'en 523, qui, tous trois, paraissent avoir été fils de Genséric, et qui, tous trois, sont représentés comme ayant été des ennemis furieux de la foi catholique. Ils exercèrent, dit-on, au nom des ariens, les persécutions les plus cruelles : on les accuse d'avoir fait arracher dès la racine la langue d'un grand nombre d'évêques : il est vrai que des témoins oculaires, non du supplice, mais du miracle, assurent qu'ils n'en souffrirent aucune incommodité, et qu'ils n'en prêchèrent dès lors qu'avec plus d'éloquence. En 523, Hildéric, petit-fils de Genséric, succéda à son oncle Trasamond; il rappela les évêques exilés, et il fit jouir sept ans les sujets romains d'Afrique d'une administration plus paternelle; mais les Vandales regrettèrent bientôt la tyrannie qu'ils étaient accoutumés à exercer sur le peuple conquis. Ils accusèrent leur monarque de succomber à une mollesse efféminée, tandis qu'on leur aurait pu reprocher à eux-mêmes de s'être trop tôt accoutumés à toutes les jouissances des pays chauds, à une opulence acquise par le sabre, et dissipée sans retenue et sans pudeur; on ne les voyait se mouvoir qu'entourés d'esclaves, comme les mamelucks de nos jours; leurs fêtes étaient encore des exercices militaires, mais ils en aimaient la pompe seule, et non les fatigues. Gélimer, du sang royal des Vandales, aigrit leurs ressentiments; il dirigea une insurrection contre Hildéric: ce roi fut arrêté et jeté dans un donjon, et Gélimer s'assit sur le trône à sa place.

La guerre d'Afrique fut entreprise par Justinien sous le prétexte de faire respecter la succession légitime du trône, et de retirer Hildéric de prison. L'empereur était encouragé dans

ses projets par l'état d'anarchie où semblait être l'Afrique. Un lieutenant de Gélimer s'était révolté en Sardaigne, et s'y était fait couronner comme roi. D'autre part, un romain africain avait soulevé ses compatriotes à Tripoli, au nom du symbole de saint Athanase, et il y avait planté l'étendard de l'empire. Justinien était, de plus, encouragé par les prophéties des évêques orthodoxes, qui lui promettaient la victoire; et en mettant Bélisaire à la tête de cette expédition, il fit le choix le plus propre à l'assurer en effet.

Bélisaire, né parmi les paysans de la Thrace, avait fait ses premières armes dans les gardes de l'empereur Justin. Il avait déjà acquis de la réputation dans la guerre de Perse, où il avait commandé en chef dans un moment difficile. Après une défaite qu'on n'attribuait point à sa faute, il avait déployé une habileté supérieure à celle qui se manifeste dans la victoire, pour sauver l'armée qui lui était confiée. A peu près égal en âge à l'empereur, il était comme lui dominé par sa femme, et comme lui il était fidèle à une personne qui n'avait de son sexe ni la modestie ni la douceur. Justinien, en montant sur le trône, s'était empressé d'en partager tous les honneurs avec Théodora, fille d'un des cochers qui conduisaient les chars dans les courses du cirque; et à cette profession, honteuse chez les Romains, elle avait joint une conduite plus honteuse encore, jusqu'au temps où Justinien la retira du vice et l'éleva à lui. Dès lors ses mœurs ne donnèrent plus de prise aux reproches, ses conseils furent souvent ceux du courage et de l'énergie; mais sa cruauté et son avarice contribuèrent à rendre l'empereur odieux. Antonina, femme de Bélisaire, était également fille d'un cocher du cirque; sa jeunesse avait également été débordée; son caractère était également ferme et audacieux; elle ne renonça point, comme Théodora, à ses anciens penchants; mais elle fut pour son mari, sinon une épouse, du moins une amie fidèle. Admise dans la confidence de l'impératrice, ce fut elle qui ouvrit à Bélisaire la route des grandeurs; ce fut elle encore qui le défendit par son crédit, et qui le maintint dans le commandement malgré les intrigues de ses rivaux.

Dix mille fantassins et cinq mille chevaux seulement furent embarqués à Constantinople, et donnés à Bélisaire pour entreprendre la conquête de l'Afrique (au mois de juin 533). La flotte qui transportait cette armée ne pouvait faire toute la traversée sans relâcher en route pour prendre des rafraîchissements; mais elle fut reçue dans un port de Sicile, qui dépendait des Ostrogoths, avec une imprudente hospitalité. Les rois barbares, qui s'étaient partagé les provinces de l'empire romain, auraient dû comprendre que leur cause était commune, et leurs moyens de résistance auraient paru alors bien supérieurs aux moyens d'attaque des Grecs. Mais des offenses privées, des haines de famille, les avaient aigris les uns contre les autres; les mariages des rois et des filles de rois commençaient à exercer leur fatale influence sur la politique, et à troubler ceux qui avaient cru s'unir; et les Ostrogoths, les Visigoths, les Francs et les Vandales, loin de se secourir, se réjouirent des désastres les uns des autres.

Bélisaire débarqua (septembre 533) à Caput Vada, à cinq journées de Carthage. Les Vandales s'attendaient si peu à son attaque, que le frère de Gélimer était alors même en Sardaigne avec leurs meilleures troupes, occupé à comprimer la révolte de cette île. Ce fut pour Gélimer un motif d'éviter quelques jours le combat; mais en temporisant ainsi, il donna à Bélisaire l'occasion de faire juger aux provinciaux, aux Africains, qu'on nommait toujours Romains, de la discipline de son armée, de la protection libérale qu'il était décidé à leur accorder, de la douceur de son propre caractère. Bélisaire fonda l'espoir de ses conquêtes sur l'amour des peuples; il montrait une bienveillance si paternelle à ces provinciaux qu'il venait protéger et non conquérir, tant de respect pour tous leurs droits, tant de scrupule pour ménager leurs propriétés, que les Africains long-temps opprimés, humiliés, dépouillés par des maîtres barbares, n'avaient pas plus tôt salué les aigles romaines qu'ils se croyaient retournés aux plus beaux jours de leur prospérité sous le règne des Antonins. Gélimer, avant le débarquement de Bélisaire, régnait tout au moins sur sept à huit millions de sujets, dans une contrée qui, au-

paravant, en avait compté peut-être quatre-vingts millions : tout à coup il se trouva seul avec ses Vandales au milieu des provinciaux romains. L'historien Procope, qui, pour relever la gloire de son héros, cherche plutôt à multiplier le nombre des vaincus, assure que la nation pouvait compter cent soixante mille hommes en âge de porter les armes ; nombre considérable sans doute, et qui indique une bien grande multiplication depuis la première conquête, mais nombre bien faible quand, au lieu d'une armée, on doit y voir une nation. Gélimer, avec toutes les forces qu'il put rassembler, attaqua Bélisaire, le 14 septembre, à dix milles de Carthage : son armée fut mise en déroute, son frère et son neveu furent tués, et lui-même fut obligé de s'enfuir vers les déserts de Numidie, après avoir fait massacrer dans sa prison son prédécesseur Hildéric, que, jusque-là, il avait retenu prisonnier. Le lendemain, Bélisaire fit son entrée dans Carthage, et cette grande capitale, où le nombre des Romains l'emportait encore infiniment sur celui des Vandales, l'accueillit comme un libérateur.

Jamais conquête ne fut plus rapide que celle du vaste royaume des Vandales ; jamais la disproportion entre le nombre des conquérants et celui du peuple conquis ne montra mieux combien la tyrannie est une mauvaise politique, combien l'abus de la victoire de ceux qui gouvernent par l'épée creuse rapidement leur tombeau. C'était au commencement de septembre que Bélisaire avait débarqué en Afrique ; avant la fin de novembre, Gélimer avait rappelé son second frère de Sardaigne, rassemblé une nouvelle armée, livré et perdu une nouvelle bataille ; l'Afrique était conquise, et le royaume des Vandales était détruit. Il aurait fallu bien plus de temps à l'armée de Bélisaire pour parcourir seulement la longue étendue des côtes ; mais la flotte romaine transporta jusqu'à Ceuta les tribuns des soldats qui allaient prendre le commandement des villes : partout ils étaient reçus avec joie ; partout les Vandales tremblaient, se soumettaient sans combat, et disparaissaient. Gélimer, qui s'était retiré avec une suite peu nombreuse en Numidie, dans une forteresse éloignée, se soumit au printemps suivant, moyennant une capi-

tulation honorable, qui fut plus honorablement encore respectée par Justinien. Gélimer reçut d'amples possessions en Galatie, où il lui fut permis de vieillir en paix, entouré de sa famille et de ses amis. Le respect pour la foi donnée à un rival jadis puissant était alors un acte de vertu trop rare pour que nous ne devions pas le célébrer. Les plus braves des Vandales s'engagèrent dans les troupes de l'empire, et servirent sous les ordres immédiats de Bélisaire; le reste de la nation, enveloppé dans les convulsions de l'Afrique, dont nous aurons de nouveau occasion de dire quelques mots, disparut bientôt entièrement.

Justinien, qui demandait des trophées à ses généraux, avait peine cependant à leur pardonner leur gloire. Il ressentit une extrême jalousie des victoires rapidesde Bélisaire. Avant la fin de ce même automne de 534, qui avait suffi à la conquête d'un royaume, il lui donna l'ordre de revenir à Constantinople, trop tôt pour le bonheur de l'Afrique. Dans le caractère sans égal de Bélisaire, les vertus elles-mêmes s'étaient proportionnées au gouvernement despotique; la volonté de son maître, non la prospérité de l'État, était le but unique de ses actions, l'unique mesure de ce qu'il jugeait bien ou mal. Il comprit que son rappel causerait la ruine de l'Afrique, mais il n'hésita pas. Comme il montait, à Carthage, sur ses vaisseaux, il vit les flammes allumées par les Maures révoltés dans les provinces qu'il avait reconquises; il prédit que son ouvrage serait détruit aussi rapidement qu'il avait été accompli; mais la volonté de l'empereur lui parut une loi de la destinée; il partit, il arriva; sa prompte obéissance désarma la jalousie excitée par de tels succès, et Justinien lui accorda le consulat pour l'année suivante et les honneurs du triomphe : c'était le premier que Constantinople eût vu déférer à un sujet.

A peine la conquête de l'Afrique était-elle terminée que Justinien projeta celle de l'Italie, et il destina à soumettre les Ostrogoths le même général qui s'était acquis tant de gloire en soumettant les Vandales. Un empereur romain pouvait

croire son honneur intéressé à recouvrer la possession de Rome et de l'Italie ; mais l'Occident n'avait aucun motif de lui désirer des succès. Les Vandales s'étaient rendus odieux par leur cruauté, leurs persécutions religieuses et leurs pirateries : les Goths avaient de meilleurs titres à l'estime générale. Les plus sages, les plus modérés et les plus vertueux de la race germanique, ils laissaient concevoir de grandes espérances aux pays qu'ils avaient régénérés ; leur gloire ne finit pas avec le règne de Théodoric, et jusqu'à la fin de la lutte où ils succombèrent, ils déployèrent des vertus qu'on chercherait en vain chez les autres barbares.

Nous avons vu qu'à la mort du grand Théodoric (526) la couronne d'Italie avait passé à son petit-fils Athalaric, âgé à peine de dix ans, sous la régence de sa mère Amalasonthe. Celle-ci, qui avait perdu son mari avant son père, avait cherché à donner au jeune prince, espoir de sa famille et de sa nation, tous les avantages d'une éducation libérale, dont elle avait joui elle-même : mais Athalaric avait mieux senti les fatigues de l'étude que ses avantages ; il avait aisément trouvé de jeunes courtisans qui lui avaient représenté les soins de sa mère comme avilissants ; les vieux guerriers eux-mêmes n'avaient point renoncé aux préjugés nationaux contre l'étude et les mœurs romaines; Athalaric avait été ôté à sa mère, et avant l'âge de seize ans, l'ivrognerie et la débauche le conduisirent au tombeau (534).

Par respect pour le sang de Théodoric, et pour la douleur d'Amalasonthe, les Goths lui permirent de choisir elle-même entre ses parents celui qu'elle jugerait digne du trône et de sa main; elle arrêta son choix sur Théodat, qui, comme elle, avait préféré aux plaisirs bruyants des Goths les études romaines; il passait pour philosophe, elle le croyait dépourvu d'ambition, et Théodat lui avait juré en effet que, plein de reconnaissance pour une si grande faveur, il respecterait toujours ses ordres, et qu'il la laisserait régner seule, tout en paraissant assis avec elle sur le trône. Mais à peine eut-il été couronné lui-même qu'il fit arrêter sa bienfaitrice (30 avril 535), qu'il la retint prisonnière dans une île du

lac de Bolsena, et que peu de mois après il la fit étrangler dans un bain. Justinien embrassa la protection d'Amalasonthe justement comme il avait embrassé celle d'Hildéric, lorsqu'il pouvait la venger et non plus la défendre. Bélisaire reçut ordre de se préparer à la conquête de l'Italie; mais l'armée que l'empereur lui confia pour une si haute entreprise consistait seulement en quatre mille cinq cents chevaux barbares, et trois mille fantassins isauriens. Bélisaire vint débarquer en Sicile, en 535; et dans la première campagne de la guerre gothique, il soumit cette île, où la seule ville de Palerme lui opposa quelque résistance.

L'année suivante, Bélisaire transporta son armée à Rhégio de Calabre, et marchant le long des côtes, tandis que sa flotte l'accompagnait, il s'avança jusqu'à Naples sans qu'aucune armée ennemie lui disputât le terrain. Les mêmes circonstances favorables qui l'avaient secondé en Afrique, les mêmes fruits heureux de son humanité et de sa modération, lui donnèrent en Italie les mêmes avantages. De même les Goths s'aperçurent tout à coup avec effroi qu'ils étaient isolés au milieu d'un peuple qui appelait leurs ennemis comme ses libérateurs. Toutes leurs mesures de défense furent confondues, la trahison se manifesta même dans leurs rangs, et un parent de Théodat, chargé du gouvernement de la Calabre, passa sous les drapeaux de l'empereur. Mais ce qui hâta surtout la ruine des Goths, ce fut la lâcheté de leur roi. Théodat s'enferma en tremblant à Rome, tandis que Bélisaire assiégeait Naples, et entrait dans cette ville par un aquéduc. La nation des Goths, qui comptait encore deux cent cinquante mille guerriers, dispersés il est vrai, des bords du Danube et de ceux du Rhône aux extrémités de l'Italie, ne voulut pas se soumettre plus long-temps au joug qui l'avilissait. Vitigès, brave général, qui avait été chargé de défendre les approches de Rome, fut tout à coup proclamé roi par ses soldats, et élevé sur le bouclier, tandis que Théodat, au moment où il apprit cette résolution, prit la fuite, et fut tué par un ennemi privé contre lequel il n'essaya pas même de se défendre. (Août 536.)

Avec l'élection de Vitigès, la guerre des Ostrogoths prit un nouveau caractère. Ce ne fut plus, comme on l'avait vu jusqu'alors, la lâcheté et l'imprévoyance aux prises avec le talent; mais deux grands hommes, deux maîtres dans l'art de la guerre, dignes de l'amour des peuples comme de leur confiance, qui, en se mesurant l'un avec l'autre, luttaient en même temps chacun de leur côté avec d'insurmontables difficultés. Bélisaire était, comme en Afrique, juste, humain, généreux autant que brave; il avait de même attiré à lui les coeurs des Italiens, mais sa cour le laissait sans argent et presque sans soldats. La dure loi de la nécessité, les ordres qui lui venaient de Constantinople, les collègues avides qui lui étaient donnés, le forçaient de nourrir la guerre par la guerre, et de dépouiller ceux qu'il aurait voulu protéger. Vitigès était encore à la tête d'une nation belliqueuse et puissante, mais son royaume était désorganisé; il lui fallait du temps pour rassembler ses bataillons épars, pour ranimer la confiance de ses guerriers, qui se croyaient de toutes parts entourés de traîtres. Il jugea nécessaire d'évacuer Rome, que Bélisaire occupa, le 10 décembre 536; de quitter même la Basse-Italie, et de se replier sur Ravenne, pour remettre l'ordre dans son armée. Quand il eut organisé ses forces, il revint, au mois de mars suivant, assiéger Bélisaire dans l'ancienne capitale qu'il lui avait abandonnée.

Les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent point de chercher à faire connaître les opérations militaires, même des plus grands généraux; ce n'est pas dans un abrégé aussi rapide qu'on peut chercher aucune instruction sur l'art de la guerre. Nous avons voulu présenter, en un seul tableau, la chute du monde antique, la dispersion des éléments d'où devait naître le monde moderne, et renvoyer à d'autres pour tous les détails. D'ailleurs ce ne serait pas sans répugnance que nous nous appesantirions sur les malheurs de l'humanité, sur les souffrances effroyables causées par deux chefs vertueux. Le spectacle en est bien plus douloureux que celui de tous les excès de la tyrannie, car l'indignation soulage l'âme. Lorsque nous passons en revue les crimes des fils de

Clovis, notre horreur pour ces monstres laisse peu de place à la pitié. Au contraire, lorsque Vitigès assiégea Bélisaire dans Rome (et ce siége dura une année entière), on vit deux héros sacrifier deux nations à leur acharnement. Bélisaire, par son intrépidité, sa patience, sa persévérance, soutint le courage de sa faible garnison, tandis que presque toute la population de Rome périssait de faim et de misère. Vitigès ramena, sans se rebuter, tous les bataillons des Goths à l'attaque des murs de Rome, jusqu'à ce que les assaillants fussent tous détruits par le glaive ou par les maladies pestilentielles. Son courage et son habileté se déployèrent dans cette guerre à mort. S'il avait réussi, l'indépendance de sa nation était sauvée; mais elle périt presque en entier dans ces funestes combats.

Justinien avait voulu que l'Italie fût de nouveau rangée parmi les provinces de l'empire romain; mais sa vanité était satisfaite s'il possédait le sol sur lequel les Romains avaient élevé leur puissance, et il l'acheta au prix de tout ce qui en faisait la gloire et la valeur. Rome fut défendue; mais Rome, exposée à une longue famine, perdit presque tous ses habitants. Les Goths furent vaincus; mais ils furent détruits, et non pas soumis, et le vide qu'ils laissèrent dans la population énergique et guerrière de l'Italie ne se répara jamais. Les Italiens furent délivrés de ce qu'ils regardaient comme un joug honteux, mais ce fut pour tomber sous un joug cent fois pire. La longueur de la guerre, la pression du besoin, firent violence à la modération accoutumée de Bélisaire, et lui laissèrent d'ailleurs le temps de recevoir les ordres directs de Justinien, au lieu d'agir d'après sa propre impulsion. Les extorsions contre les sujets de Rome furent poussées aux derniers extrêmes; et la population, qui sous le règne protecteur de Théodoric avait réparé ses pertes, fut moissonnée par la famine, par la peste ou par l'épée vengeresse des Goths. Les monuments glorieux de l'Italie, les pierres mêmes, ne furent pas sauvés. Les chefs-d'œuvre de l'art furent employés au lieu de machines de guerre, et les statues qui ornaient le môle d'Adrien furent lancées sur les assiégeants. Dans sa détresse, Vitigès avait invoqué l'aide des Francs, et une in-

vasion effroyable de ce peuple barbare, signalée par la destruction de Milan et de Gênes (538, 539), fit éprouver aux Goths que ces guerriers farouches, avides seulement de sang et de butin, ne se souciaient pas même de distinguer leurs alliés d'avec leurs ennemis. Dans une même journée ils taillèrent en pièces l'armée des Goths et l'armée des Grecs, qui toutes deux avaient compté sur leur assistance. Ils périrent enfin presque tous de misère dans la Cisalpine, qu'ils avaient ravagée; mais quand de tels soldats succombent à la faim, c'est qu'il ne reste plus au paysan ou au bourgeois rien que leurs oppresseurs puissent piller ou détruire.

Bélisaire poursuivit les Goths (mars 538), lorsque ceux-ci furent contraints de lever le siége de Rome; il profita de leur découragement, de leurs souffrances et de toutes leurs fautes; il les assiégea dans Ravenne, et il força enfin (décembre 539) Vitigès à lui remettre cette ville et à se rendre son prisonnier. Vitigès, comme Gélimer, éprouva la générosité de Justinien, et vécut dans l'affluence à Constantinople. Bélisaire fut en même temps rappelé d'Italie.

Justinien se hâtait toujours de rappeler son général après chaque victoire, et Bélisaire s'empressait toujours d'obéir. Mais toutes les fois qu'il renonçait au commandement, les provinces qu'il abandonnait étaient livrées aux plus dures calamités, et l'État lui-même avait lieu de regretter que le sort de plusieurs millions d'hommes dépendît des caprices d'une cour, de la défiance ou de l'envie d'une femme hautaine, ou d'un despote jaloux. Au moment même où, cinq ans auparavant, Bélisaire avait quitté l'Afrique d'après les ordres de Justinien, la rébellion des Maures avait éclaté de toutes parts, et le héros qui par obéissance s'éloignait en gémissant au moment du danger, put voir de sa flotte l'incendie allumé dans les campagnes qu'il avait jusqu'alors garanties, par l'ennemi même qu'il en avait écarté. Les ministres de Justinien semblèrent prendre à tâche d'augmenter chaque jour en Afrique, par leurs vexations, le ressentiment de ceux qui maniaient les armes, la faiblesse et l'avilissement de ceux qui n'en avaient point. Le Maure errant, dont les mœurs se

rapprochaient déjà de celles de l'Arabe bédouin, s'attacha à détruire toute culture, toute habitation fixe, toute population industrieuse ; il repoussa la civilisation jusqu'au rivage ; il la confina aux villes maritimes et à leur étroite banlieue, et pendant le reste du règne de Justinien, on estima que la province d'Afrique n'égalait qu'à peine en étendue le tiers de la province d'Italie.

La retraite de Bélisaire d'Italie, après la captivité de Vitigès, ne fut pas suivie de moins de calamités. Pavie était la seule ville un peu considérable qui n'eût pas encore subi le joug des Romains ; elle était défendue par un millier de soldats goths, qui proclamèrent pour roi leur chef Hildibald, et celui-ci ayant été assassiné la même année, aussi bien que son successeur Éraric, il fut enfin remplacé par Totila, jeune homme, parent de Vitigès, en qui la bravoure était unie à la politique et à l'humanité. Ce nouveau roi, par des vertus éclatantes autant que par des victoires, releva la fortune chancelante des Goths ; il rappela successivement aux armées les fils de ceux qui avaient succombé dans les combats ; il harcela, il attaqua, il mit en déroute onze généraux indépendants l'un de l'autre, que Justinien avait chargés de la défense des diverses villes d'Italie ; il traversa toute la Péninsule, de Vérone jusqu'à Naples, pour recueillir les guerriers épars de sa nation, qui dans chaque province avaient été obligés de courber la tête sous le joug ; enfin dans le cours de trois années (541-544), il rendit à la monarchie des Ostrogoths la même étendue, si ce n'est la même vigueur, qu'elle avait au moment où la guerre avait commencé. Justinien envoyait bien de temps en temps des renforts aux généraux qui commandaient pour lui en Italie ; mais ce n'étaient jamais que de petits corps de troupes, qui prolongeaient la lutte, et qui ne donnaient aucune espérance de la terminer. L'arrivée de deux cents hommes de Constantinople était un événement ; telle était même la désolation universelle de l'Italie, que des troupes de cent ou deux cents soldats la traversaient tout entière sans trouver personne en état de les arrêter. Justinien, en 544, renvoya bien Bélisaire en Italie, mais sans lui donner

une armée, et pendant quatre années, le héros fut réduit à lutter contre son adversaire, plutôt comme un chef de brigands que comme un général. L'étendue du dommage n'était pas proportionnée en effet à la petitesse des ressources, et une poignée de soldats suffisait de part et d'autre pour brûler et détruire ce qu'elle ne pouvait défendre.

Totila assiégea Rome fort long-temps; il s'en rendit enfin maître le 17 décembre 546; déterminé à détruire une ville qui avait montré aux Goths une si longue hostilité, il en abattit les murailles, et en chassa tous les habitants, qui cherchèrent un refuge dans la Campanie. Pendant quarante jours l'ancienne capitale du monde demeura déserte. Bélisaire profita de cette circonstance pour y rentrer et s'y fortifier de nouveau; mais il en fut de nouveau chassé. Justinien, en abandonnant ce grand homme presque sans argent et sans armée pour lutter contre un ennemi infinement supérieur en forces, semblait prendre à tâche de détruire par ses propres mains une réputation dont il était jaloux. Il rappela ensuite Bélisaire pour la seconde fois. Après sa retraite, l'Italie fut livrée pendant quatre ans à toutes les fureurs des guerres civiles et étrangères; elle fut exposée aux invasions des Francs et des Allemands, qui y descendaient sans ordre de leur gouvernement, sans chefs nommés par l'État, et sans autre but que d'exercer en grand le Brigandage. Enfin, Justinien assembla de nouveau, en 552, une armée de près de trente mille hommes, et il en donna le commandement à un homme qu'on ne devait guère s'attendre à voir déployer les talents et le caractère d'un héros. C'était l'eunuque Narsès, qui avait passé sa jeunesse à diriger dans le palais les travaux des femmes, qui plus tard avait formé son expérience dans les ambassades, qui, lorsqu'il parut enfin à la tête des armées, justifia la confiance de Justinien. Il remporta, au mois de juillet 552, une grande victoire sur les Goths dans le voisinage de Rome. Totila y fut tué. Dans l'année suivante, il gagna, au mois de mars, près de Naples, une nouvelle victoire, où Téjas, que les Goths avaient donné pour successeur à Totila, fut également tué. Ainsi furent accomplis le renversement de la monar-

chie des Ostrogoths, la destruction presque absolue de leur nation, et la soumission à l'empereur des déserts de cette Italie où si long-temps on avait vu accumuler toutes les voluptés et toutes les richesses de l'univers.

Après les victoires de Narsès, l'Italie fut gouvernée au nom des empereurs de Constantinople, par des exarques qui établirent leur résidence à Ravenne. A peine, il est vrai, cette contrée demeura-t-elle seize ans sous la domination de l'empire d'Orient. Toutefois, la forte ville de Ravenne demeura aux Grecs avec la Pentapole, qu'on nomme aujourd'hui Romagne, en mémoire, non pas de Rome, mais de l'empire grec, qui se faisait nommer empire romain d'Orient. La Romagne, avec quelques autres provinces plus petites, continua deux siècles entiers, et jusqu'à l'an 752, à être gouvernée par l'exarque d'Italie ; un autre exarque gouvernait l'Afrique, et résidait à Carthage. Justinien avait même étendu ses conquêtes sur quelques villes d'Espagne, et il avait contribué à entretenir l'anarchie dans cette grande péninsule ; mais la province romaine qu'il y avait recouvrée n'était pas assez importante pour mériter un troisième exarque. Des ducs grecs furent donnés aux villes espagnoles, qui, de 550 à 620, ouvrirent leurs portes aux généraux de Justinien et de ses successeurs.

Les guerres que, pendant le même temps, Justinien soutint dans l'Orient contre Chosroès, n'occasionnèrent guère moins de misère. La Syrie fut envahie par les Persans ; les frontières de l'Arménie furent ravagées par eux, et la Colchide fut disputée avec obstination pendant seize ans entre les deux empires (540-556). Mais après beaucoup de sang répandu, les frontières des Romains et des Persans restèrent à peu près les mêmes qu'avant la guerre ; et comme dès lors ces pays sont demeurés plongés dans la barbarie, ils méritent moins d'attention de notre part.

Justinien était âgé de près de quatre-vingts ans, lorsqu'il dut avoir recours pour la dernière fois à la vaillance et à l'habileté de son général, non moins âgé que lui, à l'occasion d'une invasion des Bulgares, qui en 559 s'avancèrent jusqu'aux

portes de Constantinople. Le vieux Bélisaire fut invoqué comme pouvant seul sauver l'empire. Il rassembla avec peine trois cents soldats parmi ceux qui avaient, dans un meilleur temps, partagé ses travaux; une troupe timide de paysans et de recrues se joignit à lui, mais ne voulait pas combattre. Cependant il réussit à repousser les Bulgares; cet avantage et l'enthousiasme du peuple excitèrent la jalousie et la crainte de Justinien, qui avait toujours châtié par une disgrâce chaque victoire de son général. Déjà une fois, en 540, il l'avait condamné à une amende équivalente à trois millions de francs. En 563, une conspiration contre Justinien fut découverte : Bélisaire y fut enveloppé ; tandis que ses prétendus complices furent exécutés, Justinien, feignant de lui faire grâce, lui fit arracher les yeux, et confisqua toute sa fortune. Tel est le récit qu'a adopté le jeune et savant biographe de Bélisaire, lord Mahon, quoiqu'il repose seulement sur l'autorité d'historiens du XIe et du XIIe siècle. On vit le général qui avait gagné deux royaumes, aveugle, et conduit par un enfant, présenter un plat de bois devant le couvent de Lauros, pour demander une aumône d'une obole. Il semble cependant que la clameur du peuple fit repentir Justinien, qui rendit à Bélisaire son palais. Il y mourut le 13 mars 565. Justinien mourut le 14 novembre de la même année.

Une gloire plus solide que celle des conquêtes demeurera d'âge en âge attachée au nom de Justinien : c'est celle que lui ont valu la collection et la publication de l'ancien droit romain. Les Pandectes et le Code qui furent mis en ordre et promulgués par son autorité, contiennent l'immense dépôt de la sagesse des âges précédents. On est étonné de trouver tant de respect pour le droit dans un despote, tant de vertus dans un âge corrompu; un tel culte de l'antiquité à l'époque du bouleversement de toutes les institutious; enfin, une législation latine tout entière publiée par un Grec au milieu des Grecs. Encore que Justinien ait quelquefois effacé de ces lois antiques leur caractère noble et primitif, pour y imprimer un cachet servile, qu'il ait bouleversé quelquefois un système longuement mûri par les jurisconsultes, d'après des caprices

qui lui étaient propres et un intérêt tout personnel, les recueils qu'il sanctionna n'en demeurent pas moins un précieux monument de la justice et de la raison humaine, dont il a été, non le créateur, mais le conservateur.

Le gouvernement absolu, qui avait corrompu toutes les vertus romaines, ne donna pas même, sous Justinien, la paix intérieure au peuple en échange de la liberté. Le despotisme peut bien déshonorer les guerres civiles et les mouvements populaires, mais il ne les supprime pas. Il n'y avait plus assez de vertus dans Constantinople pour qu'un homme exposât sa vie pour la défense de ses droits, pour celle de l'honneur de la patrie, pour celle des lois qu'il regardait comme sacrées; mais on se battait pour les cochers du cirque. Les courses de chars, spectacle favori des Romains, avaient été imitées à Constantinople, et ensuite dans toutes les grandes villes; on y offrait des prix qui étaient disputés entre des cochers revêtus d'un uniforme, les uns vert, les autres bleu: la populace entière se partageait entre leurs deux bannières. Deux factions ennemies éclatèrent dans toute l'étendue de l'empire. La religion, la politique, la morale, l'honneur, la liberté, tous les sentiments élevés étaient étrangers à leur animosité: les verts et les bleus, cependant, qui ne se disputaient que les prix du cirque, ne pouvaient être satisfaits que par le sang les uns des autres. Justinien lui-même, excité par d'anciens ressentiments de Théodora, embrassa les passions des bleus; et pendant son règne, les verts ne purent obtenir aucune justice. Les juges, pour décider sur la propriété, sur l'honneur, sur la vie des citoyens, s'informaient moins encore de leur conduite ou de leurs droits que de la faction à laquelle ils s'intéressaient, de leur attachement aux bleus ou aux verts. A plusieurs reprises, les violences privées se changèrent en séditions ouvertes; mais en 532, dans la plus violente de ces révoltes, celle qu'on désigne par son cri de guerre *nica* ou victoire, la capitale fut pendant cinq jours abandonnée au pouvoir d'une populace en fureur: la cathédrale, beaucoup d'églises, de bains, de théâtres, de palais et une grande partie de la ville furent réduits en cendres. Justinien, sur le

point de s'enfuir, ne fut retenu sur le trône que par la fermeté de Théodora, sa femme, et des torrents de sang furent répandus par ceux qui manquaient de courage pour défendre leur patrie contre les barbares, ou leurs droits contre l'oppression intérieure.

CHAPITRE XI.

Les Lombards et les Francs. — 561-613.

Au moment du renversement de l'empire d'Occident, lorsque chacune de ses provinces était envahie par un peuple différent, et qu'il se fondait autant de royaumes que l'on comptait d'aventuriers hardis à la tête d'une troupe de barbares, l'univers présentait une scène confuse, où tant d'intérêts se croisaient, se contrariaient les uns les autres, qu'il semblait fort difficile de suivre la marche générale des affaires. Cette complication a déjà cessé en grande partie pour nous. A dater depuis le règne de Justinien, l'intérêt pour l'Europe se partage presque uniquement entre l'empire grec et le royaume des Francs, qui n'avait point encore acquis le titre d'empire, mais qui n'en était pas moins à la tête de tout l'Occident. Cet intérêt unique, cette monarchie universelle des Francs dans l'Occident, continua jusqu'à la fin du règne de Louis-le-Débonnaire et aux guerres civiles entre ses fils en 840. Pendant ces trois siècles, l'histoire du monde latin est quelquefois enveloppée d'une grande obscurité; elle est toujours incomplète et presque toujours barbare; mais elle se rattache régulièrement aux progrès et aux révolutions d'un grand peuple sur lequel nous fixerons le plus habituellement nos yeux.

Dans le même temps l'histoire de l'Orient ne tarda pas à se compliquer. Le sceptre de Justinien fut transmis successivement à son neveu Justin le jeune (565-574); par celui-ci à Tibère II (574-582), à Maurice (582-602), à Phocas (602-610), et à Héraclius (610-642). De ces cinq princes, trois sont illustrés par de grandes vertus et de grandes victoires:

Tibère, Maurice et Héraclius ; et cette période mériterait, au moins autant que celle du règne de Justinien, d'être considérée comme glorieuse si elle était plus pleinement connue ; mais, dans les monarchies, l'intérêt n'est point assez vivement excité par les choses publiques pour que beaucoup d'hommes d'un talent distingué se vouent à la carrière pénible de l'histoire. C'est rarement par une impulsion propre à leurs auteurs que les annales sont continuées. La vanité du monarque lui fait bien quelquefois nommer un historiographe ; mais cette même vanité interdit à l'écrivain qu'il a choisi et qu'il récompense, de dire la vérité. Les événements ne nous sont alors représentés que dans des panégyriques qui n'inspirent point de confiance, ou dans des chroniques sans couleur et sans vie qui n'excitent point d'intérêt. Le règne de Justinien avait eu le bonheur insigne d'avoir un grand historien, et ce bonheur se représente rarement dans l'histoire byzantine.

Cette même période répondait à l'enfance et à la première éducation d'un personnage destiné dans son âge mûr à changer la face de l'univers. Justinien était mort en 565, Mahomet naquit en 569. Il est vrai que jusqu'à sa fuite à Médine, en 622, le reste du monde, et l'Arabie elle-même, s'aperçurent à peine de son existence, et que depuis même qu'il fut parvenu au pouvoir souverain, les dix dernières années de sa vie, 622-632, furent consacrées à la conquête de cette grande péninsule ; en sorte que l'empire, même en éprouvant pour la première fois (628-632) les armes des musulmans, ne soupçonnait point la grande révolution qu'ils avaient accomplie.

Avant de nous engager dans l'histoire du fondateur de la religion nouvelle, nous jetterons encore, dans un autre chapitre, un coup d'œil sur l'état de l'Orient, sur les conquêtes et les défaites de Chosroès II, qui, durant son règne mémorable (590-628), répandit un éclat précurseur de sa chute sur la monarchie des Persans sassanides ; il nous suffit, pour à présent, de rappeler la concordance des événements dans les diverses parties du monde, et nous tournerons de nouveau nos regards vers l'Occident.

La contrée qui avait été si long-temps considérée comme la

souveraine du monde, l'Italie, ruinée, désolée par les guerres des Grecs et l'anéantissement de la monarchie des Ostrogoths, ne tarda pas à éprouver une nouvelle révolution. L'eunuque Narsès, qui en avait fait la conquête, avait été chargé de la gouverner : parvenu à une grande vieillesse, il administra quinze ans (553-568) un pays qui, peut-être, aurait eu besoin d'un gouverneur plus jeune et plus actif. L'eunuque, qu'on prétend être mort à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, s'était établi à Ravenne; de là il soumettait de nouveau les Italiens aux lois de l'empire; lois qui ne se faisaient presque connaître à eux que par le poids des impositions dont on les accablait. Narsès servait un maître avare, et il était avare lui-même : on l'accuse d'avoir amassé, par les sueurs du peuple, une richesse scandaleuse, tandis que l'Italie ne recueillait aucun avantage de ce gouvernement qu'elle payait si cher. Les fugitifs, dispersés par les armées des Goths et des Grecs, s'étaient rassemblés de nouveau dans les villes; Milan se relevait de ses ruines, les autres cités recouvraient aussi quelque population; mais les campagnes étaient abandonnées, et les récoltes, qui nourrissaient les restes des Italiens, étaient probablement dues aux mains mêmes des citadins : personne n'aurait osé vivre dans les champs quand la force publique n'existait nulle part, et qu'aucune protection n'était assurée aux agriculteurs. Les événements qui signalèrent la fin de l'administration de Narsès indiquent qu'il n'y avait point d'armée en Italie, quoique des peuples barbares, ennemis, et qui en connaissaient les chemins, assiégeassent les portes de cette belle contrée.

Narsès, destitué avec insulte de son gouvernement, par l'impératrice Sophie, femme de Justin II, qui, lui envoyant une quenouille, lui faisait dire de reprendre les travaux des femmes, pour lesquels il était fait, est accusé d'avoir appelé lui-même les barbares pour qu'ils vinssent accomplir sa vengeance; mais ils n'avaient peut-être aucun besoin d'une telle invitation. Dans la contrée, autrefois romaine, qui s'étend du pied des Alpes aux rives du Danube, deux peuples germaniques avaient établi leur habitation : les Gépides, de la race des Goths, et les Lombards, de la race des Vandales.

Tous deux avaient la réputation de l'emporter en férocité sur les précédents ennemis de l'empire; tous deux avaient accepté, moyennant des tributs déguisés sous le nom de pensions, l'alliance des Grecs; les Gépides devaient garder les portes de l'Italie, les Lombards avaient contribué à sa conquête par les vaillants auxiliaires qu'ils avaient fournis à Narsès. Une haine acharnée divisait ces deux peuples, et elle était aigrie encore par les aventures chevaleresques, et peut-être fabuleuses, qu'on racontait de leurs rois. Les historiens des peuples barbares ne connaissent jamais les événements domestiques du pays, ou n'en gardent jamais la mémoire; les rois seuls paraissent sur la scène, leurs aventures prennent la place des exploits nationaux, et les fictions mêmes dont ils sont l'objet méritent quelque attention, puisqu'elles nous font connaître la direction que prenait alors l'imagination populaire.

Alboin, le jeune héritier du royaume des Lombards, avait déjà signalé sa valeur dans une expédition contre les Gépides, où il avait tué de sa main le fils de leur roi. Cependant son père exigea, avant de l'admettre à sa table, qu'il reçût ses armes d'une main royale et étrangère. C'était, disait-il, l'usage constant de la nation; c'est ce qu'on a appelé depuis l'armement d'un chevalier, et cet usage même est attesté par Paul Warnefrid, historien lombard, contemporain de Charlemagne. Alboin, avec quarante de ses plus braves compagnons, ne craignit point d'aller demander l'armement chevaleresque à Turisund, roi des Gépides, père du prince qu'il avait tué. Un devoir d'hospitalité, plus étroit encore aux yeux du vieux roi que celui de la vengeance, le fit recevoir à la table du monarque gépide : il y fut revêtu d'une armure nouvelle, et protégé au milieu de l'ivresse d'un banquet où Cunimond, fils de Turisund, avait voulu venger son frère. Cette hospitalité guerrière, et mêlée de tant de sentiments de haine, donna occasion à Alboin d'infliger un nouvel outrage à la maison royale des Gépides : il enleva Rosmonde, fille de Cunimond, mais il ne put point se mettre en sûreté avec elle; on les poursuivit dans leur fuite, et on lui reprit

Rosmonde ; ses offres de mariage furent rejetées, et les deux rois comme les deux peuples, aigris par des offenses mutuelles, ne songèrent plus qu'à la destruction l'un de l'autre. Le moment où ils laissèrent éclater leur haine fut celui où Alboin et Cunimond eurent l'un et l'autre succédé à leurs vieux pères.

Le roi lombard se sentait le plus faible ; il rechercha des appuis étrangers ; il appela des Saxons sous ses étendards ; il se fortifia surtout par l'alliance du chagan des Avares, peuple pasteur sorti des montagnes de la Tartarie, et qui, fuyant la vengeance des Turcs, avait traversé tous les déserts des Slaves et des Sarmates. Il avait menacé les frontières des Grecs, et envahi celles de quelques peuples germains sujets des Francs ; il errait ensuite dans l'Europe septentrionale avec ses troupeaux, cherchant, les armes à la main, à se procurer une demeure. Alboin réunit ses projets de vengeance contre les Gépides à celui d'une nouvelle conquête, celle de l'Italie, où il voulait établir sa nation. La vallée du Danube, si cruellement ravagée par tous les peuples barbares, ne conservait presque aucun reste de son ancienne civilisation ; tandis que ses riches pâturages convenaient à l'établissement d'un peuple pasteur. Mais les Germains, sans vouloir s'asservir aux arts ni à l'agriculture, avaient appris à en connaître les jouissances ; ils voulaient conquérir un pays où le peuple sujet pût travailler pour eux, et ils conclurent avec les Avares un traité sous la condition singulière qu'ils attaqueraient en commun les Gépides, qu'ils détruiraient leur monarchie, qu'ils en partageraient les dépouilles ; mais qu'après la conquête, les Lombards abandonneraient et leur propre pays, et celui des vaincus, à leurs confédérés, et qu'ils iraient ailleurs tenter leur fortune. Cette convention, unique peut-être dans l'histoire des traités et des alliances, fut accomplie comme elle avait été stipulée. Le royaume des Gépides fut envahi, leurs forces furent détruites par Alboin dans une grande bataille (566), toutes leurs richesses furent partagées entre les vainqueurs ; leurs personnes mêmes furent réduites en esclavage, et parmi celles-ci la princesse Rosmonde fut rendue

à Alboin, qui l'épousa. En même temps les Lombards se préparèrent à abandonner aux Avares la Pannonie et le Norique, où ils étaient établis depuis quarante-deux ans. Ils rassemblèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs esclaves ; ils se chargèrent de leurs richesses ; ils mirent le feu à leurs maisons, et ils s'acheminèrent vers les Alpes Juliennes.

Alboin, qui réunissait toutes les qualités et tous les défauts d'un barbare, n'était pas moins distingué par sa prudence et sa valeur que par sa férocité et son intempérance. La nation des Lombards, qu'il conduisait, signalée dès le temps de Tacite, par sa bravoure, entre tous les peuples germaniques, n'était pas nombreuse. Avant d'envahir l'Italie, il chercha à s'assurer des renforts. Il avait d'anciennes relations avec les Saxons, il avait mérité leur confiance ; il les appela sous ses étendards, et vingt mille d'entre eux vinrent grossir son armée. Il rendit la liberté à tous les Gépides qui lui étaient échus en partage, et il les enrôla dans ses bataillons. Il appela aussi divers autres peuples germains à se rendre auprès de lui, et, parmi eux, on remarque les Bavarois, qui s'étaient récemment établis dans la contrée à laquelle ils ont donné leur nom. Ce n'était pas une armée, c'était l'émigration d'une nation tout entière, qui, dans l'année 568, descendit les Alpes du Friuli. L'exarque Longin, qui avait succédé à Narsès, s'enferma dans les murs de Ravenne, et n'essaya pas un moment de tenir la campagne. Pavie, qui avait été fortifiée avec soin par les rois ostrogoths, ferma ses portes, et soutint un siége de quatre ans (569-572). Plusieurs autres villes, Padoue, Monselice, Mantoue, résistèrent de même par leurs seules forces, mais avec moins de constance. Les Lombards avançaient lentement dans l'intérieur du pays, mais ils avançaient toujours ; à leur approche les habitants s'enfuyaient de préférence vers les places fortes bâties sur les côtes, dans l'espérance d'y être secourus par les flottes des Grecs, ou tout au moins de trouver un refuge sur leurs vaisseaux s'il fallait rendre la ville. On savait qu'Alboin s'était lié, par un vœu atroce, à passer tous les habitants de Pavie au fil de l'épée quand il prendrait

cette ville, et la résistance d'une place forte, qui ne pouvait être secourue, ne laissait prévoir dans l'avenir que d'affreuses calamités. Les îles de Venise accueillirent les nombreux fugitifs de la Vénétie, et, à leur tête, le patriarche d'Aquilée vint s'établir à Grado; Ravenne ouvrit ses portes aux fugitifs des deux rives du Pô; Gênes à ceux de la Ligurie; les habitants de la Romagne, entre Rimini, et Ancône, s'enfermèrent dans les cinq villes de la Pentapole; Pise, Rome, Gaëte, Naples, Amalfi, et toutes les villes maritimes de l'Italie méridionale, se peuplèrent, à la même époque, d'un nombre infini de fugitifs. Les Lombards, qui ignoraient l'art des siéges, n'attaquaient les villes que par la famine et la menace d'un massacre universel. Ce moyen, presque infaillible pour les places de l'intérieur, était sans succès pour celles des bords de la mer. Toutes demeurèrent fidèles aux Grecs. Mais les Grecs, ignorant la langue des Latins, indifférents sur des contrées si éloignées dont ils ne connaissaient plus la géographie, trop occupés par les guerres des Avares, par celles des Persans, et bientôt après par celles des Arabes, pour envoyer des secours à toutes ces petites places fortes, semées sur des rivages éloignés, se contentèrent d'une obéissance honoraire. Ils attribuèrent les revenus de chaque ville à la défense de cette ville; ils se crurent généreux, et ils le furent en effet, en ne demandant rien et en ne voulant rien donner. Chaque ville avait conservé sa curie et ses institutions municipales. Tant que l'autorité avait été proche et constamment despotique, cette curie n'avait été qu'un instrument d'oppression; elle devint un moyen de salut pour des cités oubliées de leur souverain, et qui devaient tout faire par elles-mêmes; leur constitution était purement républicaine; la confiance des citoyens et leur besoin d'union leur rendit de la dignité. A la tête de ces curies l'empereur grec plaçait un duc; il trouva plus économique de donner ce titre à l'un des citoyens de ces villes si éloignées; il accepta même le plus souvent la désignation du sénat municipal. Ce duc ou doge ne fut plus dès lors qu'un magistrat républicain, commandant à des milices républicaines, disposant de finances formées par des contributions

presque volontaires, et réveillant chez les Italiens des vertus assoupies pendant des siècles.

Cette heureuse révolution, qui s'opérait en silence dans les villes maritimes, et qui était si peu aperçue des écrivains grecs, qu'ils continuaient à faire dire aux libres Vénitiens : « Nous sommes, et nous voulons toujours être les esclaves » de l'empire grec ; » cette révolution, qui retirait de la bassesse et du vice ceux qui avaient été long-temps les derniers des hommes, pour les donner en exemple au monde, ne fut pas bornée aux cités maritimes d'Italie. Dans tout l'Occident, l'empire grec possédait des points épars sur les côtes, et n'avait pas des forces suffisantes pour les protéger ; dans tout l'Occident il appela la vertu qu'il ne connaissait pas, le patriotisme qu'il ne comprenait pas, à la défense de ces murailles, de ces forteresses qu'il ne pouvait garder lui-même. En Espagne, des guerres civiles sous le règne de Leuwigilde, de 572 à 586, et de Récarède, de 586 à 601, excitées par l'esprit d'intolérance réciproque des catholiques et des ariens, ouvrirent aux Grecs un grand nombre de places maritimes, et y affermirent de même des gouvernements municipaux, qui devinrent ensuite d'un glorieux exemple pour les cités libres de la Catalogne et de l'Aragon. En Afrique, les invasions des Gétules et des Maures, en coupant toute communication par terre entre les cités maritimes, firent de ces points isolés sur les côtes autant de petites républiques, auxquelles la grande conquête des Arabes ne permit pas de connaître une longue existence. Sur la côte Illyrique, en face de l'Italie, les habitants, repoussés sur les rochers qui dominent la mer, y trouvèrent des refuges contre les soulèvements des Slaves et contre les invasions des Bulgares : aussi la ligue des villes libres de l'Istrie et de la Dalmatie, parmi lesquelles Raguse a obtenu une existence glorieuse, ne se réunit volontairement à Venise, en 997, qu'après plusieurs siècles d'indépendance. Les Grecs n'obtinrent pas d'établissement sur les côtes de France; mais l'exemple des villes de Gênes, de Pise, de Naples, ne fut pas perdu pour Arles, Marseille, Montpellier, qui commerçaient avec elles, et la conservation des droits municipaux

dans le midi de la France, tandis qu'ils étaient presque abolis dans le nord, doit s'expliquer par cette circonstance.

Si les Lombards réveillèrent, sans le vouloir, la liberté sociale parmi leurs ennemis, ils donnèrent aussi à leurs sujets l'exemple de la liberté individuelle, de la liberté sauvage d'une nation qui craint plus encore la servitude que le désordre. Alboin ne fut pas long-temps à la tête de leurs armées. Après trois ans et demi de règne, à dater de la prise de Pavie, qu'il épargna malgré son voeu redoutable, il fut assassiné par cette Rosmonde dont il avait massacré le père et détruit la nation, et qu'il avait épousée après avoir déjà corrompu sa vertu. Dans l'ivresse d'un festin il lui envoya, pleine de vin, une coupe qu'il avait fait faire du crâne de Cunimond, curieusement garnie en or, en l'invitant à boire avec son père. Rosmonde dissimula son ressentiment; mais elle employa cette beauté, qui avait fait son malheur et ses fautes, à séduire successivement deux des gardes d'Alboin, qu'elle arma de poignards pour se défaire de son époux. Après la mort d'Alboin, tué à Vérone (573), Cléfi fut élu par les suffrages des Lombards et soulevé sur le bouclier; mais, au bout de dix-huit mois, il fut tué par un de ses pages, et la nation qui s'était déjà répandue sur une grande partie de l'Italie, ne lui donna, pendant dix ans, point de successeurs. Dans chacune des provinces où les Lombards avait fait un établissement, leur assemblée générale suffisait pour rendre la justice et régler les affaires du gouvernement. Des ducs étaient nommés par elle pour la présider, et l'on en comptait trente dans toute l'Italie. Cependant, soit que les plus faibles parmi les Lombards commençassent à sentir le besoin d'une autorité supérieure à celle des ducs, pour protéger contre eux le peuple, soit que les guerres étrangères et les intrigues des Grecs fissent désirer un chef commun de la nation, après dix ans d'interrègne, Autharis fut porté sur le trône, probablement vers l'an 584; et avant le milieu du siècle suivant, les Lombards, sans renoncer au droit d'élire leurs rois, s'étaient déjà accoutumés à transmettre la couronne au fils du dernier souverain.

Les Lombards avaient à peine achevé la conquête de cette partie de l'Italie qui a reçu d'eux le nom de Lombardie, lorsque, franchissant les Alpes de Provence, ils tentèrent de piller aussi les États des rois francs, ou peut-être de faire chez eux un établissement.

Depuis la mort de Clothaire I[er], survenue en 561, la monarchie des Francs était gouvernée par ses quatre fils, Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert. Ce n'était encore que la seconde génération des conquérants, car ces princes étaient petits-fils de Clovis. Cependant le dernier d'entre eux, Gontran, ne mourut qu'en 593, un siècle précisément après le mariage de Clovis avec Clotilde. Ce siècle avait suffi pour apporter de grands changements dans l'administration, comme dans les opinions des Francs. Ces guerriers, tous égaux à leur arrivée dans les Gaules, avaient bientôt trouvé, dans l'abus même de la victoire, le moyen d'élever des fortunes scandaleuses et qui ne pouvaient être égales. Comme la terre était cultivée par des esclaves, ou par des classes d'hommes intermédiaires entre les ingénus et les esclaves, que leurs lois désignent par les noms de tributaires, de lides et de fiscalins, l'étendue des propriétés ne leur paraissait jamais un obstacle à la culture de leurs fermes. Plus leur nombre était petit, comparativement à la grandeur de leurs conquêtes, plus leurs usurpations furent effrayantes ; non qu'ils dépouillassent par une mesure générale les riches Romains de leurs propriétés, ou qu'ils les réduisissent en esclavage ; mais ils abusaient sans cesse de la violence, dans un pays où il n'y avait proprement aucun gouvernement, aucune protection pour le faible. L'oppression ne se faisait pas moins sentir à l'homme pauvre et libre d'origine franque qu'au Romain. Les premiers s'assemblaient bien encore dans les plaids provinciaux, pour rendre la justice, mais ils avaient peine à faire ensuite respecter leurs décrets; les riches, qu'on commençait alors, pour la première fois, à nommer les grands, s'attachaient par quelques concessions de terres des créatures qu'ils nommaient leudes; les grands, avec leurs leudes, se trouvaient toujours assez forts pour imposer silence à la justice, pour intimider,

pour vexer, pour dépouiller les hommes libres, et les contraindre à s'engager aussi dans le nombre des Leudes. Les grands se rendaient seuls aux assemblées générales de la nation; ils étaient seuls connus du monarque, ils étaient seuls chargés du commandement des soldats quand le ban était convoqué; bientôt on ne vit presque plus qu'eux dans la nation; celui qui était riche était sûr de devenir plus riche encore; celui qui était pauvre était sûr de se voir ravir le peu qu'il avait; et en moins d'un siècle, la turbulente démocratie des Francs se trouva changée en une aristocratie territoriale des plus oppressives.

La France proprement dite était alors divisée en quatre provinces qui portaient le titre de royaume, l'Austrasie, la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine. Les Francs habitaient seulement les deux premières, et ils donnaient souvent le nom de Romains aux peuples des deux provinces méridionales; quoique les seigneurs, les hommes libres et ceux qui portaient les armes tirassent presque tous leur origine ou des Bourguignons ou des Visigoths; mais se trouvant en moindre nombre au milieu des Gaulois, ils avaient déjà abandonné les langues germaniques pour le latin. Quant à l'Austrasie et à la Neustrie, dont la première avait pour capitale Metz, et la seconde Soissons, les assemblées du peuple franc s'y tenaient encore assez fréquemment pour empêcher que ce peuple n'y tombât dans une oppression complète. Il est probable que ce fut pour la défense des hommes libres contre les grands que fut institué, vers ce temps-là, un *grand-juge du meurtre*, MORD-DOM, qui était le chef de la justice et qui, ayant une autorité supérieure aux tribunaux, faisait tomber sous le glaive ceux qui étaient trop puissants pour être atteints par les lois ordinaires. La ressemblance du nom tudesque de *mord-dom* avec le nom latin *majordomus* fit appliquer ce dernier à ce grand-officier, et on l'a traduit ensuite par *maire du palais*, ce qui a complétement confondu les esprits sur l'origine de cette magistrature et sur ses fonctions. Le *mord-dom* était nommé par le peuple, et non par le roi, pour administrer la justice, et non les revenus royaux. Son office n'était pas tou-

jours existant, le peuple le nommait seulement quand il en sentait le besoin, dans les temps de factions et surtout dans les minorités; on portait devant lui le *bracile* ou la main de justice, et cette main s'abaissait en effet fréquemment sur les grands malfaiteurs.

La Germanie, qui s'était réunie à la confédération des Francs, était aussi divisée en quatre royaumes, la Franconie ou France germanique, l'Allemagne ou Souabe, la Bavière et la Thuringe. Dans ces pays, presque absolument barbares, le christianisme commençait à peine à pénétrer. Les lettres n'y étaient point cultivées, et leurs histoires particulières ou leurs institutions nous sont absolument inconnues. Mais il paraît que chacun de ces grands peuples marchait sous un duc héréditaire, et qu'il n'avait avec les Francs d'autres rapports que de faire la guerre en commun. Cependant on vit à deux reprises, pendant la durée du règne des fils de Clothaire, ces peuples germaniques introduits dans la France par un des rois, marquer leur passage par d'effroyables dévastations. Les fils de Clothaire se haïssaient et se tendaient des embûches, comme les fils de Clovis, mais ils trouvèrent plus qu'eux la nation disposée à les suivre dans des guerres civiles.

Des quatre fils de Clothaire, Charibert, qui avait fixé sa résidence à Paris, et de qui l'Aquitaine dépendait, passa sa courte vie à la recherche des plaisirs des sens; il demeura plongé dans une débauche continuelle, qui était alors tellement commune chez les rois qu'elle ne causait pas même de scandale. Il avait quatre femmes à la fois, et parmi elles, deux étaient sœurs; l'une, Marcovefa, avait auparavant pris le voile de religieuse, mais cette considération n'arrêta point le roi. Charibert mourut en 567, et le partage de l'Aquitaine, son royaume, entre ses trois frères, fut une des grandes causes des guerres civiles de ce siècle.

Gontran, le second des rois, celui qui survécut à tous les autres, car son règne s'étendit de 561 à 593, avait obtenu en partage la Bourgogne, avec Orléans pour résidence. Il est désigné dans Grégoire de Tours, en opposition avec ses frères, par l'épithète de bon roi Gontran. Ses mœurs en effet pas-

saient pour bonnes, car on ne lui connaît que deux femmes et une maîtresse : encore il répudia la première avant d'épouser la seconde. Son caractère était aussi réputé débonnaire; car, à la réserve des médecins de sa femme, qu'il fit tailler en morceaux, pour n'avoir pas su la guérir; de deux de ses beaux-frères, qu'il fit assassiner, et de son frère adultérin Gondovald, qu'il fit tuer en trahison, on ne cite guère de lui d'autre action cruelle que d'avoir fait raser la ville de Cominges, et massacrer tous les habitants, hommes, femmes et enfants. En général il était disposé à oublier les offenses, et son support pour Frédégonde, sa belle-sœur, qui avait tenté à plusieurs reprises de le faire assassiner, est quelquefois difficile à comprendre.

Par opposition au bon roi Gontran, on nommait le troisième frère, Chilpéric, le Néron de la France; en effet, ce barbare qui voulait être poète, grammairien, théologien, qui ambitionnait tous les succès, excepté l'amour de ses peuples ou l'estime des honnêtes gens, peut, sous plus d'un rapport, être comparé au tyran de Rome. Il avait eu pour partage Soissons et la Neustrie, sur lesquels il régna de 561 à 584. Plus débordé dans ses mœurs qu'aucun des autres princes français, il rassembla dans son palais un si grand nombre de reines et de maîtresses qu'on n'a point essayé de les énumérer. Mais parmi elles se trouvait la trop fameuse Frédégonde, digne compagne de ce monstre. Née dans une condition obscure, Frédégonde demeura plusieurs années la maîtresse de Chilpéric avant qu'il songeât à l'épouser; mais ensuite elle acquit sur lui un pouvoir absolu, et elle en profita pour se défaire de toutes ses rivales; la reine Galswinthe fut étranglée, la reine Audovère, après avoir langui dans l'exil, fut envoyée au supplice, les autres furent chassées du palais. Les fils que Chilpéric avait eus de toutes ces femmes partagèrent leur sort; trois fils d'Audovère, parvenus à l'âge d'homme, périrent successivement par l'ordre ou du moins avec le consentement de leur père Chilpéric. Le sort de leur sœur fut plus cruel encore : Frédégonde l'abandonna aux désirs effrénés de ses pages avant de la faire immoler. Des rois qui versaient ainsi le sang de leurs

enfants n'épargnaient pas celui du peuple. La France était pleine de malheureux à qui Chilpéric avait fait arracher les yeux ou couper les mains ; elle était sans cesse alarmée par l'audace des assassins de Frédégonde, qui, poursuivant ses ennemis hors de ses États, les frappaient dans le palais des rois et dans l'assemblée du peuple. De jeunes pages et de jeunes prêtres, qu'elle élevait dans son palais, étaient les ministres de ses vengeances ou de sa politique ; ils marchaient au crime avec l'assurance de gagner le ciel s'ils échouaient sur la terre. « Allez, leur disait-elle en les armant de couteaux empoisonnés ; si vous revenez vivants, je vous honorerai merveilleusement, vous et toute votre race ; si vous succombez, je distribuerai, pour la félicité de vos âmes, des aumônes abondantes aux tombeaux des saints. » L'auteur contemporain qui rapporte ces paroles ne paraît pas élever de doutes sur l'efficacité de telles aumônes. Chilpéric mourut assassiné en 584 ; mais Frédégonde, laissée veuve avec un enfant de quatre mois, Clothaire II, réussit à faire asseoir ce fils sur le trône de Neustrie, et elle mourut seulement en 598, dans la gloire et la prospérité.

Le quatrième frère, Sigebert, auquel l'Austrasie était échue en partage, avec la résidence de Metz, était fort jeune lorsqu'il monta sur le trône ; ses mœurs furent cependant plus rangées, car il n'eut d'autre femme que la célèbre Brunehault, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. L'obéissance des nations germaniques d'outre-Rhin était si incertaine que, sans tenir compte de leur nombre ou de l'étendue des pays qu'elles habitaient, on les avait toutes ajoutées à son partage, quoiqu'il fût le plus jeune et celui qui devait dans le royaume avoir la moindre part. Mais Sigebert enseigna bientôt au reste des Francs combien ces nations, qui n'obéissaient à aucun frein, pouvaient être redoutables. Deux fois, dans ses brouilleries avec Chilpéric, il les introduisit dans le cœur de la France ; deux fois tous les bords de la Seine, tous les environs de Paris, furent ravagés avec fureur. Sigebert se croyait déjà maître de la Neustrie ; il avait permis aux nations teutoniques de se retirer chargées de dépouilles, lorsqu'il fut assassiné, en 575,

par deux pages de Frédégonde. Sa couronne passa à un enfant mineur, Childebert II ; neuf ans plus tard, comme nous venons de le dire, la couronne de Neustrie passa à un autre mineur, Clothaire II. Charibert était mort sans enfants ; Gontran, qui vivait toujours, n'en avait point non plus. On ne lui déféra point la tutelle de ses neveux ; les trois royaumes d'Austrasie, Neustrie et Bourgogne commençaient, aux yeux des Francs eux-mêmes, à être complétement séparés. La minorité des rois, et la haine dont s'étaient chargés leurs pères, permettaient à la noblesse d'attirer à elle tout le pouvoir. L'Austrasie ne fut plus dès lors qu'une aristocratie faiblement tempérée par l'autorité du juge du meurtre, mord-dom, qu'on a nommé maire du palais. La Neustrie tendait, mais par des progrès plus lents, au même état. Le roi Gontran, indolent, inconstant, sans cesse menacé par le poignard, ne pouvait pas, même en Bourgogne, arrêter les progrès de l'aristocratie. Sans être le tuteur de ses neveux, il se croyait encore nécessaire à leur défense. Un jour que le peuple était rassemblé dans la cathédrale, à Paris, et que le diacre avait imposé silence pour commencer la messe, Gontran, qui s'était rendu dans cette ville peu après le meurtre de Chilpéric, pour rétablir la paix dans la Neustrie, s'adressa aux assistants, et leur dit : « Hommes et femmes qui êtes ici rassemblés, je vous conjure de » ne point violer la foi que vous m'avez donnée, de ne point » me faire périr, comme vous avez fait périr récemment mes » frères ; je ne demande que trois ans, mais j'ai besoin de trois » ans pour élever mes neveux, que je regarde comme mes » fils adoptifs. Gardons qu'il n'arrive et que la Divinité ne » permette qu'à ma mort vous ne périssiez avec ces enfants, » puisqu'il ne reste de ma race personne d'arrivé à l'âge viril » qui vous défende. » Au lieu de trois ans, le bon Gontran en vécut dix encore, et il mourut ensuite dans son lit, de maladie. Mais il est douteux que sa vie ou sa mort fussent aussi essentielles qu'il le supposait au sort de sa famille, et plus encore de sa nation.

Un fils adultérin de Clothaire, un frère de Gontran, qu'il

ne voulait pas reconnaître, profita de la mort de presque tous les chefs de sa famille pour essayer de se faire proclamer roi par les Francs. Pendant cette guerre civile, Gontran assembla les plaids de la nation à Paris. Grégoire de Tours, qui assista sans doute à cette assemblée, nous en a laissé une description animée, qui nous fait mieux connaître l'état de la France qu'un récit détaillé de hauts faits de guerre. Nous la rapporterons, plutôt que de nous astreindre, pour faire connaître cette période, à tracer des annales nationales, et à suivre l'ordre chronologique des événements. La France, ne faisant aucune conquête au dehors, ne chargeait point dans ses rapports avec les autres peuples; tandis que le tableau de ses assemblées nationales nous représente, non point une journée, mais un siècle entier.

Le royaume d'Austrasie, dit Grégoire de Tours, députa à ces plaids, en 584, au nom de Childebert, Égidius, évêque de Reims, Gontran-Boson et Sigewald (c'étaient les chefs de l'administration du jeune prince); ils étaient accompagnés par beaucoup d'autres seigneurs austrasiens. Lorsqu'ils furent entrés, l'évêque prit la parole: « Nous rendons grâce au Dieu » tout puissant, dit-il, au roi Gontran, de ce que, après » beaucoup de travaux, il t'a rendue à tes provinces et à ton » royaume. » — « En effet, répondit le roi, c'est à lui, qui est » le roi des rois et le seigneur des seigneurs, que nous devons » rendre grâce. C'est lui qui a fait ces choses par sa miséri» corde, et non pas toi, qui, par ton conseil perfide et tes » parjures as fait brûler mes provinces l'année passée; toi, » qui n'as jamais gardé ta foi à aucun homme; toi, dont les » fraudes s'étendent partout, et qui te montres, non point en » prêtre, mais en ennemi de notre royaume. »

L'évêque, tremblant de colère, ne répondit rien à ce discours; mais un autre des députés dit: « Ton neveu Childebert » te supplie d'ordonner qu'on lui rende les cités que son père » a possédées. » A quoi le roi répondit: « Je vous ai déjà dit » auparavant que nos conventions me les ont conférées, en » sorte que je ne veux point les rendre. » Un autre député lui dit: « Ton neveu te demande que tu ordonnes qu'on lui

» livre cette Frédégonde criminelle, qui a fait périr tant de » rois, afin qu'il venge la mort de son père, de son oncle et » de ses cousins. » —Gontran reprit : « Je ne saurais la li- » vrer en sa puissance; puisque son fils à elle-même est roi. » D'ailleurs, je ne crois point vraies les choses que vous allé- » guez contre elle. » Après tous ceux-là, Gontran-Boson s'approcha du roi, comme s'il avait quelque chose à dire. Mais comme le bruit s'était déjà répandu que Gondovald avait été proclamé roi, Gontran le prévint et lui dit : « Ennemi » de ce pays et de notre royaume, pourquoi as-tu passé en » Orient il y a quelques années, pour en faire venir ce Ballo- » mer (c'est ainsi que le roi appelait toujours Gondovald, » qui prétendait être son frère), et pour le conduire dans » nos États? Toujours tu fus perfide, et tu n'as jamais gardé » une seule de tes promesses. » Gontran-Boson lui répondit : « Tu es seigneur et roi, et tu siéges sur le trône; en sorte » que personne n'ose répondre aux choses que tu avances. Je » proteste seulement que je suis innocent de tout ce que tu » viens de dire. Mais si quelqu'un de même rang que moi m'a » accusé en secret de ces crimes, qu'il vienne à présent au » grand jour et qu'il parle. Et toi, ô roi, tu soumettras cette » cause au jugement de Dieu, afin qu'il décide entre nous, » lorsqu'il nous verra combattre dans l'esplanade d'un même » champ. »

Chacun, gardant alors le silence, le roi reprit : « C'est » une chose qui devrait enflammer le cœur de tout le monde, » pour repousser de nos frontières cet étranger, dont le père » gouvernait un moulin; car, c'est une vérité, son père a » tenu le peigne à la main, et il a cardé les laines. » —Or, quoiqu'il pût se faire que le même homme eût fait les deux métiers, quelqu'un des députés répondit aux reproches du roi : « Quoi donc! selon ce que tu affirmes, cet homme a eu » deux pères; l'un meunier, l'autre artisan en laines. Prends » donc garde, ô roi! de quelle manière tu parles, car nous » n'avions point encore entendu dire que, excepté dans une » cause spirituelle, un fils pût avoir deux pères en même » temps. » A ces mots, plusieurs éclatèrent de rire; après

quoi un autre des députés lui dit : « Nous prenons congé de » toi, ô roi! car, puisque tu n'as point voulu rendre les cités » qui appartiennent à ton neveu, nous savons que la hache » est encore entière, qui a frappé tes deux frères à la tête, » elle abattra la tienne plus tôt encore. » Ils partirent ainsi avec scandale, et le roi, irrité de leurs paroles, ordonna qu'on leur jetât à la tête le fumier des chevaux, la paille, le foin pourri, et les boues de la ville. Ils se retirèrent avec leurs habits tout tachés; l'affront et l'injure qu'ils reçurent furent immenses.

Les causes de l'animosité entre Gontran et les députés d'Austrasie sont pour nous sans intérêt; ses conséquences finirent avec la génération qui les vit naître; mais les rapports entre les rois et les grands, les menaces mutuelles, les affronts mêmes par lesquels le roi voulut se venger, nous apprennent ce que les noms nous disposent sans cesse à oublier, ce qu'étaient les rois, ce qu'étaient les nobles. Nous y voyons ce que nous devons entendre par cette constitution immuable pendant quatorze siècles, dont la stabilité est si souvent présentée à notre admiration, comme si tout n'avait pas changé avec chaque génération dans la monarchie, et comme s'il y avait le moindre rapport entre les prérogatives de Gontran, celles de Charlemagne et celles de Louis XIV.

Avant la mort de Gontran, Childebert II était parvenu à l'âge d'homme; il se trouva doué de plus d'énergie, de plus de talent peut-être qu'on n'en avait vu déployer depuis longtemps dans la race de Clovis; mais en même temps d'un degré de férocité et de perfidie qui dépassait également celles de ses prédécesseurs. Il se sentait resserré de tous côtés par l'aristocratie austrasienne, qui avait en silence usurpé tous les pouvoirs de la nation et tous ceux du roi. Le pays se trouvait partagé en vastes districts, dont quelques nobles s'étaient attribués la propriété, ils en avaient distribué des parcelles à leurs anciens compagnons d'armes, les hommes libres des Francs, qui consentaient à prendre le titre de leudes, et à s'engager par un serment particulier à seconder leur seigneur dans toutes ses entreprises. Avec leur aide, ces

seigneurs étaient sûrs de se perpétuer dans le gouvernement des duchés, quoique ceux-ci eussent dû demeurer à la nomination ou des rois ou des peuples. Par la loi, toutes les dignités étaient toujours électives; par le fait, elles étaient devenues toutes héréditaires. Childebert, se débattant contre cette aristocratie, tantôt invoquait l'aide de son oncle Gontran, tantôt avait recours aux expédients plus sûrs du poignard et de la hache francisque. Ceux qui se croyaient les plus avancés dans sa familiarité étaient quelquefois frappés à ses côtés, par ses ordres, au milieu des fêtes; et l'on ne lit point sans frémir avec quelle joie féroce il excitait les éclats de rire du duc Magnovald, à un combat de taureaux, tandis qu'il faisait avancer en silence des bourreaux derrière lui, qui abattirent sa tête pendant qu'il riait encore, et la firent rouler dans le cirque. Un grand nombre des seigneurs austrasiens périrent par les ordres de Childebert II; en même temps il recueillit la succession de son oncle Gontran; il repoussa l'enfant Clothaire II, toujours gouverné par sa mère Frédégonde, jusqu'aux extrémités de la Neustrie. Il se croyait affermi sur le trône; mais on ne l'est guère quand on a contre soi la haine de tout un peuple. Childebert II avait échappé à beaucoup de conspirations, à beaucoup de révoltes armées; il périt en 596, par le poison, et ses meurtriers furent assez habiles pour se dérober aux recherches, qui ne sont jamais très actives après la mort d'un homme détesté.

Ce fut à cette époque, cent ans précisément après la conversion de Clovis, que la belliqueuse nation des Francs se trouva soumise à trois rois mineurs, sous la régence de deux femmes ambitieuses, cruelles, et accoutumées à tous les crimes. Frédégonde était, en Neustrie, tutrice de Clothaire II, âgé à peine de onze ans; Brunehault, en Austrasie et en Bourgogne, était tutrice de Théodebert II et de Thierri II, ses petits-fils, âgés de dix et de neuf ans. Brunehault avait probablement contribué à inspirer à son fils Childebert II cette haine pour l'aristocratie, et cet acharnement à la détruire par des coups d'État, qui l'avaient enfin conduit lui-

même au tombeau. Cette femme hautaine, mais douée de grands talents, d'une grande connaissance des hommes, et d'une force inébranlable de caractère, s'était relevée, à plusieurs reprises, de catastrophes qui auraient écrasé un être plus faible. Deux fois mariée, d'abord à Sigebert, roi d'Austrasie, puis à Mérovée, fils de Chilpéric, elle avait vu ses deux maris tomber sous le poignard des assassins envoyés par Frédégonde. Elle avait été prisonnière de ses ennemis; elle vivait entourée de grands, conjurés à sa perte. Après la mort de son fils, elle fut plus souvent encore menacée par les ducs d'Austrasie, qui s'irritaient de ne pouvoir résister à son ascendant, qui s'indignaient de lui voir à dessein corrompre les mœurs de ses deux petits-fils pour les gouverner plus long-temps, et qui, après des reproches insultants ou des menaces, finissaient par croire à la supériorité de sa prudence, ou par obéir à l'autorité indéfinissable qu'ils reconnaissaient en elle. Long-temps elle avait été d'une beauté remarquable, et plus long-temps encore elle avait fait usage des restes de cette beauté qu'une couronne relève toujours, pour attacher à son service des partisans plus dévoués. Mais déjà aïeule, et à sa mort bisaïeule, les armes communes des femmes devaient être peu puissantes entre ses mains. « Écarte-toi de nous, » ô femme! lui disait le duc Ursio, si tu ne veux que les » pieds de nos chevaux te foulent en terre. » Brunehault resta cependant; elle resta dix-sept ans en Austrasie, après avoir été ainsi menacée; elle continua à gouverner ceux qui ne voulaient pas même la reconnaître pour égale; elle continua à employer les finances du royaume, à élever les monuments qui attestèrent sa gloire; car on montra long-temps les chaussées de Brunehault, les tours de Brunehault, qu'on serait plutôt disposé à prendre pour des ouvrages des Romains; elle seconda puissamment le pape Grégoire-le-Grand dans ses missions pour la conversion de la Bretagne, alors partagée entre les Anglo-Saxons, et c'est à son zèle, aux secours constants qu'elle donnait aux missionnaires, que si nous en croyons les lettres de ce pape, l'Angleterre doit son christianisme. Le pays même qu'elle régissait de sa main puissante

montra bientôt les signes de cette prospérité qui est presque toujours l'ouvrage de l'énergie réunie au talent.

Mais les ducs d'Austrasie ne pouvaient consentir à se soumettre ; ils trouvèrent moyen d'engager dans leur parti leur roi Théodebert II, qui était presque imbécile, aussi bien que l'esclave que Brunehault lui avait donnée pour maîtresse, et dont il avait fait sa femme avec le consentement de la reine-mère. Ils firent tout à coup, en 598, enlever Brunehault de son palais, et la firent déposer, seule, à pied, sans argent, sur les frontières de Bourgogne. La superbe Brunehault se rendit en suppliante auprès du plus jeune de ses petits-fils, Thierri II, qui régnait à Châlons-sur-Saône. Dans cette nouvelle cour, son ambition se trouvait excitée par un ardent désir de vengeance ; elle voulait gouverner la Bourgogne, mais c'était surtout pour tourner ses armes contre l'Austrasie et écraser son petit-fils. Il lui fallut plusieurs années avant d'être maîtresse de l'esprit de Thierri II et de celui du peuple; il lui fallut plusieurs assassinats avant d'avoir écarté du pouvoir tous ceux qui étaient contraires à ses vues ; il lui fallut supporter en patience la résistance ouverte des Francs à la guerre civile, et donner les mains à des accommodements qu'elle détestait. Après quatorze ans, enfin, le moment de la vengeance arriva pour elle. Thierri II, en 612, déclara la guerre à son frère; il défit l'armée des Austrasiens dans deux grandes batailles. Theudebert lui-même tomba entre ses mains. Il fut mis à mort par l'impitoyable Brunehault, avec son fils Mérovée, dont la tête enfantine fut brisée contre la pierre. Mais ce triomphe de cette aïeule barbare, remporté sur son propre sang, précédait de bien près sa propre ruine. Le fils de sa mortelle ennemie, Clothaire II, avait grandi en silence dans un district obscur de la Neustrie, où il avait été repoussé par ses puissants cousins. Les grands seigneurs austrasiens, et parmi eux les aïeux de la maison de Charlemagne, que l'on commence à distinguer dans leur patrimoine sur les bords de la Meuse, indignés de retomber sous le joug de Brunehault, recoururent à Clothaire II pour obtenir leur délivrance. Thierri II mourut tout à coup au milieu de ses

victoires, car la terrible science des poisons est la première entre les sciences chimiques qui soit cultivée avec succès parmi les peuples barbares. L'armée que Brunehault rassembla pour défendre ses quatre arrière-petits-fils, auxquels elle destinait la couronne, avait déjà conjuré pour sa perte. Les Austrasiens, secondés par les Bourguignons, rencontrèrent les Neustriens entre la Marne et l'Aisne, en 613. Mais au signal de la trompette qui devait engager le combat, toute l'armée de Brunehault prit la fuite ou passa sous les drapeaux ennemis. La reine elle-même, avec sa petite-fille et ses arrière-petits-fils, fut présentée à Clothaire II, qui condamna aussitôt à la mort tout ce qui restait du sang de Clovis, dont il demeura ainsi le seul survivant. Brunehault fut, pendant trois jours, livrée à des tourments divers et promenée sur un chameau à la vue de toute l'armée. Ensuite Clothaire la fit lier par les cheveux, par un pied et par un bras à la queue d'un cheval indompté; il l'abandonna à ses ruades, et les champs furent souillés des chairs en lambeaux de cette malheureuse mère de tant de rois. V

CHAPITRE XII.

L'Occident et l'Orient au VIIe siècle, et jusqu'aux attaques des musulmans.

Il y a des périodes dans l'histoire du monde où un voile ténébreux semble s'étendre sur toute la terre, et où tous les documents authentiques, tous les témoins impartiaux nous manquent, pour nous faire comprendre la suite des événements. Nous sommes arrivés à une de ces périodes d'obscurité: c'est le VIIe siècle, où les historiens de l'Occident et de l'Orient se taisent en même temps, et où de grandes révolutions se préparent ou s'accomplissent sans que nous puissions en développer les circonstances ou en concevoir l'enchaînement. Ces ténèbres, qui couvrent en même temps l'histoire des Francs ou des Latins et celle des Grecs, durèrent jusqu'au moment où une lumière nouvelle et inattendue sortit de l'Arabie, et où un peuple de pasteurs et de voleurs recueillit tout à coup l'héritage des lettres que les nations dès long-temps civilisées laissaient échapper.

Le principal luminaire de l'histoire d'Occident après la chute de l'empire romain, Grégoire, évêque de Tours, qui mourut en 595, n'a conduit son histoire ecclésiastique des Francs que jusqu'à l'année 591. Malgré son ignorance, son intolérance, et le désordre de sa narration, il nous fait seul connaître des mœurs, des opinions, un système de gouvernement qui, sans lui, seraient enveloppés de l'obscurité la plus profonde. Après lui, un autre auteur, bien plus barbare, bien plus concis, qu'on croit s'être nommé Frédégaire, a continué l'histoire des Francs jusqu'à l'année 641, et il a, comme son prédécesseur, répandu une faible lumière, non seulement

sur la Gaule, mais sur la Germanie, l'Italie et l'Espagne. Après Frédégaire on ne trouve plus rien qui puisse mériter le nom d'histoire, jusqu'au temps de Charlemagne. Il s'écoula un siècle et demi pour lequel on n'a presque, dans tout l'Occident, que des dates et des conjectures.

De même, dans l'Orient, après la grande lumière répandue sur l'histoire par les deux contemporains de Justinien, Procope et Agathias, on se trouve réduit, d'abord au récit toujours incomplet dans sa diffusion, toujours ampoulé, toujours chargé d'ornements superficiels et vide de choses, de Théophylact Simocatta; et celui-ci s'arrêtant vers l'année 603, on est obligé de descendre aux chroniques et aux abrégés de Théophanes et de Nicéphore, tous deux morts après Charlemagne, et tous deux occupés uniquement de la chronologie, non des causes ou des effets des événements.

Cette longue période, si mal connue, ne fut pas cependant sans importance ou dans l'Occident ou dans l'Orient. L'Italie, sous la domination des Lombards, dont le premier historien, Paul Warnefrid, est aussi contemporain de Charlemagne, se rétablissait lentement de ses calamités; les rois lombards, d'abord électifs, et plus tard héréditaires, montrèrent du respect pour la liberté de leurs sujets, aussi bien pour ceux d'origine romaine que pour ceux de la race teutonique; leurs lois furent égales et sages, du moins pour des lois de peuples barbares: leurs ducs ou gouverneurs de province acquirent de bonne heure un sentiment de fierté et d'indépendance qui leur fit chercher un appui dans l'affection de leurs sujets. Nous ne donnerons pas la chronologie des vingt-un rois lombards qui se succédèrent dans l'espace de deux cent six ans, depuis la conquête d'Alboin en 568, jusqu'au renversement de leur monarchie par Charlemagne en 774. Ces noms échapperaient bientôt à la mémoire, et leur histoire n'est point assez détaillée pour que nous puissions les graver dans le souvenir par des pensées qui se rattachent aux faits; nous savons seulement que pendant cette période la population de l'Italie recommença à faire des progrès; que la race des vainqueurs y prospéra, mais sans faire disparaître celle des vaincus, puisque

ce fut la langue de ceux-ci qui l'emporta ; que les campagnes furent de nouveau cultivées ; que les villes se relevèrent, et surtout Pavie, capitale du royaume, et Bénévent, capitale du plus puissant des duchés lombards, qui s'étendait sur presque tout le royaume de Naples ; que les arts, qui rendent la vie douce, recommencèrent aussi à être pratiqués par les habitants de l'Italie ; et que les Lombards, entrés plus tard que les Francs dans la carrière de la civilisation, les devancèrent cependant, et s'accoutumaient déjà à regarder leurs voisins comme des barbares.

Pour l'histoire des Francs, cette période serait plus importante encore si elle était mieux connue. Clothaire II, le fils de Chilpéric et l'arrière-petit-fils de Clovis, avait été proclamé roi en 613 par toute la monarchie. Son pouvoir ne s'étendait pas seulement sur les Gaules jusqu'aux Pyrénées, il était reconnu également dans toute la Germanie, même par ces Saxons que Charlemagne eut plus tard tant de peine à conquérir. Le royaume des Francs était devenu limitrophe de l'empire nouveau que les Avares avaient fondé dans la Transylvanie et la Hongrie, et qui menaçait à Constantinople les Grecs d'une ruine totale. Durant un règne de quinze ans sur ce vaste empire franc (613-628), Clothaire semble à peine avoir été troublé par aucune guerre étrangère : il se reposait dans sa force, ses voisins le craignaient, et les Lombards eux-mêmes avaient consenti à lui payer un tribut. Les arts avaient fait dans les Gaules des progrès considérables, à en juger par la quantité de temples et de couvents dont la piété de Clothaire II et de son fils couvrait la France, et par les draps de soie, par les ornements d'orfévrerie dont ils les décorèrent. Le commerce avait aussi recouvré une activité nouvelle ; le besoin des épiceries de l'Inde, celui des manufactures de la Grèce, étaient universellement sentis par ces magnats des Francs, qui ne trouvaient point leurs désirs satisfaits par les produits naturels de leurs immenses propriétés. Quelques uns de ces chefs entreprirent d'exercer le commerce à main armée, et d'établir une communication entre la France et la Grèce par la vallée du Danube. Les marchands partaient de la Bavière,

où finissait l'empire des Francs, et ils s'avançaient jusqu'au Pont-Euxin. Ils passaient entre les Avares et les Bulgares, sans cesse menacés du pillage, mais sans cesse prêts à défendre avec leur épée les convois qu'ils conduisaient au travers de ces pays sauvages. Un marchand franc nommé Samo, se distingua, en conduisant ces caravanes, par sa valeur et par les services importants qu'il rendit aux Vénèdes; et ce peuple slave, qui habitait la Bohême, l'en récompensa en lui déférant la royauté, que Samo conserva trente-cinq ans.

Mais malgré la vaste étendue de l'empire franc, l'autorité royale était à peine sentie hors de la présence du roi. Tous les peuples germaniques avaient des ducs héréditaires qui ne rendaient à Clothaire, ou à son successeur Dagobert, qu'une obéissance presque nominale. Les provinces méridionales des Gaules se gouvernaient de leur côté par l'autorité de leurs ducs, que le roi avait bien le droit de changer, mais qu'il se hasardait rarement à destituer. Il ne se sentait complétement roi que dans les deux provinces d'Austrasie et de Neustrie : il résidait dans la seconde, et généralement à Paris; et pour que la première n'échappât point à son autorité, il lui envoya l'aîné de ses fils, Dagobert, qu'il nomma roi en 622, lorsque ce jeune prince n'était encore âgé que de quinze ans. Dagobert fixa sa résidence à Metz, sous la tutelle d'Arnolphe et de Pépin, deux des plus puissants seigneurs de l'Austrasie en-deçà du Rhin, et deux ancêtres de la maison carlovingienne.

En 628, Clothaire II mourut, et Dagobert lui succéda. Un plus jeune frère, nommé Charibert, né d'une autre femme de Clothaire, ne conserva pas long-temps le royaume d'Aquitaine, que Clothaire lui avait assigné en partage, et Dagobert régna sur tout l'empire des Francs, de 628 à 638, avec un pouvoir qui égalait presque celui qu'exerça plus tard Charlemagne. Mais Dagobert nous est peint sous des traits qu'il est presque impossible de faire accorder : on nous parle d'abord de son extrême modération, de sa douceur, de sa déférence à l'autorité de Pépin et de saint Arnolphe, évêque de Metz; et puis on nous le montre à cette époque même faisant assassiner Chrodoald, un des ducs de Bavière, qui lui était vive-

ment recommandé par son père. On nous parle du voyage qu'il fit autour de son royaume, pour en prendre possession, comme ayant manifesté combien était grand son amour pour la justice et son humanité. Mais écoutons Frédégaire lui-même : « De là il prit le chemin de Dijon et de Saint-Jean » de Lône, où il résida quelques jours, avec une forte vo- » lonté de juger le peuple de tout son royaume selon la jus- » tice. Plein de ce désir bienfaisant, il n'admettait point le » sommeil dans ses yeux, il ne se rassasiait point de nourri- » ture; n'ayant d'autre pensée que de faire que tous pussent » se retirer contents de sa présence après avoir obtenu justice. » Le jour même où il comptait se rendre de Saint-Jean de » Lône à Châlons, il entra dans le bain avant qu'il fît tout- » à-fait jour, et en même temps il fit tuer Brodulphe, oncle » de son frère Charibert, » que le même historien dit être l'un des hommes les plus estimables de son royaume.

De même on nous parle de sa sagesse, de la pureté de ses mœurs; mais on nous dit aussi qu'il s'y fit une grande révolution dès la première année de son règne, lorsqu'il eut atteint vingt ans. « C'est alors, dit Frédégaire, que s'abandonnant » sans mesure à la luxure, il eut, à l'exemple de Salomon, » trois reines et un grand nombre de concubines. Les reines » étaient Nantechilde, Wulfégonde et Berchilde; quant aux » noms des maîtresses, comme il y en avait beaucoup, j'ai » redouté la fatigue de les insérer dans cette chronique. »

Deux actions cruelles de Dagobert souillent bien plus sa mémoire que le désordre de ses mœurs; mais celles-là aussi ne nous sont point expliquées. Au moment de la mort de son frère, il fit massacrer son neveu encore enfant, de peur qu'il ne réclamât un jour son héritage. L'autre action est bien plus atroce encore : en une seule nuit il fit massacrer neuf mille Bulgares auxquels il avait accordé l'hospitalité, et dont il se défit ensuite, de peur de causer quelque mécontentement aux Avares, au fer desquels ces Bulgares s'étaient dérobés par la fuite.

Dagobert fut le bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Denis et le fondateur d'un grand nombre de riches couvents : aussi sa

piété a surtout été célébrée par les moines. Mais c'était la piété telle qu'on l'entendait au VIIe siècle ; elle ne se manifestait par aucun autre symptôme que par les largesses faites aux couvents. Cette piété avait lié Dagobert de la manière la plus intime avec deux saints que la France vénère encore sans les connaître : le premier était saint Éloi, orfèvre du roi, qui, sous ses yeux et par ses ordres, fit tous les ornements de l'église de Saint-Denis, et qui se croyait permis de voler saintement le trésor royal pour enrichir le couvent de Solignac, qu'il avait fondé de son côté ; le second était saint Ouen, d'abord référendaire de la cour, et plus tard évêque de Rouen. Dagobert vivait tour à tour avec ces deux saints, dont il suivait aveuglément les conseils ; avec les moines de Saint-Denis, au milieu desquels il chantait en chœur, et avec ses nombreuses maîtresses. Sa dévotion pour Saint-Denis était si exclusive qu'à plusieurs reprises il fit piller d'autres églises de ses États pour enrichir celle de son saint favori.

A la mort de Dagobert commence la succession des rois fainéants, période de cent quatorze ans (638-752), durant laquelle treize rois régnèrent successivement, ou sur la France entière, ou sur une partie de la monarchie, sans qu'il y en ait eu plus de deux qui soient arrivés à l'âge d'homme, sans qu'il y en ait eu un seul qui ait obtenu jamais le plein développement de ses facultés. Le grand-juge, le *mord-dom*, qu'on a nommé maire du palais, et qui avait été institué presque dès les commencements dans les trois monarchies d'Austrasie, Neustrie et Bourgogne, étant élu par le peuple, ne pouvait être comme le roi, ou un mineur ou un imbécile. Son pouvoir s'accrut de l'incapacité de celui qui devait être son supérieur : la minorité des deux fils de Dagobert donna au maire d'autant plus d'occasion de se faire connaître de la nation et d'attirer à lui toute l'autorité. L'oisiveté dans laquelle vivait le roi, la corruption qui s'attache au pouvoir, et l'exemple de ses prédécesseurs l'entraînèrent bientôt dans des déréglements de tout genre. Il n'y eut pas un roi mérovingien qui ne fût père avant quinze ans, qui ne fût décrépit à trente. Ce grand

pensionnaire de la nation, qui n'avait d'autre part au gouvernement que la libre disposition des terres et des domaines royaux, vivait dans une ivresse continuelle; ses sujets ne connaissaient de lui que ses vices; et la rapidité avec laquelle un enfant succédait à un autre enfant ne paraît pas même avoir excité de soupçons chez les Francs sur tant de morts prématurées.

Un autre intérêt cependant divisait alors la nation des Francs: les petits propriétaires, désignés sous les noms d'arimans ou d'hommes libres, avaient long-temps laissé usurper leurs droits par les grands et les ducs; long-temps ils s'étaient laissés dépouiller isolément; ils avaient même prêté les mains à leur propre oppression en se faisant les leudes, les serviteurs des grands seigneurs, moyennant la promesse d'une assistance mutuelle. Quelque vexation plus ouverte des grands, quelque tentative plus audacieuse pour dépouiller les hommes libres de leur propriété ou de leurs droits, les réunit, au milieu du VIIe siècle, pour leur défense. Ils avaient presque renoncé au combat en Austrasie, où la famille des ancêtres de Charlemagne, que nous nommerons d'avance carlovingienne, puisqu'elle n'avait pas d'autre nom, était à la tête de la haute noblesse. Cette famille avait déjà acquis un pouvoir immense, et avait engagé la plupart des hommes libres à suivre ses étendards, sous le nom de *leudes*: en Neustrie, au contraire, les hommes libres, ayant conservé plus d'indépendance, se rendirent aux assemblées nationales; ce furent eux qui élurent le *mord-dom* ou maire du palais, qui semble avoir été institué pour protéger cet ordre inférieur, et qui peut-être comme le *justiza* des Aragonais, devait toujours être pris dans ses rangs. Ils réussirent en effet, en 656, à élever à cette première place Ébroin, homme plein de talents et d'énergie, mais ennemi acharné du pouvoir croissant de l'aristocratie, et qui, comme juge, comme général, comme administrateur du royaume, n'eut jamais d'objet plus constamment en vue que d'abaisser les ducs et de ruiner les grands.

Les deux factions sentirent bientôt qu'il leur convenait d'étendre leurs alliances de l'un à l'autre royaume. Les hommes

libres, opprimés en Austrasie par le maire Wulfoald, qui était d'une maison ducale, avaient recours à la protection d'Ébroin, et venaient souvent se ranger sous ses étendards. Les ducs de Neustrie et de Bourgogne, et le chef de leur parti, Léger, évêque d'Autun, intriguaient contre Ébroin, et correspondaient avec les grands d'Austrasie. Ils tournaient surtout leurs regards vers le jeune Pépin d'Héristal, petit-fils, par les femmes, de Pépin, ministre de Dagobert et grand-père de Pépin-le-Bref, roi de France. De fréquentes guerres civiles, dans l'un et l'autre royaume, signalèrent l'administration d'Ébroin (656-681). Plusieurs rois furent déposés de part et d'autre, quoique, étant à peine sortis de l'enfance, ils n'eussent guère eu d'autre part aux événements que celle de les sanctionner par leurs noms. Le parti de la noblesse cependant ne se contenta pas d'écarter du trône le souverain qui lui déplaisait. Ses victoires, en Austrasie et en Neustrie, furent signalées par des régicides. Dagobert II, en Austrasie, fut attaqué par les grands, en 678, condamné par un concile, et poignardé. Saint-Wilfrid, qui dans son enfance lui avait donné l'hospitalité, fut arrêté par l'armée des Austrasiens, qui venait d'accomplir cette révolution, et un évêque, l'ayant reconnu, lui adressa ces reproches : « Avec quelle téméraire » confiance osez-vous traverser la région des Francs, vous » qui seriez digne de mort pour avoir contribué à nous ren- » voyer ce roi de son exil, ce destructeur de nos villes, qui » méprisait les conseils des seigneurs, qui humiliait, comme » Roboam, fils de Salomon, les peuples par des tributs, qui » ne respectait ni les églises de Dieu ni leurs évêques ? Aujour- » d'hui il a payé la peine de tous ses crimes ; il est tué, et son » cadavre gît sur la terre. »

Le même parti des nobles et des évêques ne traita pas avec moins de rigueur Childéric II, au moment où ce roi de Neustrie, parvenu à l'âge de vingt-un ans, commença à donner l'essor à l'amour effréné du plaisir, amour héréditaire dans sa race. Ébroin et l'évêque d'Autun, Léger, les chefs des deux partis, étaient alors également arrêtés, et détenus dans un même couvent à Luxeuil, dont le supérieur les avait forcés à se récon-

cilier. Mais dans les murs du cloître, le saint évêque d'Autun n'abandonnait pas le soin de son parti. Il ourdit une conspiration, dont son frère Gaérin fut le principal chef. Childéric II fut surpris, en 673, comme il chassait dans la forêt de Livry, et massacré avec sa femme et son fils en bas âge, et le pouvoir de l'aristocratie sembla raffermi. Ébroin cependant avait été relâché au moment de la révolution; bientôt il trouva moyen de rassembler de nouveau l'armée des hommes libres; il surprit celle des grands au pont Saint-Maixence; il les défit à plusieurs reprises; il fit prisonniers presque tous ceux qui avaient eu part à la mort de Childéric II, et il vengea cette mort par des supplices. Saint Léger, exposé à des tourments cruels, fut cependant réservé en vie; ses biographes assurent que toutes ses blessures se refermaient miraculeusement aussitôt qu'elles lui avaient été infligées, et qu'après qu'on lui eut coupé les lèvres et la langue, il n'en parlait qu'avec plus d'éloquence. Privé de ses yeux et mutilé de tous ses membres, saint Léger était déjà vénéré par les peuples comme un martyr. Ébroin sentait sa colère s'accroître, lorsqu'il voyait tout le mal qu'il avait fait à son ennemi tourner à sa gloire. Il voulait faire dégrader saint Léger par les évêques de France, qu'il assembla en concile en 678; et il somma le saint de confesser au milieu des prélats qu'il était complice du meurtre de Childéric II. Le bienheureux Léger ne voulut ni souiller la fin de sa vie par un parjure, en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Il se contenta donc de répondre à toutes les questions qui lui furent faites que Dieu seul, et non les hommes, pouvait lire dans le secret de son cœur. Les évêques, n'en pouvant tirer d'autre réponse, ragardèrent ces paroles comme un aveu; ils déchirèrent sa tunique du haut jusqu'en bas en signe de dégradation, et le livrèrent au comte du palais, qui lui fit trancher la tête. La commémoration du martyre du saint régicide se célèbre le 2 octobre; et il y a peu de villes de France où quelque église n'ait été élevée en son honneur.

Après la mort d'Ébroin, en 681, les maires, nommés par

le parti des hommes libres, qui lui succédèrent, n'eurent plus ou la même énergie ou le même talent. La guerre se ralluma entre l'Austrasie et la Neustrie : la première, depuis le meurtre ou le supplice de Dagobert II, n'avait plus de roi ; elle obéissait alors à Pépin d'Héristal, qui prenait le titre de duc, et qui gouvernait avec l'aide du parti des nobles. Une grande bataille entre les deux peuples et les deux partis fut livrée, en 687, à Testry en Vermandois. Les nobles triomphèrent : le maire des hommes libres fut tué, leur roi Thierri III tomba au pouvoirs des grands. Pépin, qui croyait avoir encore besoin d'un fantôme de roi, au lieu de le destituer, l'attacha à son parti, et le fit reconnaître, tant en Austrasie qu'en Neustrie ; mais en même temps il s'empara seul de toute l'administration. Il fit élever son fils à la dignité de maire de Neustrie, et il réduisit le roi à n'être plus que le captif de son sujet.

La grande révolution qui transmit la souveraineté des Francs, de la première à la seconde dynastie, date de la bataille de Testy en Vermandois : c'est en 687 que le pouvoir royal fut livré au second des Pépin, quoique la couronne ne fut placée sur la tête du troisième Pépin, son petit-fils, qu'en 752. On se fait une fausse idée de cette révolution quand on la considère comme l'usurpation des maires du palais ; c'est au contraire leur défaite par leurs anciens adversaires, qui se décorèrent de leurs titres. Le *mord-dom* électif, chef des hommes libres, premier magistrat de la Neustrie et représentant d'un pays où les Francs avaient commencé à se confondre avec les Romains et à adopter leur langage, fit place au duc héréditaire d'Austrasie, capitaine de ses leudes, ou d'hommes qui s'étaient volontairement dévoués à un service également héréditaire, moyennant quelque concession de terres. Ce duc était secondé par tous les autres ducs, qui combattaient pour l'aristocratie, contre la royauté et contre le peuple ; sa victoire fut signalée par un second triomphe de la langue teutonique sur la latine, et par le rétablissement des diètes ou assemblées de la nation. Elles furent dès lors tenues d'une manière beaucoup plus régulière, et elles s'emparèrent

de tous les droits souverains; mais les seuls grands seigneurs y représentèrent la nation. Bientôt s'ensuivit la dissolution presque absolue du lien social. Tous les ducs qui avaient secondé Pépin se proposaient, non de devenir ses sujets, mais de régner avec lui; en sorte que toutes les nations d'au-delà du Rhin renoncèrent à l'obéissance des Francs; que l'Aquitaine, la Provence et la Bourgogne, gouvernées de leur côté par des ducs, devinrent, en quelque sorte, des provinces étrangères. et que Pépin, se contentant de laisser ou son fils ou un de ses lieutenants à Paris, pour surveiller le roi, transporta le siége réel du gouvernement dans son duché d'Austrasie, et fixa sa résidence tour à tour à Cologne ou à Héristal, près de Liége.

Ce fut sur la fin de l'administration de Pépin d'Héristal que les musulmans commencèrent à menacer l'Europe occidentale. Ils conquirent l'Espagne de 711 à 714, et Pépin mourut le 16 décembre 714, après avoir gouverné la France vingt-sept ans et demi, depuis la bataille de Testry. Mais avant d'exposer quelle fut la naissance, quels furent les progrès de l'empire musulman, avant de voir comment Charles-Martel, fils de Pépin, sauva l'Occident de leurs conquêtes, nous devons suivre de même les obscures révolutions de l'empire d'Orient jusqu'au moment où il entra en lutte avec eux.

L'inconvénient de la période aride que nous parcourons n'est pas seulement de nous forcer à promener nos regards des extrémités de l'Occident à celles de l'Orient, et de passer successivement en revue des personnages qui n'avaient aucun rapport les uns avec les autres. La brièveté et le manque de critique et de jugement des chroniques auxquelles nous sommes réduits entassent devant nos yeux des événements dont nous ne voyons point la connection; ils nous semblent s'exclure au lieu de découler les uns des autres, et ils peuvent d'autant moins se graver dans notre mémoire que nous les avons moins compris. L'histoire de l'Orient, pendant les cinq règnes de Justin II, Tibère II, Maurice, Phocas et Héraclius, de 567 à 642, nous présente plutôt les fantômes d'un mauvais rêve que des événements réels; les trois pre-

miers, il est vrai, nous offrent un contraste auquel nous devrions être accoutumés; ce sont des souverains très vertueux, ou qui nous sont peints comme tels, et des peuples très misérables: c'est en effet presque toujours ainsi que les historiens des monarchies ont fait l'histoire. Mais la tyrannie de Phocas, les défaites et ensuite les victoires d'Héraclius ne ressemblent point à l'enchaînement naturel des événements, et ne sauraient s'expliquer par elles-mêmes. Dans une guerre dont tous les détails nous sont inconnus, les Persans, sous les ordres de Chosroès II, conquirent toutes les provinces de l'empire d'Orient, en Asie; Héraclius, à son tour, conquit toute la Perse jusqu'aux frontières de l'Inde, et après des expéditions presque fabuleuses, les deux empires, également épuisés, furent hors d'état de se défendre contre un ennemi nouveau dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Réduits presque à des conjectures sur l'origine de ces révolutions subites, nous remarquons seulement qu'une grande cause de faiblesse s'était développée dans l'empire d'Orient, avec de nouveaux systèmes religieux et des persécutions acharnées. Les esprits s'étaient aigris, les sujets s'étaient aliénés du gouvernement. Les sectes opprimées non seulement se refusèrent à défendre leur patrie, elle appelèrent au contraire les ennemis, elles leur livrèrent volontairement les plus fortes et les plus riches provinces de l'empire; et c'est dans l'interprétation des mystères dela foi qu'il faut chercher le secret des conquêtes des Persans, puis des musulmans.

Ce ferment de nouvelles révolutions, qui se développait à la fin du VI[e] siècle, datait du règne de Justinien. Aux anciennes querelles entre les catholiques et les ariens, sur la divinité de Jésus-Christ, en avaient succédé d'autres bien plus oiseuses, bien plus inintelligibles, bien plus étrangères à toutes les actions humaines et à toute influence de la foi sur la conduite, celles sur l'union des deux natures et des deux volontés dans la personne du Sauveur.

On avait pu regarder comme une question fondamentale dans la religion chrétienne, de décider si le Rédempteur était dieu ou s'il était une créature de la divinité; car, selon qu'on

expliquait ce mystère, l'une des sectes reprochait à l'autre de refuser, si ce n'est à la Divinité, du moins à l'une de ses manifestations, l'adoration qui lui était due, tandis que la secte contraire accusait ses adversaires de violer le premier des commandements, la base même de la religion, en adorant celui qui leur avait enseigné de n'adorer que le roi des cieux. Mais le dogme de la divinité de Jésus-Christ ayant prévalu dans l'Église catholique, l'explication de l'union incompréhensible de la Divinité avec l'homme, était absolument indifférente dans ses conséquences. On pouvait la représenter par des mots; mais il était impossible que la raison humaine la comprît, plus impossible qu'elle dirigeât les actions de l'homme en conséquence.

Cependant deux explications de ce mystère avaient été présentées : l'une, qu'on nomma des *monophysites*, regardait la Divinité comme ayant été l'âme qui animait le corps humain de Jésus-Christ. Dans ce système, il n'y avait qu'une seule nature, mais divine, dans l'âme du Sauveur; qu'une seule nature aussi, mais humaine, dans la matière dont son corps était formé. Ce système, qui a été déclaré hérétique, avait été embrassé avec chaleur par Justinien et plus encore par sa femme Théodora, en qui la débauche ou la cruauté n'avaient point éteint le zèle théologique. Il donna lieu à de sanglantes persécutions contre les évêques, les moines, les laïques qui ne voulurent pas y souscrire.

Le système orthodoxe admit au contraire dans Jésus-Christ l'union des deux natures complètes, c'est-à-dire de l'âme et du corps d'un homme dans Jésus, fils de Marie, avec l'âme divine et le corps divin du Christ, l'une des trois personnes de la Divinité. Les deux êtres complets et distincts étaient cependant si intimement unis qu'on ne pouvait rien attribuer à l'homme qu'on n'attribuât en même temps au dieu. De cette explication même naquit une nouvelle dispute de mots. On demanda si cet être double était animé par une seule volonté, l'âme divine prédominant tellement sur l'âme humaine qu'elle dirigeât seule les actions du Christ : ce fut l'opinion des *monothélites*. Elle fut déclarée hérétique, et les

orthodoxes établirent comme un dogme que l'âme humaine de Jésus avait une volonté pleine et entière, mais qu'elle était toujours conforme à la volonté pleine et entière de l'âme divine du Christ.

Toute notre attention suffit à peine à saisir ces distinctions subtiles, qui prétendent mettre en opposition des causes inconnues, dont les effets sont toujours les mêmes. Leur examen fatigue la raison ; il semble même avoir quelque chose de blasphémateur contre l'être divin qu'on soumet ainsi à une sorte de dissection morale. Avec plus de peine encore suivrions-nous toutes les nuances de ces opinions et toutes les sectes diverses auxquelles elles donnèrent lieu. Mais l'influence de ces questions subtiles fut fatale pour l'empire. Chaque secte persécuta à son tour ; et les orthodoxes, ceux, c'est-à-dire, qui restèrent en possession de la victoire, abusèrent plus cruellement que les autres d'un pouvoir qui leur demeura plus long-temps. Les premiers dignitaires de l'Église furent chassés de leurs siéges, plusieurs périrent dans l'exil, plusieurs en prison, plusieurs même furent envoyés au supplice. Tout culte fut interdit aux opinions réprouvées, toutes les propriétés des églises condamnées furent saisies ; des milliers de moines, combattant avec des bâtons et des pierres, dirigèrent des séditions dans lesquelles des flots de sang furent répandus ; de grandes villes furent abandonnées au pillage et à toutes les vexations de soldats barbares, pour les punir de leur attachement à des mots bien plus qu'à des idées. Et à la fin du VIe siècle, la plus grande partie de l'empire, tout l'Orient surtout, soupirait après un libérateur étranger, après le joug même d'un païen ou d'un mage, pour échapper à l'intolérance des orthodoxes et des empereurs.

Les nestoriens, qui poussaient plus loin encore que les orthodoxes la séparation entre les deux natures, qui opposaient plus formellement que les catholiques le Jésus homme au Christ divin, furent les premiers persécutés ; ils abandonnèrent complétement l'empire ; plusieurs centaines de milliers de sujets de Justinien émigrèrent en Perse ; ils y portèrent les arts, les manufactures et la connaissance de la tactique et des

machines de guerre des Romains. Les conquêtes de Chosroès furent secondées par leurs armes et par les trahisons de leurs partisans secrets, qui livrèrent à l'ennemi plusieurs des forteresses de l'Asie.

Les eutychéens, les plus zélés parmi les monophysites, qui, pour maintenir l'unité de nature dans le Christ, niaient que son âme divine eût été revêtue d'un corps humain, furent écrasés par les persécutions. Ils ne se maintinrent qu'en Arménie, où leur Église fleurit jusqu'à ce jour. Mais cette hérésie fit succéder chez les Arméniens, les plus anciens alliés de l'empire, à l'ancienne partialité pour les Grecs, une haine acharnée qui n'est pas éteinte non plus. Une secte mitigée de monophysites, les jacobites, cherchèrent un refuge en Perse, en Arabie et dans la Haute-Égypte; ils s'unirent également avec les ennemis de leur pays. Dans les montagnes du Liban, les monothélites, ou ceux qui n'admettent dans le Christ qu'une seule volonté, levèrent l'étendard de la révolte; ils furent, et ils sont encore aujourd'hui, désignés par le nom de maronites. Les monophysites, écrasés dans le reste de l'empire, opposèrent en Égypte une résistance invincible, parce que la masse entière du peuple, partageait leurs opinions. Mais cette masse du peuple, persécutée, dépouillée de toutes les dignités de l'Église, de toutes ses richesses, de tout droit dans l'État, renonça, à son tour, à la langue des Grecs comme à l'union avec l'Église. Alors commença la secte des cophtes, et son Église indépendante, qui s'étendit aussi dans l'Abyssinie et dans la Nubie. Elle seconda de tout son pouvoir les armes de Chosroès, et quand celui-ci fut vaincu à son tour, elle implora l'aide des musulmans.

Tel était l'état de l'Orient, telles étaient les seules passions que parut ressentir le peuple pendant les cinq règnes qui remplirent l'espace depuis la mort de Justinien, en 567, jusqu'aux conquêtes des musulmans, en 632. Nous tracerons à présent un précis succinct de ces cinq règnes; et les matériaux auxquels nous sommes réduit ne nous permettraient guère de nous étendre davantage, lors même que nous le voudrions.

Le sceptre de Justinien avait été transmis en 567, à son neveu Justin II, prince d'un caractère doux et bienveillant, mais faible, qui reconnut les défauts de l'administration de son oncle, qui promit de les corriger, mais qu'un état constant d'infirmité retint prisonnier dans le palais, et entouré de femmes et d'eunuques. De tels conseillers donnèrent à son gouvernement tous les caractères de l'intrigue, de la faiblesse et de la défiance. Nous avons vu comment, pendant son règne, l'Italie fut perdue par la conquête des Lombards. En même temps les Avares, chassés par les anciens Turcs du voisinage du Thibet, étaient devenus conquérants en passant d'Asie en Europe; ils avaient fondé leur empire dans la vallée du Danube, à peu près aux mêmes lieux qu'Attila regardait comme le siége de sa puissance. De là, ils étendirent leurs dévastations sur toute la presqu'île illyrique. Les Persans aussi, sur la fin du règne du grand Chosroès Nushirvan, poussèrent leurs ravages jusqu'au faubourg d'Antioche et réduisirent en cendres la ville d'Apamée. A la fin de son règne, cependant, Justin II réalisa les espérances qu'il avait fait naître à son commencement. Il choisit un successeur, non point dans sa famille, mais dans l'empire. Il démêla dans son capitaine des gardes, Tibère, le plus vertueux, le plus brave, le plus humain de ses sujets. Il l'associa à la couronne, en décembre 574, et lui résigna les rênes du gouvernement, sans essayer, pendant les quatre années qu'il vécut encore, de partager ou de ressaisir un pouvoir qu'il avait abandonné.

On suppose que l'impératrice Sophie, femme de Justin II, avait eu quelque influence sur le choix que fit son mari. Tibère n'était pas seulement le plus brave, il était aussi le plus beau de tous les courtisans; on ignorait qu'il fût marié; et lorsque Justin, en le plaçant sur le trône, lui avait dit : « Révérez toujours l'impératrice Sophie comme votre mère, » Sophie avait compté se l'attacher bientôt par un autre titre, et donner sa main avec la couronne au nouvel empereur; mais Tibère fit alors paraître sa vraie épouse, Anastasie, dont il avait auparavant caché l'existence. Il prodigua sans cesse dès lors, à Sophie, les marques d'un respect et d'une affection

toute filiale pour lui faire oublier cette mortification; il excusa son ressentiment, il pardonna les conspirations dans lesquelles son dépit l'entraîna, et il accorda, ce qui était jusqu'alors sans exemple dans l'histoire impériale, une complète amnistie à ceux qui, les armes à la main, avaient proclamé un autre empereur, tout comme au rival lui-même qu'ils avaient décoré de la pourpre. Le règne de Tibère II fut le premier, depuis la conversion de Constantin, qui donnât l'idée des vertus chrétiennes sur le trône, de la douceur, de la modération, de la patience, de la charité. Malheureusement ce bon prince ne survécut que quatre ans à Justin; mais se sentant atteint d'une maladie mortelle, il choisit parmi les étrangers à sa famille, comme il avait été choisi, celui qu'il jugea le plus digne de recevoir de lui le pouvoir suprême. Le successeur et le fils adoptif de Tibère II fut Maurice (582-602), général qui avait commandé l'armée dans la guerre contre les Persans; il était alors âgé de quarante-trois ans, et, avec des vertus moins pures que son prédécesseur, avec quelque mélange de hauteur, de faiblesse, de cruauté et d'avarice, il était cependant digne de la préférence qui lui avait été accordée.

Maurice, qui avait dû son élévation à la carrière militaire, qui avait fait de l'art de la guerre une étude assez approfondie pour écrire sur la tactique un traité qui s'est conservé jusqu'à nous, n'essaya point de conduire en personne ses armées, tellement les mœurs efféminées de Constantinople avaient rendu incompatible la puissance souveraine avec le métier de soldat. Il n'opposa qu'une faible résistance aux Lombards, et il se contenta de renouveler en Italie les garnisons dans le petit nombre de villes qui lui étaient demeurées. Son plus redoutable ennemi fut donc Baian, le kanou-chagan des Avares, de 570 à 600, qui semblait avoir pris pour modèle Attila, dont il occupait la contrée et peut-être le palais. Dans les vastes plaines de la Bulgarie, de la Valachie et de la Pannonie, où il ne souffrait point de culture, il était presque impossible à une armée régulière d'atteindre ses troupes errantes et de les punir de leurs ravages; tandis qu'elles

pénétraient impunément dans les plus riches provinces de l'empire, qu'elles menaçaient presque chaque année les faubourgs de Constantinople, qu'elles enlevaient sur leur passage toutes les richesses des Grecs avec des milliers de captifs : aussi, après avoir avec insolence vendu la paix contre un tribut, après avoir insulté les ambassadeurs de l'empereur dans son pays, insulté Constantinople par ses propres ambassadeurs, Baian se faisait un jeu de violer les traités qu'il avait jurés.

Les relations de Maurice avec l'empire des Persans furent couronnées de plus de succès. Le grand Chosroès Nushirvan était mort en 579, âgé de plus de quatre-vingts ans. Son fils Hormouz, qui lui succéda (579-590), se rendit odieux par tous les vices qui pouvaient lasser enfin la longue patience des Orientaux. Son avarice aliéna les troupes, ses caprices dégradèrent les satrapes de Perse, et sa prétendue justice avait envoyé au supplice, comme il s'en vantait lui-même, treize mille victimes. Une insurrection éclata contre lui dans les principales provinces de Perse ; Maurice la seconda en faisant pénétrer une armée romaine dans la Mésopotamie et l'Assyrie ; les Turcs du Thibet en même temps s'avancèrent dans le Khorasan et la Bactriane et la monarchie des Persans semblait déjà sur le penchant de sa ruine. Un général, illustré sous Nushirvan par sa valeur et son habileté, Bahram ou Varanes, la sauva ; mais en rejetant les ordres d'Hormouz, il se chargea seul de la guerre contre les Turcs et contre les Romains. Il vainquit les premiers ; quoiqu'il fût moins heureux contre les seconds, il conserva cependant son crédit sur les Persans. Hormouz ayant voulu le destituer en lui envoyant un message insultant, Bahram leva l'étendard de la révolte, il fit prisonnier son souverain, et il donna à la Perse le spectacle nouveau d'un jugement public, dans lequel le fils captif de Nushirvan plaida lui-même sa cause devant les nobles de Perse, et fut par leurs ordres déposé, aveuglé et jeté dans un cachot où peu de mois après il fut étranglé par un ennemi personnel (590).

Un parti parmi les Persans avait désiré transmettre la couronne à Chosroès II, fils d'Hormouz ; mais Bahram ne voulut

pas le reconnaître ; et Chosroès, dont la vie était menacée, ne put trouver de salut qu'en se réfugiant chez les Romains. Maurice accueillit le fugitif avec une générosité qui se trouvait d'accord avec la politique. Il lui épargna une visite fatigante et humiliante à Constantinople. Il fit assembler sur les frontières d'Arménie et de Syrie une armée considérable dont il donna le commandement à un général Narsès, Persan d'origine, et qu'il ne faut pas confondre avec le conquérant de l'Italie. Les passions populaires des persans étaient déjà prêtes pour une contre-révolution ; les mages s'étaient déclarés contre Bahram, une armée des partisans de Chosroès se joignit à celle des Romains; celle-ci s'avança jusqu'au Zab, sur les frontières de Médie, et les drapeaux de l'empire sur son déclin pénétrèrent dans des contrées que les aigles romaines n'avaient jamais vues, ni aux temps de la république, ni sous le règne de Trajan. Bahram, vaincu dans deux batailles, périt dans les parties les plus orientales de la Perse. Chosroès s'assit de nouveau sur le trône, et il cimenta sa restauration, suivant l'usage des despotes orientaux, par le sang de nombreuses victimes. Cependant il conserva auprès de lui l'armée auxiliaire que lui avait fournie Maurice. Il se déclara le fils adoptif de l'empereur romain, il lui rendit quelques forteresses longtemps disputées entre les deux États, il accorda aux chrétiens de Perse une liberté de conscience que les mages leur avaient toujours refusée, et les Grecs se réjouirent de la part qu'ils avaient eue à cette révolution, comme d'un des événements les plus glorieux de leur histoire.

Bientôt, il est vrai, ils éprouvèrent qu'une alliance solide ne repose jamais que sur l'amitié des peuples, et non sur celle des souverains. Maurice voulut, au mois d'Octobre 602, faire quelque réduction dans la paye des soldats; il voulut leur faire prendre leurs quartiers d'hiver dans le pays des Avares ; une sédition éclata dans le camp; les soldats, furieux, décorèrent de la pourpre un de leurs centurions, nommé Phocas, qui ne s'était distingué entre eux que par la violence de ses imprécations contre l'empereur. Celui-ci espérait encore se défendre à Constantinople; mais le peuple de cette ville détestait autant

que l'armée sa parcimonie, et l'accueillit avec une volée de pierres : un moine, l'épée à la main, parcourut les rues en le dénonçant comme ayant encouru la colère de Dieu. On n'accuse cependant Maurice d'aucune hérésie; et, dans un siècle où les affaires de l'Église se mêlaient sans cesse avec celles de l'État, Maurice seul semble être demeuré étranger aux querelles ecclésiastiques. Il s'enfuit à Chalcédoine; mais les officiers de Phocas, qui venaient d'entrer en triomphe à Constantinople, l'y atteignirent : ses cinq fils furent égorgés sous ses yeux : il périt le dernier, et les six têtes furent exposées aux insultes du peuple dans l'hipprodrôme de Constantinople. Peu de mois après, la veuve de Maurice, et ses trois filles furent égorgées de la même manière. C'était le prélude de l'effroyable tyrannie que Phocas devait exercer huit ans sur l'empire (602-610). Son règne ne le cède point en atrocité à ceux de Néron ou de Caligula.

Chosroès pouvait se croire obligé, même par un sentiment de reconnaissance, à venger celui qui l'avait replacé sur le trône; mais sa politique saisit avidement ce prétexte pour déclarer la guerre aux Romains, et les plus opulentes cités de l'Asie furent livrées à l'épée des Persans pour les punir d'un crime auquel elles n'avaient participé en aucune manière. Chosroès II consacra plusieurs campagnes à se rendre maître des places des frontières; et tant que régna Phocas, il ne dépassa guère les limites de l'Euphrate. Mais Phocas fut renversé; le crime que Chosroès prétendait venger fut puni; Héraclius, fils de l'exarque de Carthage, partit avec une flotte africaine, et fut reçu le 5 octobre 610 dans le port de Constantinople, où il fut salué du nom d'auguste. Phocas, après avoir été livré à des tourments cruels, eut la tête tranchée, et le nouvel empereur fit demander vainement au monarque Persan de rétablir entre les deux empires une paix que Chosroès n'avait plus de motif pour troubler.

Ce fut précisément alors que Chosroès, laissant derrière lui les rives de l'Euphrate, entreprit la conquête de l'empire romain; tandis qu'Héraclius, dont le long règne (610-642) ne nous est raconté que dans des chroniques incomplètes, en



passait les douze premières années dans une langueur, dans un découragement qui font le plus étrange contraste avec les brillantes expéditions qui le signalèrent plus tard. En 611, Chosroès occupa les villes les plus importantes de Syrie, Hiéropolis, Chalcis, Berrhoee et Alepp. Bientôt il se rendit maître d'Antioche, la capitale de l'Orient, et sa prise fut suivie par celle de Césarée, capitale de la Cappadoce. Chosroès consacra plusieurs campagnes à la conquête de toute l'Asie romaine; mais on ne nous a conservé la mémoire d'aucune bataille livrée pour lui résister, d'aucun siége soutenu avec obstination, d'aucun général romain illustré même par ses revers. En 614, la Palestine fut envahie par les armes des Persans, Jérusalem ouvrit ses portes, les églises furent pillées, quatre-vingt-dix mille chrétiens furent massacrés, et le feu des mages remplaça dans le temple l'adoration du vrai Dieu. En 616, l'Égypte fut également conquise; les Persans s'avancèrent jusqu'aux déserts de Lybie, et détruisirent, dans le voisinage de Tripoli, les restes de l'ancienne colonie grecque de Cyrène. La même année, une autre armée s'avança au travers de l'Asie-Mineure jusqu'à Chalcédoine, qui se rendit après un long siége; et une armée persane se maintint dix ans, en vue de Constantinople, sur le Bosphore de Thrace.

L'empire presque entier semblait réduit aux murs de la capitale; car dans le même temps, les Avares, recommençant leurs ravages avec plus de férocité que jamais, avaient envahi ou détruit tout le continent européen jusqu'à la longue muraille qui, à trente milles de Constantinople, séparait cette extrémité de la Thrace de la terre ferme. Des villes maritimes, semées à de grandes distances les unes des autres, sur toutes les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, reconnaissaient encore l'autorité nominale des empereurs; mais elles étaient elles-mêmes tellement menacées, leur situation était tellement dangereuse, qu'on ne pouvait en tirer ni argent, ni milices pour des expéditions lointaines. Le renversement du trône d'Héraclius ne semblait plus devoir être différé que pour peu d'années.

C'est alors aussi que l'homme dont la mollesse efféminée,

dont le découragement n'avait inspiré que du mépris, déploya tout à coup la vigueur d'un jeune soldat, l'énergie d'un héros, et les talents d'un conquérant. Les chroniques décharnées qui nous représentent seules le règne d'Héraclius, ne nous expliquent ni ses succès ni ses revers; elles ne nous disent point pourquoi il dormit douze ans sur un trône qui tombait en poussière; pourquoi son réveil fut celui d'un grand homme, pendant les six années qui lui suffirent pour dompter la Perse (622-627); pourquoi il retomba ensuite dans la même apathie, et reperdit, par les armes des musulmans, dans les quatorze dernières années de son règne (628-642), tout ce qu'il avait gagné.

Réduits à de simples conjectures sur ce phénomène historique, nous avons lieu de croire que les revers de l'empire étaient dus au profond mécontentement des sujets, à ces haines religieuses, à ce ressentiment pour des persécutions injustes, qui faisaient désirer aux hérétiques de toutes les provinces un vengeur plutôt qu'un bon roi. Mais après qu'en haine du gouvernement et de l'Église, les monophysites, les monothélites, les eutychéens, les nestoriens, les jacobites, les maronites, eurent livré aux mages leurs forteresses et leur patrie, la ruine de leurs ennemis cessa bientôt de les consoler de leur propre oppression: ils regrettèrent l'indépendance nationale et la patrie qu'ils avaient perdue; alors leurs vœux appelèrent Héraclius, qu'ils avaient trahi. Celui-ci, que la nature avait destiné à être un grand homme, quoique les pompes royales, les courtisans, les eunuques, les femmes l'eussent endormi dans la mollesse, devina la faiblesse réelle d'un empire qui s'était épuisé par ses conquêtes. Il comprit que les armées du roi de Perse, disséminées sur l'immense étendue des provinces romaines, n'arriveraient jamais à temps pour se soutenir les unes les autres; qu'elles craindraient à toute heure une rébellion, et qu'elles n'oseraient abandonner leurs quartiers éloignés pour se porter au secours du centre. Au lieu d'attaquer l'armée persane qu'il voyait à Chalcédoine, aux portes mêmes de Constantinople, il embarqua sur une flotte tout ce qu'il avait pu rassembler de soldats, et il vint

prendre terre dans la Cilicie, à l'angle que forme l'Asie-Mineure avec la Syrie. Dix ans d'oppression sous les mages avaient fait regretter aux Orientaux le gouvernement de la nouvelle Rome. Héraclius renforça son armée de tous ceux qui avaient assez d'énergie pour tenter de secouer le joug. Au lieu de chercher les armées persanes, il s'efforça de se placer derrière elles, et avec un art et une audace qui mériteraient d'être mieux connus, il les évita long-temps en ravageant toujours le pays d'où elles étaient sorties. Pendant que tout l'empire d'Orient était occupé par les Persans, il porta les armes romaines dans le cœur de la Perse, il pénétra dans des régions dont l'existence avait jusqu'alors été presque inconnue aux Grecs, et où jamais conquérant européen n'avait porté ses pas. Après avoir ravagé les bords de la mer Caspienne, il attaqua successivement, il prit ou il incendia les différentes capitales de Chosroès jusqu'à Casbin ou Ispahan; il éteignit le feu perpétuel des mages, il chargea ses troupes d'un immense butin et il fit éprouver à la Perse tous les désastres que depuis dix ans elle faisait éprouver à l'empire.

Héraclius ne cessait d'offrir la paix à Chosroès tout en ravageant ses États, et l'orgueilleux monarque la refusait toujours au milieu de ses défaites; mais les Persans ne voulurent pas se soumettre plus long-temps aux souffrances qu'attirait sur eux tant d'obstination et tant de faiblesse. Une insurrection éclata contre le roi persan le 25 février 628. Chosroès fut égorgé avec dix-huit de ses fils; un d'entre eux seulement, Siroès, fut réservé en vie et assis sur le trône à sa place. La paix fut rétablie entre Constantinople et la Perse : les anciennes limites des deux empires sur l'Euphrate furent réciproquement reconnues; mais l'Asie entière était ruinée, elle était épuisée par cette double invasion; et le conquérant qui, pendant ce temps, grandissait ignoré en Arabie, n'éprouva plus qu'une faible résistance lorsque, dès l'année suivante, 629, il commença à verser sur l'Asie le torrent victorieux des armées musulmanes.

CHAPITRE XIII.

Mahomet. — 569-632.

La grande presqu'île de l'Arabie, qui s'étend du golfe Persique à la mer Rouge, et des frontières de Syrie aux rivages de l'Océan méridional, forme un monde séparé de tous les autres, où l'homme et les animaux, et le ciel et la terre, présentent une autre apparence et sont régis par d'autres lois. Tout y rappelle l'éternelle indépendance d'un peuple autochtone; les traditions antiques y sont purement nationales, et une civilisation d'une nature toute particulière s'y est accomplie sans l'assistance des étrangers.

L'étendue de l'Arabie égale à peu près quatre fois celle de la France. Mais ce vaste continent, qui n'est coupé par aucune rivière, qui n'est dominé par aucune montagne assez élevée pour arrêter et dissoudre en pluie les nuages, ou pour se charger de neiges dans ces brûlantes latitudes, est sans cesse tourmenté de la soif. C'est la terre elle-même qui est altérée; elle ne se couvre qu'avec effort d'une végétation rare dans la saison des pluies; et dès que le soleil a dissipé les nuages, elle est réduite en poussière par ses brûlants rayons; elle est balayée par les vents, et transportée en montagnes de sables qui menacent sans cesse d'engloutir les travaux de l'homme, et qui ensevelissent souvent le voyageur dans un horrible tombeau. Quelques sources vives que l'industrie de l'homme ou l'instinct des animaux ont découvertes, et qui ont été soigneusement recueillies dans des citernes, dans des puits profonds, par une charité antique, par une bienfaisance désintéressée qu'un inconnu a adressée aux inconnus des âges à venir, marquent de loin en loin les lieux où la vie de

l'homme peut se conserver; elles sont distantes, comme les grandes villes le sont dans notre Europe, et dans l'itinéraire des diverses caravanes, plus de la moitié des stations journalières sont dépourvues d'eau. Outre ces citernes, cependant, d'autres sources, qui ont échappé aux recherches de l'homme ou qui n'ont pas été garanties par ses travaux, conservent leurs eaux pour les monstres du désert, pour les lions et les tigres, qui plus souvent se désaltèrent de sang, ou pour les antilopes qui fuient devant eux.

Les montagnes, dépouillées de terre par les ardeurs du soleil et la violence des vents, élèvent d'espace en espace leurs pics décharnés; mais si quelqu'une est assez haute pour se couvrir de nuages et attirer des pluies bienfaisantes, si elle verse de ses flancs quelque petit ruisseau, celui-ci, avant de se perdre dans les sables, répand une admirable fertilité sur tout le terrain que ses eaux peuvent rafraîchir. La puissance d'un soleil brûlant vivifie alors ce qu'ailleurs elle détruit; une île de verdure s'élève au milieu des sables; des forêts de palmiers couvrent la source sacrée; tous les animaux s'y rassemblent autour de l'homme; son empire leur paraît moins redoutable que celui du désert auquel ils échappent, et ils s'y soumettent aux lois de la domesticité, avec une souplesse inconnue dans les autres climats. Ces montagnes, ces sources fraîches, ces oasis, ne sont semés que de loin en loin dans la vaste étendue de l'Arabie: mais le long des côtes de la mer Rouge, quelques lieux sont marqués par des eaux plus abondantes: aussi des villes florissantes y ont été élevées de toute antiquité; tandis qu'à l'extrémité de la presqu'île, sur les bords de l'Océan, le royaume de Yemen, et ce que nous avons nommé l'Arabie-Heureuse, sont arrosés par des eaux abondantes, cultivés avec soin, couverts de cafiers et d'encens, et l'on assure qu'à plusieurs lieues de distance, le voyageur peut souvent reconnaître l'approche du rivage aux parfums qui s'en exhalent.

L'homme, habitant de cette région si différente de toutes les autres, a été doué par la nature de la vigueur nécessaire pour triompher des maux avec lesquels il est appelé à lutter.

Musculeux, agile, sobre, patient, il sait comme le chameau, son compagnon fidèle, supporter la soif et la faim : quelques dattes, ou un peu de farine d'orge qu'il détrempe dans sa main, suffisent à sa nourriture ; l'eau fraîche, l'eau pure, est pour lui si rare, elle lui semble un si grand bienfait du ciel, qu'il songe peu à demander à l'industrie des liqueurs spiritueuses. Il a exercé son intelligence pour connaître bien son empire, et la scène mouvante des déserts où les vents transportent des montagnes de sables, où un souffle brûlant et empoisonné, le shamsynn, porte souvent la mort avec lui, ne lui cause ni étonnement ni effroi. Il demande hardiment à ce désert le peu de richesses qu'il recèle ; il le traverse sans crainte dans tous les sens ; il a asservi tous les animaux qui l'habitent, ou plutôt il se les est associé en ami ; il a partagé avec eux tous les biens qu'il peut arracher à une nature avare ; il a dirigé leur intelligence pour recueillir et conserver la chétive nourriture que produit pour eux l'Arabie, et en profitant de leurs travaux, il a conservé la noblesse de leur caractère. Le cheval vit au milieu de ses enfants ; son intelligence est constamment développée par la société humaine, et il lui obéit plus par affection que par crainte. Le chameau lui a soumis sa force et sa patience, et il lui a rendu possible d'animer, par un commerce actif, un pays qui semblait devoir rester fermé à toute communication.

C'est par le triomphe de l'industrie et du courage que l'homme peut vivre en Arabie, en luttant contre la nature ; il n'y vivrait pas s'il devait lutter encore contre le despotisme. L'Arabe a toujours été libre ; il le sera toujours, car la perte de sa liberté entraînerait presque immédiatement la perte de son existence. Comment le travail qui suffit à peine pour le maintenir lui-même paierait-il encore des rois ou des soldats? L'habitant seul de l'Arabie-Heureuse n'a point reçu du sort cette sévère garantie. Il y a des rois absolus dans l'Yemen, le pays a même plus d'une fois été exposé aux conquêtes des étrangers ; mais les villes des bords de la mer Rouge sont des républiques, et l'Arabe du désert ne connaît que le gouvernement paternel. Le cheik, l'ancien de la tribu, en est

regardé comme le père : tous les membres de cette tribu se disent ses enfants ; figure de rhétorique souvent adoptée par d'autres gouvernements, mais qui seulement en Arabie s'éloigne peu de la réalité. Le cheik conseille ses enfants pour leur bien ; il ne leur commande pas : les résolutions de la tribu sont prises dans l'assemblée des vieillards, et celui à qui elles ne conviennent pas détourne son cheval dans le désert, et continue sans ses frères sa route solitaire.

A peine quelques districts de l'Arabie sont-ils de loin en loin susceptibles d'être améliorés par le travail de l'homme : là seulement il existe une propriété territoriale ; partout ailleurs la terre, comme l'air, comme l'eau, appartient à tous les hommes, et les produits qu'elle donne sans culture sont communs à tous ses habitants. La lutte fréquente du Bédouin, qui ne reconnaît point de propriété territoriale, avec ceux qui, s'étant partagé des champs qu'ils avaient enclos, ont prétendu qu'ils étaient à eux, a accoutumé le premier à respecter peu toutes les lois qui règlent la propriété entre les hommes. Il n'en reconnaît d'autres que celles de sa tribu ; le bien de son frère seul est sacré pour lui, ou encore celui que son frère a garanti : sur tout autre il croit pouvoir exercer le droit de bonne guerre : aussi le Bédouin qui se respecte, qui croit se conformer aux lois de la morale et à celles de son pays, exerce-t-il sans scrupule le métier de voleur. Il attaque à main armée, il partage la propriété étrangère qu'il peut atteindre. Les mots d'étranger et ennemi sont pour lui synonymes ; à moins que l'étranger n'ait acquis les droits d'un hôte, qu'il n'ait goûté du sel à sa table, ou même que, par une noble confiance, sans aucun rapport antérieur, il soit venu s'asseoir sur son foyer : alors l'étranger devient pour lui une personne sacrée, il partagera avec lui son dernier morceau de pain, son dernier verre d'eau, et tant qu'il lui restera quelque vigueur, il l'emploiera à le défendre.

Chez les autres nations, la noblesse n'est guère autre chose que la transmission d'une ancienne richesse et d'un ancien pouvoir ; mais le Bédouin qui n'a jamais qu'une richesse mobilière, et qui ne la conserve pas long-temps ; qui n'obéit à

aucun pouvoir et qui se soucie peu de commander; s'il a du respect pour l'antiquité des races, s'il garde avec un soin religieux et sa propre généalogie, et celle aussi de ses chevaux favoris, honore ainsi seulement les temps passés, la puissance de la mémoire, et cette vigueur de l'imagination qu'il cultive sans cesse dans ses longues solitudes et ses longs loisirs. L'arabe est de tous les peuples celui dont l'esprit s'exerce le plus constamment. L'histoire de sa tribu doit servir de règle à sa conduite. Appelé dans sa vie errante à rencontrer des hommes de toutes les races, il ne veut jamais oublier le bien ou le mal que ses pères ont reçu des pères de ceux qu'il trouve sur son chemin. Dans l'absence de tout pouvoir social, de toute garantie donnée par les magistrats ou les lois à la sûreté privée, la reconnaissance et la vengeance sont devenues les lois fondamentales de sa conduite; elles ont été placées par toutes ses habitudes, par tous les enseignements qu'il a reçus, par-delà les bornes du raisonnement, sous la garantie de l'honneur et d'une sorte de religion. Sa reconnaissance est sans bornes dans sa générosité, sa vengeance est sans pitié; elle est de plus patiente et artificieuse autant que cruelle, parce qu'elle est entretenue par un sentiment de devoir et non par la haine. L'étude des temps passés, celle même des généalogies, sert de flambeau à ces deux passions.

La mémoire de l'Arabe est enrichie cependant par d'autres souvenirs encore. Le plus vif des plaisirs nationaux est celui de la poésie, d'une poésie bien différente de la nôtre; elle exprime des désirs plus impétueux, des passions plus brûlantes, et elle le fait dans un langage bien plus figuré et avec une imagination bien plus désordonnée. Nous sommes de mauvais juges et de ses beautés et de ses défauts; nous devons reconnaître cependant qu'elle n'appartient point à une nation barbare, mais au contraire à une nation qui, suivant vers la civilisation une autre route que la nôtre, s'est avancée aussi loin que pouvait le permettre le climat qu'elle habitait et des obstacles insurmontables. En effet, la langue de l'Arabe, instrument de sa littérature, a été façonnée avec soin, et l'homme du désert est sensible au plus léger manque de

délicatesse et de pureté dans l'expression. L'éloquence a été cultivée comme la poésie, et avant que celle de la chaire eût acquis sous le règne des khalifes ses plus grands développements, l'éloquence politique avait brillé d'un grand éclat, et dans les conseils des républiques de la mer Rouge, et sous les tentes du désert, où les chefs de la nation avaient besoin de persuader à ceux qui ne savent ce que c'est qu'obéir.

La religion tenait plus de place encore que la poésie dans l'imagination des Arabes. Ce peuple grave et sérieux, luttant sans cesse avec les difficultés, toujours en présence de la mort, souvent exposé à ces longues privations qui exaltent l'âme des cénobites, avait dans tous les temps tourné ses méditations vers la partie mystérieuse de la destinée humaine, et vers ses relations avec le monde invisible. La plus ancienne religion de la terre, le judaïsme, était né presque dans l'enceinte de l'Arabie. La Palestine est sur ses frontières; les Hébreux avaient long-temps habité le désert. L'un des livres sacrés, celui de Job, fut écrit par un Arabe en Arabie; dans un autre, l'origine de la nation arabe, la descendance d'Ismaël, fils d'Abraham, flattait l'orgueil national. De nombreuses et puissantes colonies de juifs étaient disséminées dans l'Arabie, et y professaient librement leur religion. Des colonies plus nombreuses de chrétiens y avaient été successivement introduites par les furieuses persécutions exercées dans l'empire contre toutes les sectes qui s'étaient successivement éloignées de l'orthodoxie, dans les longues querelles de l'arianisme et dans celles des deux natures. L'Arabie était trop complétement libre pour que la tolérance n'y fût pas entière, et pour que toutes ces sectes réfugiées, tous les prosélytes qu'elles pourraient faire parmi les Arabes, ne fussent pas sur un pied de parfaite égalité. L'impossibilité où elles se trouvaient de se nuire les avait forcées à s'entendre, et ceux qui, de l'autre côté des frontières, étaient sans cesse occupés à se dénoncer aux tribunaux, à se dépouiller réciproquement de tous les priviléges de citoyens ou d'hommes, avaient retrouvé dans leur cœur, en Arabie, quelques sentiments de charité.

Mais, quoique l'Arabie eût admis dans son sein des juifs,

des chrétiens de toutes les sectes, des mages, des sabéens, elle avait aussi une religion nationale, un polythéisme qui lui était propre ; son principal temple était la Caaba à la Mecque. Elle y présentait, à la vénération des fidèles, un bolide, une pierre noire tombée du ciel, et le même temple était orné de trois cent soixante idoles. La garde de la Caaba était confiée à la famille des Koreishites, la plus ancienne et la plus illustre de la république de la Mecque, et cette fonction sacerdotale donnait au chef des Koreishites la présidence dans les conseils de la république. Des pélerins de toutes les parties de l'Arabie se rendaient avec une grande dévotion à la Mecque, pour adorer la pierre noire et déposer leurs offrandes dans la Caaba : aussi les citoyens de la Mecque, dont la ville privée d'eau et entourée d'un terroir stérile avait dû sa prospérité plus à la superstition qu'au commerce, étaient-ils attachés à la religion nationale avec un zèle que redoublait l'intérêt personnel.

Dans une des familles les plus distinguées de l'Arabie naquit, en 569, un homme qui réunissait toutes les qualités qui caractérisent sa nation. Ce fut Mahomet, fils d'Abdallah, de la race des Koreishites, et de la branche particulière d'Ashem, à laquelle la garde de la Caaba et la présidence de la république de la Mecque étaient confiées. Le grand-père de Mahomet, Abdal Montalleb, avait lui-même exercé cette haute dignité; mais il mourut, ainsi qu'Abdallah, avant que Mahomet fût parvenu à l'âge d'homme. La présidence de la Mecque passa à Abu Taleb, l'aîné de ses fils, et la part de Mahomet dans l'héritage paternel fut réduite à cinq chameaux et un seul esclave. A l'âge de vingt-cinq ans, il s'engagea au service d'une riche et noble veuve nommée Cadijah, pour les intérêts commerciaux de laquelle il fit deux voyages en Syrie. Son zèle et son intelligence furent bientôt récompensés par la main de Cadijah. Son épouse n'était plus jeune, et Mahomet, qui passait pour le plus beau de la race des Koreishites, et qui avait pour les femmes une passion que les mœurs arabes ne condamnent point, et que la polygamie, établie par les lois, a sanctionnée, fut fidèle à Cadijah, avec une tendre recon-

naissance, pendant une union de vingt-quatre ans; tant qu'elle vécut, il ne lui donna point de rivale.

Rendu, par son mariage, à l'opulence et au repos, Mahomet, dont le caractère était austère, l'imagination ardente, et que son extrême sobriété, supérieure à celle de la plupart des anachorètes, disposait peut-être encore aux méditations religieuses et aux rêveries exaltées, n'eut plus d'autre pensée, d'autre occupation que de fixer sa propre croyance, de la dégager des superstitions grossières qui régnaient sur son pays, et de s'élever à la connaisance de Dieu. Petit-fils et neveu du grand-prêtre d'une idole, puissant et considéré dans le monde par ses rapports avec le temple de la pierre noire, il ne reconnut la Divinité ni dans ce grossier emblème ni dans les idoles faites de main d'homme qui l'entouraient. Il la chercha dans son âme; il la conçut comme un esprit éternel, présent partout, bienfaisant, et qu'aucune image corporelle ne pouvait représenter. Après s'être pénétré pendant quinze ans de cette idée sublime, après l'avoir mûrie par ses méditations, et avoir peut-être exalté son esprit par ses rêveries, il résolut, à l'âge de quarante ans, de se faire le réformateur de sa nation; il se crut, il le dit du moins, appelé à cette œuvre par une mission spéciale de la Divinité.

Il serait bien injuste de ne vouloir chercher qu'un imposteur, et non un réformateur, dans l'homme qui fit faire à une grande nation le pas le plus important de tous dans la connaissance de la vérité; qui la fit passer d'une idolâtrie absurde et dégradante, d'un esclavage des prêtres qui compromettait la morale, et qui ouvrait, par des expiations, un marché pour le rachat du vice, à la connaissance du Dieu tout puissant, tout bon, présent partout, du vrai Dieu; car dès que ses attributs sont les mêmes, et qu'on n'en admet qu'un seul, le Dieu des musulmans est le même que le Dieu des chrétiens. Mais la profession de foi que Mahomet enseigna à ses disciples, et qui, jusqu'à ce jour, s'est conservée sans altération, sans addition parmi eux, c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est le prophète de Dieu. Fut-il un imposteur pour s'être dit prophète?

Même à cet égard, une triste expérience de la faiblesse humaine, de ce mélange d'enthousiasme et d'artifice, qui, dans tous les temps, s'est laissé découvrir chez tous les chefs de secte, que nous retrouverions peut-être aujourd'hui même, et non loin de nous, chez des hommes dont la persuasion est sincère, dont le zèle est ardent, et dont les paroles annoncent ou laissent supposer des dons surnaturels que cependant ils ne possèdent point, doit nous enseigner l'indulgence. La persuasion profonde se confond aisément avec une révélation intérieure; les rêves d'une imagination exaltée deviennent des apparitions; la foi dans un événement futur nous apparaît comme une prophétie; on hésite à dissiper une erreur qu'on a vue naître d'elle-même dans l'âme d'un fidèle, lorsqu'on la croit avantageuse à son salut; après avoir respecté ses illusions, on se permet de les aider, et l'on arrive aux fraudes pieuses, que l'on croit justifiées par leur but et par leur effet; on se persuade bientôt ce qu'on a persuadé aux autres, et l'on croit en soi-même lorsque ceux qui vous aiment croient en vous. Mahomet ne prétendit jamais au don des miracles : nous n'aurions pas à aller bien loin pour trouver aujourd'hui des prédicateurs qui n'ont point fondé d'empire et qui ne sont pas si modestes.

Mais la bonne foi elle-même ne donne aucune garantie contre les dangers du fanatisme, contre l'intolérance qu'il développe, contre la cruauté qui en est la suite. Mahomet fut le réformateur des Arabes; il leur enseigna et il voulut leur enseigner la connaissance du vrai Dieu; cependant, dès qu'il eut adopté le caractère nouveau de prophète, sa vie perdit de sa pureté, son caractère de sa douceur : la politique entra dans sa religion, la fraude se mêla toujours plus à sa conduite, et sur la fin de sa carrière, on est embarrassé de s'expliquer comment il pouvait encore être de bonne foi avec lui-même.

Mahomet ne savait pas lire; la connaissance des lettres n'était pas nécessaire, en Arabie, à une bonne éducation : mais sa mémoire était ornée de toutes les plus brillantes poésies de sa langue; son style était pur et élégant, et son éloquence était persuasive et entraînante. Le Koran, qu'il

dicta, passe pour le chef-d'œuvre de la littérature arabe, et les musulmans n'hésitent point à dire qu'il doit être inspiré, puisqu'aucun homme n'aurait pu écrire d'une manière si sublime. Il est vrai que, pour d'autres que des musulmans, cette inspiration divine ne se fait point reconnaître. Une admiration professée dès l'enfance pour un ouvrage sans cesse présent à la mémoire, sans cesse rappelé par toutes les allusions de la littérature nationale, crée bientôt cette beauté même qu'elle croit trouver dans le livre. Au reste, la rareté de l'éducation littéraire paraît avoir communiqué à Mahomet une sorte de respect religieux pour tout livre qu'on donnait pour inspiré. L'autorité DU LIVRE, l'autorité de ce qui est écrit est toujours grande chez tous les peuples demi-barbares ; elle l'est surtout chez les musulmans. Les livres des juifs, les livres des chrétiens, les livres mêmes des mages, relèvent aux yeux des disciples de Mahomet ceux qui en font la règle de leur foi au-dessus de la classe des infidèles ; et Mahomet, en se donnant pour le dernier et le plus grand des prophètes de Dieu, pour le paraclet promis dans l'Écriture, admettait six révélations successives, d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, du Christ et de lui-même, toutes procédant de la Divinité, et dont la sienne ne faisait qu'accomplir toutes les autres.

La religion de Mahomet ne se composa pas seulement de la croyance dans le dogme, mais aussi de la pratique de la morale, de la justice et de la charité. Il lui est arrivé, il est vrai, ce qui arrive souvent aux législateurs qui veulent soumettre les vertus du cœur à des règles positives ; c'est que la forme a pris la place du fond. Le Koran est, de toutes les législations religieuses, celle qui a fait de l'aumône le devoir le plus étroit, et qui lui a donné les bornes les plus précises : il exige pour la bienfaisance entre un dixième et un cinquième du revenu de chaque fidèle. Mais la règle a été mise à la place du sentiment : la charité du musulman est un calcul personnel qui ne se rapporte qu'à son propre salut, et le même homme qui a scrupuleusement accompli les devoirs de cette charité ne s'en montre par moins cruel et impitoyable envers ses semblables.

Des pratiques extérieures étaient surtout nécessaires dans une religion qui, n'admettant aucune image, aucune cérémonie, et même aucun ordre de prêtres chargés de la défendre, autre que les gardiens des lois, semblait exposée à l'indifférence et à la froideur. La prédication fut la pratique sociale; les prières, les ablutions, les jeûnes, furent les pratiques individuelles auxquelles les musulmans furent appelés. Jusqu'à la fin de sa vie, Mahomet prêcha constamment à son peuple, soit le vendredi, qu'il avait plus particulièrement destiné au culte, soit dans toutes les occasions solennelles, dans tous les moments de danger, dans tous ceux d'inspiration. Son éloquence entraînante contribua à multiplier le nombre de ses sectateurs et à entretenir leur zèle. Après lui, les premiers khalifes, et tous ceux qui avaient parmi les croyants quelque autorité continuèrent leurs prédications, souvent à la tête des armées, et en animant l'enthousiasme militaire par l'enthousiasme religieux.

Cinq fois par jour le musulman est appelé à une prière fervente, courte, et qu'il exprime dans des mots de son choix, sans s'asservir à aucune liturgie. Comme pour fixer son attention, il doit, durant cette prière, diriger ses regards vers la Mecque, vers ce temple même de la Caaba, qui était consacré à l'idolâtrie, mais que Mahomet, en le purifiant et en le vouant au vrai Dieu, regardait toujours avec le respect que ce monument avait si long-temps inspiré à sa nation et à sa famille. Pour se préparer à la prière, la propreté fut prescrite comme un devoir au fidèle qui allait se présenter devant Dieu; et cinq ablutions des mains et du visage durent précéder les cinq prières. L'islamisme était cependant annoncé d'abord à une nation qui passait une grande partie de son existence dans des déserts sans eau; le Koran permit au fidèle de substituer, dans ce pressant besoin, aux ablutions d'eau les ablutions de sable. Les jeûnes furent sévères, et n'admirent aucune exception : ils portaient le caractère de l'homme sobre et austère qui les avait imposés à ses disciples. Dans tous les temps, dans tous les lieux, il leur interdit l'usage du vin et de toute liqueur fermentée; et pendant un mois de l'année, le ramadan,

qui, d'après l'usage du calendrier lunaire, se trouve successivement tomber dans chaque saison, le musulman, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ne peut rien boire, rien manger; il ne peut faire usage ni des bains ni des parfums, ni accorder aux sens aucune gratification. Cependant Mahomet, qui imposait à tous ses disciples une pénitence également rigoureuse, n'approuvait point la vie ascétique; il ne permit point à ses compagnons de se lier par des voeux, et il déclara qu'il ne souffrirait point de moines dans sa religion. Ce ne fut que trois cents ans après sa mort que les fakirs et les derviches y furent introduits, et c'est un des plus grands changements qu'ait subis l'islamisme.

Mais l'espèce d'abstinence sur laquelle les docteurs chrétiens ont le plus insisté, fut celle que Mahomet négligea le plus ou qu'il traita avec le plus d'indulgence. Avant lui, les Arabes avaient joui d'une licence sans bornes dans les plaisirs de l'amour ou du mariage. Mahomet condamna les unions incestueuses, il punit l'adultère et les mauvaises moeurs, il diminua la facilité du divorce, mais il permit à chaque musulman d'avoir quatre femmes ou concubines; il régla tous leurs droits, leurs privilèges et leur douaire; puis, s'élevant seul lui-même au-dessus des lois qu'il avait données aux autres, après la mort de Cadijah, sa première femme, il épousa successivement quinze, ou, selon d'autres dix-sept femmes, qui toutes, à la réserve d'Ayesha, fille d'Abubeker, étaient veuves : un chapitre nouveau du Koran lui fut apporté par un ange, pour le dispenser de la soumission à une loi qui nous semble si peu sévère.

L'indulgence pour cette passion brûlante des Arabes, passion qu'il partageait lui-même, se manifeste de nouveau dans l'annonce des récompenses d'une vie future, par laquelle Mahomet donna une sanction à sa religion. Il décrivit les formes du jugement à venir, dans lequel le corps, s'unissant de nouveau à l'âme, les péchés et les bonnes oeuvres de quiconque croit en Dieu seraient pesés, et récompensés ou punis. Avec une tolérance rare pour un sectaire, il annonça, ou du moins il n'empêcha pas de croire, qu'on pouvait être sauvé dans toute

religion, pourvu qu'on eût pratiqué les bonnes œuvres. Mais il promit au musulman, quelle qu'eût été sa conduite, qu'il parviendrait toujours finalement en paradis, après avoir expié ses péchés ou ses crimes, dans un purgatoire qui ne pouvait durer plus de sept mille années. La peinture qu'il faisait de ce purgatoire ou de l'enfer, ne différait point de celle qui, dans d'autres religions, a été présentée à la terreur des hommes. Mais le paradis fut peint par une imagination arabe; des bosquets, des ruisseaux, des fleurs, des parfums sous un ombrage frais, et soixante-douze houris, ou jeunes vierges, aux yeux noirs et resplendissantes de beauté, qui s'attachent à faire pour jamais la félicité de chaque vrai croyant, furent les récompenses promises aux fidèles. Quoique Mahomet eût trouvé plusieurs de ses disciples les plus zélés parmi les femmes, il s'abstint de donner à connaître quelle sorte de paradis leur serait réservé.

Parmi les croyances que Mahomet prit à tâche d'inculquer dans l'esprit de tous les musulmans, il en est une qui acquit plus d'importance lorsqu'il joignit le caractère de conquérant à celui de prophète. Pour expliquer l'union inconvenable de la prescience divine avec la liberté humaine, il avait penché vers le fatalisme; mais il ne nia jamais l'influence de notre volonté sur tout le reste de nos actions; il enseigna seulement à ses soldats que l'heure de la mort était écrite d'avance dans le livre de la vie; que celui qui l'évitait à la bataille la rencontrerait dans son lit; et en isolant cette idée de toutes les autres, en l'inculquant d'autant plus fortement qu'il insistait moins sur toute autre contrainte apportée par la prescience divine au libre arbitre, encore que le fatalisme, pour être rationnel, dût s'étendre à toutes nos actions, à tous nos mouvements, il inspira aux musulmans une indifférence dans le danger, il donna à leur bravoure une sécurité qu'on chercherait en vain dans les soldats qu'animent seulement les sentiments plus nobles de l'honneur et du patriotisme.

Mahomet commença en l'année 609, lorsqu'il était déjà âgé de quarante ans, la prédication de sa nouvelle doctrine à

la Mecque. Il chercha d'abord dans sa famille ses premiers prosélytes, et l'influence qu'il obtint sur leur esprit fait l'éloge de son caractère domestique. Cadijah fut convertie la première, ensuite Séide, l'esclave de Mahomet; puis Ali, fils d'Abu Taleb, son cousin, et Abubeker, un des citoyens les plus estimés de la Mecque. Dix ans furent employés par Mahomet à répandre lentement la nouvelle doctrine parmi ses compatriotes; tous ceux qui l'adoptaient s'animaient en même temps de la foi ardente des nouveaux convertis. Le prophète (c'était le seul nom sous lequel Mahomet était connu entre les disciples) leur paraissait toujours parler au nom de la Divinité; il ne laissait pas un doute dans leur esprit ou sur les vérités qu'il révélait, ou sur l'accomplissement de ses promesses, et dès la quatrième année, il avait choisi pour son visir, Ali son cousin, âgé à peine de quatorze ans, lorsque l'empire qu'il avait à gouverner ne s'étendait encore que sur une vingtaine de croyants.

Mahomet ne s'adressait pas seulement aux citoyens de la Mecque; il attendait à la Caaba les pélerins qui arrivaient de toutes les parties de l'Arabie, il leur représentait l'incohérence et la grossièreté de la religion qu'ils venaient y pratiquer, il leur demandait de faire usage de leur raison, et de reconnaître ce Dieu invisible, tout bon, tout puissant, le maître de l'univers, si supérieur à la pierre noire ou aux idoles devant lesquelles ils venaient se prosterner. L'éloquence de Mahomet lui gagnait en effet des prosélytes; mais les citoyens de la Mecque s'indignaient de voir leur culte attaqué dans leur propre temple, et la prospérité de leur ville sainte compromise en même temps que leur religion, par le petit-fils de leur grand-prêtre, le neveu de leur président actuel. Ils sommèrent Abu Taleb de faire cesser ce scandale. L'oncle de Mahomet, tout en résistant de toute sa force aux prédications de son neveu, ne permit point qu'on attentât à sa vie ou à sa liberté. Mahomet, soutenu par la famille de Hashem contre le reste des Koreishites, ne se soumit point à un décret d'excommunication prononcé contre lui et affiché dans le temple. Avec ses disciples, il soutint un siége dans sa maison, il

repoussa les assaillants, et conserva sa place à la Mecque, jusqu'à la mort d'Abu Taleb et de Cadijah. Mais lorsqu'un nouveau chef fut donné à la république et à la religion, en la personne d'Abu Sophian, de la branche des Ommiades, Mahomet reconnut que la fuite était sa seule ressource; car déjà ses ennemis étaient convenus qu'il serait frappé en même temps par le glaive d'un membre de chaque tribu, pour qu'aucune ne fût en particulier désignée à la vengeance des hashemites.

Un refuge cependant était déjà préparé à Mahomet; sa religion avait fait des progrès dans le reste de l'Arabie, et la ville de Médine, à soixante milles de distance, vers le nord de la Mecque, sur le même golfe Arabique, s'était déclarée prête à le recevoir, et à le reconnaître comme prophète et comme souverain.

Mais la fuite était difficile ; c'est cette fuite fameuse, qu'on a nommée l'hégire, et qui est la grande ère des musulmans. Les Koreishites gardaient à vue Mahomet. Ils furent trompés par le courageux Ali, qui prit sa place dans son lit, croyant ainsi se dévouer à leurs poignards. Mahomet et Abubeker s'enfuirent seuls. Dans les déserts de l'Arabie, où peu d'objets interrompent l'uniformité de l'horizon, il n'est point facile d'échapper à la vue d'ennemis bien montés et qui vous poursuivent. Les deux fugitifs, prêts d'être atteints par les Koreishites, trouvèrent un refuge dans la caverne de Thor, où ils passèrent trois jours; et cette caverne ne fut point explorée, parce qu'une araignée, ayant fait sa toile à l'entrée, donna lieu de conclure qu'aucun homme n'y avait mis le pied. Ce ne fut qu'après que l'ardeur de la poursuite fut suspendue que Mahomet et Abubeker, montés sur des dromadaires que leurs partisans leur avaient procurés, et accompagnés d'une troupe choisie de fugitifs de la Mecque, firent leur entrée dans Médine, seize jours après leur sortie de la première ville, le 10 octobre 622.

A dater de ce jour, Mahomet, déjà âgé de cinquante-trois ans, ne fut plus considéré seulement comme un prophète, mais aussi comme un souverain militaire. Sa religion prit

alors un autre esprit : il ne se contenta plus de la persuasion; il commanda l'obéissance. Il déclara que la saison du support et de la patience était terminée, et que sa mission, celle de tout vrai croyant, était d'étendre sa religion par l'épée, de détruire les temples des infidèles, et tous les monuments de l'idolâtrie, et de poursuivre les incrédules jusqu'aux extrémités de la terre, sans suspendre cette œuvre sainte, même dans les jours consacrés plus spécialement à la religion. « L'é» pée, dit-il, est la clef du ciel et de l'enfer. Une goutte de » sang versé dans la cause de Dieu, une nuit passée pour lui » sous les armes, seront plus comptés au fidèle que deux » mois de jeûnes et de prières; à quiconque tombe dans la » bataille, tous ses péchés sont pardonnés. Au jour du juge» ment, ses blessures brilleront des couleurs du vermillon, » elles répandront les parfums du musc et de l'ambre, et les » membres qu'il aura perdus seront remplacés par les ailes » des anges et des chérubins. »

Les gloires du ciel n'étaient pas les seules récompenses offertes à la valeur des musulmans; les richesses de la terre devaient aussi être partagées entre eux, et Mahomet commença dès lors à les conduire à l'attaque des riches caravanes qui traversaient le désert. Alors sa religion se recommanda au Bédouin errant, moins par les dogmes sublimes de l'unité et de la spiritualité de Dieu que par l'abondance du pillage et par l'abandon au vainquer des femmes et des captives, aussi bien que des richesses des infidèles. Au temps même toutefois où Mahomet partageait les trésors conquis entre les croyants, il ne s'éloignait point lui-même de sa simplicité antique : sa maison et sa mosquée, à Médine, étaient dépourvues de tout ornement; son habillement était grossier, sa nourriture se bornait à quelques dattes ou du pain d'orge, et en prêchant chaque vendredi au peuple, il s'appuyait sur le tronc d'un palmier. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'il s'accorda le luxe d'une chaise de bois pour s'asseoir.

La première bataille de Mahomet fut livrée en 623, contre les Koreishites, dans la vallée de Beder. Mahomet voulait s'emparer d'une riche caravane conduite par Abu Sophian;

les habitants de la Mecque étaient accourus en nombre infiniment supérieur pour la délivrer : trois cent treize musulmans s'y trouvaient opposés à huit cent cinquante fantassins koreishites, secondés par cent chevaux. C'était avec ces faibles moyens que se soutenait alors une guerre qui devait décider bientôt du sort d'une grande partie de l'univers. Le fanatisme des musulmans triompha du nombre de leurs adversaires : ils crurent que l'assistance invisible de trois mille anges, conduits par l'archange Gabriel, avait décidé du combat. Mais Mahomet n'avait pas fait dépendre du succès la croyance de son peuple : la même année, il fut battu à Ohud, à six milles de Médine; il y fut blessé lui-même, et, de la chaire, il annonça aux croyants sa défaite et la mort de soixante-dix martyrs qui, dit-il, étaient déjà entrés dans la gloire du paradis.

Mahomet devait aux juifs une partie de ses connaissances et de sa religion; mais il éprouvait contre eux cette haine qui semble s'animer dans les sectes religieuses, lorsqu'il n'y a entre elles qu'une seule différence au milieu de nombreux rapports. De puissantes colonies de cette nation, riches, commerçantes, et dépourvues de toutes vertus guerrières, étaient établies en Arabie, à peu de distance de Médine. Mahomet les attaqua successivement, de l'an 623 à l'an 627; il ne se contenta pas de partager leurs richesses, il abandonna presque tous les vaincus à des supplices qui, dans d'autres guerres, souillaient rarement ses armes.

Mais l'objet des désirs les plus ardents de Mahomet était la conquête de la Mecque. C'était à ses yeux et le siége futur de sa religion et sa vraie patrie; c'était là qu'il voulait recouvrer la grandeur de ses ancêtres, et la surpasser pár la sienne. Ses premières tentatives eurent peu de succès. Mais chaque année il gagnait quelque nouveau prosélyte : Omar, Caled, Amrou, qui s'étaient distingués dans les rangs de ses ennemis, passèrent successivement sous ses étendards. Dix mille Arabes du désert étaient venus grossir son armée, et en 629, Abu Sophian fut forcé de lui remettre les clés de la ville. Onze hommes et six femmes, parmi ses anciens ennemis, furent proscrits par la sentence de Mahomet. C'était peu de chose

pour la vengeance d'un Arabe. Les Koreishites s'étant prosternés à ses pieds : « Quelle merci, leur dit-il, pouvez-vous » attendre d'un homme que vous avez autant offensé ? » — « Nous nous confions, répondirent-ils, dans la générosité de » notre parent. » — « Et vous ne vous serez pas confiés en » vain, reprit-il, car vous êtes libres. » La Caaba fut purifiée par ses ordres. Tous les habitants de la Mecque embrassèrent la religion du Koran, et une loi perpétuelle prononça qu'aucun infidèle ne pourrait mettre le pied sur le territoire de la cité sainte.

Chaque progrès que faisait le prophète conquérant rendait le suivant plus facile, et après la conquête de la Mecque, celle du reste de l'Arabie ne lui coûta guère que quatre ans ; de 629 à 632. Elle fut signalée par la grande victoire d'Hunain, et par le siége et la réduction de Tayef. Ses lieutenants s'avancèrent des rivages de la mer Rouge à ceux de l'Océan et à ceux du golfe Persique, et au dernier pélerinage de Mahomet, autour de la Caaba, en 632, cent quatorze mille musulmans marchaient déjà sous ses étendards.

Pendant les dix années de son règne, Mahomet combattit en personne à neuf siéges ou batailles, et ses lieutenants conduisirent les musulmans à cinquante expéditions militaires ; presque toutes furent confinées dans les bornes de l'Arabie : cependant, en 629 ou 630, Séide conduisit une troupe de musulmans en Palestine, et Héraclius, à peine de retour de ses brillantes campagnes contre les Persans, fut attaqué par un ennemi inconnu. L'année suivante, Mahomet lui-même s'avança à la tête d'une armée de vingt mille fantassins et dix mille chevaux sur la route de Damas, et il déclara formellement la guerre à l'empire romain. Toutefois il ne paraît point qu'il y ait eu alors de combat, et peut-être sa santé affaiblie le détermina-t-elle à licencier son armée.

Mahomet, en 632, était parvenu à sa soixante-troisième année : depuis quatre ans la vigueur de corps qu'il avait auparavant déployée semblait l'abandonner ; cependant il remplissait toujours toutes ses fonctions de roi, de général et de prophète. Une fièvre de quatorze jours, accompagnée quel-

quefois de délire, fut la maladie qui le mit au tombeau. Comme il se sentit en danger, il se recommanda dans la chaire aux prières des fidèles et au pardon de ceux qu'il pourrait avoir offensés. « S'il y a quelqu'un ici, dit-il, que j'aie » frappé injustement, je me soumets à ce qu'il me frappe à » son tour; si j'ai porté atteinte à la réputation de quelque » musulman, qu'il révèle à son tour mes péchés. Si j'ai » dépouillé quelqu'un de son bien, me voici prêt à acquitter » ma dette. » — « Oui, s'écria une voix de la foule, tu me dois trois drachmes d'argent qui ne m'ont point été payées. » Mahomet examina la dette, l'acquitta, et remercia son créancier de l'avoir demandée dans ce monde plutôt qu'au pied du tribunal de Dieu. Il affranchit ensuite ses esclaves, il donna des ordres détaillés pour ses funérailles, il calma les lamentations de ses amis, et il prononça sur eux sa bénédiction. Jusqu'à trois jours avant sa mort, il continua à faire la prière dans la mosquée. Lorsqu'enfin il se sentit trop faible, il chargea Abubeker de cette fonction, et l'on crut qu'il désignait ainsi son vieux ami pour être son successeur. Cependant il n'exprima à cet égard aucune opinion, aucune volonté, et parut s'en remettre à la décision de l'assemblée des croyants. Il vit avec calme les approches de la mort; mais mêlant jusqu'au bout les prétentions suspectes d'un prophète à la foi vive d'un enthousiaste, il répéta les paroles qu'il disait entendre de l'ange Gabriel, qui pour la dernière fois visitait la terre à son occasion. Il confirma ce qu'il avait annoncé précédemment, que l'ange de la mort n'emmènerait point son âme avant de lui en avoir demandé formellement la permission, et il accorda cette permission à haute voix. Étendu sur un tapis qui couvrait le plancher, il reposait pendant sa dernière agonie, la tête sur le sein d'Ayesha, la plus chérie de ses femmes. La douleur le fit évanouir; mais en revenant à lui, il fixa ses yeux sur le plafond, et prononça distinctement ces dernières paroles: « O Dieu! pardonne mes péchés..... oui..... je viens rejoindre » mes concitoyens dans le ciel. » Et il expira, le 25 mai, ou, selon un autre calcul, le 7 juin 632.

Le désespoir éclatait cependant parmi ses disciples dans la

ville de Médine, où il se trouvait alors, et surtout dans sa maison. Le fougueux Omar, tirant son sabre, déclara qu'il abattrait la tête de l'infidèle qui oserait dire que le prophète n'était plus. Mais Abubeker, l'ami et le plus ancien des disciples de Mahomet, s'adressant à Omar et à la multitude, leur dit : « Est-ce Mahomet ou le dieu de Mahomet que nous » adorons ? Le dieu de Mahomet vit éternellement, mais » l'apôtre n'était qu'un mortel comme nous-mêmes, et comme » il nous l'avait annoncé, il a éprouvé le sort commun de » l'humanité. » Le tumulte fut apaisé par ces paroles, et Mahomet fut enterré par ses parents et par les soins d'Ali, son cousin et son gendre, dans le lieu même où il avait expiré.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes des Sarrasins sous les premiers khalifes. — 632-680.

Mahomet avait soutenu vingt-trois ans le caractère de prophète, dix ans celui de souverain et de conquérant, et dans les dernières années de sa vie, il avait donné à son empire une étendue qui dépassait de beaucoup ce que les espérances de tout autre qu'un fanatique auraient pu embrasser au moment où il commença sa carrière; cependant ses victoires, sa nouvelle doctrine, et la révolution qu'il opérait, étaient confinées dans l'enceinte de l'Arabie. Les changements d'opinion d'une nation illétrée, et dont la langue n'avait jamais été étudiée pas ses voisins, ne semblaient pas mériter d'attirer l'attention du monde. Les révolutions internes des petites républiques de la mer Rouge avaient toujours été sans influence sur toute autre contrée, et la réunion des Arabes du désert, des Arabes libres comme l'antilope qui parcourt leurs sables, semblait ne pouvoir jamais être que passagère. On ignorait à Constantinople, à Antioche, à Alexandrie, la naissance de l'islamisme, ou l'on n'en concevait aucune crainte.

Mais la révolution, qui pendant la vie de Mahomet s'était renfermée dans l'enceinte de l'Arabie, envahit l'univers durant la vie de ses premiers disciples et le règne des amis de son choix. Depuis la mort du prophète, en 632, jusqu'à celle d'Ali, son cousin, son gendre, et l'un de ses premiers sectateurs, en 661, douze ans furent remplis par des conquêtes qui étonnent l'imagination. Onze ans de faiblesse et d'irrésolution semblèrent faire rétrograder la monarchie; cinq ans enfin de guerres civiles acharnées se terminèrent par l'établis-

sement d'un despotisme aussi étranger aux premières institutions de Mahomet qu'aux moeurs et aux sentiments des Arabes.

Mahomet avait fondé tout son système militaire sur la vivacité de la foi des combattants, sur la confiance qu'il leur avait inspirée que la bataille ouvrait le plus court chemin vers le ciel, et sur l'ardeur des musulmans pour obtenir cette nouvelle couronne du martyre réservée au soldat qui succombait sous les coups des infidèles. Mais il n'avait point changé l'armure des Arabes, il ne leur avait point enseigné une nouvelle manière de faire la guerre. Leurs troupes présentaient toujours cette même apparence que leurs voisins avaient constamment méprisée. Les Sarrasins étaient toujours des soldats presque nus, armés, s'ils étaient à pied, seulement d'arcs et de flèches; s'ils étaient à cheval, et c'était le plus grand nombre, d'une lance légère et d'un sabre ou cimeterre. Les chevaux qu'ils montaient étaient infatigables à la course, sans égaux au monde pour leur docilité comme pour leur ardeur; mais ils ne manœuvraient point par grandes masses régulières; ils n'avaient point ce poids des charges égales et lourdes de la cavalerie septentrionale qui écrase les bataillons. Les guerriers isolés s'avançaient sur le front de l'armée pour se signaler par des prouesses individuelles, et après de brillants coups de sabre, ils se dérobaient, par la vélocité de leur course, à leurs ennemis, lorsqu'ils les trouvaient supérieurs en nombre ou en armure. Les batailles étaient de longues escarmouches, dans lesquelles on ne se joignait point corps à corps. Le plus souvent elles duraient plusieurs jours, et ce n'était qu'après que leurs adversaires, épuisés par une fatigue inaccoutumée, étaient mis en déroute, que les cavaliers arabes devenaient terribles dans la poursuite. Les connaissances militaires des frères d'armes de Mahomet ne semblaient point s'être augmentées, et pendant la plus brillante période des conquêtes des Sarrasins, pendant la vie des compagnons du prophète, aucune machine de guerre ne suivait leur armée, et les siéges des forteresses étaient conduits par eux comme ils le sont par les sauvages. De tels soldats, connus seulement

sous le nom de voleurs du désert, n'avaient pendant des siècles jamais inspiré de craintes sérieuses ni aux Romains ni aux Persans, même dans les temps de plus grande détresse des deux empires. Ces voleurs du désert attaquèrent ces deux empires à la fois et les renversèrent en peu d'années; leur armure était toujours la même, les âmes seules des soldats étaient changées.

On n'avait encore jamais vu, espérons qu'on ne reverra jamais, une grande nation tout entière oublier le monde présent pour ne s'occuper que du monde à venir, dans le temps même où elle développait toutes les qualités mondaines, la politique la plus consommée, la bravoure la plus intrépide, l'activité la plus infatigable. On n'avait encore jamais vu l'union des vertus du moine avec celles du soldat; la sobriété, la patience, la soumission, l'indifférence entre toutes les fonctions les plus sublimes et les plus humbles, jointes à l'ardeur du carnage, à l'amour de la gloire, et à cette énergie entreprenante de l'âme, si différente du courage passif des couvents. Plus tard, et dans les guerres des croisés, les chevaliers chrétiens renouvelèrent cet exemple, mais sur une échelle infiniment plus restreinte. Si le fanatisme guerrier des chevaliers de Malte avait été communiqué à tout un peuple, eux aussi auraient conquis l'univers.

On n'avait jamais vu non plus les revenus et les forces d'un grand empire administrés avec la parcimonie d'un couvent, par un gouvernement qui ne coûtait rien, qui ne voulait rien pour lui-même, qui méprisait tout luxe et toute jouissance, et qui destinait sans partage tous les produits de la guerre à nourrir la guerre. Ce gouvernement doit être le premier objet de notre attention.

Mahomet n'avait attaché aucune idée politique à sa religion. Il n'avait point anéanti la liberté du désert; il n'avait institué ni sénat aristocratique, ni pouvoir héréditaire dans sa famille ou dans aucune autre. La liberté de tous, la volonté individuelle, avaient été suspendues par la puissance de l'inspiration. On avait cru obéir en lui à la voix de Dieu, et non à aucun pouvoir humain; et lorsqu'il mourut, aucune organi-

sation n'était donnée à l'empire des croyants, aucune main ne semblait prête pour recueillir l'héritage du prophète. Mais le même enthousiasme religieux animait toujours les musulmans. Leur épée, leurs richesses et tout leur pouvoir, ne devaient à leurs yeux avoir d'autre destination que celle d'étendre la connaissance du vrai Dieu; la part de chacun dans cette oeuvre était indifférente, pourvu qu'il travaillât de toutes ses forces à la même fin, et la présidence de la république ne parut consister que dans la présidence des prières, au tombeau ou au palais de Médine. On jugea que les premiers amis du prophète avaient été, mieux que le reste des disciples, animés par son exemple et instruits par ses conversations familières, et à ce titre, Abubeker, le plus ancien des sectateurs de Mahomet, et son compagnon dans sa fuite, fut désigné par Omar et proclamé par les chefs rassemblés autour du lit de mort du prophète, sous le titre de son lieutenant ou de khalife.

Ce titre fut reconnu dans les villes de la Mecque, Médine et Tayef, et surtout dans l'armée des croyants. Mais déjà les Arabes du désert, séduits bien plus par l'espoir du pillage que par les révélations du prophète, se détachaient d'un empire qu'ils croyaient prêt à tomber. Les idolâtres, qu'on avait crus convertis, étaient en armes pour rétablir l'ancien culte national; tandis qu'un nouveau prophète dans le Yemen, Moseilama, animé par un fanatisme réel ou par l'exemple du succès de Mahomet, prêchait une autre religion. Abubeker, sentant déjà le poids de l'âge, ne se crut, par ses fonctions de khalife, appelé qu'aux prières et à l'exhortation des fidèles. Mais il chargea le vaillant Caled, surnommé l'épée de Dieu, de soumettre les rebelles qui abandonnaient la foi et attaquaient l'empire des musulmans, et sa victoire rétablit en peu de mois la paix et l'unité de la religion en Arabie. Cependant Abubeker avait ordonné à sa fille Ayesha, la veuve de Mahomet, de faire l'inventaire de son patrimoine, pour que tout musulman pût savoir s'il cherchait à s'enrichir par les contributions des fidèles. Il demanda un traitement de trois pièces d'or par semaine pour son entretien, celui d'un seul esclave

noir et d'un seul chameau ; toutefois à la fin de chaque semaine il distribuait aux pauvres tout ce qui restait de cette modique pension. Abubeker demeura deux années à la tête de la république, son temps fut uniquement rempli par les prières, la pénitence, et l'administration d'une justice toujours tempérée par l'équité et la douceur. Après ce terme, le vieux ami du prophète se sentit près de mourir ; il désigna alors, avec le consentement des fidèles, l'intrépide Omar pour être son successeur. « Je ne désire point cette place, dit Omar. — Mais la place vous désire, » répondit Abubeker. Et en effet Omar, ayant été salué par les acclamations de l'armée, fut investi du khalifat, le 24 juillet 634.

Omar avait donné de brillantes preuves de sa vaillance dans les guerres de Mahomet ; mais il considéra la dignité de khalife comme mettant un terme à sa carrière militaire et l'appelant seulement à des devoirs religieux. Durant un règne de dix ans, il ne s'occupa plus que de diriger les prières des fidèles, de donner l'exemple de la modération et de la justice, de l'abstinence et du mépris des grandeurs. Sa nourriture n'était que du pain d'orge ou des dattes, sa boisson que de l'eau ; la robe avec laquelle il prêchait au peuple était rapiécée en douze endroits. Un satrape de Perse, qui venait lui rendre hommage, le trouva dormant sur les degrés de la mosquée de Médine, et cependant il disposait déjà de trésors si considérables qu'il avait accordé des pensions à tous les compagnons d'armes du prophète. Tous ceux qui avaient assisté à la bataille de Beder avaient 5,000 pièces d'or par année ; quiconque avait servi sous Mahomet avait au moins 3,000 pièces, et tous les soldats qui s'étaient distingués sous Abubeker jouissaient déjà de quelque récompense.

Ce fut surtout pendant les règnes d'Abubeker et d'Omar que les musulmans firent les conquêtes les plus merveilleuses : durant ces douze ans ils attaquèrent à la fois les deux rivaux Yezdegerd, petit-fils de Chosroès, roi de Perse, et Héraclius, empereur romain ; ils soumirent la Syrie, la Perse et l'Égypte ; ils réduisirent à l'obéissance trente-six mille cités, villes ou châteaux ; ils détruisirent quatre mille temples ou églises, et

ils édifièrent quatorze cents mosquées pour y prêcher la religion de Mahomet. Ses conquêtes furent accomplies par les lieutenants que nommait le khalife; parmi eux se distinguèrent Caled, l'épée de Dieu; Amrou, le conquérant de l'Égypte; Abu Obeidah, le protecteur aussi bien que le vainqueur de la Syrie. Mais toute jalousie de rang était tellement mise en oubli par ces hommes, qui n'avaient d'autre but que de faire triompher le Koran, qu'ils passèrent tour à tour du commandement aux fonctions les plus subalternes, et que le moindre soldat ou l'esclave affranchi fut mis à la tête des plus vieux guerriers, sans exciter un murmure ou une hésitation dans l'obéissance.

Ces compagnons de Mahomet, ignorant absolument la géographie, les intérêts, les forces, la politique et le langage des voisins qu'ils allaient attaquer, ne songeaient point ou à combiner des plans de campagne, ou à s'affermir par des alliances, ou à entretenir des correspondances secrètes dans les pays où ils allaient entrer. Les instructions qu'ils donnaient aux commandants des armées étaient générales, elles étaient simples; celles d'Abubeker aux deux commandants de l'armée de Syrie, Abu Obeidah et Caled, nous ont été conservées; elles donneront une idée de l'esprit qui animait les premiers musulmans.

« Souvenez-vous, leur disait-il, que vous êtes toujours en » la présence de Dieu, à l'article de la mort, dans l'attente » du jugement et l'espérance du paradis. Évitez donc l'injus- » tice et l'oppression, consultez-vous avec vos frères, et » étudiez-vous à conserver l'amour et la confiance de vos » troupes. Quand vous combattrez dans les batailles du Sei- » gneur, conduisez-vous en hommes et sans tourner le dos; » que votre victoire ne soit jamais souillée par le sang des » femmes ou celui des enfants. Ne détruisez point les pal- » miers, ne brûlez point les champs de blé, ne coupez point » les arbres fruitiers, ne faites aux troupeaux d'autre dom- » mage que de tuer le seul bétail dont vous aurez besoin » pour votre nourriture. Si vous faites jamais aucun traité, » soyez-y fidèles, et que les faits soient toujours conformes à

» vos paroles. Comme vous avancerez dans le pays ennemi, » vous trouverez des personnes religieuses qui vivent retirées » dans des monastères, et s'y proposent d'y servir Dieu à leur » manière; ne les tuez point, ne détruisez point leurs monas- » tères. Mais vous trouverez aussi une autre sorte d'hommes » qui appartiennent à la Synagogue de Satan, et qui portent » une tonsure sur le sommet de la tête ; à ceux-là ne faites » aucun quartier, à moins qu'ils ne deviennent mahométans » ou ne consentent à payer le tribut. »

J'ignore quelle était la distinction qu'Abubeker croyait établir ainsi entre deux espèces de moines ou de prêtres; mais c'était la première fois que les musulmans allaient se trouver en présence des chrétiens, et Abubeker, qui les jugeait de loin, obéissait peut-être à quelque préjugé qui nous est inconnu. Nous ne voyons pas qu'entrés sur les terres de la chrétienté, les musulmans aient ensuite refusé de faire quartier aux prêtres tonsurés.

Les provinces asiatiques de l'empire et la Perse, alternativement ravagées durant les guerres de Chosroès et d'Héraclius, avaient éprouvé, au VIIe siècle, un changement dans leur organisation et leur population, qu'il nous est impossible de bien comprendre, d'après l'insuffisance des anciens historiens. Les forteresses étaient démantelées, la confiance dans la force des frontières était perdue, l'administration était désorganisée, et l'obéissance avait cessé d'être régulière, mais le besoin, la souffrance sous un joug étranger, probablement la fuite ou l'enlèvement d'un grand nombre d'esclaves, avaient forcé les provinciaux à agir un peu plus en hommes, à s'occuper un peu plus de leurs propres affaires, à répugner un peu moins à la guerre. Il semble qu'ils étaient redevenus soldats, quoiqu'ils ne fussent encore que de très mauvais soldats. On parle de nouveau, sur la fin du règne d'Héraclius, d'armées proportionnées à l'étendue de son empire, d'armées de cent mille combattants, dont le courage, il est vrai, et la discipline laissent supposer qu'elles se formaient seulement de milices provinciales et asiatiques. Les noms des officiers qui sont mentionnés par hasard ne sont plus grecs, mais

syriaques; les villes semblent recouvrer une existence indépendante; leurs propres citoyens s'efforcent de les défendre, leurs propres magistrats traitent pour elles, et l'empire est oublié pour les intérêts provinciaux. C'est moins dans un pays où toute force vitale était anéantie par la longue action du despotisme, que dans un pays où ces forces avaient perdu toute action commune par l'effet de l'anarchie et de l'occupation ennemie que les généraux musulmans eurent à combattre. De là vient, sans doute, qu'après la victoire ils trouvaient toujours à recruter leur armée au milieu des ennemis.

Les musulmans n'attaquèrent point les Persans ou les Syriens par surprise; ils faisaient toujours précéder le combat par une sommation, dans laquelle ils laissaient à leurs ennemis le triple choix, ou de se convertir, et de partager alors tous les honneurs, toutes les jouissances et la plénitude des droits des vrais croyants, ou de se soumettre en consentant à payer un tribut, ou de tenter enfin la fortune du combat. Nous avons la sommation qui fut adressée à Jérusalem par Abu Obeidah; elle est caractéristique. « Salut et bonheur à qui-
» conque suit le droit chemin. Nous vous requérons de témoi-
» gner que Dieu est le seul Dieu, et que Mahomet est son
» prophète. Si vous le refusez, engagez-vous à payer le
» tribut, et soumettez-vous immédiatement à nous; autre-
» ment, j'amènerai contre vous des hommes qui trouvent
» plus de plaisir dans la mort que vous n'en trouvez à boire
» du vin et à manger la chair des pourceaux; et je ne m'éloi-
» gnerai plus de vous jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de me
» faire détruire ceux d'entre vous qui combattent, et réduire
» vos enfants en servitude. »

Dans la même année, celle même de la mort de Mahomet (632), Abubeker envoya deux armées, l'une contre la Perse, et l'autre contre la Syrie. La première, conduite par Caled, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate, et elle y soumit les villes d'Anbar et d'Héra, près des ruines de Babylone. Le royaume de Perse était alors déchiré par une guerre civile entre les successeurs de Chosroès II. Cependant les musul-

mans, au lieu de poursuivre de ce côté leurs conquêtes, rappelèrent Caled, et l'envoyèrent rejoindre Abu Obeidah, qui commandait la seconde armée en Syrie. Celui-ci, après avoir proposé aux Romains l'alternative, à peine comprise par eux, de reconnaître le vrai Dieu et son prophète, ou de payer un tribut, avait attaqué Bosra, l'une des villes fortifiées qui couvraient la Syrie du côté de l'Arabie; les Syriens pouvaient à peine croire qu'ils fussent menacés d'autre chose que d'une de ces invasions des Arabes du désert auxquels ils étaient accoutumés. Leur gouverneur, Romanus, en avait jugé autrement: il avait pressé ses compatriotes de se rendre; et lorsque leur indignation l'avait privé du commandement, il avait de nuit et en trahison introduit les Arabes dans la forteresse; le lendemain, en présence de ses compatriotes étonnés, il avait professé sa nouvelle croyance en un seul Dieu, et en Mahomet, prophète de Dieu. Ce fut le commencement de ces défections qui portèrent un coup funeste à l'empire. Tous les mécontents, tous ceux dont l'ambition dépassait la fortune, tous ceux qui avaient quelque injure secrète à venger, étaient sûrs d'être reçus à bras ouverts dans l'armée des vainqueurs, de partager, selon leurs mérites, ou l'égalité des soldats, ou les commandements et les splendides récompenses offertes à leurs chefs. Dans les provinces mêmes où les Romains n'avaient jamais pu lever une seule cohorte, l'armée des musulmans se recruta par des transfuges avec une rapidité, avec une facilité, qui montrent bien que c'est le gouvernement, et non le climat, qui donne ou qui ôte le courage.

La soumission de Bosra fut suivie de près par l'attaque de Damas, l'une des plus florissantes villes de la Syrie et des plus heureusement situées, quoique l'histoire de l'empire ait à peine jusqu'alors fait mention de son existence; mais le siége de Damas réveilla l'attention d'Héraclius, qui, de retour depuis quatre ans de ses guerres de Perse, s'était plongé de nouveau dans la mollesse d'où on l'avait vu sortir pour un peu de temps d'une manière si surprenante. Il rassembla une armée, que les Arabes prétendent avoir été

forte de soixante-dix mille hommes, mais il ne la conduisit point lui-même. Ses lieutenants tentèrent de faire lever le siége de Damas; et, dans la fatale bataille d'Aiznadin, le 13 juillet 633, le sort de l'empire romain en Asie fut décidé: Héraclius ne se releva plus d'une défaite où l'on prétend que son armée perdit cinquante mille hommes.

La prise de Damas, après un siége qui se prolongea une année; celle d'Émésa et d'Héliopolis ou Baalbec, la nouvelle victoire gagnée sur les Grecs, sur les bords de l'Hiéromax ou à Yernuck, en novembre 636, furent suivies par l'attaque de Jérusalem, où les deux religions semblaient être plus directement aux prises; car toute la chrétienté avait les yeux tournés vers la cité sainte, et regardait le lieu où le Christ avait vécu, où il avait souffert, et surtout l'église du Saint-Sépulcre, comme les gages matériels du triomphe de sa religion. Pendant un siége de quatre mois, l'enthousiasme religieux des assiégés répondit à celui des assaillants; les murs furent couverts de croix, d'étendards bénis par les prêtres et d'images miraculeuses; mais ce zèle fut impuissant. Sophronius, le patriarche de Jérusalem, qui dirigeait les efforts des assiégés, fut réduit à offrir de capituler; toutefois il ne voulut ouvrir les portes de la ville qu'autant que le commandeur des croyants, le khalife Omar, viendrait en personne recevoir ce précieux dépôt, et garantir la capitulation par sa parole. Jérusalem, également sacrée aux yeux des musulmans comme des chrétiens, parut au vieux compagnon de Mahomet mériter, de la part du khalife, un pieux pélerinage. Il partit; mais sur le même chameau rouge qui le portait, le souverain de l'Arabie et d'une grande partie de la Syrie et de la Perse, avait encore tout son bagage, savoir: un sac de blé, un panier de dattes, une écuelle de bois et une outre pleine d'eau. En face de Jérusalem, le khalife s'écria: «Dieu est victo-» rieux! Seigneur, accordez-nous une conquête qui ne soit » point teinte de sang.» On dressa sa tente de poil de chameau, il s'assit sur la terre, et y signa la capitulation par laquelle il s'engageait à laisser aux chrétiens, non seulement leur liberté de conscience, mais la pleine jouissance de l'église

du Saint-Sépulcre. Il entra ensuite, sans précaution et sans crainte, dans la ville, discourant avec le patriarche; il refusa, malgré l'invitation de celui-ci, de prier dans l'église des chrétiens, de peur que ce ne fût une occasion pour ses successeurs de venir, à son exemple, y prier à leur tour, et de diminuer ainsi la pleine propriété qu'il s'était engagé à laisser aux chrétiens. Il fit jeter les fondements d'une mosquée magnifique sur les ruines de l'ancien temple de Salomon; et, au bout de dix jours, il retourna, dans le même simple appareil, à Médine, pour prier sur le tombeau de l'apôtre dont il ne s'écarta plus.

La soumission de Jérusalem aux musulmans est rapportée à l'année 637; celle d'Antioche et d'Alep, à la campagne de 638. Dans le même temps Héraclius, qui n'avait point paru à la tête de l'armée, se dérobait en cachette à une province qu'il n'osait pas défendre et qu'il n'espérait plus de revoir. Trompant ses courtisans et ses soldats, il s'embarqua avec un petit nombre d'amis pour Constantinople. Son fils aîné, Constantin, qui commandait à Césarée, s'enfuit de même en apprenant le départ de l'empereur, et l'armée qu'il commandait se dissipa ou passa sous les drapeaux ennemis. Tyr et Tripoli furent livrés aux Arabes par trahison, et le reste des cités de Syrie ouvrit ses portes par capitulation. Abu Obeidah, qui craignait pour les vainqueurs les délices d'Antioche, ne voulut point y laisser séjourner ses soldats plus de trois jours; mais le vieux khalife, qui n'était austère que pour lui-même, regretta que les musulmans n'eussent pas joui un peu plus des fruits de leur victoire: « Dieu n'a point » défendu, écrivit-il à son général, l'usage des bonnes cho- » ses de ce monde aux croyants, et à ceux qui pratiquent les » bonnes œuvres: aussi auriez-vous dû leur permettre de se » reposer davantage et de partager les jouissances qu'offre le » pays. Tout Sarrasin qui n'a point de famille en Arabie est » libre de se marier en Syrie, et chacun d'eux peut acheter » les femmes esclaves dont il a besoin. » Une maladie contagieuse, qui frappa les musulmans peu après la conquête de la Syrie, ne leur permit pas de goûter cette indulgence du kha-

life. Ils y perdirent vingt-cinq mille combattants, et, parmi eux, leur chef Abu Obeidah. Le vaillant guerrier qui l'avait secondé, et qui, dans tous les moments de danger ou de difficulté, prenait le commandement, qu'il lui rendait ensuite, Caled, l'épée de Dieu, mourut trois ans après à Émésa.

La conquête de la Perse, que Caled avait commencée, avait dans le même temps été poursuivie par d'autres généraux sarrasins, Yezdegerd, petit-fils de Chosroès, qui était monté en 632 sur le trône, et dont l'ère est restée fameuse, non pour aucun mérite qui lui fût personnel, mais par son rapport avec un cycle astronomique, fut attaqué par une armée de trente mille musulmans : la bataille de Cadesia, à soixante lieues de Bagdad, décida du sort de la monarchie (en 636). Elle dura trois jours, et les Sarrasins y perdirent sept mille cinq cents hommes; mais l'armée de Perse y fut détruite, l'étendard de la monarchie enlevé; la fertile province d'Assyrie ou d'Irak fut conquise, et sa possession garantie par la fondation de Bassora, sur l'Euphrate, au-dessous de sa réunion avec le Tigre, à douze lieues de la mer. Said, le général des musulmans, s'avança ensuite au-delà du Tigre. Au mois de mars 637, il entra d'assaut dans Madaïn ou Ctésiphon, capitale de la Perse; et les trésors accumulés pendant plusieurs siècles furent abandonnés au pillage par les musulmans. Les vainqueurs, mécontents du site de l'ancienne capitale, en fondèrent une nouvelle sous le nom de Koufah, sur la droite de l'Euphrate. Yezdegerd, cependant, qui s'était enfui dans les montagnes, y maintint quelque temps encore les débris de l'empire persan; mais après une suite de défaites, comme il sollicitait un meunier de le transporter dans son bateau au-delà d'une rivière, sur les dernières frontières de son royaume, il fut atteint par les cavaliers musulmans, et massacré, en 651, la dix-neuvième année de son règne malheureux. En lui finit la seconde monarchie des Persans ou celle des Sassanides.

La Syrie et la Perse n'avaient été que faiblement défendues par les chrétiens et les mages; l'Égypte fut volontairement livrée par les cophtes, qui, séparés de l'Église dominante par la querelle incompréhensible des deux natures et des deux

volontés de Jésus-Christ, préférèrent le joug des musulmans à la persécution des orthodoxes. Depuis long-temps, et déjà même du vivant de Mahomet, ils étaient entrés en négociation avec les Arabes, leurs voisins : mais ceux-ci, pleins de la lecture des livres de l'Ancien Testament, jugeaient plus encore de la puissance et de la gloire de l'Égypte par la grandeur des Pharaons que par leurs propres yeux. Omar, sollicité par le vaillant Amrou, l'un des guerriers qui avaient le plus contribué à la conquête de la Syrie, avait donné son consentement à l'invasion de l'Égypte ; mais bientôt, se repentant d'une tentative aussi hardie, il avait expédié à Amrou, qui s'avançait au travers du désert avec quatre mille guerriers seulement, un courrier qui lui ordonnait de rétrograder s'il était encore en Syrie, et de regarder le sort comme jeté, de poursuivre hardiment son chemin, s'il avait déjà atteint les frontières d'Égypte. Amrou, se défiant de l'irrésolution de son souverain, ne voulut ouvrir la lettre que lorsqu'il fut déjà dans le pays ennemi. Il assembla alors son conseil de guerre, et prit tous les chefs à témoin que l'ordre du khalife et celui du ciel l'obligeaient à continuer sa marche en avant. C'était au mois de juin 638, et Pélusium, qui se rendit après un mois de siége, ouvrit aux Sarrasins l'entrée du pays.

Les Romains avaient transporté le siége du gouvernement de l'Égypte à Alexandrie; et Memphis, l'ancienne capitale, à peu de distance des pyramides, était déchue au rang d'une ville du second ordre; cependant sa population était encore très considérable, et comme les Grecs habitaient de préférence Alexandrie, Memphis était demeurée presque exclusivement une ville égyptienne ou cophte. Ce fut devant cette ville qu'Amrou se présenta dans l'été de 638, ou plutôt ce fut devant le faubourg de Babylone, ou Misrah, qui était sur la droite du fleuve, et du côté arabe; car l'ancienne Memphis était, de même que les pyramides, sur la rive gauche, ou lybienne. Le siége se prolongea sept mois, et ce fut pendant sa durée qu'Amrou renouvela sa négociation avec les cophtes monothélites et leur général Mokawcas. Un tribut de deux pièces d'or, pour tout homme au-dessus de l'âge de seize

ans, fut accordé en retour pour une pleine liberté de conscience. Le patriarche des jacobites, Benjamin, sortit du désert, et vint rendre hommage au conquérant. Dans toute la province au midi de Memphis, les cophtes prirent les armes, attaquèrent les Grecs et leur clergé, en massacrèrent une grande partie, et forcèrent le reste à s'enfuir. L'antique Memphis ouvrit enfin ses portes; mais les Sarrasins victorieux préférèrent le séjour du faubourg Misrah, plus rapproché de leur pays, et ils lui donnèrent le nom de *Cairo*, la ville de la victoire. La population se transporta insensiblement de la gauche à la droite de la rivière, pour se rapprocher des caravanes qui arrivaient du désert, et l'ancienne ville de Sésostris ne fut bientôt plus que la ville des tombeaux.

La conquête de l'Égypte ne pouvait être assurée que par celle du Delta, où tous les Grecs fugitifs de la vallée du Nil s'étaient retirés, et par celle d'Alexandrie, la seconde ville du monde en population et en richesses. En effet, le port de cette métropole, toujours ouvert à la marine des Grecs, pouvait constamment recevoir des renforts, et introduire dans le cœur du pays des armées ennemies; tandis que les habitants, animés par leur zèle religieux, et aigris par la trahison qu'ils venaient d'éprouver de la part des cophtes, étaient prêts à seconder puissamment la garnison. Amrou conduisit les musulmans au travers du Delta, où sa vaillance brilla dans des combats journaliers. Il mit le siége devant la ville, dont la circonférence était alors de dix milles : mais comme elle est défendue d'un côté par la mer, de l'autre par le lac Maréotis, les remparts exposés à l'attaque de l'ennemi avaient tout au plus deux milles et demi de longueur. Les combats se continuèrent pendant quatorze mois avec un acharnement dont peu de guerres avaient encore présenté l'exemple. Amrou, enlevé par les assiégés dans une sortie, fut fait prisonnier; mais il ne fut point reconnu. Sa fierté commençait cependant à exciter des soupçons; mais son esclave, enlevé avec lui, les détourna, en le frappant au visage et lui ordonnant de se taire parmi ses supérieurs; après quoi il le renvoya au camp musulman, pour y chercher l'argent convenu pour sa propre

rançon. La simplicité des premiers compagnons du prophète confondait sous des habits semblables le premier des guerriers avec le dernier, en sorte que l'esclave d'Amrou avait aisément passé pour son maître. Enfin les musulmans forcèrent leur entrée dans Alexandrie le 22 décembre 640, tandis que les Grecs s'embarquaient et évacuaient la capitale de l'Égypte. « J'ai pris, écrivait Amrou au khalife, la grande cité de l'Occident. Il me serait impossible de dire toute sa richesse, » toute sa beauté : mais qu'il vous suffise de savoir qu'elle » contient quatre mille palais, quatre mille bains, quatre » cents théâtres ou lieux d'amusement, douze mille bou- » tiques pour la vente seulement des végétaux destinés à la » nourriture de l'homme, et quarante mille juifs tributaires. » La ville a été prise par la force des armes, sans traité ni » capitulation, et les musulmans sont impatients de saisir les » fruits de la victoire. » Mais le vertueux Omar ne voulut jamais consentir au pillage qui semblait lui être demandé. Les habitants furent dénombrés : tous ceux qui demeurèrent fidèles à leur ancienne religion, soit jacobites, soit melchites ou orthodoxes, obtinrent, en payant le tribut annuel, la liberté de conscience garantie par les lois du prophète. Le nombre, il est vrai, des convertis qui, en récitant le symbole du vainqueur, passaient de la dépendance au pouvoir, et de la pauvreté à la richesse, fut grand dans cette province comme dans toutes les autres, et il compensa largement les pertes de l'armée victorieuse, encore que vingt-trois mille musulmans eussent péri dans le siége. Cependant la masse de la population demeura chrétienne; et même aujourd'hui, après douze siècles d'oppression, l'Église cophte dans la Haute-Égypte, et la grecque à Alexandrie, ne sont pas entièrement anéanties.

On demandera sans doute pourquoi je passe sous silence un événement plus célèbre que la conquête de l'Égypte elle-même, la sentence d'Omar contre la bibliothèque d'Alexandrie. « Ces livres sont inutiles, s'ils ne contiennent que la parole de » Dieu ; ils sont pernicieux s'ils contiennent autre chose. » Et les quatre mille bains d'Alexandrie chauffés pendant six mois avec des manuscrits où se trouvait le dépôt de tout l'an-

cien savoir de l'univers. Mais cette histoire étrange fut racontée pour la première fois, six siècles plus tard, par Abulpharage, sur les confins de la Médie. Les historiens nationaux et contemporains, Eutychius et Elmacin, n'en font aucune mention. Elle est en opposition directe avec les préceptes du Koran, et avec le respect profond des musulmans pour tout papier sur lequel le nom de Dieu peut se trouver écrit. D'ailleurs l'antique bibliothèque rassemblée par la magnificence des Ptolémée était depuis long-temps détruite; nous n'avons aucune assurance qu'elle eût depuis été remplacée par une autre.

Héraclius, qui avait survécu à sa puissance et à sa gloire, apprit à Constantinople la perte d'Alexandrie; mais ce fut la dernière des calamités de son règne: il mourut cinquante jours après la prise de cette ville, le 11 février 641.

Pendant les règnes des deux premiers khalifes, ces règnes signalés par de si brillantes conquêtes, les Sarrasins n'avaient rien perdu de l'enthousiasme que leur avait inspiré leur prophète, ils n'avaient mêlé aucune ambition privée, aucune jalousie, aucune passion personnelle, à ce zèle pour étendre le règne de Dieu qui dirigeait tous leurs efforts vers la guerre, et qui leur faisait rencontrer le martyre avec autant de joie que la victoire. Tous les commandants des armées nés dans la libre Arabie, accoutumés à toute l'indépendance de l'esprit et de la volonté, à toute l'énergie qu'elle développe, ne se figuraient pas avoir un maître lors même qu'ils obéissaient; ils ne faisaient cependant aucun usage de leur volonté, parce que leur unique désir était si parfaitement conforme à celui de leur chef que, pour exécuter ses ordres, ils n'avaient aucun besoin de se soumettre. Mais Omar, quoique plus jeune que Mahomet, avait, à la fin de son règne, passé sa soixante-dixième année: tous ses contemporains, tous ceux qui s'étaient formés sous lui, n'étaient plus dans la vigueur de l'âge; une génération nouvelle s'était introduite dans le gouvernement et dans l'armée; elle s'était surtout recrutée dans les pays conquis; et quoiqu'elle partageât l'enthousiasme religieux qui se nourrit et s'anime dans les grandes réunions d'hommes,

elle apportait déjà dans l'islamisme un autre caractère et d'autres ambitions.

Les deux khalifes qui vinrent ensuite, formés, comme leurs prédécesseurs, dans l'intimité du prophète, comme eux uniquement Arabes, et résidant toujours à Médine, conservèrent sans mélange la foi pure et ardente et la simplicité de mœurs qu'il avait su leur inspirer. Mais tandis qu'Abubeker et Omar, les deux premiers, d'accord avec leur siècle, durent à cette simplicité les succès les plus éclatants, Othman et Ali, les deux suivants, auxquels leurs contemporains ne ressemblaient plus, qui n'étaient plus entendus d'eux, et qui ne pouvaient plus les entendre, portèrent le désordre et la guerre civile dans ce gouvernement si simple. Après eux, et lorsque Moaviah eut remplacé Ali, le siége de l'empire fut transféré de Médine à Damas; le despotisme de l'Orient succéda à la liberté des déserts. Le fanatisme fut conservé dans l'armée; mais un autre principe de gouvernement dirigea la prudence ou cacha les vices des Ommiades.

Dans la douzième année de son règne, Omar fut blessé mortellement par un assassin, qui voulait venger quelque offense privée. Le khalife aurait pu tenter de laisser son pouvoir à son fils; il aurait pu songer aussi à transmettre son siége à Ali, fils d'Abu Taleb. Celui-ci, comme représentant la branche aînée des Koreishites, et comme mari de Fatime, la fille chérie de Mahomet, enfin comme décoré, dès sa première jeunesse, du titre de visir du prophète, semblait désigné au choix des musulmans. Mais Omar ne voulut point prendre sur lui la responsabilité d'une si grande décision; il nomma six des anciens compagnons de Mahomet, auxquels il abandonna l'élection, et il mourut le 6 novembre 644. Le choix de ces représentants de l'islamisme s'arrêta sur Othman, qui avait été secrétaire de Mahomet, et qui, déjà parvenu à une grande vieillesse, se trouva incapable de soutenir le fardeau dont on le chargea. Toutefois, durant son règne de onze ans, de 644 à 655, les musulmans achevèrent de soumettre la Perse; ils étendirent leurs conquêtes dans la Cilicie, jusqu'au Pont-Euxin; quelques unes de leurs armées traversèrent l'Asie-

Mineure, et menacèrent Constantinople; d'autres repoussèrent, en Égypte, deux débarquements des Grecs; et, en 647, ils s'avancèrent en Afrique jusqu'à Tripoli. Tant de conquêtes ne suffirent point pour maintenir la gloire qu'ils avaient acquise pendant les douze années précédentes. Othman, trompé dans son choix, trahi par ceux à qui il se confiait, prodiguant en vain les trésors de l'État sans pouvoir gagner des partisans, était assailli à Médine par les plaintes du peuple. Une secte nouvelle, les charégites, réclamaient la liberté complète, qui n'avait pu, disaient-ils, être subordonnée qu'aux inspirations du prophète, mais qui appartenait de droit à tout Arabe comme à tout musulman. Les armées elles-mêmes se rapprochèrent; elles vinrent camper à une lieue de Médine, et elles envoyèrent sommer le vieux khalife, ou d'exécuter mieux la justice, ou de descendre du siége de commandeur des croyants. Les gardes abandonnèrent les portes de la ville et du palais, et, après quelque hésitation, des assassins, conduits par un fils d'Abubeker, frère d'Ayesha, la plus jeune des femmes de Mahomet, mais celle qu'on nommait alors la mère des croyants, vinrent poignarder Othman sur son siége, comme il couvrait son cœur avec le Koran.

Ali n'avait eu aucune part au meurtre, ou d'Omar, ou d'Othman. Respecté des musulmans comme le favori du prophète, comme son gendre, et le père de la seule postérité que Mahomet eût laissée, il avait pourtant été repoussé dans les trois élections précédentes d'un rang qu'il regardait comme son droit. A la mort d'Othman, le 18 juin 655, tous les Koreishites se prononcèrent en sa faveur. Ali fut déclaré khalife par la plus grande partie des Arabes. Mais les commandants des armées ne voulaient déjà plus reconnaître ces chefs pacifiques des prières de Médine, qui n'avaient partagé ni leurs dangers ni leurs victoires; et Ayesha, toujours jalouse d'Ali, et qui avait eu une grande part aux troubles du règne précédent, excitait les soldats à défendre leur indépendance par les armes.

Ali avait conservé toute la simplicité de mœurs des premiers musulmans : à l'heure des prières, il se rendait à la mos-

quée à pied, revêtu d'une robe légère de coton, avec un turban grossier sur la tête, portant ses sandales à la main, et s'appuyant sur son arc, au lieu de bâton. Renommé parmi les musulmans, comme saint, comme poète et comme guerrier, comme l'époux toujours fidèle de Fatime, qui n'avait survécu que peu de mois à son père ; comme le père d'Hassan et d'Hocein, que le prophète avait souvent tenus sur ses genoux, il n'avait rien perdu de sa valeur pendant les vingt-quatre années qu'il avait passées dans le repos, auprès du tombeau de Mahomet : mais il donna bientôt lieu de croire que sa prudence n'était point égale à sa haute réputation. Il avait mécontenté Telha et Zobéir, deux des plus vaillants chefs des Arabes, qui levèrent contre lui, à la Mecque, l'étendard de la rébellion, qui usurpèrent le gouvernement de Bassora et de l'Assyrie, et qui appelèrent Ayesha dans leur camp. Ali vint les chercher jusque sous les murs de Bassora : une terrible bataille, dans laquelle il avait contre lui le désavantage du nombre, fut livrée entre deux armées, dans l'une desquelles on voyait le gendre, dans l'autre la veuve de Mahomet. Celle-ci, après avoir parcouru les rangs, s'était arrêtée dans une chaise fermée que portait un chameau au milieu de la mêlée. Soixante-dix hommes furent successivement blessés ou tués en conduisant ce chameau, qui a donné son nom à la première bataille des musulmans dans leurs guerres civiles ; on la nomma la bataille du chameau. Ali fut enfin victorieux, et Ayesha, sa prisonnière, fut reconduite avec honneur à la tombe du prophète.

Dans le même temps, Moaviah, fils d'Abu Sophian, l'ancien rival de Mahomet, avait été nommé khalife en Syrie. Le commandement de cette province lui avait été confié par Omar, et il s'y était distingué également par sa valeur et sa modération. À la nouvelle de la mort d'Othman, il s'était déclaré le vengeur de ce commandeur des croyants; il avait exposé ses vêtements ensanglantés dans la mosquée de Damas, et soixante mille Arabes ou Syriens convertis avaient juré de suivre son étendard. Amrou, le conquérant de l'Égypte, et le plus justement célèbre entre les généraux musulmans, fut le

premier à saluer Moaviah du nom de khalife. Ali marcha contre lui : toutes les forces des conquérants de l'Asie se rassemblèrent dans les deux camps, et si l'on peut en croire les historiens arabes, trop enclins, il est vrai, à chercher à étonner plutôt qu'à instruire le lecteur, les deux armées demeurèrent en présence onze mois ; quatre-vingt-dix combats furent livrés entre elles ; quarante-cinq mille hommes périrent du côté de Moaviah, vingt-cinq mille de celui d'Ali. Enfin les musulmans demandèrent que, selon la loi du Koran, les deux rivaux s'en rapportassent à la sentence de deux arbitres. Les deux khalifes se soumirent au vœu de l'armée : Ali retourna à Koufah, sur l'Euphrate, Moaviah à Damas, et leurs deux représentants, Abou Mouça et Amrou, durent décider quel serait le commandeur des croyants. Déposer l'un et l'autre, pour en nommer un troisième, semblait l'expédient le plus impartial ; les arbitres s'y arrêtèrent, et Abou Mouça annonça au peuple qu'Ali avait cessé d'être khalife : mais Amrou, trompant son collègue, se hâta de déclarer que Moaviah demeurait donc seul commandeur des croyants. C'est de cette supercherie que date le schisme toujours subsistant entre les shiites et les sonnites : les premiers, et surtout les Persans, tiennent pour illégale la déposition d'Ali, et même la succession des trois khalifes intermédiaires entre lui et Mahomet ; les seconds, et surtout les Turcs, regardent Moaviah comme ayant dès lors succédé légitimement à Ali.

La guerre civile recommença, et elle dura autant que le règne d'Ali (656-661). L'empire, fondé par tant de victoires, semblait sur le point de succomber : trois kharadji, ou fanatiques de cette secte qui réclamait sans cesse contre l'usurpation des pouvoirs nationaux, résolurent de dévouer leur vie pour frapper en même temps les trois hommes qui faisaient verser le plus pur sang des musulmans. Les deux fanatiques qui devaient frapper Amrou et Moaviah furent arrêtés : Ali succomba, le 24 janvier 661, sous les coups du troisième. Il était alors âgé de soixante-trois ans.

Hassan, fils aîné d'Ali et petit-fils du prophète, fut reconnu par la secte des shiites comme successeur de son père. Mais

dénué d'ambition, et ne voulant pas prolonger des guerres civiles qui avaient déjà fait répandre tant de sang, il entra en traité avec Moaviah, et au bout de six mois il donna sa démission.

Le zèle de Moaviah n'était pas si désintéressé que celui de ses prédécesseurs. Dans un règne de vingt ans, et qu'il prolongea jusqu'à la dernière vieillesse, il cicatrisa les blessures faites à l'empire musulman par les guerres civiles ; il tourna de nouveau les armes des croyants contre ceux qu'ils nommaient les infidèles, contre les Turcs au-delà de l'Oxus, et contre les chrétiens dans l'Asie-Mineure et l'Afrique. Ses armées, pendant sept ans, assiégèrent Constantinople, tandis que d'autres armées traversaient la Lybie, et fondaient la nouvelle capitale de cette province nommée Cairoan, à douze milles de la mer, à cinquante milles de Tunis. Mais les conquêtes des musulmans n'avaient plus pour unique objet de répandre la religion du Koran ; elles affermissaient désormais l'empire d'une nouvelle famille souveraine, qui réunissait les habitudes despotiques des anciens monarques de l'Orient au fanatisme des nouveaux sectaires. Moaviah avait quitté l'Arabie pour ne plus y retourner : il préférait la soumission des Syriens et leurs habitudes d'esclavage à la fière indépendance des Bédouins. Il réussit à faire reconnaître comme son collègue son fils, le voluptueux Yézid, auquel il assura ainsi d'avance sa succession ; et cette transmission du pouvoir étant admise une première fois, la lieutenance du prophète devint héréditaire dans la famille du fils de cet Abu Sophian, qui avait été son plus ancien et son plus ardent ennemi.

Les Fatimites, les enfants d'Ali et de la fille de Mahomet, n'avaient voulu ni exciter une guerre civile, ni reconnaître ce qu'ils regardaient comme une usurpation, ni cesser non plus de combattre pour la foi. Hocein, second fils d'Ali, avait servi au second siége de Constantinople : cependant lorsque les vices d'Yézid firent connaître aux musulmans le poids et la honte du joug nouveau qu'ils portaient, Hocein, retiré à Médine, prêta l'oreille aux propositions d'un parti qui annonçait son désir de rendre la souveraineté au petit-fils de

Mahomet et au représentant des Koreishites. Cent quarante mille hommes, assurait-on, étaient prêts à tirer l'épée pour lui. Hocein traversa le désert avec une faible troupe d'amis dévoués à sa famille ; mais en arrivant sur les frontières de l'Assyrie, il trouva que l'insurrection en sa faveur avait été déjà supprimée, et que, de toutes parts il n'était plus entouré que d'ennemis. La retraite était impossible ; la soumission lui parut indigne de lui. En vain il exhorta ses amis à pourvoir à leur sûreté ; aucun ne voulut l'abandonner. Trente-deux cavaliers et quarante fantassins résolurent donc d'affronter l'armée d'Obeidollah, gouverneur de Koufah, qu'ils savaient être forte de cinq mille chevaux : mais entre les musulmans, il n'y en avait aucun qui ne frémît de porter ses mains sur le fils d'Ali et le petit-fils du prophète ; aucun n'osait soutenir la charge des Fatimites. Ils ne se faisaient pas, il est vrai, le même scrupule de les attaquer de loin avec leurs flèches, parce qu'alors ils ne distinguaient pas sur qui porteraient leurs coups. Tous les Fatimites périrent, et Hocein, avec son fils et son neveu, qu'il supportait blessés dans ses bras, fut tué le dernier. C'est ainsi que la maison de Mahomet fut accablée, le 10 octobre 680, dans l'empire même qu'il avait fondé. Cependant Hocein laissait des fils, dont la succession, jusqu'à la neuvième génération, a fourni les imans ou pontifes, qui sont, jusqu'à ce jour, l'objet de la vénération des Persans, et que les khalifes ommiades n'osèrent point persécuter dans la libre Arabie.

CHAPITRE XV.

Les Ommiades et la Chrétienté. — 661-750.

Nous avons cru devoir donner une attention suivie au promoteur de l'une des plus grandes révolutions qui aient changé la face du monde : nous avons aussi cherché à faire connaître ses premiers disciples, ses apôtres conquérants, qui unirent d'une manière si étrange les vertus les plus austères des anachorètes, à l'ambition sans bornes des usurpateurs. Mais une fois que nous avons montré comment l'empire des khalifes fut fondé, une fois que le palais de Damas fut habité par une suite héréditaire de princes voluptueux, inconnus aux armées, et dont la politique n'a pas laissé des traces plus profondes que la valeur, nous ne donnerons point aux noms bien vite oubliés de Yézid, Moaviah, Mervan, Abdolmalek, Valid, un degré d'études et des recherches que nous avons refusés aux histoires presque domestiques des rois mérovingiens, des Lombards ou des Bourguignons. Il suffira de dire que, depuis l'élévation de Moaviah, qui mit sur le trône, en l'an 661 de Jésus-Christ, cette branche de la famille des Koreishites que, d'après son aïeul, on nomma la maison des Ommiades, quatorze khalifes régnèrent successivement pendant un espace de quatre-vingt-dix ans dans le palais de Damas, jusqu'à Mervan II, qui, en 750, fut déposé et mis à mort par Aboul-ben-Abbas, ce qui veut dire descendus d'Abbas, oncle de Mahomet; avec ce dernier commença la maison des Abbassides, illustrée par la fondation de Bagdad sa résidence, et par la protection qu'elle accorda aux lettres.

Dans le palais des khalifes rien ne rappelait plus les fondateurs d'une religion austère, et les représentants d'un prophète qui n'avait jamais renoncé aux habitudes du plus pauvre

Bédouin. Une garde nombreuse, toute chamarrée d'or, toute hérissée de fer, veillait à la porte ; tout le luxe des arts et de la richesse décorait les appartements intérieurs ; toutes les délicatesses de la vie la plus somptueuse étaient rassemblées pour satisfaire les goûts du commandeur des croyants : lorsqu'il voyageait, quatre cents chameaux suffisaient à peine pour transporter sa cuisine ; sept mille eunuques étaient chargés des soins domestiques de sa personne ou de la garde de ses femmes. Le khalife se faisait toujours un devoir de se rendre à la grande mosquée pour la prière, et d'y prêcher le vendredi, jour consacré au culte par les musulmans ; mais c'était la seule occasion où il se présentât au peuple dans toute la pompe de la royauté ; le reste de sa vie s'écoulait dans les paradis de Damas, nom que les Orientaux donnent à leurs jardins, au milieu des eaux jaillissantes, sous des ombrages frais et dans une atmosphère embaumée de parfums.

Mais tandis que les souverains avaient absolument changé de caractère, la nation nouvelle des musulmans conservait cet élan, cette activité, cette énergie qui semblaient devoir lui soumettre l'univers, et qui en auraient bientôt, en effet, achevé la conquête, si elle n'avait pas été abandonnée par ses chefs. Cette transformation absolue des Orientaux, opérée dans un espace de temps si court, et qui leur donnait un caractère aussi durable qu'il était opposé à celui qu'on leur avait vu jusqu'alors, est une des merveilles les plus dignes d'attention du moyen âge. La maison des Ommiades ne fut jamais aimée ni servie avec affection par les Arabes. Ce furent donc les nouveaux convertis, les Syriens, les Persans, les Égyptiens qui formèrent ses armées. Mais depuis quinze cents ans qu'on voyait ces peuples agissants sur le théâtre du monde et éclairés par le flambeau de l'histoire, on avait eu le temps de connaître leur caractère ; il avait été mis à des épreuves successives par les gouvernements et les religions diverses des anciens Égyptiens et des anciens Perses, des Grecs, successeurs d'Alexandre, des Romains et des Grecs chrétiens ; toujours on les avait vus également superstitieux et pusillanimes, empressés à admettre tous les prodiges, à souiller

leur culte par toutes les extravagances, à énerver leur âme par tous les plus lâches plaisirs. Tout à coup ils adoptent avec enthousiasme une religion qui sépare par un abîme le dieu des esprits d'avec la créature ; qui réprouve tout anthropomorphisme, toute image, tout ce qui, dans le culte, peut parler aux sens ; qui ne reconnaît aucun miracle ; qui cherche le secours d'en haut par des prières ; qui attend la protection céleste, mais ne la garantit jamais par des prophéties, et ne regarde jamais le succès ou la défaite comme un jugement prononcé sur elle ; une religion qui n'a point d'autre grand-pontife que le chef de l'État, point d'autres prêtres que les hommes de loi ; et cette religion se maintint pendant des siècles sans altération. Si elle s'est enfin corrompue, ce ne sont point les dispositions du peuple, si contraires en apparence à son esprit, qui lui ont été fatales ; ce sont les vices du gouvernement, c'est l'influence délétère du despotisme qu'elle n'avait pas établi, qui ne résultait pas de ses principes, mais que le développement prodigieux de la puissance militaire qu'elle favorisait avait cependant rendu triomphant.

Cette transformation, si rapide, des lâches Syriens en vaillants musulmans peut être considérée comme une des plus brillantes expériences du parti qu'un législateur peut tirer du besoin de développement, du besoin d'activité qui se trouve dans tous les hommes, et qui, une fois excité par un but louable, se suffit à lui-même et fait sa propre récompense. La jouissance du repos n'est rien encore à côté de celle du progrès. La conservation cesse d'être un bien quand on la compare au développement. Les vieillards, qui vivent dans le passé, peuvent demander qu'on ne dérange rien à leurs habitudes, qu'on n'exige d'eux aucun effort au-delà de ceux qu'ils ont faits jadis ; et les nations vieillies, qui prennent pour doctrine les faiblesses de leurs chefs, croient souvent aussi que les jouissances du moment seraient troublées par toute activité, et que tout changement est ennemi du bonheur ; mais les jeunes gens, qui répètent ces enseignements étrangers à leur âge, ne se connaissent pas eux-mêmes : qu'on leur donne occasion de penser et d'agir, et bientôt ils trouveront que les plus vives

jouissances, ou de la société, ou du luxe, ou des sens, ne les tentent plus à côté de cette vie nouvelle qu'ils acquièrent en se développant eux-mêmes. Chaque homme, en écartant le souvenir des scènes, ou de vanité, ou de vice, qu'il a pu connaître, se reporte avec délices sur les périodes, peut-être de danger, peut-être même de douleur, où son âme s'est développée tout entière, où il a appris à connaître tout le trésor qu'il possédait en lui-même, tout son courage, sa patience, son industrie, sa force de compréhension, son activité.

Mahomet avait appelé les Orientaux à penser et à agir, et la jouissance de la pensée et de l'action fut d'autant plus vive pour eux qu'elle était plus nouvelle. Pour établir sur les ruines du polythéisme ou de cette superstition grossière qui avait remplacé en Orient le christianisme, quoiqu'elle en conservât le nom, une religion purement spirituelle, et qui donnait de la Divinité l'idée la plus abstraite et la plus simple, il avait eu besoin d'appeler à son aide toute la puissance du raisonnement, d'autant plus qu'il n'appuyait point sa prédication par des miracles, et que ses disciples, quel que fût leur enthousiasme, ne voyaient d'autre preuve de sa mission divine que son éloquence. En effet, Mahomet, dans ses conférences avec les marchands, les voyageurs, les pélerins de toutes les parties de l'Arabie à la Caaba, leur demandait surtout de réfléchir, de se retourner sur eux-mêmes, de juger leurs anciennes croyances avec le flambeau de leur raison, et de s'élever à la connaissance de l'Être Suprême par la contemplation de l'immensité de ses ouvrages, et de tout ce qu'il y avait de plus pur dans leur propre individu. La répétition des mêmes arguments pendant une longue suite d'années avait élevé la raison de l'orateur au-dessus de celle de ses antagonistes, et son éloquence sur le sujet qui l'occupait uniquement, devançant presque sa pensée, lui paraissait peut-être à lui-même, et devait paraître aux autres, une inspiration. Lorsque ces discours furent ensuite recueillis, furent considérés comme des oracles qui fixaient les limites de la foi, de la morale et de la justice, ils firent sur la postérité de ses sectateurs un effet diamétralement opposé à celui qu'ils avaient fait sur lui-même

et sur ses disciples. Ils avaient accoutumé les musulmans nouvellement convertis à réfléchir ; ils accoutumèrent leurs descendants à soumettre leur raison : ils avaient renversé d'anciennes barrières pour les premiers, ils en élevèrent de nouvelles pour les seconds : aussi le temps est venu, pour les musulmans comme pour d'autres religionnaires, où les dépositaires des révélations qui fondent leur croyance ont interdit à leurs fidèles le seul exercice de l'esprit qui fasse croire, l'examen. Mais dans le temps où la religion d'Islam fut fondée, dans celui où elle fit de si rapides progrès, le musulman ne se contentait pas de croire les vérités nouvelles qui avaient remplacé pour lui toutes les erreurs de l'idolâtrie, il les méditait sans cesse, il s'efforçait de les développer par ses arguments, de les affermir par son éloquence, tout comme de les établir par son épée. Les prières qu'il répétait cinq fois par jour donnaient de la ferveur à ses méditations sans en changer l'objet. La prédication ne devait pas moins que la tactique militaire être l'étude du général d'armée ; chaque croyant pouvait à son tour occuper la chaire, quand il se sentait plein de son sujet sacré et qu'il se croyait inspiré; et, comme les carrières politiques et religieuses n'étaient point séparées, le mélange constant des méditations les plus sublimes, avec les conseils de la prudence mondaine adressés à une nation ou à une armée, donnaient à l'éloquence des Arabes le caractère le plus entraînant.

Aussi et cette éloquence et la poésie firent dans l'empire des Arabes des progrès non moins rapides que ceux de leurs conquêtes. Une nation dont le prophète, dont le législateur ne savait pas écrire, se trouva, au bout d'un siècle, seule active dans le monde savant, seule propre aux découvertes, seule occupée d'accroître sans cesse le fonds des connaissances humaines que les Grecs ou les Latins auraient dû conserver, mais qu'ils laissaient dépérir. On ne saurait prévoir jusqu'où serait parvenu le génie ardent d'un peuple du Midi, qui s'élançait avec tant de vigueur dans la carrière, s'il n'avait bientôt été arrêté par les bornes de la politique, puis resserré de tous côtés par la jalousie du pouvoir.

Mahomet ne fondait ni la liberté ni le despotisme : accoutumé à la première, il ne voulait pas non plus effaroucher le second par des décisions qui lui fussent trop contraires. Mais un homme de génie, au moment où il fonde un empire, où il dirige une puissante révolution, se soumet difficilement aux formes républicaines, qui gênent ses conceptions et arrêtent l'exécution de ses plus sublimes projets, ou qui le forcent à révéler au public le secret plus intime de sa pensée. Par ces formes, on obtient l'expression de la volonté et de la prudence d'une moyenne dans l'espèce humaine. Un pouvoir qui émane du peuple et qui le représente fidèlement doit arriver à faire triompher ce qu'on pourrait appeler le sens commun des nations, la raison et les connaissances qui s'y trouvent généralement répandues. Mais autant ce sens commun est au-dessus du sens commun des rois, de la dépravation des cours, de l'oubli des intérêts nationaux, des ministres, autant il est au-dessous de l'intelligence des grands hommes. Le héros qui s'est mis à la tête d'une nation par son seul génie, voudra bien, après lui, confier le sort de cette nation à un sénat, parce que ce sénat sera plus sage que son fils, mais il ne sera pas si profond que lui-même ; et le grand homme, par la conscience de son génie, cherchera à se soustraire à la règle qui est faite pour de moins habiles que lui ; tout comme l'homme médiocre s'y dérobe pour ne pas mettre au jour sa propre incapacité. Mahomet ne détruisit ni ne conserva les institutions républicaines de la Mecque ; mais il éleva au-desseus d'elles la puissance des inspirations, la voix divine qui devait faire taire tous les conseils d'une prudence humaine. Le despotisme ne fut point organisé par lui, il fut la conséquence du don seul de prophétie.

Les premiers successeurs de Mahomet, en se déclarant chefs des prières du peuple, ne prétendirent point au don d'inspiration. Ils ordonnèrent cependant, au nom de celui dont ils se disaient lieutenants, et ils furent obéis sans hésitation ; mais on ne saurait dire même alors que leur autorité fut despotique. Ils étaient les organes de la volonté publique ; une seule pensée, une seule passion absorbait tous les musulmans ; tous

leurs efforts dans la vie devaient tendre et tendaient en effet à faire triompher la foi. Les quatre premiers khalifes ne prétendaient rien pour eux-mêmes, aucune jouissance n'était le fruit de leur immense pouvoir; ils le tenaient de la confiance qu'on accordait plus encore à leur piété qu'à leurs lumières; ils l'exerçaient sans jalousie, et l'abandonnaient presque sans partage aux lieutenants qu'ils en jugeaient les plus dignes. Les compagnons de Mahomet, ces héros qui avaient commandé les armées, ne pouvaient avoir d'autre but, d'autres projets que ceux mêmes qu'avait le prophète : aussi ne limitait-on point l'exercice de leur pouvoir par des instructions; ils étaient dépositaires de cette puissance souveraine, qu'ils tenaient moins encore du khalife que de la nation ou de la religion; leurs moindres délégués agissaient de même, d'après cette impulsion commune. En maintenant la discipline la plus exacte ils se sentaient libres, ils se sentaient souverains, car ils ne faisaient jamais qu'exécuter leur propre volonté, qui était conforme à celle de tous. Ainsi, pendant l'époque la plus brillante des conquêtes des musulmans, leur armée poussant en avant leurs généraux, sans responsabilité, sans garantie d'aucune espèce en faveur de la liberté, agit toujours avec l'esprit d'une république.

Ce fut cette passion universelle, ce dévouement de tous à la cause commune, qui développa d'une manière si brillante et si inattendue l'activité des Orientaux; qui donna aux fils des plus lâches des Syriens tant de bravoure, tant de persistance; qui leur suggéra des combinaisons si ingénieuses dans l'art de la guerre; qui soutint leur constance d'une manière si inébranlable dans les dangers et les privations : ce fut aussi ce développement si complet d'eux-mêmes, ce sentiment qu'ils avaient mis en œuvre, tous les talents, toutes les vertus dont ils étaient doués, qui les rendirent heureux, quelles que fussent contre eux les chances de la guerre et de la fortune. Ce sentiment récompensa avec plus de certitude leurs héroïques efforts, que les houris aux yeux noirs qui leur étaient promises dans le paradis. Les succès les plus brillants sont la conséquence immanquable de cette gratification accordée à la

passion la plus noble de tout un peuple. Le patriotisme, la gloire et le bonheur des individus se soutinrent dans les armées et sur les frontières de ce vaste empire long-temps après qu'une corruption mortelle eut gagné le centre. Les khalifes ignorés de Damas et de Bagdad continuèrent à remporter des victoires dans des pays qu'ils ne virent jamais, et dont ils ne connaissaient pas même le nom, long-temps après que leur gouvernement se fut souillé de tous les vices d'une cour despotique, que les caprices du maître eurent abattu les têtes les plus illustres, et que les commandants des braves eurent été choisis ou destitués d'après les plus indignes intrigues. C'est que les soldats victorieux combattaient pour l'islamisme et non pour le khalife, qu'ils obéissaient à leur conscience et non aux ordres du palais, qu'ils croyaient enfin toujours être de libres agents de la Divinité. Ce ne fut qu'après avoir eu long-temps le spectacle des guerres civiles, des trahisons et des bassesses de leurs chefs, qu'ils arrivèrent enfin à comprendre qu'ils n'étaient plus des citoyens, et qu'alors ils cessèrent aussi d'être des hommes.

Pendant le règne des Ommiades, l'empire des khalifes attaqua l'Europe en même temps par le levant et par le couchant, par la Grèce et par l'Espagne. Ses succès dans l'une et l'autre contrée furent d'abord menaçants, et pendant que la lutte durait encore, on aurait difficilement pu prévoir que l'issue en serait enfin favorable à la chrétienté.

L'empire grec se trouvait, vis-à-vis des Arabes, aux avant-postes de l'Europe. C'était sur lui que reposait la défense de la chrétienté; toutefois aucune alliance ne l'unissait aux États latins nouvellement formés qui se trouvaient avoir avec lui un intérêt commun pour le maintien de leur religion. Les peuples germaniques ne songeaient pas au danger qui pourrait un jour les atteindre; ils nourrissaient toujours contre les Romains, qu'ils avaient vaincus et qu'ils devaient cesser de craindre, les mêmes sentiments de mépris et de haine. Les Grecs demeuraient donc absolument seuls aux prises avec les musulmans, et quand on avait vu avec quelle rapidité Héra-

clius avait perdu ses provinces d'Asie, on devait accorder peu de confiance aux moyens de défense de ses successeurs.

Après la mort d'Héraclius, le trône de Constantinople demeura encore soixante-dix ans dans sa famille (641-711). Constant II, son petit-fils, dont le règne de 641 à 668 correspond à ceux d'Othman, d'Ali et de Moaviah, ou au temps des premières guerres civiles des musulmans, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et en Sicile. Des actions tyranniques, et un penchant pour l'hérésie monothélite qui excita contre lui, plus encore que ses crimes, la haine du clergé, l'avaient rendu odieux à ses sujets. Les Lombards laissaient alors en paix les établissements des Grecs en Italie, et Constant préférait le séjour de ses villes latines à celui d'une capitale qui lui rappelait ses forfaits. Il dut son salut aux guerres civiles qui divisèrent tous ses ennemis en même temps, les Lombards, les Sarrasins et les Avares. Il n'aurait été par lui-même en état de résister à aucun.

Constantin Pogonat, son fils, qui régna de 668 à 685, n'était pas fait pour inspirer beaucoup plus de confiance: jaloux de ses deux frères, il leur avait fait couper le nez, parce que les troupes, dans un mouvement séditieux, avaient demandé que trois augustes régnassent sur la terre comme trois personnes divines régnaient dans le ciel. Il n'avait encore signalé son gouvernement que par les petites et basses passions qui semblaient déjà indigènes dans le sérail chrétien de Constantinople. Ce fut lui que Moaviah vint attaquer (668-675) aussitôt qu'il eut apaisé les premières guerres civiles, et comme pour expier le sang musulman versé par les musulmans. Aucune précaution judicieuse n'avait été prise pour la défense de la capitale. L'Hellespont et le Bosphore demeurèrent ouverts, et la flotte des Sarrasins, partie des ports de Syrie et d'Égypte, vint chaque été, pendant sept ans, débarquer une armée de musulmans sous les murs de Constantinople. Cependant, si le rivage n'avait pas été défendu, les fortifications de la ville avaient été relevées; la foule des réfugiés de toutes les provinces d'Asie avait grossi le nombre des habitants et même des défenseurs de la capitale; quelque habitude des

combats avait été acquise par eux dans leur longue retraite, quelque enthousiasme religieux avait été réveillé par les dangers de la patrie et de l'Église, et ceux qui auraient fui en rase campagne se montrèrent encore capables de défendre des remparts.

Mais ce qui sauva surtout Constantinople, fut une invention nouvelle que la chimie offrit aux Grecs par un heureux hasard, au moment où le courage, le patriotisme, le talent, manquaient également aux chefs et aux soldats, pour repousser le plus redoutable ennemi. Un habitant d'Héliopolis (1), nommé Callinique, découvrit une composition de naphte ou d'huile de bitume, de poix et de soufre, qui une fois enflammée ne pouvait être éteinte par l'eau; elle s'attachait au bois avec une dévorante activité, et embrasait les vaisseaux ou les flottes entières; lancée sur les combattants, elle s'introduisait par les jointures de leurs armures, et les consumait avec d'horribles douleurs. Callinique, sujet des khalifes, mais chrétien, apporta son secret à Constantinople, et le consacra à la défense de la chrétienté. Ce secret, conservé jusqu'au milieu du quatorzième siècle, fut alors abandonné pour celui de la poudre à canon, dont les effets semblaient plus redoutables encore, et il ne nous est qu'imparfaitement connu. Les croisés, qui appelaient les Grecs *Grégeois*, le nommèrent le feu grégeois, tandis que les Grecs eux-mêmes le nommaient le feu liquide ou maritime. Les proues des vaisseaux et les remparts de la ville étaient garnis de trombes pour lancer cette huile enflammée à une grande distance. Un piston la chassait dans les airs avec rapidité. Au moment où l'huile entrait en contact avec l'air, elle était enflammée d'une manière qui ne nous est pas connue. On la voyait venir à soi sous la forme d'un serpent de feu, et tomber ensuite en pluie brûlante sur les vaisseaux et sur les soldats. Au bout d'une heure de combat, la mer entière, couverte de cette huile brûlante, ne semblait plus qu'une nappe de feu. Les flottes des Sarrasins furent à plusieurs reprises consumées par le feu

(1) Il y avait deux villes de ce nom, l'une en Syrie, l'autre en Égypte.

grégeois, et leurs plus vaillants guerriers, que l'aspect de la mort n'arrêtait jamais, reculaient devant les terreurs et les douleurs de cet incendie, qui, circulant sous leur armure, s'attachait à tous leurs membres.

C'est ainsi que Constantin Pogonat eut la gloire à laquelle il avait peu de droits de s'attendre, non seulement de forcer l'armée de Moaviah à lever le siége de Constantinople, mais encore de réduire ce khalife, déjà avancé en âge, à acheter avec l'empire d'Orient une paix de trente ans par un honteux tribut.

Le dernier prince de la race d'Héraclius, Justinien II, qui succéda, au mois de septembre 685, à son père Constantin Pogonat, était fait pour augmenter le danger de l'empire. Il n'avait que quinze ans; mais sa férocité, excitée par un eunuque et un moine, ses deux ministres et ses deux seuls confidents, avait toute l'activité de la jeunesse. Il jouissait des supplices qu'il ordonnait et qu'il voulait voir; il cherchait des émotions fortes dans la douleur d'autrui, et il était inaccessible à la pitié pour des maux qu'il n'avait jamais ni ressentis ni craints pour lui-même. Pendant dix ans, 685-695, l'Orient fut livré à toutes les fureurs d'un monstre qui ne manquait ni de talents ni de courage, et qui savait se défendre contre la haine universelle qu'il bravait. Pendant les dix années suivantes, Justinien, exilé, erra parmi les nations barbares des bords du Pont-Euxin. Une révolution l'avait précipité du trône, mais son successeur, par une indulgence imprudente, avait épargné sa vie, et en lui faisant couper le nez, avait cru le rendre incapable de régner de nouveau. Justinien remonta cependant sur le trône en 705, ramené à Constantinople par une armée de Bulgares païens et de Chosars, peuple qui habitait alors les bords du Don. Deux augustes, Léonce et Apsimar, avaient régné durant son exil; tous deux chargés de chaînes furent conduits à l'hippodrôme, et Justinien plaçant un de ses pieds sur la gorge de chacun d'eux, assista pendant une heure aux jeux du cirque, en foulant ainsi sous ses pieds ses victimes avant de les envoyer au supplice. Depuis son retour, Justinien II se maintint encore six ans sur le trône, et la cruauté

qu'il avait montrée durant son premier règne fut aiguisée par sa soif de vengeance ; le tyran condamna aux plus effroyables supplices, non des individus, mais des villes entières qui, pendant sa disgrâce, avaient mérité son courroux. Enfin, un nouveau soulèvement en délivra l'Orient. Il fut massacré au mois de décembre 711. Son fils et sa mère furent égorgés avec lui, et la race d'Héraclius fut éteinte.

La longue période de la tyrannie de Justinien II et des révolutions, qui à deux reprises le précipitèrent du trône, ne fut point marquée par de grandes calamités au dehors. Les Bulgares, peuple féroce de race esclavonne qui s'était établi sur le Danube, dans le pays qui porte toujours leur nom, ne prirent part aux guerres civiles des Grecs que pour assister Justinien contre ses sujets ; les musulmans étaient trop occupés chez eux pour attaquer l'empire. L'Arabie n'avait point voulu reconnaître la maison de Moaviah ; un nouveau khalife nommé à la Mecque avait de là étendu sa domination sur la Perse ; en sorte que l'un comme l'autre des deux empires de l'Orient était trop occupé de ses propres troubles pour songer à porter la guerre chez ses anciens rivaux. Les Sarrasins recouvrèrent les premiers la libre disposition de leurs forces. Sous le règne de Soliman, une armée de cent vingt mille hommes, commandée par Moslemah, frère du khalife, fut chargée, en 715, d'accomplir la conquête de Constantinople, qu'on assurait que Mahomet avait promise aux croyants, et que les musulmans regardaient presque comme nécessaire à leur salut. Mais dans ce nouveau danger, la fortune de Constantinople appela au gouvernement un homme doué d'un fort caractère, de talents distingués et d'une raison éclairée. Ce fut Léon III ou l'Isaurien, qui fut couronné le 25 mars 717, et qui régna jusqu'en 741. Sa couronne fut après lui transmise à son fils et à son petit-fils. Élevé dans une condition obscure, au milieu des montagnes de l'Asie-Mineure, chez un peuple auquel les arts des grandes villes étaient inconnus, il s'était pénétré parmi ses compatriotes de l'aversion primitive des juifs et des chrétiens pour les idoles et les images, dont le culte s'était déjà, depuis plusieurs siècles, introduit dans

l'Église. Son éloignement religieux et philosophique pour l'idolâtrie avait été fortifié par les reproches qu'adressaient sans cesse aux Grecs les peuples de l'Orient, leurs rivaux, toujours ennemis des images. Les Persans, et ensuite les musulmans, en témoignant leur horreur pour tous les hommes qu'ils voyaient adorer l'ouvrage de leurs mains, en avaient appelé contre les chrétiens au témoignage de leurs propres livres sacrés ; ils leur avaient reproché de violer grossièrement le second des commandements de Dieu. Comme en même temps ils avaient renversé les autels, traîné dans la boue ces images qu'on disait miraculeuses, et bravé avec succès toutes les foudres que les prêtres disaient armées pour leur défense, ils avaient porté à la superstition les coups qui lui sont le plus redoutables, ceux qui parlent aux sens et non à l'esprit. Un grand zèle de réforme fut alors excité dans tout l'empire, un vif désir de retourner à une religion plus pure succéda au honteux trafic de superstition qui avait si long-temps déshonoré le clergé. Léon l'Isaurien se mit à la tête de ce mouvement honorable ; et pour résister aux efforts du fanatisme musulman, il en appela à la raison, à la philosophie, aux lumières du vrai christianisme. Heureux s'il avait pu n'employer aucune autre force contre la superstition, et si les attaques et les complots des moines ne l'avaient pas entraîné à des mesures de persécution qui déshonorèrent la cause qu'il servait !

La défense de Constantinople, par Léon l'Isaurien, fut plus brillante encore que n'avait été celle de Constantin Pogonat, lors du premier siége. Avant que Léon fût affermi sur le trône, Moslemah, le 15 juillet 717, avait traversé l'Hellespont, au passage d'Abydos, avec sa nombreuse armée. Plantant pour la première fois les drapeaux musulmans en Europe, il avait attaqué les murailles du côté de terre, tandis qu'une flotte de dix-huit cents voiles les attaquait du côté de la mer. La flotte entière fut incendiée par le feu des Grecs ; une seconde flotte, dans la campagne suivante, fut également détruite ; l'empereur réussit à exciter une des nations ennemies de l'empire contre l'autre, et une armée de Bulga-

res contribua à repousser les musulmans. Moslemah fût enfin réduit à lever le siége, le 15 août 718, après une perte si considérable que les Ommiades ne songèrent plus à attaquer l'empire grec. Au commencement de son règne, Constantin Copronyme, fils de Léon III, remporta aussi quelques victoires sur les musulmans; mais il avait été les chercher sur les bords de l'Euphrate; la Grèce avait cessé de les craindre, et l'Asie-Mineure tout entière obéit pendant tout le VIIIe siècle aux successeurs des césars.

Les attaques des musulmans contre l'Occident furent d'abord couronnées de plus de succès. L'Afrique avait été conquise (665-689) par Akbah, lieutenant du khalife Moaviah et de son fils Yézid. Il avait conduit ses armées triomphantes jusqu'aux contrées soumises aujourd'hui à l'empire de Maroc. Poussant alors son cheval dans la mer Atlantique, vis-à-vis des îles Canaries, et brandissant son cimeterre, il s'était écrié : « Grand Dieu! pourquoi ces ondes m'arrêtent-elles? je » voulais annoncer jusqu'aux royaumes inconnus de l'Occi- » dent que tu es le seul Dieu, et que Mahomet est ton pro- » phète; je voulais faire tomber sous l'épée tous ces rebelles » qui adorent un autre Dieu que toi. » Ce ne fut cependant qu'après les secondes guerres civiles de 692 à 698 que la métropole de l'Afrique, Carthage, fut assiégée par Hassan, gouverneur d'Égypte. La résistance obstinée des chrétiens, et leur succès éphémère lorsqu'ils reprirent avec une flotte grecque la ville dont les musulmans étaient déjà maîtres, provoquèrent le ressentiment de Hassan. Quand il rentra dans Carthage par la brèche il abandonna aux flammes cette superbe cité. L'ancienne rivale de Rome fut alors pour la dernière fois entièrement détruite. Un grand nombre de ses habitants furent passés au fil de l'épée; plusieurs se réfugièrent sur la flotte grecque, qui les ramena à Constantinople pendant l'exil de Justinien II; plusieurs se dispersèrent sur les côtes de la Sicile, de l'Italie et de l'Espagne, ceux qui n'eurent pas le courage d'abandonner pour leur religion leur ancienne patrie, se laissèrent transplanter à Cairoan, la nouvelle capitale fon-

dée par les vainqueurs; et l'ancienne reine de l'Afrique ne s'est plus relevée de ses ruines. Les maures et les Bérébères, aussi bien que les Romains, opposèrent quelque résistance aux musulmans; les historiens de ceux-ci, affranchis de tout contrôle en rendant compte de leurs combats contre ces peuples sans traditions, leur ont prêté des armées innombrables pour les détruire, et ont célébré des victoires qui n'ont peut-être aucune réalité. Quelle qu'ait été leur résistance, les Maures furent enfin soumis par Musa, successeur de Hassan; trente mille de leurs jeunes gens furent consacrés en un même jour à l'islamisme, et engagés dans les armées; la nation tout entière, déjà rapprochée des Bédouins par ses habitudes et l'influence du climat, adopta la langue et le nom comme la religion des Arabes, et les Maures, ne peuvent presque plus aujourd'hui se distinguer d'avec les Sarrasins.

La conquête de l'Afrique était à peine terminée, en 709, quand un seigneur visigoth offrit au lieutenant des khalifes son aide pour introduire leurs bataillons en Espagne. Rodrigue, qui régnait alors sur l'Espagne, était le vingtième des rois visigoths de Tolède, à compter depuis Athanagilde, qui, en 554, y avait tansporté le siége de la monarchie. Nous ne suivrons point la succession de ces souverains, qui ne nous sont connus que par des chroniques courtes et incomplètes, ou par les actes des conciles de Tolède. Une longue répétition d'assassinats, de complots entre les proches, de fils mis à mort par ordre de leur père, ne laisserait qu'un souvenir confus de crimes et de violences, que nous ne saurions comment attacher à des noms barbares, car notre mémoire ne retiendrait pas long-temps ces derniers. La croyance des ariens, qui s'était maintenue en Espagne plus long-temps que dans le reste de l'Occident, y fut abandonnée en 586 par Récarède, qui, au commencement de son règne, professa la foi orthodoxe. A dater de cette époque l'esprit intolérant du clergé parut exercer une influence constante sur les conseils de la nation. Tous ceux qui s'éloignaient des opinions dominantes furent persécutés, et les sectaires et les juifs furent fréquemment punis de mort. Il semble que ceux qui ne laissaient aux

sujets aucune liberté, même dans le secret de la pensée, devaient difficilement en admettre quelqu'une dans le gouvernement civil de l'État. Cependant les rois visigoths n'étaient point absolus; jusqu'à la fin de leur monarchie, le trône fut considéré comme électif; et quoique, à plusieurs reprises, un fils succédât à son père, ce n'était qu'autant que celui-ci l'avait associé de son vivant à la couronne, avec l'agrément de la nation.

Mais cette nation se composait de nobles, de grands propriétaires et de prélats, non de citoyens. Les Visigoths cessèrent de bonne heure d'avoir des ennemis à combattre dans la péninsule; ils avaient conservé au-delà des Pyrénées la Septimanie ou Languedoc, que les rois francs ne purent point leur enlever; ils avaient soumis les Suèves de la Lusitanie en 584, et chassé les Grecs, en 623, des villes qu'ils occupaient encore sur les côtes : dès lors ils négligèrent des exercices militaires qui semblaient désormais sans but. Les vainqueurs, mêlés en nombre fort inférieur avec les Romains vaincus, avaient adopté leur langue; ou plutôt du mélange de quelques mots et de quelques tournures teutoniques avec le latin des provinciaux, commençait à naître ce langage roman qu'on nomma depuis espagnol. Vers le milieu du VIIe siècle, les lois romaines avaient été abolies, et tous les sujets du royaume avaient été également soumis au code des Visigoths; ce dernier, il est vrai, n'était presque qu'un abrégé du code de Théodose. La distinction entre les deux races était donc plus complétement effacée en Espagne que dans tout l'Occident. La nation tout entière se disait gothique; mais les mœurs romaines y prédominaient; surtout les habitudes du luxe, de la mollesse et le goût des plaisirs semblaient devenus universels. Les propriétaires de terre étaient nombreux; ils étaient armés; mais ils avaient perdu l'habitude de faire usage de leurs armes, et lorsqu'ils se montrèrent disposés à recourir pour venger leurs offenses, aux ennemis nationaux plutôt qu'à leur propre courage, ils prouvèrent que les opinions et les sentiments de l'empire avaient déjà remplacé en eux ceux des barbares.

Un seigneur goth, gouverneur de Ceuta en Afrique, et d'une portion de l'Espagne de l'autre côté du détroit, le comte

Julien, avait en effet une offense à venger. On raconte, et le récit repose bien plus sur des romances espagnoles que sur des chroniques, que sa fille Cava lui avait été enlevée par le roi Rodrigue, et que le comte Julien sacrifia sa patrie et sa religion au désir de laver cet affront. On sait aussi d'une manière plus positive que le roi Wittiza, prédécesseur de Rodrigue, avait laissé deux fils : or, quoique la nation eût le droit de les écarter du trône par une nouvelle élection, les fils des rois, dans les monarchies électives elles-mêmes, se croient des droits imprescriptibles, et c'est une doctrine reçue chez les partisans de la légitimité qu'un roi détrôné peut, sans crime, invoquer les ennemis de sa patrie, lorsqu'à ce prix il espère recouvrer quelque partie du pouvoir de ses ancêtres. Le comte Julien, les fils de Wittiza, et leur oncle Oppas, archevêque de Tolède, envoyèrent, de concert et secrètement, à Musa, qui gouvernait l'Afrique pour le khalife Valid, demander le secours d'une armée de musulmans qui remit les princes légitimes sur le trône.

Un hardi capitaine musulman, Tarikh, passa le premier le détroit, au mois de juillet 710, avec cinq cents soldats. Le lieu de son débarquement porte encore son nom, *Tarifa;* le château du comte Julien, qu'il surnomma Algésiras (l'île Verte) lui fut ouvert; il fut bientôt rempli de chrétiens qui venaient se ranger sous les étendards musulmans. Au mois d'avril suivant, Tarikh débarqua de nouveau sur la terre d'Espagne avec cinq mille soldats, à Gibraltar, ou plutôt *Gebel al Tarik* (la montagne de Tarikh). Un lieutenant de Rodrigue, chargé de repousser les musulmans dans la mer, fut lui-même mis en déroute. Le roi des Visigoths assembla alors toute son armée; on prétend qu'elle se trouva forte de quatre-vingt-dix à cent mille hommes; mais Tarikh, de son côté, recevait de jour en jour des renforts : déjà douze mille musulmans avaient rejoint ses étendards; une foule de Maures d'Afrique, après avoir éprouvé la valeur des Sarrasins, accouraient pour profiter de leurs exploits; le nombre même des chrétiens mécontents du gouvernement, ou de ceux qui, séduits par leurs seigneurs, prirent les armes contre leur reli-

gion et leur patrie, fut considérable. Les armées se rencontrèrent auprès de Xérès sur le Guadaleté. Suivant l'usage des Arabes, leur cavalerie et leur infanterie légères fatiguèrent, par de longues escarmouches, les troupes plus pesamment armées des Goths. C'est de cette manière que la bataille dura sept jours, du 19 au 26 juillet. Rodrigue était à la tête de son armée; mais le dernier successeur d'Alaric se montrait à ses soldats, portant sur sa tête une couronne de perles, revêtu d'une robe flottante d'or et de soie, et à demi couché sur un char d'ivoire, traîné par deux mules blanches. L'armée ressemblait à son chef, et il ne faut pas s'étonner si sa conduite répondait à un tel appareil. Le quatrième jour du combat, l'archevêque de Tolède, et les deux fils de Wittiza, dont on ne soupçonnait point encore la trahison, passèrent avec un grand nombre de leurs compagnons d'armes à l'ennemi. Dès lors le sort de la bataille fut décidé, et les trois jours suivants ne furent plus qu'une affreuse déroute, fatale à la nation des Goths, et dans laquelle presque tous ses guerriers succombèrent. Les villes, attaquées ensuite par des partis détachés, ouvrirent presque toutes leurs portes. Tolède obtint une capitulation qui protégeait son ancien culte; les moindres cités suivirent son exemple, et dans le cours de la première année de l'invasion, Tarikh poussa sa course victorieuse jusqu'à la mer des Asturies. Dans les deux années suivantes, Musa, qui était arrivé d'Afrique avec une nouvelle armée, attaqua successivement Séville, Mérida et les autres cités qui n'avaient pas ouvert leurs portes dans le premier moment d'effroi. Avant la fin de 713, l'Espagne entière était conquise, car les musulmans n'avaient pas même remarqué la résistance de quelques petits chefs qui s'étaient retirés dans quelques montagnes inaccessibles. Ce furent ces chefs cependant, et leurs descendants, qui, recouvrant dans la pauvreté et les dangers les vertus qu'ils avaient perdues dans la mollesse, reconquirent, par huit siècles de combats, la patrie qui, en trois ans, avait été perdue. A peine l'Espagne était-elle soumise lorsque son vainqueur Musa, en 714, éprouvant l'ingratitude des cours despotiques, fut arrêté à la tête de son

armée, par un messager du khalife Valid, qui lui ordonnait de partir pour Damas, afin d'y rendre compte de l'abus qu'il avait fait de son pouvoir.

La France se trouvait désormais exposée en première ligne, pour résister aux progrès toujours plus effrayants des armes musulmanes. Nous avons vu, dans un autre chapitre, que justement à cette époque Pépin, surnommé d'Héristal, duc des Francs austrasiens, était mort le 16 décembre 714, mais qu'auparavant, avec l'aide des grands seigneurs, il avait triomphé du parti populaire, des Neustriens et de leur maire du palais, et qu'il avait réduit le voluptueux ou imbécile roi des Francs, descendu de Clovis, à une sorte de captivité. Les fils légitimes de Pépin étaient morts avant lui; il y a lieu de croire que l'un d'eux, Grimoald, avait été tué par son frère naturel Charles, surnommé depuis *Martel*. Ce Charles, dont la valeur devait sauver la France, était alors prisonnier de Plectrude, veuve de Grimoald; un fils de celui-ci, âgé de six ans, avait été désigné pour maire du palais du roi fainéant Dagobert III, âgé d'environ quinze ans: en sorte qu'à la honte des hommes libres qui devaient leur obéir, un premier ministre enfant devait, de concert avec un roi enfant, gouverner la première monarchie de l'Occident. La haine des Neustriens pour les Austrasiens avait redoublé pendant l'administration oppressive de Pépin; l'autorité des Francs n'était plus reconnue par la plus grande partie de la Germanie. Les Frisons attaquaient chaque année les Austrasiens; l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne, gouvernées par des ducs et des comtes, s'étaient entièrement détachées de la monarchie. Enfin la guerre civile était allumée dans l'armée même que Pépin, en mourant, avait laissée à sa veuve Plectrude. Les uns voulaient lui demeurer fidèles, les autres voulaient arracher Charles-Martel de la prison où il était retenu à Cologne. Aucune idée de l'intérêt général, de l'honneur, de la défense de la chrétienté ne semblait plus réunir les esprits dans l'Occident: aussi Zama, nouveau lieutenant des khalifes, n'éprouva-t-il aucune difficulté à franchir, en 719, les Pyrénées, et à s'emparer de Narbonne, ainsi que de toute la partie des

Gaules qui était demeurée attachée à la monarchie des Visigoths.

Les ducs des provinces du midi des Gaules commençaient déjà à négocier et à se soumettre ; Eudes, duc d'Aquitaine, après avoir soutenu un siége dans Toulouse, sa capitale, prit le parti de rechercher l'amitié de Munuza, commandant sarrasin de Septimanie et de Catalogne, et de lui donner sa fille en mariage. Ambiza, nouveau gouverneur d'Espagne, pénétrant dans la Bourgogne, s'avança jusqu'à Autun, en 725, sans rencontrer presque de résistance. Abdérame, que le khalife Hescham envoya ensuite à Cordoue pour gouverner l'Espagne, passa les Pyrénées en 732, entra dans les Gaules par la Gascogne, emporta d'assaut la ville de Bordeaux, qu'il livra au pillage, passa la Dordogne, défit le duc d'Aquitaine dans deux batailles, et ravagea le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou. D'autres partis musulmans s'étaient introduits dans la Provence ; un duc Mauronte, et plusieurs seigneurs, entre le Rhône et les Alpes, s'étaient volontairement soumis aux khalifes. La France semblait ne pouvoir plus échapper à la conquête, et avec elle l'Europe tombait probablement tout entière. En effet, il ne restait derrière les Francs aucun autre peuple prêt à combattre, aucun autre peuple chrétien, et qui commençât à se civiliser, aucun enfin qui par sa valeur, sa politique, ses places fortes, ou le nombre de ses armées, pût conserver quelque espérance de vaincre après que les Francs auraient succombé.

Mais Charles-Martel, que ses partisans avaient tiré, en 715, des mains de Plectrude et de sa prison à Cologne, avait employé tout le temps qui s'était écoulé dès lors à reconstituer la monarchie, à se former une nouvelle armée, à l'attacher à lui, en lui distribuant les seules richesses qu'il trouvât encore intactes, celles du clergé, à l'aguerrir enfin, en la conduisant successivement contre les Frisons, contre les Saxons, contre les Aquitains, contre toutes les tribus qui s'étaient séparées du corps de l'État. Il avait forcé les Neustriens à se soumettre à lui ; il était chéri des Austrasiens. Absolument barbare lui-même et dominant dans un pays d'où l'ancienne

civilisation paraissait extirpée, il passait sa vie dans les camps. Au milieu de ces combats il vit avec étonnement, mais sans frayeur, son ancien adversaire, le duc Eudes d'Aquitaine, arriver auprès de lui avec un petit nombre d'Aquitains fugitifs, et lui déclarer qu'il ne lui restait plus rien de ce duché ni de cette armée avec lesquels il lui avait résisté jusqu'alors, et qu'un ennemi plus puissant qu'eux tous l'avait déjà dépouillé. Charles-Martel consulta les Francs, et tous se déclarèrent prêts à défendre contre les musulmans l'ancien ennemi qui recourait à leur générosité. Il passa la Loire au mois d'octobre 732, il rencontra Abdérame dans les plaines de Poitiers, et après sept jours d'escarmouches, il engagea avec lui la terrible bataille qui devait décider du sort de l'Europe.

Les Francs, dit Isidore, évêque de Béja en Portugal, auteur presque contemporain, et le seul qui ait donné plus de deux lignes au récit de ce mémorable événement, arrivé dans un temps où personne n'écrivait : « Les Francs étaient rangés » comme une paroi immobile, comme un mur de glace, » contre lequel les Arabes armés à la légère venaient se briser » sans y faire aucune impression. Ces derniers avançaient et » reculaient avec rapidité; mais cependant l'épée des Germains » moissonnait les musulmans. Abdérame lui-même tomba » sous leurs coups. La nuit survint sur ces entrefaites, et les » Francs soulevèrent leurs armes, comme pour demander à » leurs chefs du repos. Ils voulaient se réserver pour la bataille » du lendemain, car ils voyaient au loin la campagne couverte » des tentes des Sarrasins. Mais quand le jour suivant ils se » rangèrent de nouveau en bataille, ils reconnurent que ces » tentes étaient vides, et que les Sarrasins, effrayés de la perte » énorme qu'ils avaient faite, étaient repartis au milieu de » la nuit, et avaient pris beaucoup d'avance. » Quoique l'armée des musulmans effectuât sa retraite en Espagne sans éprouver d'autre échec, cette grande bataille fut décisive, et l'Europe doit encore aujourd'hui son existence, sa religion et sa liberté à la victoire remportée devant Poitiers par Charles, le *Martel* des Sarrasins.

CHAPITRE XVI.

Les Carlovingiens. — Commencements de Charlemagne. — 714-800.

Après avoir exposé aux regards de nos lecteurs la naissance, les premiers progrès et les rapides conquêtes d'un empire nouveau et d'une religion nouvelle, nés dans les brillantes régions du midi, et qui menaçaient d'envahir le monde, nous sommes ramenés, par leurs victoires mêmes, à nous occuper du peuple et de l'empire d'Europe qui arrêtèrent les progrès des Sarrasins, qui conservèrent et qui nous ont transmis en héritage les lois, l'indépendance, la religion et le langage du monde latin et du monde germanique.

Charles-Martel, le fils naturel de Pépin d'Héristal et son successeur, ne nous apparaît, durant un règne de vingt-sept ans (714-741), qu'au travers d'un nuage épais; mais c'est un nuage où le tonnerre gronde et qui lance la foudre. Jamais l'Occident n'avait été plus absolument privé d'historiens que pendant la première moitié du VIII[e] siècle; jamais la barbarie n'avait été plus complète; jamais le monarque, les nobles et le peuple n'avaient plus entièrement abandonné tout soin de leur gloire, tout désir de transmettre quelque souvenir de leurs hauts faits à la postérité. Il ne nous reste de toute cette période, que des chroniques où l'auteur s'interdit de consacrer plus de trois lignes à chaque année. Le clergé lui-même, à cette époque, fut uniquement militaire; les nouveaux évêques auxquels Charles-Martel confia les plus riches bénéfices des Gaules, ne déposèrent point l'épée pour prendre la crosse; la plupart d'entre eux ne savaient pas lire, et n'avaient dans leur chapitre personne qui sût écrire; de là vient que tous les

catalogues des évêques de France présentent, durant le VII[e] et le VIII[e] siècle, une longue lacune.

Nous avons dit que Charles tua son frère Grimoald ; ce ne fut pas par ambition cependant, mais pour venger sa mère Alpaïde d'une insulte. Le lien entre deux frères, fils de deux mères rivales, n'était jamais bien intime, et la violence coupable de Charles ne le déshonorait pas, du moins aux yeux de ses compatriotes. La vaillance, la rapidité, l'habileté de Charles, le martel qui brisait les ennemis de la France, inspirèrent à ses compagnons d'armes autant de reconnaissance que d'admiration. On voyait en lui le héros qui avait repoussé les Frisons, qui, dans la grande bataille de Vincy, le 21 mars 717, avait forcé les Neustriens à reconnaître de nouveau la supériorité des Austrasiens, qui vainquit successivement les Saxons, les Bavarois, les Allemands, les Aquitains, les Bourguignons et les Provençaux, avant de remporter sur les Sarrasins la grande victoire qui sauva l'Europe de leur joug. Nous n'avons point de détail sur ces campagnes où Charles fut toujours victorieux ; nous voyons seulement que ses ennemis, ou plutôt que les ducs, autrefois soumis à la France, et qui ne voulaient plus lui obéir, ne lui donnèrent pas un moment de relâche. La seule année 740 ne fut marquée par aucune bataille, et les annalistes la signalent avec non moins d'étonnement que les Romains signalaient celles où ils fermaient le temple de Janus.

Avant lui la Gaule avait commencé à reprendre un caractère romain : les Francs, les Visigoths, les Bourguignons établis dans l'Aquitaine, la Septimanie, la Bourgogne, la Provence, oubliaient la langue et les mœurs de leurs pères pour adopter celles des Latins ; les Francs eux-mêmes, dans la Neustrie, avaient cédé à l'empire du temps, à la mollesse et à l'exemple de tout ce qui les entourait. Les victoires de Charles-Martel rendirent à la France un gouvernement purement germanique. L'armée se trouva de nouveau seule souveraine, et cette armée était levée uniquement dans les pays de la langue teutonique ; les assemblées où elle délibérait, aux mois de mars et d'octobre, furent plus fréquentées et plus

régulières ; son esprit d'hostilité contre tout ce qui parlait latin fut plus marqué ; de nouveau elle se trouva séparée du peuple : aussi, comme au commencement de la première race, elle demeura réunie dans ses cantonnements, au lieu de se disperser dans les provinces, d'adopter des habitudes casanières, et d'unir l'agriculture à la pratique des armes.

Charles avait laissé, de 715 à 720, le titre de roi à Chilpéric II, souverain nominal des Neustriens ; il lui donna pour successeur Thierri IV, de 720 à 737 ; il laissait sans défiance, à ce roi de théâtre, les pompes et les plaisirs de la royauté, les festins, les maîtresses, les chasses, tout ce qui suffisait aux Mérovingiens pour se croire d'une autre race que le commun des hommes, et pour être persuadés que ceux qui combattaient, que ceux qui prenaient la peine de penser et d'agir, n'étaient que d'humbles serviteurs qui les soulageaient de leurs fatigues. L'on suppose quelquefois, sur l'autorité d'une chronique d'ailleurs exacte, que les rois fainéants étaient prisonniers au palais de Maumaques sur l'Oise ; nous avons cependant des chartes de Thierri IV, datées de Soissons, de Coblentz, de Metz, d'Héristal, de Gondreville, et d'un grand nombre d'autres palais. Il les habitait tour à tour en pleine liberté, et il n'avait jamais soupçonné qu'il ne régnait pas. Cependant, lorsqu'il mourut, Charles crut pouvoir supprimer une pompe inutile ; il ne lui donna point de successeur.

Nous ne connaissons le nom ni des ministres, ni des généraux, ni des compagnons d'armes de Charles ; à moins que nous ne voulions adopter les récits de la chevalerie, et reconnaître comme ses guerriers les preux, ou paladins de Charlemagne, les Roland, les Renaud, les Brandimart, les Ogier le Danois, et tous ceux qui figurent dans les romans. Les guerres des Sarrasins, où ils s'illustrèrent, se prolongèrent en effet pendant toute la durée du gouvernement de Charles-Martel ; elles ne furent point terminées par la bataille de Poitiers : de 733 à 737 les musulmans s'emparèrent d'Avignon ; ils repoussèrent les attaques de Charles-Martel dans la Septimanie, et ils soumirent à peu près toute la Provence. Ils en furent chassés en 739, mais pour y revenir encore ; et leurs guerres

civiles en Espagne arrêtèrent seules les progrès qu'ils faisaient dans les Gaules. Ces invasions successives donnent quelque réalité à la longue lutte célébrée par l'Arioste et par ses devanciers, dans laquelle le nom plus illustre du grand Charles a été substitué à celui du premier. L'époque même de la déroute de Roncevaux, où Roland périt après une longue carrière militaire, en 778 (la dixième année du règne de Charlemagne), s'accorde avec cette supposition.

Charles mourut en 741, le 21 octobre, laissant trois fils de deux mères différentes, savoir, Pépin et Carloman, entre lesquels il divisa les vastes États qu'il avait reconquis dans la Gaule et la Germanie, et Grifon, beaucoup plus jeune qu'eux, auquel il ne laissa qu'un apanage. Le partage du dernier, tout insuffisant qu'il était, ne fut pas même respecté; les deux frères dépouillèrent Grifon, qui, tantôt reçu en grâce, et tantôt poussé de nouveau à la rébellion, après avoir cherché un refuge chez tous les ennemis de sa famille, finit par périr assassiné sur les bords de l'Arche en Savoie.

Le héros qui avait sauvé l'Église des Gaules du joug des musulmans aurait dû être cher au clergé; mais il avait cru que, pour cette cause éminemment religieuse, il pouvait demander les secours des religieux : pressé en même temps par les païens de la Germanie et les musulmans de l'Espagne, il avait soumis les biens des couvents et des églises au paiement de redevances et de dîmes par lesquelles il avait assuré la subsistance de son armée. Jamais le clergé ne lui pardonna cet emploi de ses biens. « C'est parce que le prince Charles, » écrivait le concile de Kiersi à l'un de ses descendants, fut » le premier entre tous les rois et les princes des Francs à » séparer et diviser les biens des églises, que, pour cette » seule cause, il est damné éternellement. Nous savons, en » effet, que saint Eucharius, évêque d'Orléans, étant en » oraison, fut enlevé au monde des esprits; et, parmi les » choses qu'il vit et que le seigneur lui montra, il reconnut » Charles exposé aux tourments dans le plus profond de » l'enfer. L'ange qui le conduisait, interrogé sur ce sujet, lui » répondit que, dans le jugement à venir, l'âme et le corps

» de celui qui a emporté ou divisé les biens de l'église, seront » exposés, même avant la fin du monde, à des tourments » éternels, par la sentence des saints qui jugeront avec le » Seigneur; le sacrilége cumulera même avec la peine de ses » propres péchés, celle des péchés de tous ceux qui croyaient » s'être rachetés, en donnant pour l'amour de Dieu leurs » biens aux lieux saints, aux lampes du culte divin et aux » aumônes des serviteurs du Christ. »

Ce qu'un concile infaillible écrivit alors à Louis-le-Germanique, les prêtres et les moines n'avaient cessé, dans tout le siècle précédent, de le répéter dans toutes les chaires. Ils avaient frappé d'effroi l'imagination de tous les Carlovingiens par la certitude de la damnation de l'auteur de leur race; loin de révolter ses enfants par ce langage, ils avaient exalté leurs terreurs superstitieuses : aussi l'on peut dater de cette époque une révolution dans le gouvernement de la France : la soumission de l'épée à la crosse des évêques et l'établissement de la souveraineté du clergé.

Des deux fils de Charles, Carloman, qui avait eu en partage l'Austrasie et la Germanie, parut le plus avoir l'esprit troublé par ces terreurs religieuses. Après un règne de six ans (741-747), où ses victoires sur les Bavarois et les Allemands méritèrent quelque gloire, quoique les punitions qu'il leur infligea soient entachées de cruauté et peut-être de trahison, Carloman prit tout à coup le parti de renoncer au monde, pour se retirer dans un couvent qu'il avait fait bâtir, près de Rome, sur le mont Soracte; et comme il s'y trouvait encore entouré de trop de pompes, et servi avec trop de respect, il s'échappa de ce couvent pour se retirer dans celui des Bénédictins du mont Cassin. Si l'on doit prêter foi à la légende, il s'y soumit aux dernières humiliations, et il y cacha si bien son rang qu'il fut employé tour à tour à garder les moutons des moines ou à servir d'aide dans leur cuisine.

Pépin, le plus jeune des deux frères, n'avait pas un zèle religieux tout-à-fait si détaché des choses de ce monde. Lorsque Carloman abdiqua la souveraineté, en lui recommandant le soin de ses enfants, Pépin s'empressa de les faire ordonner

prêtres, pour leur assurer, dit-il, une couronne céleste, bien plus durable que ces biens périssables que leur laissait leur père, et dont il les dépouilla. Mais en même temps il montra au clergé un degré de déférence jusqu'alors sans exemple ; il ne se contenta pas de l'enrichir par des donations immenses, il soumit aux religieux toute sa politique, et parut ne plus se conduire que par leurs conseils. Il introduisit le premier les évêques dans les assemblées de la nation, et par ce fait seul il les obligea à délibérer non plus comme on avait fait jusqu'alors, dans la langue teutonique, mais en latin, langue que la plupart des Francs n'entendaient point. Les évêques introduisirent aussitôt dans ces assemblées du Champ-de-Mars des questions théologiques plus inintelligibles encore que la langue dans laquelle elles étaient traitées. Les guerriers, pleins de déférence pour les prélats et de zèle pour la religion, écoutèrent sans se plaindre les longues harangues qui remplissaient seules toutes les séances, et où ils ne comprenaient pas un mot. L'ennui et l'insignifiance de leur rôle les chassèrent enfin de ces assemblées, et c'est ainsi que commença la révolution qui, sous les Carlovingiens, changea les champs de Mars, ou revues des guerriers, en synodes d'évêques. Pépin et son fils Charlemagne savaient pourtant retrouver leurs soldats quand ils en avaient besoin; ils convoquaient alors les champs de Mars ou de Mai au milieu du pays ennemi; plus tard les évêques réussirent encore à s'y faire seuls entendre.

L'une des premières opérations du clergé, devenu tout puissant, fut d'introduire dans la législation des Francs, et de sanctionner de nouveau, la plupart des lois mosaïques du Lévitique et du Deutéronome, qui lui parurent propres à affermir son pouvoir. C'est l'objet des principaux capitulaires de Pépin, où l'on reconnaît évidemment l'ouvrage des prêtres seuls. Ils témoignèrent ensuite à leur bienfaiteur leur reconnaissance, en le délivrant d'un rival qui pouvait devenir dangereux. En 742, Pépin s'était cru obligé de donner à la Neustrie un nouveau roi mérovingien, qu'il nomma Childéric III : il l'avait tiré de quelque couvent, et l'avait probablement choisi encore enfant; par cette marque de respect pour

l'ancienne race, il avait cherché à apaiser les ressentiments des Francs du midi, qui se soumettaient à regret à la domination des Austrasiens et d'une armée nouvelle de soldats teutoniques. Lorsque cependant Childéric, arrivé à l'âge de raison, put réclamer quelque partie de ce pouvoir royal dont il n'avait que les ornements, Pépin ressentit plus d'inquiétude encore de ces passions populaires, auxquelles il avait lui-même donné un chef. N'opposant qu'un droit héréditaire à un autre droit héréditaire, il sentait bien qu'il n'était pas l'élu de la nation. Il voulut du moins être l'élu des prêtres : il chargea son chapelain et l'évêque de Wurtzbourg d'une négociation secrète avec Rome, et il obtint aisément du pape Zacharie la réponse qu'il lui avait suggérée. Elle fut proclamée en ces termes : « Qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui exerçait » réellement la puissance royale. » Et en effet Pépin, le premier dimanche de mars 752, se fit soulever sur un bouclier à Soissons, proclamer roi des Francs, et oindre par les évêques d'une huile mystérieuse, qui le mettait sous la protection immédiate de la Divinité. Childéric III céda sans résistance, et il fut enfermé dans un couvent à Saint-Omer. Son fils, dont la naissance avait peut-être alarmé Pépin, fut également écarté.

La profonde obscurité qui couvre l'histoire pendant les derniers règnes des Mérovingiens ne se dissipe point immédiatement à l'accession de la nouvelle dynastie. Le caractère du roi Pépin ne nous est nullement connu : on ne saurait juger si sa profonde déférence pour les prêtres était en lui le fruit de la politique ou de la superstition; et c'est cependant le seul trait saillant de son caractère. On n'a aucune idée ni de ses mœurs ni de ses talents, ni du degré d'instruction qu'il pouvait avoir acquis; et pendant un règne de seize ans, depuis son couronnement (752-768), on n'apprend pas davantage à le connaître.

Cependant le couronnement de Pépin doit être considéré comme le complément de la révolution qui remettait le midi de l'Europe sous l'influence germanique, et qui renouvelait

l'organisation vigoureuse que les conquérants de la France avaient apportée du Nord. L'autre Pépin, son aïeul, qui avait vaincu les Neustriens et les hommes libres, avec l'aide du parti des grands seigneurs, tout en augmentant son propre pouvoir, avait désorganisé l'empire. Tous les ducs, ses alliés, avaient regardé comme le premier fruit de leur victoire de pouvoir secouer le joug : la domination des Francs avait cessé d'être reconnue par l'Allemagne et par la Gaule méridionale, et pendant soixante-dix ans, les Carlovingiens furent obligés de lutter contre leurs anciens alliés, pour leur ravir les prérogatives pour lesquelles ils avaient combattu de concert. Pépin-le-Bref, en prenant le titre de roi, réclama aussitôt cette même supériorité dont la race de Clovis avait été en jouissance; et la puissance des noms sur les hommes est si grande, qu'on commença dès lors à trouver juste la prétention de dominer sur les princes indépendants qu'il annonçait. Une partie des ducs de la Germanie, reconnut sa supériorité; Odilon, duc de Bavière, demanda sa sœur en mariage, et promit de marcher de nouveau sous les étendards des Francs. Tout le nord de la Gaule obéissait; la soumission du midi fut le fruit d'une conquête qui occupa presque tout le règne de Pépin.

Un duc indépendant, Guaifer, gouvernait tout le pays qui s'étend de la Loire aux Pyrénées, ou l'ancien royaume d'Aquitaine, qui ne portait plus que le titre de duché. C'était aussi la même contrée que Clovis avait voulu conquérir sur les Visigoths, et Pépin, comme Clovis, chercha un prétexte religieux pour l'ôter à son souverain, et pour déterminer les Francs à seconder ses projets. Il accusa Guaifer d'avoir dépouillé les églises d'une partie de leurs biens; il le somma de les restituer, et, sur son refus, il entra en Aquitaine. La guerre dura huit ans (760-768); elle fut poursuivie avec un extrême acharnement; mais elle se termina par la mort de Guaifer, la ruine entière de sa famille, et la réunion de l'Aquitaine à la couronne de France.

Pépin avait profité des guerres civiles des Sarrasins d'Espagne pour leur enlever également la Septimanie; il avait pris Narbonne en 759, et réuni pour la première fois le Langue-

doc, jusqu'aux Pyrénées orientales, à la monarchie des Francs. La Bourgogne et la Provence, parcourues par ses armées, ne lui opposaient plus de résistance; les ducs de ces provinces avaient reconnu l'autorité royale sans livrer de combat, et à la fin de son règne, il ne restait plus aucune partie des Gaules qui ne fût pas soumise à la monarchie. L'Italie elle-même avait appris à connaître et la bravoure des Francs et le pouvoir de leurs rois. Cette contrée, divisée pendant deux siècles entre les exarques de Ravenne et les rois Lombards, venait d'éprouver une révolution. Astolphe, roi des Lombards, avait, en 752, conquis Ravenne et les villes soumises aux Grecs le long de l'Adriatique. On désignait dès lors cette province par le nom de Romagne, comme étant seule demeurée à l'empire romain. L'exarchat était aboli, et le roi Astolphe commençait à tourner ses armes contre les autres petites provinces que les Grecs possédaient encore en Italie, et surtout contre le duché de Rome. Le pape était le premier citoyen de ce duché, et quoiqu'il reconnût toujours la souveraineté de l'empire grec, il exerçait sur son diocèse un pouvoir d'autant plus étendu que la domination des empereurs iconoclastes était devenue plus odieuse aux Italiens, très attachés au culte des images. Étienne II, qui siégeait alors sur le trône pontifical, au lieu d'implorer les secours de Constantin Copronyme, s'adressa au roi des Francs, et lui demanda de protéger l'apôtre saint Pierre et le troupeau qui lui était plus immédiatement confié. Il vint lui-même en France en 753, pour solliciter ces secours : il y excita un degré d'enthousiasme auquel il ne s'était point attendu; car tandis qu'il s'était présenté d'abord en suppliant, revêtu du sac et de la cendre, il fut considéré comme un messager de la Divinité, ou plutôt lui-même parut une divinité dont on s'empressait de suivre les ordres. Tous les Francs se déclarèrent prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour son avantage. Pépin lui demanda de le sacrer de nouveau, et de répandre aussi la même huile mystérieuse sur sa femme et sur ses enfants; et il offrit, en retour, d'abandonner tous les soins de son royaume, pour ne combattre plus que pour la gloire de Dieu et de son vicaire sur la terre

Le pape profita avec habileté d'une passion populaire qu'il n'avait point prévue. Changeant aussitôt de rôle, il requit pour lui-même, ou pour l'apôtre saint Pierre, dont il produisit une lettre adressée au roi des Francs, les secours qu'il avait d'abord demandés pour la république romaine ou l'empire grec. De sa propre autorité, il accorda à Pépin et à ses deux fils le titre de patrice, nom par lequel on désignait le lieutenant de l'empereur grec, auquel, jusqu'alors, le pontife lui-même avait été soumis. Il entraîna Pépin, avec l'armée des Francs, en Italie; et après qu'Astolphe eut été vaincu, il obtint de la générosité du roi des Francs la donation faite en faveur de saint Pierre, ou des provinces mêmes qui jusqu'alors avaient appartenu aux Grecs, ou de certains droits sur ces provinces, qui ne furent jamais bien définis et bien reconnus par le donateur et par le donataire, mais qui, d'après cette confusion même, ont donné naissance aux prétentions de la cour de Rome sur la souveraineté d'une partie de l'Italie.

Pépin régna onze ans comme maire du palais et seize ans comme roi. Son père avait été le représentant d'une armée souveraine; Pépin se fit le représentant d'un clergé souverain; mais tous deux, par de rares talents, une grande force de volonté, une grande gloire personnelle, avaient réussi à dominer complétement le corps puissant au nom duquel ils agissaient. Tout ce que nous savons des lois, des actions civiles, des actions militaires de Pépin, nous le montre occupé à fonder, à consolider cette souveraineté du clergé. Cependant, tant qu'il vécut, il profita seul du pouvoir qu'il était occupé à lui transmettre; et lorsqu'il mourut, le 24 septembre 768, il laissa après lui un fils plus grand que lui, qui, pendant près d'un demi-siècle, continua à dominer et à protéger ces prêtres, dont Pépin avait substitué l'autorité à celle de l'armée. Ce ne fut que sous le règne de son petit-fils qu'on put reconnaître toutes les conséquences de la révolution qu'il avait opérée dans la monarchie.

Après avoir si long-temps promené nos regards alternativement sur des souverains énervés par la mollesse et tous les

vices des cours, ou sur des chefs de barbares dont l'énergie ne se manifestait guère que par la férocité; après avoir pesé avec une égale répugnance les crimes des empereurs romains et les crimes des rois francs, nous arrivons enfin à un grand et noble caractère; nous rencontrons un homme qui réunit les talents du guerrier, le génie du législateur et les vertus de l'homme privé; un homme qui, né au milieu de la barbarie, couvert des plus épaisses ténèbres par l'ignorance de son âge, rayonne en même temps autour de lui les lumières et la gloire; un homme qui donne une impulsion nouvelle à la civilisation, et qui fait marcher en avant le genre humain, après qu'il avait si long-temps reculé; qui crée après qu'on a sans cesse renversé, et qui, bien mieux connu qu'aucun de ceux qui vécurent deux siècles avant lui ou deux siècles après lui, nous laisse encore le regret de n'en pas savoir sur lui davantage. Le règne entier de Charlemagne, depuis l'an 768 jusqu'à l'an 814, est une des plus importantes périodes de l'histoire moderne. Charlemagne, réclamé par l'Église comme un saint, par les Français comme leur plus grand roi, par les Allemands comme leur compatriote, par les Italiens comme leur empereur, se trouve, en quelque sorte, en tête de toutes les histoires modernes; c'est toujours à lui qu'il faut remonter pour comprendre notre état actuel.

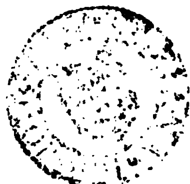
Ce n'est point immédiatement que Charlemagne manifesta tout ce qu'il y avait de grand dans son génie et son caractère : obligé de s'élever lui-même, de refaire pour son propre usage et la morale et la politique, il lui fallut quelque temps avant de sortir de l'ornière battue, de concevoir ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait à ses peuples, de consulter autre chose que son intérêt propre, seule règle qu'eussent suivie ses prédécesseurs. Il ne succédait pas seul à son père : au moment de sa mort, Pépin avait divisé sa monarchie entre ses deux fils; à Charles, qui était l'aîné, et qui était alors âgé de vingt-six ans, il avait laissé les régions de l'occident, de la Frise jusqu'au golfe de Biscaye; à Carloman, le cadet, il avait laissé l'orient, de la Souabe à la mer de Marseille. Les deux frères ne demeurèrent pas en bonne intelligence : si Carloman

avait vécu, la guerre n'aurait probablement pas tardé à éclater entre eux; il mourut la troisième année, en 771, et Charles, avec autant d'avidité et d'injustice qu'aurait pu le faire aucun de ses prédécesseurs, dépouilla sa femme et ses fils de leur héritage, les força à s'enfuir en Italie, et n'est pas même à l'abri de plus graves soupçons à leur égard. Dans ses mœurs domestiques, Charles commença aussi par mériter des reproches, et sa conduite n'en fut point à l'abri jusqu'à la fin de sa vie. Ce ne sont pas seulement ses nombreuses maîtresses et le scandale qu'il donnait par elles, et à ses peuples, et à ses filles, élevées dans le même palais avec ses concubines, qui méritent la censure; il n'écoutait que ses caprices dans ses mariages et ses divorces, et il semblait insensible au malheur de celles qu'il répudiait sans raison, et qu'il exposait ainsi aux regrets et au déshonneur.

Mais il faut une grande force d'âme et une grande force d'esprit pour s'élever à la vraie morale, quand tous les intérêts séducteurs vous assiégent, quand tous les exemples vous corrompent, quand les directeurs mêmes que vous donnez à votre conscience vous offrent la ressource perfide des compensations, et vous répondent que tous les péchés peuvent être rachetés par des aumônes faites aux moines ou aux églises. Il faut tenir compte à Charles des progrès qu'il fit contre le torrent, et ne pas s'étonner si quelquefois l'impétuosité de celui-ci le fit dériver.

On ne sait point si Pépin, qui probablement était complétement illettré lui-même, avait cherché à donner à son fils les avantages d'une éducation littéraire, ou si Charlemagne commença tout aussi bien qu'il accomplit, par sa seule volonté, les études qui éclairèrent son âme, et qui contribuèrent sans doute beaucoup à sa grandeur morale. Éginhard, son ami et son secrétaire, nous a laissé des détails précieux sur l'instruction qu'il avait acquise.

« L'éloquence de Charles, dit-il, était abondante; il pou-
» vait exprimer avec facilité tout ce qu'il voulait; et ne se
» contentant point de sa langue maternelle, il s'était donné
» la peine d'en apprendre d'étrangères : il avait appris si bien



» la latine qu'il pouvait parler en public, dans cette langue, » presque aussi facilement que dans la sienne propre. Il com- » prenait mieux la grecque qu'il ne pouvait l'employer lui- » même. » Il est digne de remarque qu'Éginhard ne nous dit pas même si Charlemagne pouvait comprendre ou parler ce patois des basses classes du peuple, qu'on nommait romau, patois qui commençait alors à se former dans les Gaules, et qui a donné naissance au français; car la langue propre de Charles, qu'il parlait comme le latin, était l'allemand. « Charles, poursuit Éginhard, avait assez de faconde pour » pouvoir être accusé d'en abuser. Il avait étudié avec soin » les arts libéraux; il en respectait fort les docteurs, et les » comblait d'honneurs. Il avait appris la grammaire du diacre » Pierre Pisan, qui lui donna des leçons dans sa vieillesse. » Dans ses autres études, il avait eu pour précepteur Albin, » surnommé Alcuin, diacre venu de Bretagne, mais de race » saxonne, homme très docte en toute science. Il avait con- » sacré avec lui beaucoup de temps et de peine à apprendre » la rhétorique, la dialectique, et surtout l'astronomie. Il » apprenait encore l'art du calcul, et il s'appliquait avec beau- » coup de soin à fixer le cours des astres. Il s'essayait aussi à » écrire, et il gardait communément sous son oreiller des ta- » blettes et de petits livrets, pour accoutumer, lorsqu'il avait » du temps de reste, sa main à former les lettres; mais il » réussissait mal dans ce travail tardif et commencé hors de » saison. »

Il est si loin de tous nos usages qu'on puisse arriver à une grande connaissance, et des langues, et des sciences, sans savoir écrire, qu'on s'est efforcé de chercher quelque autre explication du sens si clair de ce texte, et qu'on s'est figuré qu'il s'agissait de calligraphie, et non d'écriture. C'est qu'on a perdu de vue la direction que prenait l'enseignement dans les siècles barbares. Avec peu de livres, et moins encore de papier, écrire était un grand luxe et une grande dépense: aussi les leçons étaient-elles presque toutes orales, et l'écriture ne servait-elle jamais pour étudier. Charles n'avait pas be- soin, il est vrai, d'épargner le parchemin; mais ses maîtres

ne s'étaient jamais accoutumés, avec leurs autres écoliers, à fonder leur enseignement sur l'écriture, en sorte qu'ils n'auraient point su combiner leurs leçons avec des dictées et des extraits. Ils n'exigeaient de leurs élèves ni notes ni compositions, et ils gravaient sur la mémoire, non sur des tablettes ; écrire était un art utile, et non une partie de la science ; et un homme d'un esprit actif trouvait beaucoup mieux son compte à n'employer que des secrétaires : aussi, quoique Charles ne sût point écrire, peut-on le placer sans crainte parmi les souverains les plus instruits qui soient jamais montés sur le trône.

Le grand homme qui portait alors la couronne des Francs, pouvait disposer des forces d'une des plus puissantes monarchies de l'univers. La Gaule entière était soumise aux Francs, jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à la mer de Marseille, et jusqu'aux Alpes d'Italie. L'Helvétie, la Rhétie et la Souabe lui étaient réunies ; au nord les frontières s'étendaient bien au-delà du Rhin, jusqu'aux plaines de la Basse-Allemagne, où les Francs confinaient avec les Saxons. La population, dans ce vaste empire, était fort inégalement répartie. Dans tout le midi de la Gaule elle était encore nombreuse, mais désarmée ; les habitants, Aquitains, Provençaux, Bourguignons, étaient souvent désignés par le nom de Romains ; leur langage, qui a donné naissance au français actuel, n'était point entendu des vainqueurs ; ils excitaient toujours leur défiance, ils n'étaient point appelés aux armées, ou à aucune place qui leur donnât de l'influence. Dans le centre de la Gaule, quoiqu'on trouvât deux nations au lieu d'une, les Francs et les Romains, et que les premiers eussent en partie appris la langue des seconds, la population était plus clair-semée, la plus grande partie des agriculteurs étaient réduits en esclavage, des seigneurs occupaient des provinces entières qu'ils administraient comme de grandes fermes, et les hommes libres, disséminés avec leurs petits héritages autour des limites de ces grandes propriétés, se sentaient dans un état d'oppression qui les déterminait souvent à renoncer à leurs alleux, à leur titre de propriété, pour se soumettre volontairement à la seigneurie de quelqu'un de

leurs voisins qui en retour de leurs services s'engageait à les protéger. Mais dans les provinces situées sur les deux bords du Rhin, qui aujourd'hui même ont conservé l'usage de la langue allemande, la race teutonique dominait seule. On y voyait peu d'esclaves, et par conséquent peu de grands seigneurs, mais seulement des hommes libres qui cultivaient leurs propres alleux, et des leudes ou feudataires, qui s'étaient engagés envers leurs seigneurs au service militaire et qui, pour pouvoir l'accomplir, demeuraient armés. C'était dans ces provinces, dont Aix-la-Chapelle était comme la métropole, que résidait tout le nerf de la nation des Francs; c'était là que Charlemagne levait ses armées, là qu'il assemblait ses États-Généraux, et c'était avec ce seul peuple teutonique qu'il dominait sur le reste de la monarchie, et qu'il tentait au dehors des conquêtes.

Les voisins de Charles n'étaient pas assez puissants pour lui inspirer beaucoup d'inquiétude. Au couchant, la mer hornait ses États; et au-delà des mers, la grande île de Bretagne, divisée entre les petits rois de l'heptarchie saxonne, et absolument barbare, n'exerçait aucune influence et ne pouvait causer aucune crainte. Au midi, l'Espagne s'était détachée, en 755, du grand empire des khalifes; un descendant des Ommiades, Abdérame, y avait fondé le royaume de Cordoue, que les souverains de Damas regardaient comme un État révolté. Les sarrasins avaient cessé d'être redoutables, et de petits princes des Goths, dans les Asturies, la Navarre et l'Aragon, recommençaient, sous la protection de Charlemagne, à sortir de leurs retraites et à repousser les musulmans. Au levant, les Lombards en Italie, les Bavarois en Germanie, avaient éprouvé déjà la puissance des Francs, et ils dissimulaient leur haine et leur défiance, pour ne pas provoquer un ennemi trop redoutable. Au nord seulement, toute la Basse-Germanie était couverte par les confédérations des Saxons, dont le gouvernement était à peu près tel qu'avait été celui des Francs, trois siècles auparavant, dont la bravoure était également redoutable, mais dont le lien social était trop relâché pour qu'ils pussent aisément tenter des

conquêtes lointaines. Tous ces voisins, à leur tour, éprouvèrent la puissance des armes de Charlemagne.

Didier avait succédé à Astolphe, en 756, sur le trône des Lombards; une tentative de Berthe, mère de Charlemagne, pour unir les deux maisons royales par des mariages, avait eu l'effet contraire, celui qui résulte le plus souvent de cette fausse politique, qui fonde les alliances sur les affections privées des souverains. Charles, qui avait répudié Désirée, fille de Didier, avait ainsi offensé son beau-père et aigri les rivalités nationales par un ressentiment domestique. La donation faite par Pépin en faveur du saint-siége, des conquêtes faites sur les Grecs, avait été, par son obscurité et son inexécution, une source d'animosité entre les Lombards et les papes, et Étienne III, qui régnait alors, ne cessa de solliciter Charles de marcher sur les traces de son père, de prendre comme lui la défense de l'apôtre saint Pierre, qu'Étienne supposait toujours être directement intéressé à la prospérité temporelle de l'église de Rome, et d'écraser sans retour la nation des Lombards. Le jeune roi, qui se trouvait à la tête d'une nation belliqueuse, et à qui le chef de la religion offrait le salut éternel, pour l'encourager à satisfaire son ambition, ses ressentiments privés et ses passions les moins nobles, céda bientôt à ces sollicitations. Il convoqua, pour le 1er mai 773, une assemblée des Francs à Genève. Ses guerriers devaient se rendre en armes à cette place étrangère à leur langue et éloignée de leurs foyers. Il leur communiqua les lettres du pape, et les engagea à déclarer la guerre aux Lombards.

Cette guerre, qui devait assurer à Charles une de ses premières et de ses plus brillantes conquêtes, ne fut pas longue : son armée entra en Italie par le mont Saint-Bernard et le mont Cenis. Les Lombards, n'osant point tenir la campagne rassemblèrent leurs forces dans Pavie, dans l'espérance que des barbares bien plus ignorants qu'eux dans l'art des siéges consumeraient toute leur vigueur devant les murs de cette forte place, ou qu'ils seraient victimes des maladies que causeraient, dans leur armée, un climat étranger et leur intempérance. Mais il paraît que Charles avait réussi à établir

dans son camp une meilleure discipline. Il ne se découragea point pendant un siége, ou plutôt un blocus, qui dura près d'une année; il comptait même assez sur ses lieutenants pour s'éloigner de son armée, et aller célébrer les fêtes de Pâques à Rome, où il fut reçu par le pape avec tous les honneurs que l'Église s'empresse d'accorder à un grand souverain. Pavie fut enfin obligée d'ouvrir ses portes au commencement de juin 774. Didier fut livré à Charles, avec sa femme et sa fille, et envoyé en prison à Liége, d'où il paraît qu'il fut ensuite transféré à Corbie. Le reste de sa vie fut consacré aux jeûnes et aux prières, dernière consolation de sa captivité. Son fils Adelgise, qui, dans le même temps, avait été assiégé à Vérone, se déroba par la fuite à un sort semblable. Il alla chercher un refuge à Constantinople; le reste de la nation se soumit, et Charles joignit la couronne des Lombards à celle des Francs.

La guerre contre les Saxons n'avait point pour but, comme celle d'Italie, la conquête d'une contrée enrichie par tous les dons de la nature et tous les travaux de l'homme; elle semblait bien moins glorieuse dans ses résultats; elle fut bien plus longue, bien plus acharnée, et demanda de bien plus grands sacrifices et d'hommes et d'argent. Cependant le but que, par elle, se proposait Charlemagne n'était pas moins important, et les conséquences de ses victoires ne furent pas moins durables. Les Saxons, libres et guerriers, avaient déjà sur les Francs l'avantage qu'ont les nations entièrement barbares, sur celles qui commencent à se civiliser, et qui ont plutôt acquis les vices que les vertus d'un État plus prospère. La confédération des Saxons n'était pas encore menaçante, mais il suffisait qu'un heureux hasard fît naître parmi eux un chef habile, pour réunir toutes les forces de leurs diverses ligues, les conduire dans le Midi, et conquérir encore une fois la Gaule et l'Italie, comme elles avaient déjà été conquises à plusieurs reprises par les Visigoths, les Bourguignons, les Francs, les Ostrogoths et les Lombards. L'expérience de plusieurs siècles avait prouvé que les nations barbares se suivaient les unes les autres dans la même carrière; que celle qui avait

accompli sa conquête ne se trouvait jamais en état de résister à la nouvelle venue; que, dans cette disproportion constante et nécessaire de forces, non seulement l'Europe était exposée au renouvellement des mêmes calamités, mais que tout progrès devenait impossible; que les ténèbres de la barbarie s'épaississaient chaque jour, et que le moment où quelque ordre, quelque repos, semblait s'établir dans une nouvelle conquête pouvait presque toujours être regardé comme le précurseur de l'approche d'un ennemi plus redoutable encore.

Il nous est permis de juger d'un avenir que Charlemagne ne pouvait voir, puisque nous savons quels furent ses successeurs, quel fut l'état de l'empire pendant leur règne; et cette connaissance ne laisse aucun doute sur le sort de la guerre entre les Francs et les Saxons, si au lieu d'éclater du temps de Charlemagne, elle avait été différée jusqu'à celui de Louis-le-Débonnaire ou de Charles-le-Chauve. Charles civilisa la Germanie septentrionale; un siècle plus tard les Saxons auraient replongé la Gaule dans une complète barbarie; ils auraient recommencé le siècle de Clovis et de ses successeurs, jusqu'à ce qu'affaiblis à leur tour par les délices du Midi et les vices de leurs esclaves, ils eussent fait place à de nouveaux conquérants. On peut reprocher à Charlemagne de s'être laissé emporter, durant cette guerre, par son ressentiment ou son intolérance; d'avoir donné quelques exemples de cruauté qui ne s'accordent point avec l'ensemble de son caractère; mais son but général semble avoir été d'accord avec la prudence, et jusqu'à ce jour peut-être nous recueillons les fruits de sa conquête.

Les Saxons, que Pépin et Charles-Martel avaient déjà combattus, que Charlemagne devait combattre long-temps encore, étaient divisés en Ostphaliens à l'orient, en Westphaliens à l'occident, et Angariens au milieu. Leurs frontières septentrionales s'étendaient jusqu'à la mer Baltique, les méridionales jusqu'à la Lippe. Comme les autres peuples germaniques, ils n'étaient pas soumis à un seul maître; mais à autant de chefs ou de rois qu'ils comptaient de cantons et presque de villages. Ils tenaient chaque année, sur les bords

du Weser, une diète générale où ils discutaient leurs affaires publiques. Dans une de ces assemblées, probablement en 772, le prêtre saint Libuin se présenta à eux, et les exhorta à se convertir à la foi chrétienne, leur annonçant en même temps l'attaque prochaine du plus grand roi de l'Occident, qui bientôt ravagerait leur pays par le glaive, le pillage et l'incendie, et qui en exterminerait la population pour venger la Divinité. Il s'en fallut peu que l'assemblée des Saxons ne massacrât le saint qui venait l'aborder avec de telles menaces. Un vieillard cependant le prit sous sa protection; il représenta à ses compatriotes que le prêtre était l'ambassadeur d'une divinité étrangère et peut-être ennemie; que de quelque langage offensant qu'il fît usage en délivrant son ambassade, ils devaient respecter en lui les franchises d'un ambassadeur. En effet, les Saxons s'abstinrent de châtier les provocations de saint Libuin; mais, en haine du dieu dont il leur portait les menaces, ils brûlèrent l'église de Deventer, qu'on venait de construire, et ils massacrèrent les chrétiens qui s'y trouvaient rassemblés.

Pendant le même temps, les comices des Francs, présidés par Charles, étaient assemblés à Worms; ils considérèrent le massacre des chrétiens de Deventer comme une provocation, et ils déclarèrent la guerre aux Saxons. Cette guerre, la plus acharnée, la plus terrible que les Francs aient soutenue, se continua pendant trente-trois ans. L'un des petits rois des Westphaliens, Wittikind, se distingua au milieu de ses compatriotes par son courage, sa persévérance et sa haine des Francs; il mérita d'être considéré comme un digne rival de Charlemagne, et sans réunir tous ses compatriotes sous sa domination, il obtint bientôt cependant le premier rang dans leurs armées et dans leurs conseils. Il n'y eut que peu de batailles rangées, livrées entre les deux peuples. Lorsque Charlemagne s'avançait au travers du pays avec des forces infiniment supérieures à celles que les Saxons pouvaient rassembler, Wittikind, avec les plus braves, se retirait derrière l'Elbe, et jusqu'en Danemarck, tandis que les autres promettaient de se soumettre, donnaient des otages, et consentaient

à recevoir le baptême ; car c'était là, aux yeux de Charlemagne, le signe de l'obéissance et de la civilisation. En effet, sous d'autres rapports, le roi franc changeait à peine l'organisation de la Saxe ; il laissait aux peuples leurs petits rois avec le titre de comtes, leurs lois et leur administration, qui étaient à peu près les mêmes que celles des Francs : seulement, à mesure qu'il s'avançait, il bâtissait des villes, et il fondait des églises et des évêchés, auxquels il attribuait de vastes concessions de terre. Quand la durée du service des hommes libres était terminée, et que Charles se retirait, Wittikind revenait avec ses émigrés ; il soulevait de nouveau tout le pays, il brûlait les églises nouvelles, et souvent il étendait ses courses dans la France, et dévastait par de cruelles représailles tous les bords du Rhin.

L'obstination des Saxons, leur mépris des engagements qu'ils avaient contractés, leur fréquent retour à l'ancienne religion nationale, au culte d'Hermansul, qui, après qu'ils avaient reçu le baptême, était qualifié d'apostasie par Charlemagne, provoquèrent le monarque des Francs, et son histoire est souillée par deux ou trois actes d'odieuse cruauté. La première période de la guerre s'était étendue de 772 à 780; elle avait été terminée par une grande victoire, remportée par Charles à Buchholz, après laquelle les trois confédérations des Saxons acceptèrent la paix ; l'empire des Francs s'étendit jusquà l'Elbe, et plusieurs villes nouvelles, dans la Germanie, surtout Paderborn, indiquèrent les progrès de la civilisation vers le Nord. Mais Wittikind, qui était en Danemarck, revint dans la Saxe en 782, la souleva tout entière, et battit les lieutenants de Charles. Celui-ci, vainqueur à son tour, se fit livrer tous les compagnons de Wittikind, accusés par leurs compatriotes d'avoir renouvelé les hostilités ; ils étaient au nombre de quatre mille cinq cents, et Charles leur fit trancher à tous la tête, en un même jour de l'automne de 782, à Verden, sur les bords de l'Aller.

Ce grand acte de cruauté ne servit qu'à aigrir le ressentiment des Saxons, et à donner à la guerre un degré d'acharnement qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Pendant trois ans,

de 783 à 785, des combats plus nombreux, deux grandes batailles générales, et d'effroyables ravages continués même au cœur de l'hiver, désolèrent la Saxe, et épuisèrent en même temps les armées des Francs. Plus de sang fut versé dans ces trois ans que dans les neuf années de la première guerre. Cependant Wittikind reconnut enfin qu'une plus longue résistance ne ferait qu'aggraver les souffrances de son malheureux pays. Il demanda la paix, il reçut le baptême, et se confiant à Charles, il vint le trouver à son palais d'Attigny-sur-Aisne, et s'en retira ensuite comblé de présents.

Wittikind fut fidèle aux engagements qu'il venait de prendre, et la guerre de Saxe fut suspendue pendant huit ans. Elle se renouvela, en 793, par une révolte générale de la jeunesse saxonne qui n'avait point pris part aux précédents combats, et qui se figurait qu'il lui était réservé de recouvrer l'indépendance et de venger l'honneur national. Cette dernière révolte ne fut complétement apaisée qu'en l'an 804. Charles ne réussit à dompter ces peuples si fiers qu'en demandant à chaque village, presque à chaque famille, des otages pris parmi les jeunes hommes les plus hardis et les plus indépendants. Il les fit conduire dans diverses provinces à moitié désertes des Gaules ou de l'Italie, où les Saxons, séparés par une immense distance de leur patrie et de tous leurs souvenirs, finirent par adopter les mœurs et les opinions de leurs vainqueurs.

Mais les vides faits par l'épée se referment plus tôt que ceux qui sont faits par de mauvaises lois. La Saxe vaincue, et si long-temps dévastée, se remontrera à nous, dès la génération suivante, beaucoup plus peuplée, plus belliqueuse, et mieux en état de se défendre, que la Gaule, qui avait triomphé d'elle à tant de reprises. C'est au milieu de ces ravages, de ces massacres, et de tous les malheurs attachés à la conquête, que le nord de la Germanie passa de la barbarie à la civilisation, que des villes nouvelles furent fondées au milieu des forêts, que des lois furent reconnues par ceux qui s'étaient fait long-temps un honneur de n'en point admettre, qu'une certaine connaissance des lettres fut le résultat de la

prédication du christianisme, qu'enfin les arts et les jouissances de la vie domestique furent introduits jusqu'à l'Elbe, par les fréquents voyages et les longs séjours des personnages riches et puissants que Charlemagne entraînait avec lui au fond de la Germanie.

Nous n'avons encore vu que les conquêtes de Charlemagne; son administration et le renouvellement de l'empire seront l'objet d'un autre chapitre.

CHAPITRE XVII.

Charlemagne, empereur. — 800-814.

Nous avons brièvement exposé l'histoire des deux plus importantes conquêtes de Charlemagne ; celle qui soumit à son empire toute l'Italie jusqu'aux frontières du duché de Bénévent et aux petites provinces occupées par les Grecs, et celle qui dévasta d'abord, qui civilisa ensuite la Saxe. Cette dernière porta au nord-est, jusqu'aux bords de l'Elbe, les frontières de l'empire des Francs. Nous donnerons moins de détails encore sur la suite des guerres de ce grand roi ; elles étaient moins empreintes de son génie, elles appartenaient moins aussi à l'histoire de la civilisation. Une fois arrivé à une aussi haute puissance que celle qu'il exerçait sur la France, l'Allemagne et l'Italie, il n'avait plus besoin de méditer des conquêtes, elles s'accomplissaient en quelque sorte d'elles-mêmes. La puissance des peuples qui l'entouraient était si peu proportionnée avec sa puissance, ils avaient si peu la pensée de lutter avec l'empire des Francs ou de le renverser, que toute leur politique n'avait pour but que de se supplanter dans la faveur du maître, de s'unir plus intimement avec les Francs, afin qu'ils servissent l'animosité qu'ils ressentaient les uns contre les autres, et qu'ils exécutassent leurs vengeances. Charles se serait peut-être renfermé dans ces limites nouvelles, qui donnaient à sa monarchie une forme compacte ; mais les peuples slaves, qui habitaient au-delà de l'Elbe, venaient s'accuser réciproquement à son tribunal ; ce furent eux qui appelèrent ses armées jusqu'à l'Oder et plus loin encore. De même le duc de Bavière lui fut d'abord dénoncé par ses rivaux ; il fut contraint de se soumettre au jugement de ses pairs à la diète d'Ingelheim, et

fut déposé en 788. La Bavière fut réunie au reste de l'Allemagne, et les Francs, devenus limitrophes des Avares et des Huns, pénétrèrent dans la Hongrie actuelle, et s'approchèrent sur le Bas-Danube des frontières de l'empire grec. Les petits princes, maures ou chrétiens, des frontières d'Espagne, n'étaient pas moins assidus à la cour de Charles, pas moins empressés à se dénoncer l'un l'autre, à s'attaquer réciproquement pour le compte de la France, et ils forcèrent en effet Charles à étendre jusqu'à l'Èbre la nouvelle province française qui fut désignée par le nom de Marche d'Espagne.

Ces conquêtes, qui chaque jour devenaient plus faciles, qui se consolidaient l'une l'autre, qui divisaient par une immense distance les ennemis des Francs les uns d'avec les autres, de sorte qu'ils ne pouvaient pas même avoir la pensée de se réunir contre Charles et de lui faire en commun la guerre, fondèrent le nouvel empire d'Occident, dont le pape Léon III renouvela le nom le jour de Noël de l'an 800. Depuis la conquête de l'Italie, en 774, les deux papes, Adrien d'abord, ensuite Léon, avaient agi constamment comme les lieutenants de Charlemagne. Ils entretenaient avec lui une correspondance régulière; ils surveillaient ses ministres, ils épiaient les intrigues et jusqu'aux sentiments des Grecs et des Lombards, contre lesquels ils s'efforçaient d'aigrir le ressentiment de Charlemagne, afin de partager ensuite leurs dépouilles. Adrien, surtout, dont le règne fut fort long (772-795), manifesta contre les ducs lombards, auxquels Charlemagne avait conservé leurs fonctions, un acharnement dont le héros finit par se défier. Quelque dévoué qu'il fût à l'Église, il savait distinguer les passions des prêtres de l'intérêt de la chrétienté; il voulut éclaircir une accusation scandaleuse portée contre le pape. Les ducs voisins de Rome prétendaient que le pontife vendait ses vassaux à des marchands sarrasins qui les transportaient en esclavage en Espagne et en Afrique. Le pape convenait bien (780) que cette traite des chrétiens s'était faite dans son port de Civita-Vecchia; mais il rétorquait l'accusation contre ses accusateurs, et il prétendait que les Lombards, pressés par la famine, se vendaient les uns les autres. La question

ne fut jamais suffisamment éclaircie, et Charles, tout en témoignant beaucoup de respect au pape, s'abstint dès lors de suivre tous ses conseils.

Léon III, successeur d'Adrien, ne manifesta ni moins de dévouement à Charles, ni moins d'ambition personnelle. Il excita contre lui-même cependant un violent ressentiment à Rome. Une conjuration y fut tramée contre lui en 799 par des prêtres. Il fut arrêté et blessé : on prétendit même que les conjurés lui avaient arraché les yeux et la langue, et qu'il les avait aussitôt recouvrés par un miracle. Il s'échappa, au bout de quelques heures, des mains de ses ennemis, et sur l'invitation de Charles, il vint trouver ce monarque à Paderborn, au milieu de ces nouvelles conquêtes que le roi des Francs avait faites pour le christianisme. C'est là qu'un nouveau voyage de Charles, en Italie, fut résolu pour la punition des conspirateurs ; là aussi fut probablement arrangé le couronnement solennel que Léon préparait à Charlemagne ; mais en même temps ce projet fut enveloppé d'un profond mystère, car on pouvait craindre qu'il ne mécontentât les Francs et les autres peuples barbares, dont Charlemagne avait jusqu'alors été le chef. Le 24 novembre de l'an 800, Charles fit son entrée à Rome; sept jours après, devant une assemblée des seigneurs Francs et Romains, ainsi que du clergé, il admit Léon III à se purger par serment des accusations intentées contre lui. Il ne demanda pas d'autre preuve de son innocence, et condamna ses ennemis à mort, comme calomniateurs et conspirateurs. En retour pour tant de bienveillance, Léon III, après avoir chanté la messe dans la basilique du Vatican, le jour de la fête de Noël, en présence de Charles et de tout le peuple, s'avança vers lui, et plaça sur sa tête une couronne d'or. Aussitôt le clergé et le pape s'écrièrent, selon la formule usitée pour les empereurs romains : *Vie et victoire à l'auguste Charles, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains!* Ces acclamations et cette couronne furent considérées comme ayant renouvelé l'empire d'Occident, après une interruption de trois cent vingt-quatre ans, depuis la déposition d'Augustule.

En recevant la couronne impériale, Charles adoptait en quelque sorte les souvenirs de Rome et de l'empire. Il se déclarait le représentant de la civilisation antique, de l'ordre social, de l'autorité légitime, au lieu d'être plus long-temps celui des conquérants barbares qui fondaient tous leurs droits sur leur épée. Les Francs, en consentant qu'une dignité romaine remplaçât dans leur chef le rang qu'il tenait d'eux, se soumirent, sans y avoir songé, à être traités eux-mêmes comme des Romains. La chancellerie de Charles adopta tous les titres fastueux de la cour de Byzance, et les grands ou les conseillers du nouvel empereur ne s'approchèrent plus de lui qu'en mettant un genou en terre et en lui baisant le pied.

Quelque jugement qu'on puisse porter sur une étiquette que peut-être Charlemagne méprisait lui-même, il se montra du moins zélé dans la tâche qu'il avait entreprise de régler par les lois son empire, d'y rétablir la culture des lettres, celle des sciences et celle des arts utiles. Il donna une impulsion toute nouvelle à la vaste partie de l'Europe qu'il gouvernait, et quoique son action ait été long-temps suspendue, long-temps paralysée, c'est de lui que peut dater la nouvelle civilisation.

Ce fut surtout en Italie que Charles chercha des instituteurs pour relever les écoles publiques, qui dans toute la France avaient été abandonnées. « Il rassembla à Rome, dit le moine d'Angoulême, son historiographe, des maîtres de l'art de la grammaire et de celui du calcul, et il les conduisit en France, en leur ordonnant d'y répandre le goût des lettres; car, avant le seigneur Charles, il n'y avait en France aucune étude des arts libéraux. » En même temps Charles écrivit à tous les évêques et à tous les couvents, pour les encourager à reprendre des études qu'on avait trop négligées. « Dans les écrits, leur » disait-il, qui nous ont fréquemment été adressés par les » couvents, durant ces dernières années, nous avons pu » remarquer que le sens des religieux était droit, mais que » leurs discours étaient incultes; que ce qu'une dévotion pieuse » leur dictait fidèlement au dedans, ils ne pouvaient l'exprimer » au dehors sans reproche, par leur négligence et leur igno-

» rance de la langue..... Nous souhaitons, » ajoute-t-il plus bas, « que vous soyez tous, comme il convient à des soldats » de l'Église, dévots au dedans, doctes au dehors, chastes » pour bien vivre, érudits pour bien parler. »

Parmi les révolutions dans l'enseignement qui furent l'ouvrage de Charles, il faut compter celle de la musique; elle fut surtout la conséquence de l'importance attachée au chant religieux, et de la substitution du chant grégorien au chant ambrosien. Ce ne fut qu'avec peine, cependant, que la puissance de l'empereur, réunie à celle du pape, triompha de l'habitude et de l'obstination des prêtres francs. Les ordres, les menaces, ne suffirent pas, il fallut arracher et brûler de vive force tous les livres ou antiphonaires du rite ambrosien; Charlemagne céda même aux sollicitations du pape, et il paraît qu'il fit brûler quelques uns des chantres en même temps que leur musique. Les prêtres francs se soumirent enfin à chanter à la manière de Rome: seulement, dit un chroniqueur de ce temps-là : « Les Francs, avec leurs voix naturellement bar» bares, ne pouvaient rendre les trilles, les cadences, et les » sons tour à tour liés et détachés des Romains. Ils les bri» saient dans leur gosier plutôt que de les exprimer. » Deux écoles normales de musique religieuse furent fondées pour tout l'empire; l'une à Metz, l'autre dans le palais de l'empereur, qui suivait sa chapelle, et qui fut enfin fixée à Aix-la-Chapelle, d'où le nom français de cette ville est peut-être venu.

D'autres beaux-arts furent aussi favorisés par Charles, et son goût à cet égard est d'autant plus remarquable que tout sentiment de l'art semblait alors anéanti chez ses contemporains; mais la vue de Rome l'avait frappé d'admiration, et il désira transporter sur les confins de la Germanie ces beautés qui signalaient l'antique grandeur romaine. Au commencement de son règne, il avait changé chaque hiver de résidence, et aucune préférence n'avait indiqué quelle était la capitale de la France, depuis que Paris était abandonné par les rois. Mais en avançant en âge, il s'attacha toujours plus à Aix-la-Chapelle. Il s'occupa d'orner cette ville d'édifices somptueux,

de palais, de basiliques, de ponts, de rues nouvelles. Il y fit même transporter, de Ravenne, des marbres et des statues dont il savait admirer la beauté. L'architecture hydraulique réclama à son tour son attention. Il forma le projet de réunir, par un canal de navigation, le Rhin avec le Danube; il suivit ces travaux avec constance; mais l'art n'était pas encore assez avancé ou les mesures n'avaient pas été bien prises, et après le sacrifice de sommes considérables, il fut contraint d'abandonner ce dessein.

Les arts utiles eux-mêmes furent l'objet de l'attention de Charlemagne et de sa législation. Les revenus du monarque consistaient principalement en propriétés territoriales d'une immense étendue; ces propriétés étaient dispersées dans toutes les parties de son empire, et peuplées par une nombreuse classe de sujets qu'on nommait les fiscalins. Les esclaves du fisc étaient d'une condition tant soit peu plus relevée que ceux des seigneurs. Charlemagne publia, pour leur gouvernement, une loi, ou capitulaire, qui contient les renseignements les plus importants sur la civilisation de l'Europe à cette époque. Il donna à chaque ville royale un juge, et celui-ci en était également l'économe et l'administrateur. Le juge recevait tous les produits en nature, il les faisait vendre pour le profit du monarque, et l'on a souvent cité, en preuve de l'attention que Charles apportait à chaque détail, l'ordre qu'il avait donné à ces juges d'élever des poules et des oies, et de faire vendre leurs oeufs; ou celui de faire cultiver toutes les espèces de fruits et de légumes dans les jardins de ses immenses propriétés. Ces juges, au reste, avaient des fonctions plus importantes, puisqu'ils décidaient la vocation de chacun des hommes qui leur étaient soumis. Charles avait voulu que, dans chacune de ses villes royales, il y eût un certain nombre d'hommes de tous les métiers qu'il énumérait, depuis les plus relevés jusqu'aux plus bas: or, c'était la fonction du juge de choisir parmi les esclaves fiscalins ceux qu'il jugeait les plus propres à chacune de ces professions, de leur en faire faire l'apprentissage et de tenir ainsi les métiers toujours fournis. En toute occasion, la règle et l'autorité étaient mises à la

place de l'intérêt personnel, et ce qui se fait chez nous volontairement était fait par ordre dans l'empire de Charlemagne.

Dans un règne qui avait déjà duré plus de trente ans, Charles avait fait faire des pas rapides vers la civilisation. Protégeant également l'éducation publique, les lettres, les arts, les lois, il aurait rendu grande sa nation s'il lui avait donné une base plus large. Malheureusement, la classe infiniment peu nombreuse des hommes libres, participait seule à ces progrès; et celle-ci, perdue au milieu de ses milliers d'esclaves, retomba bientôt dans la barbarie dont elle était entourée de toutes parts. L'esclavage, ce chancre rongeur des grands États, qui avait déjà ruiné l'empire romain, ruina aussi celui de Charlemagne, et attira sur lui les désastres inouis qui suivirent de si près son règne brillant, sans que nous ayons droit peut-être d'en faire un reproche au législateur. Ni lui-même, ni aucun de ses sujets, ne pouvaient concevoir ce qui ne s'était jamais vu, une société sans esclaves; pas plus que nous ne concevrions une société sans pauvres. Dans l'organisation sociale, seule connue à cette époque, l'épuisement produit par l'esclavage était la conséquence de la propriété elle-même; l'accroissement des richesses devait être toujours suivi de la réunion de toutes les petites propriétés avec les grandes; de la multiplication des esclaves, et de la cessation absolue de tout travail qui ne serait pas fait par des mains serviles. Lorsque les hommes libres, qui ne voulaient pas être confondus avec les esclaves, en maniant comme eux la bêche, ne pouvaient se maintenir dans l'oisiveté par le travail d'autrui, ils vendaient leur petit héritage à quelque riche voisin, ils allaient aux armées, et leur famille ne tardait pas à s'éteindre.

Plus l'empereur étendait ses conquêtes, plus il avait de terres disponibles dont il pouvait gratifier ses serviteurs, plus leur ambition s'accroissait aussi, et plus ils demandaient de lui des concessions considérables. Dans les idées de ce siècle, la juridiction, la souveraineté même se confondaient tellement avec la propriété, que chacun des duchés, des comtés,

des seigneuries que Charles accordait à quelqu'un de ses capitaines, n'était pas seulement un gouvernement, c'était aussi un patrimoine plus ou moins couvert d'esclaves qui travaillaient pour leur maître. Dans ses concessions aux couvents, nous trouvons toujours qu'il leur donne des terres «avec tous » leurs habitants, leurs maisons, leurs esclaves, leurs prés, » leurs champs, leurs meubles et leurs immeubles. » Plusieurs milliers de familles devaient travailler pour nourrir un courtisan, et le savant Alcuin, que Charles avait enrichi par ses libéralités, mais sans l'élever au niveau des ducs et des évêques de sa cour, avait vingt mille esclaves sous ses ordres.

En consultant les lois de Charlemagne, cette collection connue sous le nom de Capitulaires, on comprend mieux encore comment la population libre devait disparaître de son empire pour faire place à une population servile. L'un des objets principaux de ces lois est d'indiquer comment chaque Franc doit contribuer à la défense de son pays, marcher lorsque l'hériban (sommation de l'armée) est publié, et être puni lorsqu'il manque à ce devoir. Tous les propriétaires d'une *manse* de terre étaient appelés à contribuer à former l'armée. La *manse*, évaluée à douze arpents, paraît avoir été la mesure de terre qu'on jugeait suffisante pour faire vivre une famille servile. Mais celui-là seul qui possédait trois manses ou davantage, était obligé à marcher en personne; celui qui n'en possédait qu'une devait s'arranger, avec trois de ses égaux, pour fournir un soldat : or, ce service militaire gratuit devait entraîner rapidement les hommes libres à leur ruine. Le soldat était en effet obligé de se procurer des armes à ses frais : on demandait de lui qu'il se présentât avec la lance et l'écu, ou avec l'arc, deux cordes et douze flèches; qu'il portât une provision de vivres suffisante pour rejoindre l'armée, après quoi le fisc accordait pour trois mois des vivres au soldat. Un tel service n'avait pas paru excessif sous les Mérovingiens, lorsque les guerres étaient rares, et qu'elles n'entraînaient pas le citoyen fort loin de ses foyers; mais sous Charlemagne, où chaque année était marquée par une expédition nouvelle, et où les Francs, appelés à combattre tour à tour les Sarrasins, les Da-

nois et les Huns, traversaient toute l'Europe en corps d'armée, et éprouvaient les inconvénients de tous les climats, le service gratuit entraînait avec lui les vexations les plus intolérables. Des familles aisées étaient bientôt plongées dans la misère ; la population disparaissait rapidement ; la liberté, la propriété, devenaient un fardeau et non un avantage. Celui qui, après une sommation, ne se rendait pas à l'armée, était puni par une amende ou hériban de soixante sols d'or. Mais comme cette amende passait le plus souvent l'étendue de ses facultés, il était réduit à un état d'esclavage temporaire, jusqu'à ce qu'il l'eût acquittée. Cette loi même, exécutée à la rigueur, aurait bientôt fait disparaître toute la classe des hommes libres. Comme adoucissement, le législateur voulut que le malheureux qui mourait dans cet état d'esclavage fût considéré comme ayant acquitté son hériban, en sorte que sa propriété n'était point saisie, ni ses enfants réduits en captivité.

La plus importante innovation dans l'ordre politique, apportée par Charlemagne à l'administration de sa monarchie, fut la création des députés impériaux nommés *missi dominici*. C'étaient deux officiers, l'un ecclésiastique et l'autre laïque, et tous deux d'une haute dignité, que Charles chargeait de l'inspection d'un district, composé d'un certain nombre de comtés. Ils devaient reconnaître quelle avait été la conduite des juges et des comtes, régler les finances, et se faire rendre les comptes des villes royales, dont les revenus formaient presque la seule richesse du souverain. Ils devaient visiter chaque comté tous les trois mois, et y tenir des assises pour l'administration de la justice. « Ils devaient de plus se » rendre, au milieu de mai, chacun dans sa légation, dit le » législateur, avec tous nos évêques, abbés, comtes et vas- » saux, avoués et vidames des abbayes..... Chaque comte » devait être suivi de ses vicaires et centeniers, et de trois ou » quatre de ses premiers échevins. Dans cette assemblée pro- » vinciale, après avoir examiné l'état de la religion chrétienne » et de l'ordre ecclésiastique, les députés s'informeront de la » manière dont tous ceux qui sont constitués en pouvoir s'ac- » quittent de leur office ; comment ils administrent le peuple

» selon la volonté de Dieu et selon nos ordres, et comment » ils agissent de concert. »

Charles n'avait point essayé de donner à ses peuples une nouvelle législation civile ou criminelle; il confirma au contraire le droit auquel prétendaient ses sujets d'être jugés chacun selon leurs lois nationales, et d'être convaincus seulement, ou par le témoignage des hommes, ou par le jugement de Dieu; ce qui excluait la procédure par enquête et par la torture, que l'exemple des cours ecclésiastiques a introduite beaucoup plus tard. Charles publia de nouveau, avec quelques corrections et quelques additions, les anciennes lois des Saliens, des Ripuaires, des Lombards, des Saxons, et d'autres peuples qui lui étaient soumis. Il conserva le principe fondamental de toutes ces lois, la compensation des crimes par des amendes. Il en soumit seulement quelques unes à un tarif plus élevé; en particulier les offenses envers les ecclésiastiques furent punies avec un redoublement de sévérité. L'examen de toutes ces lois ne laisse aucun doute sur la multiplication des crimes atroces; et plus on étudie, ou les codes des barbares, ou celui de Charlemagne, plus on demeure convaincu que cette civilisation, qu'on oppose si souvent à la simplicité du bon vieux temps, a seule remédié à la profonde corruption des mœurs qui régnait dans les temps demi sauvages.

L'examen des travaux de Charlemagne, comme législateur, ajoute sans doute à l'idée que nous nous étions formée de son génie; on le voit établissant partout l'ordre et la régularité; étendant sur toutes les parties de l'État sa protection puissante; mais déjà au milieu de sa plus grande gloire, on peut prévoir par où toutes ces institutions devront crouler, si l'on ne perd pas de vue qu'à cette époque la nation des Francs se composait des seuls propriétaires d'hommes et de terres; eux seuls étaient riches, étaient indépendants, étaient consultés sur les affaires publiques, admis au champ de mai, et appelés dans les armées. A mesure que leur richesse augmentait, cette richesse étant toute territoriale, leur nombre devait diminuer. Les progrès apparents de l'opulence étaient

des symptômes d'une diminution de la force réelle, puisque chaque nouveau riche représentait et remplaçait plusieurs anciennes familles libres. Qu'on ne s'étonne donc point si la grande masse du peuple était à peine aperçue, si elle ne prenait aucun intérêt à ses affaires, si elle ne trouvait en elle-même ni force ni pensée, si enfin la nation passa en un instant du faîte de la puissance au dernier abaissement. Quelques milliers de gentilshommes, perdus parmi quelques millions d'esclaves abrutis, et qui n'appartenaient plus ni à la nation, ni à la patrie, ni presque à l'humanité, quelques milliers de gentilshommes ne pouvaient rien faire seuls pour conserver à la France ou ses lois, ou sa puissance, ou sa liberté.

Les frontières du nouvel empire d'Occident s'étendaient, et en Italie et en Illyrie, jusqu'à celles de l'empire d'Orient; la navigation des Latins les forçait aussi à entretenir des relations de commerce avec l'empire des khalifes de Syrie. Malgré les préjugés nationaux et les haines religieuses, les trois empires qui divisaient le monde civilisé se considéraient mutuellement comme égaux, et les relations de Charlemagne avec la cour de Constantinople et avec la cour de Bagdad ne laissèrent pas de doutes sur le rang auquel s'était élevée la monarchie des Francs.

A Constantinople, trois souverains de race isaurienne avaient occupé successivement avec éclat le trône de l'Orient, de 717 à 780. Léon III avait repoussé les Sarrasins avec vaillance; Constantin V, Copronyme, que les catholiques ont représenté comme un tyran, fut peut-être en effet cruel dans la persécution des adorateurs des images, mais il avait déployé dans un long règne, de 741 à 775, son activité et son courage; il avait, tour à tour, fait la guerre sur l'Euphrate et sur le Danube, et il avait montré aux Grecs que l'ancien préjugé qui retenait leurs souverains prisonniers dans le palais était également funeste aux princes et aux peuples; qu'un monarque ne perdait rien de sa dignité en précédant à cheval les légions, et en les guidant lui-même contre l'ennemi. Sa sage administration avait rendu l'abondance aux provinces

grecques, et il avait repeuplé, par de nouvelles colonies, les déserts de la Thrace. Léon IV son fils, dans un règne plus court, de 775 à 780, montra plus de faiblesse. Il ne fut point lui-même cependant étranger aux qualités qui avaient distingué la race isaurienne, et qui, après de si longues calamités, avaient relevé, au VIII[e] siècle, la gloire et la puissance de l'empire d'Orient.

Mais les trois empereurs isauriens qui avaient vu avec indignation le christianisme dégénérer en idolâtrie, s'étaient trouvés, pendant toute la durée de leur règne, engagés dans une guerre dangereuse contre les adorateurs des images; surtout contre les moines et les prêtres, qui faisaient un scandaleux trafic de la protection de ces divinités domestiques, ou des miracles qu'ils prétendaient obtenir de leur intercession. Les empereurs se figurèrent qu'ils réformeraient l'Église par leurs édits, et ils voulurent arrêter la superstition par des menaces, des rigueurs et des supplices. La passion religieuse qu'ils combattaient n'en acquit que plus de force, et eux-mêmes égarés par l'animosité d'une longue lutte, ils outrepassèrent toute borne, et ils se rendirent odieux à une grande partie de leurs sujets par leur intolérance. Leur règne fut sans cesse ébranlé par des séditions. Les moines entraînaient presque toujours leurs sujets à la révolte; et lorsque les séditieux étaient ensuite punis de leur audace, le peuple leur rendait un culte comme à des martyrs. Aigri par leurs prédications, leurs injures et leurs complots, Léon IV poussa la persécution jusqu'à envoyer au supplice plusieurs des adorateurs des images. Au plus fort de son ressentiment, il découvrit dans le lit même de sa femme, au mois de février 780, deux images auxquelles elle avait rendu un culte secret. Léon punit avec cruauté ceux qui avaient introduit dans son propre palais la superstition qu'il avait en horreur. Il repoussa Irène avec indignation; il se préparait à lui faire son procès, peut-être à la faire périr, lorsque tout à coup, ayant voulu mettre sur sa tête une couronne consacrée par sa femme au crucifix, partout où la couronne toucha sa peau, celle-ci se couvrit de pustules noires; il fut saisi par une fièvre ardente,

et il mourut en peu d'heures. C'est ce que tous les historiens ecclésiastiques ont appelé un miracle, qui vengeait la Divinité offensée.

Irène, après avoir aidé sans doute le crucifix à accomplir ce miracle, qui peut-être pouvait seul la sauver, n'était pas hors de tout danger. Elle se fit couronner avec son fils, Constantin VI, qui n'était âgé que de dix à douze ans, et elle se réserva toute l'autorité. Mais elle avait contre elle tous les grands, jaloux du pouvoir d'une femme ; tous les partisans des derniers empereurs, qui ne croyaient pas facilement aux miracles qui font mourir si à propos les rois ; tout le haut clergé iconoclaste, tous les fonctionnaires publics, élevés au pouvoir par ses prédécesseurs, et tous les isauriens. Irène chercha un appui dans la populace, que les moines dirigeaient ; elle rétablit avec pompe le culte des images, elle honora comme des martyrs tous ceux qui avaient souffert sous les iconoclastes ; elle enferma dans des couvents les frères de son mari ; elle en fit périr quelques uns qu'elle accusa de conspiration, et elle obtint ainsi une haute réputation de piété et de zèle pour l'orthodoxie.

Les papes s'étaient constamment déclarés contre les empereurs iconoclastes, et ils avaient secondé Irène de tout leur pouvoir. Le second concile de Nicée, que cette impératrice avait assemblé en 787, rétablit et confirma le culte des images ; alors Adrien, dont les légats avaient présidé à ce concile, en transmit les actes à l'Église d'Occident, que Charlemagne assembla en concile, à Francfort, en 794, pour qu'ils fussent reconnus comme procédant d'un concile œcuménique et faisant loi dans l'Église.

Les Églises d'Occident ne s'étaient abstenues ni des superstitions ni des subtilités qui défiguraient le christianisme ; cependant elles repoussaient toujours avec horreur le culte des images comme une idolâtrie. Peut-être l'abandon presque absolu des beaux-arts avait-il contribué à tenir les Francs et les Germains en garde contre l'adoration de ces dieux faits de main d'homme qu'on voyait si rarement dans leurs églises, tandis qu'ils ornaient tous les temples des Grecs. Du moins les chro-

niques du temps et les vies des saints ne nous parlent-elles jamais dans l'Église latine, comme elles font sans cesse dans l'Église grecque, de la protection accordée à tel personnage ou à tel pays par une image miraculeuse. Tous ces miracles locaux étaient attribués dans l'Occident à des reliques, comme ils l'étaient dans l'Orient à des images. Le culte des ossements des saints s'accordait mieux avec la barbarie des Occidentaux, tout comme celui de leur ressemblance, avec la civilisation des Grecs. L'Église romaine profitait indifféremment des uns ou des autres; et quoique, en Italie même, les images fussent beaucoup plus rares que dans la Grèce, elles l'étaient beaucoup moins qu'au-delà des Alpes. Les papes avaient dû leur souveraineté en Italie à la querelle des images, comme ils devaient à l'adoration des reliques les trésors qui leur arrivaient chaque année de France et de Germanie, en échange des ossements tirés des catacombes.

Mais le crédit du pape ne suffit point pour faire recevoir à l'Église d'Occident la doctrine qu'il avait lui-même trouvée profitable. Les pères, assemblés à Francfort, exprimèrent leur indignation contre l'idolâtrie qu'on voulait introduire dans la chrétienté. « L'on a apporté dans l'assemblée, dirent- » ils, la question du nouveau synode des Grecs, sur l'adora- » tion des images, dans lequel il est écrit que ceux qui n'of- » friraient pas aux images des saints le service et l'adoration, » comme à la Trinité déifique, seraient jugés anathèmes. » Mais nos très saints pères, nommés ci-dessus, rejetant de » toute manière l'adoration et la servitude (les cultes de latrie » et de dulie), les méprisent et les condamnent d'un commun » consentement. »

L'Église entière semblait partagée; trois cent cinquante évêques avaient souscrit au concile de Nicée; trois cents évêques souscrivirent à celui de Francfort. De plus, ce dernier était appuyé par l'autorité imposante de Charlemagne, qui dicta lui-même contre le culte des images un traité connu sous le nom de *Livres Carolins*. Adrien n'avait garde de s'exposer à mécontenter un semblable protecteur; il s'efforça d'éluder la question, de distinguer ce qui n'était point distinguable,

de faire voir que le concile infaillible de Francfort s'était trompé sur les faits, plus encore que sur les principes ; que le concile tenu à Nicée, non à Constantinople, n'avait point dit ce que les Allemands avaient cru entendre, et que, malgré les déclarations contradictoires de ces deux assemblées, l'unité de foi de l'Église n'était point ébranlée; enfin, il fit si bien qu'il assoupit la discussion. Les deux conciles sont admis en même temps comme faisant loi dans l'Église; les deux doctrines s'y maintiennent même en paix l'une à côté de l'autre; car la France et l'Allemagne, sans avoir repoussé les images de leurs temples, ne leur rendent cependant pas de culte ; tandis que l'Italie et l'Espagne se sont confirmées dans l'adoration des images, et célèbrent chaque jour quelque miracle de ces divinités locales.

L'impératrice Irène avait, dès le commencement de son règne, recherché l'amitié du grand monarque des Latins, et elle avait songé à faire épouser à son fils une des filles de Charlemagne : cependant, soit que la querelle sur les images eût causé entre eux quelque refroidissement, soit qu'Irène, commençant à ressentir de la jalousie contre son fils, ne voulût pas lui procurer un si puissant allié, le traité fut rompu d'une manière offensante; Constantin VI, fils d'Irène, épousa une princesse arménienne, et quelques hostilités, sur les frontières du duché de Bénévent, signalèrent cette brouillerie entre les Grecs et les Francs.

D'autre part, l'ambitieuse Irène, qui avait su, au moment opportun, se délivrer de son mari, pour régner au nom de son fils, n'avait point pu se résigner à partager l'autorité avec celui-ci lorsqu'il était parvenu à l'âge d'homme. Il y avait eu entre la mère et le fils une lutte prolongée, durant laquelle Irène avait été envoyée en exil à Athènes, lieu de sa naissance; elle n'avait ensuite été rappelée à la cour que lorsqu'elle avait réussi, par sa dissimulation, à persuader Constantin de sa soumission absolue. Alors elle avait profité de son ascendant sur son fils pour l'engager dans des démarches fausses et dangereuses. L'empereur avait, en 792, puni une conjuration de ses oncles contre lui, en faisant arracher les yeux à l'un

d'eux et couper la langue aux quatre autres. Il avait, au mois de janvier 795, répudié l'Arménienne Marie, qu'il avait accusée d'une conspiration, pour épouser à sa place une de ses suivantes nommée Théodora ; Irène l'avait elle-même excité à satisfaire ainsi une passion nouvelle, tandis qu'elle l'avait en même temps dénoncé au clergé et surtout aux moines, sur lesquels elle conservait un crédit illimité, pour avoir violé les lois et la discipline de l'Église. Elle avait réussi, par ces artifices, à soulever contre lui les prélats et les saints, et à organiser des séditions dans la capitale et les provinces. Enfin, les conjurés qu'elle dirigeait se saisirent du malheureux Constantin, le 15 juin 797 ; ils l'entraînèrent dans la chambre même où il était né, et là ils lui arrachèrent les yeux avec tant de barbarie qu'il en mourut peu de temps après dans d'horribles tourments.

Irène fut alors placée sur le trône ; et pour la première fois le monde romain obéit à une femme qui gouvernait, non plus comme régente ou tutrice, mais comme régnant en son propre droit. L'Église ferma les yeux sur le crime d'Irène, parce que celle-ci rétablit le culte des images, que son fils avait interdit de nouveau, et les Grecs lui ont donné place parmi les saints dans leur calendrier. Cependant le règne d'une femme fut probablement la circonstance qui enhardit Léon III à disposer de la couronne d'Occident, comme s'il y avait eu quelque droit ; il fit naître dans son esprit un projet plus étrange encore, celui de réunir par un mariage l'empire qu'il venait de rétablir à celui qui s'était conservé. En 801, Charles était veuf depuis une année : tandis qu'il était en Italie pour son couronnement, il fit demander la main d'Irène ; et quoique cette princesse ambitieuse fût très éloignée de vouloir compromettre son pouvoir en le partageant avec un mari, la négociation, qui dura quelque temps, contribua à maintenir la paix entre les deux empires.

Les relations de l'empire de Charlemagne avec les Sarrasins forment aussi un trait caractéristique de son histoire. Il confinait avec eux en Espagne ; il les retrouvait en Afrique sur

tout le rivage opposé aux côtes de la France et de l'Italie, et ses sujets faisaient avec eux un assez grand commerce dans le Levant. Mais les Sarrasins avaient cessé de former un seul empire, et justement au moment où la maison des Carlovingiens avaient succédé en France à la première race, la maison des Abbassides avait, dans le Levant, succédé à celle des Ommiades; le colosse qui avait couvert tout le Midi s'était brisé, et les musulmans ne menaçaient plus tous leurs voisins. Cette révolution, plus encore que la bataille de Poitiers, délivra l'Europe de leurs armes, et les romanciers commettent un anachronisme en faisant de Charlemagne le champion de la chrétienté, car durant son règne elle ne courait plus de danger.

Les Ommiades, qui pendant quatre-vingt-dix ans avaient gouverné l'empire des croyants avec assez de gloire (661-750), avaient cependant toujours été considérés par un parti nombreux dans l'Orient, comme des usurpateurs. On leur reprochait d'être descendus de l'ennemi le plus acharné du prophète, tandis qu'il restait des descendants légitimes de la branche des Hashémites, et même du sang de Mahomet. Les Ommiades étaient distingués par leurs étendards blancs; les Fatimites, descendants d'Ali et de la fille de Mahomet, Fatima, avaient adopté la couleur verte. A cette époque, leurs chefs n'avaient point assez d'habileté ou assez d'ambition pour faire valoir leurs droits; mais les descendants d'Abbas, oncle du prophète, distingués par la couleur noire de leurs drapeaux, et connus sous le nom d'Abbassides, soulevèrent enfin l'Orient en leur faveur. Après de longues et cruelles guerres civiles, Mervan II, le dernier des Ommiades, dont on vante cependant les talents et les vertus, succomba, et fut tué en Égypte, le 10 février 750. Aboul Abbas, le premier des Abbassides, lui fut donné pour successeur, par Abu Moslem, le vrai chef du parti, le faiseur de rois, comme il est appelé, ou l'auteur de la *vocation des Abbassides*. Le trône du nouveau khalife, et celui de son premier successeur, furent affermis par les victoires d'Abu Moslem. Les Ommiades, vaincus, acceptèrent la paix qui leur était offerte; ils se fièrent aux serments de leur rival. Quatre-vingts membres

de cette famille furent invités, à Damas, à un repas de réconciliation, qui devait mettre le sceau à la nouvelle alliance. Ils s'y rendirent sans défiance, ils y furent tous massacrés : la table du festin fut dressée sur leurs corps palpitants, tandis qu'ils respiraient encore, et l'orgie des Abbassides se prolongea au milieu des gémissements et de l'agonie de leurs rivaux.

Un seul des Ommiades, Abderrahman, s'était dérobé à cette boucherie. Il quitta la Syrie, il parcourut l'Afrique en fugitif; mais dans les vallées de l'Atlas, il apprit que la faction blanche était encore la plus puissante en Espagne; il se présenta vers le milieu d'août 755, à ses partisans, sur les côtes de l'Andalousie; il fut salué par eux comme le vrai khalife : toute l'Espagne lui fut bientôt soumise; il établit le siége de sa monarchie à Cordoue. Il y prit le titre d'émir-al-moumenym, commandeur des croyants, dont les Occidentaux ont fait le nom barbare de miramolin, et il y régna trente-trois ans avec gloire. Son fils et son petit-fils Hesham (788-796) et al Hacam (796-822) furent les contemporains de Charlemagne, et combattirent plusieurs fois avec succès contre ses lieutenants et contre son fils Louis-le-Débonnaire. Les Ommiades d'Espagne se maintinrent deux cent cinquante ans dans la souveraineté de toute la Péninsule. Leur race ne finit qu'en 1038, et, à cette époque, la division du khalifat d'Occident en un grand nombre de petites principautés facilita les conquêtes des chrétiens.

Vers le milieu du VIII[e] siècle, une autre monarchie indépendante s'était formée en Afrique, celle des Édrissites de Fez, qui se disaient issus d'une branche des Fatimites, et qui ne reconnaissaient ni le khalife d'Occident ni celui d'Orient. Charlemagne reçut, en l'année 801, une ambassade de leur émir ou sultan Ibrahim. La guerre qu'il faisait en Espagne aux Ommiades le disposait à s'allier avec leurs rivaux en Afrique et dans l'Orient.

Ces derniers, les khalifes abbassides, malgré la perte de tant de vastes provinces occidentales, conservaient encore une puissance digne de celle des premiers successeurs de

Mahomet, et la pompe de leur cour faisait un contraste remarquable avec l'austérité de ces premiers croyants. Le victorieux Almanzor (754-775), son fils et ses deux petits-fils, Mahadi, 775-785, Hadi, 785-786, et Haroun-al-Raschid, 786-809, furent les contemporains des premiers Carlovingiens ; ce furent eux qui introduisirent les arts et la culture des sciences chez les Arabes, et qui leur firent faire dans la carrière littéraire des progrès aussi rapides que ceux qu'ils avaient faits tout récemment dans les armes. Des traductions en arabe, de tous les livres scientifiques des Grecs, furent entreprises et libéralement récompensées par le khalife. Haroun-al-Raschid était sans cesse entouré de savants, et il en conduisait au moins cent à sa suite dans tous ses voyages. Il s'était fait la loi de ne jamais bâtir une mosquée sans y joindre une école, et ce fut à sa munificence qu'on dut attribuer la formation de ces milliers d'écrivains arabes qui illustrèrent son siècle. La mémoire de deux ambassades d'Haroun-al-Raschid à Charlemagne nous a été conservée par les écrivains occidentaux, l'une en 801, l'autre en 807. Les premiers ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid lui apportèrent, avec une galanterie chevaleresque, les clés du saint-sépulcre, comme au plus grand des monarques qui suivaient la religion du Christ. Les seconds apportèrent en présent, à Charles, de la part du khalife, une horloge ornée de figures automates qui se mouvaient et jouaient de divers instruments de musique, telle à peu près qu'on en fait aujourd'hui à Genève pour les envoyer dans le Levant. C'est ainsi que dans la révolution de dix siècles, les arts, aussi bien que les lettres et les sciences, ont absolument échangé leur siége. Après le règne d'Haroun-al-Raschid, l'empire des khalifes, dont le siége avait été transporté à Bagdad par Almanzor, en 757, conserva plusieurs siècles encore la gloire des lettres et des arts ; mais il renonça presque absolument à celle des armes, et les fondations des dynasties nouvelles des Aglabites d'Afrique, des Fatimites d'Égypte, des Tahérites du Chorazan, des Soffarides de Perse, nous égareraient bientôt si nous tentions de les suivre dans un dédale de noms et de pays presque inconnus.

Charlemagne, redouté de ses ennemis, respecté de tout l'univers, sentait cependant les approches de la vieillesse. Il avait trois fils arrivés à l'âge d'homme, entre lesquels il partagea sa monarchie, en présence de la diète de Thionville, en l'an 806. A Charles, l'aîné, il donna la France et la Germanie; à Pépin, le second, l'Italie, la Bavière et la Pannonie; à Louis, le troisième, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Provence et la Marche d'Espagne. Il assura en même temps le sort de ses filles. Il en avait sept, peut-être huit, toutes d'une beauté remarquable, et il leur avait toujours montré beaucoup de tendresse. « Il avait eu, dit Éginhard, grand » soin de l'éducation de ses enfants; il avait voulu que les » filles, aussi bien que les fils, s'appliquassent avant tout aux » études libérales qu'il avait suivies lui-même. Dès que leur » âge le permit il accoutuma ses fils, selon les moeurs des » Francs, à monter à cheval et à s'exercer aux armes et à la » chasse. Il avait aussi voulu que ses filles prissent l'habitude » de travailler à la laine et de tenir la quenouille et le fuseau, » de s'occuper enfin, et de s'accoutumer à tous les emplois » honnêtes de leur temps, pour que l'oisiveté ne les corrompît » pas. Il tenait toujours ses enfants avec lui à souper. Ses » fils l'entouraient à cheval quand il voyageait, ses filles » suivaient, et le cortége était terminé par des gardes qui les » protégeaient. Comme elles étaient fort belles, et qu'il les » aimait beaucoup, il est étrange qu'il n'ait jamais voulu en » donner aucune en mariage, ou à quelqu'un des siens, ou » à quelque prince allié. Il les garda toutes auprès de lui » jusqu'à sa mort, déclarant qu'il ne pouvait se passer de » leur compagnie : aussi, quoiqu'il eût été heureux en toute » autre chose, il éprouva par elles la malignité de la fortune. » Il est vrai qu'il dissimula ce chagrin aussi bien que si la » médisance n'avait jamais élevé ou répandu sur elles le » soupçon d'aucune faute. » On prétend que l'historien lui-même, auquel nous empruntons ce récit, n'était point étranger à ces fautes auxquelles il fait allusion, et que la belle Emma, l'une des filles de Charlemagne, pour ne point laisser de traces sur la neige de la visite nocturne d'Éginhard, son amant, le

reporta le matin sur ses épaules, hors du pavillon où elle habitait. Le souvenir de cette anecdote s'est conservé dans le couvent qu'Éginhard lui-même avait fondé.

Si Charlemagne supporta avec résignation les faiblesses de ses filles, auxquelles il avait toujours donné un dangereux exemple, il se montra vraiment père, et père sensible, lorsqu'il eut le malheur de perdre successivement sa fille aînée Rotrude, celle qu'il aimait le plus, son second fils Pépin, mort à Milan le 8 juillet 810; enfin, son fils aîné Charles, mort à Aix-la-Chapelle le 4 décembre 811. On considérait alors comme une partie de la grandeur d'âme qu'on attendait des héros, la fermeté avec laquelle ils supportaient les chagrins domestiques; on remarqua donc avec plus de blâme que de compassion la douleur profonde que ressentait Charles pour la perte de ses enfants, et les larmes qu'on lui vit répandre. L'empereur cependant se hâta de pourvoir au gouvernement de ses États. Son fils aîné n'avait point laissé d'enfants; mais le second, Pépin, avait un fils et cinq filles. Charles destina le fils, Bernard, à la royauté d'Italie et après l'avoir annoncé au champ de mai, assemblé à Aix-la-Chapelle, il le fit partir pour la Lombardie, avec Wala, son cousin, quoique d'une naissance illégitime, qu'il lui donnait pour conseiller. En même temps, il jugea prudent de transmettre de son vivant tous ses titres à son troisième fils Louis, roi d'Aquitaine. Il le rappela donc auprès de lui, et dans des États assemblés à Aix-la-Chapelle au mois de septembre de l'an 813, il le présenta, dit une antique chronique, « aux évêques, abbés, comtes et » sénateurs des Francs, et il leur demanda de le constituer » roi et empereur. Tous y consentirent également, déclarant » que cela serait bien. Le même avis plut à tout le peuple, en » sorte que l'empire lui fut décerné par la tradition de la » couronne d'or, tandis que le peuple criait vive l'empereur » Louis. » Comme si Charles avait prévu que le pape, qui lui avait donné à lui-même le titre d'empereur, pourrait prétendre que son autorité était nécessaire pour le confirmer à d'autres, il voulut que son fils, qui appartenait aux peuples de l'Occident, à l'armée et à ses chefs, et qui avait été choisi

par eux, ne relevât que de Dieu même. Il fit faire une couronne d'or semblable à la sienne, et il la fit déposer sur l'autel de l'église d'Aix-la-Chapelle; il ordonna ensuite à Louis de la prendre lui-même et de la placer sur sa tête. Après cette cérémonie, il le renvoya en Aquitaine.

Charles perdit ses forces plus tôt qu'on n'aurait dû l'attendre de la vigueur de son tempérament ou de la vie active qu'il avait menée. On remarquait depuis long-temps son déclin, lorsque après le milieu de janvier de l'an 814, il fut saisi, au sortir du bain, par la fièvre. Pendant les sept jours qu'elle continua, il cessa de manger, et ne prit plus qu'un peu d'eau pour se rafraîchir. Le septième jour, il se fit donner les sacrements par Hildebald, son aumônier; le matin suivant il fit un dernier effort pour soulever sa faible main droite et faire sur sa tête et sa poitrine le signe de la croix; puis, rangeant ses membres pour le repos éternel, il ferma les yeux en répétant à voix basse: *In manus tuas commendo spiritum meum;* et il expira. C'était le 28 janvier de l'année 814; et Charles, né en 742, était entré dans sa soixante-douzième année. Il en avait régné quarante-sept sur les Francs, quarante-trois sur les Lombards, et quatorze sur l'empire d'Occident. Il fut enterré à Aix-la-Chapelle, dans l'église de Sainte-Marie, qu'il avait bâtie.

CHAPITRE XVIII.

Louis-le-Débonnaire. — 814-840.

Le nouveau souverain de l'empire d'Occident, Louis, que les Latins, les Italiens et les Allemands nommèrent le pieux, les Français, le débonnaire, était âgé de trente-six ans à la mort de son père. Depuis seize ans il était marié à Ermengarde, fille d'Inghiramne, duc d'Hasbaigne, qui lui avait déjà donné trois fils, Lothaire, Pépin et Louis. Depuis trente-trois ans il portait le titre de roi, car il était dans son berceau quand son père l'avait fait transporter, en 781, en Aquitaine, afin de persuader aux peuples du midi de la Gaule qu'ils avaient leur souverain au milieu d'eux. Dès qu'en avançant en âge il avait pu donner à connaître son caractère, on avait remarqué en lui de la douceur, de l'amour pour la justice, de la bienfaisance, et surtout de la faiblesse. Il avait long-temps fait la guerre dans les Pyrénées, aux Saxons et aux Maures, et il s'y était conduit honorablement comme soldat. Déjà cependant ceux qui remarquaient son zèle pour la religion, son occupation constante de la discipline ecclésiastique, disaient de lui qu'il était plus propre au couvent qu'au trône, et Louis, qui portait envie à la dévotion de son grand-oncle Carloman, devenu, de souverain, moine du mont Cassin, regardait ces paroles comme le plus grand éloge qu'on pût faire de lui. Après avoir, pendant quelque temps, mis ses finances en désordre, par sa bienfaisance, il les avait rétablies avec l'aide de son père, et sa bonne économie l'avait mis en état de soulager les campagnes du droit ruineux que s'attribuaient les soldats, de se faire maintenir par les paysans. Les peuples avaient la plus haute opinion de sa vertu, et quand, sur la

nouvelle de la mort de son père, il se rendit de Toulouse à Aix-la-Chapelle, il fut partout reçu sur son passage comme un sauveur qui venait mettre un terme aux longues souffrances de l'empire.

En effet, durant ce règne si brillant de Charlemagne, et sous la protection d'un grand homme, le désordre et l'oppression s'étaient accrus dans toutes les provinces; les hommes libres avaient été ruinés par des guerres continuelles, les grands avaient abusé de leur faveur à la cour, ils avaient dépouillé leurs voisins plus pauvres, de leurs héritages, ils en avaient réduit un grand nombre en servitude, plusieurs même avaient volontairement aliéné une liberté qu'ils ne pouvaient plus défendre, et avaient demandé à être rangés parmi les esclaves des seigneurs qui promettaient de les protéger. Louis se hâta d'envoyer dans tout l'empire de nouveaux messagers impériaux (*missi dominici*), pour examiner les réclamations de ceux qui avaient été dépouillés ou de leur patrimoine ou de leur liberté, et le nombre des opprimés qui recouvrèrent leurs droits se trouva passer toute croyance. La défiance de Charles avait ôté aux Saxons et aux Frisons la liberté de transmettre leurs biens en héritage à leurs enfants; Louis supprima cette interdiction odieuse, et les mit sur le pied de tous les autres citoyens. Dans la Marche d'Espagne, des émigrés chrétiens de l'Espagne maure avaient obtenu de Charles la concession de déserts récemment conquis qu'ils avaient remis en culture; mais bientôt ces terres, dont la fertilité avait été créée par leurs sueurs, leur avaient été ravies par les courtisans de l'empereur, qui tantôt avaient obtenu de Charles de nouvelles concessions, tantôt s'en étaient mis en possession par la violence. Louis accorda sa protection à ces malheureux émigrés; il leur rendit leurs biens, mais il n'eut pas la force de leur en maintenir long-temps la possession; l'imprudence des seigneurs, la faiblesse des vassaux étaient telles, que malgré toutes les garanties du monarque, le pauvre était toujours dépouillé.

Une autre réforme opérée par Louis fut considérée comme indiquant peu de respect pour la mémoire de son père. Le

palais de Charles, à Aix-la-Chapelle, attestait le désordre de ses mœurs. Il y avait vécu jusque dans sa vieillesse, toujours entouré de ses nombreuses maîtresses, qui l'habitaient au milieu de ses sept filles et de ses cinq nièces, toutes belles et toutes également galantes. Avant de vouloir entrer dans ce palais, Louis le fit évacuer par une exécution militaire; il chassa sans miséricorde jusqu'aux femmes qui avaient soigné Charlemagne dans sa dernière maladie; il força ses sœurs et ses nièces à se renfermer dans des couvents; il condamna tous leurs amants, comme coupables de lèse-majesté, ou à l'exil, ou à la prison, quelques uns même à la mort, et il donna ainsi une publicité scandaleuse aux désordres de sa famille, qui jusqu'alors avaient été peu remarqués.

L'immense étendue de l'empire chargeait Louis d'un fardeau trop pesant; il se hâta de s'en débarrasser en le partageant avec ses enfants. Il confirma à Bernard, son neveu, le royaume d'Italie; mais en même temps il donna la Bavière à gouverner à l'aîné de ses fils, et l'Aquitaine au second; le troisième était encore trop jeune pour qu'il pût lui attribuer un partage. L'empire d'Occident, avec trois rois subordonnés sur les trois frontières les plus exposées, semblait gouverné comme au temps de Charlemagne, et il se passa plusieurs années avant que les étrangers s'aperçussent de l'immense différence entre les hommes des deux générations. Les armées étaient toujours également redoutables; les peuples voisins, jaloux les uns des autres, étaient toujours également empressés à se surveiller réciproquement, à se dénoncer à l'empereur, et à obéir à ses ordres. Aux plaids du royaume que Louis-le-Débonnaire assemblait très régulièrement, on voyait arriver les ambassadeurs des petits princes visigoths qui combattaient dans les Pyrénées, pour sauver quelques parties de l'Espagne du joug des musulmans; ceux du duc de Bénévent, qui, en Italie, payait tribut à l'empire, ceux de tous les petits peuples slaves, qui, dans l'Illyrie, la Bohême et la Prusse, recherchaient également la protection des Francs; ceux enfin des princes des Danois, alors divisés par une guerre civile et qui se disputaient le trône. Un observateur

peu attentif n'aurait point remarqué que cet empire, si étendu et si redouté, était déjà sur le penchant de sa ruine.

Cependant, un des défauts du caractère de Louis, c'était l'irrésolution; il croyait la fixer en prenant des engagements perpétuels; il disposait sans cesse de l'avenir, et bientôt un nouveau motif ou une nouvelle faiblesse lui faisaient changer ce qu'il prétendait avoir arrêté. En 814, il avait fait un partage de sa monarchie entre ses enfants, en 817 il en fit un second; il assigna une part à chacun de ses trois fils; il reprit à l'un ce qu'il lui avait donné, pour l'attribuer à l'autre; et comme pendant toute la durée de son règne il fut sans cesse occupé à rectifier et à changer les partages entre ses enfants; comme après les avoir fait confirmer par des serments d'allégeance que prêtaient les peuples et les prêtres, il détruisait tout ce qu'il avait paru édifier, il inspira à ses sujets une impatience extrême de toutes ses irrésolutions, un doute sur l'avenir, un mécontentement dont il éprouva bientôt les effets; tandis que dans ses fils l'humeur succéda à la reconnaissance, et qu'ils se montrèrent bien plus blessés, lorsqu'il reprenait ses bienfaits, qu'ils n'avaient été touchés en les recevant.

Celui cependant que le partage de 817 offensait le plus, et à juste titre, était Bernard, roi d'Italie; il avait montré à son oncle la déférence d'un lieutenant qui gouvernait pour lui une province. Mais lorsque Louis accorda à son fils aîné Lothaire le titre d'empereur, avec une prééminence sur les trois rois, Bernard se plaignit de l'injustice qui lui était faite. Fils d'un frère aîné de Louis, et l'aîné lui-même de son cousin Lothaire, c'était à lui qu'appartenait le premier rang entre les princes francs, et qu'aurait dû passer l'empire, soit qu'on suivît le droit de représentation adopté aujourd'hui, ou qu'on préférât l'aîné entre les princes, règle d'après laquelle son oncle avait passé avant lui. Un grand nombre d'évêques et de seigneurs mécontents offrirent à Bernard de le seconder dans ses justes réclamations. Le jeune prince rassembla en effet des troupes; de son côté son oncle appela de Germanie des soldats; mais Bernard, ayant horreur d'une guerre civile, accepta les premières propositions qui lui furent faites, et

accourut à Châlons, auprès de son oncle, aux pieds duquel il se jeta, en lui demandant pardon de sa faute.

Ce n'était point sans motif que Louis était surnommé le Débonnaire; il semblait n'être susceptible d'aucun ressentiment, d'aucune passion haineuse; il pardonna souvent plus qu'il n'était tenu de pardonner; cependant il commit alors, et par faiblesse pour sa femme, une des actions les plus odieuses qui souillent l'histoire de France. Bernard, dont les droits étaient égaux aux siens, ne s'était reconnu coupable que par un sentiment de déférence filiale; il avait compté sur les promesses qui lui avaient été faites, et il attendait un acte d'oubli pour ses précédents préparatifs de guerre. Au lieu d'un pardon, il reçut une condamnation à mort avec ses principaux adhérents; Louis, il est vrai, commua la sentence, et ordonna que les yeux seulement lui seraient arrachés; mais cette commutation ne servit qu'à rendre son supplice plus cruel. La reine Ermengarde eut soin de faire faire l'opération d'une manière si barbare que le malheureux Bernard en mourut trois jours après.

Ermengarde, qui avait voulu faire périr Bernard pour partager son héritage entre ses enfants, mourut elle-même avant d'avoir pu recueillir les fruits de sa cruauté, et Louis ne tarda guère à la remplacer, en épousant, au commencement de l'année 819, la belle et ambitieuse Judith, fille du comte Guelfo de Bavière. Dans une assemblée de toutes les plus belles filles de son empire, que les prélats lui avaient conseillé de convoquer, à l'exemple du roi Assuérus, Louis avait reconnu Judith pour la plus attrayante. L'empire des Francs ne tarda pas à regretter que la fille du comte Guelfo eût été douée d'une beauté si distinguée, car elle lui procura sur son mari l'ascendant le plus absolu.

L'autorité de Louis, il est vrai, n'était point sans bornes; aucun des monarques francs n'avait plus régulièrement consulté les États, qu'il assemblait deux fois par année; mais les seuls grands seigneurs laïques et ecclésiastiques étaient appelés à ces voyages dispendieux, et bientôt les comtes et les ducs, voyant qu'on ne s'y occupait guère que d'affaires ecclésias-

tiques, dans une langue qu'ils n'entendaient pas, cédèrent presque absolument la place aux évêques. Les comices d'Aix-la-Chapelle, en 816, avaient été uniquement occupés de réformer la règle des chanoines et des chanoinesses, selon l'observance de saint Benoît. Dans ceux d'Attigny, au mois d'août 822, Louis voulut prendre la nation entière à témoin de sa pénitence; il déclara devant cette assemblée qu'il avait péché contre son neveu Bernard, en permettant qu'il fût traité avec une cruauté aussi excessive; qu'il avait péché contre Adelhard, Wala, les saints et les évêques, conseillers de Bernard, lorsqu'il les avait exilés pour avoir eu part à sa conspiration; qu'il avait péché contre les fils naturels de son père, en les forçant à entrer dans les ordres religieux. Il demanda pardon de ses péchés à ceux de ces prélats qui étaient présents, et il se soumit aux pénitences canoniques. On trouva d'abord quelque chose de touchant dans ce sentiment profond de remords qui se manifestait après quatre ans devant tout un peuple, dans cette humiliation volontaire de celui qu'aucun tribunal ne pouvait atteindre; mais tandis que le remords d'un homme à grand caractère nous offre le noble triomphe de la conscience sur l'orgueil, la pénitence d'un homme faible est entachée de sa faiblesse : en rappelant sa précédente faute, il semble faire prévoir qu'une seconde peut la suivre de près. L'un s'accuse parce qu'il ne peut plus trouver la paix dans son cœur, l'autre parce qu'il ne peut obtenir d'absolution au confessionnal. Le premier songe aux malheureux qu'il a faits, aux réparations qu'il peut leur offrir encore; le second ne songe qu'à lui-même, ou aux diables dont on le menace. Sa pénitence est un calcul personnel; il voudrait joindre les espérances des saints au profit du crime. Lorsqu'on vit Louis s'humilier à Attigny devant les prêtres, on jugea que ce n'était point sa douleur qui était profonde, mais son honneur qui lui était peu cher, et la nation commença à sentir pour lui le mépris dont il s'était reconnu digne.

D'autres causes vinrent bientôt ajouter à ce mépris. Le 13 juin 823, Judith donna, après quatre ans de mariage, un fils à l'empereur, qui fut depuis connu sous le nom de

Charles-le-Chauve ; mais les mœurs de Judith, sa familiarité avec Bernard, duc de Septimanie, accréditèrent chez les Francs la supposition que cet enfant appartenait au favori de l'impératrice et non à son mari. Tout au moins le pouvoir absolu qu'exerçait ce Bernard à la cour, la déférence de Louis pour l'ami de sa femme, le crédit qu'il lui attribuait de préférence à ses propres fils, dont il commençait à être jaloux, rendaient le gouvernement tout à la fois ridicule et méprisable. Judith, qui songeait déjà à reprendre aux fils aînés de son mari assez de provinces pour en faire un apanage en faveur du cadet, saisissait toutes les occasions d'offenser ces princes, et lorsqu'ils en montraient du mécontentement, elle travaillait à aigrir le ressentiment de son mari. A l'occasion d'une campagne malheureuse de Pépin, au-delà des Pyrénées, elle fit condamner à mort deux comtes qui avaient été les conseillers de ce roi d'Aquitaine, chef de l'expédition, entachant ainsi indirectement l'honneur des fils de son mari. Quoique la sentence ne fut pas exécutée, elle avait suffi pour mettre deux factions en opposition dans tout l'empire. Le peuple accusait également l'empereur des injustices qui procédaient de sa faute et de celles qu'il s'efforçait de réparer. Une fois que le gouvernement n'inspire plus de confiance, les punitions qu'il inflige aux grands pour avoir vexé le peuple sont considérées par le peuple même comme de nouveaux abus de pouvoir.

Il y a loin encore de ces brouilleries entre les princes, de ces intrigues de cour à une guerre civile. Le mécontentement de Lothaire ou de Pépin, à l'égard de leur père ou de leur belle-mère, n'était pas une raison pour que les petits propriétaires, qui composaient seuls les armées des Francs, se préparassent au combat à leurs frais, et attaquassent leurs compatriotes. Mais le désordre était universel dans l'empire ; la faiblesse de Louis avait donné à plusieurs des ennemis des Francs, aux musulmans, aux Bulgares, aux Normands, occasion de ravager leurs frontières. A l'intérieur, l'oppression des grands envers le peuple allait croissant chaque jour ; un effroyable commerce d'esclaves se faisait en cachette dans

tout l'empire. Les musulmans ont toujours accordé une grande confiance aux esclaves élevés dans leur maison ; ils en font les gardiens de leurs intérêts, leurs soldats, souvent leurs ministres ; c'était aussi pour eux l'objet d'une charité religieuse que d'acheter les enfants des infidèles pour les convertir. Ils étaient donc toujours prêts à payer à un prix assez élevé tous les enfants des chrétiens qu'on leur conduisait en Espagne et en Afrique. Ils recevaient, surtout du voisinage de Verdun, ceux qu'ils destinaient à la garde plus intime de leur harem. Les juifs se chargeaient de ce commerce, et les seigneurs français, ecclésiastiques comme séculiers, toutes les fois qu'ils étaient pressés d'argent, vendaient les enfants de leurs paysans pour les porter aux musulmans. Une loi de l'an 829, qui interdisait d'administrer le baptême aux esclaves des juifs sans le consentement de leurs maîtres, et les violentes discussions qu'elle excita dans la diète, révèlent l'importance de ce commerce infâme, et le degré d'oppression, le degré de misère auquel toute la classe inférieure de la population dans les Gaules était réduite.

Les relations extérieures de l'empire d'Occident semblaient encore dignes du successeur de Charlemagne. Au nord, l'empire s'étendait jusqu'à l'Eyder, qui sert de même aujourd'hui de frontière entre l'empire germanique et le Danemarck. Au-delà de cette rivière, et dans la Scandinavie, les Danois ou Normands, qui avaient accueilli dans leur pays un grand nombre de Saxons fugitifs, et qui avaient emprunté d'eux leur haine contre le christianisme et l'empire des Francs, commençaient à chercher l'occasion de se venger en signalant leur audace et en se chargeant de butin. La bravoure leur paraissait la première des vertus; la gloire de quelque expédition hasardeuse semblait à chaque famille un héritage bien plus précieux que des richesses périssables. Tous les jeunes gens voulaient marquer leur entrée dans le monde par quelques campagnes audacieuses ; non moins accoutumés à braver les tempêtes que les dangers des combats, c'était sur des barques légères et découvertes qu'ils se hasardaient en pleine mer,

qu'ils insultaient toutes les côtes de la Germanie, de la France et de la Grande-Bretagne, et qu'ils étendaient des brigandages auxquels ils attachaient leur gloire, jusqu'aux pays qui se croyaient le plus à l'abri de leurs attaques. Mais ces expéditions n'étaient point encore autorisées par le gouvernement national, c'étaient les exploits d'aventuriers que les rois de Danemarck ne pouvaient pas retenir. A cette époque même, la couronne était disputée entre des cousins, par une guerre civile : les divers prétendants au trône recouraient à Louis-le-Débonnaire, et auraient voulu le prendre pour arbitre. L'un d'eux, Hériolt, se rendit, en 826, à Mayence, où l'empereur lui avait donné rendez-vous; il conduisait avec lui sa femme et un cortége de Danois assez nombreux. Tous se déclarèrent prêts à embrasser le christianisme; Louis présenta en effet Hériolt au baptême dans l'église de Saint-Alban, et l'impératrice Judith présenta la reine.

Dans l'enceinte même des Gaules, l'autorité impériale n'était qu'imparfaitement reconnue par les Bretons et par les Gascons. Ces peuples, séparés par leur langue des Francs et des Gaulois, se soumettaient bien à l'empire quand un gouvernement vigoureux leur en faisait sentir la nécessité; mais ils méprisaient toujours et l'agriculture et les arts utiles; ils regardaient toujours quiconque ne parlait pas leur langue comme un ennemi, et tout le bien des ennemis comme de bonne prise; enfin ils épiaient les premières marques de faiblesse de leurs voisins, pour recommencer leur brigandage. Mervan et Viomark, qui prirent tous deux le titre de rois des Bretons, attirèrent sur eux-mêmes plus d'une fois les armes de Louis, qui confiait à ses lieutenants les guerres plus éloignées, mais qui soutint en personne celles de l'intérieur de la Gaule. Lupus Centuli, duc des Gascons, ne montra pas moins d'obstination; ses agiles chasseurs des Pyrénées sortaient du Béarn et de la vallée de Soule; ils répandaient l'effroi dans toute l'Aquitaine; mais ils se dérobaient à la poursuite, même de la cavalerie, et quand on croyait les atteindre, ils étaient déjà bien loin.

Au-delà des Pyrénées, Alfonse II, surnommé le Chaste,

roi d'Oviédo (791-842), soutenait un combat inégal contre Abdérame le victorieux, roi de Cordoue (822-852). Le premier, auprès duquel se distingua par ses exploits le héros demi fabuleux Bernard de Carpio, demanda quelquefois des secours à Louis, et lui fit quelquefois hommage des victoires qu'il remportait dans la Galice et les Asturies. Le second remarquait à peine cette résistance, dans les montagnes, d'un petit peuple demi-barbare; il avait soumis tout le reste de l'Espagne à son gouvernement; il avait supprimé plusieurs révoltes dans sa propre famille; il avait remporté quelques brillantes victoires sur les généraux de Louis, et sur son fils Pépin, roi d'Aquitaine; il avait chassé les Francs des bords de l'Èbre, et reconquis sur eux le comté de Barcelonne; mais il s'était plus occupé encore de faire fleurir dans ses États l'agriculture, le commerce, les arts et les lettres. L'Espagne maure voyait augmenter rapidement sa population; ses écoles acquéraient de la célébrité, ses savants se multipliaient, et ses villes appréciaient les bienfaits nouveaux de la civilisation et de l'élégance des mœurs. Abdérame II était lui-même philosophe, poète et musicien, et il encourageait par son exemple et son suffrage des études qu'il partageait toutes. Elles ne le faisaient cependant pas renoncer aux plaisirs du monde, pas plus qu'à ceux de l'amour. Tandis qu'Alfonse II, qui, de concert avec sa femme, avait fait un vœu monastique de chasteté, ne laissa point d'enfants, le philosophe Abdérame laissa à sa mort quarante-cinq fils et quarante-une filles.

L'Italie fut gouvernée presque exclusivement par Lothaire, fils aîné de l'empereur. Louis, qui montrait aux papes la plus extrême déférence, aurait peut-être contribué à élever leur autorité en opposition à celle de son fils, si la vie des cinq pontifes qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre pendant son règne avait été plus longue. Leur rapide succession ne permit point à l'Église de profiter de la faiblesse de l'empereur pour usurper de nouvelles prérogatives. Mais tous les autres pouvoirs subordonnés au trône acquéraient plus d'indépendance. Lothaire, menacé par son père et sa belle-mère, se croyait obligé de ménager tous ses vassaux. Les ducs

qui relevaient de lui, plus riches, et commandant à plus de soldats que ceux de France, commençaient à se regarder comme des princes indépendants. Le duc de Bénévent, le plus puissant de tous, qui même sous Charlemagne avait été seulement tributaire et non sujet, recommençait à faire la guerre pour son propre compte, ce que ne faisait encore aucun autre des grands seigneurs dans tout l'empire des Francs. Vers la fin du règne de Louis, en 839, ce duché fut, il est vrai, partagé entre trois seigneurs indépendants, les princes de Salerne, de Bénévent et de Capoue; mais la population et la richesse de ces magnifiques contrées s'étaient assez accrues pour que ce grand fief, même divisé, fût encore parmi les plus puissants. A la même époque, les républiques de Naples, de Gaëte et d'Amalfi, villes grecques qui profitaient de l'oubli des empereurs d'Orient pour recouvrer et affermir leur liberté, avaient vu s'accroître rapidement leur population; leurs milices s'étaient aguerries, et un immense commerce entre les Arabes, les Grecs et les Latins répandait chez elles l'affluence. Dans leur voisinage, il est vrai, une puissance nouvelle leur inspirait de l'inquiétude; les Sarrasins y avaient établi quelques colonies militaires, aux bouches du Garigliano, à Cumes et à la Licosa. De son côté, le peuple vénitien, qui avait déjà subsisté plusieurs siècles sous la protection de l'empire grec, commençait à rejeter tout-à-fait ces chaînes étrangères. Dès l'an 697 il avait modifié sa constitution, en donnant un chef unique qui prit le nom de doge, aux tribuns des différentes îles confédérées, dont se composait le gouvernement. Pépin, fils de Charlemagne, n'avait pas voulu reconnaître l'indépendance des Vénitiens; mais leur vigoureuse résistance à ses attaques, en l'an 809, avait établi leur droit à ne point obéir aux ordres de l'empire d'Occident. Cet événement avait été suivi de près par la fondation de la ville de Venise, dans l'île de Rialto, ville qui dès lors était devenue la capitale de la république.

Sur toute la frontière orientale de l'empire des Francs, de petits peuples slaves se reconnaissaient pour tributaires de Louis-le-Débonnaire; quelquefois leurs ducs assistaient

en personne aux diètes de l'empereur ; quelquefois ils y envoyaient des ambassadeurs ; souvent aussi ou leur inconstance, ou l'insolence des commandants des frontières excitait entre eux et l'empire de petites guerres. Des ducs de Pannonie, de Dalmatie, de Liburnie, des Abodrites, des Sorabes, des Wilzis, des Bohémiens, des Moraves, sont nommés tantôt parmi les feudataires de l'empire, tantôt parmi ses ennemis, sans qu'il soit possible de démêler les intérêts ou les alliances de ces petits peuples barbares, qui changeaient souvent et de demeure et de nom.

Sur la même frontière, les Huns et les Avares, dans la Hongrie et la Transylvanie, après avoir quelque temps résisté aux armes de Charlemagne, s'étaient affaiblis par des discordes civiles. Plusieurs avaient embrassé le christianisme, plusieurs avaient abandonné le pays, et ils avaient cessé d'être redoutables. Mais, plus au levant, les Bulgares s'étaient élevés sur leurs ruines. Cette nation païenne, habituellement en guerre avec les Grecs, inspirait par sa férocité un effroi universel. Ils ne tournèrent pas leurs armes contre le peuple franc; mais plusieurs petits peuples slaves passèrent tour à tour de l'alliance des Francs à celle des Bulgares, et ils payaient un tribut aux uns ou aux autres pour s'assurer une protection contre celui de ces deux voisins qu'ils avaient le plus lieu de redouter. En 824, on vit arriver à Aix-la-Chapelle les députés d'Omortag, roi des Bulgares, qui venaient demander un réglement de frontières entre eux et les Francs. La mort d'Omortag, à cette époque même, interrompit la négociation commencée.

La paix subsistait toujours entre l'empire d'Orient et celui d'Occident, et les deux empereurs échangeaient toujours des ambassades. Cependant l'affaiblissement simultané de ces deux grandes puissances les éloignait l'une de l'autre, et après avoir confiné, au temps de Charlemagne, par une longue frontière, elles se trouvaient déjà séparées par plusieurs États indépendants ou ennemis. L'île de Crète avait été conquise vers l'an 823, par une flotte de musulmans Ommiades, partie des rivages de l'Andalousie. Celle de Sicile fut envahie

en 827, par des musulmans d'Afrique, qu'avait appelés un jeune Grec, amoureux d'une religieuse. La Dalmatie et la Servie se déclarèrent indépendantes, vers l'an 826 : ces provinces secouèrent le joug de Byzance ; mais, dans le même temps, les Croates, leurs voisins, cessèrent d'obéir aux ordres venus d'Aix-la-Chapelle.

La violence des haines religieuses entre les adorateurs des images et les iconoclastes avait précipité les révolutions de l'empire grec. L'ambitieuse Irène, qui avait rétabli le culte des images, et qui avait trouvé dans les moines un si puissant appui, fut victime d'une conspiration de la faction contraire. Peu de temps après les négociations entamées entre elle et Charlemagne, pour réunir les deux empires par un mariage entre les deux souverains, elle fut surprise et arrêtée, le 31 octobre 802, par les ordres de Nicéphore, son grand-trésorier, qui fut couronné empereur à sa place, et qui, la reléguant ensuite à Lesbos, l'y laissa exposée à une si grande pauvreté que l'impératrice Irène dut gagner sa vie en filant avec la quenouille.

L'histoire grecque, à cette époque, ne nous a été conservée que par des historiens passionnément engagés à soutenir contre les iconoclastes le culte des images ; aussi comme Nicéphore abolit de nouveau ce culte, son règne (802-811), et celui de son fils Stauracius, sont représentés comme honteux, tandis que Michel Rhangabe, qui succéda au second (811-813), est peint comme un excellent prince et un prince vraiment orthodoxe. Nicéphore, il est vrai, fut malheureux dans la guerre qu'il entreprit contre les Bulgares, mais comme il fut tué dans la grande bataille qu'il leur livra, et que son fils y fut blessé mortellement, on doit leur savoir gré tout au moins d'y avoir payé de leur personne, tandis que leur successeur au contraire donna plus d'une preuve de faiblesse et d'incapacité. Il fut renversé par une nouvelle révolution qui rendit le pouvoir aux iconoclastes, et qui éleva à l'empire Léon V, l'Arménien. Michel Rhangabe inspirait au nouvel empereur si peu de défiance qu'il lui permit de se retirer dans un couvent, où ce monarque déposé vécut encore trente-deux ans.

Les empereurs grecs, contemporains de Louis-le-Débonnaire, Léon V l'Arménien (813-820), Michel-le-Bègue (820-829), et son fils Théophilus (829-842), persistèrent dans leur horreur pour le culte des images, et sont tous, en conséquence, représentés par l'Église comme des tyrans. Le couronnement de Michel-le-Bègue et la mort de Théophilus sont, l'un et l'autre, faits pour frapper l'imagination. Le premier, après avoir été l'ami de Léon l'Arménien, avait, à plusieurs reprises, conjuré contre lui; il avait été condamné à être brûlé vif, et il était retenu enchaîné dans un cachot du palais. La veille du jour fixé pour son exécution, ses amis habillés en prêtres et en pénitents, et portant des épées sous leurs longues robes, s'introduisirent dans la chapelle où l'empereur Léon chantait matines, le jour même de Noël, et l'attaquèrent au moment où Léon entonnait le premier psaume. Léon, qui avait été soldat, et qui s'était élevé avec gloire de grade en grade dans la carrière militaire, saisit une croix pesante sur l'autel, et, sans autres armes, il essaya de repousser les assaillants, en même temps qu'il implorait leur merci. « C'est l'heure de la vengeance et non de la merci, » lui répondit-on, et il tomba sous les épées des conjurés. Le prisonnier Michel fut en même temps arraché de son cachot, et porté sur le trône : il y reçut l'hommage des grands de l'empire, du clergé et du peuple, avant qu'on eût trouvé un serrurier pour lui ôter les fers, qu'il portait toujours aux pieds.

Son fils Théophilus, que les Grecs surnommèrent l'Infortuné, parce qu'avec une valeur brillante et une grande activité, il fut presque toujours malheureux dans toutes les guerres qu'il conduisit en personne, semble avoir réuni les qualités et les défauts des despotes orientaux. On célèbre leur justice, leur vigilance, leur bravoure, en oubliant que la vigueur, la promptitude et le caprice arbitraire de leurs jugements, détruisent, dans le peuple lui-même, toute notion de loi et de justice; que leur vigilance tourmente leurs sujets par l'espionnage, et les fait vivre dans une défiance continuelle; que leur bravoure n'étant point éclairée par une étude régulière de l'art de la guerre, ne sert qu'à exposer leurs soldats. Mais

les Grecs n'occupaient déjà plus dans l'Orient que le second rang, les opinions des musulmans, leurs voisins, influaient sur leurs mœurs, et la gloire des khalifes éblouissaient leurs souverains. Théophilus, le rival de Motassem, fils d'Haroun-al-Raschid, semblait s'être formé sur le modèle de ce commandeur des croyants. La mort de Théophilus est plus empreinte encore du caractère des Orientaux. Il avait donné sa sœur en mariage à un vaillant capitaine de l'antique race des rois perses, Théophobus, qui, avec un grand nombre de ses compatriotes, avait renoncé à une patrie soumise au joug des musulmans; il avait embrassé le christianisme et il servait dans les armées de l'empire. Théophobus avait donné à son beau-frère d'éclatantes preuves de sa fidélité, à une époque où une faction nombreuse l'appelait lui-même au trône; et l'empereur, à la fleur de la jeunesse, se trouvant atteint d'une maladie mortelle qui allait le forcer à abandonner sans défense sa femme et son fils en bas âge, aurait dû se réjouir de les laisser aux mains d'un aussi fidèle gardien. Ce n'est pas ainsi toutefois qu'un Turc en jugerait même aujourd'hui, ce n'est pas ainsi non plus qu'en augurait Théophilus, car le despotisme rend les hommes semblables dans toutes les races et toutes les religions. Il songea avec une sombre jalousie que son beau-frère allait lui survivre; déjà sur son lit de mort, il donna des ordres pour qu'on lui apportât la tête de Théophobus. Il la saisit de ses mains mourantes : « Je te reconnais, » mon frère, dit-il, et pourtant déjà tu n'es plus Théophobus; bientôt, trop tôt, aussi je ne serai plus Théophilus, » et il retomba sur son lit où il expira.

Pendant les seize premières années du règne de Louis-le-Débonnaire, de fréquentes ambassades entre les deux empires rappelèrent l'ancienne unité du monde romain, et la question du culte des images fut débattue de nouveau dans l'Occident, sur l'invitation de l'empereur d'Orient. Mais à dater de l'an 830, toute l'attention des Francs fut concentrée sur eux-mêmes, leurs rapports avec les peuples étrangers se rompirent, et l'histoire cesse de nous représenter autre chose que

les dissensions privées, et que les querelles de famille des Carlovingiens.

Aux États tenus à Aix-la-Chapelle, au printemps de l'an 830, Louis avait convoqué l'armée des Francs, pour porter la guerre en Bretagne. Cette guerre où les soldats n'espéraient gagner aucun butin, et où ils savaient qu'ils éprouveraient tous les inconvénients des mauvaises routes, fatales à leurs chevaux, du mauvais air et de la misère, était envisagée par les hommes libres qui devaient former l'armée avec une extrême répugnance. Les fils de Louis profitèrent de ce mécontentement, de l'ignorance des hommes libres, qui souffraient sans savoir le plus souvent quelle était la cause de leurs maux, et de l'absence de toute opinion publique, de toute communication entre les provinces, qui pût servir à les éclairer, pour entraîner à la révolte les armées avec lesquelles ils marchaient vers le rendez-vous général. Pépin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière, réunirent leurs troupes à Verberie, et leur père se voyant abandonné par la plupart de ses soldats, prit le parti d'amener lui-même à Compiègne, à trois lieues de distance, ceux qui lui étaient restés, et d'entrer en négociation avec ses fils. Bientôt on exigea de lui qu'il éloignât Bernard, duc de Septimanie, qu'on représenta comme l'amant de sa femme; on conduisit au camp l'impératrice Judith, et l'on obtint d'elle des aveux qui confirmaient les soupçons publics, et la promesse qu'elle prendrait le voile au couvent de Sainte-Radegonde de Poitiers. L'effroi ou le repentir engagèrent même Judith à solliciter l'empereur de renoncer de son côté à la couronne, et d'entrer aussi dans un couvent; mais il refusa de faire des vœux, et demanda du temps pour délibérer. Le vieux monarque cependant se trouvait prisonnier de ses trois fils; car Lothaire était arrivé d'Italie; il avait approuvé tout ce qu'avaient fait les deux autres, et il était reconnu comme chef par tout le parti mécontent. Les prélats de ce parti désiraient que le vieil empereur fût expressément déposé par un concile national; ses fils, sans être moins résolus à le priver de tout pouvoir, ne crurent point cette sévérité nécessaire. Le faible Louis avait toujours été conduit par

ceux qui l'approchaient; désormais tous leurs rivaux étaient éloignés, il était seul entre leurs mains : ils crurent qu'il se soumettrait à toutes leurs volontés, et que son nom ,e t le respect qu'il inspirait encore, leur profiteraient sans les gêner.

Mais la jalousie du pouvoir réveilla l'activité d'esprit du vieux empereur; il voulait bien s'abandonner à un favori, mais ce n'était qu'autant qu'il l'aurait choisi lui-même, et il développa, pour ressaisir la puissance, une adresse et une persistance qu'on n'avait point encore remarquées en lui. La maison de Charlemagne s'était élevée par les armes des peuples germaniques; Charles avait vécu presque uniquement parmi eux, il n'avait appelé qu'eux à ses armées et aux fonctions plus éminentes de l'État et de l'Église. Les habitants des Gaules se sentaient opprimés: ils n'avaient point osé, sous le règne de Charlemagne, faire de tentatives pour s'affranchir; ils prirent plus de courage sous celui de Louis, dont ils avaient moins à se plaindre; et pour secouer le joug des peuples germaniques, ils profitèrent des dissensions de la famille royale, ils unirent leur cause à celle des princes mécontents, et ils secondèrent toutes les attaques faites contre l'autorité impériale.

L'empire d'Occident se trouva donc divisé entre deux peuples que leur langue ne permettait point de confondre, et que leur origine et leurs mœurs rendaient ennemis. D'une part, on voyait tous ces habitants de l'un et l'autre bord du Rhin, que jusqu'alors on avait désignés presque exclusivement par le nom de Francs mais auxquels on recommençait, à cette époque, à rendre le nom plus générique de Germains; d'autre part, on voyait tous ceux qui faisaient usage de la langue romane, ou de tous les patois qui commençaient à se former du latin corrompu: les Gaulois, les Aquitains, les Italiens. Les Gaulois, cependant, ne voulurent pas renoncer à la gloire qui, depuis trois siècles, s'était attachée aux conquérants de leur pays, et ils prirent pour eux-mêmes le nom de Francs, comme on appelait leur pays la France; mais c'est à dater de cette époque que ce nom désignant une langue

nouvelle, celle que nous parlons aujourd'hui, par opposition à la langue teutonique des anciens Francs, nous croyons devoir aussi donner aux Gaulois, qui la parlaient, le nom nouveau de Français.

L'aversion des Français, et l'attachement des Germains pour le fils de Charles, doivent servir à expliquer les longues guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Louis-le-Débonnaire et tout celui de ses fils. Louis, ayant réussi à obtenir que la prochaine assemblée des États fût convoquée à Nimègue, s'y trouva entouré de beaucoup plus d'Allemands que de Français. Lothaire, effrayé de l'abandon où le laissaient ses partisans, se rendit au pavillon de son père, et tandis que ses amis, alarmés de la longueur de la conférence, craignaient qu'on ne lui eût fait quelque violence, et se préparaient, au péril de leur vie, à l'en retirer de vive force, Lothaire se réconciliait à la manière des princes, et sacrifiait tous ceux qui s'étaient exposés pour lui ; il les accusait de toutes ses rébellions, et il donnait son consentement à ce que tous ces amis fussent condamnés à mort. Le débonnaire Louis s'abstint cependant de faire exécuter une seule des sentences qui furent prononcées contre eux ; il s'empressa seulement de rappeler sa femme du couvent, et de se faire autoriser par l'Église pour la reprendre.

Le vieil empereur avait pu, par ses malheurs, exciter l'enthousiasme du peuple, et surtout de ses compatriotes, qui parlaient comme lui la langue germanique ; son humilité pouvait être célébrée par les moines, sa clémence avait de plus justes droits à l'approbation universelle ; mais il ne recommençait pas plus tôt à gouverner que son incapacité multipliait les désordres, et que ses vertus mêmes devenaient pour les peuples une cause de souffrance ; aussi, à peine y avait-il une année que le pouvoir lui avait été rendu, et déjà le mécontentement éclatait de toutes parts. Toujours dominé, toujours entraîné par la personne la plus rapprochée de lui, et surtout par l'impératrice Judith, c'était d'après les motifs les plus futiles qu'il prenait les déterminations les plus importantes ; il altérait l'ordre de succession à la couronne plutôt que de supporter un moment l'humeur

de sa femme; il destituait les gouverneurs militaires des plus grandes provinces pour prix d'une caresse, et il changeait les limites des royaumes en retour pour une complaisance. L'instabilité de tous les partages, le mépris pour tous les arrangements convenus, la violation de tous les serments qui devaient leur servir de garantie, nourrissaient l'agitation du peuple. Les fils de Louis, qui se voyaient sacrifier à leur plus jeune frère, essayèrent à plusieurs reprises de résister ouvertement ou par des intrigues; enfin ils se rassemblèrent en armes, en Alsace, au mois de juin 833, se proposant de contraindre leur père à maintenir ses propres ordonnances et ses propres partages. Louis, de son côté, s'avança jusqu'à Worms pour leur résister; il y était entouré de nombreux prélats, de nobles, de soldats qui lui inspiraient une pleine confiance, mais qui, probablement réunis sous ses étendards par obéissance, s'affligeaient de devoir tourner leurs armes contre leurs compatriotes, pour satisfaire l'ambition d'une femme ou le radotage d'un roi qui ne savait plus connaître sa propre volonté. Dans la nuit du 24 juin 833, on vit passer successivement tous leurs bataillons au camp des jeunes princes; tous les grands seigneurs, tous les prélats, et bientôt après tous les courtisans, abandonnèrent l'un après l'autre le vieux monarque, dont l'incapacité devenait tous les jours plus évidente. Le lieu où l'empereur éprouva cette défection universelle, connu auparavant sous le nom de *Rothfeld,* le champ Rouge, reçut dès lors celui de *Lugenfeld,* le champ du Mensonge. Louis, toujours empressé de se soumettre, après avoir renvoyé le petit nombre de serviteurs fidèles qui lui étaient demeurés attachés, se rendit lui-même avec sa femme et son plus jeune fils au camp de ses fils aînés, et se résigna à la captivité.

La défection universelle du champ du Mensonge pouvait être considérée comme un jugement solennel, prononcé par la nation sur le radotage prématuré de Louis-le-Débonnaire; mais les peuples n'ont point de longs ressentiments, et les Français moins qu'aucun autre. A peine la cour qui excitait le désordre universel était-elle dissoute, que le peuple, bien plus conduit par l'imagination et le sentiment que par la raison,

ne sentit plus que de la pitié pour l'humiliation du vieux monarque; tandis que les fils de Louis n'étaient pas plus tôt victorieux que toute popularité leur échappait. Ces fils crurent qu'ils rendraient Louis incapable de remonter jamais sur le trône par une dégradation solennelle, en lui enlevant la ceinture de chevalier. Les évêques de leur parti dressèrent une confession générale en huit articles, dans laquelle Louis s'accusait de crimes nombreux et se déclarait indigne du trône. Le monarque n'hésita point à la réciter, dans l'église de Soissons, le 11 novembre 833; il demanda ensuite qu'on lui imposât une pénitence publique, afin d'être en exemple au peuple comme il lui avait été en scandale. Il détacha sa ceinture militaire, et la plaça lui-même sur l'autel; puis, se dépouillant de l'habit du siècle, il reçut des mains des évêques l'habit de pénitent.

Les évêques croyaient qu'après cette cérémonie dégradante, Louis deviendrait pour tous un objet de mépris; mais le vieil empereur s'y était prêté par un sentiment d'humilité monacale, et ce sentiment était alors compris par le peuple. Loin d'avoir perdu ses partisans par tant de soumission, il n'en inspirait que plus de pitié. Les deux plus jeunes fils de Louis se séparèrent de leur frère aîné, et se plaignirent de la rigueur avec laquelle leur père était traité; et Lothaire, que tous ses partisans abandonnaient successivement, fut bientôt réduit à se soumettre aux conditions que lui imposait l'opinion publique. Il est digne de remarque que ces révolutions si rapides, qui avaient à plusieurs reprises ôté puis rendu le pouvoir souverain au vieil empereur ou à ses fils, s'étaient jusqu'alors accomplies sans effusion de sang. Les princes étaient, il est vrai, suivis de leurs armées; mais celles-ci avaient paru donner la loi bien plus par leurs opinions que par leurs armes. Les chefs et les soldats jugeaient de la conduite et des sentiments de leurs rois : aussi négociaient-ils sans cesse et passaient-ils sans scrupule d'un camp à l'autre. Lorsqu'une décision était prise, la nation paraissait la prononcer avec une apparente unanimité, et les rois se sentaient forcés de s'y soumettre. Au commencement de l'année 834, Lothaire était seul reconnu

pour empereur par toutes les armées et toutes les provinces; il était maître de la personne de ses adversaires Louis, Judith et Charles; en moins de deux mois il abandonna tous ces avantages, sans tirer seulement l'épée pour les défendre. Dans les premiers jours de mars, il laissa son père en liberté au couvent de Saint-Denis; il ne prit aucune mesure pour garder en son pouvoir l'impératrice et son fils, et il s'enfuit de Paris pour se retirer à Vienne, sur le Rhône, où il voulait rassembler ses partisans.

A dater de cette époque, il est vrai, et pendant les six dernières années du règne de Louis-le-Débonnaire, les querelles de sa famille furent plus souvent ensanglantées; elles ne sont cependant marquées par aucune grande bataille, par aucun exploit qui réveille notre attention. Aucunes guerres civiles ne présentent un spectacle plus dégradant, plus honteux pour l'espèce humaine, que celles de la famille carlovingienne; on n'y voit développer ni grandes vertus, ni grands talents, ni grandes passions; on n'y voit pas même commettre de grands crimes; mais une langueur mortelle semble occuper en même temps toutes les parties de l'État. La mort de Pépin, roi d'Aquitaine, à Poitiers, le 13 décembre 838, changea la politique de Louis, ou plutôt de l'ambitieuse Judith, qui dirigeait seule ses conseils. Pépin, le second des fils de l'empereur, laissait deux fils et deux filles. D'après les partages sanctionnés par le monarque et par la nation, la couronne d'Aquitaine devait appartenir à l'aîné; mais Louis se détermina aussitôt à dépouiller son petit-fils en faveur du fils de Judith, et il consacra les restes d'une vie prête à s'éteindre à cette guerre dénaturée; tandis que les Aquitains embrassèrent généreusement la défense contre lui des fils du roi, qu'ils tenaient de lui. D'autre part, quoique Lothaire, fils aîné de l'empereur, fût celui des trois qui lui avait donné les plus graves sujets de mécontentement, Judith, jugeant que ce serait celui dont la protection serait le plus utile à Charles-le-Chauve, chercha à tout prix à se réconcilier avec lui; et, en effet, elle convint avec lui de laisser la seule Bavière au troisième des fils, qui s'appelait Louis comme son père, et de partager tout le reste

de l'empire entre Lothaire et Charles. C'est à ce prix que fut proclamé dans la diète de Worms, le 30 mai 839, un traité de réconciliation entre les deux empereurs. Pendant ce temps, la faiblesse croissante et l'anarchie universelle de l'empire des Francs, les livraient aux attaques de tous leurs voisins; ceux de la frontière slave, qui ne confinaient plus qu'avec Louis de Bavière, étaient déjà oubliés par le reste des Français. Aucun événement n'est conservé à notre souvenir de ce qui se passait sur toute cette longue frontière orientale, que Louis-le-Débonnaire avait défendue au commencement de son règne; mais c'était par mer que les barbares pénétraient désormais en France, d'où personne ne songeait à les repousser. Chaque année, les Normands étendaient plus loin leurs ravages sur toutes les côtes de l'Océan; celles de la Méditerranée commençaient aussi à être exposées aux brigandages des Sarrasins, et ceux-ci, en 838, surprirent et pillèrent Marseille, la plus opulente des villes du midi, tandis que d'autres Sarrasins s'établissaient dans l'Italie méridionale.

Enfin Louis-le-Débonnaire, dont l'âme et le corps avaient également vieilli long-temps avant l'âge fixé pour notre déclin, fut atteint, vers le commencement de juin de l'an 840, d'une hydropisie de poitrine; il se fit porter au palais d'Ingelheim, bâti dans une île du Rhin au-dessus de Mayence, et là il montra encore cette piété monacale, quelquefois touchante, mais toujours faible, qui lui avait concilié l'amour des peuples, malgré l'ignominie de son règne. Son frère naturel Drogon, évêque de Metz, l'assista dans ses derniers moments, et l'engagea à étendre son pardon sur tout le monde, même sur Louis de Bavière, son troisième fils, qui était alors en armes contre lui, et qui, disait-il, envoyait ses cheveux blancs avec douleur dans le sépulcre. Sur le point d'expirer, on l'entendit par deux fois s'écrier en langue germanique : *Aus, aus! dehors, dehors!* comme s'il avait voulu encourager son âme à s'élancer de son enveloppe terrestre. Les assistants crurent cependant qu'il avait vu paraître le diable à la fenêtre, et que c'était lui qu'il renvoyait ainsi. « Car de sa compagnie, » dit la Chronique de Saint-Denis, il n'eut oncques que

» faire, ni mort ni vif; après se retourna sa face à dextre » partie, et puis leva les yeux vers le ciel. En telle manière » (le 20 juin 840) trespassa de cette mortelle vie à la joie du » paradis. »



CHAPITRE XIX.

Les fils de Louis-le-Débonnaire. — 840-869.

Autant que nous avons pu percer l'obscurité des temps, nous avons vu, dans les siècles que nous venons de parcourir, toutes les nations de l'Occident soumises à des révolutions communes, et entraînées dans une même carrière ; nous les avons vues réunies, d'abord sous les Romains, puis sous les Francs, en une monarchie universelle. Il nous suffisait pour faire comprendre la marche générale des peuples européens, de fixer nos regards sur un seul empire, et de suivre les rapports, soit de ses parties avec le tout, soit de cet État dominant avec ses ennemis. La scène change au milieu du IX[e] siècle : le partage de l'Occident entre les fils de Louis-le-Débonnaire donna naissance alors aux États indépendants, aux nations étrangères de langages, de lois, de mœurs, d'opinions, que nous voyons se maintenir aujourd'hui en Europe. L'époque où nous entrons, calamiteuse sous plus d'un rapport, honteuse et dégradante pour les citoyens et les rois, a cependant produit, après une longue anarchie, un des résultats les plus désirables, c'est la naissance des peuples. Nous allons y assister, et c'est le dernier acte du grand drame que nous nous sommes proposé d'exposer aux regards de nos lecteurs. Mais cet acte ne s'est pas accompli dans un petit nombre d'années ; il a fallu de longs efforts, de longs combats, pour changer toutes les opinions des hommes, pour détourner leurs affections, pour les détacher du corps dont ils avaient toujours fait partie, et leur persuader qu'ils étaient un tout par eux-mêmes. Long-temps après que le pouvoir de Charlemagne et de ses descendants eut cessé, les Occidentaux rêvaient encore l'empire ; long-

temps après que des souverains indépendants, une différence de langue, une opposition d'intérêts, eurent détaché les Français, les Allemands, les Italiens, les uns des autres, et brisé de nouveau en un grand nombre de parties leurs nouvelles monarchies, les trois nations continuèrent à se considérer comme compatriotes, et tous leurs souverains continuèrent à prendre le titre de princes francs, à se croire des candidats pour toutes les couronnes de l'Occident indifféremment. La révolution qui séparait les membres de l'empire commença en 840, à la mort de Louis-le-Débonnaire; elle était à peine accomplie en 987, lorsque Charles de Lorraine, frère de Louis V, le dernier des descendants des Carlovingiens, fut écarté du trône, dans le dernier des royaumes demeurés à sa famille.

Parmi les causes qui précipitèrent la chute de ce grand corps, il faut sans doute mettre au premier rang la profonde incapacité de ses chefs. La dégénération de la race carlovingienne est un des plus grands exemples de ce rapide abâtardissement qui menace les races royales, et qui semble une conséquence presque inévitable des séductions dont le pouvoir absolu les entoure. Lorsque ces races sont parvenues au pouvoir dans un siècle demi-barbare; lorsque les pères ne cherchent pas à corriger dans leurs enfants, par tous les soins de l'éducation, les inconvénients de leur situation; lorsque la culture de l'esprit, les lettres, la morale, ne donnent pas une direction nouvelle à l'activité de ceux qui semblent n'avoir plus rien à désirer, ces rois ne peuvent avoir d'autre pensée que de jouir des voluptés mises à leur portée par les succès des fondateurs de leur dynastie; ils sont corrompus par tous les vices que la puissance et la richesse peuvent satisfaire, corrompus par l'absence de toute barrière qui seule suffirait souvent pour faire tourner les plus fortes têtes, corrompus même quelquefois par la fausse direction que prennent leurs études superficielles, ou par le faux jour sous lequel la religion leur est présentée, comme moyen de racheter les fautes qu'elle n'empêche pas.

La famille carlovingienne, qui se divisa en tant de branches, qui occupa pendant un siècle presque tous les trônes de l'Eu-

rope, et qui eut une influence si décisive sur les calamités de cette contrée, avait commencé par produire une suite de grands hommes : savoir, Pépin d'Héristal, Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne. On n'avait vu nulle part encore des chefs aussi distingués se succéder ainsi en ligne directe. On doit remarquer cependant que les premiers n'étaient encore que des chefs de parti ou des chefs d'armée, et que le dernier lui-même n'était pas né dans la condition royale. Au contraire, à dater de la révolution qui leur donna un trône, tous les fils et les petits-fils des héros, tous les princes nés dans la pourpre de l'empire d'Occident, furent, sans aucune exception, méprisés et méprisables ; à la seconde génération, on n'en distingue même pas un qui mérite de l'intérêt ou qui puisse exciter de l'amour ; et l'anéantissement des forces de leur immense empire, sa chute rapide, inouie, à laquelle rien ne ressemble dans le monde, fut l'ouvrage de leurs vices et de leur faiblesse.

Louis-le-Débonnaire avait bien préludé à cet avilissement de la race carlovingienne. Avec des connaissances étendues, de la bonté et des qualités aimables, qu'on prenait pour des vertus, il avait en peu d'années ruiné le superbe héritage qu'il avait reçu d'un héros. Séduit par les intrigues de sa seconde femme et par sa folle tendresse pour son plus jeune fils, il avait bouleversé les lois de la monarchie et les siennes propres, confondu les droits de chacun et les devoirs des peuples, par des engagements contradictoires ; enseigné à ses fils et à ses sujets à violer les traités et les serments qu'il leur imposait, et qu'il violait ensuite lui-même ; rendu nécessaire enfin une guerre civile après sa mort, pour régler par la force des armes ce qu'il avait confondu par son inconstance.

Au moment où il mourut, Louis-le-Débonnaire n'avait aucun de ses enfants auprès de lui. L'aîné de ses fils, Lothaire, gouvernait l'Italie avec le titre d'empereur ; le second, Pépin, était mort, et son fils, Pépin II, était reconnu comme roi par une partie de l'Aquitaine ; Louis, le troisième, qu'on appela dès lors le Germanique, régnait en Bavière ; le quatrième, Charles, était à Bourges, s'efforçant de s'y faire re-

connaître par les Aquitains. Les prétentions contradictoires de ces quatre princes, dont l'aîné voulait demeurer chef de la monarchie comme l'avaient été son père et son aïeul, dont aucun n'était content de la part qui lui avait été assignée, ne pouvaient être réglées que par un tribunal supérieur, ou celui de la nation, ou celui de l'épée, qu'on regardait, dans les querelles publiques aussi bien que privées, comme prononçant le jugement de Dieu. Les quatre princes se préparèrent à l'un et à l'autre ; mais leurs droits respectifs étaient encore si confus, mais leurs intérêts leur étaient si mal connus à eux-mêmes ; mais les alliances qu'ils pouvaient former entre eux étaient si peu avancées, qu'ils ne se trouvaient prêts ni pour plaider ni pour combattre. Une diète nationale avait été convoquée à Worms dès avant la mort de leur père ; ils ne s'y rendirent point. Ils assemblèrent leurs armées, quoique ces armées n'eussent encore aucune inclination à faire la guerre.

Le plus jeune des fils de Louis, Charles-le-Chauve, n'avait que dix-sept ans ; il n'avait encore rien fait, et sans doute il ne fit rien depuis qui dût le rendre cher au peuple. Le droit qu'il prétendait avoir de dépouiller Pépin II, d'envahir la part de ses frères aînés, ou de se rendre indépendant du chef de sa famille, ne pouvait être fondé que sur les intrigues de la mère qui l'avait élevé, et sur la tendresse d'un père déjà retombé dans l'enfance. Ces mêmes intrigues avaient déjà, pendant dix ans, engagé la nation dans de honteuses guerres civiles, et leur souvenir seul devait aliéner les peuples du jeune homme qui avait causé tant de malheurs. Malgré ces désavantages, la cause de Charles fut soutenue avec constance, avec obstination, et il triompha. Les conséquences de son succès doivent peut-être nous en révéler les causes. Avec le règne de Charles-le-Chauve commence la vraie monarchie française, ou l'indépendance de la nation qui créait la langue que parle encore aujourd'hui la France : cette nation, à cette époque, se sépara des Allemands et des Italiens. La guerre de Charles contre ses deux frères fut soutenue par les peuples, ou plutôt encore par les seigneurs romans des Gau-

les, qui rejetaient le joug germanique. La querelle insignifiante des rois fut embrassée par eux avec ardeur, parce qu'elle s'unissait à la querelle des races; et tous ces préjugés hostiles qui s'attachent toujours aux différences de langue et de mœurs donnèrent de la constance et de l'acharnement aux combattants.

La première conquête des Francs avait mêlé les deux langues tudesque et latine dans toute l'étendue des Gaules : le barbare et le Romain avaient eu chacun leur dialecte; l'un avait été conservé pour l'armée, l'autre pour l'Église et le gouvernement. Tous les seigneurs, tous les hommes puissants, parlaient également les deux langues; mais dans le Midi, le latin, qui se corrompait chaque jour davantage, et qui commençait à être désigné par le nom de roman, était la langue maternelle, l'allemand la langue enseignée. C'était tout le contraire dans le Nord. La révolution qui avait transféré tout le pouvoir aux ducs d'Austrasie, ancêtres de Charlemagne, et à leur armée, avait répandu de nouveau dans le Midi le langage tudesque, et augmenté la nécessité de l'apprendre pour quiconque appartenait au gouvernement; mais en même temps la résidence de la cour avait été transportée dans les provinces germaniques, à Aix-la-Chapelle, à Worms, à Cologne; et Paris, autrefois capitale du royaume, s'était d'autant plus attaché au langage roman qu'il était plus abandonné par les Francs. A l'époque de la mort de Louis-le-Débonnaire, la frontière entre les deux langues était à peu près la même qu'elle est aujourd'hui : c'était celle que, dans son dernier traité de partage, cet empereur avait voulu établir entre le gouvernement de Lothaire et celui de Charles. Pour la première fois depuis la chute de l'empire romain, tous ceux qui parlaient le roman de France se trouvaient réunis en un seul corps; pour la première fois, ils purent exprimer leurs sentiments d'inimitié pour ces peuples barbares qui prétendaient être leurs maîtres, et que leur langage seul signalait comme appartenant à une autre race. Le jeune homme qui leur était donné pour chef ne devait pas tarder à se montrer fort peu digne de leur attachement et de leurs sacrifices; mais s'ils

pouvaient songer à l'abandonner, du moins ils ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes.

Un an entier fut employé par les quatre princes à rassembler leurs armées, à raffermir l'attachement de leurs partisans, à s'engager réciproquement par des alliances, de telle sorte que Lothaire promit son appui au jeune Pépin, et Louis-le-Germanique au jeune Charles. Après plusieurs escarmouches entre les divers partis, les quatre princes se dirigèrent enfin avec leurs armées, à la fin du printemps de 841, vers le cœur de la France; ils firent leur jonction dans la Bourgogne, puis Louis et Charles firent dire à Lothaire et à Pépin qu'ils choisissent, ou d'accepter leur dernière proposition, ou de les attendre; car le lendemain, 25 juin, à la deuxième heure du jour, il viendraient demander entre eux le jugement de ce Dieu tout puissant, auquel ils les avaient forcés de recourir contre leur volonté.

C'est ainsi que fut engagée la bataille de Fontenai, la plus sanglante et la plus acharnée que les Français, pendant plusieurs siècles, aient livrée dans leurs guerres civiles. Un auteur italien, contemporain, a prétendu que la perte de Lothaire et de Pépin s'éleva à quarante mille hommes. Ce calcul est probablement exagéré : nous supposons plutôt que ce fut entre les deux armées que quarante mille hommes restèrent sur le champ de bataille; car les vainqueurs, Louis et Charles, ne souffrirent guère moins que les vaincus. Ce nombre est grand sans doute; mais c'est connaître bien peu, ou les ressources des grands États, ou l'effet habituel des guerres sur la population, que d'attribuer, comme on l'a fait souvent, à ce carnage seul, la ruine de l'empire des Francs.

La terrible bataille de Fontenai ne donna point un avantage assez décidé à l'un des partis sur l'autre pour qu'il en résultât immédiatement, ou l'occupation de nouvelles provinces, ou un grand changement dans les forces respectives des deux ligues; mais chaque peuple et chaque prince, en pleurant les pertes qu'il avait faites, commença à songer sérieusement aux moyens d'éviter le retour d'une semblable calamité; d'autant plus que, dans le même temps, l'empire était effroyablement

dévasté par d'autres ennemis. Les peuples, les ducs, les prélats, demandaient la paix à grands cris; les princes sentirent la nécessité de la rechercher de bonne foi. Lothaire, le premier, envoya proposer à ses frères un traité de paix, dans lequel il consentait à admettre pour base l'indépendance de leurs royaumes à l'égard de la couronne impériale. L'Italie, la Bavière et l'Aquitaine, devaient être considérées comme l'apanage de Lothaire, de Louis et de Charles; car Pépin II fut abandonné sans conditions par son oncle, qui avait promis de le protéger. Après avoir retranché ces trois royaumes de la masse, le reste devait être partagé en trois parts égales; et Lothaire, en sa qualité d'aîné, devait avoir le choix entre elles. Quoique ces premières bases fussent agréées, et que les trois frères eussent eu, au milieu de juin 842, une conférence amicale dans une petite île de la Saône, au-dessus de Mâcon, il fallut long-temps encore avant que leurs commissaires pussent réussir à s'entendre. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient point de notions assez exactes sur l'étendue ou la richesse comparative des diverses provinces de l'empire pour en faire un partage égal : aucune carte géographique, aucun rapport statistique, ne pouvaient leur donner de lumières; il fallait tout voir par leurs yeux. Ils demandèrent alors des adjoints, et le nombre total des commissaires fut porté à trois cents. Ils se distribuèrent toute la surface de l'empire, et ils s'engagèrent à le parcourir et à en faire leur rapport avant le mois d'août de l'année suivante. Sur ce rapport, la division finale de l'empire de Charlemagne fut arrêtée à Verdun, au mois d'août 843. Toute la partie de la Gaule située au couchant de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec la partie de l'Espagne située entre les Pyrénées et l'Èbre, furent abandonnées à Charles-le-Chauve : ce fut là le nouveau royaume de France. La Germanie tout entière, jusqu'au Rhin, fut donnée en partage à Louis-le-Germanique. Lothaire joignit à l'Italie toute la partie orientale de la France, depuis la mer de Provence jusqu'aux bouches du Rhin et de l'Escaut. Cette lisière de pays longue et étroite, qui coupait toute communication entre Louis et Charles, et qui compre-

nait tous les pays parlant allemand dans l'intérieur des Gaules, fut nommée la part de Lothaire, *Lotharingia,* d'où l'on a fait depuis le nom de Lorraine.

Le motif qui avait surtout déterminé les princes carlovingiens à mettre fin à la guerre et à prêter l'oreille aux plaintes et aux remontrances de leurs sujets, c'était l'invasion universelle des côtes de France et de Germanie, par les aventuriers du Nord, qu'on nommait Normands ou Danois, et qui chaque année arrivaient en plus grand nombre dans des pays sans défense, pour y renouveler leurs ravages. Ce n'était pas seulement du petit royaume de Danemarck qu'on voyait sortir ces essaims redoutables. Toute la Scandinavie, toutes les côtes de la mer Baltique, tous les pays situés le long des rivières qui se jettent dans cette mer, fournissaient leurs recrues aux bandes des pirates. C'était une direction nouvelle qu'avait prise l'émigration des peuples du Nord; au lieu de s'avancer au travers du continent, ils se portaient tous sur les côtes. Ils croyaient trouver une double gloire comme ils trouvaient un double danger à braver les tempêtes du Nord sur leurs faibles barques, avant d'affronter les ennemis qu'ils allaient chercher. Sans autre prétexte pour la guerre que le désir du pillage, sans avoir reçu d'autre offense de ceux qu'ils attaquaient que leur richesse, ils s'imaginaient être aussi bien à la poursuite de l'honneur que du butin, et s'ils perdaient chaque année plusieurs milliers d'hommes ou par les naufrages ou par les combats, les naissances se multipliaient d'autant plus, qu'il y avait dans la population plus de vides à combler; aussi le nombre des pirates du Nord semblait s'accroître par leur destruction même.

Dès l'année 841, Oschar, duc des Normands ou Danois, avait remonté le Seine jusqu'à Rouen, pris et pillé cette grande ville, à laquelle il avait ensuite mis le feu le 14 mai; puis il avait, pendant quinze jours, continué à saccager les bords de la Seine. Personne ne se présentait pour lui résister. Les habitants des campagnes étaient asservis et confondus avec le bétail, qui comme eux faisait valoir les champs. Ceux des

villes étaient vexés, opprimés, et dénués de toute protection : tous étaient désarmés; tous avaient perdu la résolution aussi bien que la force nécessaire pour défendre leur vie ainsi que le faible reste de leurs propriétés que la noblesse leur laissait encore. Les moines, auxquels la plus grande partie du pays appartenait déjà, et qui avaient contribué à lui faire perdre tout esprit militaire, songeaient seulement à empêcher que les reliques des saints, qu'ils regardaient comme les trésors de leurs couvents, tombassent aux mains des infidèles. Or comme dans les plus belles provinces de France il n'y avait pas, à trente lieues des côtes, un seul lieu où ils pussent se croire en sûreté, ils les emportaient en procession plus avant dans les terres.

Chacune des années suivantes fut marquée par quelque expédition également désastreuse, et par le pillage de quelque grande ville. Nantes, Bordeaux, Saintes, tombèrent successivement aux mains des Normands; les anciennes murailles des villes paraissent avoir été absolument abandonnées; d'ailleurs, fussent-elles demeurées debout, elles n'auraient pu protéger des bourgeois avilis et découragés qui, au lieu de se défendre, se réfugiaient tous avec leurs prêtres dans la grande église, où ils se laissaient ensuite égorger sans résistance. En 845, Ragner, duc des Normands, entra dans la Seine avec une centaine de barques, et la remonta avec une audace inouie, en ravageant ses deux bords, quoique Charles fût alors lui-même sur la rive droite avec une armée. Paris, qui avait été la capitale des rois mérovingiens, avait sous les Carlovingiens perdu cette prérogative. Cependant cette grande ville était toujours la plus importante de celles qui étaient tombées en partage à Charles-le-Chauve : elle était décorée par plus de basiliques, plus de couvents célèbres qu'aucune autre; et au milieu de la misère universelle, elle se glorifiait encore des immenses trésors rassemblés dans ses églises. Charles, en apprenant l'approche des Normands, qui ne trouvaient nulle part de résistance, laissa les bourgeois exposés aux calamités qui les menaçaient; mais avec sa noblesse, il vint s'établir au couvent de Saint-Denis pour défendre ce sanctuaire, tandis que les desservants

de l'église de Sainte-Geneviève se hâtaient d'emporter, dans une métairie éloignée qui leur appartenait, les reliques et les trésors de cette sainte. Ragner, continuant à remonter la Seine, arriva devant Paris le samedi saint, 28 mars 845. La ville était vide, tous les habitants s'étaient enfuis. Les Normands n'éprouvèrent aucune résistance; ils massacrèrent cependant, ou ils pendirent en face de l'armée du roi, et pour lui faire affront, les malheureux fugitifs qu'ils purent atteindre. En même temps, sans se presser, sans croire que leur retard les exposât à aucun danger, ils chargeaient sur leurs bateaux toutes les richesses qu'ils trouvaient encore dans Paris, et jusqu'aux bois des maisons et des temples qu'ils jugeaient propres à la construction de leurs barques; tandis que le petit-fils de Charlemagne, manquant de courage pour combattre, et n'en trouvant point dans la noblesse dont il était entouré, marchandait avec les Normands sur le prix qu'il leur donnerait pour les engager à se retirer, et finit par leur promettre sept mille livres pesant d'argent.

Un nouveau chef des Normands, Hastings, qui pendant trente ans les conduisit à la victoire, et qui contribua plus qu'aucun autre à dévaster et à réduire en solitude les côtes de France et d'Angleterre, commença vers la même époque à se faire connaître. On assure qu'il était né parmi la plus basse classe des paysans du diocèse de Troyes, mais que ne pouvant supporter l'oppression à laquelle il se voyait condamné, il s'enfuit chez les païens du Nord, embrassa leur religion, adopta leurs mœurs et leur langage, et se distingua par tant d'habileté et d'audace qu'il s'éleva rapidement parmi eux, et parvint enfin à être leur chef. Sa soif de vengeance secondait leur cupidité; il l'exerçait surtout sur les seigneurs et sur les prêtres. C'est ainsi que l'exécrable administration économique de l'empire avait détruit presque partout dans le peuple la résolution et l'énergie; mais si quelqu'un avait échappé au poison de l'esclavage, il tournait contre la société les qualités qu'il avait conservées.

Les Carlovingiens, loin de songer à défendre leurs sujets, retiraient de l'embouchure des rivières les gardes-côtes qui y

avaient été placés par Charlemagne, afin de les employer les uns contre les autres. Car, au milieu de la dévastation générale, leurs guerres civiles continuaient, et Charles, le plus exposé de tous aux attaques des Normands, ne se proposait d'autre but dans toutes ses actions que de dépouiller son neveu Pépin II d'Aquitaine. Cependant tous les barbares semblaient avoir appris qu'on pouvait impunément attaquer les Francs sur tous les points. Les Sarrasins d'Afrique commençaient à ravager le Midi comme les Normands ravageaient l'Occident. Au mois d'avril 846, un mélange d'Arabes et de Maures remonta le Tibre, s'empara de l'église de Saint-Pierre du Vatican, qui se trouvait alors en dehors des murs de Rome, enleva l'autel placé sur le tombeau de l'apôtre avec tous ses ornements et toutes les richesses de l'église, puis se dirigea vers Naples. Dans le même temps, Louis-le-Germanique, qui avait voulu repousser une invasion des Slaves, avait été mis en déroute, moins encore par la bravoure de ses ennemis que par les divisions de sa propre armée.

Le progrès de la lâcheté chez les fils des soldats de Charlemagne, chez les Français en qui le courage semble nourri par l'air même qu'ils respirent, est un des phénomènes les plus remarquables, mais aussi les mieux attestés de ce siècle; il démontre à quel point l'esclavage peut anéantir toutes les vertus, et ce que devient une nation chez laquelle une seule caste s'est attribué le privilége exclusif de porter les armes. De toutes les villes françaises bâties sur la Méditerranée, Marseille était la plus opulente, celle dont la population était la plus nombreuse, dont le commerce était le plus important. Marseille fut prise en 848, par le rebut de l'Europe, par quelques pirates grecs qui y entrèrent sans éprouver de résistance, et qui après l'avoir saccagée se retirèrent impunément. Dans le même temps, les Normands s'emparaient de Bordeaux et livraient cette ville aux flammes. Les villes du royaume de Lothaire, dans la Frise et la Flandre, n'étaient pas mieux défendues. Les murailles seules de Saint-Omer inspiraient quelque confiance : aussi, de toute cette province, y apporta-t-on toutes les reliques et tous les trésors des couvents.

L'expérience avait déjà appris qu'elles ne se défendaient point par elles-mêmes contre les insultes des païens, et cependant la superstition populaire n'en était point ébranlée.

Les princes et les gouverneurs de provinces ne se contentaient pas de n'opposer aucune résistance à l'ennemi, souvent ils l'appelaient eux-mêmes, et ils employaient ses armes à se faire craindre ou à se venger de prétendues offenses. Noménoé, duc des Bretons, fut accusé d'avoir plusieurs fois introduit les Normands entre la Loire et la Seine. Pépin II d'Aquitaine, et Guillaume, fils de Bernard, duc de Septimanie, ne se firent pas plus de scrupule de recourir aux Sarrasins; ils les introduisirent, non seulement dans toute la marche d'Espagne et dans la Septimanie ou Languedoc, mais jusqu'en Provence. Dans un siècle qu'on nommait religieux, le crime de livrer la patrie aux païens ou aux musulmans semblait plus grave encore que celui de la livrer à des ennemis ordinaires. Jamais cependant les princes et les grands n'hésitèrent à le commettre, dès qu'ils y virent un moyen de satisfaire ou leur ambition ou leur vengeance. À peine y eut-il un seul parmi les personnages distingués de ce siècle qui n'entrât pas dans quelque honteux traité avec les ennemis de sa foi.

Vers le commencement de l'automne de 851, une flotte de deux cent cinquante grands bateaux danois se présenta sur les côtes de France, et se partageant entre l'embouchure des divers fleuves, elle remonta en même temps le Rhin, la Meuse et la Seine. Une de leurs divisions arriva ainsi à Aix-la-Chapelle, et l'antique capitale de Charlemagne, la capitale de Lothaire, ne fut point défendue; le palais de l'empereur fut brûlé par les pirates du Nord, et les plus riches couvents furent livrés au pillage. Ce n'est pas tout : cette bande d'aventuriers affrontant, en même temps la France et la Germanie, poursuivit sa route jusqu'à Trèves et à Cologne, massacra presque tous les habitants de ces deux villes célèbres, et livra leurs édifices à l'incendie. Une autre division, après avoir laissé ses bateaux à Rouen, s'était avancée par terre jusqu'à Beauvais, et avait porté le ravage dans tous les lieux environnants. Les Danois passèrent deux cent quatre-

vingt-sept jours dans les régions adjacentes à la Seine, et quand ils repartirent avec leurs vaisseaux chargés des dépouilles de la France, ce ne fut point pour retourner dans leur patrie, mais pour transporter à Bordeaux la scène de leurs déprédations. Cependant nous n'apprenons point ce que faisaient alors ni Lothaire, ni Charles-le-Chauve, ni cette noblesse qui s'était réservé à elle seule le droit de porter les armes; ces chefs ambitieux qui avaient anéanti en même temps l'autorité royale et nationale, ne semblaient plus vouloir l'emporter les uns sur les autres que par leur lâcheté.

L'Europe comptait encore un grand nombre de vieux guerriers qui avaient vu Charlemagne maître d'un empire qui s'étendait des bords de la Méditerranée à ceux de la mer Baltique, et des monts Crapacks à l'Océan. Aucune calamité imprévue n'avait frappé ce vaste empire, aucune nation puissante, aucune confédération de peuples divers n'avait pris les armes contre lui; mais il succombait sous les vices seuls de son gouvernement. Jamais l'autorité publique n'appelait plus les Français à prendre les armes que pour s'égorger les uns les autres au nom de la royauté. Les nations, réunies sous le sceptre de Charlemagne, étaient considérées par ses descendants comme un nombreux troupeau qu'ils divisaient entre eux de la manière la plus bizarre, sans jamais songer à l'intérêt des peuples ou aux moyens de défense des États. La race des hommes libres, déjà épuisée par les guerres de Charlemagne, s'était éteinte sous les règnes languissants de Louis-le-Débonnaire et de ses fils; les habitants des villes, méprisés, ruinés, désarmés, n'avaient plus de moyens de se défendre. Vivant de quelques professions mécaniques ou des charités des moines, ils ne pouvaient inspirer aucune jalousie à la noblesse. Cependant elle s'indignait que des hommes d'aussi bas étage ne fussent pas esclaves, et loin de les protéger, elle se réjouissait de leurs calamités : aussi les murs des cités étaient-ils éboulés; leurs milices avaient cessé de s'assembler, le trésor de leur curie était vide, leurs magistrats n'inspiraient plus de respect. Les plus grandes villes n'étaient plus considérées que comme des villages, que comme la dépendance du château

voisin, et lorsqu'une poignée de pirates se présentait à leurs portes, les menaçant du pillage, de l'esclavage et de la mort, les citadins ne connaissaient d'autre refuge que le pied des autels et l'enceinte de l'église, où ils subissaient bientôt toute la brutalité du vainqueur. Les habitants des campagnes, réduits à l'état le plus oppressif d'esclavage, et devenus presque indifférents à leur existence, étaient pourchassés comme des bêtes fauves par les Normands et les Sarrasins, et périssaient par milliers dans les bois. Ils n'avaient plus le courage d'ensemencer leurs champs, et chaque année était marquée par une nouvelle peste ou une nouvelle famine.

« Les villes de Beauvais et de Meaux sont prises, écrivait » Ermentarius, historien contemporain ; le château de Melun » est dévasté, Chartres est pris, Évreux ravagé, Bayeux et » toutes les villes de cette contrée envahies ; aucun hameau, » aucun village, aucun couvent ne reste intact ; chacun prend » la fuite ; car bien rarement trouve-t-on quelqu'un qui ose » dire : Arrêtez, résistez, combattez pour la patrie, pour vos » enfants et pour le nom de votre race. » Les Normands profitèrent de cette lâcheté universelle, et le 28 décembre 856, leurs vaisseaux remontant la Seine, ils entrèrent à Paris, et commencèrent à piller cette grande ville. Ils mirent d'abord le feu à l'église de Saint-Pierre et à celle de Sainte-Geneviève, puis ils pillèrent et brûlèrent successivement toutes les autres, à la réserve de trois qu'on racheta par une grosse somme d'argent. « Qui ne s'affligerait, » s'écrie Aimoin, moine contemporain de Saint-Germain-des-Prés, « de voir l'armée mise » en fuite avant que la bataille soit commencée, de la voir » abattue avant le premier trait de flèche, renversée avant le » choc des boucliers !.... Mais les Normands se sont aperçus, » pendant leur séjour à Rouen, que les seigneurs du pays » (nous ne saurions le dire sans une profonde douleur de cœur) » sont lâches et timides dans les combats. » Le même auteur introduit ailleurs le duc Ragner Lodbrog, rendant compte au roi des Danois, Horic, de la prise de Paris. « Il rapporta, » dit-il, combien il avait trouvé le pays bon, fertile, et » rempli de biens de tout genre ; combien le peuple qui l'ha-

» bitait était lâche et tremblant au moment des combats. Il » ajouta que dans ce pays les morts avaient plus de courage » que les vivants, et qu'il n'avait trouvé d'autre résistance que » celle que lui avait opposée un vieillard nommé Germain, » mort depuis long-temps, dans la maison duquel il était » entré. » C'est par cette antithèse qu'Aimoin introduit le récit d'un miracle de saint Germain, qui avait repoussé Ragner, lorsque le pirate danois entrait dans son temple.

Le grand développement qu'avait acquis le pouvoir sacerdotal, durant le règne des Carlovingiens, n'était pas une des moindres causes de l'affaiblissement universel de l'empire d'Occident et de la perte de son esprit militaire. L'importance des prêtres s'était accrue, non pas seulement par l'augmentation de leurs richesses et de leur nombre, mais par l'affaiblissement des autres ordres de l'État. Depuis quatre siècles, on avait vu les familles distinguées parmi les Francs, celles que l'on commençait à considérer comme supérieures aux autres par leur sang aussi bien que par leur richesse, et qu'on nommait la noblesse, s'éteindre rapidement. Tantôt elles périssaient dans les guerres civiles et étrangères, tantôt elles succombaient à leurs débauches forcenées, seules jouissances des riches dans un état barbare de la société, ou elles s'éteignaient par la dévotion elle-même, qui, remplaçant tout à coup un libertinage effréné, enfermait dans les couvents ceux qui auraient dû songer à perpétuer leur race.

L'extinction des familles nobles ne faisait point place à des familles nouvelles qui s'élevassent d'un rang inférieur; il existait à peine une communication entre les différents ordres de la société, et aucun avancement graduel n'était possible. Lorsqu'une famille opulente s'éteignait, une partie de ses biens passait en héritage à une autre famille déjà riche en terres; de sorte que les héritages devenaient tous les jours plus étendus. Le reste, et souvent la plus considérable partie, suivant la piété du testateur, passait à l'Église; et cette Église, qui acquérait sans cesse, et qui ne pouvait aliéner, voyait à chaque génération, à chaque année, augmenter

l'étendue des terres sur lesquelles elle avait des droits. On ne peut lire les chroniques des Francs sans être frappé de la diminution progressive du nombre des personnages qu'elles introduisent sur la scène. Plus on avance, et plus on est surpris de voir tous les seigneurs, on pourrait presque dire tous les citoyens qui nous sont connus dans un grand royaume, se réduire à quatre ou cinq comtes et à quatre ou cinq abbés.

Comme on continue ces recherches, on remarque bientôt que les abbés tiennent plus de place dans l'histoire que les comtes. Les bénéfices ecclésiastiques étaient devenus trop riches pour n'exciter pas l'ambition des plus puissants seigneurs. Comme les mêmes familles fournissaient des sujets à l'armée et à l'Église, il en résultait quelquefois que les abbés rivalisaient avec les comtes en férocité, en brutalité et en goût pour la débauche. Cependant il était plus commun de voir le plus réfléchi, le plus rusé, et le plus rangé de la famille destiné à l'état ecclésiastique: aussi, avec une ambition égale à celle des soldats, les prêtres avaient une plus grande chance de succès. Réunis avec les laïques dans les conseils, ils devaient l'emporter sur eux en politique. Ils avaient presque réussi à les exclure des assemblées du Champ de Mai, dont ils avaient fait des conciles; ils partageaient avec eux le commandement des armées, car les abbés et les prélats, sans respect pour les sacrés canons, s'étaient autorisés eux-mêmes à manier l'épée. Cependant ils se sentaient moins propres que leurs rivaux à ces fonctions, et cette défiance d'eux-mêmes les amenait naturellement à donner toujours la préférence aux négociations sur les armes, à négliger tout ce qui aurait contribué à entretenir l'esprit militaire chez leurs vassaux, et à énerver la population dans tout district qui passait en leur pouvoir. Dans les domaines de l'Église, et ces domaines formaient peut-être alors plus de la moitié du territoire de l'empire d'Occident, toutes les influences de l'habitude, de l'exemple, de l'enseignement, étaient mises en œuvre pour éteindre le courage national. C'était à la protection des reliques et des sanctuaires, jamais à celle de leurs bras, que les fidèles étaient invités à recourir

dans tous les dangers. Les combats judiciaires faisaient place à des épreuves tout aussi absurdes, tout aussi dangereuses, celle du feu, par exemple, ou de l'eau bouillante, épreuves qui seulement ne contribuaient point à aguerrir les vassaux de l'Église. Les exercices militaires mêmes étaient interrompus, comme des pompes profanes, et peu convenantes à des chrétiens.

Parmi les laïques, les talents ne trouvaient aucune récompense, l'ambition n'avait aucun objet, tous les caractères s'effaçaient, et une langueur mortelle semblait s'être emparée de la noblesse, diminuée en nombre et en crédit. Mais le clergé avait recueilli l'héritage de toutes les passions mondaines, comme tous les moyens de les satisfaire. Il unissait les études sacrées à la politique, et il assurait aux membres de son corps qui se distinguaient par leur esprit, leur savoir ou leur caractère, un crédit, un pouvoir, une gloire, fort supérieurs à ceux que les mêmes hommes auraient pu obtenir par leurs talents dans le siècle le plus favorable aux lettres.

Il faut remarquer cependant que les trois divisions de l'empire de Charlemagne n'avaient pas éprouvé un sort en tout semblable. La France, sous Charles-le-Chauve, était tombée au pouvoir des évêques; la noblesse y était languissante, l'armée sans vigueur, et la population rurale presque anéantie. L'Italie, sous Lothaire et Louis II son fils, n'avait point accordé autant de crédit, ou des domaines aussi étendus aux prélats. Mais de puissants ducs s'y étaient établis dans de vastes et riches gouvernements, qu'ils avaient rendus presque héréditaires dans leurs familles; et quoique le pays ne prospérât pas sous leur administration, ils avaient maintenu au-dessous d'eux une population libre et militaire dans les châteaux, et quelque opulence dans les villes. L'Allemagne enfin, sous Louis-le-Germanique, avait conservé plus d'esprit militaire que les deux autres divisions, une population proportionnellement plus nombreuse, et plus d'hommes libres, en comparaison avec les esclaves; en sorte que la France était devenue une théocratie, l'Italie une confédération de princes, et l'Allemagne une démocratie armée.

Nous croyons qu'il n'y aurait aucun intérêt à donner le précis des guerres de famille qui troublèrent toute cette période. Charles-le-Chauve, qui ne défendait jamais ses États, ne cessa de combattre en Aquitaine, contre Pépin II, son neveu. Il ne sut pas mieux conserver la paix avec ses frères, Louis-le-Germanique et Lothaire, ou avec leurs fils. Mais ces misérables combats, qui contribuaient à ruiner les provinces, ne doivent point être considérés comme des guerres nationales; ils n'eurent d'autre résultat politique que l'accroissement de la misère, et ils ne changèrent pas la distribution des États. Au commencement de l'année 855, l'empereur Lothaire, alors âgé d'environ soixante ans, fut atteint d'une fièvre lente à laquelle il sentit qu'il devait enfin succomber. Il distribua ses États entre ses trois fils, alors arrivés à l'âge d'homme. A Louis II il donna l'Italie, avec le titre d'empereur; à Lothaire, le second, il donna les provinces situées entre la Meuse et le Rhin, qui long-temps avaient été connues sous le nom d'Austrasie, mais qu'on désignait alors sous celui de Lorraine, d'après le nom de l'un ou de l'autre Lothaire, leurs souverains. Le plus jeune fils, nommé Charles, eut en partage les provinces situées entre le Rhône et les Alpes, qu'on désigna dès lors par le nom de royaume de Provence. Après avoir fait ces partages, l'empereur Lothaire revêtit l'habit de moine dans l'abbaye de Prom, aux Ardennes, et il y mourut, le 28 septembre 855. Il paraît que de son côté Charles-le-Chauve avait donné à deux de ses fils les titres de rois de Neustrie et d'Aquitaine, et Louis-le-Germanique ceux de rois de Bavière, de Saxe et de Souabe, à ses trois fils; en sorte que la famille carlovingienne comptait, en même temps, un très grand nombre de têtes couronnées.

Le rôle que joua le clergé dans les guerres entre ces différents monarques, l'arrogance de ses réprimandes, l'humilité et la soumission des rois, seraient dignes d'une plus longue attention; et des détails nombreux pourraient justifier nos remarques sur l'état général de l'Europe; mais resserré par le temps, et par la proportion à conserver entre les parties,

nous nous bornerons à présenter, comme exemple de cette domination sacerdotale, et d'une manière aussi abrégée que nous le pourrons, l'histoire des démêlés du jeune Lothaire, roi de Lorraine, avec la cour de Rome, pour son mariage. Ce fut une conquête des papes que d'avoir établi leur juridiction sur les rois, à l'occasion du désordre des mœurs des monarques.

Lothaire, en 856, avait épousé Theutberge, fille d'un comte Boson, de Bourgogne; mais il l'avait chassée dès l'année suivante, en l'accusant d'inceste avec son frère, abbé des couvents de Saint-Maurice et de Luxen. Comme la reine s'était purgée de cette accusation par l'épreuve de l'eau bouillante, d'où son champion était sorti sans ressentir aucun dommage, Lothaire avait été forcé de la reprendre, en 858. Cependant, non seulement il avait un autre attachement, mais il prétendait s'être solennellement engagé ailleurs. Il affirmait qu'avant son mariage avec Theutberge, il avait été fiancé à Valdrade, sœur de l'archevêque de Cologne et nièce de celui de Trèves; qu'il ne l'avait ensuite abandonnée que par contrainte (durant une guerre civile), et qu'il la regardait toujours comme son épouse légitime.

Theutberge avait été reprise par son époux; mais peut-être pour échapper aux humiliations qu'elle éprouvait dans un palais où elle était entrée par force, peut-être pour rendre hommage à la vérité, elle confessa elle-même volontairement, au mois de janvier 860, l'inceste dont elle avait été accusée. Les évêques assemblés en concile, à Aix-la-Chapelle, devant lesquels elle fit cet aveu, prononcèrent le divorce, et condamnèrent la reine à être enfermée dans un couvent. Peu après elle trouva moyen de s'en échapper, et le clergé de toute la chrétienté prit connaissance de cette querelle. On ne nous dit point si le zèle avec lequel il s'opposa au divorce de Theutberge provenait de son esprit de corps, pour sauver la réputation de l'abbé de Saint-Maurice, ou seulement du désir du clergé de conserver entièrement sa juridiction sur les mariages, et de tenir à leur occasion tous les rois dans sa dépendance. Les rois mérovingiens avaient eu à la fois plusieurs femmes

et plusieurs maîtresses, et les avaient répudiées suivant leurs caprices : Charlemagne avait suivi leur exemple. Louis, le premier, avait conformé ses mœurs aux lois de la religion et aux ordres des prêtres. Aux yeux de ces derniers, Lothaire, qui songeait déjà à secouer le joug, devait être puni d'une manière exemplaire, et qui inspirât de la terreur à tous les autres. Hincmar, l'archevêque de Reims, se chargea de prouver que lors même que Theutberge se serait rendue coupable d'inceste avant son mariage, ce n'était point une raison suffisante pour prononcer son divorce. Nous ne suivrons pas l'histoire des différents conciles, qui tantôt cassèrent le mariage de Theutberge, tantôt forcèrent Lothaire à la reprendre. Nous laisserons de côté tous les tristes détails de cette scandaleuse histoire, qui, pendant quinze ans, occupa la chrétienté. Nous dirons cependant que la réunion forcée de Lothaire avec Theutberge augmentait, dans le cœur de l'un et de l'autre, le ressentiment et la haine. Lothaire ne cessait de solliciter la permission de se rendre à Rome, pour expliquer sa conduite et se justifier, tandis que Nicolas Ier, qui siégeait alors, la lui refusait avec hauteur. Theutberge, de son côté, demandait elle-même à se séparer d'un époux qu'elle rendait malheureux, et avec qui elle ne pouvait être heureuse. Voici quelle fut la réponse du pape Nicolas :

« Nous sommes également étonné des expressions de tes » lettres, et du langage de tes députés ; en remarquant un » changement si complet et dans ton style et dans tes demandes, » nous n'oublions point que dans les temps précédents, tu ne » nous avais rien annoncé de semblable. Chacun nous atteste » que tu succombes sous une affliction sans relâche, une oppres- » sion intolérable, une violence odieuse ; et toi, au contraire, » tu affirmes que personne ne te contraint, lorsque tu demandes » à être dépouillée de la dignité royale..... Quant au témoi- » gnage que tu offres en faveur de Valdrade, en déclarant » qu'elle a été la femme légitime de Lothaire, c'est en vain » que tu t'efforces de l'établir, personne n'a besoin ici de ton » témoignage. C'est à nous de savoir ce qui est juste, à nous » à distinguer ce qui est équitable ; et toi-même, tu serais

» réprouvée, tu serais morte, que nous ne permettrions jamais » à Lothaire de prendre sa maîtresse Valdrade pour femme. »

Après la mort de Nicolas Ier, le moment vint cependant où le saint-siége permit à Lothaire de se rendre à Rome, pour chercher à se justifier. Il croyait avoir mérité une faveur spéciale, en conduisant une armée contre les Sarrasins qui dévastaient le midi de l'Italie, et qui avaient menacé le saint siége lui-même, alors occupé par Adrien II. Cependant les chefs de l'Église jugeaient plus important encore de prouver que, même dans ce monde, les plus hautes dignités ne dérobaient pas les pécheurs à ses jugements. Vers la fin de juillet de l'année 869, Lothaire fit son entrée à Rome; déjà il aurait pu s'apercevoir que la vengeance de l'Église pesait sur sa tête. Mais nous nous bornerons à rapporter les paroles de l'archevêque Hincmar, auteur des Annales de Saint-Bertin, et nous laisserons le lecteur en tirer la conclusion qu'il croira raisonnable.

« Tandis que le pape Adrien rentrait à Rome, Lothaire, » qui le suivait, arriva à l'église de Saint-Pierre, mais aucun » clerc ne se présenta pour le recevoir, et ce fut seul, avec » les siens, qu'il s'avança jusqu'au tombeau de l'apôtre. Il » entra ensuite dans un appartement attenant à cette église, » pour y habiter. On n'avait pas même eu soin de le balayer » pour lui. Il se figurait que le lendemain, qui était un di- » manche, on chanterait la messe devant lui, mais il ne put » jamais l'obtenir du pape. Il entra cependant à Rome le jour » suivant, et dîna avec le pape lui-même dans le palais de » Latran, et ils se firent mutuellement des présents. »

Adrien invita ensuite Lothaire et toute sa cour à une communion solennelle; mais ce fut avec des clauses qui devaient le frapper de terreur. « Après la messe finie, dit l'auteur con- » temporain des Annales de Metz, le souverain pontife, pre- » nant en ses mains le corps et le sang du Seigneur, appela » le roi à la table du Christ, et lui parla ainsi : Si tu te recon- » nais pour innocent du crime d'adultère, pour lequel tu fus » interdit par le seigneur Nicolas, et si tu as bien arrêté dans » ton cœur de ne jamais plus, dans tous les jours de ta vie,

» avoir un commerce coupable avec Valdrade, ta maîtresse, » approche-toi avec confiance, et reçois ce sacrement de salut, » qui sera pour toi le gage de la rémission de tes péchés et de » ton salut éternel. Mais si dans ton âme tu t'es proposé de céder » de nouveau aux séductions de ta maîtresse, garde-toi de » prendre ce sacrement, de peur que ce que le Seigneur a » préparé pour remède à ses fidèles, ne se change pour toi en » châtiment. Lothaire, avec l'esprit égaré, reçut, sans se ré- » tracter, la communion des mains du pontife. Après quoi, » Adrien se tournant vers les compagnons du roi, leur offrit » à chacun la communion en ces termes : Si tu n'as point » prêté ton consentement aux fautes de ton roi Lothaire, et si » tu n'as point communié avec Valdrade, ou avec les autres » que le saint-siége a excommuniés, puisse le corps et le » sang de notre Seigneur Jésus-Christ te servir pour la vie » éternelle. Chacun d'eux, se sentant compromis, prit la » communion avec une audace téméraire. Ce fut le diman- » che 31 juillet de l'an 869 ; et chacun d'eux mourut par un » jugement divin, avant le premier jour de l'année suivante. » Il y en eut un très petit nombre qui évitèrent de prendre la » communion, et qui réussirent ainsi à se soustraire à la » mort. » Lothaire lui-même, en sortant de Rome, fut atteint de la maladie que le pontife lui avait dénoncée comme devant être son châtiment; il se traîna cependant jusqu'à Plaisance, où il expira le 8 août. Dès les portes de Rome, toute sa suite, tous ceux qui avaient avec lui reçu la communion des mains du pontife, tombaient à ses côtés; il n'y en eut qu'un très petit nombre qui put arriver avec Lothaire jusqu'à Plaisance, tout le reste avait déjà péri. Adrien reconnut le jugement de Dieu dans cette calamité, et l'annonça aux rois de la terre, pour leur enseigner la soumission à l'Église. Ce jugement de Dieu était alors universellement pratiqué pour la découverte de tous les crimes. En l'invoquant, il était indifférent d'offrir au prévenu un poison ou un aliment salubre. Pour l'innocent, le poison devait se changer en aliment, après l'invocation qu'a- vait faite le pape; pour le coupable, l'aliment devait se chan- ger en poison.

CHAPITRE XX.

Dissolution de l'empire d'Occident. — *Fin du IXᵉ siècle.* — 869-900.

Nous avons vu l'établissement de la monarchie universelle, et nous avons vu aussi quelles en furent les funestes conséquences pour l'esprit national, la population et le courage, autant qu'il est possible de les faire apercevoir dans un tableau aussi resserré. Nous avons vu que, simultanément avec l'oubli des intérêts nationaux, de honteuses disputes de partages entre les princes allumèrent des guerres auxquelles le patriotisme ne pouvait plus s'associer. Nous avons vu la déplorable faiblesse de cet immense empire, exposé sans défense à tous les brigandages. Dans les trente-deux années qui terminent le IXᵉ siècle, nous verrons cet empire se briser, se détruire, et un nombre infini de monarchies nouvelles ou de petites principautés naître de ses ruines. Nous verrons en même temps l'extinction rapide de la dynastie carlovingienne, dont tous les princes disparaissent, à la réserve d'un seul rejeton, long-temps méconnu et repoussé du trône. Cet héritier unique de tant de gloire, puis de tant de honte, Charles-le-Simple, replaça, il est vrai, sur son front la couronne de France, après une interruption de quelques années, et la dynastie carlovingienne est supposée avoir régné un siècle encore sur les Français, depuis qu'elle avait perdu les trônes d'Allemagne et d'Italie. Ce siècle d'agonie cependant fut bien plutôt un long interrègne, pendant lequel le seul titre royal était conservé à de petits seigneurs, tandis que la nation, laissée à elle-même, commençait à recouvrer de la vie, et que de nouveaux corps sociaux naissaient des débris du grand empire. Si la France

employa un siècle de plus que les États voisins à se reconstituer, c'est qu'entre les pays soumis au sceptre de Charlemagne, c'était celui où la puissance nationale était le plus complétement anéantie, et où il restait le moins d'éléments pour un nouvel ordre social, après que l'ancien avait été renversé.

Dans la période que nous avons parcourue, les diverses parties de l'empire semblaient n'avoir aucun sentiment de leurs intérêts séparés, de leurs souvenirs, de leurs droits. Aucune famille, aucun grand nom n'attirait nos regards, rien ne fixait jamais notre attention sur les provinces, sur les sentiments individuels, sur les intérêts locaux. Si cette apathie universelle rendait l'histoire moins dramatique, d'autre part notre oeil moins distrait pouvait mieux suivre les désastres communs et les convulsions générales de l'empire. Cette apathie va bientôt cesser; nous sommes arrivés au terme d'où l'on voit commencer toutes les grandeurs nouvelles, toutes les familles puissantes, toutes les souverainetés provinciales, tous les droits, tous les titres qu'on a opposés pendant huit siècles aux prétentions de la couronne, tout comme aux droits de la nation. Le nom de noblesse a pu se présenter déjà dans l'histoire; mais la vraie noblesse, telle qu'elle a existé dans la nouvelle monarchie, telle qu'elle s'est maintenue comme un ordre dans l'État, ne peut faire remonter aucun de ses titres plus haut que cette époque d'anéantissement du pouvoir social. De même, nous avons déjà vu le nom de fief et de bénéfice, et l'indication de quelques devoirs féodaux, mais le système féodal ne commença qu'après cette période d'anarchie; c'était le principe d'un ordre nouveau qu'on substituait à une confusion et à une souffrance cent fois pires que celles que ce système laissa subsister.

Des trente-deux années qui s'écoulèrent depuis la mort de Lothaire le jeune, jusqu'à la fin du siècle, neuf ans furent remplis (869-877) par les désastres qui élevèrent avec honte Charles-le-Chauve sur le trône impérial; onze ans (877-888) par la rapide mortalité de tous les chefs de la maison carlovingienne, et l'extinction de toutes ses branches légitimes; douze ans (889-900) par les guerres civiles qui donnèrent

naissance aux monarchies indépendantes d'Italie, d'Allemagne, de France, de Bourgogne et de Provence. Nous désespérons de pouvoir répandre aucune clarté ou aucun intérêt sur toute cette période où les noms se multiplient et où les caractères s'effacent toujours plus; cependant il faut bien la parcourir sommairement, car cette révolution, pour être entourée d'une épaisse obscurité, n'en fut pas moins importante.

La fortune sembla se complaire à élever Charles-le-Chauve pour rendre plus accablantes les humiliations auxquelles elle l'exposait, et à entasser les couronnes sur sa tête pour en arracher tous les lauriers. Incapable d'administrer son royaume ou de le défendre, se laissant enlever ses provinces par ses vassaux et ravager toute l'étendue de ses possessions par une poignée de pirates, il ne pouvait espérer de satisfaire son ambition que par les calamités de ses proches, et ce genre de bonheur fut le seul qui ne lui fut pas refusé. Son frère Pépin avait laissé deux fils, Pépin II, roi d'Aquitaine, et Charles; tout le règne de Charles-le-Chauve fut consacré à leur faire la guerre. A deux reprises il réussit à les faire prisonniers; la première fois il se contenta de les enfermer dans des couvents, mais la seconde, Pépin II lui ayant été livré en trahison par Rainulfe, comte de Poitiers, l'assemblée des États de la France, tenue à Pistes, au mois de juin 864, condamna à mort le roi d'Aquitaine, comme apostat et traître à la patrie; la sentence ne fut cependant pas exécutée, et Pépin II mourut dans le cachot d'un couvent de Senlis.

Le frère aîné de Charles, l'empereur Lothaire, avait laissé trois fils; le plus jeune, Charles, roi de Provence, mourut le premier en 863. Lothaire, le second, roi de Lorraine, mourut en 869. L'empereur Louis II, l'aîné, souverain de l'Italie, mourut le dernier à Brescia, le 12 août 875. Charles-le-Chauve prétendit à l'héritage de tous trois; il n'en demeura cependant en paisible possession qu'après la mort, non seulement du dernier, mais aussi de son troisième frère à lui-même, Louis-le-Germanique, qui mourut à Francfort, le 28 août 876. Tant que celui-ci avait vécu, il avait prétendu avoir autant

de droits que Charles à l'héritage de ses neveux ; de fréquentes guerres entre eux avaient livré l'Occident aux attaques des barbares, tandis que ses défenseurs versaient réciproquement le sang les uns des autres. Louis-le-Germanique laissa trois fils, entre lesquels il partagea ses royaumes ; il donna à Carloman la Bavière, à Louis, la Saxe et la Thuringe, et à Charles-le-Gros la Souabe. Charles-le-Chauve se flatta d'abord qu'il dépouillerait ses neveux allemands de leur héritage, comme il avait dépouillé ses neveux italiens et aquitains ; mais il fut battu le 7 octobre 876, par Louis de Saxe, à Andernach, et mis en fuite l'année suivante, en Italie, par Carloman ; en sorte que ses injustes tentatives ne lui procurèrent que des revers.

Les fils mêmes de Charles-le-Chauve donnèrent matière aux honteux exploits d'un prince qui attaqua sans cesse tous ses parents, et qui ne sut jamais combattre les Normands et les Sarrasins, ses vrais ennemis. Il avait quatre fils : aux deux aînés, Louis et Charles, il donna les deux couronnes de Neustrie et d'Aquitaine : tous deux se révoltèrent et furent vaincus ; Charles, le cadet, mourut ensuite d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat simulé ; Louis-le-Bègue survécut à son père, mais avec une tête affaiblie et une santé délabrée. Charles-le-Chauve avait enfermé dans des couvents ses deux plus jeunes fils, pour y faire pénitence, selon les opinions du siècle, de ses propres péchés. Lothaire ne tarda pas à y mourir ; mais Carloman, qui n'aimait pas la vie religieuse, s'échappa du couvent, commit divers désordres dans la Lorraine, et fut enfin repris par son père, qui en 874 lui fit arracher les yeux, pour qu'il supportât la captivité avec plus de patience.

Ce fut par ces degrés que Charles-le-Chauve s'éleva à la couronne impériale. Elle lui fut déférée par le pape Jean VIII, à la fin de l'année 875. « Nous l'avons élu, écrivait ce pape » à un synode assemblé à Pavie ; nous l'avons approuvé avec » le consentement de nos frères les évêques, des autres mi- » nistres de la sainte Église romaine, du sénat et du peuple » romain. » C'est ainsi que le pape s'attribuait le droit de dis-

poser de la couronne impériale, car il prétendait être substitué à *toute cette nation décorée de la toge*, dont il se disait le représentant, et au nom de laquelle il invoquait les anciennes coutumes pour donner un nouveau maître à la terre. Jamais le plus grand des princes francs n'avait été loué, n'avait été présenté pour modèle à tous les hommes, comme le fut par le pape le faible Charles-le-Chauve. En effet, celui qui toute sa vie avait tremblé dans l'obéissance devant les prélats de son propre royaume, devait paraître à Jean VIII le meilleur des souverains, dès qu'il était le plus soumis à l'Église romaine.

Bientôt cependant le pape lui-même, qui l'avait couronné, commença à s'apercevoir que, dans un temps de danger, ce n'était point assez de donner à la monarchie un chef pieux, timide et obéissant, un chef qui ne chicanerait sur aucune usurpation, qui ne réprimerait aucun abus, mais qu'elle avait besoin d'un homme énergique. Chacun aurait voulu se soustraire au pouvoir national dirigé par le monarque, mais chacun aurait voulu cependant que ce pouvoir national existât pour le défendre. Bientôt on dut éprouver que toute force dont Charles-le-Chauve devenait dépositaire se trouvait anéantie. Les Sarrasins, que Louis II avait combattus avec une honorable persévérance dans le duché de Bénévent, menaçaient la capitale même de la chrétienté, depuis que le roi des Français était devenu empereur. » Les païens, écrivait » Jean VIII à Charles-le-Chauve, et des chrétiens iniques, » sans crainte de la Divinité, nous accablent de tant de maux, » que la mémoire des hommes n'y trouve rien de comparable. C'est dans les murailles de la ville sainte que se sont » retirés les restes du peuple. Ils y luttent contre une pauvreté inexprimable, tandis que tout ce qui est en dehors » des murailles de Rome est dévasté et réduit en solitude. Il » ne nous reste plus qu'un seul malheur à craindre, et que » Dieu veuille le détourner! c'est la prise et la ruine de Rome » elle-même. »

Ce fut moins pour porter au pape le secours qu'il lui demandait que pour se dérober au spectacle des ravages des



Normands dans toute la France occidentale, que Charles-le-Chauve prit le parti de passer pour la seconde fois en Italie. Les Normands avaient établi sur la Seine, au lieu nommé le Bec d'Oisel, ainsi que sur la Somme, sur l'Escaut, sur la Loire, sur la Garonne, et enfin sur le Rhône, dans l'île de la Camargue, autant de colonies militaires où ils se retiraient avec leurs vaisseaux, où ils déposaient leur butin, et d'où ils ressortaient pour porter leurs ravages jusqu'au cœur du royaume. Il ne restait, dit l'auteur contemporain du récit des miracles de saint Benoît, « pas une ville, pas un village ou » un hameau qui n'eût éprouvé à son tour l'effroyable bar- » barie des païens. Ils parcouraient ces provinces d'abord à » pied, car alors ils ignoraient encore l'usage de la cavalerie, » mais plus tard à cheval, comme les nôtres. Les stations de » leurs vaisseaux étaient comme autant d'asiles pour tous » leurs brigandages; ils bâtissaient, auprès de ces vaisseaux » amarrés au rivage, des cabanes qui semblaient former de » grands villages, et c'est là qu'ils gardaient, attachés à des » chaînes, leurs troupeaux de captifs. » Au lieu de songer à expulser les Normands, Charles ayant assemblé une armée assez formidable pour l'accompagner en Italie, se contenta de fixer les tributs que quelques provinces paieraient aux Normands de la Seine, d'autres aux Normands de la Loire, pour arrêter leurs déprédations. Quant aux Normands de la Garonne, ils avaient réduit l'Aquitaine dans un état si affreux, que le pape transféra l'archevêque Frothaire de l'église de Bordeaux à celle de Bourges, *parce que,* dit-il, *la province de Bordeaux était rendue entièrement déserte par les païens.*

Mais à peine Charles avait-il rencontré le pape à Pavie, lorsque la nouvelle de l'approche de son neveu Carloman, avec une armée levée dans les provinces qui forment aujourd'hui l'Autriche, répandit la terreur dans l'âme de l'empereur. Les historiens allemands l'accusent, en effet, d'une constante lâcheté. Charles-le-Chauve prit la fuite au travers du Mont-Cenis, et dans cette montagne il fut atteint d'une fièvre violente, en un lieu nommé Brios, où il mourut le 6 octobre 877.

Carloman, dont l'approche seule avait suffi pour mettre en fuite l'empereur, n'eut cependant pas lieu de s'applaudir de son expédition d'Italie. Il fut couronné à Pavie, avec l'assentiment des seigneurs lombards, et il porta dès lors le titre de roi d'Italie; mais d'autre part la peste se mit dans son armée, et lui-même fut atteint d'une maladie de langueur qui se changea ensuite en paralysie; elle le mit enfin au tombeau le 22 mars 880. Il ne laissait qu'un bâtard, Arnolphe, qu'il avait fait duc de Carinthie, et il n'avait point d'enfants légitimes. Deux frères avaient partagé avec lui l'héritage de leur père Louis-le-Germanique; ils veillaient sa longue maladie, et ils attendaient sa mort pour se partager aussi les royaumes de Bavière et d'Italie, où Carloman avait régné. Cet intérêt détourna leur attention de la France, sur laquelle ils firent cependant aussi quelques tentatives. Après la mort de Carloman, Charles-le-Gros entra en Italie, à la tête d'une armée; il reçut à Pavie la couronne de Lombardie, et à Rome, des mains du pape Jean VIII, la couronne impériale, vers la fin de l'année 880. Il réunit l'une et l'autre à la Souabe, son premier héritage. L'autre frère, Louis de Saxe, réunit à la Saxe la Bavière, pour sa part de l'hérédité de Carloman. Louis de Saxe n'avait qu'un fils légitime qui, encore en bas âge, tomba d'une fenêtre du palais de Ratisbonne et se tua. Il avait eu aussi d'une maîtresse un fils naturel, nommé Hugues, qui fut tué vers le même temps dans un combat contre les Normands, près la forêt Carbonaria. Ayant survécu à ses deux fils, Louis de Saxe, qui n'était probablement pas arrivé à sa cinquantième année, tomba malade et mourut à Francfort, le 20 janvier 882.

Par la mort de tous ses cousins, dont il recueillait successivement l'héritage, Charles-le-Gros, dont le surnom latin *Crassus* aurait mieux été rendu encore par celui d'*Épais*, grandissait sans mérite. Son énorme corpulence était en effet l'enveloppe d'un esprit lent et imbécile. Il paraissait à peine susceptible d'un autre désir ou d'une autre pensée que son goût immodéré pour la table; et plus il s'éleva en dignité, mieux il fit apprécier par tous les Francs sa lâcheté et son

incapacité. Il se trouvait cependant décoré de la couronne impériale, souverain de l'Italie, de toute l'Allemagne, avant lui divisée en trois puissants royaumes, et d'une grande partie de la France, sous le nom de Lorraine ; le reste ne devait pas tarder à lui échoir aussi, par la fatalité qui semblait s'attacher à toute la race carlovingienne.

Un seul fils avait survécu à Charles-le-Chauve ; il était connu sous le nom de Louis II ou le Bègue; il avait trente-un ans à la mort de son père : mais sa santé fut toujours chancelante; on croit aussi que sa tête était faible, et son caractère plus faible encore. Aucune force peut-être, aucune habileté, n'auraient pu rétablir le royaume, d'après l'état de langueur et de faiblesse où Charles-le-Chauve l'avait laissé. Les Normands étaient cantonnés dans toutes les provinces, et en même temps les prélats en étaient les vrais souverains. La plus grande partie du territoire appartenait à l'Église, et les conciles où s'assemblaient les évêques et les grands abbés conservaient seuls quelque autorité. L'année même où Charles-le-Chauve mourut, il avait renoncé par l'édit de Kiersi, du 14 juin 877, à la dernière parcelle de son autorité sur les provinces. Selon les Capitulaires de Charlemagne, le souverain devait y être représenté par des comtes qu'il nommait ou destituait, suivant son bon plaisir ; ces comtes exécutaient les ordres royaux, ils commandaient aux milices des hommes libres, et ils présidaient aux plaids particuliers. Mais pendant la faible administration du fils et des petits-fils de Charlemagne, le souverain n'avait presque jamais osé destituer les comtes ; il leur avait permis de confondre cette lieutenance royale avec le gouvernement patrimonial de leurs seigneuries et de leurs paysans. Par l'édit de Kiersi, Charles poussa plus loin la faiblesse ; il s'engagea à donner toujours au fils d'un comte, et comme un héritage légal, *l'honneur du comté* qui avait appartenu à son père. Par cet édit, le sort des hommes libres fut rendu plus fâcheux encore qu'auparavant, puisqu'il ne leur resta plus de protecteur contre les grands propriétaires; car ces derniers usurpant presque tous les comtés, la

France se trouva divisée en autant de souverainetés indépendantes qu'elle avait auparavant reconnu de lieutenances du roi. Cependant aucun des comtes, non plus qu'aucun des seigneurs, n'avait encore prétendu au droit de guerre privée. Il y avait eu une désobéissance habituelle dans les provinces; il y avait eu quelquefois des désordres commis à main armée, comme il devait y en avoir dans un État anarchique; mais aucun comte ni seigneur ne s'était encore figuré que sa dignité l'autorisât à se faire justice avec son épée. Bien plus, quelques uns d'entre eux ayant tenté, pour se mettre à l'abri des brigandages des Normands, de fortifier leurs maisons, de les entourer d'une enceinte, et de leur donner l'apparence d'un château, l'édit de Pistes, du mois de juin 864, ordonna que tout château construit sans la permission expresse du roi serait rasé avant le 1er août suivant.

Mais à peine l'édit de Kiersi eut-il rendu les comtés héréditaires dans les familles des nobles, que la couronne cessa de l'être dans la maison royale. Une partie des comtes et des abbés de la France se refusa à reconnaître Louis-le-Bègue pour successeur de son père. Ils se rassemblèrent en armes à Avenay en Champagne, et ce ne fut qu'à la suite d'une négociation qu'ils consentirent enfin à venir le joindre à Compiègne. Ils l'obligèrent à confirmer toutes les anciennes lois, tous les anciens priviléges de l'Église et des grands; ils exigèrent de lui une amnistie pour tous ceux qui s'étaient armés contre lui; ils lui firent promettre de maintenir la discipline de l'Église, de s'intituler *roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple,* et ils consentirent enfin à ce qu'il fût couronné, le 8 décembre 877, au nom des évêques, abbés, grands, et autres assistants.

Louis-le-Bègue ne régna pas deux ans sous la protection de cette aristocratie, ou la tutelle du pape Jean VIII, qui était venu en France, et qui s'y conduisait bien plus en souverain que le roi. Par déférence pour son père, Louis avait répudié une première femme de qui il avait eu deux fils, nommés Louis et Carloman, et il en avait épousé une autre, de qui il eut plus tard un troisième fils; ce fut Charles, depuis sur-

nommé le Simple. Le roi désirait que le pape voulût bien sanctionner un divorce auquel il avait été forcé, et régler ainsi quels étaient ses enfants légitimes; mais Jean VIII se prononça pour la première femme contre la seconde, et jeta ainsi une nouvelle confusion dans la maison royale. Sur ces entrefaites, et après le départ du pape, Louis-le-Bègue mourut à Compiègne, le 10 avril 879. Ses deux fils, dont l'aîné avait tout au plus dix-sept ans, furent de nouveau ballottés par cette aristocratie ecclésiastique qui prétendait avoir droit à disposer de la couronne; et après s'être dépouillés toujours plus de leurs prérogatives, ils furent enfin couronnés à l'abbaye de Ferrières, près de Paris, par Ansigise, archevêque de Sens.

Mais en même temps un comte de Bourgogne, nommé Boson, frère de la seconde femme de Charles-le-Chauve, auquel ce monarque avait accordé plusieurs gouvernements en Lombardie et en Provence, intriguait auprès du pape Jean VIII pour se faire élever lui-même à la royauté. Malgré tout le crédit de ce pontife, qui déclara qu'il l'adoptait pour fils, Boson ne put point réussir en Lombardie. Il fut plus heureux en Provence, où il distribua aux archevêques et évêques un grand nombre d'abbayes et de bénéfices, qu'il s'engagea à leur garantir, de telle sorte qu'ils pussent les réunir à leur siége pastoral. Lorsqu'il se fut ainsi assuré de leurs suffrages, il les convoqua pour le mois d'octobre 879, à une diète qu'il assembla au bourg de Mantaille, entre Vienne et Valence. Les six archevêques de Vienne, de Lyon, de Tarentaise, d'Aix, d'Arles et de Besançon, s'y trouvèrent réunis avec dix-sept évêques des mêmes provinces. Des comtes et des seigneurs laïques paraissent aussi avoir assisté à cette assemblée; toutefois ils étaient dans une telle dépendance des prélats qu'on ne les appela pas même à signer les actes de la diète, et qu'on n'y fit aucune mention de leur nom.

Les prélats de la diète ou concile de Mantaille décernèrent la couronne au comte Boson, pour qu'il les défendît, disent-ils, contre les attaques de Satan, et contre celles de leurs ennemis visibles et corporels. Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'ils

n'indiquèrent point quelles étaient les limites du royaume qu'ils fondaient, et qu'ils ne lui donnèrent aucun nom, ni celui d'une nation, ni celui d'une province. On chercherait en vain dans les actes du concile le nom de royaume d'Arles et de Provence, que ce nouvel État a porté depuis; mais l'on y trouve le discours de Boson à l'assemblée : il peut servir à faire connaître la nouvelle théocratie à laquelle la France était soumise.

« C'est la ferveur de votre charité, leur dit-il, qui, in- » spirée par la Divinité, vous engage à m'élever à cet office, » pour que, dans ma faiblesse, je puisse combattre au service » de ma sainte mère qui est l'Église du Dieu vivant. Mais je » connais ma condition; je ne suis qu'un vase fragile de terre, » bien inférieur à une si haute charge : aussi n'aurais-je pas » hésité à la refuser, si je n'étais convaincu que c'est la volonté » de Dieu qui vous a donné, pour cette résolution, un seul » cœur et une seule âme. Reconnaissant donc avec certitude » qu'il faut obéir, tant à des prêtres inspirés par la Divinité » qu'à nos amis et nos fidèles, je ne lutte point pour me sous- » traire à vos ordres, je n'oserais le faire. Et comme vous » m'avez donné vous-mêmes les règles de la conduite que je » dois suivre dans mon gouvernement futur, et que vous m'a- » vez instruit par les dogmes sacrés, j'entreprends ce grand » œuvre avec confiance. »

Louis III et Carloman, les jeunes fils de Louis-le-Bègue, essayèrent en vain de défendre la Provence, qui formait une partie considérable de leur héritage contre les invasions de Boson, ou de repousser les Normands, qui, avec un redoublement de fureur, se jetaient sur les rivages de la Neustrie et de l'Aquitaine. Une vie assez longue ne leur fut pas accordée pour qu'ils pussent mener à son terme aucune de leurs entreprises, ou même pour que la France pût juger de leur caractère ou de leurs talents. Louis III, un jour qu'il était à cheval, rencontra la fille d'un seigneur franc, nommé Germond, dont la beauté était remarquable. Il l'appela, et la jeune fille, effrayée de ses propos et des familiarités royales, au lieu de lui répondre, s'enfuit dans la maison de son père. Louis III

voulut la suivre, et piquant son cheval, il s'élança vers la porte, qui était demeurée ouverte; mais il n'avait pas bien mesuré la hauteur du seuil: il le frappa de la tête, tandis que l'arçon de la selle, contre lequel il était repoussé, lui brisait les reins. Il se fit transporter ainsi blessé au couvent de Saint-Denis, espérant y recouvrer la santé par l'intercession des saints; il y mourut le 5 août 882.

Carloman, qui réunit l'heritage de son frère à la portion de la France qu'il possédait déjà, ne lui survécut que deux ans. Comme il chassait un jour au sanglier dans la forêt de Baisieu, il fut blessé involontairement à la jambe par l'épée d'un de ses compagnons de chasse. La gangrène se déclara dans la plaie, et au bout de sept jours, le 6 décembre 884, il mourut, âgé seulement de dix-huit ans.

Les deux jeunes princes étaient morts sans enfants; leur frère consanguin Charles-le-Simple, encore dans la première enfance, était de plus considéré comme bâtard, le mariage de sa mère ayant été déclaré nul par le pape. De toute la race de Charlemagne, il ne restait plus que Charles-le-Gros; et ce monarque, abruti par l'intempérance, à qui personne n'aurait voulu confier le soin de ses propres affaires, se trouva réunir les couronnes de Bavière, de Souabe, de Saxe, de France orientale et occidentale, d'Aquitaine et d'Italie. Toute l'étendue de l'empire qui avait été soumise à Charlemagne lui était soumise également, et la partie germanique de ses vastes États était bien plus peuplée, bien plus civilisée; peut-être bien plus puissante sous lui qu'elle ne l'était sous le conquérant; on eût dit que l'Occident entier était confié à ses faibles mains, pour bien faire connaître aux hommes les funestes effets de la monarchie universelle et d'un gouvernement corrupteur. L'Occident réuni, qui n'avait pour ennemis que quelques corsaires, ne pouvait se défendre nulle part. Paris fut assiégé une année par les Normands, en 885 et 886, sans que toute la noblesse des Gaules fît marcher un soldat pour sa défense, sans que le monarque livrât un combat pour délivrer la capitale d'un de ses plus grands royaumes. Les bourgeois cependant, ne voyant de ressource que dans leur

désespoir, résistèrent avec leurs seules forces, et ils repoussèrent les Normands. En même temps Rome était menacée par les Sarrasins, et les soldats de Charles-le-Gros, au lieu de défendre cette capitale de la chrétienté, pillèrent Pavie, où ils se trouvaient cantonnés. Tout semblait concourir pour rendre ridicule et méprisable le dernier des empereurs carlovingiens, jusqu'aux accusations qu'il intenta contre sa femme dans la diète de Kirkheim, et jusqu'aux révélations que celle-ci fut obligée de faire pour sa défense. La santé toujours plus chancelante de Charles-le-Gros aurait pu déterminer les peuples à attendre le terme prochain de sa vie; mais l'affaiblissement de sa raison imposait aux grands le devoir de régler le gouvernement futur de l'empire. Une diète des peuples germaniques était convoquée au palais de Tribur sur le Rhin; elle résolut de déférer la couronne à Arnolphe, duc de Carinthie, fils naturel de Carloman et neveu de l'empereur. En trois jours, Charles-le-Gros fut tellement délaissé qu'à peine lui resta-t-il quelques serviteurs pour lui rendre les plus communs offices de l'humanité, et que l'évêque Liutbert de Mayence vint supplier Arnolphe de pourvoir à la subsistance de son oncle. Quelques revenus ecclésiastiques lui furent en effet assurés; mais Charles n'en jouit que peu de semaines; il mourut, le 12 janvier 888, à un château nommé Indinga, en Souabe.

Si les sujets de Charles, ceux que l'imbécillité de l'arrière-petit-fils de Charlemagne avait réduits à la condition la plus déplorable, s'en vengèrent en l'accablant de leurs mépris, le clergé jugeait d'après une autre règle des vertus d'un roi et il honora Charles-le-Gros presque comme un saint. « Ce fut, » dit Rhégino, abbé contemporain de Pruïm, un prince très » chrétien, craignant Dieu, et obéissant de tout son coeur à » ses ordres; il obéissait aussi avec la plus profonde dévotion » aux ordres des ecclésiastiques. Il abondait en aumônes; il » était constamment occupé d'oraisons et du chant des psau- » mes; il était infatigable à répéter les louanges de Dieu, et » il plaçait dans les faveurs divines toutes ses espérances et » tout son conseil.... Aussi regarda-t-il ses dernières tribula- » tions comme une épreuve purifiante qui lui assurait la cou-

» ronne de vie. » Les Annales de Fulde racontent même qu'on vit le ciel s'ouvrir pour le recevoir, « afin de montrer que » celui que les hommes avaient méprisé était le souverain le » plus acceptable à la Divinité. »

Les peuples avaient été si long-temps accoutumés à l'hérédité du pouvoir monarchique, qu'à l'extinction de la famille de Charlemagne ils hésitèrent quelque temps encore avant de se choisir des chefs qui ne fussent pas alliés de quelque manière à cette famille. Cependant Arnolphe, bâtard de Carloman, auquel la couronne de Germanie avait été déférée, ne fut point reconnu par le reste de l'Occident. Les plus puissants parmi les ducs et les comtes, surtout lorsqu'ils pouvaient faire valoir quelque parenté par des bâtards ou des femmes avec la famille de Charlemagne, assemblèrent partout des diètes, achetèrent par d'amples concessions le suffrage de leurs partisans, et se firent couronner avec le titre de rois. Dans la même année 888, Eudes, comte de Paris, qui deux ans auparavant avait montré quelque bravoure dans la défense de cette ville contre les Normands, fut couronné à Compiègne, et reconnu par la Neustrie; Rainulfe II, comte de Poitiers, avec l'approbation d'une autre diète, prit le titre de roi d'Aquitaine. Guido, duc de Spolète, qui avait des fiefs et des partisans en France, fut proclamé par une diète du royaume de Lorraine assemblée à Langres, et sacré par l'évêque de cette ville : mais bientôt, s'apercevant que ses partisans mettaient peu de chaleur à le soutenir, il retourna en Italie, et s'y fit décerner, en 890, la couronne de Lombardie et celle de l'empire, qu'il partagea avec son fils Lambert. Une autre diète avait, en 888, accordé la couronne de Lombardie à Bérenger, duc de Friuli. Entre le Jura et les Alpes, un comte Rodolphe, qui gouvernait l'Helvétie, assembla une diète à Saint-Maurice en Valais, s'y fit couronner, et fonda le nouveau royaume de Bourgogne Transjurane. A Valence, Louis, fils de Boson, fut couronné, en 890, comme roi de Provence. A Vannes, Alain, surnommé le Grand, fut couronné comme roi de Bretagne. En Gascogne, Sanche, surnommé Mitarra, se contenta du titre de duc; mais il renonça à toute dépendance envers la France.

Au moment de la formation de tous ces royaumes nouveaux, le flambeau de l'histoire d'Occident s'éteint en quelque sorte, et toutes les chroniques demeurent muettes pendant près d'un demi-siècle. Des guerres civiles entre tous ces souverains, auxquels on peut ajouter encore Charles-le-Simple, couronné à Reims le 28 janvier 893, et Zwentibold, fils naturel d'Arnolphe, couronné à Worms, en 895, comme roi de Lorraine, remplirent les douze années qui s'écoulèrent encore jusqu'à la fin du siècle; mais elles ne furent soutenues qu'avec mollesse par des souverains sans soldats, qui dépendaient de leurs vassaux, qui transigeaient sans cesse avec eux, et qui n'osaient leur donner des ordres. Une confusion universelle régnait dans tout l'Occident; mais aucun caractère ne brille assez pour exciter notre curiosité, et peut-être devons-nous remercier le silence des chroniqueurs, qui nous empêche de nous engager dans ce labyrinthe.

La déposition de Charles-le-Gros, sa mort, et l'extinction de la race carlovingienne, renversèrent le colosse que Charlemagne avait élevé sous le nom d'empire d'Occident, et donnèrent lieu, pour le partage de ses provinces, à des guerres presque universelles, à une anarchie, à une confusion de droits et de prétentions qui, au premier aspect, semblent avoir dû aggraver encore la condition déjà si misérable des peuples. Aussi presque tous les modernes s'accordent-ils à représenter la déposition de Charles-le-Gros, et le premier interrègne qui la suivit dans l'empire d'Occident, comme une grande calamité qui replongea l'Europe dans la barbarie d'où Charlemagne avait commencé à la tirer; de plus, les monuments historiques nous abandonnent de nouveau à cette époque, et nous avons à parcourir un siècle dans une obscurité presque aussi grande que celle qui précéda le règne de Charlemagne.

Cependant c'est au milieu de cette obscurité que des États nouveaux et nombreux se formèrent, qu'une population presque détruite recommença à multiplier, que quelques vertus, les vertus féodales tout au moins, redevinrent en honneur; que le courage national, qui semblait éteint, recouvra au con-

traire tout son éclat parmi la noblesse. Le premier siècle du gouvernement des Carlovingiens détruisit l'ancienne France; le second siècle, qui porte également leur nom, quoique le pouvoir de Charles-le-Simple et de ses enfants ne fût plus qu'une ombre, recréa la France nouvelle.

La période que nous venons de parcourir ne pourrait peut-être se comparer à aucune autre, pour les calamités, la faiblesse et la honte. Quoique la valeur guerrière soit bien loin d'être la première des vertus sociales, son anéantissement complet est peut-être le signe le plus certain de la destruction de toutes les autres; il jette en même temps la nation dans un tel état de dépendance de toutes les chances et de tous les ennemis, que s'il était possible de réunir, avec la lâcheté du peuple, tous les avantages du meilleur gouvernement, tous ces avantages seraient inutiles car ils n'auraient aucune garantie.

Mais l'histoire de l'univers ne présente aucun exemple de pusillanimité qu'on puisse comparer à celle des sujets de l'empire d'Occident. Lorsqu'ils se laissaient piller, réduire en captivité, égorger par les Normands, ce n'était point un grand peuple qui se jetait sur eux; ce n'étaient point ces flots de barbares septentrionaux qui se versèrent sur l'empire romain; mais, au contraire, des poignées de brigands, des aventuriers qui arrivaient sur les rivages de France dans des barques découvertes, armés à la légère, et presque toujours sans chevaux. Dans des temps moins éloignés de nous, on a vu les florissants empires du Mexique et du Pérou ravagés, puis conquis par des bandes d'aventuriers qui n'étaient pas plus nombreux. Mais les Espagnols portaient des armes à feu, des cuirasses et des casques impénétrables aux flèches des Indiens, des sabres de l'acier le plus fin, qui tranchaient toutes les armures des Américains; ils avaient des chevaux belliqueux, qui s'animaient durant le combat, qui transportaient leurs cavaliers avec une rapidité effrayante, pour atteindre des ennemis toujours à pied; ils avaient enfin des vaisseaux, que les Américains prenaient pour des monstres ailés, vomissant des feux et des flammes. Ce n'est point ainsi que les Normands

débarquaient de leurs bateaux d'osier sur les rives de la Seine et de la Loire. Leurs corps étaient à moitié nus, la trempe de leurs armes était inférieure à celle qu'employaient les peuples du Midi, toujours en possession des arts utiles. Ces Normands, toutefois, étaient supérieurs en vertu militaire aux deux autres peuples vagabonds qui ravageaient aussi l'empire. Les Sarrasins avaient perdu leur fanatisme conquérant et leur amour de la gloire pendant la décadence de l'empire des khalifes, et leurs expéditions en Italie et en Provence n'avaient plus d'autre stimulant que l'amour du butin. Les Hongrois, qui répandaient tant de terreur en Allemagne, montaient de petits chevaux qu'un soldat franc aurait dédaignés ; ils portaient une pelisse, au lieu d'une cuirasse, et une lance légère remplaçait pour eux le sabre ou l'épée. Mais les Sarrasins, les Hongrois, les Normands, attaquaient des paysans désarmés et avilis par la servitude, ou une noblesse dégénérée ; ils trouvaient des victimes dans l'empire d'Occident, ils n'y trouvaient pas d'ennemis.

C'est moins dans les institutions publiques que dans l'intérêt personnel des grands propriétaires qu'il faut chercher l'explication de cette double révolution morale qui, au IXe siècle, anéantit le courage national et détruisit la population, et qui, au Xe, multiplia les hommes et rendit de la dignité à leur caractère. La réunion de l'empire de Charlemagne en un seul corps avait éloigné de l'esprit des grands propriétaires l'attente d'une guerre prochaine : ils n'avaient nullement songé aux moyens de se défendre ou de multiplier les guerriers qui vivaient sur leurs terres ; toute leur attention, au contraire, s'était portée sur les moyens d'en tirer les plus gros revenus ; or en tout temps, en tout pays, les maîtres ont toujours été disposés à croire qu'ils s'enrichissaient en faisant avec leurs paysans de meilleures conditions, en chargeant ceux-ci de plus gros droits, de plus rudes redevances. C'est ainsi que la grande masse de la population fut asservie. Bientôt l'esclavage et les extorsions produisirent leur effet accoutumé : les familles s'éteignirent ou s'enfuirent, la population disparut, et la plus grande partie de la France fut changée en désert. Les grands

propriétaires virent sans regret abandonner les *manses* ou habitations, pour chacune desquelles ils étaient obligés de fournir un soldat au roi ; ils crurent trouver plus de profit en substituant les pâturages aux champs, et en multipliant les troupeaux comme les hommes diminuaient. Ils ne surent pas comprendre qu'un pays ne peut être riche quand il n'a plus de consommateurs, quand il ne nourrit plus une nation. C'est la même erreur où nous voyons tomber de nos jours les lairds du nord de l'Écosse.

L'extinction rapide de la population rurale fut la grande cause qui, sous le règne des Carlovingiens, ouvrit l'empire aux brigands qui le dévastèrent. Les monuments nous manquent complétement, il est vrai, pour connaître cette fluctuation de la population ; les historiens du temps n'ont jamais songé à en rendre compte ; mais en lisant leur récit des événements, il est impossible de n'être pas frappé de la solitude au milieu de laquelle ils vous introduisent ; on dirait qu'il n'existe plus en France que des couvents disséminés au milieu des forêts. Les villes, au IXe siècle, ont perdu l'importance qu'elles avaient encore sous la première race des rois. Il n'est plus question pour elles ni de factions intestines, ni d'émeutes, ni de gouvernement municipal, ni de la résistance qu'elles peuvent opposer à un ennemi ; leurs portes sont toujours ouvertes à quiconque veut y entrer. Souvent, il est vrai, les chroniques nous apprennent qu'elles sont brûlées par les Normands ; mais leurs auteurs, dans ce cas, représentent toujours le dommage qu'elles éprouvent comme moins grand, ou le butin enlevé comme moins considérable, que lorsque les mêmes Normands brûlent un couvent. L'existence des paysans est aussi complétement oubliée que celle des troupeaux avec lesquels ils restent confondus : on voit seulement que la défiance de leurs maîtres ne leur avait laissé aucun moyen de résistance. Aussi les Normands, après avoir enlevé les filles et les femmes des villageois, après avoir massacré leurs vieillards ou leurs prêtres, s'égaraient-ils sans crainte, seuls ou par petites bandes, dans les forêts, pour s'y donner le plaisir de la chasse. Même dans la haute noblesse et le haut

clergé, on est confondu du petit nombre de personnages qui paraissent en même temps sur la scène. Un seul comte réunit les titres d'un grand nombre de comtés, un seul prélat les revenus d'un grand nombre d'abbayes; et lorsque Hugues, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Martin de Tours, est appelé par les historiens du temps *l'espérance des Gaules*, on sent la nation française dégradée au rang des hommes de main-morte d'un couvent.

Tant que la nation était réduite à un tel état de faiblesse, d'ignorance de la politique, d'opposition entre les intérêts des grands et ceux de la population, un gouvernement central ne pouvait être d'aucun avantage à la France ou à l'Europe; il ne servait qu'à maintenir cette dégradation universelle. Ce fut donc un événement heureux pour l'humanité que la rupture du lien social, lors de la déposition de Charles-le-Gros, et que le partage de l'Occident en plusieurs monarchies, qui bientôt se partagèrent de nouveau en un nombre infini d'États plus petits. Lorsque la civilisation a fait déjà de grands progrès, la formation de vastes États présente de très grands avantages : les lumières s'y accroissent et s'y répandent plus rapidement, le commerce y est plus actif, plus régulier, et plus indépendant des erreurs de la politique; la puissance, la richesse, les talents qui sont à la disposition du gouvernement, sont beaucoup plus considérables; et s'il sait en faire un bon usage, l'avancement de l'espèce humaine en devient beaucoup plus rapide. Mais, d'autre part, c'est un problème beaucoup plus difficile à résoudre d'établir une constitution sage, tutélaire et libre, dans un grand que dans un petit État; tandis qu'il est beaucoup plus facile à un grand qu'à un petit de se passer de tous ces avantages. Un grand empire se maintient long-temps par sa masse, en dépit d'abus presque intolérables, tandis qu'un petit ne peut espérer aucune durée, s'il n'est garanti par un peu de patriotisme, par un peu de prospérité. Le gouvernement des Carlovingiens avait survécu à plus de calamités qu'il n'en aurait fallu pour renverser dix fois les gouvernements qui lui succédèrent. S'il succomba enfin, c'est qu'il était arrivé au dernier degré de honte et

d'imbécillité. Ceux qui en recueillirent les débris n'étaient peut-être supérieurs ni en talents, ni en vertus, ni en énergie, aux misérables empereurs qui l'avaient laissé périr. Mais plus leurs intérêts propres étaient rapprochés d'eux, et plus tôt ils arrivèrent à les comprendre. Lorsque, pour se défendre, ils eurent besoin de force plus encore que de richesses, il ne leur fallut pas un haut degré de perspicacité pour apercevoir qu'ils se donneraient de la force en soignant la prospérité de leurs sujets.

Il n'y avait guère plus de vingt ans que l'édit de Pistes avait fait raser les fortifications que quelques seigneurs avaient élevées autour de leurs châteaux, pour se défendre contre les Normands. A cette époque, la propriété, qui donnait le droit de justice sur les vassaux, le droit de vie et de mort sur les esclaves, ne se réalisait point encore en force politique, n'assurait point encore les moyens de se défendre ou de se faire respecter. Mais après la déposition de Charles-le-Gros, aucune autorité sociale n'apporta plus d'obstacle à ce que chacun se mît en défense avec ses propres moyens, à ce que chacun cherchât dans ses propriétés sa sûreté d'abord, et bientôt des moyens de se faire craindre. Alors on vit les ducs, les comtes, les marquis et les abbés, qui s'étaient partagé toute l'étendue du territoire, changer de but et de politique, substituer l'ambition à la cupidité, et demander à la terre des hommes pour maintenir leurs droits et leur existence, plutôt que de la richesse. Celle-ci ne se présentait déjà plus comme un avantage qu'autant qu'elle pouvait se changer en population; la valeur d'une étendue de pays fut estimée, non d'après le nombre de livres d'argent contre lesquelles ses produits pourraient se vendre, mais d'après le nombre de soldats qui pourraient en sortir pour suivre la bannière du seigneur, et défendre son château dès qu'il serait menacé.

Aussi cette époque de troubles et de désordres qui semblait menacer de sa destruction les misérables restes de la population dans l'Occident, fut en même temps l'époque d'une grande et bienfaisante révolution économique qui releva cette population de son abaissement. Partout le seigneur offrit la

terre au vassal qui se montrait prêt à la cultiver, partout il se contenta en retour d'une légère prestation en argent ou en denrée ; mais il lui demanda au lieu de rentes des services personnels. Ces concessions si multipliées furent faites à des conditions différentes, et à des hommes d'ordre différent. Les cadets des familles nobles, les hommes libres, les bourgeois, les colons, les affranchis, les serfs eux-mêmes, furent admis, dans une subordination qu'ils ne méconnaissaient jamais, à se partager la terre, et à la remettre en valeur. Tous ces hommes, dont la plupart, si l'ordre précédent avait duré, auraient été destinés à vieillir dans le célibat, furent appelés au mariage, et purent voir avec satisfaction leur famille se multiplier autour d'eux. Les plus élevés en rang formèrent de nouveau ces ordres intermédiaires de gentilshommes, de leudes, d'hommes libres, qui avaient presque disparu. Les derniers eux-mêmes se relevèrent au lieu de s'abaisser dans l'échelle sociale. Le paysan était, il est vrai, dans une dépendance absolue de son seigneur. Il n'avait contre lui aucune protection de ses droits, de sa liberté, de son honneur, de sa vie même ; et toutefois il était rarement exposé à les voir compromis par les violences de ses chefs. Il regardait ceux-ci comme ses juges et ses protecteurs. Il avait pour eux ce respect, et même cet amour que les faibles accordent si aisément à ceux qu'ils croient d'une race supérieure ; l'usage des armes, qui lui avait été rendu, avait relevé à ses yeux sa propre dignité, et lui avait fait recouvrer quelques unes des vertus que l'esclavage anéantit. Il ne combattait pas à cheval, comme les nobles et les hommes libres, mais enfin il combattait : la résistance lui était permise ; et le sentiment de la force lui donnait la mesure des égards qu'il pouvait exiger. La rapidité avec laquelle la population s'accrut, par ces diverses causes du Xe au XIIe siècle, est prodigieuse. Chacun des grands comtés se morcela, dans le cours de deux ou trois générations, en un nombre infini de comtés ruraux, de vicomtés et de seigneuries ; chacune de celles-ci se divisa de même ; chaque district vit naître un village avec son seigneur, chaque communauté eut son fort, et ses moyens de défense ;

et, en moins de deux cents ans, un comte de Toulouse, un comte de Vermandois, un comte de Flandre, devinrent plus puissants, ils commandèrent à des armées plus vaillantes, plus disciplinées, plus nombreuses même, que n'avaient fait Charles-le-Gros, ou Louis-le-Débonnaire, monarques de tout l'Occident.

Mais cet état prospère de la population agricole ne dura qu'aussi long-temps que les seigneurs sentirent le besoin qu'ils avaient d'elle. Le joug de fer de l'oligarchie avait été allégé, quand les grands propriétaires s'étaient arrogé le droit des guerres privées; il retomba plus rudement sur les épaules du peuple, dès que l'ordre général fut assez rétabli pour qu'on n'osât plus recourir à la force. Dès que les seigneurs n'eurent plus besoin de soldats, ils crurent avoir d'autant plus besoin d'argent, et ils recommencèrent à opprimer les campagnes. Ce fut alors que les *vilains* furent réduits à une dégradation honteuse, ce fut alors que le système féodal pesa sur les peuples comme la plus intolérable des oppressions. Il avait apporté quelque ordre, quelque vertu et quelque bonheur dans une turbulente anarchie; mais dès que le gouvernement fut rétabli, il ne fit plus qu'ajouter son joug au joug des lois, et les deux ensemble se trouvèrent trop pesants pour la race humaine. Ainsi le système féodal, qui peut-être, plus qu'aucune autre institution humaine, a contribué pendant un temps à la multiplication et à la prospérité de la classe pauvre, est demeuré chargé, aux yeux de la postérité, de la responsabilité de toute l'oppression, de toute la souffrance, qui signalèrent sa décadence, et son nom cause encore de l'effroi, tandis qu'on a oublié l'infamie qui devrait demeurer attachée au nom des Carlovingiens.

CHAPITRE XXI.

L'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Alfred-le-Grand.
449-900.

Nous n'avons presque plus eu occasion de faire mention de l'île de Bretagne depuis la mort d'Honorius, et le rappel de la dernière légion romaine préposée à sa défense. Nous avons cherché à lier ensemble l'histoire de tous les pays qui avaient des influences réciproques, qui agissaient et réagissaient les uns sur les autres; mais la grande île de Bretagne, après être entrée pour un peu de temps dans le tourbillon du monde romain, en était complétement ressortie; elle avait fait dès lors un monde à part, étranger au reste de l'univers, à ses craintes et à ses espérances; elle avait été oubliée des autres provinces ci-devant romaines auxquelles elle avait été auparavant associée, et dans les dix livres de l'Histoire des Francs, de Grégoire de Tours, il ne se trouve qu'une seule fois le nom d'un personnage breton. L'oubli des Grecs est plus étrange encore; deux siècles et demi après que les légions de Bretagne avaient donné l'empire aux fondateurs de Constantinople, et un siècle seulement après la retraite des Romains, le premier des historiens de Constantinople, Procope, relègue la Bretagne dans la région des fables et des prodiges. Il raconte que les âmes de ceux qui meurent dans les Gaules sont transportées chaque nuit sur les rivages de cette île, et consignées aux puissances infernales par les bateliers de la Frise et de la Batavie. Ces bateliers, dit-il, ne voient personne; mais, au milieu de la nuit, une voix horrible les appelle à leur mystérieux office; ils trouvent au rivage des bateaux inconnus prêts à partir; ils sentent le poids des âmes qui y entrent l'une après l'autre, et qui font descendre à fleur d'eau le bord

du bateau. Cependant ils ne voient rien encore. Arrivés la même nuit aux rivages de Bretagne, une autre voix appelle l'une après l'autre toutes les âmes, et elles descendent en silence. Voilà ce qu'après une courte cessation de toute correspondance était devenue l'Angleterre pour le reste de l'univers.

La Bretagne cependant avait éprouvé, dans son isolement, le même sort que les autres contrées démembrées de l'empire; de même la lutte s'y était établie entre les barbares et les sujets des Romains; mais ce n'étaient point les mêmes peuples, ou les conséquences des mêmes révolutions qui l'avaient bouleversée. Si dans sa carrière, pour procéder de la civilisation antique à la civilisation nouvelle au travers de la barbarie, elle avait éprouvé à peu près les mêmes alternatives, il faut y voir une preuve que le sort de l'Europe était la conséquence de son organisation interne, car celle-ci agissait partout de même, tandis que les événements variaient avec chaque lieu.

Cette séparation si complète de la Bretagne d'avec le reste du monde commence à l'année 426 ou 427, époque présumée du départ de la dernière légion romaine, elle finit, ou plutôt elle est moins sensible, dès le couronnement d'Alfred-le-Grand, en 872. Pendant ces quatre siècles et demi, les Annales de Bretagne renferment un nombre prodigieux de faits, de noms de rois, de dates de combats; aussi peut-être un écrivain, animé d'un vif sentiment national, pourrait-il réussir à répandre sur elles quelque intérêt. Mais un étranger se laisse rebuter par la fréquence des révolutions, et le peu d'importance des résultats; il s'effraie d'une fatigue qui ne lui promet point une récompense proportionnelle. Partout où l'histoire conduit à l'étude morale et sociale de l'homme, où elle fait voir le développement de son esprit et de son caractère, le noble jeu de ses sentiments et de ses passions, la petitesse des États n'ôte rien à l'importance des résultats. Les républiques de la Grèce, les villes libres de l'Italie, les cantons de la Suisse, dans les beaux temps de la liberté, nous en apprendront plus sans doute sur ce qui fait le bonheur et

la dignité de l'homme, que ces puissantes monarchies de l'Asie, où chaque erreur du gouvernement décide du sort de plusieurs millions de sujets. Mais les petits royaumes bretons et saxons, qui, pendant quatre ou cinq siècles, existèrent simultanément ou successivement en Bretagne, ne développèrent point de si grandes qualités ou de si grandes vertus; d'ailleurs, leurs monuments ne sont point assez détaillés pour nous faire connaître les individus et le jeu des passions humaines; leur histoire est presque conjecturale, et dussions-nous reproduire, dans ce chapitre, tout ce qui s'en est conservé, nous ne ferions que réunir un plus grand nombre de crimes royaux, et de plus dégradantes images des souffrances de l'humanité. Aussi nous contenterons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur ces cinq siècles, de manière à en saisir les seuls traits généraux.

Lorsque les Romains quittèrent la Bretagne, en 427, ils laissèrent cette île énervée, comme toutes les provinces de l'empire, sans fortifications, sans armes, et sans courage pour se servir d'armes si les Bretons les avaient eues. Au lieu d'entourer les villes ouvertes de bonnes fortifications, et d'organiser des milices pour leur défense, les Bretons s'étaient contentés de relever la muraille de Sévérus, rempart qui, coupant l'île dans sa partie la plus étroite, était destiné à arrêter les incursions des Pictes et des Écossais. Mais cette muraille, qui aurait pu profiter à des troupes de ligne, était sans utilité pour des bourgeois. Ces derniers, sans quitter leurs occupations journalières et leurs familles, auraient peut-être défendu les remparts de leurs cités, tandis qu'on ne pouvait s'attendre à ce qu'ils quittassent leurs foyers pour aller s'établir auprès de fortifications lointaines, où ils se sentiraient encore exposés à être tournés. Aussi les Romains eurent à peine quitté l'île, que le mur de Sévérus fut franchi par les Pictes et les Écossais. Ces peuples septentrionaux, voués à la vie pastorale, et entièrement sauvages, mettaient toute leur gloire à braver les dangers, tout leur bonheur à enlever à des voisins plus industrieux et plus timides, les fruits de leurs longs travaux. Ils parcoururent à plusieurs reprises

toute la Bretagne; ils dévastèrent les campagnes, ils mirent les villes à contribution, et ne trouvant aucun avantage à emmener des esclaves dans leur pays, déjà trop chargé de population, ils massacrèrent leurs captifs.

La terreur et la désolation des Bretons étaient extrêmes. Les villes qui conservaient l'apparence de la civilisation, quoique liguées entre elles, n'avaient point de moyens de défense; elles demandèrent des secours aux Romains, déjà accablés sous le poids des dernières calamités de l'empire, et elles n'en purent obtenir aucun. Les campagnes, partagées entre un petit nombre de riches propriétaires, étaient devenues des espèces de principautés; mais un homme, pour être maître de plusieurs milliers d'esclaves, ne s'en trouvait pas plus en état de se défendre. On assure qu'un de ces grands propriétaires, nommé Vortigern, fut, en 445, reconnu pour chef, ou pour roi par tous les autres; et on accuse ce roi nouveau d'avoir appelé dans l'île les pirates saxons, pour les opposer aux brigands écossais. Les Saxons maritimes des bouches de l'Elbe, les Jutes, les Angles, les Frisons, et d'autres petits peuples de ce même rivage, exerçaient depuis long-temps la piraterie sur les côtes des Gaules et de Bretagne. Deux de leurs chefs, Hengist et Horsa, furent reçus, en 449, par Vortigern, dans l'île de Thanet, sur les côtes de Kent. Ils combattirent comme ils l'avaient promis avec vaillance contre les Écossais, ils contribuèrent à les repousser; mais, d'autre part, ils appelèrent leurs compatriotes dans l'île; ils commencèrent à en partager les dépouilles, et bientôt ils songèrent à en faire la conquête.

C'est alors que s'engagea, entre les Saxons et les Bretons, une lutte qui dura un siècle et demi, et qui ne se termina que par la destruction de toute la population bretonne, ou par son expulsion de toute la partie orientale de l'île. Cette lutte a été célébrée par les romanciers de la Table Ronde, et par des historiens à peine supérieurs aux romanciers en véracité. Le roi Arthur qu'on suppose être mort en 542, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fut le principal héros breton de ces combats, où se signalèrent encore les rois Vortimer, Modred,

Uther Pendragon et plusieurs autres. On ne peut élever de doutes sur la durée et l'acharnement de ces combats dont le résultat fut l'entière expulsion d'une nation hors de son ancienne demeure. Mais on doit se défier beaucoup plus de ce que d'anciens écrivains racontent du nombre des armées et de l'importance des batailles. Les Saxons, nous l'avons vu, étaient soumis, dans leur pays même, à autant de chefs ou de rois qu'ils occupaient de villages. Ils donnèrent aussi le nom de rois, ou de rois de la mer, à tous ces capitaines de vaisseaux armés pour la piraterie qui vinrent débarquer sur les côtes de Bretagne; et ce fut probablement avec quelques centaines d'hommes seulement qu'Hengist, par trente-cinq ans de combats, se rendit maître du comté de Kent. D'autres chefs saxons, angles et jutes, s'établirent en même temps dans d'autres parties de l'Angleterre. De leur côté, les petits seigneurs bretons, les anciens sénateurs du pays, s'attribuaient eux-mêmes ou recevaient des Saxons le nom de rois. Les uns et les autres régnaient sur une tour où vivait le seigneur, et sur quelques villages habités par ses paysans. La mémoire de leurs guerres se conserva, et la vanité des deux partis s'accorda pour en exagérer l'importance. Ces guerres, loin de détruire la population, enseignèrent au seigneur tout l'avantage qu'il trouverait à la multiplication de ses vassaux; il avait trop besoin de soldats pour ne pas travailler à en augmenter le nombre : les Saxons se multiplièrent à l'est de l'île, les Bretons à l'ouest; ceux des derniers qui avaient habité les contrées de l'est et qui ne purent pas se réfugier dans le pays de Galles, pour éviter la fureur des Saxons, vinrent chercher un asile sur les côtes de France, dans la petite Bretagne. Enfin, après que trois ou quatre générations se furent successivement baignées dans le sang, après que toute civilisation fut détruite, que la langue latine, et presque tous les arts des Romains furent oubliés, la grande île de Bretagne, qu'on commença dès lors à nommer Angleterre, se trouva, vers la fin du VI[e] siècle, partagée en trois divisions.

A l'Orient, sept royaumes indépendants avaient été formés par les peuples pirates qu'on comprit sous le nom commun

d'Anglo-Saxons; les trois plus vastes en étendue étaient au nord, ils étaient habités par des Angles; les quatre plus riches et plus peuplés étaient au midi, et habités par des Saxons. Les trois premiers étaient les royaumes de Northumberland, fondé en 547, par Ida; d'Estanglie, en 571, par Uffa; et de Mèrcie, en 585, par Crida. Les quatre royaumes saxons étaient ceux de Kent, fondé en 460, par Hengist; de Sussex, fondé en 491, par Ella; d'Essex, en 527, par Ercenwin; et de Wessex, le plus puissant des royaumes méridionaux, fondé en 519, par Cerdick. Le cours opposé de la Tamise et de la Saverne séparait les royaumes des Saxons de ceux des Angles; cependant les deux peuples se regardaient à peu près comme compatriotes; les sept royaumes, ou l'heptarchie saxonne, sous de certains rapports, ne formaient qu'un seul corps politique. Les rois que les Saxons reconnaissaient pour leurs capitaines à la guerre, n'avaient, durant la paix, qu'une autorité très limitée, et l'assemblée des hommes sages de chaque royaume, *wittena gemote,* devait être consultée sur toutes les mesures importantes d'administration comme de législation. Dans quelques occasions, l'un des sept rois fut reconnu comme chef de toute l'heptarchie, et alors il y eut en même temps un *wittena gemote,* des sept royaumes, pour décider des intérêts de toute la nation.

A l'occident, les anciens Bretons, qui appartenaient aux Cimri ou aux Cimbres, l'une des deux grandes divisions de la race celtique, n'occupaient plus que le pays des Galles, divisé en trois petits royaumes, et la pointe de Cornouailles, qui en formait un quatrième. Ils avaient gardé leur ancien langage; ils étaient attachés avec ardeur à la religion chrétienne; et pour l'usage de celle-ci ils conservaient la connaissance de la langue latine et l'usage de l'écriture, du moins parmi les moines et les prêtres. Mais ils n'avaient pu maintenir presque aucune communication avec Rome, et lorsque, après deux siècles, ils renouvelèrent leurs rapports avec le reste de l'Église, ils parurent fort surpris des changements qui s'étaient opérés dans celle-ci, en déviation du christianisme primitif, et ils eurent quelque peine à s'y soumettre.

Des missionnaires gallois, et surtout saint Patrice, et son neveu de même nom que lui, avaient converti l'Irlande à la fin du Ve siècle. Comme c'est justement l'époque des plus grands ravages des Saxons, il est assez probable qu'un grand nombre de Bretons, les plus amis de la paix et les moins propres aux combats, allèrent chercher le repos dans cette île moins exposée aux orages, et qu'ils y portèrent une civilisation que le fer extirpait alors en Bretagne. Les Irlandais, séparés du monde entier, jouissant de l'aisance, mais privés de presque tous les plaisirs du luxe, cherchèrent un aliment à leur activité dans les études sacrées. C'est l'époque la plus brillante de leur littérature ; c'est celle où se formèrent plusieurs pieux personnages, plusieurs moines qui entreprirent d'abord la conversion de l'Écosse, et qui, dans le siècle suivant, vinrent prêcher dans la Germanie et dans les Ardennes. Ils fondèrent alors plusieurs couvents à Saint-Gall, à Luxeuil, à Anegrai, enfin à Bobbio, en Italie, où l'on est surpris de voir arriver saint Colomban, missionnaire irlandais.

Le nord de la grande île de Bretagne était toujours occupé par les pictes au levant, et les Scots ou Écossais au couchant. Ces deux peuples appartenaient à la race des Gaëls, l'autre grande division de la race celtique. Ils n'avaient jamais été soumis par les Romains; ils connaissaient à peine l'agriculture, et ils se maintenaient seulement par la vie pastorale; toutefois ils rétrogradèrent encore, s'il est possible, dans la carrière de la civilisation, lorsque tous les arts qui rendent la vie douce eurent cessé d'être cultivés chez leurs voisins. Long-temps leurs incursions avaient désolé la Bretagne; mais, soit que leurs armes se trouvassent inférieures à celles des Saxons, qui envahirent en effet une partie considérable de l'Écosse méridionale, soit qu'aucun butin ne les attirât plus dans ces champs ravagés, ils cessèrent leurs incursions après le milieu du Ve siècle. Ce fut aussi à peu près vers ce temps-là qu'ils commencèrent à se convertir au christianisme, surtout par les travaux des missionnaires gallois et irlandais. Les Pictes et les Écossais continuèrent à se partager la possession de la Calédonie jusqu'à l'année 839 ou 840, que

les Pictes, vaincus dans deux batailles par les Écossais, sous la conduite de leur roi Kennet II, furent exterminés. Leur nation fut anéantie, et tout le pays reçut dès lors le nom d'Écosse.

Ce fut seulement en 597 que le christianisme fut de nouveau introduit parmi les Anglo-Saxons. L'Angleterre était alors un des grands marchés aux esclaves : dans tous les moments où les Saxons sentaient le poids de la misère, ils ne se faisaient aucun scrupule de vendre leurs enfants ; la France en était remplie, et la reine Bathilde, femme de Clovis II, au milieu du VIIe siècle, avait été d'abord elle-même une esclave saxonne, achetée par un Franc. Des esclaves anglo-saxons furent exposés en vente sur le marché de Rome ; Grégoire-le-Grand, qui depuis fut pape, frappé de la blancheur de leur peau, de la beauté de leurs cheveux, demanda de quelle nation ils étaient. « Ce sont des Angles, dit le marchand d'esclaves.—Des anges plutôt, reprit Grégoire. Quel est leur lieu de naissance?—*Deiri*, dans le Northumberland.—*De ira*; ils sortiront de la colère de Dieu. » Ces jeux de mots lui parurent une révélation, et il ne fut pas plus tôt parvenu au saint-siége qu'il s'occupa de la conversion de la Bretagne. Il en chargea le moine Augustin, qui depuis fut premier archevêque de Cantorbéry, et ce prêtre romain conduisit avec lui quarante missionnaires, auxquels l'Angleterre doit la connaissance de ce qu'on nommait christianisme au VIe siècle, ou de la religion qui convenait à l'Église.

La conversion de l'Angleterre commença par celle des rois, la religion descendit d'eux à leurs sujets ; elle s'établit sans éprouver de persécution, sans être ensanglantée par aucun martyre. La foi, pour être peu éclairée, n'en fut pas moins vive, elle n'en porta pas moins ceux qui l'embrassaient à de grands sacrifices. La réputation de sainteté s'obtenait facilement, et surtout par de riches donations faites aux églises ; il est cependant remarquable que, pendant la durée de l'heptarchie, sept rois anglo-saxons, sept reines, huit princes, et seize princesses de leur sang soient honorés du nom de saint; il ne l'est guère moins que, durant le même espace de temps,

dix rois et onze reines aient quitté leur couronne pour faire profession de la vie monastique.

Le gouvernement de l'heptarchie saxonne, et l'indépendance des sept petits royaumes, entre lesquels se partagea l'Angleterre, durèrent 378 ans, si l'on compte depuis la fondation du plus ancien des royaumes, et 243 ans, si l'on compte depuis la fondation du plus récent, jusqu'à l'année 827, où tous les Anglo-Saxons reconnurent l'autorité souveraine d'Egbert. Celui-ci avait été exilé du royaume de Wessex, sa patrie; il s'était retiré auprès de Charlemagne, qui l'avait accueilli à sa cour, et qui contribua probablement à former son esprit et à élever ses espérances. Egbert avait vécu douze ans auprès du grand monarque de l'Occident, lorsqu'il fut rappelé de sa cour, l'année même du renouvellement de l'empire d'Occident, pour être placé, en l'an 800, sur le trône de Wessex, ou du plus grand des quatre royaumes méridionaux. Egbert, par une suite de guerres heureuses, soumit les trois autres royaumes des Saxons, et les réunit sous le nom commun de Wessex. Il força en même temps les trois royaumes des Angles à lui promettre obéissance, mais en conservant cependant leurs rois feudataires. Enfin, il contraignit aussi les trois royaumes bretons, dans le pays de Galles, et le quatrième, dans le Cornouailles, à reconnaître également sa suzeraineté. Il y avait à peine cinq ans qu'il jouissait de la paix et d'une souveraineté non partagée, lorsque les Danois parurent au midi de l'île avec trente-cinq vaisseaux, débarquèrent à Charmouth, en 833, rencontrèrent Egbert, le battirent, et ne remontèrent sur leurs vaisseaux qu'après les avoir chargés de toutes les richesses de ce canton.

Charlemagne, au faîte de sa puissance, avait vu les vaisseaux normands insulter les provinces de Frise; il ne put les punir, et l'on dit qu'il pleura des calamités qui menaçaient ses successeurs. Egbert, imitateur de Charlemagne sur un plus petit théâtre, vit commencer aussi, d'une manière plus humiliante encore, les malheurs qui devaient affliger le royaume qu'il avait fondé. Le monde britannique, absolu-

ment séparé du continent, éprouvait d'une même manière les effets d'une même cause. La réunion de plusieurs petits États en une seule monarchie, qui semblait devoir faire sa force, ne fit que sa faiblesse, et de honteuses calamités commencèrent au moment où le monarque crut avoir fondé la gloire et la puissance nationales. Chacun des royaumes qu'avait conquis Charlemage était, par lui-même, en état de repousser ses ennemis, tous ensemble ne furent plus en état de le faire après qu'il les eut réunis. Chacun des petits royaumes de l'heptarchie n'avait pas redouté les attaques étrangères; ils y succombèrent, lorsqu'ils ne formèrent plus qu'un seul État. Ces Normands ou Danois qui attaquèrent en même temps, au IXe siècle, les côtes de France et d'Angleterre, étaient depuis long-temps familiarisés avec les rivages de Bretagne, car c'était presque le même peuple qui en avait fait la conquête trois siècles auparavant. Il semble, il est vrai, que les Anglo-Saxons du Ve siècle occupaient les côtes de la Frise au Jutland, et que les Normands du IXe s'étendaient du Jutland à la Norwége. Les habitants du Jutland, les Jutes, sont nommés à l'une comme à l'autre époque; d'ailleurs les conquêtes de Charlemagne avaient refoulé les Saxons méridionaux sur les septentrionaux, en sorte que les mêmes peuples ne partaient plus des mêmes rivages. Dès la décadence de l'empire romain, tous ces peuples s'étaient adonnés à la piraterie, et ils mettaient leur gloire à ces expéditions périlleuses dans lesquelles ils bravaient en même temps les tempêtes et les ennemis. Toutefois tant que, dans les pays qu'ils attaquaient, chaque petite province eut son chef, ses conseils, ses guerriers; tant que chaque district eut son association de citoyens libres et belliqueux, la résistance y fut toujours préparée; elle était si prompte, elle était si efficace, que les Normands durent renoncer à la piraterie, comme les Écossais au brigandage. Aussitôt, au contraire, que dans chaque district on dut songer au roi, qui siégeait à une grande distance, implorer ses secours ou attendre ses ordres, aussitôt que toute carrière d'ambition écarta du sol natal celui qu'elle appelait à la cour, que ce qui était un centre devint une province, et qu'on put

faire sa fortune indépendamment des calamités locales, tous ces petits royaumes qu'on avait vus hérissés de soldats, qui avaient résisté des siècles, dans des luttes acharnées, à des voisins toujours empressés à les envahir, furent hors d'état de se défendre contre quelques poignées de pirates; alors des bateaux découverts, montés par un petit nombre d'aventuriers, osèrent entreprendre des conquêtes où des milliers de braves avaient échoué.

Deux ans après sa défaite à Charmouth, Egbert prit sa revanche, en 835, sur une nouvelle troupe de Danois qui s'était fait débarquer à Hengston, sur les confins du Cornouailles. Il mourut, en 838, ne laissant qu'un seul fils, Éthelwolff, qui lui succéda.

Si Egbert avait pu être comparé à Charlemagne, la ressemblance d'Éthelwolff à Louis-le-Débonnaire fut bien plus frappante encore. De même sa bonté dégénérait en faiblesse, et sa religion en un lâche asservissement aux prêtres et aux moines. De même, il s'empressa de partager l'autorité avec son fils Athelstan, qu'il nomma roi de Kent; de même ensuite, dans un âge avancé, à son retour d'un pélerinage à Rome, en 855, il épousa une autre Judith, petite-fille de celle de Louis-le-Débonnaire; et cette jeune femme le brouilla avec ses fils, en inspirant à ceux-ci la crainte d'un partage nouveau. Éthelbald, fils d'Éthelwolff, prit les armes contre son père; et le débonnaire monarque de l'Angleterre ne possédait plus à sa mort, en 857, qu'un trône partagé et ébranlé. Plusieurs de ces rapports sont accidentels sans doute, mais quelques uns aussi tiennent à la nature même des choses. Un grand homme, s'élevant au milieu d'un peuple barbare, doit reconnaître les avantages d'une éducation libérale, et il s'efforce de la donner à ses enfants; mais, dans son siècle, il ne peut trouver que des pédants pour enseigner la science, et c'est en effet à des pédants monastiques qu'Éthelwolff et Louis-le-Débonnaire furent confiés. Tous deux étaient princes, nés dans la mollesse, et entourés de courtisans; tous deux dégénérèrent comme dégénèrent les fils des grands hommes, et le suc nourricier de la science qui avait profité à leurs pères se

changea pour eux en poison. Ils apprirent à croire sur parole, à trembler devant un homme, à racheter leurs péchés par des pénitences, et même à contracter, dans un âge avancé, des mariages disproportionnés pour se dérober aux tentations.

Éthelwolff, comme Louis-le-Débonnaire, laissa quatre fils après lui, mais l'usage ne s'était point établi chez les Saxons de partager la monarchie entre les princes. Éthelbald, à qui il avait, de son vivant, accordé le royaume de Kent, et Éthelbert, auquel il laissa le reste de la monarchie, lui succédèrent seuls; toutefois, les quatre frères durent hériter l'un de l'autre, au préjudice de leurs enfants en bas âge; et en effet ils régnèrent successivement, Éthelbald; de 857 à 860; Éthelbert, de 857 à 866; Éthelred, de 866 à 871, et Alfred-le-Grand, de 871 à 900. Toute cette période, comme celle des quatre fils de Louis-le-Débonnaire, est remplie par les désastreuses invasions des Danois.

Les aventuriers qui partaient de toutes les côtes de la Scandinavie, de tous les ports de la mer Baltique, et qui, différents de langue et d'origine, étaient tous compris indistinctement sous le nom de Danois en Angleterre, et de Normands en France, semblent avoir formé sur les deux pays des projets différents. Les côtes et les rivières de France, accessibles à leurs bateaux, étaient encore enrichies par une ancienne industrie; une opulence accumulée dans les siècles précédents y était toujours déposée, elle s'était même accrue sous le règne de Charlemagne; d'autre part, toute la population rapprochée des côtes était étrangère à la race germanique, et presque désarmée; ses habitudes n'étaient nullement belliqueuses, elle pouvait difficilement opposer quelque résistance, et les Normands ne se proposaient que de la piller. L'Angleterre était plus pauvre et plus belliqueuse; elle n'offrait guère au ravisseur que des richesses agricoles; et sa population, accoutumée aux armes, était prête à les défendre. Aussi les Danois, lorsqu'ils attaquèrent l'Angleterre, se proposèrent-ils de la conquérir pendant les règnes d'Héthelwolff et d'Éthelbald, ils firent quelques descentes sur ces côtes; toutefois comme ils y furent reçus vigoureusement, ils trou-

vèrent que les profits de cette guerre n'étaient pas proportionnés au danger, et de 840 à 860, années si désastreuses pour la France, les côtes d'Angleterre ne furent visitées par eux que de loin en loin.

Mais les profits du métier de corsaire, la gloire et les hasards de ces expéditions attirèrent bientôt dans les ports des Danois les aventuriers de tout le Nord. C'était une direction nouvelle qu'avait prise le torrent de l'émigration, et les peuples qui autrefois envoyaient chaque année de nouveaux essaims pour envahir l'empire par terre, les envoyaient désormais par mer. Les bandes des Normands ravageaient la France dans toute son étendue; elles visitaient les côtes d'Espagne et de Portugal, qu'elles disputaient aux Sarrasins; elles pénétraient dans la Méditerranée, et les Bouches-du-Rhône recevaient des barques parties de Drontheim. Les Danois paraissent alors avoir formé le projet de conquérir la grande île de Bretagne, si rapprochée du continent qu'ils ravageaient, pour qu'elle reçût dans ses ports leurs flottes chargées de butin, qu'elle réparât leurs forces et leur fournît des vaisseaux et des soldats. Vers l'an 860, ils recommencèrent leurs attaques contre l'Angleterre avec la cruauté qu'ils mettaient dans toutes leurs guerres, mais aussi avec une persistance, avec des projets d'établissement, qu'on ne remarque point dans leurs invasions de France.

Ce fut dans le royaume feudataire de Northumberland, qu'Iwar, l'un des fils du héros danois Ragner Lodbrog, descendit avec une armée redoutable. On assure qu'il avait été appelé et introduit dans le pays par un comte Bruen, dont l'un des rois de Northumberland avait déshonoré la femme, tandis que l'autre roi de ce petit pays avait provoqué bien plus directement la vengeance des Danois; il avait fait prisonnier Ragner Lodbrog, et l'avait laissé mourir au fond d'une fosse où il avait fait jeter sur lui une quantité de serpents; le chant de mort que Ragner avait composé dans cette situation désespérée, était devenu le chant de guerre des Danois; il s'est conservé jusqu'à nous. Les deux rois du Northumberland, jusqu'alors divisés, s'étaient en vain réunis pour faire tête à

leur terrible ennemi; ils furent défaits et tués l'un et l'autre, l'un devant York, l'autre à Ellescross. Le pays fut ravagé avec une extrême barbarie; ceux qui portaient les armes ne trouvèrent point de grâce devant les Danois; les prêtres et les moines, qui se vantaient d'opérer des miracles, et que les Danois regardaient comme de redoutables sorciers, ne furent pas traités avec moins de cruauté. Les religieuses avaient à craindre d'autres dangers encore : l'abbesse de Coldingham, en annonçant à ses sœurs que les Danois arrivaient, et qu'elles n'avaient plus de défense, leur donna l'exemple de se mettre à l'abri de leurs outrages; elle se coupa le nez et la lèvre supérieure pour devenir aux yeux des vainqueurs un objet d'horreur, et non plus de désirs. Les Danois, en se précipitant dans le couvent, n'y rencontrèrent en effet que des visages défigurés et ensanglantés; ils en ressortirent avec effroi, mais sans être touchés du courage admirable de ces malheureuses; ils refermèrent sur elles les portes de leur demeure, et les consumèrent dans les flammes qu'ils allumèrent tout autour.

Les Danois ravagèrent encore le royaume de Mercie; ils conquirent celui d'Estanglie, dont le roi feudataire Edmond, qu'on regardait comme un saint, fut massacré par eux en un lieu qui porte son nom, Saint-Edmondsbury. Ces trois royaumes feudataires d'Éthelred couvraient un espace de pays beaucoup plus étendu que le royaume de Wessex au midi de la Tamise et de la Saverne, souveraineté propre d'Éthelred; mais ce dernier pays, dont la capitale était Winchester, était infiniment plus peuplé, plus riche, et par conséquent plus important que tous les autres. Les Danois ne s'étaient pas contentés de piller le Northumberland, ils y avaient établi des colonies, ils s'en étaient partagé les terres; une partie de leurs familles s'y étaient vouées aux occupations pacifiques de l'agriculture, ou plus probablement de la vie pastorale, et ils avaient ainsi montré, dès la première campagne, que leur intention n'était point, comme en France, d'enlever du butin, mais de conquérir. Cependant leur chef Iwar, pour s'affermir mieux encore dans cette conquête, vint attaquer Éthelred dans le royaume de Wessex. Neuf batailles acharnées furent livrées

entre les deux peuples dans l'espace d'une seule année ; les Anglais se défendirent en gens de cœur, et leur roi se montra digne de les conduire. Le nombre l'emporta cependant enfin sur l'obstination, et dans la dernière de ces batailles, Éthelred fut tué en 872.

A la mort d'Éthelred, le quatrième frère, Alfred, monta sur le trône de Wessex, au préjudice des fils de son prédécesseur ; soit que leur père commun, Éthelwolff, l'eût, comme on l'assure, réglé ainsi d'avance par son testament, soit plutôt que la nation, dans un si grand danger, reconnût qu'elle avait besoin d'être gouvernée par un homme et non par un enfant. En effet, les Danois étaient maîtres de trois des sept anciens royaumes ; ils y avaient, il est vrai, établi des rois anglais qu'ils tenaient sous leur dépendance ; mais c'était seulement pour ne pas avertir tout à la fois l'ancienne population de la servitude où elle était tombée, et conserver encore quelque temps les formes d'un gouvernement national, après que le fond était détruit. Ces rois servaient aux Danois à sanctionner leurs usurpations, à légaliser leurs levées d'argent, et plus encore peut-être à rendre odieux un gouvernement que les Danois voulaient détruire. Les provinciaux, en effet, ne tardèrent pas à sentir que ces fantômes de rois, esclaves de leurs conquérants, étaient pour eux une charge nouvelle et non une protection. Accablés par le joug des Danois, ils demandèrent du moins à n'être sujets que des Danois seuls. Leur vœu fut exaucé volontiers par Iwar et Ubba, fils de Ragner Lodbrog. Les rois feudataires, au nord de la Tamise, furent supprimés ; les Danois se mêlèrent aux Saxons comme cultivateurs et comme compatriotes. Toutes les villes leur furent ouvertes. Londres même, qui appartenait alors au royaume de Mercie, tomba en leur pouvoir ; tandis que leurs armées pénétraient de toutes parts dans le Wessex, qui s'étendait alors des rives de Kent jusqu'à celles de Cornouailles. Alfred, après avoir perdu contre les Danois une bataille, avait signé un traité par lequel il s'engageait à ne donner aucun secours aux provinces situées au nord de la Tamise et de la Saverne, sous condition qu'il ne serait point troublé

dans la possession des comtés au midi de ces mêmes rivières. Mais aucun traité ne pouvait lier ces aventuriers indépendants qui partaient chaque printemps de tous les rivages du Nord, et qui s'honoraient de tous les ravages, de toutes les cruautés qu'ils exerçaient sur les habitants du Midi. De nouveaux chefs, qui n'avaient aucune relation avec les fils de Ragner Lodbrog, surprirent et pillèrent Warham, assiégèrent Exeter, livrèrent dans la seule année 876, sept combats différents au roi Alfred, et inspirèrent ainsi aux Danois, déjà colonisés dans le nord de l'Angleterre, l'espérance de conquérir tout le reste de l'île. Ces derniers rompirent la paix qu'ils avaient jurée : la possession de Londres leur assurait un libre passage sur la Tamise ; ils entrèrent en 877 dans le Wessex, se rendirent maîtres de Cheapenham, une de ses plus grandes villes, et inspirèrent ainsi une telle terreur aux Anglais, qu'Alfred, qui s'efforçait de rassembler son armée, se vit tout à coup abandonné par ses guerriers, et que, pour échapper à la mort ou à la captivité, il fut obligé de revêtir les habits d'un pauvre laboureur, et de se cacher dans la cabane d'un berger qu'il connaissait, au milieu des marais du Sommersetshire. Elle était bâtie sur un petit espace de terre ferme qui avait à peine deux acres d'étendue, et auquel on n'arrivait que par un sentier difficile au travers des fondrières et des eaux croupissantes. Cette prairie fut connue ensuite, à cause de l'asile qu'elle avait donné à ce noble guerrier, sous le nom d'Éthelingay (Adel-Gau), l'île des nobles.

L'homme qui se cachait à tous les yeux dans l'île d'Éthelingay, qui, connu seulement de son hôte, n'était regardé par son hôtesse que comme un égal, qu'elle gourmandait sans scrupule, lorsqu'il laissait brûler ses gâteaux, était digne de sauver l'Angleterre et de rétablir la monarchie. Il approchait alors de trente ans ; sa figure était noble et fière, son adresse dans tous les exercices du corps, sa dextérité à tirer de l'arc, auraient suffi aussi bien que sa bravoure, pour lui assurer un rang distingué parmi les simples soldats ; sa douceur et la bienveillance qui animait tous ses rapports avec les hommes,

le rendaient cher à tous ceux qui l'approchaient; il avait cultivé avec goût la poésie et la musique, et son esprit était orné par l'étude plus que celui d'aucun de ses contemporains. Toutes ces qualités ne suffisent point cependant encore pour former un héros, elles élèvent tout au plus un individu à un degré supérieur dans l'échelle que tous les hommes sont admis à monter; mais la force d'âme, la force de volonté, le génie qui conçoit et qui crée, qui juge ce qu'il faut à un peuple et qui sait le lui donner, sont les qualités qui font le grand roi, et Alfred les réunissait au suprême degré. Il passa six mois dans sa profonde retraite, ignoré du monde entier, privé de toutes les commodités de la vie, polissant son arc, fourbissant ses armes, et attendant avec patience et confiance le moment convenable pour se montrer de nouveau. Les Saxons, qui par tant de combats avaient fait voir qu'ils étaient dignes de conserver une patrie, avaient pu être frappés d'une terreur panique, ils étaient dispersés, mais non détruits. Ils s'étaient refusés à livrer encore des batailles désastreuses, mais la plupart s'étaient retirés dans les tours qu'ils avaient bâties pour leur défense, dans les retraites qu'ils s'étaient ménagées au milieu des bois ou des marais; et si quelques uns avaient plié la tête sous le joug, s'ils s'étaient rendus aux Danois, Alfred était sûr qu'ils ne supporteraient pas long-temps leurs vexations; il attendait le premier éclat de leur impatience, et il jugeait qu'il convient quelquefois de laisser éprouver au peuple, pendant quelques mois, le poids affreux de la tyrannie, afin qu'il ne marchande plus ensuite sur ce prix élevé, sur ces sacrifices cruels, par lesquels seuls on peut acheter la liberté.

Alfred ne fut pas trompé dans son attente: les Danois s'étaient dispersés dans le royaume de Wessex, pour en soumettre toutes les parties; cependant Ubba, le second des fils de Ragner Lodbrog, apprenant qu'un parti d'Anglais s'était enfermé dans le fort de Kenwith, au comté de Devon, s'en approcha avec une division de ses troupes pour l'assiéger. Les assaillants avaient tellement l'avantage du nombre, leurs ennemis paraissaient si abattus par une suite de désastres, qu'Ubba crut

à peine devoir se tenir sur ses gardes contre eux. Les assiégés ne pouvaient espérer d'être secourus; ils n'attendaient plus que la mort ou la servitude. Le comte de Devon, qui les commandait, leur proposa de surprendre les ennemis par une sortie, et de chercher à s'ouvrir, l'épée à la main, un chemin pour gagner quelque autre asile. Cette sortie réussit beaucoup mieux qu'il n'avait lui-même osé l'espérer. Les Danois étaient si peu sur leurs gardes, qu'Ubba, leur général, fut tué; que le grand étendard national, le *corbeau des Danois,* à la conservation duquel ils croyaient le sort de la monarchie attaché, fut pris, et que l'armée entière s'abandonna à une fuite honteuse. Alfred, averti de leur déroute, jugea que le moment de se montrer était venu; il appela ses principaux amis auprès de lui, et après avoir concerté avec eux ses mesures, il les renvoya aux lieux divers où il savait que des Saxons étaient sous les armes; il fixa le jour de leur réunion dans la forêt de Selwood, au comté de Sommerset, et en attendant, tandis que personne chez les Danois ne soupçonnait son existence, il entra seul, avec une harpe sur ses épaules, dans le camp que Guthrum, général des Danois, avait assemblé. Tous les peuples du Nord honoraient la musique et admettaient des bardes ou chanteurs dans leurs banquets; les anciens Bretons prétendaient cependant avoir l'avantage sur tous les autres comme poètes et comme musiciens, et les bardes du pays de Galles ou du Cornouailles traversaient les armées, et au milieu des horreurs de la guerre, recueillaient les contributions des soldats. Alfred ne le cédait à aucun d'eux en habileté ou en talent pour l'improvisation; sa harpe lui ouvrit les portes du camp de ses ennemis; il y fut reçu sans défiance, il y fut fêté et récompensé, et après avoir tout observé, il alla rejoindre ses compatriotes dans la forêt de Selwood.

Les Anglo-Saxons, remplis de courage à l'aspect d'Alfred, qui semblait renaître pour eux du milieu des morts, surprirent le camp de Guthrum, qui ne soupçonnait pas même l'existence d'une armée ennemie. Presque tous les Danois furent mis en pièces, ceux qui réussirent à s'échapper avec Guthrum furent bientôt assiégés dans une forteresse où ils

avaient peu d'espérance de tenir long-temps; ils acceptèrent les conditions de paix qui leur furent offertes. Alfred accorda, à tous ceux qui se faisaient chrétiens, le droit de résider dans l'Estanglie ; les autres promettaient d'aller chercher fortune ailleurs. Ceux des Danois qui avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, qui avaient fait un établissement en Angleterre, se mêlant avec les Saxons, dont la langue était presque la même, et qu'ils pouvaient regarder comme des compatriotes, avaient déjà commencé à prêter l'oreille à quelques missionnaires chrétiens, et leur conversion, ou vraie ou simulée, ne parut pas éprouver de grandes difficultés. Tous les jeunes gens, tous les esprits les plus ardents, ne songeaient point, à l'occasion d'un seul échec, à renoncer à une vie de brigandage qui avait pour eux tant de charmes, et qui faisait une partie si essentielle de leur caractère national; mais justement à cette époque, le continent, abandonné à une affreuse anarchie, semblait inviter leurs armes. Charles-le-Chauve était mort le 6 octobre 877 ; les princes carlovingiens, qui se partageaient ses États, ennemis les uns des autres, méprisés de leurs sujets, étaient frappés coup sur coup par des maladies qui les rendaient incapables de songer à leur défense. Hastings, après s'être mesuré à Alfred avec désavantage, conduisit sur les côtes de France la plupart de ces Danois qui avaient si long-temps désolé l'Angleterre. Toutes les embouchures des rivières, depuis la Garonne jusqu'à l'Escaut, virent débarquer ces redoutables aventuriers ; ceux qui partaient du Nord prirent la même route, et pendant douze ans les rivages de l'Angleterre furent presque abandonnés par leurs cruels ennemis.

Alfred mit à profit ce temps de repos pour organiser sa défense future. Le royaume de Wessex lui était demeuré en toute souveraineté; mais Guthrum, avec son consentement, s'était retiré dans l'Estanglie, et les comtés de Suffolk et de Norfolk étaient habités presque uniquement par des Danois; d'autres Danois occupaient la Mercie, d'autres le Northumberland, sur lequel Alfred ne songeait pas même alors à former quelque prétention. Le terme de ses conquêtes au nord fut la ville de Londres, dont il paraît qu'il se rendit

maître vers l'an 880, et dont il confia le gouvernement au comte Éthelred, son gendre. Cependant il s'était hâté d'organiser les milices du Wessex, de leur donner d'habiles officiers, de bâtir des forts dans tous les lieux propres à la défense du pays, et surtout de faire construire des vaisseaux de guerre. Jusqu'alors ses prédécesseurs n'avaient compté que sur les milices pour la défense des côtes, et l'ennemi, en menaçant successivement des points éloignés, harassait les Saxons de fatigue, gagnait sur eux de vitesse, et finissait toujours par effectuer son débarquement dans un point où il n'était pas attendu, et où aucune résistance n'était préparée. Les vaisseaux des Danois n'étaient destinés qu'à les transporter; comme il n'y avait en mer d'autre marine que la leur, ils n'étaient point armés pour le combat; ils portaient la guerre par mer, mais ils n'avaient jamais fait la guerre sur mer. Alfred imita probablement la construction des galères de l'empire grec, qu'il avait eu occasion de voir en Italie. Ses vaisseaux dès lors eurent un avantage incontestable sur les Danois; dès qu'ils les rencontraient, ils étaient sûrs de les couler à fond. C'est à l'aide de cette marine armée qu'Alfred assura la tranquillité du Wessex, et que ce royaume ayant été de nouveau envahi, en 893, par Hastings, qui débarqua sur les côtes de Kent avec une puissante armée, Alfred la mit en déroute et lui fit passer l'envie de venir troubler davantage son royaume. Après cette campagne, et la retraite de Hastings, qui non seulement reconduisit sur le continent les guerriers qui l'avaient accompagné, mais encore tous ceux qu'il put rassembler dans l'Estanglie, la Mercie et le Northumberland, ces trois vastes pays, épuisés par le départ de toute leur jeunesse, n'hésitèrent plus à reconnaître l'autorité d'Alfred, et pendant les sept dernières années de sa vie, il régna réellement sur toute l'Angleterre.

Les Anglais se plaisent à rapporter à ce grand monarque ou l'institution ou l'affermissement des lois, des droits, des usages, qui ont le plus contribué à leur prospérité. Nous avons vu qu'il fut le fondateur de leur marine, et que pour la première fois il leur fit comprendre que c'était dans ces mu-

railles de bois qu'ils devaient mettre leur confiance. Avec lui commença aussi la grandeur et la prospérité de la ville de Londres, qu'il choisit le plus habituellement comme lieu d'assemblée du parlement annuel, du wittenagemote, de concert avec lequel il traitait toujours toutes les affaires de la nation. On a disputé et on ne cessera de disputer sur la composition de cette assemblée, où assistaient les prélats, les comtes ou aldermen, les thanes ou barons, et peut-être des députés des différents burghs, ou associations d'hommes libres. D'après les coutumes des peuples du Nord, quiconque avait part à la liberté, avait part aussi à la souveraineté; mais de beaucoup la plus grande partie de la population était étrangère à la liberté comme au pouvoir Les céorles, kerles, ou vilains, étaient retenus par leurs seigneurs dans un état de bas vasselage ou de dépendance presque absolue; plus bas qu'eux encore les esclaves n'étaient pas même maîtres de leur propre personne. Ni les uns ni les autres n'étaient supposés avoir des droits ou une volonté sur les affaires publiques, ni les uns ni les autres ne pouvaient être représentés dans le parlement.

Alfred fit publier de nouveau les lois des Saxons; dans ce recueil se trouvaient celles d'Ina, roi de Wessex, d'Offa, roi de Mercie, d'Éthelbert, roi de Kent, et il en ajouta environ quarante autres qu'il sanctionna lui-même. Ainsi que les rois carlovingiens, il inséra dans ses statuts plusieurs des lois de l'Ancien Testament, comme s'il donnait ainsi aux préceptes de morale une nouvelle vigueur. Du reste, ces lois, comme celles de tous les peuples septentrionaux, établissaient la compensation des crimes ou des offenses par des amendes, et elles en fixaient seulement la proportion. Les Anglais se plaisent à y trouver les premières indications du jugement par jury, qui depuis a fait la gloire de leur île. Les juges en même temps éprouvèrent une sévère réforme. On ne sait point comment pouvait se concilier avec la liberté l'espèce de dépendance où Alfred paraît avoir mis leur ordre; on nous dit seulement qu'en une seule année Alfred fit pendre quarante-quatre juges pour crime de malversation.

La division de l'Angleterre en comtés paraît avoir été une des premières opérations des Saxons, après leur conquête ; ils ne faisaient ainsi que transporter dans leur nouvelle patrie les institutions germaniques ; en effet les comtes, officiers civils et militaires, relevant du roi, et présidant les assemblées provinciales, sont mentionnés dès les commencements de l'heptarchie ; mais Alfred rectifia la division des comtés, il la rendit plus égale et plus régulière dans tout le royaume. Il joignit au comte, pour le gouvernement, un autre officier, le shériff, souvent désigné par le nom de vicomte, et il confirma et resseera en même temps le système de corporation, qui mettait tous les citoyens, vis-à-vis de la société, sous la garantie les uns des autres; il forma un burgh, ou association, de dix chefs de famille libre, sous la présidence d'un tithingman ; il réunit dix de ces associations dans un hundred, sous un autre chef, et autant de hundred qu'en contenait le comté sous le comte. Chaque corporation était garante des crimes commis par ses associés, et, en raison de cette garantie, elle exerçait sur eux un droit d'inspection et de police. Mais si le coupable n'était pas découvert, l'association du degré supérieur se chargeait de la garantie, et le roi demandait compte de tout désordre au tithing, et à son défaut au hundred, puis au comté. La désorganisation universelle, le nombre infini des bandits mis hors la loi, qui infestaient toutes les provinces, avaient forcé de recourir à cette police sévère ; mais, dans sa vigilance même, on reconnaissait le respect pour les droits des hommes libres ; ce n'étaient point des magistrats, des créatures du pouvoir qui dominaient des inférieurs, les égaux inspectaient leurs égaux, et l'ordre n'était maintenu que par des citoyens.

La culture des lettres, absolument détruite par la première invasion des Saxons, et qui n'avait fait depuis leur conversion que des progrès languissants, fut l'objet particulier des soins d'Alfred. Il se plaignait que depuis l'Humber jusqu'à la Tamise, il n'y avait pas un seul prêtre qui entendît l'office divin qu'il était obligé de réciter ; et que de la Tamise à la mer, où les lettres étaient un peu plus cultivées, il n'y

en avait pas un qui fût en état de traduire en saxon le livre latin le plus facile. Alfred leur était bien supérieur en érudition, il connaissait bien la langue antique de l'Église, il eut toutefois le bon esprit de vouloir cultiver la langue nationale ; aussi s'attacha-t-il à traduire en saxon plusieurs livres parmi lesquels on cite les Consolations de Boèce, et l'Histoire Ecclésiastique du vénérable Béda, auteur saxon du commencement du VIII[e] siècle. Alfred fonda en même temps des écoles à Oxford, qu'on a regardées comme la première origine de cette université fameuse. Il appela de toutes les parties de l'Europe les savants qu'il crut les plus propres à former la jeunesse, et il destina une partie considérable des revenus de ses domaines à payer leur traitement, ou à entretenir de pauvres écoliers qui suivaient leurs leçons.

C'est après avoir aussi glorieusement consacré sa vie à la défense, et à la prospérité de ses concitoyens, qu'Alfred mourut en l'an 900, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-huit et demi, sans que les écrivains qui nous ont transmis assez de détails sur sa vie, nous laissent entrevoir dans son caractère, ou dans sa conduite, un vice ou une faute qui puissent entacher une si belle réputation.

CHAPITRE XXII.

L'Europe et l'Asie pendant les règnes de Charles-le-Simple, de Bérenger et de Henri l'Oiseleur. — 900-936.

L'HISTOIRE du Xe siècle, dont nous allons tenter de tracer le précis, est bien plus difficile à ramener à un point de vue général que celle d'aucun des siècles qui le précédèrent. Sur toute la scène du monde, on ne voit plus à cette époque ni un grand empire qui influe sur ses voisins, et qui puisse donner en quelque sorte de l'unité à notre récit, ni une grande passion qui anime en même temps les hommes. Partout à la fois les États semblent tomber en dissolution ; partout à la fois les parties se détachent du tout ; tous les subordonnés refusent en même temps l'obéissance à leurs supérieurs. Les rois ne reconnaissent plus l'empereur, ni les émirs le khalife. Les ducs et les comtes proclament leur indépendance des rois ; les villes et les seigneurs châtelains ferment leurs portes aux ducs et aux comtes. Là où l'on n'avait long-temps vu que les membres d'un grand corps, on remarque des mouvements convulsifs qui ne dépendent plus de sa volonté. On peut à peine distinguer si les nations n'opposent à leurs gouvernements qu'une force apathique de résistance, ou s'il faut voir en elles le développement d'une volonté nouvelle. En même temps les histoires contemporaines se refusent à nous éclairer ; presque toutes les annales finissent, presque toutes les chroniques nous abandonnent ; aucun siècle n'est plus pauvre en monuments historiques. On se tromperait toutefois si l'on croyait que l'Europe rétrogradât vers la barbarie ; il y avait, au contraire, un progrès réel, dans les mœurs, dans les institutions, dans les lumières et dans la population. Mais la même difficulté de saisir l'histoire

générale, que nous éprouvons aujourd'hui, frappait plus encore les contemporains. Ceux qui auraient eu le talent d'écrire, et il y en avait plusieurs, ne pouvaient réussir à s'instruire de ce qui se passait chez leurs voisins, tellement les communications entre les peuples divers étaient interrompues; et, d'autre part, la naissance des dynasties provinciales, ou des communautés libres, était encore trop récente, pour qu'ils les considérassent comme un digne sujet offert à l'histoire. Ils regardaient toujours l'empire qui n'existait plus, et ils ne savaient point voir les États naissants, qui existaient à peine.

Nous porterons tour à tour nos regards sur toutes les parties de ce système du monde, dont nous avons jusqu'ici suivi les développements.

Nous n'essaierons point toutefois de raconter la décadence de l'empire des khalifes. Les fréquentes révolutions du trône de Bagdad cessaient d'avoir de l'influence sur le reste de l'univers. A chaque règne, quelque province se détachait de l'ancienne monarchie, quelque nouvelle dynastie était formée, et quelque nouveau sujet était offert à ce que les Orientaux prennent pour de l'histoire, savoir, la chronologie des princes; elle n'est, après tout, pour eux, que l'indication des parricides, des fratricides de chaque règne, et celle de quelque bataille, suivie de la désolation de quelque province; sans que jamais l'espèce humaine fasse un pas vers un gouvernement meilleur, vers une plus grande garantie de ses droits, vers un plus grand développement de ses facultés. Ce n'est qu'une fausse instruction que celle qui consiste à charger sa mémoire des noms de tous ces princes, quand aucune idée ne peut s'y attacher. Un seul changement remarquable mérite cependant d'être indiqué par quelques mots dans la décadence de ces souverains de Bagdad, qui voyaient chaque jour de nouvelles provinces échapper à leur sceptre. Ils avaient remarqué le déclin de l'enthousiasme, l'affaiblissement du courage, et même de la force du corps de leurs propres sujets, depuis que tout noble but avait été ôté à leur activité. Motassem, vingt-septième khalife, qui régna jusqu'en 842, pour remplacer les soldats syriens, fit acheter dans le Turkestan

de jeunes esclaves, choisis parmi les montagnards du Caucase, qu'il éleva dans la profession des armes, et dont il forma une milice à laquelle il confia la garde de son palais. Cette milice devint bientôt nombreuse et redoutable; sa rivalité dégoûta entièrement les Syriens du métier des armes; bientôt les Turks furent les seuls soldats du khalife; l'esclavage dans lequel ils avaient été élevés ne les rendit ni plus fidèles ni plus souples ou plus obéissants; la plupart des révolutions de la Syrie furent dès lors leur ouvrage; ils précipitèrent du trône ou égorgèrent les khalifes qui ne se prêtaient pas à leur insolence, ou qui ne satisfaisaient pas leur rapacité; enfin, en 936, sous le règne de Rhadi, trente-neuvième khalife, ils se donnèrent un chef, qu'ils nommèrent Émir ol Omara. Ce chef devint dès lors le vrai souverain de l'État; il disposa seul du trésor, des milices, des emplois; il retint le khalife prisonnier dans son palais, et le réduisit à la pauvreté, à la pénitence et aux prières, que les premiers successeurs de Mahomet s'étaient imposées par choix; il ne respecta pas même sa vie, toutes les fois qu'un caprice du chef ou des soldats ne pouvait être satisfait par le commandeur des croyants. On a quelquefois comparé l'Émir ol Omara de Bagdad aux maires du palais de la première race; l'origine du pouvoir dans les deux officiers était fort différente. L'abus de la force était plus violent et plus cruel de la part du Turk que de celle de l'Austrasien, mais la servitude du souverain légitime, sous les ordres de son ministre, présente en effet quelques rapports.

Nous ne donnerons non plus qu'un regard à l'empire d'Orient, qui tous les jours se séparait davantage de notre Europe, qui oubliait davantage le monde latin, et qui en était plus oublié. Ce peuple, qui unissait les deux noms illustres des Grecs et des Romains, n'avait conservé aucun des sentiments ou de la Grèce ou de Rome. Il semblait reconnaître lui-même que la génération vivante n'était point digne d'occuper la postérité, et tout en continuant à étudier les ouvrages des siècles illustres il négligeait de laisser aucun monument de son propre temps. L'Empire avait cependant reçu quelque peu de vigueur nouvelle lorsque la dynastie macédonienne était montée sur le

trône. Basile, chef de cette dynastie, avait été revêtu de la pourpre le 24 septembre 867. Il avait régné jusqu'en 886, et il avait eu pour successeurs son fils Léon VI le Philosophe, 886-911, et son petit-fils Constantin VII Porphyrogénète, 911-959. Le premier mérita quelque réputation comme législateur; le second et le troisième se sont fait connaître comme écrivains.

Basile prétendait être issu du sang des Arsacides d'Arménie, et être allié par les femmes à la maison des antiques rois de Macédoine. Cependant sa famille avait été réduite, par les ravages des Bulgares, à une grande pauvreté; et lui-même ne s'était élevé entre les domestiques du palais impérial que par son adresse à dompter les chevaux, sa hardiesse et sa force de corps. Mais dans un gouvernement despotique, où les regards du maître doivent seuls distinguer le mérite, et où l'opinion publique est muette, les valets approchent de plus près le souverain que les gouverneurs de province, et les services domestiques sont souvent la carrière des plus hautes dignités. Basile fit son chemin de l'écurie aux conseils d'État, et ce qui doit bien plus surprendre, c'est qu'il en fut digne. Michel III, fils de Théophile, lui accorda enfin le titre d'Auguste. La faveur d'un prince adonné à tous les vices ne pouvait être une recommandation; l'assassinat de ce même prince par Basile, qui lui devait sa grandeur, entacha le nouveau souverain d'une noire ingratitude, cependant Basile ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il mérita la reconnaissance des Grecs, par son application aux affaires, par la vigueur de son jugement, par l'ordre qu'il rétablit dans les finances et dans l'administration de l'État. Il sut même réorganiser l'armée, quoiqu'il n'eût point reçu une éducation militaire. Les musulmans ne menaçaient plus les provinces du Levant; les Bulgares, à la même époque, s'étaient convertis au christianisme; en même temps ils avaient abandonné leurs habitudes belliqueuses, et dès lors leur monarchie ne fit plus que décliner; en sorte que les provinces septentrionales de l'Empire jouirent d'un repos inaccoutumé; elles réparèrent leurs pertes, et Basile y fit fleurir de nouveau l'agriculture et le commerce. Il profita

des guerres civiles de l'empire d'Occident, et de celles des Lombards de Bénévent, pour faire de nouvelles conquêtes dans l'Italie méridionale. Les Calabres et la Pouille reconnurent son autorité, et la ville de Bari, résidence d'un gouverneur, nommé le Catapan, fut la capitale de la province que les Grecs nommèrent le Thème de Lombardie. La langue latine, complétement oubliée dans l'Orient, était cependant encore celle des lois. Déjà, il est vrai, les novelles des empereurs, ou leurs édits postérieurs au code de Justinien, se publiaient en grec comme en latin. Basile crut qu'il était temps d'abandonner cette langue du gouvernement, qui n'était plus entendue par ses sujets. Il fit faire en grec une nouvelle compilation des lois, divisée en quarante Livres, qu'on nomma les Basiliques ; il la substitua au droit de Justinien, et c'est elle qui a régi l'empire d'Orient jusqu'à sa chute, c'est elle encore que les Grecs ont continué à prendre pour règle, même sous le joug des Turks.

Le règne de Léon, fils de Basile, et élève du patriarche Photius, n'est presque marqué par d'autres événements que par ses disputes avec son clergé, à l'occasion de son dernier mariage. C'était le quatrième, et l'Église grecque réprouvait les quatrièmes noces. Il dut le titre de philosophe à plusieurs écrits composés, ou par lui ou en son nom, sur la plupart des anciennes sciences des Grecs. Son fils Constantin Porphyrogénète, à peine âgé de six ans quand il lui succéda, fut toujours gouverné par des tuteurs, puis par des collègues qui s'emparèrent violemment de la pourpre. Étranger à l'administration, et presque prisonnier dans son palais, autant par la faiblesse de sa santé que par la défiance de Romanus Lécapenus, que l'armée lui avait associé, il consacra tout son temps aux arts et à l'étude, et il a laissé dans de volumineuses compilations le dépôt de presque toute la science des Grecs à cette époque. On peut juger par ses livres, que s'ils étaient toujours en possession de toutes les découvertes de leurs ancêtres, ils étaient eux-mêmes devenus incapables de tout génie, de toute invention, de toute observation.

Pendant que le nouvel empire d'Occident était au faîte de

sa puissance sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, les empereurs d'Orient n'avaient pas dédaigné de reconnaître en eux des collègues. Mais la grandeur de la maison Carlovingienne avait été de courte durée, et Basile-le-Macédonien disputa à Louis II, fils de Lothaire et souverain de la seule Italie, le titre d'empereur, que sa puissance ne justifiait plus. Les successeurs de Louis parurent aux Grecs moins dignes encore d'être comparés à leurs monarques, et cette question d'indignité est difficile à décider lorsqu'on ne saurait indiquer quelles sont les bases de la prééminence. L'empereur des Latins ne différait point des rois de sa race ; il n'avait point d'autorité sur eux, quoiqu'il s'attribuât un rang supérieur, et dans ce siècle on ne saurait dire ce qui constituait un empereur, si ce n'est le fait d'avoir placé sur sa tête la couronne d'or que le pape gardait à Rome. Cette couronne fut presque simultanément accordée, en 891, à Guido, duc de Spolète, et à son fils Lambert ; en 895, à Arnolphe, roi de Germanie ; en 900, à Louis, fils de Boson, roi de Provence ; et, en 915, à Bérenger, duc de Friuli et roi d'Italie. Chacun de ces couronnements avait été la conséquence de l'arrivée d'un nouveau concurrent à Rome, à la tête d'une armée ; et les papes avaient montré peu de répugnance à légitimer ce que la force avait obtenu. Des révolutions rapides avaient, à plusieurs reprises, changé la souveraineté de l'Italie ; elles étaient universellement attribuées à la défiance que la haute aristocratie ressentait du pouvoir royal. Des trois grandes divisions de l'empire des Carlovingiens, l'Italie, la Gaule et la Germanie, la première était celle où les ducs, les gouverneurs d'armées et de provinces étaient le plus puissants. Dès le temps des Lombards, ils avaient perpétué leurs dignités dans leurs familles : ils étaient devenus dès lors de petits souverains ; ils avaient des revenus considérables, des soldats dévoués ; leurs fiefs avaient une grande étendue, et la population s'y était de nouveau augmentée ; ils savaient que les empereurs et les rois les regardaient avec jalousie, et pour limiter les prérogatives du trône ils avaient eu la politique constante de partager leurs suffrages entre deux concurrents ; ils voulaient que celui qui occupait le

trône, et qui s'y voyait menacé par un rival, sentit toujours le besoin d'acheter leur bienveillance par la concession de nouveaux priviléges.

Bérenger, duc de Friuli, proclamé roi d'Italie en 888, et empereur en 915, porta cependant seize ans sans rivaux la couronne d'Italie depuis l'an 905. A cette époque, il avait fait prisonnier l'empereur Louis de Provence, et, en punition de ce que ce prince avait violé un précédent traité, il lui avait fait arracher les yeux; après quoi il le renvoya dans son royaume de Provence, que Louis, surnommé l'Aveuglé, gouverna encore dix-huit ans. Bérenger, malgré cet acte d'une justice trop rigoureuse, se distingua bien plus souvent par sa magnanimité et son pardon des injures que par sa sévérité. De tous les princes élevés sur les débris du trône des Carlovingiens, c'était celui qui avait le plus mérité le respect et l'amour de ses sujets. Il avait relevé l'esprit militaire dans son royaume; il avait montré des talents pour le gouvernement autant que pour la guerre; il avait enfin manifesté ces vertus personnelles, cette générosité, cette franchise, cette confiance dans la loyauté d'autrui, qui gagnent les cœurs et qui élèvent les âmes. Mais les seigneurs turbulents de l'Italie, toujours jaloux de l'autorité royale, craignirent de perdre tous leurs priviléges s'ils devaient les défendre contre un roi que le peuple commençait à chérir. Ils lui cherchèrent des rivaux parmi les princes francs; ils offrirent leur couronne à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, qui, pendant deux ans environ, 923-925, réunit le gouvernement de l'Italie à celui de la Suisse. Les guerres civiles qu'ils excitèrent ouvrirent leur pays aux ravages des Hongrois. Bérenger cependant vainquit tour à tour et ce peuple barbare, et ses compétiteurs; il périt enfin sous les coups d'un assassin armé par la même faction. Bientôt après, Rodolphe II fut abandonné par ceux qui l'avaient appelé. Hugues, comte de Provence, fut élevé, à sa place, sur le trône, en 926. L'Italie fut en proie, pendant un demi-siècle, à des factions que n'animait point un vrai esprit de liberté; elle souffrit de l'ambition des grands seigneurs, qui ne pouvaient se soumettre à aucun ordre régulier, et qui pré-

féraient un monarque étranger, uniquement parce qu'il était plus loin d'eux. Fatiguée enfin par leurs combats, elle finit, sans être vaincue, par consentir à devenir une dépendance de la couronne de Germanie. La soumission du royaume de Lombardie au grand Othon ne fut point la conséquence de sa faiblesse ou du manque de courage de ses soldats, et moins encore le résultat d'aucun droit que pût faire valoir le monarque saxon à cette couronne; elle fut l'effet fatal de l'indépendance à laquelle la haute aristocratie était parvenue dans cette contrée plutôt que dans toutes les autres, l'effet de la grandeur, de la puissance et de l'ambition des marquis de Toscane, des ducs de Spolète et de Friuli, des marquis d'Ivrée, et des autres grands seigneurs; car tour à tour ces ducs sacrifièrent l'indépendance de leur patrie à leur jalousie, et tous leurs compatriotes, à leur désir de dérober leurs usurpations aux yeux d'un monarque rapproché d'eux.

La seconde des contrées détachées de l'empire d'Occident, la Gaule ou la France, était celle dont, au Xe siècle, la force était le plus complétement anéantie, l'importance européenne le plus détruite. Après la mort du roi Eudes, comte de Paris, la couronne avait été rendue à Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue; il fut sacré à Reims, avec le consentement des grands de Neustrie, au commencement de l'année 898. Mais si, d'une part, les peuples voyaient en lui avec plaisir l'unique rejeton de la maison de Charlemagne, de l'autre leur affection était bientôt repoussée par la profonde ineptie de ce jeune homme, auquel on donna le surnom de Simple ou d'Idiot. Incapable de se conduire, de distinguer ses amis d'avec ses ennemis, il tombait successivement entre les mains des favoris que le hasard approchait de sa personne, et qui se servaient de son nom pour justifier leurs usurpations. Un homme de basse naissance, nommé Haganon, qui s'était emparé de sa confiance, excita surtout le ressentiment des Francs par son avidité impudente, et il finit par occasionner ainsi la ruine de son maître.

Au reste, l'autorité de Charles était déjà bien limitée. Non seulement quatre autres princes dans les Gaules portaient,

comme lui, le nom de rois, en Lorraine, en Bourgogne transjurane, en Provence et en Bretagne, mais dans ses royaumes mêmes d'Aquitaine et de Neustrie, des ducs et des comtes puissants, de Bourgogne, de Toulouse, de Vermandois, de Poitiers, d'Aquitaine, gouvernaient leurs États avec une absolue indépendance, et ne donnaient presque d'autre marque de déférence à la couronne que d'inscrire dans leurs actes l'année du règne de Charles-le-Simple. Les feudataires, au midi de la Loire, étaient en quelque sorte oubliés par le roi, et il avait à peine lieu de s'apercevoir qu'ils avaient cessé de lui obéir; mais l'insubordination du comte de Paris, qui prit aussi sous son règne le titre de duc de France, lui causa souvent plus d'inquiétude. La maison des comtes de Paris devait sa grandeur à Charles-le-Chauve, qui, pour récompenser Robert-le-Fort de l'assistance qu'il en avait reçue, lui avait donné le gouvernement de Paris, et du pays situé entre la Seine et la Loire. Un capitulaire, publié sur la fin du règne de Charles-le-Chauve, avait rendu ce gouvernement héréditaire, comme tous les autres. Pendant les désordres de la fin du IXe siècle, l'autorité provinciale de ces comtes s'était affermie, tandis que celle des rois avait diminué. Le fils du comte Robert, Eudes, avait pris le titre de roi à la déposition de Charles-le-Gros : pendant son règne, il avait confirmé et agrandi le domaine propre de sa famille ; et lorsque, après la mort d'Eudes, la couronne de France fut rendue à Charles-le-Simple, la vraie souveraineté, la vraie puissance, demeurèrent au frère d'Eudes, Robert duc de France, et à son fils, Hugues-le-Grand, comte de Paris. Charles, qui les voyait seuls maîtres dans son royaume, avait abandonné le séjour de leurs fiefs, où il se sentait dans la dépendance. La ville de Laon était presque la seule dont le gouvernement n'eût été soumis à aucun comte; il y transporta sa résidence, et dès lors sa souveraineté et celle de son fils et son petit-fils, qui régnèrent après lui, dépassèrent à peine les limites du Laonnais.

Quelle que fût l'incapacité de Charles-le-Simple, quels que fussent les torts qu'on pût lui reprocher dans l'adminis-

tration de ses vassaux immédiats, il avait si peu de part au gouvernement du royaume, son autorité était si peu sentie par les grands seigneurs, qu'ils auraient pu lui laisser conserver jusqu'à la fin de sa vie un titre dont il ne pouvait abuser. Mais en même temps qu'on avait ôté à Charles toute puissance, toute force réelle, on s'étonnait qu'il ne protégeât pas le royaume avec la même vigueur qu'auraient pu le faire les plus glorieux de ses prédécesseurs; on l'accusait d'abus auxquels il était étranger, des invasions d'ennemis contre lesquels on ne lui fournissait point de soldats. Une assemblée de la noblesse, à Soissons, en 920, résolut de le déposer, et les seigneurs, selon une coutume symbolique qui tenait au nouveau système féodal, rompirent et jetèrent en l'air, en sa présence, des brins de paille, témoignant ainsi qu'ils renonçaient à son allégeance. L'expression de rompre la paille, venue de cette cérémonie, et qui signifie renoncer ouvertement à l'amitié de quelqu'un, est demeurée en usage jusqu'à nos jours. Malgré cet éclat, Charles-le-Simple régna près de trois ans encore : les nobles, qui s'apercevaient à peine de son existence, se donnèrent peu de soin pour achever de le renverser. Ce fut seulement lorsqu'il eut offensé le duc Robert, par une injustice privée, par l'usurpation d'un bénéfice ecclésiastique dont il voulait disposer à son préjudice, que ce puissant vassal prit les armes contre lui, et se fit couronner à Reims à la fin de juin 922. Moins d'une année après, le 15 juin 923, Robert fut tué dans une bataille contre Charles-le-Simple, entre Soissons et Saint-Médard. Mais le parti mécontent ne se laissa pas décourager; il offrit la couronne au duc Rodolphe de Bourgogne, qui la porta en effet, de 923 à 936, sans quitter presque son fief héréditaire, et sans prendre de part au gouvernement de la France. Il abandonnait tout ce qui restait alors du pouvoir royal à Hugues-le-Blanc, comte de Paris, et fils de Robert. Tandis que Charles-le-Simple, trahi par Héribert, comte de Vermandois, auquel il s'était confié, fut arrêté à Péronne, et retenu prisonnier à Château-Thierry plus de cinq ans, et presque jusqu'au 7 octobre 929, qu'il mourut.

Durant cette période, qu'on est accoutumé à désigner comme le règne de Charles-le-Simple, encore qu'il eût si peu de part aux événements; tandis que l'autorité souveraine était suspendue, que l'on ne la retrouvait ni dans le roi, ni dans les assemblées nationales qu'on avait cessé de convoquer; tandis que la France n'était plus qu'un assemblage informe de souverainetés indépendantes, à peine liées par un faible système fédératif, et qui n'avaient ni des lois auxquelles elles fussent également soumises, ni un trésor commun, ni une armée commune, ni une manière uniforme de rendre la justice, ni une monnaie qui eût cours également dans les divers États; un seul événement vraiment important signala le règne de Charles-le-Simple : ce fut l'établissement des Normands dans cette partie de la Neustrie qui reçut d'eux le nom de Normandie, établissement qui changea les plus formidables ennemis de la France en soldats français.

Parmi les chefs des Normands, l'un des plus redoutés était Rollon, qu'on avait vu dès l'an 876 faire ses premières armes en France avec ses farouches compatriotes, et qui dès lors attaquant alternativement la Neustrie, l'Aquitaine, la Lorraine et l'Angleterre, était devenu la terreur de l'Occident, l'idole des guerriers septentrionaux, et enfin le commandant suprême de leurs armées. En 911, il ramena d'Angleterre une flotte redoutable, avec laquelle il remonta la Seine et vint mettre le siége devant Paris. Cette agression fut suspendue par une trève de trois mois que Charles-le-Simple obtint de lui à prix d'argent. Mais à peine ce terme était-il écoulé, que Rollon recommença à traiter les provinces qu'il parcourait avec une cruauté inouie, brûlant les églises, massacrant les prêtres, et n'épargnant de toute la population que les femmes, qu'il emmenait captives. Le roi, qui n'avait aucune force à lui opposer, lui envoya l'archevêque de Rouen, nommé Francon, pour lui offrir de lui abandonner une vaste province de France, où il pourrait s'établir avec ses guerriers, s'il voulait à ce prix renoncer à dévaster le reste du royaume et reconnaître la souveraineté de la couronne de France.

Rollon parut séduit par ces offres, et un armistice de trois

mois fut conclu en 911, entre les Français et les Normands, pour donner le temps d'arrêter les conditions du prochain traité. La première qu'exigèrent les évêques chargés de le négocier, fut que Rollon et ses soldats feraient profession du christianisme. Cette conversion d'une armée et d'un peuple qui s'étaient si long-temps signalés par leur acharnement contre les églises et les prêtres, ne présenta point les difficultés qu'on aurait pu en attendre. Il y avait près d'un siècle que les Normands vivaient au milieu des chrétiens ou de France ou d'Angleterre, et qu'ils avaient perdu de vue et leurs propres prêtres et les temples de leurs dieux. Ils regardaient le christianisme comme la religion de la civilisation. Plusieurs de leurs chefs l'avaient successivement embrassé, lorsque Louis-le-Débonnaire et ses successeurs leur avaient offert, aux mêmes conditions, des terres en Frise et sur le Rhin. Alfred-le-Grand avait trouvé la même complaisance dans les Danois, auxquels il avait accordé des établissements dans l'Estanglie et le Northumberland. Cette première condition étant admise Charles se montra facile sur toutes les autres. Il donna à Rollon sa propre fille Gisèle en mariage. Il abandonna à ses soldats toute la province qu'on a nommée d'après eux Normandie, depuis la rivière Epte, qui se jette dans la Seine au-dessous de la Roche-Guyon, jusqu'à la mer. Et comme ce pays avait été rendu complétement désert par les ravages des Normands, qu'on n'y voyait plus de traces de culture, et que de hautes forêts remplaçaient partout les champs abandonnés, Charles obligea Bérenger, comte de Rennes, et Alain, comte de Dol, à s'engager à fournir des vivres aux Normands. Il paraît qu'il céda en même temps à ces derniers toutes les prétentions de la couronne sur toute la partie de la Bretagne qui ne reconnaissait plus l'autorité des rois français.

Après que les conditions de l'établissement des Normands dans la Neustrie maritime furent arrêtées, le roi Charles se rendit avec Robert, comte de Paris et duc de France, à un lieu nommé Saint-Clair, sur la rive gauche de l'Epte, tandis que Rollon, entouré de ses soldats, se présenta sur la rive droite. La paix fut alors confirmée par des serments mutuels.

Rollon jura fidélité au roi Charles, et celui-ci, en retour, lui remit sa fille, et l'investit du duché de Normandie. Les évêques dirent alors à Rollon qu'il ne pouvait recevoir un don d'un si grand prix, sans baiser en retour les pieds du roi. C'étaient toujours eux qui introduisaient dans la féodalité ces formes serviles si éloignées des mœurs barbares. Ils les avaient empruntées aux monarques d'Orient, pour les faire passer dans leur Église, et ils les rendaient ensuite aux rois de l'Occident; soit qu'ils y tinssent par habitude, soit qu'ils se plussent à humilier les grands, qui leur disputaient le premier rang dans l'État. « Jamais, répondit Rollon, je ne » courberai mes genoux devant les genoux de personne, ou » je ne baiserai le pied d'un mortel. » Cependant, comme les évêques français continuaient à le presser, il ordonna à un de ses soldats de rendre pour lui l'hommage demandé. Celui-ci, sans se baisser, saisit à l'instant le pied de Charles, et le porta si rudement à sa bouche, qu'il jeta le roi à la renverse. Les Normands accueillirent par des éclats de rire cette offense faite à la royauté. Le peuple assemblé s'agitait et se troublait, comme si c'était le prélude d'une attaque nouvelle; les seigneurs de Charles crurent plus prudent de ne point manifester leur mécontentement, et la cérémonie continua. Les seigneurs furent appelés à leur tour, après le roi et le duc Robert, à prêter serment de garantir au duc Rollon et à ses héritiers, de génération en génération, la possession de la terre qui lui était concédée. Les comtes, les courtisans, les évêques et les abbés, prêtèrent tous serment : après quoi le roi retourna en France, et Rollon, avec le duc Robert, partit pour Rouen.

Robert, duc de France, avait été le médiateur de la pacification des Normands; il devait aussi être le parrain du nouveau converti. En effet, Rollon fut présenté au baptême par le duc Robert, qui lui donna son nom, et il fut baptisé en 912, par l'archevêque Francon, dans la cathédrale de Rouen. Pendant les sept jours que Rollon porta la robe blanche des catéchumènes, les évêques qui l'instruisaient l'engagèrent à donner chaque jour une portion de terre à

quelque église de Normandie. Ce furent là ses premières inféodations. Lorsqu'une fois il eut reçu le baptême, il partagea le reste de son duché entre les officiers de ses troupes. Chacun de ces districts reçut le nom de comté, et le Normand qui en était investi le partagea ensuite entre ses soldats. Le système féodal s'était lentement affermi dans le reste de l'Europe; les droits et les devoirs réciproques des seigneurs et de leurs vassaux avaient commencé à se régulariser par l'usage : l'autorité des comtes qui représentaient le roi avait cessé d'être en opposition avec celle des seigneurs; la fonction des *missi-dominici* était tombée en désuétude; les différentes tenures des terres, les propres, les alleux, les bénéfices, après avoir causé une extrême confusion, commençaient aussi à se classer. Rollon, en introduisant en Normandie le système féodal tout à la fois, en profitant de toutes les lumières que l'expérience avait fournies jusqu'alors, en donnant une même origine à toutes les propriétés, put assurer à la législation une régularité qu'on ne lui avait encore vue nulle part; et cette province, la plus récemment constituée, put bientôt servir de modèle aux autres.

Ce peuple de guerriers se mit alors à défricher la terre avec autant d'ardeur qu'il l'avait auparavant ravagée. Les étrangers de tous les pays furent invités à venir s'établir en Normandie; des lois rigoureuses furent promulguées et sévèrement maintenues pour la protection de la propriété; tous les voleurs furent punis de mort, et par une sorte de bravade, Rollon suspendit à un chêne, dans une forêt près de la Seine, des bracelets d'or qui y demeurèrent trois ans, sans que personne osât les toucher. En même temps le nouveau duc releva les églises que ses compagnons avaient détruites; il entoura les villes de murs, il ferma l'embouchure des fleuves par des barricades, et il se mit en état de défense contre de nouveaux pirates qui suivraient la route que lui-même avait si long-temps parcourue. Reconnaissant aussi que les fortifications ne sauraient protéger un peuple sans la bravoure des soldats, il continua la guerre sur ses frontières, pour maintenir parmi ses sujets les habitudes militaires. D'après son

traité, il ne pouvait tourner ses armes contre les Français, mais il attaqua Gurmhaillon, comte de Cornouailles, qui en 907 avait succédé à Alain-le-Grand dans la souveraineté de la Bretagne ; il le battit à plusieurs reprises, et il força enfin les Bretons à se soumettre à une autorité étrangère.

La conversion du duc Rollon, et son établissement avec les Normands dans cette partie de la Neustrie maritime qui reçut d'eux son nom, est sans doute l'événement le plus important de l'histoire de France au Xe siècle, celui qui eut les conséquences les plus graves et les plus durables. Il mit fin à cette guerre de dévastation et de brigandage qui, pendant un siècle, avait dépeuplé l'Allemagne occidentale, la Belgique, la Gaule et l'Angleterre ; il permit à ces provinces de rendre à la culture leurs campagnes abandonnées, de se vouer de nouveau aux arts de la paix, de relever leurs temples détruits et les murailles abattues de leurs villes. Surtout il retrempa en quelque sorte le caractère national ; le mélange d'un peuple nouveau, fier, entreprenant, intrépide, parmi les Français, leur communiqua cet esprit aventureux qui distingua toujours les Normands, des bords de la Baltique d'où ils étaient partis, jusqu'à leurs dernières conquêtes dans les deux Siciles, ou jusqu'à celle de la principauté d'Édesse, qui fut pour eux le fruit des croisades.

La langue maternelle des Normands, le danois, n'était qu'un dialecte de cette grande langue teutonique répandue dans toute la Germanie, dont les Francs parlaient un autre dialecte, et qui, quoique abandonnée par ces derniers pour le roman, ou le français naissant, dans les États de Charles-le-Simple, était encore entendue par les princes, et conservée avec une sorte de respect, comme la langue des vainqueurs. Aussi est-il assez extraordinaire que les Normands, au lieu de confondre leur dialecte avec celui des Francs tudesques, aient adopté le français roman. Il faut sans doute attribuer ce phénomène aux enseignements du clergé, que les conquérants trouvèrent établi en Normandie, et auquel ils confièrent leur éducation nouvelle. Les Normands adoptèrent de bonne

foi le christianisme ; et s'y portant avec cette ardeur qu'ils mettaient à toute chose, ils fréquentèrent les écoles, les catéchismes, les sermons ; ils voulurent entendre leurs prêtres, et, dès la seconde génération, le français-roman se trouva être devenu pour eux une langue maternelle : mais ils transportèrent dans cette langue cet esprit de vie qui les accompagnait partout, et qu'ils avaient aussi donné à la discipline militaire des Français. Le roman rustique, le patois que l'ignorance avait créé de la corruption du latin, devint pour les Normands une langue régulière, une langue écrite, et propre à la législation comme à la poésie. Un siècle après leur établissement en France, les Normands l'employèrent pour un code de lois et pour des romans de chevalerie ; ils furent les premiers, entre les Français, à en faire cet usage, et la poésie romane reçut d'eux son caractère et son aptitude aux récits d'imagination.

D'autres princes avaient déjà tenté à plusieurs reprises, en Allemagne, en France et en Angleterre, de rappeler les Normands du brigandage à l'agriculture, en leur abandonnant une province, et leur permettant d'y vivre sous leurs propres chefs et leurs propres lois : mais le moment n'était pas encore venu ; aussi les Normands avaient chaque fois abandonné leurs nouvelles demeures au bout de peu d'années, et ils étaient retournés à cette vie aventureuse qu'ils regardaient comme plus glorieuse et plus douce en même temps. Le changement de deux circonstances essentielles détermina les Normands de Rollon à entrer franchement dans la carrière de la civilisation : ce fut, d'une part, la désolation de tous les pays situés sur la mer de Bretagne ; de l'autre, l'indépendance des seigneurs, et la résistance qu'ils commençaient à opposer dans chaque province. Lorsque les Normands débarquaient sur une côte, loin d'être sûrs de trouver du butin de quoi charger leurs bateaux, ils avaient souvent beaucoup de peine à rassembler assez de vivres pour se nourrir. Il leur fallait s'engager dans les épaisses forêts que l'abandon de l'homme avait laissé croître, dans les marais qu'avaient formés les rivières abandonnées à elles-mêmes ; il fallait se rapprocher des mon-

tagnes, dont chaque défilé pouvait cacher une embuscade; et comme les pouvoirs locaux avaient partout pris la place d'une administration centrale, il n'y avait aucune province où ils ne trouvassent un chef intéressé à les réprimer ou à les surprendre et des paysans que le désespoir avait contraints à s'armer et à se ranger autour de lui. Le butin était donc en même temps trop pauvre et trop chèrement acheté, et les Normands commencèrent à s'apercevoir qu'il leur faudrait moins de travail pour obtenir les richesses que recélait le sol de la Normandie, que pour aller disputer celles que possédaient encore les paysans de la Bourgogne.

Les mêmes causes opérèrent plus lentement peut-être, sur les deux autres peuples adonnés au brigandage, qui dévastaient en même temps l'empire d'Occident; mais elles opérèrent aussi, et vers le milieu du Xe siècle, leurs invasions cessèrent partout également. Les Sarrasins ne se contentaient pas de débarquer occasionnellement sur les côtes, ils avaient fait sur le continent des établissements d'où ils étendaient au loin leurs ravages; ils en avaient dans la Campanie, dans la Pouille, dans la Calabre; ils en avaient aussi en Provence. Celui qui, dans cette dernière contrée, fut le plus long-temps le centre de leurs déprédations, fut leur colonie de Fresnet ou Frassineto, près de Fréjus. Une barque, poussée par la tempête, y débarqua vingt Sarrasins d'Espagne, qui, trouvant au pied de Monte-Morvo un bon abordage, et tout autour des forêts épineuses presque impénétrables, s'y établirent, y appelèrent leurs compatriotes, louèrent d'abord leurs services à quelques seigneurs provençaux qui se haïssaient et voulaient se nuire, sans avoir le courage ou les moyens de se faire la guerre; et devenus ensuite plus puissants, ou plus assurés de la lâcheté de leurs voisins, ils étendirent leurs dévastations également dans la Provence et l'Italie, sur les confins desquelles ils se trouvaient situés.

Ce fut sans doute en profitant de l'inimitié entre les rois ou les seigneurs voisins que les Sarrasins osèrent s'aventurer entre les frontières des uns et des autres, suivre les Alpes jusqu'à une grande distance de la mer, et se fixer enfin dans

le pays le moins propre, par son climat, par la force des lieux et l'âpreté de ses montagnes, aux vagabonds de l'Afrique. Pendant la première moitié du X[e] siècle, il est souvent question des Sarrasins maîtres du passage de Saint-Maurice en Valais ; ensuite ils disparaissent, sans qu'il soit facile de dire comment ils y arrivèrent, comment ils en furent chassés.

Les Normands étaient arrivés du Nord et du Couchant, les Sarrasins du Midi, les Hongrois du Levant, pour dévaster l'Europe. Ceux-ci, qui se nommaient eux-mêmes les Madschars, avaient été chassés, vers l'an 868, des montagnes de l'Asie septentrionale, d'où coule le Jaïc; ils avaient fait le tour de la mer Noire, et traversant le Don, forçant les passages des monts Crapaks, ils s'étaient établis dans la Pannonie et dans les pays que les Huns avaient habités avant eux. N'ayant d'autre domicile que les chariots où ils laissaient reposer leurs femmes et leurs enfants, combattant sur de petits chevaux, armés à la légère, avec des arcs et des flèches seulement, ils n'étaient pas moins redoutables dans leur fuite que dans leur attaque, et ils passaient encore les Normands en cruauté. On accusait l'empereur Arnolphe de leur avoir, en 894, ouvert les portes de l'Occident, lorsqu'il les avait déchaînés contre les Moraves, auxquels il faisait la guerre. Arnolphe, qui avait montré de la vigueur, et qui avait fait respecter le royaume de Germanie dans un temps où tous les autres royaumes de l'Occident penchaient vers leur ruine, mourut de paralysie le 8 décembre 899; et à sa mort commença pour l'Allemagne une époque de calamités qui peut se comparer à celles qu'éprouvaient dès long-temps la France et l'Italie. Son fils Louis IV, qui lui succéda, était âgé seulement de sept ans, il n'en avait pas vingt lorsqu'il mourut, le 21 novembre 911. Pendant cette longue minorité, les révoltes des Slaves et les invasions des Hongrois désolèrent la Germanie. Ceux-ci, sans regarder derrière eux, sans se soucier d'assurer leur retraite, poussaient en avant au travers d'un pays où ils répandaient la terreur, marquaient leur passage par le massacre des paysans sans défense et l'incendie des propriétés, échappaient, par leur rapidité, à la cavalerie pesante des

Germains, et évitaient toujours le combat, en semant la mort autour d'eux. La Bavière, la Souabe, la Thuringe et la Franconie, furent ravagées par les Hongrois aussi long-temps que vécut Louis IV.

Le règne d'Arnolphe avait relevé le pouvoir royal chez les Francs orientaux; celui de Louis IV, au contraire, anéantit l'unité de leur monarchie. Pendant sa longue minorité, les seigneurs de l'Allemagne s'arrogèrent en une seule fois cette indépendance que les seigneurs de France avaient lentement usurpée sous Charles-le-Chauve et ses successeurs; et justement parce que l'Allemagne était plus peuplée, parce qu'elle était plus belliqueuse, parce que les armées royales étaient mieux exercées, les ducs qui, sous Arnolphe, n'étaient que des lieutenants du roi, se rendirent plus puissants que ceux de France sous Louis, lorsqu'ils devinrent propriétaires des armées et des provinces. Les Francs orientaux, ou Franconiens, les Saxons, les Souabes, les Bavarois et les Lorrains, se partageant entre autant de ducs indépendants, parurent comme autant de nations prêtes à se faire la guerre.

Avec Louis IV s'éteignit, le 21 novembre 911, la branche bâtarde des descendants de Charlemagne, qui avaient conservé la couronne d'Allemagne après l'extinction de la branche légitime. De tous les Carlovingiens, Charles-le-Simple avait seul survécu à tant de rois; et Charles était d'un esprit si obtus que sa stupidité était passée en proverbe. Si les longues hostilités des peuples germaniques contre les Slaves, qu'ils avaient réduits au désespoir par une excessive oppression; si les attaques des Hongrois, qui avaient déjà conquis toute la marche de l'est, ou l'Autriche actuelle, ne leur avaient fait sentir le besoin de s'unir pour leur défense, ils auraient probablement hésité à donner un nouveau chef à la monarchie. Ils ne songèrent pas du moins à lui donner un chef imbécile; et écartant toute pensée de se soumettre à Charles-le-Simple, les ducs, qui prétendaient représenter la nation, offrirent d'abord la couronne à Othon, duc de Saxe; ce dernier s'en étant excusé sur son grand âge, et ayant désigné à leurs suffrages Conrad, duc de Franconie, Conrad fut élu unanimement.

Conrad, dont on vante la bravoure et la politique, fut, pendant un règne de sept ans, constamment à la tête des armées (912-918), tantôt pour repousser les invasions des Hongrois, tantôt pour réprimer les soulèvements de la Souabe et de la Bavière, tantôt pour faire la guerre à Henri, duc de Saxe, qui, le 30 novembre 912, avait succédé à son père Othon; tantôt pour retenir dans l'obéissance les Lorrains, qui avaient appelé Charles-le-Simple, et qui voulaient se réunir à la monarchie française. Conrad Ier, roi de Germanie, mourut le 23 décembre 918; et comme il n'avait point d'enfant, il imita la générosité dont le duc Othon avait usé à son égard: il recommanda aux suffrages des Allemands son rival Henri, duc de Saxe, auquel il chargea son frère Éberhard, duc de Franconie, de remettre les ornements royaux. Henri Ier, qu'on a surnommé l'Oiseleur, fut en effet élu peu après par la diète de Fritzlar; et l'Allemagne, de 918 à 936, fut gouvernée par un grand prince, qui la délivra, par ses victoires, des ravages des Hongrois, qui rétablit au dedans l'ordre et la sécurité, et qui la fit respecter au dehors.

La répression des Hongrois était devenue l'intérêt le plus pressant, non pas de la Germanie seulement, mais de l'Europe: toutefois on ne pouvait espérer de réunir pour un but commun les efforts d'États qui n'étaient pas même assez bien organisés pour veiller à leur propre intérêt, pour accomplir leur propre défense. L'empereur Bérenger, après avoir tantôt repoussé d'Italie les Hongrois par ses armes, tantôt acheté leur retraite, avait, dans les dernières années de sa vie, contracté alliance avec eux. Il paraît qu'au moment où il se sentait le plus pressé par Rodolphe de Bourgogne, il leur avait livré les passages du Friuli. Les Hongrois en profitèrent peu de mois après sa mort: une de leurs plus redoutables armées se présenta devant Pavie le 12 mars 924. Cette ville, qu'on pouvait regarder comme la seconde de l'empire d'Occident en population et en richesses, fut réduite en cendres; quarante-trois églises y furent détruites, tous les habitants furent passés au fil de l'épée, et de l'immense population qu'elle contenait, on assure qu'il n'échappa que deux cents personnes. Après cette

effroyable boucherie, les Hongrois, au lieu de regagner la Pannonie avec leur butin, poussèrent en avant; et ayant traversé les Alpes, ils se répandirent comme un torrent dans les plaines de Provence. Après avoir passé le Rhône au-dessus d'Arles, ils se jetèrent sur Nîmes, qu'ils pillèrent, et ils arrivèrent enfin dans le voisinage de Toulouse qu'ils mirent à feu et à sang. Cependant leur armée attaquée par une cruelle épidémie, y fut enfin détruite par Raymond Pons, comte de Toulouse.

A peu près dans le même temps, d'autres armées hongroises, traversant toute l'Allemagne, étaient arrivées jusqu'aux bords du Rhin, avaient passé ce fleuve à la nage, puis avaient ravagé la Lorraine et la Neustrie, comme elles avaient ravagé auparavant l'Allemagne. Charles-le-Simple, n'ayant sous ses ordres que quinze cents soldats que lui avait amenés l'archevêque de Reims, s'était enfermé dans les murailles de Laon, sans oser affronter un ennemi si redoutable. Il attendit que, rassasié de pillage et de sang, il se retirât de lui-même. Les Hongrois, en effet, après quelques semaines, évacuèrent la Champagne, mais pour y revenir encore à plusieurs reprises.

Henri-l'Oiseleur, qui, pendant les guerres civiles du commencement de son règne, avait consenti à payer aux Hongrois un tribut annuel, refusa, en 933, de se soumettre plus longtemps à cette ignominie. Les Hongrois, irrités, pénétrèrent en Allemagne avec deux redoutables armées, dont l'une s'établit sur la Sala, à Merseburg, tandis que l'autre ravageait la Thuringe. Henri, ayant rassemblé sous ses étendards les Saxons et les Bavarois, s'approcha de la première pour lui présenter le combat. Les Hongrois hésitèrent; ils essayèrent, par de grands feux, de rappeler à eux leurs compagnons, dont ils sentaient le besoin au moment du danger. Mais leurs signaux ne pouvaient plus être entendus : l'armée de Thuringe, attaquée par les comtes de la Thuringe et de la Saxe, avait été mise en pièces. Les fuyards, errants dans les campagnes, poursuivis, massacrés par les paysans ne pouvaient se réunir. Lorsque ce grand désastre fut connu des Hongrois

à Merseburg, ils essayèrent de se dérober par la fuite à Henri-l'Oiseleur. Bientôt leur terreur les livra presque sans défense au fer des Allemands : ce fut moins une bataille qu'une effroyable boucherie; on assure que trente-six mille guerriers de leur nation y périrent, et cette terrible défaite mit presque fin aux invasions qui avaient si long-temps dévasté la France, l'Italie et l'Allemagne.

CHAPITRE XXIII.

Fin du Xe siècle.

Durant la première moitié du Xe siècle, l'ensemble des États chrétiens de l'Europe n'était point dirigé par une volonté supérieure comme au commencement du IXe ; il ne formait point une société, une république de princes, dont les membres divers, sans reconnaître de subordination les uns envers les autres, savent cependant qu'ils ont des rapports, des devoirs et des droits, telle que la société que ces mêmes États formaient au XVIIIe siècle. Au contraire, leur assemblage semblait un arrangement fortuit de corps indépendants qui se trouvaient voisins sans se connaître ; qui ne comprenaient point les intérêts et les sentiments les uns des autres, et qui ne faisaient aucun effort pour les comprendre. Toutefois la victoire de Henri-l'Oiseleur, sur les Hongrois, à Merseburg, fut en quelque sorte un événement européen, parce qu'elle mit un terme à un danger, à une calamité éprouvée par toute l'Europe. On avait vu les armées des Hongrois ravager toute l'Allemagne, l'Italie, l'Aquitaine, la Lorraine et la Neustrie : aussi ces pays, qui avaient cessé de se connaître, se réjouirent en commun de leur défaite. Dès lors la maison de Saxe grandit aux yeux de toute l'Europe, et Henri-l'Oiseleur, ayant eu pour successeur un fils plus illustre que lui, Othon Ier, et un petit-fils, et un arrière-petit-fils, Othon II et Othon III, qu'on jugea dignes de marcher sur ses traces, tous les yeux de leurs contemporains se fixèrent sur ces monarques de la Germanie. Othon Ier, après un interrègne de trente-neuf ans, fut décoré de la couronne impériale, et il se mit dès lors à la tête de la chrétienté.

Henri-l'Oiseleur mourut en 936, après avoir engagé les princes de la Germanie à reconnaître pour son successeur Othon Ier, l'aîné des fils qu'il avait eus de sa seconde femme, au préjudice de Thancmar, son fils aîné, dont la mère avait été répudiée par lui, sous prétexte d'un vœu qu'elle avait fait. Il n'y avait plus de doute que la couronne de Germanie ne fût élective, et quel que fût le motif qui déterminait Henri à choisir entre ses enfants, son choix, une fois confirmé par les princes de l'Allemagne, devenait légitime. Cependant la jalousie et le ressentiment de Thancmar, qui se voyait écarter du trône de son père, étaient naturels, ses révoltes contre son frère étaient excusables, et le commencement du règne d'Othon-le-Grand est entaché par sa cruauté envers son frère, qui, après la première guerre civile, fut tué, en 937, au pied des autels, à Ehresburg. La conduite d'Othon, à l'égard de ses enfants, ne fut pas non plus sans reproche; il préféra, comme son père, ceux de la seconde femme à ceux de la première, et il poussa ainsi à la révolte son fils aîné Ludolfe, qui mourut ensuite en Italie, en 957. Ainsi Othon-le-Grand, tout aussi bien que Charlemagne, commença sa carrière par des fautes domestiques; il fut comme tous ses contemporains, sous l'influence de son siècle; il ressentit la même ambition, les mêmes passions que les rois moins illustres auxquels il succédait; il sacrifia comme eux ses devoirs à ses intérêts, avant de savoir s'élever au-dessus d'eux tous. Apprenons à l'excuser, car c'est le sort nécessaire des grands hommes qui ont vu le jour dans un siècle barbare. Il faut une grande force de réflexion, une grande étude du monde, avant de refaire la morale à son usage, avant de s'élever aux notions du droit et du juste, dans un temps où elles sont inconnues, avant de renverser surtout un échafaudage dangereux de vertus monacales et de compensations pour les crimes, qui a été inculqué dans l'âme sous les noms les plus sacrés, et qui n'a servi qu'à mettre la conscience en repos, tout en laissant aux passions leur ancien empire. La moralité d'Othon, tout comme la sagesse de ses conseils, s'accrut à mesure qu'il avançait dans la vie, parce qu'il soumit toujours plus ses

actions aux principes que son propre coeur lui suggérait, de préférence à l'exemple ou aux enseignements des docteurs qui avaient formé sa jeunesse.

Malheureusement le règne glorieux d'Othon, de 936 à 973, règne qui contribua plus qu'aucun autre à la civilisation de la Germanie, n'est qu'imparfaitement connu. L'on sait que c'est à partir de cette époque que la Saxe, encore presque sauvage, vit multiplier ses villes, que les arts industriels y firent des progrès, que des mines d'argent et de cuivre furent ouvertes et travaillées près de Gotslar, par l'industrie de ses habitants. Mais les historiens nous donnent peu de détails sur la manière dont Othon gouvernait son vaste empire, et peut-être y en avait-il peu à donner. Il semble en effet que pendant qu'il voyageait sans cesse, ou pour faire la guerre, ou pour présider aux comices de ses divers royaumes, il laissait les comtes dans les États du Nord, les villes dans ceux du Midi, régler à leur guise leur administration provinciale, et que c'est durant son règne que s'établirent la plupart des usages municipaux.

Othon était d'une grande taille, sa figure était majestueuse, une abondance de cheveux blonds couvrait sa tête, ses yeux étaient animés et pleins de feu, son teint était vermeil; il portait une longue barbe, contre l'usage de son temps. Il parlait presque uniquement l'allemand, quoiqu'il entendît le roman de France et le slave; ce ne fut que tard dans la vie qu'il apprit à lire et qu'il acquit quelque connaissance du latin. Son principal plaisir était la chasse et les exercices chevaleresques; jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante et un ans, il conserva toute la vigueur de la jeunesse.

Othon ne fut point, comme Charlemagne, le souverain d'une grande monarchie qui s'étendait sur toute l'Europe, mais plutôt le chef d'une confédération de princes qui se partageaient les mêmes contrées; son rang fut reconnu, comme celui de Charles, dans la Germanie, la Gaule, et l'Italie, tandis que son pouvoir n'y fut point le même : l'union des États indépendants qui le reconnaissaient pour chef semblait tenir seulement à la supériorité de ses talents et de son carac-

tère : aussi, après sa mort, ces États se trouvèrent-ils assez bien constitués pour se maintenir par eux-mêmes. Charlemagne, au contraire, qui avait beaucoup plus concentré le pouvoir, ne put en abandonner les rênes sans entraîner vers sa ruine tout l'Occident.

Les victoires d'Othon, dans les guerres civiles de la Germanie, lui servirent de degrés pour s'élever à l'empire. Chacun des ducs qui gouvernaient les grandes provinces s'était cru l'égal du monarque. Par une suite de combats, Othon leur enseigna l'obéissance; il transmit alors la Bavière à son plus jeune frère Henri, la Lorraine à saint Bruno, son autre frère; les évêchés nouveaux d'Havelberg et de Brandeburg, à des prélats qui entreprirent de civiliser les Slaves; le marquisat de Lusace, à une nouvelle famille de feudataires chargée de garder la frontière orientale; et s'il laissa le reste des duchés de Germanie à leurs anciens chefs héréditaires, ce ne fut qu'après s'être assuré que ces chefs seraient disposés désormais à concourir à la défense de la patrie.

Othon avait déjà recueilli quelque renommée dans ses combats contre les ducs de la Germanie; mais l'enthousiasme des peuples n'est éveillé par la guerre qu'en faveur des vainqueurs de nations étrangères, et ce genre de gloire fut de bonne heure acquis par le monarque saxon; il obtint de constants avantages sur les peuples slaves, qui, occupant toute la frontière orientale de la Germanie, étaient sans cesse en lutte avec leurs voisins; il réduisit Harald, roi de Danemarck, à lui demander la paix; il remporta enfin sur les Hongrois, au bord du Leck, le 10 août 955, une grande victoire qui mit fin aux ravages de cette nation farouche.

Othon ne fut pas reconnu par la France comme souverain; mais la faiblesse des princes qui gouvernaient cette contrée était cause que tous les regards se dirigeaient vers lui. L'année même où il était parvenu à la Couronne de Germanie, Rodolphe, roi de France, mourut, en 936. Louis IV, fils de Charles-le-Simple, âgé seulement de seize ans, fut alors rappelé d'Angleterre, où il avait passé treize années dans l'exil, pour recevoir une couronne presque réduite à la souveraineté

de la ville de Laon, tandis que son puissant vassal Hugues, comte de Paris, en lui mettant cette couronne sur la tête, réserva pour lui-même tous les profits de la royauté. Othon Ier, comme souverain de la Lorraine, comme tuteur de Conrad-le-Pacifique, roi de Bourgogne et de Provence, se trouva dès le commencement de son règne appelé à exercer une grande influence sur les destinées de Louis IV, qu'on surnomma d'Outremer, et sur celles du comte Hugues, qui tous deux avaient épousé deux de ses sœurs; il le fit toujours d'une manière honorable pour son propre caractère, avantageuse pour cet État voisin. Louis-d'Outremer, pendant tout son règne (936-954), humilié du contraste entre les titres pompeux dont il était décoré et la faiblesse de ses ressources, saisit toutes les occasions de s'agrandir, même aux dépens de ses beaux-frères, et ne se conduisit pas toujours loyalement envers Othon-le-Grand. Il prit part aux guerres civiles de la Germanie, et il accepta avec empressement toutes les offres que lui firent les ennemis de son puissant voisin. Pendant le commencement des deux règnes, Louis se trouva le chef nominal des factieux de Germanie, et Othon des factieux de France. Mais le dernier, loin d'abuser de la supériorité de ses forces, sembla prendre à tâche de rétablir la paix et l'ordre dans tout l'Occident. Il s'entremit lui-même pour réconcilier Louis-d'Outremer avec ses sujets, tout en faisant respecter les intérêts des seigneurs de Neustrie qui s'étaient confiés à lui, et en 942 il engagea le roi et le comte de Paris à signer une paix dont il se fit le garant.

Toutefois, ce qu'il faut considérer comme le plus grand événement du règne d'Othon Ier, c'est la réunion de la couronne d'Italie à celle de Germanie; réunion qui, pour avoir été le fruit de ses vertus et la conséquence de sa gloire, n'en fut pas moins fatale à la postérité de l'un et l'autre peuple; réunion contre nature, et qui pendant neuf siècles a été une source abondante de guerres et de calamités; réunion qui soumettait les peuples les plus civilisés aux plus barbares, les maîtres de tous les arts et de toutes les sciences à leurs disciples les moins avancés; réunion qui devenait d'autant plus

offensante que les moeurs, les opinions, les langages, contrastaient davantage; que la lenteur germanique, l'avarice, la dureté, l'impassibilité de ces étrangers, révoltaient plus un peuple si vif, si intelligent, si passionné; que les sons mêmes d'une langue si rauque, si barbare, réservée au commandement, semblaient faits pour offenser l'oreille musicale du peuple condamné à obéir.

L'on a remarqué que la guerre laisse des ressentiments bien moins profonds dans le cœur des peuples vaincus que les offenses faites à l'ombre de la paix. La nécessité est la première des lois auxquelles nous avons appris à nous soumettre, et la victoire, la conquête, ces grands développements de la force humaine, nous font reconnaître l'empire de la nécessité. Dans leur soumission aux Allemands, les Italiens n'eurent pas même cette consolation. Ils reconnurent Othon-le-Grand pour leur souverain, entraînés par l'imprudence de leurs chefs et par la reconnaissance des populations. Ils ne combattirent point, ils ne furent point vaincus, et tout à coup ils s'aperçurent que leur patrie était devenue une dépendance de la couronne germanique, sans que ceux qui se disaient leurs maîtres eussent à faire valoir aucun titre pour justifier leur usurpation, pas même celui de la conquête.

La nation italienne commençait à se réveiller au Xe siècle; les villes commençaient à devenir riches et industrieuses; les vertus, les talents, commençaient à se développer dans ces gouvernements nombreux qui jouissaient d'une indépendance presque absolue, et qui répandaient dans toutes les provinces un esprit de vie. Mais ces gouvernements, ceux du moins des puissants ducs et marquis qui se partageaient presque toute la contrée, n'étaient point l'ouvrage de la nation, et la nation ne pouvait être responsable de leurs fautes. On accusa ces grands seigneurs d'avoir constamment voulu, dans le IXe et le Xe siècle, opposer deux monarques l'un à l'autre pour les affaiblir et les contenir mutuellement. Les marquis et les ducs d'Italie s'étaient accoutumés à recourir à des souverains étrangers, non pour asservir leur patrie, mais pour affaiblir le pouvoir royal. Ce furent eux qui à deux reprises appelè-

rent Othon-le-Grand, ce furent eux qui crurent leur liberté mieux garantie par un monarque plus éloigné, et qui donnèrent volontairement à un grand homme une couronne qu'il ne dut point à son épée, et qu'il transmit à des successeurs indignes de lui.

La tyrannie de Hugues, comte de Provence, que ces mêmes seigneurs avaient fait roi d'Italie, de 926 à 947, les força à chercher des secours au dehors. Les artifices d'un politique habile avaient changé en pouvoir absolu une autorité d'abord très limitée, et le pouvoir de Hugues une fois établi, aucune partie de l'Italie ne pouvait commencer une résistance que la force aurait bientôt supprimée. Ce fut donc en Germanie que Bérenger II, marquis d'Ivrée, se retira pour rassembler tous les ennemis de Hugues, et pour former l'armée avec laquelle il comptait délivrer son pays. C'est ainsi qu'Othon-le-Grand prit pour la première fois une part indirecte aux révolutions de l'Italie, en protégeant des malheureux et des proscrits qui lui demandaient un refuge. Cependant la révolution commencée par Bérenger II réussit; il rentra en Italie à la tête des émigrés; il força Hugues à la retraite, et bientôt après il fut reconnu pour roi. Mais l'exemple qu'il avait donné fut suivi; d'autres mécontents recoururent à leur tour à Othon-le-Grand, et malheureusement ils pouvaient aussi faire valoir de justes sujets de plaintes. Othon Ier apparut en Italie comme le vengeur des torts, comme le protecteur de la justice. En 951, il rétablit la paix entre Bérenger II et ses sujets, mais en même temps il força le premier à lui faire hommage de sa couronne. En 960, appelé de nouveau par les vœux de presque tout le pays, il déposa Bérenger, il s'attribua la couronne de Lombardie à lui-même, et le 9 février 962 il y joignit encore la couronne impériale. L'une et l'autre était élective; il dut sa nomination à ceux qui avaient droit de la faire; il fit de son pouvoir un noble usage; mais l'exemple fatal était donné d'unir la Germanie à l'Italie, et ses successeurs allemands regardèrent comme un droit ce qui n'avait été qu'une concession des peuples.

La force de caractère et les talents distingués d'Othon-le-Grand étaient une exception rare aux règles de la nature. Ces qualités lui donnèrent le moyen de faire du pouvoir royal un usage beaucoup plus étendu, et aussi beaucoup plus bienfaisant qu'aucun des autres souverains de cette époque; mais en général l'accroissement démesuré des privilèges de tous les grands seigneurs, la réunion entre leurs mains de toutes les prérogatives qui semblent constituer la royauté, avaient rendu celle-ci comme inutile : ce n'était plus qu'un rouage surnuméraire qui compliquait sans avantage la machine de l'État, un grand luxe dont il semble que les nations auraient pu se dispenser. Dans la famille même d'Othon-le-Grand, le frère de sa femme, Conrad-le-Pacifique, dont il avait d'abord été le tuteur, eut si peu de part aux événements, durant un règne très long (937-993) sur la Bourgogne transjurane et la Provence, que l'histoire n'a presque conservé aucune mémoire de lui. Un autre beau-frère d'Othon, époux de sa sœur, Louis d'Outremer, mourut long-temps avant lui (954), et il laissa un fils en bas âge, nommé Lothaire, qui grandit sous la protection d'Othon et de son frère saint Bruno, archevêque de Cologne. Le comte Hugues n'avait survécu que deux ans à Lothaire, et ses trois fils, dont le plus célèbre fut Hugues Capet, étaient également en bas âge. Les deux veuves de Louis et de Hugues, sœurs d'Othon et de saint Bruno, oublièrent la rivalité de leurs maris, pour se mettre avec leurs enfants sous la puissante sauvegarde de leur frère. Le pouvoir royal se trouvait ainsi suspendu dans la France et la Bourgogne transjurane; il le fut après la mort de l'empereur Othon et surtout pendant la longue minorité de son petit-fils Othon III, soit en Italie, soit en Allemagne, et l'on ne saurait dire que la société en éprouvât aucun grave inconvénient.

En effet, les rois n'étaient point assez puissants pour demeurer régulateurs ou arbitres au milieu des querelles des grands vassaux. Ils n'osaient point s'ériger en défenseurs des lois et de l'ordre public; au contraire, ils se voyaient réduits à s'attacher presque toujours au plus puissant entre deux rivaux; à sanctionner par leur autorité les usurpations du

plus fort après la victoire, à aliéner ce qui était inaliénable, à dépouiller légalement les héritiers légitimes en faveur de leur oppresseur, à fouler aux pieds les capitulaires qui réglaient l'hérédité des fiefs, à donner en commanderie aux séculiers les évêchés et les abbayes, qui, d'après les canons, ne pouvaient jamais être donnés qu'aux ecclésiastiques, à faire enfin par faiblesse et par peur, en faveur de leurs plus redoutables vassaux, des actes d'autorité qui semblaient devoir être réservés au despotisme.

Les rois n'étaient donc point les protecteurs de la noblesse, car ils ne prêtaient leur ministère qu'à ceux parmi la noblesse qui étaient déjà plus forts qu'eux; ils le refusaient au contraire à ceux qui auraient eu réellement besoin d'appui. Les rois n'étaient point les protecteurs du clergé; ce n'était pas que cet ordre si puissant, et qui dans le siècle précédent s'était montré le vrai souverain de la France, n'eût quelquefois besoin d'un défenseur; car la piété aveugle des monarques et des grands ne l'avait pas plus tôt comblé de richesses et de fiefs que ses trésors et ses États tentaient l'avidité des soldats, et que quelque chevalier, joignant la crosse à l'épée, recueillait comme prélat séculier tous les biens qu'un autre guerrier avait voulu donner à l'Église; mais le roi laissait faire ou faisait lui-même, et toutes les sécularisations qui causaient tant de scandale obtenaient presque toujours sa sanction. Les rois enfin n'étaient point les protecteurs d'un tiers-état qu'ils avaient laissé anéantir, d'une nation qui n'existait plus. Tous leurs rapports avec le peuple avaient été rompus, et parmi les serfs de leurs vassaux ils ne pouvaient plus reconnaître de sujets.

Cet état de la société était moins fâcheux que celui qui l'avait précédé, sans doute; mais il était plus défavorable à l'histoire. En passant en revue tous les objets dont elle peut s'occuper, on demeure convaincu qu'il n'y en avait aucun à cette époque qui pût fournir à l'observation, surtout dans un temps où toutes les communications étaient difficiles, où la poste aux lettres n'existait pas, où aucun journal, aucune publication périodique ne rendait compte des événements, et où l'on n'apprenait ce qui s'était fait, dans un État, même voi-

sin, que par les voyages des marchands ou la marche des soldats. Les rois n'ayant presque plus aucune part à l'administration, n'ayant point de ministère, point d'armée sur pied, ne disposant que des grands-officiers attachés à leur personne, par lesquels ils exécutaient le peu d'affaires publiques qui leur étaient dévolues, voyageaient de château en château, et plus souvent encore de couvent en couvent; aussi il ne faut point s'étonner si les chroniques des Xe et XIe siècles oublient quelquefois leur existence pendant plusieurs années de suite. Il y a plus d'un roi, à cette époque, pour lequel les érudits sont embarrassés à découvrir s'il vivait toujours et en quel lieu il vivait. Aucune nation n'avait plus les moyens de soutenir des guerres nationales, et depuis la cessation des invasions des Normands et des Hongrois, toute l'histoire militaire du siècle se borne presque à des attaques de châteaux dans un rayon de quelques lieues autour de chaque petit prince. La législation était aussi complétement suspendue que la guerre. Dans l'histoire de France, il y a au moins quatre siècles pendant lesquels le pouvoir législatif ne se retrouve nulle part; depuis le dernier capitulaire de l'an 882, jusques assez long-temps après les Établissements de saint Louis, en 1269. Ceux-ci, par lesquels la législation française recommence, ne sont eux-mêmes destinés qu'aux seuls fiefs royaux, Dans l'empire, soit en Allemagne, soit en Italie, la suspension fut moins longue ou moins complète, mais les lois promulguées dans l'assemblée de Roncaglia par les Othons et leurs successeurs, étaient à peine reçues par les États auxquels ils les adressaient.

L'histoire ecclésiastique elle-même se trouvait comme suspendue, parce que presque tous les meilleurs bénéfices de l'Église étaient devenus la propriété de quelque baron qui ne savait pas lire, et qui ne croyait plus être coupable d'usurpation, dès qu'il joignait la tonsure ecclésiastique à toutes les passions et à tous les vices du siècle. Le siége de Rome lui-même n'avait point échappé à cette usurpation des grands feudataires. Le pape avait eu en partage trop de grandeur et trop de richesses, pour que les puissants seigneurs du voisinage de Rome n'ambitionnassent pas la tiare, et en effet elle

devint quelque temps comme héréditaire dans la famille des marquis de Tusculum ; elle fut aussi accordée, à plusieurs reprises, par deux dames romaines, que leurs galanteries ont rendues célèbres : Théodora et Marozia, élevèrent successivement au saint-siége ou leurs amants ou leurs fils. Pendant la plus grande partie du Xe siècle, l'église de Rome n'eut pour chef que de jeunes barons, à peine sortis de l'enfance, auxquels on ne songea pas même à demander aucune décision en matière de foi, et sur les désordres desquels les annalistes de l'Église ont passé rapidement, comme sur un objet de scandale.

La partie active de la nation, composée des ducs, des comtes, des seigneurs châtelains, échappait presque complétement à l'histoire par sa profonde ignorance, et sa complète indifférence sur l'opinion des autres et le jugement de la postérité. Le travail historique, que cette même noblesse encouragea plus tard, pour la recherche de ses généalogies, ou le blason de ses armoiries, n'avait point encore commencé. La vanité de naissance est elle-même un progrès social ; car elle indique l'estime qu'on fait, au moins sous un rapport, de l'opinion des autres. Il s'agissait encore fort peu pour la noblesse de savoir d'où elle venait ; il lui suffisait seulement de savoir qu'elle était forte ; en effet aucune des chroniques de ces nouvelles dynasties ne fut commencée au Xe siècle ; aucune des races de princes, à cette époque, ou ne songea à la postérité, ou ne crut que la postérité songerait à elle.,

Plus tard l'histoire recommença pour les villes, soit en Italie, soit en Espagne ; ces grands rassemblements d'hommes avaient non seulement des intérêts communs, mais aussi une publicité nécessaire, qui permettait aux écrivains de saisir l'ensemble, tout au moins, de l'histoire municipale ; elle faisait concevoir l'avantage que des hommes nouveaux trouveraient dans la connaissance des anciens faits ; mais dans le reste de l'Occident, dans la France et la Germanie, les villes ne pouvaient pas songer seulement à conserver la mémoire de ce qu'elles souffraient. Les villes, victimes de toutes les invasions, pillées ou incendiées dans toutes les guerres, soit ci-

viles, soit étrangères, étaient réduites à la condition la plus déplorable. Leur population ne se composait plus d'hommes indépendants, de propriétaires, de marchands, de chefs de manufactures, mais seulement d'une populace tremblante et asservie qui vivait au jour le jour, et qui, si elle réussissait à faire quelque économie, avait encore soin de la cacher sous les haillons de la misère.

Ces villes avaient cessé d'être le siége du gouvernement et de toutes les administrations subordonnées. Les royaumes de France, de Germanie, de Lorraine, de Bourgogne transjurane et d'Italie, n'avaient plus de capitale, et chaque province n'avait plus de métropole; les rois, les prélats, les ducs, les comtes, les vicomtes, habitaient des châteaux; c'est là que s'assemblaient les plaids, c'est là que se rendait la justice, c'est là que se réunissaient tous ceux qui jouissaient de quelque indépendance de fortune, qui affectaient dans leur logement ou leurs habits quelque élégance ou quelque luxe. Certains métiers étaient bien encore exercés obscurément dans les villes, pour l'usage presque domestique du voisinage; celles surtout du midi des Gaules avaient un peu mieux échappé aux ravages qui avaient ruiné toutes celles du nord; mais en général le commerce, comme il doit toujours faire, avait suivi les consommateurs. Ce n'était point dans les anciennes capitales des Gaules qu'on trouvait les riches magasins, les assortiments de ces étoffes, de ces armures, dont les seigneurs ou les nobles dames faisaient usage dans leurs châteaux. Le commerçant ne pouvait être que voyageur, comme il l'est encore dans le Levant; comme il l'est dans tous les pays où le peuple est opprimé. Il cheminait avec ses voitures; il portait sa balle du manoir d'un comte ou d'un seigneur à celui d'un autre. Il n'avait point de demeure fixe, point de dépôt connu, point de fortune qu'on pût apprécier, excepté la petite pacotille qu'il portait avec lui. C'est ainsi qu'il évitait l'avidité ou les extorsions d'un prince devant lequel il se présentait sans défense, et il n'obtenait la protection de ceux auprès desquels il faisait régulièrement sa tournée, qu'en leur faisant sentir le besoin qu'eux-mêmes avaient de lui.

Quant aux professions mécaniques qui demandaient moins d'intelligence, moins de capitaux, et qui pouvaient s'exercer en tout lieu également, les hommes puissants avaient soin de leur destiner quelques uns de leurs serfs. Chaque prélat, chaque comte ou vicomte, s'était appliqué à avoir, pour son propre usage, les mêmes *bons artisans* que Charlemagne, cent cinquante ans auparavant, avait ordonné à ses juges de pourvoir, pour chacun de ses châteaux ou maisons royales, savoir: « Des ouvriers en fer, des orfèvres ou des argentiers, des tailleurs, des tourneurs, des charpentiers, des armuriers, des ciseleurs, des savonniers, des brasseurs qui sachent faire la cervoise, le cidre et le poiré, et toute autre liqueur bonne à boire; des boulangers qui sachent aussi faire la semoule pour notre usage; des faiseurs de filets qui sachent faire tout ce qui appartient à la chasse; et le reste, des hommes de métier, qu'il serait trop long d'énumérer. » Tous ces artisans, dès le temps de Charlemagne, n'étaient que de misérables serfs qui travaillaient, pour le compte du roi, sur les matériaux que les juges du roi leur fournissaient. Plus tard, ils furent également serfs; mais ils appartinrent aux seigneurs ou aux prélats qui avaient besoin de leur ministère; alors leur nombre fut réduit dans la proportion de la puissance ou de la richesse d'un comte à celle d'un empereur d'Occident. C'est pour cette raison que la fondation d'un couvent ou celle d'un château avait toujours pour conséquence la construction d'un misérable village où se rassemblaient, à l'ombre de la grande maison, les hommes dont le travail était nécessaire au maître.

Dans le cours du Xe siècle, ces villages, devenus plus tard de petites villes, se multiplièrent, parce que dans le même temps les familles feudataires se multipliaient aussi; on voyait en effet chaque maison se diviser en un grand nombre de branches, et de nouveaux comtes et vicomtes habiter des lieux auparavant abandonnés. Mais le progrès de ces villages contribuait à hâter la ruine des grandes villes, tout comme l'esclavage des artisans avait causé la décadence de tous les arts mécaniques. Les bourgeois de Paris, de Rouen, d'Amiens, de Tours, qui, sous la première race, avaient trouvé dans leurs

métiers ou leur commerce un gagne-pain assuré, et qui, par leur travail ou leur économie, pouvaient alors réparer les pertes de la guerre et les vexations des rois francs, ne purent plus, sous la seconde, se procurer ni ouvrage ni consommateurs. Après que les Normands, les Sarrasins ou les Hongrois avaient brûlé une grande ville, quelques malheureux se rassemblaient de nouveau parmi ses ruines; mais ils n'y rapportaient aucun moyen de recouvrer leur ancienne opulence et de relever leur famille, ou de réparer les pertes que la population avait éprouvées.

L'appauvrissement des villes et la diminution du nombre de leurs habitants leur avaient fait perdre à cette époque tous leurs priviléges. On ne vit plus dans le Xe siècle, ni les curies, ni les sénats des villes et les assemblées des bourgeois que les premiers Francs avaient respectés; ni aucune prétention de leurs habitants à des priviléges, des libertés ou des franchises; ni aucun soulèvement, aucun tumulte qui indiquât le mécontentement des citadins de ce qu'on les avait dépouillés de leurs droits. Ceux-ci avaient été abandonnés en silence à l'époque où il n'était plus resté dans l'enceinte des villes d'hommes indépendants, d'hommes jouissant d'aucune aisance ou d'aucune éducation, qui eussent le courage ou le talent de les maintenir.

L'état des différents ordres de la population au Xe siècle doit expliquer le silence et la confusion des historiens à la même époque; mais la lecture seule de ces anciens monuments peut faire comprendre à combien peu de lignes se réduit tout ce qui nous a été conservé de cet âge, et combien même ce petit nombre de lignes est suspect. On se figurerait difficilement toutes les erreurs, tous les anachronismes dans lesquels tombent Ademar de Chabannes, ou le moine Odorannus, qui sont au nombre des meilleurs chroniqueurs de la France à cette époque; ou la profonde ignorance que manifeste sur les affaires de France Witickind, d'ailleurs historien sensé, et bien informé lorsqu'il parle d'Othon Ier. Au milieu de cette obscurité profonde, nous tâcherons d'indiquer sommairement les deux événements importants de la seconde

moitié du Xe siècle : en France, l'extinction de la seconde branche de la dynastie Carlovingienne ; en Allemagne et en Italie, celle de la maison de Saxe.

Louis IV d'Outremer était mort le 10 septembre 954, à la suite d'une chute de son cheval, qui avait été effrayé par l'apparition d'un loup, sur les bords de l'Aisne. Il laissait deux fils : Lothaire, âgé de treize à quatorze ans, et Charles, alors en bas âge, qui, long-temps plus tard, fut duc de Basse-Lorraine. Hugues, comte de Paris, rival et beau-frère de Louis IV, mourut deux ans après lui, le 16 juin 956, et laissa trois fils, dont l'aîné, Othon, mourut en 963; le second, Hugues Capet, était de six ans plus jeune que le roi Lothaire ; le troisième fut destiné aux ordres sacrés. Lothaire et Hugues Capet, fils de deux sœurs, et protégés également par Othon-le-Grand et par son frère, furent élevés par leurs deux mères dans une grande harmonie. Il ne paraît pas que cet accord ait été troublé lorsque l'un et l'autre furent arrivés à l'âge d'homme, ou que la rivalité de leurs pères se soit renouvelée entre eux. Mais il est remarquable que Hugues Capet, destiné à jouer plus tard le rôle d'usurpateur, n'ait, pendant le long règne de son cousin (954 à 986), donné aucune occasion d'observer ou son ambition ou ses talents. Il traversa paisiblement la vie, jouissant des richesses et des vastes fiefs qui le rendaient fort supérieur en puissance à son cousin, dont il n'était que le premier vassal ; et lorsqu'il fut plus tard porté sur le trône il ne le dut ni à son mérite ou à sa réputation, ni à son activité, mais à l'extrême disproportion entre l'étendue de ses possessions et la faiblesse de la famille royale.

La vie de Lothaire paraît avoir été plus active ; il était humilié du contraste entre sa faiblesse ou sa pauvreté et les titres dont il était décoré ; il s'agitait pour recouvrer ou du pouvoir ou du crédit : mais au manque de loyauté de son père il joignait un manque de jugement qui le faisait échouer dans toutes ses entreprises. A la mort de son oncle Othon-le-Grand, le 7 mai 973, oubliant tout ce qu'il lui devait de reconnaissance, il crut pouvoir profiter de la jeunesse de son

cousin Othon II, âgé seulement de dix-huit ans, et de ses embarras de famille, pour le dépouiller. Il l'attaqua sans déclaration de guerre, et il n'en recueillit que dommage et que honte; il provoqua ainsi les Allemands à entrer en France, et à s'avancer jusque sous les murs de Paris; alors, dans son armée même, il put recueillir des preuves du mépris que les Français ressentaient pour son manque de courage et d'habileté. Il fit la paix avec Othon II; mais à la mort de celui-ci, en 983, il voulut de nouveau profiter de l'enfance d'Othon III pour lui enlever quelque province; et il n'eut pas plus de succès.

En 985, Lothaire se rendit à Limoges, et passa quelques mois en Aquitaine. Depuis six ans, il avait associé à la couronne son fils Louis V, alors âgé de dix-huit ans; il le maria à la fille d'un comte aquitain dont le nom ne nous est point connu. Mais la race des Carlovingiens était frappée de cette imbécillité héréditaire qui, pendant si long-temps, s'était attachée aux Mérovingiens. Lothaire, que nous connaissons si peu, semble avoir été accablé par le mépris universel; sa femme, Emma, le ressentait comme les autres, et elle est accusée d'y avoir ajouté encore par ses galanteries. « Blanche, » femme de son fils, dit Rodulphus Glaber, auteur contem-» porain, voyant que le fils aurait moins de talents encore » que le père, et ayant elle-même un esprit distingué, » résolut de rechercher son divorce. Elle lui proposa artifi-» cieusement de retourner avec elle dans sa province, afin » d'y faire reconnaître son droit héréditaire : Louis, qui ne » soupçonnait point la ruse de sa femme, fit ses dispositions » pour ce voyage; mais, lorsqu'ils furent arrivés en Aqui-» taine, Blanche l'abandonna, et alla rejoindre les siens. » Lorsque Lothaire en fut averti, il partit à la suite de son » fils, et, l'ayant rejoint, il le ramena avec lui. »

Ce récit, tout incomplet qu'il est, est presque ce que nous savons de plus précis sur le règne de Lothaire et de son fils. Le premier mourut le 2 mars 986, et fut enterré à Reims; un bruit vague courut qu'il avait été empoisonné par sa femme. L'année suivante, son fils Louis V, qu'on a surnommé le Fai-

néant, étant mort le 21 mai 987, on prétendit que sa femme, qui l'avait rejoint, l'avait aussi empoisonné. L'une et l'autre, au lieu de devoir recueillir quelque avantage d'un pareil crime, ne pouvait en attendre que ce qui s'ensuivit en effet, la ruine entière des Carlovingiens. Leur maison n'était cependant pas éteinte : Lothaire avait un frère, Charles, duc de Lorraine, qui lui-même avait des enfants. Ce Charles, il est vrai, avait montré une pétulance sans capacité, une activité sans suite, qui l'avait rendu non moins méprisable que ses plus indolents prédécesseurs. Toutefois, il fut reçu à Laon, seule ville qui fût demeurée au domaine direct des rois, et il entra en négociation avec les évêques pour se faire couronner. Mais Hugues Capet, alors âgé de quarante-deux ans, et qui ne s'était encore fait remarquer par aucune grande qualité ou aucune action éclatante, rassembla ses arrière-vassaux, les comtes et les seigneurs qui relevaient du comté de Paris, du duché de Neustrie et du duché de France : leur petite armée le salua à Noyon du nom de roi, et l'archevêque de Reims, Adalbéron, le sacra, le 3 juillet 987, dans la cathédrale de Reims. Après cette élection prétendue, à laquelle tout le reste de la France demeura étranger, et que plusieurs provinces refusèrent de reconnaître pendant trois ou quatre générations, Hugues Capet assiégea Laon, et fut repoussé par Charles. La corruption lui réussit mieux que les armes ; le dernier des Carlovingiens fut surpris dans son lit par des traîtres, et enfermé dans les prisons d'Orléans, où il mourut après une longue captivité.

La dégradation d'une antique famille, la perfidie de la nouvelle, la déloyauté de ceux qui accomplirent la révolution, ont rendu cette période peu agréable à traiter pour les historiens français : ils passent au travers avec une extrême rapidité, et aucune partie de l'histoire de la monarchie n'est peut-être enveloppée de plus d'obscurité. Les derniers événements de la maison de Saxe, vers la même époque, sont mieux connus, et rapportés avec plus de détail.

Othon I[er], qui mourut le 7 mai 973, avait, durant les dernières années de sa vie, réformé l'administration de l'Italie ;

il avait rendu au siége pontifical sa dignité, en faisant déposer solennellement par un concile le pape Jean XII, qui déshonorait la tiare par sa jeunesse et par ses vices, et il avait mis fin aux usurpations par lesquelles les comtes de Tusculum et leurs maîtresses avaient disposé du pontificat. Othon, qui avait éprouvé l'inconstance et l'infidélité des grands feudataires, avait pris à tâche de relever l'importance des villes; celles-ci, déjà plus riches et plus nombreuses en Italie que dans tout le reste de l'Occident, obtinrent de lui la permission de s'entourer de fortes murailles, de se donner des magistrats de leurs choix, pour remplir en même temps les fonctions de juges, de capitaines des milices et d'administrateurs; de limiter enfin le pouvoir des comtes, de manière à se soustraire à toute autorité arbitraire. La nation italienne conserva pour Othon et sa famille une reconnaissance proportionnée à de si grands bienfaits. Aussi Othon-le-Grand ayant, dès l'an 967, associé son fils à la couronne impériale, ce jeune homme, qui n'avait que dix-huit ans à la mort de son père, fut reconnu sans difficulté comme souverain par les Italiens.

Othon II, qu'on nomma le Roux d'après la couleur de ses cheveux, n'avait pas les talents, et moins encore les vertus de son père; les vices de sa jeunesse décidèrent sa mère, Adélaïde, qu'on honora comme une sainte, à s'éloigner de la cour. Son ambition lui fit entreprendre plusieurs guerres injustes, et son imprudence lui attira quelques défaites. Cependant il avait cette activité d'esprit, cette promptitude de détermination, cette énergie que les sujets prennent si volontiers dans un roi pour un grand caractère, et son règne de dix ans (973-983) ne fut pas sans gloire. Attaqué injustement et en trahison par son cousin Lothaire, roi de France, il entra pour s'en venger en France, à la tête d'une nombreuse armée, et, comme il le lui avait annoncé, il arriva jusqu'aux hauteurs de Montmartre, pour y faire chanter alleluia à ses soldats, d'une voix si bruyante, qu'on put l'entendre dans l'église de Sainte-Geneviève. En Allemagne, il remporta plusieurs avantages sur son cousin Henri, duc de Bavière, qui dut à ses agressions injustes le surnom peu honorable de

Querelleur. En Italie, Othon II eut surtout des démêlés avec les Grecs, auxquels il voulait enlever la possession des provinces de Pouille et de Calabre. Il avait épousé une princesse grecque, Théophanie, soeur des deux empereurs Constantin et Basile, dont le règne est en même temps le plus long (963-1028) et le plus obscur de toute l'histoire byzantine. Ceux-ci étaient engagés dans une guerre contre les Bulgares, qui se termina par la conquête de toute la Bulgarie. Othon II jugea le moment favorable pour entrer en Italie avec une nombreuse armée allemande, en 980; il se fortifia par l'alliance du duc de Bénévent, et s'avança dans les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples; il y éprouva d'autant moins de résistance que le duc de Bénévent lui avait livré tous les passages des montagnes. La Capitanate, sur la mer Adriatique, et la Calabre, avec une partie de la Basilicate, tinrent seules tête à toute sa puissance. Il est vrai que les empereurs grecs, ne pouvant envoyer des soldats en Italie, y avaient appelé des Sarrasins, et ceux-ci joignirent leurs armes aux Grecs pour la défense de l'Italie méridionale.

Après deux ans de combats le sort de la guerre fut décidé dans une grande bataille, auprès du rivage de la mer, devant la bourgade de Basentello, dans la Calabre ultérieure. Othon II y rencontra l'armée combinée des Sarrasins et des Grecs qui l'attendait. La première attaque des Allemands mit les Orientaux en déroute; mais au moment où les vainqueurs, dans l'ardeur de la poursuite, avaient déjà rompu leurs rangs, le corps de réserve des Sarrasins fondit sur eux, et en fit un massacre effroyable.

Dans la déroute de son armée, Othon II fuyait le long du rivage sur lequel est bâtie la bourgade de Basentello. Il était pressé par les Sarrasins qui le poursuivaient. Une galère grecque, qu'il vit à l'ancre à quelque distance, lui parut dans sa détresse un refuge contre des ennemis plus redoutables encore. Il se fit connaître au commandant de la galère et se rendit son prisonnier. Bientôt il s'aperçut que le Grec, ébloui par une capture si inattendue, sacrifierait l'avantage de son pays à sa propre fortune. Othon lui promit des monceaux d'or,

s'il voulait le conduire à Rossano, où se trouvait alors sa mère l'impératrice Adélaïde. La galère fit voile vers cette ville; une négociation secrète s'établit entre le capitaine, Othon et l'impératrice. Des mulets pesamment chargés s'acheminèrent vers le rivage; des gardes de l'empereur s'approchèrent en bataille pour s'assurer si c'était bien lui qu'on leur montrait sur le tillac, revêtu de la pourpre. Tandis que les Grecs étaient distraits par leur négociation, et qu'accoutumés à ce que leurs empereurs ne pussent faire un pas sans l'appui des eunuques, ils gardaient leur prisonnier moins soigneusement, Othon s'élança dans la mer, gagna à la nage le bateau de ses gardes, fit virer de bord, mit lui-même la main à la rame, et parvint au port sans que la galère pût l'atteindre, ou pût toucher la rançon qu'il avait promise. Après avoir ainsi échappé à ses ennemis, il se retira immédiatement dans la Haute-Italie.

Toutes les couronnes que portait Othon II étaient électives, mais l'impératrice Théophanie ne lui eut pas plus tôt donné un fils, qu'il s'occupa de lui assurer sa succession, en le faisant élire comme roi de Germanie par une diète de ses royaumes qu'il assembla à Véronne. Cette précaution fut justifiée par l'événement, puisqu'il mourut lui-même peu de mois après à Rome, au mois de décembre 983. L'enfant Othon III, qu'il laissait sous la tutelle de sa mère et de sa grand-mère, fut ballotté long-temps par les factions de la Germanie, que dirigeaient son cousin Henri-le-Querelleur et Lothaire, roi de France. Cependant l'affection des Allemands pour la mémoire de son père et de son aïeul le maintint en possession de la couronne. Mais lorsqu'en 995, le jeune Othon III, parvenu à l'âge de quinze ans, entra en Italie avec une armée allemande, pour se faire donner également les couronnes de l'empire et de Lombardie; lorsque, avec l'aide de ces mêmes armées, il eut fait élever au siége pontifical son parent Bruno de Saxe qui prit le nom de Grégoire V, les Italiens s'aperçurent avec étonnement que les Allemands, sans les avoir vaincus, les traitaient en peuples conquis; qu'ils ne tenaient plus aucun compte de leurs droits et de leurs priviléges; qu'ils s'attribuaient de vive force cette tiare de Rome, ainsi

que cette couronne impériale, cette royauté de Lombardie, auxquelles l'élection seule pouvait donner des droits. Un homme dont le cœur s'échauffait au souvenir de la vieille gloire de Rome, Crescentius, qui prit le titre de consul, se mit à la tête du parti de la liberté romaine et de l'indépendance italienne. Son grand caractère ne nous apparaît que confusément au travers des ténèbres épaisses du Xe siècle. Les historiens de l'empire et de l'Église ont cherché à le noircir; tandis que le peuple reconnaissant attacha le nom de tour de Crescentius, de palais de Crescentius, au môle d'Adrien, à un palais sur le Tibre, à tout ce qui lui rappelait une lutte glorieuse et une résistance obstinée. Crescentius fut enfin obligé d'ouvrir par capitulation le môle d'Adrien au jeune Othon III, et celui-ci, avec une perfidie dont les oppresseurs des Italiens ont souvent donné l'exemple, tout en les accusant de manquer de foi, fit mourir le champion de l'Italie, contre la capitulation qu'il avait jurée. Mais Crescentius laissait une veuve chérie, la belle Stéphanie, qui, pour venger son époux, mit en oubli tout autre sentiment propre à son sexe. Elle apprit qu'Othon III était tombé malade au retour d'un pélerinage au mont Gargano; elle lui fit parler de ses profondes connaissances en médecine. Sur son appel, elle se rendit auprès de lui, en longs habits de deuil, mais ravissante encore de beauté; elle obtint sa confiance, peut-être au prix le plus élevé, et elle en profita pour lui administrer un poison qui le conduisit bientôt à une mort douloureuse. Le dernier des Othons de Saxe vint mourir, le 19 janvier de l'an 1002, à Paternò, sur l'extrême frontière de l'Abruzze.

Ainsi s'éteignit la maison de Saxe, qui, cinquante ans auparavant, avait brillé par l'éclat d'un grand homme; la maison des Carlovingiens venait de s'éteindre dans l'impuissance, la faiblesse et la honte. La famille de Basile-le-Macédonien, qui occupait encore le trône de Constantinople, était sur le point de s'éteindre, avec le prince qui régnait alors; et auparavant le grand royaume des Bulgares devait cesser d'exister. Kader, le quarante-quatrième des khalifes, successeur de Mahomet, n'était plus obéi que dans la seule enceinte de

Bagdad. L'Espagne était partagée entre les rois maures de Cordoue et les petits princes chrétiens, de Léon, de Navarre, de Castille, de Soprarbia et d'Aragon; l'Angleterre était envahie et plus qu'à moitié conquise par les Danois. Partout enfin les grandes monarchies étaient brisées, les grandes nations ne reconnaissaient plus ni chef ni lien commun ; la société, dissoute par une suite de révolutions, ne prétendait plus à se reconstituer en un seul tout. De ce grand empire romain, de ce colosse qui avait ombragé la terre, après des convulsions répétées, après des souffrances et des calamités sans exemple, qui s'étaient prolongées pendant huit siècles, il ne restait plus que de la poudre. Mais l'œuvre de destruction était accomplie, et c'était de cette poudre que devaient désormais se former les nouveaux êtres sociaux qui se partagent aujourd'hui l'Europe.



CHAPITRE XXIV.

L'an 1000.

La faiblesse de notre esprit ne saurait concevoir ou se représenter avec clarté des faits qui ne se lient point entre eux, des récits qui ne s'enchaînent point, des résultats qui ne s'attachent point à une cause commune. Le travail constant de notre entendement lorsqu'on lui présente une variété d'objets, tend à les classer, à les réduire en système pour pouvoir les admettre. C'est le principe de ce besoin d'unité fondamental dans tous les ouvrages de l'esprit, de ce besoin de symétrie qui se retrouve dans tous les beaux-arts, de ce besoin de système pour coordonner toutes les sciences. Cette unité à laquelle toutes les parties doivent se rattacher est en général moins dans les choses que dans nos propres facultés. Ce n'est qu'au moment que nous l'avons trouvée que notre intelligence s'ouvre à une nouvelle connaissance. Le mot même de concevoir, accueillir ensemble, indique cette opération de l'esprit.

Mais, de toutes les connaissances humaines, celle qui semble se refuser le plus à cette unité de dessin, c'est l'histoire. Des événements indépendants les uns des autres s'y compliquent sans cesse, les causes se confondent avec les effets, et les effets deviennent causes à leur tour, des milliers d'intérêts étrangers l'un à l'autre s'entremêlent sans se réunir ou se neutraliser réciproquement. L'histoire d'un homme ou l'histoire d'un peuple présenterait du moins un soutien à l'esprit, un point de vue central vers lequel on pourrait réunir tous les objets. Mais quand on veut connaître la vérité dans l'enchaînement des faits, il faut renoncer même à ce point central; il faut convenir qu'un peuple n'ayant presque jamais

une existence isolée, l'histoire d'aucun ne peut se détacher de celle de tous les autres. Tous les temps s'enchaînent, toutes les causes se lient, tous les peuples agissent et réagissent les uns sur les autres. Le peuple, l'individu, ou l'époque que l'on détache de tous ses entours, pour l'enfermer seul dans un cadre, et concentrer tous les regards sur lui, en paraîtra avec plus d'avantage sous les rapports de l'art, mais il sera traité d'une manière moins consciencieuse sous ceux de la vérité. Quand on veut connaître celle-ci tout entière, quand on veut tirer de l'histoire toutes les leçons qu'elle peut offrir, il faut la prendre telle qu'elle se présente, comme un tissu varié dont les fils qui arrivent de toutes les extrémités sont indépendants les uns des autres, et dont on ne voit ni le commencement ni la fin.

Si tel est le défaut général de l'histoire, c'est plus particulièrement celui de l'époque sur laquelle nous avons cherché dans cet ouvrage à fixer l'attention du public. Nous avons parcouru les mille premières années du christianisme, et nous avons surtout donné notre attention aux huit siècles qui se sont écoulés depuis que les Antonins eurent réuni tout l'univers connu sous un gouvernement qui semblait lui assurer l'ordre et la paix, jusqu'à l'époque où tous les efforts des hommes, pour reconstituer une grande monarchie, eurent échoué les uns après les autres, et où le lien social parut se dissoudre partout, à la fin du X[e] siècle. Nous avons cru cette période digne d'une grande attention, parce que son influence a été durable, parce qu'elle renferme les causes des opinions, des sentiments, des institutions, des actions, dont nous voyons le jeu sous nos yeux; parce qu'elle a été riche en expériences sur les effets qu'on doit attendre et des formes diverses des gouvernements et des enseignements divers qu'on peut présenter aux hommes. Mais cette période que nous venons de parcourir manque tellement d'unité, qu'il est presque impossible de la désigner par un nom commun.

En appelant mes lecteurs à s'associer avec moi pour traverser ces landes désolées, je n'osai point leur indiquer avec précision le but vers lequel nous devions tendre, ou les limi-

tes du pays dans lequel nous allions nous engager; je n'osai point leur dire que l'horizon n'était de toutes parts borné que par des ténèbres épaisses, et que notre route ne serait presque marquée que par les fleuves de sang et de boue que nous devrions rencontrer. Je n'osai point leur dire qu'ils ne devaient espérer, en récompense de leur travail, de voir développer ni de grands et nobles caractères, ni de sublimes efforts de vertus populaires, ni de ces peintures vivantes des mœurs que les historiens des grands siècles de la littérature ont pu seuls tracer, lorsqu'ils étaient secondés en même temps par l'imagination animée des poètes pour voir les objets, par la raison des grands philosophes pour les bien observer. Loin de là; je n'avais à leur offrir que des peuples dégradés et des peuples barbares, et le tableau devait aussi être emprunté à des historiens ou dégradés ou barbares. Leur annoncer ainsi le plan que nous allions suivre, ç'aurait été peut-être les décourager trop complètement. S'ils ont eu cependant la patience de me suivre, j'ose les féliciter d'avoir traversé ce terrain fangeux. C'était un chemin nécessaire qu'il fallait faire; c'était le passage inévitable des sociétés antiques aux sociétés modernes, de l'héroïsme des Romains et des Grecs à la chevalerie des Croisés. On ne saurait comprendre ni nos pères ni nous-mêmes, si l'on retranche toute cette période de l'histoire qu'on étudie. Héritiers d'une civilisation autre que la nôtre, héritier d'éléments sociaux et de souvenirs opposés, nous ne pouvons nous dispenser de remonter à l'origine des choses, et de regarder d'où nous sommes venus pour nous connaître nous-mêmes.

Ce plan d'un récit si compliqué et si peu attrayant que je n'osai point tracer d'avance, je pourrai, avec moins d'inconvénient, le rappeler brièvement après l'avoir terminé. La décadence de Rome, après la perte de sa liberté, a été la première soumise à nos regards. Nous avons vu quel avait été l'effet d'un despotisme de trois siècles sur la population, sur la richesse, sur l'esprit public, sur les mœurs, et sur la force réelle de l'empire; par quelles convulsions il avait passé avant d'être réduit si bas, et quels étaient les ennemis qui mena-

çaient de toutes parts ce colosse si effrayant encore et cependant si faible. Nous l'avons montré recevant, au commencement du IVe siècle, une organisation nouvelle, avant de s'engager dans une nouvelle lutte; et bientôt en effet les Goths envahissent l'Orient, les peuples germaniques envahissent l'Occident, les Tartares, conduits par Attila, achèvent de briser les forces de l'Europe, et après des convulsions douloureuses, l'empire de Rome succombe en 476, tandis qu'une Rome nouvelle sur le Bosphore conserve languissamment, près de mille ans encore, le nom romain pour des peuples étrangers à Rome, de langage, de mœurs et de sentiments.

Après la chute de l'empire d'Occident, nous n'avons point entièrement abandonné celui de Byzance, mais notre attention sur ces révolutions a été en décroissant avec leur importance. Nous avons cherché à bien comprendre la seule époque brillante de Constantinople, celle de la législation et des conquêtes de Justinien, mais ses successeurs immédiats, non plus que les trois dynasties d'Héraclius, de Léon l'Isaurien, et de Basile-le-Macédonien, ne nous ont point paru mériter autant d'études; à mesure qu'ils s'avançaient dans la nuit du moyen âge, ils devenaient aussi plus étrangers pour nous.

Les États qui s'élevaient sur les débris de l'empire d'Occident nous ont au contraire semblé acquérir d'autant plus d'importance, qu'ils se rapprochaient davantage de nous. Les Goths et les Francs parurent d'abord se balancer en puissance : nous avons suivi plus de deux siècles le déclin des premiers, la grandeur croissante des seconds; cette grandeur souillée par tant de crimes semblait pencher vers une prochaine destruction, justement au moment où l'on vit sortir des sables de l'Arabie un peuple nouveau qui menaça le monde chrétien d'une conquête universelle. Nous avons cherché à faire connaître ce peuple, à expliquer le ressort si puissant qui pendant un siècle lui donna l'avantage sur tous les autres, et à montrer aussi comment ce ressort se détendit, et comment le musulman cessa si vite d'être redoutable. La lutte des Arabes avec les Européens nous a ramené vers les Francs. Nous avons vu leur monarchie recevoir une vigueur nouvelle par la victoire des

Austrasiens et l'accession des Carlovingiens au trône. Nous avons vu Charlemagne soumettre et commencer à civiliser l'Europe septentrionale, mais bientôt aussi nous avons vu une langueur mortelle succéder à ces brillants efforts, et nous avons cherché à expliquer pourquoi le nouvel empire d'Occident était tombé plus vite encore et plus honteusement que celui de Rome. C'est au milieu de ces deux siècles de décadence que nous avons tâché de faire remarquer comment la dissolution du lien social avait préparé la naissance d'États nouveaux, comment l'obligation imposée à chaque individu de se défendre avait remis en honneur d'abord le courage, puis d'autres vertus qui lui sont alliées, comment enfin du sein du désordre et de la dégradation on voyait surgir les principes d'un patriotisme nouveau et d'une nouvelle noblesse de caractère. Après l'an 1000 la table est rase; elle n'attend plus qu'un nouvel édifice, mais c'est avant qu'on en pose les fondements que nous avons résolu de nous arrêter. Il y a sans doute toujours quelque chose d'arbitraire dans ces points d'arrêt fixés au milieu de la longue chaîne des temps : ces points destinés à séparer, et qui souvent lient au contraire des époques dissemblables. Plus le plan général qu'on avait suivi est vaste, plus les intérêts qu'on se proposait de faire connaître sont compliqués, et plus il est impossible qu'une même catastrophe soit commune à tous, qu'une même clôture tranche tous les fils à la fois. Il existe cependant une cause qui force à s'arrêter à la fin du X[e] siècle, même celui qui voudrait poursuivre au-delà son récit : c'est l'attente presque universelle de la fin du monde à cette époque, car elle a contribué à faire poser la plume à la plupart des écrivains contemporains; le monde se tut pour un temps; les historiens jugeaient inutile de s'adresser à une postérité qui ne devait jamais exister.

Les chrétiens, en cherchant à comprendre l'Apocalypse, et à fixer l'époque où devaient s'accomplir ses prophéties, avaient surtout été frappés du chapitre XX, où il est annoncé qu'après mille ans Satan serait délié pour séduire les nations de la terre, mais qu'un peu plus tard Dieu ferait descendre

du ciel un feu qui les dévorerait. L'accomplissement de toutes les redoutables prophéties contenues dans ce livre paraissait donc ajourné à cette époque, et la fin du monde semblait indiquée par ce feu dévorant et par la première résurrection des morts. Plus la millième année depuis la naissance de Jésus-Christ approchait, et plus l'effroi se répandait dans tous les esprits. On trouve dans toutes les archives un grand nombre de chartes du Xe siècle qui commencent par ces mots : *Appropinquante fine mundi* (comme la fin du monde s'approche), et cette croyance presque universelle redoubla la ferveur de la religion, ouvrit les mains les moins libérales, et suggéra des actes variés de charité ; les plus nombreux de beaucoup furent des donations faites au clergé de biens que le testateur ôtait sans regret à une famille qui désormais n'en pourrait plus faire usage : d'autres cependant furent d'une nature plus méritoire ; plusieurs ennemis se réconcilièrent, plusieurs hommes puissants accordèrent une grâce plénière aux malheureux qui les avaient offensés ; plusieurs même rendirent la liberté à leurs esclaves, ou améliorèrent la condition des pauvres et des petits qui dépendaient d'eux.

On se sent effrayé de l'état de désorganisation où la croyance de l'approche imminente de la fin du monde dut jeter la société. Tous les motifs ordinaires d'action étaient suspendus ou remplacés par des motifs contraires, toutes les passions se taisaient, et le présent disparaissait devant l'avenir. La masse entière des nations chrétiennes se trouvait dans la situation d'âme d'un condamné qui a déjà reçu sa sentence, et qui compte désormais les heures qui le séparent de l'éternité. Tout travail ou du corps ou de l'esprit devenait sans but, sauf le travail du fidèle pour faire son salut ; toute provision pour un avenir terrestre aurait paru absurde ; tout monument pour un âge qui ne devait jamais arriver aurait été contradictoire ; toute histoire écrite pour une génération qui ne devait jamais naître aurait montré un manque de foi. On est presque étonné qu'une croyance aussi générale qu'elle paraît l'avoir été alors, n'ait pas produit l'événement qu'elle faisait craindre ; qu'elle n'ait pas transformé l'Occident en un vaste couvent, et qu'en

faisant abandonner tout travail, elle n'ait pas livré le genre humain à une effroyable famine. Mais sans doute la puissance de l'habitude l'emportait encore chez plusieurs, sur la maladie de l'imagination. D'ailleurs, quelque incertitude sur la chronologie avait laissé hésiter entre deux ou trois époques rapprochées, et quoique plusieurs chartes attestent, *les signes certains et évidents* qui ne laissaient plus de doutes sur la rapide approche de la fin du monde, l'ordre constant des saisons, la régularité des lois de la nature, la bienfaisance de la Providence qui continuait à couvrir la terre de ses fruits, entretenaient encore des doutes, même dans les esprits les plus soumis. Enfin, le dernier terme fixé par les prophéties fut franchi, la fin du monde n'était point arrivée, la terreur se dissipa, et il fut universellement convenu qu'on avait sous ce rapport mal interprété le langage des Écritures.

C'est aussi sur ce seuil si long-temps redouté de la millième année que nous nous placerons, pour prendre un dernier congé des dix premiers siècles du christianisme, et pour juger l'esprit général des nations qui, à la chute de l'ancien monde, allaient commencer un monde nouveau. Dans les huit siècles que nous avons surtout étudiés, nous avons pu être frappés de la monotonie du crime, de l'égoïsme et de la bassesse; mais les nations dont nous allons prendre congé étaient devenues désormais plus dissemblables dans leur caractère, elles étaient marquées tout au moins de trois empreintes différentes : l'esprit d'érudition des Grecs, l'esprit de liberté des Italiens, l'esprit de chevalerie des Francs. Nous essaierons de donner une légère idée de ce qu'on devait en attendre, et nous terminerons par quelques mots sur la moralité des siècles que nous avons parcourus.

Les Grecs, au X[e] siècle, étaient seuls en possession de tout l'héritage du savoir accumulé des siècles passés. Quelques uns de leurs ouvrages à cette époque même, annoncent l'étendue de leur érudition. Celui du patriarche Photius, qui paraît avoir été composé à Bagdad, loin de sa bibliothèque et par un prodigieux effort de mémoire, contient l'analyse et la critique de deux cent quatre-vingts ouvrages; ceux de Léon-le-Phi-

losophe et de son fils Constantin Porphyrogénète, passent en revue presque toutes les sciences humaines, depuis l'administration de l'empire, la tactique, l'art nautique et les cérémonies du palais, formant ensemble la science des rois, jusqu'aux professions les plus humbles dans les arts et l'agriculture. Peu de livres semblent faits pour mettre mieux en évidence la vanité de l'érudition, pour faire mieux contraster la vaste étendue du savoir avec l'incapacité d'en tirer aucun parti.

Ce n'est pas une des moins tristes expériences qui aient été faites sur l'espèce humaine que cette constante dégénération des Grecs, que cet anéantissement du génie et de toutes les facultés les plus nobles de l'esprit, tandis qu'ils demeuraient en possession de tout l'héritage des lumières du monde. Nous croyons souvent, nous nous plaisons du moins à redire, que la civilisation ne peut rétrograder, que les progrès faits par l'esprit ne peuvent se perdre, et que les conquêtes de l'intelligence sont désormais dérobées au pouvoir du temps par l'invention de l'imprimerie. Mais ce ne sont pas les livres qui ont manqué aux hommes quand l'espèce humaine a rétrogradé; quelquefois c'est la volonté de lire, et les livres seuls ne la donnent pas; quelquefois c'est la faculté de penser, quelquefois l'énergie de faire usage de la pensée.

De nos jours même nous avons vu des pays où le pouvoir fait un tel abus de la presse que tout lecteur se détourne avec dégoût d'une nourriture qu'il doit croire empoisonnée; nous en avons vu d'autres où un faux système religieux inspire une telle défiance de tout exercice de la raison humaine, que le fidèle, entouré des écrits qui pourraient exciter ses doutes, tremble devant son confesseur au milieu de ces fruits défendus; il s'abstient d'y toucher comme d'un péché honteux et d'un péché vers lequel peu de séductions l'attirent. En vain l'imprimerie a multiplié les livres qui dévoilent les horreurs de l'inquisition ou l'absurde cruauté de la torture; nous pourrions signaler de grands peuples, nous pourrions en signaler de petits, qui sont ou qui ont été entourés de ces livres, sans s'être pendant long-temps aperçus de leur existence. Les li-

vres des anciens, demeurés en manuscrit, échappaient bien mieux que les nôtres à la main du pouvoir; excitant moins de défiance, ils n'avaient point été l'objet d'une censure toujours vigilante; le talent de l'écrivain n'avait point non plus été mis à profit par le gouvernement comme une arme qu'il pouvait retourner contre la société. Le clergé n'avait encore prohibé aucune lecture; ces livres n'en demeurèrent pas moins sans effet sur les mœurs et les actions des hommes.

La plus riche abondance de livres existait à Constantinople, et elle était accessible à tous, dans de nombreuses bibliothèques et publiques et privées. L'art du copiste est, il est vrai, infiniment plus lent que celui de l'imprimeur; mais l'art du copiste avait été exercé sans interruption, par une classe d'hommes très nombreuse, sur des matériaux plus durables que les nôtres, depuis les temps brillants de la littérature grecque, c'est-à-dire, en l'an 1000, depuis environ quatorze siècles. Constantinople n'avait jamais été prise; en sorte que tous les dépôts de l'antiquité s'y étaient conservés, que la ville s'était enrichie encore de tous ceux que d'opulents propriétaires, que les directeurs des couvents, des cathédrales, des écoles, avaient rapportés des provinces envahies par les ennemis, et le prix supérieur des livres avait fait veiller plus soigneusement à leur conservation. D'ailleurs la science était toujours honorée, et cette science était toute d'érudition. Les commentateurs, les scoliastes, continuaient à fleurir dans une succession régulière; leurs écrits nous font voir l'étendue prodigieuse de leurs lectures. Tout ce que la philosophie avait suggéré de plus sublime, tout ce que la liberté avait inspiré de plus noble aux fondateurs de la gloire de la Grèce, toutes les leçons de l'histoire d'Athènes et de Rome étaient à leur portée. Les bourgeois de Constantinople pouvaient lire dans leur propre langue l'effusion des sentiments républicains telle qu'elle avait été dictée par la jouissance de tous les droits d'une patrie libre. Leurs propres mœurs, leurs propres habitudes, leurs souvenirs nationaux, leur servaient encore à expliquer ce qui quelquefois demeure obscur pour nous; mais le cœur leur manquait pour entendre. Les érudits exposaient

avec une minutieuse exactitude tous les détails de mythologie, de géographie, de mœurs, d'habitudes des anciens; ils connaissaient à fond, avec leur langage, toutes les figures de leur rhétorique, tout le mécanisme de leurs vers, tous les ornements de leur poésie : l'âme seule leur échappait, et elle leur échappait toujours. Ils savaient combien de milliers de citoyens avaient vécu heureux et glorieux dans chaque canton de cette Grèce où ils ne voyaient plus que quelques centaines d'esclaves. Ils savaient et ils pouvaient montrer au doigt le lieu où les braves de Miltiade et de Thémistocle avaient arrêté les armées innombrables du grand roi; ils connaissaient chacune des lois sur lesquelles se fondait la balance des pouvoirs, ou par lesquelles se maintenait la dignité de l'homme dans ces admirables constitutions de l'antiquité; et ni la misère de leur pays, ni les désolantes invasions de leurs voisins, ni l'infâme gouvernement des eunuques du palais, ne leur avaient fait songer à chercher quelque leçon dans cette antiquité qu'*ils* savaient par cœur. L'étude n'avait jamais pour eux d'autre but que d'enrichir la mémoire; la pensée dormait, ou si quelquefois elle était éveillée, c'était pour se plonger dans les interminables disputes de la théologie : l'utilité leur semblait presque une profanation de la science. Mémorable exemple, et qui n'a point été unique au monde, de l'inutilité de l'héritage intellectuel des siècles passés, si la génération présente manque de vigueur pour en faire usage Ce ne sont pas les livres qu'il s'agit de conserver, c'est l'âme des hommes; ce n'est pas le dépôt des pensées, c'est la faculté de penser. S'il fallait choisir entre toute l'expérience qui a été acquise depuis le commencement des âges, entre ce précieux dépôt de la sagesse humaine et la seule activité de l'esprit, n'hésitons pas à préférer cette dernière, n'hésitons pas à la soigner dans l'homme, à la développer, à la préserver de toute atteinte. Elle seule, si elle demeure entière, réparera toutes nos pertes; la richesse littéraire seule, au contraire, ne sauvera pas une faculté ou pas une vertu.

Les Grecs de Byzance possédaient des modèles dans tous les genres ; durant plus de dix siècles, ils ne leur fournirent

aucune idée originale; ils ne firent pas même naître une copie digne d'être placée derrière ces chefs-d'œuvre. Trente millions au moins de Grecs demeurés dépositaires de tout le savoir des siècles passés ne firent, pendant douze siècles, pas faire un seul pas à une seule des sciences sociales. Il n'y avait pas dans Athènes libre un seul citoyen qui n'en sût plus sur la politique que le premier des savants byzantins : leur morale resta au-dessous de celle de Socrate; leur philosophie, au-dessous de celles de Platon et d'Aristote, qu'ils commentaient sans-cesse. Ils ne firent pas une découverte dans une seule des sciences naturelles, si l'on en excepte l'heureux hasard qui leur présenta le feu grégeois. Ils chargèrent les anciens poètes de scolies; mais ils furent incapables de marcher sur leurs traces. Pas une comédie ou une tragédie ne fut écrite au pied des ruines des théâtres de la Grèce, pas un poëme épique ne fut produit par les adorateurs d'Homère, ou une ode par ceux de Pindare. Leurs plus nobles travaux littéraires ne dépassent pas quelques épigrammes recueillis dans l'anthologie grecque, et quelques romans. Tel est l'indigne usage que les dépositaires de tous les trésors de l'esprit humain firent de leurs richesses pendant plus de mille ans de transmission non interrompue.

Les Italiens auraient pu avoir, comme les Grecs, un trésor de richesses littéraires, reçu en héritage de leurs ancêtres; mais ils l'avaient négligé, et n'en connaissaient plus la valeur. En revanche, ils avaient en partage toute cette vie, toute cette activité qui manquaient à leurs voisins. Au milieu du chaos du moyen âge, leurs âmes s'échauffèrent; c'est la juste devise *incaluere animi*, du savant Muratori, qui lui-même a tant contribué par ses travaux à débrouiller ce chaos. En effet, une fermentation puissante et universelle entraînait vers une nouvelle existence une matière morte et inerte. Les expéditions des trois Othon en Italie ne sont que de courts épisodes dans l'histoire de cette contrée. Ils y séjournèrent peu de temps; ils y parurent en étrangers et en conquérants; les plus grandes vues, les plus hautes vertus, ne suffisent point pour empêcher que l'étranger, par sa domination, ne

dégrade et n'abrutisse. Mais en dépit de leurs armées allemandes, presque sous le fer de leurs soldats, l'esprit républicain naissait de toutes parts. Les Italiens, convaincus qu'ils n'avaient rien à espérer de l'empire, cherchaient leur appui en eux-mêmes; ils s'associaient, ils se promettaient une aide mutuelle, et ils ne s'étaient pas plus tôt réunis pour leur défense, ils ne s'étaient pas plus tôt engagés dans cette noble ligue qu'ils apprenaient à connaître le dévouement, le patriotisme, l'amour de la liberté, et qu'avec ces généreux sentiments ils recevaient les germes de toutes les vertus.

Venise, qui peut-être alors s'était trop rapprochée du gouvernement monarchique, en accordant à son doge des prérogatives que, pendant les siècles suivants, elle ne cessa de limiter, conservait toutefois les germes d'un pouvoir démocratique dans la fière indépendance de ses marins; et en effet ce furent eux qui soumirent, en 997, la mer Adriatique à sa domination, en engageant toutes les villes de l'Istrie et de la Dalmatie à reconnaître sa souveraineté. Dans le même temps, Naples, Gaëte et Amalfi, repoussant les attaques des princes lombards et des Sarrasins, comme bientôt après elles repoussèrent celles des Normands, affermissaient leur autorité souveraine, couvraient la mer de leurs vaisseaux, rassemblaient dans leur étroit territoire une population immense et des richesses auxquelles le reste de l'Europe portait envie, enseignaient enfin à l'Occident quelle est la vraie dignité du commerce, quelle est, dans une ville bien réglée, la sage alliance de l'ordre avec la liberté. Plus au nord, deux autres républiques maritimes, Pise et Gênes, qui avaient probablement dû aussi aux Grecs leurs institutions municipales, leur protection contre les barbares, et leurs premières richesses, se montraient animées de ce même esprit d'entreprise, de cette même hardiesse, sans laquelle le commerce ne pouvait être exercé avec succès dans un siècle de désordres et de violences. Les marchands, armés sur leurs vaisseaux, savaient défendre valeureusement les richesses qu'ils transportaient d'un rivage à l'autre; leur association faisait leur force; le sentiment de la patrie les suivait jusque dans leurs plus loin-

tains voyages. Ils s'accoutumaient à faire respecter, par les princes et les nobles, le nom de bourgeois, objet du mépris des cours ; ils comprenaient, et ils annonçaient au monde une grandeur nouvelle, différente de celle qui jusqu'alors avait seule obtenu de la considération. Ils se préparaient aux conquêtes sur les Sarrasins, qu'ils effectuèrent peu d'années après dans la Sardaigne et les îles Baléares, ou aux puissants secours qu'en moins d'un siècle ils donnèrent aux croisés de la Terre-Sainte. Au moment en effet de la première croisade, ces deux villes seules firent plus pour ce qu'on regardait comme la cause de la chrétienté que les puissants empires qui ensevelirent une moitié de leur population dans les sables de la Syrie et de l'Égypte.

Les villes mêmes de l'intérieur des terres, dans la Lombardie et la Toscane, n'étaient point étrangères à cet esprit de vie. Elles aussi, à l'occasion des ravages des Hongrois, avaient relevé leurs murailles ; elles avaient armé leurs milices, et déjà elles commandaient le respect de ces mêmes voisins qui s'étaient dits leurs maîtres. Milan, Pavie, Florence, Lucques, Bologne font remonter à cette époque l'origine de leur indépendance et la mémoire de leurs premières guerres : plusieurs de leurs antiques édifices attestent aussi que les arts s'y renouvelèrent presque en même temps que la liberté. A peine leurs bourgeois eurent-ils fait un premier essai de leurs armes qu'ils s'efforcèrent de reproduire dans leurs murs une image de cette république romaine dont le souvenir était toujours cher et glorieux pour les Italiens. Des consuls annuels, nommés par le peuple, furent chargés du commandement de l'armée et de l'administration de la justice ; les citoyens se partagèrent entre des tribus qui, le plus souvent, recevaient leur nom des différentes portes de chaque ville, soit pour combattre, soit pour donner leur suffrage : le peuple entier fut assemblé sur la place publique, pour être consulté dans toutes les occasions importantes ; mais un sénat, un conseil de *credenza*, dut veiller constamment, par sa prudence, au salut des citoyens.

Les heureux résultats de cette nouvelle liberté italique fu-

italienne

rent long-temps contrariés, long-temps retardés par les guerres acharnées du sacerdoce et de l'empire, et par les croisades. Cependant le principe de vie qu'elle rendait à l'espèce humaine était si puissant que chacune des nouvelles républiques développa dès lors plus de grands et illustres citoyens, plus de caractères vertueux, plus de patriotisme et de talent qu'on n'en peut réunir dans les longues et monotones annales des grands empires. Un siècle et demi après l'époque où nous nous arrêtons, la ligue lombarde osa poser des limites au pouvoir arbitraire, élever les lois au-dessus des armes, et opposer de simples bourgeois aux chevaliers de l'Allemagne, conduits par le valeureux Frédéric Barberousse. Dans le même temps, ces républiques confirmaient l'alliance éternelle de la beauté du caractère avec la beauté du génie ; une langue nouvelle commençait à se former, et avant même qu'elle suffît à exprimer les nobles sentiments qui fermentaient dans l'âme, la sculpture et l'architecture, qui sont aussi des langages, manifestaient aux yeux étonnés du spectateur barbare les hautes conceptions que recélait une âme italienne. Trois siècles s'étaient écoulés depuis l'an 1000; mais à peine l'un de ces trois avait été pour Florence un siècle de liberté, lorsque le Dante parut, et fit briller le génie dans les lettres, comme il brillait dans les arts, dans les armes et dans les conseils des républiques.

A la réserve de quelques cités du midi de la Gaule et de l'Espagne, il ne faut point chercher en l'an 1000, dans le reste de l'Occident, ce noble esprit de liberté qui annonçait de si beaux jours à l'Italie. Mais un autre principe, un autre sentiment qui n'était pas sans grandeur, donne dans tous les pays qui avaient appartenu à l'empire d'Occident une physionomie nouvelle aux siècles qui s'avancent : c'est l'esprit de chevalerie des Francs, non celui des romans, mais celui de l'histoire, c'est l'exaltation du sentiment de la force et de l'indépendance individuelle.

L'esprit de chevalerie appartient à la seule noblesse; ce ne fut que pour elle que, vers l'an 1000, le sentiment de la dignité humaine commença à renaître parmi les Occidentaux.

On connaîtrait mal cependant cet âge barbare si l'on attachait au mot de noblesse les idées de pureté de race et de longue généalogie qu'a développées la vanité à l'aide des progrès de la civilisation. Il était peu question de généalogie quand les noms de famille n'existaient pas, d'exploits de ses aïeux dont on pût se glorifier, quand il n'y avait point d'histoire, de preuves de noblesse, quand tous les écrits, tous les parchemins, excitaient la défiance de chevaliers, qui ne savaient pas lire, et qui n'en voulaient croire que leur épée. La noblesse n'était que la possession de la richesse territoriale, et à la richesse était toujours uni le pouvoir. Lorsque l'usurpation ou la bâtardise s'étaient emparées de l'un ou de l'autre, l'usurpateur ou le bâtard étaient admis dans les rangs de la noblesse.

Sous les premiers Carlovingiens, cette noblesse avait été profondément avilie lorsqu'elle avait abandonné les armes, et que, renonçant au soin de défendre le royaume, elle s'était bientôt trouvée hors d'état de se défendre elle-même. Au moment cependant où le gouvernement cessa d'accorder aucune protection à aucun des ordres de la société, elle retrouva dans sa richesse un moyen de garantie qui n'était à la portée d'aucune autre classe de citoyens. C'est un fait assez remarquable que la proportion entre les moyens d'attaque et ceux de défense change toujours en raison inverse des progrès de la civilisation. Plus les temps sont barbares, et plus l'art réussit à mettre l'homme à l'abri des coups de son semblable; plus la société fait au contraire de progrès et plus les moyens de détruire l'emportent sur ceux de conserver. La richesse qui appartenait au noble, et qui lui donnait la disposition de toute l'industrie de ses vassaux, lui permit d'abord de mettre sa demeure à l'abri de toute attaque. Mais il ne se contenta pas de se faire une retraite inaccessible de son château-fort, bientôt il entoura son corps de fortifications mouvantes, et, enfermé dans sa cuirasse, il acquit une immense supériorité de forces physiques sur tous les hommes plus pauvres que lui, et il put braver le ressentiment de ceux qui avaient cessé d'être ses égaux, lors même qu'il demeurait au milieu d'eux.

A peine restait-il une chance entre mille pour que le chevalier, couvert d'une cotte de mailles, d'une cuirasse qui s'emboîtait de manière à suivre tous les mouvements de son corps, d'un bouclier qu'il présentait aux coups, d'un casque qui, avec la visière abaissée, enfermait toute la tête, pût être atteint par le fer d'un vilain. Dans les combats avec des hommes d'un ordre inférieur, le chevalier donnait la mort sans courir de chances de la recevoir, et cette disproportion même établissait le prix respectif de la vie du noble et de celle du roturier : un seul chevalier valait plus que des centaines de plébéiens, qui ne pouvaient lui offrir aucune résistance. Mais pour jouir pleinement de cet avantage, de même qu'il lui fallait une dépense prodigieuse, une dépense égale à celle de l'armement de quatre ou cinq cents paysans, il lui fallait aussi un exercice constant de sa force et de sa dextérité ; il fallait que ses membres s'accoutumassent au poids et à la gêne de cette armure, qu'il ne devait presque pas quitter. Le noble dut renoncer à tout exercice de l'esprit, à toute culture de son intelligence, pour vivre à cheval, sous le harnais, et uniquement occupé d'exercices militaires : mais en même temps le noble, devenu un soldat agile, vigoureux, invulnérable, l'emporta en force corporelle, en force physique, sur les centaines de vilains dont il était entouré. Il put même leur accorder des armes, les faire combattre sous ses ordres, et rester leur maître, parce qu'il était plus fort qu'eux tous.

L'avantage immense que les châteaux-forts et l'armure chevaleresque assurèrent au noble sur le roturier causa un très grand mal moral, en détruisant tout sentiment de fraternité et d'égalité entre les hommes : mais la fierté que cette même armure inspira au chevalier vis-à-vis de ses égaux, le sentiment d'indépendance qu'elle contribua à nourrir, la confiance dont il se pénétra dans sa propre importance et dans ses propres droits, ennoblirent le caractère national, et rendirent aux Francs ce qui leur avait manqué dans le siècle précédent, la conscience de la dignité humaine. Des droits égaux, indépendants, conservés dans leur plénitude, font bientôt rechercher des lois qui les garantissent, un ordre so-

cial qui les protége ; et cet ordre nouveau, qui assurait en effet, et la liberté des nobles, et leur subordination, et la garantie réciproque entre le seigneur et le vassal, s'organisa, vers la fin du Xe siècle, sous le nom de système féodal. Cet ordre se maintint trois siècles environ, ou jusqu'à la fin du XIIIe; et tant qu'il dura, il exerça sur ceux qui faisaient partie de la société, sur les gentilshommes, plusieurs des effets qu'on croirait ne devoir attendre que d'une organisation républicaine. Il remit en honneur des vertus absolument exilées de la terre pendant les siècles précédents ; le respect pour la vérité surtout, et la loyauté dans l'observation de tous les engagements. Il réforma les mœurs, il confia à l'honneur du sexe le plus fort la protection et la défense du sexe le plus faible ; il ennoblit enfin l'obéissance, en la faisant reposer sur la seule base honorable qu'elle puisse avouer, la liberté et l'intérêt de tous. De grandes choses furent accomplies et de nobles caractères furent développés par cette république des gentilshommes qu'avait constituée la féodalité. Mais c'est l'imagination seule des romanciers qui peut faire chercher l'amabilité et l'élégance sociales sous ces formes rudes et austères : l'orgueil du chevalier l'attachait à la vie solitaire ; hors de son donjon, partout où il cessait d'être le premier, où il recevait la loi, au lieu de la donner, sa fierté était en souffrance. La vie chevaleresque était une vie de repoussement réciproque, et sauf les occasions rares où le chevalier était appelé aux cours de justice, aux armées de son seigneur pendant quarante jours, ou aux tournois, les égaux s'évitaient ; l'amitié ni la sociabilité n'étaient pas faites pour ces temps-là.

Ainsi la période nouvelle de l'histoire qui s'ouvre après l'an 1000 promet une récolte plus abondante et de vertus et de grandes actions; elle fait attendre de plus nobles caractères, et parmi les républicains d'Italie, et parmi les chevaliers francs, et parmi les croisés. Sans doute on demandera d'où vient que cet avantage est presque absolument refusé aux huit siècles que nous avons parcourus; d'où vient qu'entre tant de nations si différentes de mœurs, d'opinions et de condition sociale, si fréquemment bouleversées par des révolutions, les

caractères élevés sont si rares, les vertus si clair-semées, les crimes si révoltants. On demandera ce qu'il y avait donc de commun entre les empereurs païens, chrétiens et musulmans, des Grecs, des Latins, des Arabes, des Francs; pourquoi la perfidie était également fréquente chez les chefs des démocraties armées qui conquirent les Gaules, ou chez les lieutenants du prophète d'Arabie, que chez les monarques absolus.

Nous répondrons qu'une grande différence, qu'une différence fondamentale sépare les gouvernements qui ont pour mobile la vertu, de ceux qui ont pour mobile l'égoïsme. Les premiers, qui élèvent l'homme, qui se proposent pour but son éducation morale autant que ses succès, sont des exceptions rares dans la suite des siècles; les seconds, qui le dégradent, forment de beaucoup le plus grand nombre, et parmi eux, on peut ranger tous ceux de la première moitié du moyen âge, malgré leur variété presque infinie.

Dans les républiques de l'antiquité, dans toutes les constitutions dignes de notre respect, les législateurs ont cherché, avant tout, à développer les sentiments nobles dans l'âme des citoyens, à relever leur dignité morale, à leur assurer la vertu, qui dépend des institutions civiles, plutôt que le bonheur qui demeure toujours soumis au hasard. Pour atteindre ce but, ils ont offert à chaque individu une grande pensée, un objet de son dévouement plus élevé que le citoyen lui-même, auquel ils lui ont enseigné à se sacrifier. Cet objet du culte des anciens était la patrie, l'association de tous les citoyens; chacun apprenait combien cet intérêt de tous était plus grand que son intérêt propre, chacun sentait qu'il se devait tout entier à ce corps dont il avait l'honneur de faire partie; et le seul sacrifice de soi à ce qui vaut mieux que soi est le principe de toute vertu.

Dans tous les gouvernements, au contraire, dont la lutte nous a occupés pendant le cours des siècles que nous venons de parcourir, aucun principe, aucun sentiment politique n'était élevé au-dessus de l'intérêt personnel; ceux qui exerçaient le pouvoir n'avaient pour but que leur propre avantage; ceux qui avaient donné à la société ses institutions

n'avaient eu pour mobile que l'égoïsme. On a répété le mot d'un despote moderne : *L'État, c'est moi;* mais Louis XIV ne faisait qu'exprimer ainsi le principe de tous les gouvernements dont le mobile est l'égoïsme. Malheur cependant aux peuples et aux princes lorsque le despote, à Rome ou à Constantinople, dit : L'État, c'est moi ; lorsque la démocratie armée des Francs, au VIe siècle, dit : L'État, c'est nous; lorsque les prélats, au IXe siècle, dirent : L'État, c'est nous ; lorsque les comtes et les seigneurs de châteaux, au Xe, dirent: L'État, c'est nous! Honneur, au contraire, aux dépositaires du pouvoir, qu'ils soient rois constitutionnels, sénateurs, ou citoyens votants sur la place publique, lorsqu'ils disent : Nous sommes à l'État, et qu'ils se conduisent en conséquence.

Si nous cherchons de l'héroïsme dans les huit siècles dont nous avons parcouru l'histoire, nous en trouverons peut-être dans les martyrs des diverses sectes persécutées, qui se sacrifiaient pour ce qu'ils croyaient la vérité ; nous en trouverons dans Bélisaire qui, long-temps après que Rome avait été asservie, croyait encore à la vertu romaine, et sentait encore qu'il se devait tout entier à la patrie; nous en trouverons dans les premiers sectateurs de Mahomet, qui bravaient tous les dangers pour répandre le dogme de l'unité de Dieu. Mais tout le reste des capitaines et des soldats, et vainqueurs et vaincus, ne combattirent que pour eux-mêmes, pour leur profit, pour leur avancement. Ils pouvaient être braves, ils pouvaient être habiles, mais ils ne devaient élever aucune prétention à l'héroïsme. De même les rois, les ministres, les législateurs, ceux qui fondaient des empires, et ceux qui les renversaient, pouvaient développer des vues vastes, une politique profonde, une grande connaissance des hommes ou des temps ; ils pouvaient même faire occasionnellement du bien, et montrer en le faisant, ou leur génie ou leur modération; mais ils ne montraient point encore de la vertu, car le mot de vertu inplique dévouement ou sacrifice ; et ils ne voyaient qu'eux, ils ne cherchaient que leur propre gloire, leur propre grandeur, leur propre durée, la satisfaction de leurs propres passions. S'ils faisaient jamais des sacrifices,

c'étaient les autres qu'ils sacrifiaient à eux-mêmes ; c'étaient l'humanité, la loyauté, toutes les vertus, toutes les affections nobles, qu'ils estimaient avoir moins de poids que leur propre avantage.

Cette opposition fondamentale entre la vertu et l'égoïsme, opposition qui seule suffit à classer les gouvernements divers, comme elle classe les actions des hommes, ne détruit point l'application philosophique du principe de l'utilité. Comme il est vrai que la morale est le principe de toute sagesse, il est nécessairement vrai que le plus grand bien de tous est le but vers lequel tendent également et les vertus de tous, et les calculs égoïstes de tous; que lorsqu'on fait abstraction de tous les intérêts individuels, de toutes les aberrations des passions, de toute l'influence des circonstances, les deux voies que suivent la vertu et l'égoïsme se réunissent au même point. C'est ainsi que la vertu elle-même peut, en quelque sorte, être jugée par des calculs personnels; c'est ainsi que l'on peut, que l'on doit démontrer que les sacrifices qu'elle commande sont d'accord avec l'intérêt général. Une vertu qui se dévoue à ce qui causera le mal, et non le bien de l'humanité, est une vertu qui s'égare; un héroïsme qui se sacrifie pour un but qu'on doit éviter, est un héroïsme dangereux. Le philosophe moraliste pourra s'élever assez haut pour apprécier et cette vertu et cet héroïsme, d'après le principe de l'utilité, pour rectifier leur direction d'après le plus grand bien des hommes. Mais ce principe, qui, pris d'une manière abstraite, détermine ce qui est bien en soi, n'est pas propre à devenir le mobile immédiat de nos actions, de crainte que l'utilité de tous ne cédât bientôt le pas à l'utilité privée. Les gouvernements qui ont donné une forte éducation morale à l'espèce humaine ont commencé par montrer comment le bien de tous était leur but, comment il était le devoir de tous les associés; et en les remplissant de cette grande idée, ils ont appelé le bien de tous *patrie*, et ils ont appris aux citoyens à se dévouer pour elle. Les gouvernements, tels que ceux que nous avons vu agir, qui n'ont voulu que se maintenir pour leur propre avantage, qui ont cherché la puissance, la richesse, les plaisirs, pour les

partager, n'avaient point un but qu'ils pussent proposer aux hommes; ils ne reconnaissaient point d'utilité générale qui servît de base à la vertu. Ils n'ont pu alors parler de devoirs à leurs sujets, mais seulement d'avantages personnels, de punitions ou de récompenses; et si quelquefois ils ont emprunté ces mots de patrie, d'honneur, de vertu, qui n'avaient point de sens chez eux, mais qu'ils voyaient chez leurs voisins opérer de si grandes choses, ces mots, en perdant leur signification, n'ont pu produire chez leurs sujets qu'une illusion fugitive.

Nous avons terminé la revue de ces longues et terribles convulsions, de cette révolution désolante; nous avons vu descendre le genre humain de la période la plus brillante de gloire à celle du plus profond abaissement, de celle qui a produit la législation modèle de toutes les autres à l'absence complète de lois, du règne de la justice à celui de la force brutale. Tout ce qui fait l'ornement et le bonheur des sociétés civiles, la poésie, la philosophie, les études morales, les études religieuses des pères de l'Église, les beaux-arts, les arts domestiques, après avoir brillé du plus vif éclat, avait tout été détruit. L'homme, par ses efforts combinés, ne savait plus rien produire, ne savait plus rien conserver. C'est à ce point de dissolution complète que d'autres histoires doivent reprendre la société humaine, pour montrer les hommes se groupant autour de nouvelles patries, et se donnant en entier à leurs concitoyens, pour gagner, par ce sacrifice même, de nouvelles vertus. La connaissance de ce qui avait été détruit avant eux aidera peut-être à comprendre le chemin qu'ils durent faire. Mais il est difficile que le spectacle d'une si grande ruine ne nous fasse pas faire aussi un retour sur nous-mêmes. Tout ce que nous possédons aujourd'hui fut possédé aussi par ce monde romain que nous avons vu tomber en poussière : tout peut être détruit encore; car nous venons de voir comment tout l'a été. La violence n'était qu'une cause secondaire de tant de ruines; les vices de la prospérité en furent la cause première : ces vices minèrent les digues du torrent, que rien ne put ensuite arrêter. Quand le moment

fut venu où la patrie ne fut plus préférée au moi, où la vertu, l'honneur et la liberté, furent des prérogatives rares, sans lesquelles on apprit à vivre, un monde aussi beau que le nôtre dut crouler : un autre monde pourrait tomber de même.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier. — *Introduction. — Grandeur et faiblesse de l'empire romain.*

CHAPITRE II. — *Les trois premiers siècles de l'empire romain.*

Chapitre III. — *Les barbares avant le IVe siècle.*

CHAPITRE IV. — *Constantin, ses fils et son neveu.*

CHAPITRE V. — *Valentinien et Théodose. — Invasion de l'Europe orientale par les Goths. — 364-395.*

Chapitre VI. — *Arcadius et Honorius. — Invasion de l'Occident par les peuples germaniques.* — 395-423.

Chapitre VIII. — *Chute de l'empire d'Occident. — Les Francs dans les Gaules.* — 476-511.

Chapitre IX. — *Les Goths et les Francs jusqu'au milieu du VIe siècle.* — 493-561.

Chapitre X. — *Justinien.* — 527-565.

CHAPITRE XI. — *Les Lombards et les Francs*. — 561-613.

CHAPITRE XII. — *L'Occident et l'Orient au* VII

Chapitre XIII. — *Mahomet.* — 569-632.

Chapitre XIV. — *Conquêtes des Sarrasins sous les premiers khalifes.* — 632-680.

Chapitre XVI. — *Les Carlovingiens*. — *Commencement de Charlemagne*. — 714-800.

Chapitre XVII. — *Charlemagne empereur*. — 800-814.

Chapitre XVIII. — *Louis-le-Débonnaire*. — 814-840.

CHAPITRE XIX. — *Les fils de Louis-le-Débonnaire.* — 840-869.

CHAPITRE XX. — *Dissolution de l'empire d'Occident. — Fin du IXe siècle.*

CHAPITRE XXI.—*L'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Alfred-le-Grand.* — 449-900.

CHAPITRE XXII. — *L'Europe et l'Asie pendant les règnes de Charles-le-Simple, de Bérenger et de Henri-l'Oiseleur.* — 900-936.

CHAPITRE XXIII. — *Fin du Xe siècle.*

Chapitre XXIV. — *L'an* 1000.



FIN DE LA TABLE.



